

PHOTOGRAPHIE ET PROGRESSISME :The Pittsburgh Survey, 1907-1914

Directeur de thèse : M. François BRUNET

THESE
pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITE LYON 2

Présentée et soutenue publiquement le 1 décembre 2000 par

M. Didier AUBERT

JURY :Mme Catherine COLLOMPM. Jean HEFFERM. Jean KEMPFMme Catherine POUZOLET

Table des matières

- Avertissement
- Remerciements
- Dedicace
- Présentation : Photographier l'Amérique
 - ♦ A. « Art » documentaire et contrôle social
 - ♦ B. La photographie et le territoire
 - ♦ C. L'image de la démocratie
- PREMIERE PARTIE :PITTSBURGH, LE SURVEY ET L'AMERIQUE PROGRESSISTE
 - ♦ CHAPITRE UN :
UNE OEUVRE PROGRESSISTE
 - ◊ I. Genèse et publication du *Pittsburgh Survey*
 - ◊ II. Qui sont les Progressistes ?
 - A. The « status revolution »
 - B. Le rôle des nouvelles élites
 - C. L'éloge de la technique
 - D. Une homogénéité illusoire
 - ◊ III. Un projet journalistico-scientifique
 - A. Riis et la flambée du *muckraking*
 - B. La caution universitaire
 - C. Bilan
 - ◊ IV. De « Charities » au « Survey » : philanthropie et sciences sociales.
 - A - Première étape : les Charity Organization Societies

- B - Deuxième étape : le *settlement movement*
- C - Troisième étape : *The Survey*, science, technique et interprétation
 - 1 - La ville-laboratoire
 - 2 - The Survey
 - 3 - Représenter et communiquer

◇ CONCLUSION

◆ CHAPITRE DEUX : LE NOUVEAU MONDE

◇ I. Le chaos urbain

- A. L'Amérique des villes
- B. Les bouleversements démographiques et sociaux
 - 1. L'immigration américaine
 - 2. L'immigration étrangère
 - 3. Les divisions raciales, économiques et morales
- C. L'espace et la politique
 - 1. Le nouvel espace urbain
 - 2. La faillite démocratique

◇ II. Pittsburgh, symbole industriel

- 1. Pittsburgh, ou l'Amérique
- 2. L'obsession des « trusts »
- 3. Les conflits industriels

◇ III. 1907, une crise de croissance

- A. Les signes de la crise
- B. Une période charnière

◆ CONCLUSION

• DEUXIEME PARTIE : LE PAYSAGE URBAIN

◆ CHAPITRE TROIS : LA TRADITION PANORAMIQUE

◇ I. La fascination industrielle

- A. Un « sublime industriel » ?
- B. La photographie et la conquête

◇ II. La ville-usine, modèle idéal

- A. Le panorama urbain

- B. Le panorama industriel et la ville-usine

◆ CHAPITRE QUATRE :
L'ENVERS DU DECOR

◇ I. Pittsburgh, terre d'exploration

- A. Du tableau au détail
- B. Exploration et révélation : la persistance du modèle Riis
- C. Les limites d'un modèle
- D. « Slumming » : au-delà du voyeurisme

◇ II. Contradictions du panorama

◇ III. La ville-monument

- B. La relecture des monuments civils et industriels dans le *Survey*

◆ CHAPITRE CINQ :
DE L'ALBUM AU *SURVEY*

◇ I. L'icône et l'album

◇ II. Inventaire et catalogue

- A. L'inventaire de Pittsburgh
- B. L'album et le tableau

◇ III. Le *Survey*, ou la construction du sens

- A. L'hétérogénéité comme méthode
- B. Le réel et le vrai

◆ CONCLUSION

• TROISIEME PARTIE : LE *SURVEY*, DIAGNOSTIC ET MODELE

◆ CHAPITRE SIX :
LE CORPS OUVRIER

◇ I. Les images d'un monde perdu

- A. L'album de famille de la Lyon, Shorb & Co.
- B. La carte postale de *The Steel Workers*

◇ II. Usure et résistance du corps ouvrier

- A. L'humain et l'accessoire
- B. Résistance du corps ouvrier dans *The Steel Workers*
- C. Un corps américain

◇ III. Mutilation et reconstruction du corps ouvrier

- A. La mythologie du danger

- B. Le morcellement des corps
 - C. Le coût social de l'accident
- 1. La famille décapitée
 - 2. Mutilation et résistance du corps américain
 - 3. Réformer les machines
 - 4. L'image de la loi

◇ CONCLUSION

◆ CHAPITRE SEPT : L'ENFANCE D'UNE VILLE

◇ I. Pathologies de l'espace urbain

- A. La pollution de l'air et de l'eau : une impasse iconographique
- B. Omniprésence des déchets

◇ II. L'enfance en péril

- A. L'Amérique en question
- B. L'enfant dans les villes

◇ III. Le terrain de jeu et l'école

- A. Les vertus du jeu
- B. L'école comme image de la ville
- C. Fabriquer des citoyens

◆ CHAPITRE HUIT : LA VILLE-MATRICE

◇ I. Réformer par l'immobilier

- A. L'ingénieur et l'architecte
- B. L'iconographie immobilière du *Survey*

◇ II. Culture spontanée, culture encadrée

- A. Américanisation et citoyenneté
- B. Schenley Park, « ville blanche » de Carnegie
- C. Les hésitations du *Survey*

◇ III. Utopies industrielles et machines sociales

- A. Les entreprises Heinz
- B. Les nouvelles élites : une galerie de portraits
- C. Kellogg et l'exemple allemand

◆ CONCLUSION

• CONCLUSION : UNE EXPERIENCE AMERICAINE

- ANNEXE :Tableau chronologique
- SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

◆ I. The Pittsburgh Survey

- ◇ A. Les six volumes :
- ◇ B. Publication dans *Charities and the Commons* puis *The Survey* :
- ◇ C. Références complémentaires :

◆ II. Autour du *Survey* : documents contemporains

- ◇ A. Pittsburgh et sa région
 - 1. Ouvrages et albums :
 - 2. Articles :
 - 3. Collections photographiques diverses :

◆ III. Sources primaires complémentaires

- ◇ A. Ouvrages :
- ◇ B. Périodiques :
- ◇ C. Anthologies :

◆ IV. Sources secondaires : contexte historique et culturel

- ◇ A. Pittsburgh et la Pennsylvanie
- ◇ B. Ouvrages généraux :
- ◇ C. Articles :

◆ V. Sources secondaires : théorie et histoire de la photographie

- ◇ A. Ouvrages :
- ◇ B. Périodiques et articles

- INDEX

Avertissement

De septembre 1996 à l'été 1999, les recherches effectuées dans le cadre de cette thèse ont été dirigées par M. Roland TISSOT. Pour des raisons administratives, il n'a pu accompagner les dernières étapes de ce travail, laissant ce soin à M. François BRUNET.

Remerciements

Mes premiers remerciements vont simultanément à MM. Roland Tissot et François Brunet, directeurs successifs d'un travail sur lequel leur influence est considérable. M. Tissot m'a guidé pendant les trois premières années. La justesse de ses remarques et de ses suggestions, ses encouragements à ne pas reculer devant l'obstacle et sa compréhension chaleureuse dans les moments les plus délicats ont permis à cette thèse d'arriver à son terme. Le soin avec lequel il a transmis la lourde tâche de me lire et de m'aider à François Brunet a rendu cette transition délicate à la fois parfaitement naturelle et extrêmement stimulante. L'essentiel de la rédaction a été supervisée, aiguillonnée, corrigée et enrichie par les lectures et les commentaires de M.

Brunet. Sa connaissance de l'histoire de la photographie américaine et de ses enjeux a constitué un garde-fou constant, ainsi qu'une garantie de rigueur et d'exigence dans la réflexion et la rédaction. Son implication dans un projet dont il est un peu à l'origine, lors d'une année de DEA qu'il avait accompagnée avec la même attention et le même enthousiasme, a été particulièrement précieuse dans les dernières étapes de ce travail.

Je tiens à remercier MM. Marc Chénétier et Jean Kempf d'avoir pris le risque de m'offrir quelques pages, ou une tribune, pour des ébauches de réflexion sur la photographie. A Pascale Voilley, pour les mêmes raisons, et pour m'avoir invité à Princeton à un moment où j'en avais bien besoin, vont à la fois ma gratitude et mon affection. Merci à David Bellos.

L'accueil chaleureux de M. Jean Heffer dans son séminaire à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales n'est pas étranger à la forme et au contenu des premiers chapitres de cette thèse, qui ne rendent pas justice à l'étendue des grands espaces historiographiques explorés à cette occasion.

Professeurs à l'Université de Pittsburgh, Mme Maurine Greenwald et M. Richard Oestreicher m'ont fait partager leur connaissance de la Pennsylvanie et de la période. Ils m'ont en outre permis de consulter des sources primaires extrêmement précieuses, venues compléter et enrichir les informations et les interprétations fournies par leurs nombreux travaux sur Pittsburgh à l'époque du *Survey*. Maren Stange, dont le livre *Symbols of Ideal Life*, acheté en 1994 à New York, est le véritable point de départ de l'ensemble de mon travail sur la photographie sociale américaine, a eu la gentillesse de me recevoir et de m'encourager. Enfin, il me faut souligner que l'efficacité des recherches menées aux Etats-Unis doit beaucoup à la disponibilité et à la compétence de Miriam Meislik (Hillman Library, Université de Pittsburgh), de Gil Pietrzak (Carnegie Library of Pittsburgh), et de Joseph R. Struble (George Eastman House, Rochester).

Merci à M. Jean-Marie Douteau, ancien Proviseur au Lycée André Malraux de Gaillon, d'avoir fait ce qui était en son pouvoir pour m'aider à concilier, pendant un an, les obligations d'un enseignant du secondaire et les contraintes liées à la recherche.

Merci à Jérôme Bain, Anne-Sophie Cabon, Sabina Mondello, Manuela Morabito et François Tellier. S'ils ne savent pas pourquoi, moi oui.

Ce travail est dédié à mes parents, qui le méritent cent fois.
Et à Maïté, évidemment.

Présentation : Photographier l'Amérique

Les six volumes du *Pittsburgh Survey*, et les nombreuses publications annexes qui leur ont servi d'ébauche ou de prolongement, sont l'une des productions les plus remarquables du discours progressiste américain du début du 20^e siècle. Supervisé par Paul Underwood Kellogg et rédigé par une équipe d'universitaires, d'ingénieurs et de travailleurs sociaux entre 1907 et 1914, cet ensemble foisonnant mêle les techniques journalistiques et l'exigence scientifique, le souci philanthropique et un sens aigu de la publicité. On y dénombre un peu plus de 400 photographies, utilisées simultanément en tant que moyens de révélation et « copies » rigoureuses du réel, images de la compassion et techniques de communication.

Ces quatre fonctions ne sont pourtant que des moyens au service d'un projet de société, alternative possible au monde urbain que la photographie, dans un premier temps, dévoile. Le *Survey* vise en effet la disparition de ce qu'il représente, ou du moins de certains des aspects de la ville industrielle qu'il met en évidence et en image. Son iconographie n'exalte que très rarement la nouvelle Amérique, dont Pittsburgh est le symbole. Au contraire, elle la montre du doigt, explore ses faiblesses et ses contradictions, et suggère les voies d'un avenir à construire. La critique visuelle de la ville de l'acier - par l'exploration de son espace et la redéfinition de ses paysages - permet l'élaboration d'un projet social et politique construit à partir des figures de l'ouvrier, de

l'immigré, ou de l'enfant.

Comprendre le travail de Paul Kellogg et de son équipe comme un modèle de Pittsburgh et de l'Amérique, à la fois représentation minutieuse et dynamique du présent et proposition de normes sociales et politiques pour l'avenir, permet d'éviter certaines impasses du débat historiographique sur le statut et le rôle de la photographie sociale aux Etats-Unis. Pour l'essentiel, le *Survey* est envisagé ici comme une *production* photographique, non pas seulement reflet d'un contexte culturel et idéologique, ou illustration d'un discours qui lui est extérieur, mais bien au contraire « machine à produire des images »^{note1} et donc mode d'intervention sur la réalité urbaine, se distinguant d'autres systèmes photographiques, contemporains ou antérieurs, auxquels il faut le comparer. L'usage de la photographie en tant que pratique sociale, créatrice de signes et de représentations, dépasse le débat traditionnel sur le rôle de la photographie sociale américaine, polarisé autour du cas Hine, et dont on rappellera pour mémoire les principaux enjeux.

A. « Art » documentaire et contrôle social

Des images du *Survey*, les commentateurs ne retiennent en effet généralement que les clichés réalisés par Lewis Wickes Hine, que Maurine Greenwald qualifie de manière pour le moins ambiguë de « seul responsable de toutes les images du *PittsburghSurvey* ».^{note2} Si l'on est en droit de supposer qu'il pourrait être l'auteur de la majorité des 43 photographies de *Women and the Trades*, dont Greenwald rédige la nouvelle introduction, on constate aussi qu'un quart seulement de ces clichés est effectivement signé. De même, si les 4/5^e des illustrations du volume intitulé *Homestead* lui sont dus, son nom est absent de *The Pittsburgh District*. Enfin, lorsqu'on considère l'ensemble du *Survey*, moins d'un quart des images est attribué sans aucune ambiguïté à cet auteur.^{note3}

En réalité, le rôle prédominant attribué à Lewis Hine par Maurine Greenwald illustre la place centrale de cette figure de la photographie sociale dans l'histoire du médium aux Etats-Unis. On admet généralement que l'histoire de la photographie sociale américaine débute en 1890 avec *How the other half lives*, du journaliste et réformateur d'origine danoise Jacob A. Riis, et se poursuit en 1904, avec les premières images réalisées par Hine à Ellis Island.^{note4} Même si les noms de quelques obscurs contemporains sont parvenus jusqu'à nous,^{note5} ce seul photographe a presque monopolisé l'attention des historiens de la production proto-documentaire^{note6} du début du siècle, les auteurs louant tour à tour son « humanisme », son « art », ou la rigueur de son regard « sociologique ».^{note7}

S'il n'est pas question de nier la qualité exceptionnelle du travail de Hine dont de nombreuses images seront analysées en détail dans cette étude, notre lecture du *Survey* considérera les six volumes qui le composent comme un ensemble indissociable de textes et d'images, que ces dernières soient signées d'un héros consacré de l'histoire de la photographie américaine ou d'un professionnel anonyme employé par U. S. Steel. Les contrastes iconographiques qui se dégagent alors ne sont pas seulement dus à la multiplicité des sources : ils éclairent d'un jour nouveau les contradictions du regard progressiste, qui vise en réalité à élaborer un modèle social et politique ne reposant que très marginalement sur les ressorts émotionnels généralement associés à la photographie documentaire.^{note8} Définir en ces termes le *Survey* mène toutefois l'analyse vers une deuxième difficulté : une lecture étroitement idéologique de l'iconographie progressiste, ramenant les efforts de Kellogg et de son équipe à une simple entreprise de surveillance sociale, rôle que l'étymologie du mot « *survey* » peut sembler suggérer. Depuis la fin des années 80, de nombreux commentateurs se sont interrogés sur les motivations réelles du regard social ou documentaire posé sur les classes populaires.

Maren Stange, dans *Symbols of Ideal Life*, tente une synthèse audacieuse en affirmant que l'esthétique développée par Hine, en autorisant une part d'expression autonome aux sujets qu'il photographie, mine subrepticement l'instrumentalisation des hommes inhérente au discours rationaliste du *Survey*. Ainsi la figure exceptionnelle de l'artiste-photographe émerge-t-elle presque intacte d'une critique virulente de l'entreprise dont il a pourtant été un acteur déterminant.^{note9} D'autres auteurs « révisionnistes »^{note10} considèrent simplement la photographie « sociale » comme un moyen de contrôle des classes populaires par les classes

moyennes. Selon Martha Rosler, pour qui l'esthétisation de ces photographies dans le discours critique est une aberration :

« [...] reformist documentary [...] represented an argument within a class about the need to give a little in order to mollify the dangerous classes below, an argument embedded in the matrix of Christian ethics. »^{note11}

De nombreux exemples, parfaitement documentés, ont montrés que dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'image permet de classer, d'archiver et de définir les individus. La constitution de fichiers sert généralement des discours sur l'ordre ou la normalisation de populations considérées comme asociales (délinquants, malades, « races inférieures »). La photographie acquiert une fonction répressive - au service d'institutions telles que la justice, la police ou l'université^{note12} - qui trouverait sa continuation dans une forme documentaire cachant difficilement, sous le masque de la compassion ou derrière l'alibi scientifique, la persistance d'une volonté de repérage, d'encadrement et de réforme imposée aux classes populaires.^{note13} De ce point de vue, il ne fait guère de doute que le *Survey*, manifestation d'un discours progressiste incontestablement ancré dans les classes moyennes, est un outil de manipulation de la réalité urbaine. Au coeur de ce document, une série de représentations photographiques de l'ouvrier et de l'immigrant semble servir à les « intégrer » à une certaine norme sociale.

Ce modèle peut pourtant sembler réducteur à plusieurs titres. D'une part, l'incapacité du *Survey* à influencer concrètement sur l'organisation économique et municipale de Pittsburgh démontre par l'absurde les limites de la photographie en tant qu'outil de contrôle social.^{note14} D'autre part, l'examen attentif des images et de leur agencement permet de suggérer que le *Survey* se fonde en partie sur le portrait ouvrier pour définir ce qu'est la citoyenneté américaine. Enfin, il apparaît que la redéfinition de l'espace urbain et industriel proposée par l'iconographie du *Survey* est précisément le moyen d'identifier et de représenter certaines des tensions économiques, sociales et politiques qui se font jour dans la nouvelle Amérique, et de proposer des modèles permettant de les surmonter. Dans ces six volumes, c'est une certaine idée de la nation qui se révèle et se construit par la photographie, selon une tradition américaine bien établie.

B. La photographie et le territoire

Si l'entreprise dirigée par Kellogg est financée par des fonds privés, on peut en effet la rapprocher de deux grands projets fédéraux ayant marqué le développement de la photographie américaine. Les *surveys* de l'Ouest, dans les années 1860-1880, et la production photographique de la Farm Security Administration, sous l'administration Roosevelt, ont été analysés en détail dans deux études récentes de François Brunet et Jean Kempf. Ce travail s'en inspire en partie, notamment pour l'hypothèse de la représentation du territoire national comme enjeu majeur d'entreprises photographiques ambitieuses, en quête d'une définition de l'Amérique et d'un projet pour la nation, à diverses étapes de son histoire.

Jonathan Green a pu définir la photographie, aux Etats-Unis, par son rapport à ce qu'il appelle « l'expérience américaine », exploration « d'une terre, d'une culture, de mythes et de symboles qui [définissent] l'Amérique ».^{note15} De son côté, Régis Durand suggère que le double rôle du médium a été d'explorer ce territoire et de contraindre ce pays, conciliant ainsi exigence taxinomique et travail d'imagination :

« American photography has, from the beginning, been confronted with the task of providing images of a yet virtually unknown land - in a sense, of inventing it. And the paradox is that this exploratory nature carries with it a dream or fantasy element [...] This union, one of the marking traits of American radical idealism, turned out to find a remarkable expression in photography, as if the medium were particularly suited to its heterogeneous nature and conflicting claims : realism and dream, utilitarianism and idealism, democracy and artistic originality. »^{note16}

Citons enfin Jean Kempf, pour qui la photographie américaine oscille sans cesse « entre pragmatisme et téléologie ». Selon lui, la représentation du territoire fonde l'interrogation de l'Amérique sur son identité nationale :

« Cette volonté divinatoire donne lieu à une course éperdue (d'avance) à l'image unique qui abolirait toutes les autres parce qu'elle aurait percé le Secret, cette 'identité' du lieu que l'on dit américain : qu'est-ce qui fait cet ici et maintenant de l'Amérique ? La veine 'documentaire' et 'sociale' de la photographie américaine, depuis le début du siècle en passant par les années 30, ne fait rien d'autre que de poser la question [...] Car c'est encore une fois l'essence unique du lieu américain [...] que traquent, jusque dans ses avatars les plus noirs, cette photographie dite sociale. Derrière, s'ouvre une humanité transcendante, actualisée (ou actualisable, en tout cas) ici et maintenant, sur ce territoire. »^{note17}

On ne doit donc pas s'étonner qu'un certain nombre de projets photographiques de grande envergure scandent le développement de la nation américaine. Chacune de ces entreprises marque une étape dans l'élaboration de représentations collectives de la nation, et tentent de suggérer à leur manière la destinée d'un pays à la fois admirable ici et maintenant, et promis à un avenir plus radieux encore. François Brunet, consacrant son travail aux *surveys* de l'Ouest américain, montre comment les « vues » collectées lors de ces expéditions servaient à la fois d'aide-mémoire aux scientifiques, d'éléments constitutifs d'une archive, et d'outils de communication à destination du grand public. Leur rôle consistait aussi à redéfinir un pays dont le premier portrait photographique collectif d'une réelle envergure fut réalisé lors de l'épisode traumatisant de la Guerre de Sécession.^{note18} Si les premières expéditions californiennes des années 1860 avaient pu répondre pour une large part à un souci promotionnel,^{note19} les photographies réalisées après le conflit tentent de rendre justice au territoire d'une nation en devenir, définie le temps d'une guerre, par quelques centaines de photographies largement distribuées, comme un immense champ de bataille et de mort.

Soixante-dix ans plus tard, une autre crise majeure secoue le pays, et suscite une nouvelle entreprise de redéfinition photographique. La Farm Security Administration fait partie des nombreux programmes mis en place par Franklin D. Roosevelt dans les domaines artistiques. Elle mène une double entreprise de documentation des effets de la crise économique et d'exaltation de l'Amérique rurale et de ses habitants. Jean Kempf montre que cette iconographie est largement consacrée à une représentation du territoire. Terre immense qu'il a fallu apprivoiser et structurer par l'exploration et l'établissement de limites, de frontières, et de lois, « les Etats-Unis, état de droit et nation créée [...] est donc fondamentalement une nation de l'espace »,^{note20} et non le fruit d'un terroir, donc d'une histoire. La photographie ne sert pas à traquer les vestiges anciens d'une origine. Elle documente et participe au présent à la construction de l'Amérique par les Américains.

Entre ces deux grands moments de la photographie américaine - exploration des territoires de l'Ouest dans la période 1860-1880 et exaltation des valeurs rurales et communautaires dans les années 30 - le *Pittsburgh Survey* révèle, en dépit peut-être des apparences, la continuité du rôle confié au médium photographique. En consacrant six volumes et 500 illustrations de toutes natures à Pittsburgh, Paul Kellogg et son équipe identifient la métropole industrielle comme nouvelle forme dominante du territoire américain. Dès lors, ils s'efforcent eux aussi de « faire l'histoire »^{note21} par l'élaboration de représentations de la ville et de l'usine qui s'inscrivent résolument à contre-courant d'une iconographie conventionnelle par laquelle Pittsburgh a été élevée au rang d'icône du progrès et de la prospérité.

C. L'image de la démocratie

Notre étude se propose de comprendre la logique opératoire qui anime le *Pittsburgh Survey*, machine à produire non seulement des images, mais aussi un modèle politique et social. Le travail de Kellogg prétend être bien autre chose qu'un simple enregistrement de l'univers urbain. Il ne se conçoit ni comme un tableau, ni comme un bilan, formes marquées par l'idée d'achèvement, mais bien comme une tentative d'intervention sur

les nouvelles réalités américaines.

La genèse du *Survey*, qu'il faut indéniablement replacer dans le cadre d'un mouvement « progressiste » américain protéiforme, permet de mieux comprendre que le projet ne naît pas *de* Pittsburgh, mais qu'il s'en saisit. Dans un contexte économique et social dont il faudra rappeler les grandes lignes, la « Ville de l'acier » est souvent considérée comme le symbole de l'Amérique du 20^e siècle. Cette valeur emblématique fait tout son intérêt. Soucieux de proposer une analyse généralisable à l'ensemble de l'Amérique urbaine, de souligner les insuffisances structurelles du nouvel ordre industriel, mais aussi de plaider pour la possibilité d'en réformer le fonctionnement et de restaurer une démocratie jugée chancelante, les Progressistes comprennent le parti qu'il peuvent tirer du statut exceptionnel de Pittsburgh en 1907.

Autant qu'à la ville, le *Survey* s'attaque en effet au symbole. Cette cité presque mono-industrielle, et donc uni-dimensionnelle, blason d'une puissance sidérurgique triomphant sans partage, se transforme en cas d'école. Elle se trouve soumise à l'examen critique d'une équipe d'enquêteurs dont le point commun est leur statut (parfois auto-proclamé) d'experts des questions sociales. Rayonnante aux yeux de la plupart des contemporains, la voici réduite au rang de cobaye.

Cette démystification brutale possède, paradoxalement, une dimension iconoclaste que la deuxième partie de cette étude tentera d'analyser. On devine déjà que la démarche du *Survey* passe par une modification des regards portés sur Pittsburgh, et réciproquement, des clichés qu'elle projette. L'iconographie progressiste réintroduit la dimension sociale dans un décor urbain traditionnellement réduit à des formes rassurantes et spectaculaires telles que le panorama et l'album photographique. Elle identifie de la sorte les tensions sous-jacentes entre la logique productive de l'industrie et le modèle démocratique qui devrait guider la communauté civile. Le paysage sans profondeur qu'était Pittsburgh se mue dans les pages du *Survey* en milieu urbain, parcouru de lignes de tensions économiques et politiques, que la complexité nouvelle des photographies proposées impose comme principes d'organisation de l'espace social. Aux images statiques et rassurantes d'une cité imaginée généralement comme décor d'un spectacle pyrotechnique ou comme catalogue du progrès, le *Survey* substitue une véritable grille de lecture définissant la ville comme lieu de rapports et d'échanges, où se révèlent des divergences d'intérêts irréconciliables entre les patrons de la grande industrie et les aspirations de leurs employés.

L'objectif ultime du *Survey* semble être de rendre à ceux-ci le statut de citoyens, thème récurrent auquel seront consacrés les derniers chapitres de cette étude. Le *Survey* se singularise ici de certaines autres entreprises documentaires, qu'il s'agisse des travaux de Jacob Riis à la fin du 19^e siècle ou des photographies de la Farm Security Administration dans les années 30. L'image de l'homme (ou celle de l'enfant) sert moins, ici, à éveiller la sympathie ou l'identification du public qu'à marquer les insuffisances de « l'usine à citoyens » qu'est la grande ville. On voit le *Survey* tenter, simultanément, de condamner l'instrumentalisation de l'humain par l'organisation industrielle et de proposer un modèle urbain où le citoyen serait, paradoxalement, le produit d'une sorte de « machine démocratique ». Par la multiplication d'illustrations techniques, ce document ébauche les plans d'un prototype social dont l'efficacité serait mesurée à l'aune de sa capacité à produire une nouvelle citoyenneté, dont les modèles sont esquissés par l'utilisation tout à fait particulière de portraits d'ouvriers.

La photographie apparaît donc, tout au long des six volumes, comme un outil d'analyse et de manipulation sociale dont le souci premier est une reprise en main du territoire - devenu majoritairement urbain - au service d'une certaine idée de la démocratie. Il s'agit, en dernière instance, de définir un nouveau « modèle américain » : le *Survey* est en effet, à la fois, la « représentation plus ou moins formalisée d'un processus » (l'expansion urbaine liée à l'industrialisation du pays), et un « d'objet d'imitation pour faire ou reproduire »^{note22} (une ville différente, proprement américaine, et donc réellement démocratique). Une fois de plus, pragmatisme et téléologie font bon ménage. Par la redéfinition photographique du paysage urbain en environnement social manipulable, Kellogg et son équipe proposent une image nouvelle du territoire national, matrice de la démocratie américaine du 20^e siècle.

PREMIERE PARTIE : PITTSBURGH, LE *SURVEY* ET L'AMERIQUE PROGRESSISTE

Le *Pittsburgh Survey* est indissociable de la mutation urbaine et industrielle qui secoue les Etats-Unis autour de 1900, à une époque où le mot « société » et le concept de « question sociale » viennent de plus en plus souvent concurrencer l'idée plus consensuelle de « communauté ».note23 L'Amérique traverse une véritable crise d'identité, et la littérature politique du temps regrette un « esprit » perdu, comme en témoignent ces quelques lignes du pasteur Josiah Strong :

« Few Americans live where they were born. The redistribution of population has uprooted families grown in the country and transplanted them in the town. Migration and immigration have gathered heterogeneous multitudes in new homes. The varying demands of the labor market have increased the fluidity of the industrial population. All this is unfriendly to the growth of local interest and pride, which naturally develop in those who are long resident in the same place. The modern ease of travel and short residence are destroying the sense of ownership expressed in 'my city' and 'my neighborhood' ; and as the local point of view characteristic of the old civilization and its individualistic spirit is lost, we need to gain the new social, altruistic spirit which is concerned with all that concerns the welfare of others. »
note24

Le *Survey*, qui prend forme au moment même où Josiah Strong publie ce texte, souligne lui aussi quelques années plus tard la perte de ce sentiment communautaire, cette diminution de la « fierté et de l'intérêt locaux ». Robert A. Woods en appelle à ces mêmes valeurs pour tenter de rendre à Pittsburgh un certain sens de l'interaction sociale, basé non seulement sur la solidarité, mais aussi sur la conscience profonde de l'intérêt commun :

« The people have a distinct capacity for the invaluable village type of loyalty. This can in due time with experience be made into the most enduring type of city loyalty, - that based on neighborly co-operation gradually extended and writ large but carrying with it always that sense of reality, that nearness to the soil, in which it begun. »note25

Venant du défenseur de l'intégration urbaine, du héraut d'un Greater Pittsburgh englobant les communes voisines, ces quelques lignes sont significatives. Leur nostalgie non dissimulée, qui rappelle celle exprimée par Strong, se construit sur le regret d'un modèle d'organisation communautaire qui était encore celui de l'Amérique rurale de la première moitié du 19^e siècle. On trouve dans ce texte la confirmation que l'explosion urbaine est ressentie, par nature, comme une perte, un effacement brutal de représentations traditionnelles au pouvoir symbolique extrêmement fédérateur. Toutefois, pour Woods comme pour Strong, la solution ne passe pas par un utopique retour en arrière : il convient au contraire d'inventer des formes novatrices, des réponses appropriées à la question sociale née du gigantisme urbain.

Pour l'historien Robert Wiebe, l'Amérique du tournant du siècle est une société privée de centre, ou de « cœur » (*core*). Dans sa composante urbaine, qui devient prédominante, elle semble soumise à un tourbillon aux effets centrifuges, dont les conséquences paraissent dévastatrices à une majorité de la population, pour qui le modèle traditionnel de représentation social est celui de la communauté moyenne, plus ou moins autonome. La plupart des grands combats de l'époque, que ce soit contre les monopoles industriels, contre l'immigration, ou en faveur de la prohibition,note26 visent notamment à rendre à la ville une part de contrôle sur son propre destin. L'absence de « centre », qu'il soit géographique, politique ou social, et la perte apparente de valeurs théoriquement partagées par tous, font que la grande ville américaine de 1900 n'est pas seulement à la recherche d'« ordre », comme le suggère le titre de l'ouvrage de Wiebe : elle ressent aussi le besoin de redéfinir une destinée commune.note27

Cette crise d'identité se traduit par une évolution des représentations. Pour Richard Hofstadter, c'est la grande presse métropolitaine naissante qui contribue le plus, dans le dernier tiers du 19^e siècle, à construire une « image mentale » de ces villes que beaucoup croient pourtant incompréhensibles. Les nouveaux quotidiens à fort tirage parviennent à donner un semblant de sens à l'apparent chaos :

« The newspaper owners and editors soon began to assume a new role. Experienced in the traditional function of reporting the news, they found themselves undertaking the more ambitious task of creating a mental world for the uprooted farmers and villagers who were coming to live in the city. The rural migrants found themselves in a new urban world, strange, anonymous, impersonal, cruel, often corrupt and vicious, but also full of variety and fascination. They were accustomed to a life based on primary human contacts - the family, the church, the neighborhood - and they had been torn away from these and thrust into a more impersonal environment [...]. The newspaper became not only the interpreter of this environment, but a means of surmounting in some measure its vast human distances, of supplying a sense of intimacy all too rare in the ordinary course of his life. » note²⁸

Si ses objectifs semblent *a priori* bien éloignés de ceux de la grande presse métropolitaine, le *Survey* emprunte au journalisme certaines de ces formes. Plus généralement, il doit lui aussi être compris dans ce contexte de redéfinition de la représentation urbaine. La corruption et la cruauté de la ville sont au centre de ses préoccupations. Le besoin de comprendre les nouveaux modes de relations humaines dans une ville gouvernée par la nécessité économique est un thème constant. Le rôle de la famille et du quartier, unités sociales fondamentales, est constamment mis en exergue. Mais surtout, les fonctions de représentation et d'interprétation du *Survey* sont au coeur du discours de ses auteurs, persuadés que sans leur concours, le citoyen de Pittsburgh ne sera jamais capable de comprendre le fonctionnement réel de sa propre ville, et donc d'en reprendre le contrôle.

Les Progressistes ont le sentiment qu'il n'est pas trop tard pour cela, du moins dans la plupart des villes, dont Pittsburgh. Selon Paul Kellogg, maître d'oeuvre du *Survey* :

« Municipal growth is bringing large problems to America, and any new method of approach which shows elements of general usefulness is worth going into. Pittsburgh is a type of those industrial cities in the United States not so big that, like New York, they have lost self-consciousness, yet too big to manage themselves by the methods of little towns and older days. » note²⁹

C'est donc bien de conscience de soi qu'il est question dans le *Survey*. La réflexivité sur laquelle insiste Kellogg (*self-consciousness*, mais aussi *manage themselves*) suggère que la maîtrise des représentations de la ville est indissociable de la capacité des populations urbaines à prendre en main leur propre destin. Miroir tendu, le *Survey* doit ouvrir la possibilité de l'action civique et politique.

Dans cette optique, l'entreprise menée par Paul Kellogg se présente à la fois comme une expérience scientifique, une enquête journalistique, un document technique, et un programme de réforme sociale et politique de la ville. Cette multiplicité des approches tient l'essentiel de sa cohérence de l'idée d'expertise, le *Survey* se présentant comme l'oeuvre de spécialistes et de techniciens de la question sociale, qui commence pourtant à peine à être définie comme telle. Ce qui se joue dans le *Survey* - notamment par le biais de la photographie - est donc un rapport nouveau à la réalité urbaine, qui transforme le social et le politique en une question largement technique. Face au développement apparemment anarchique de la cité industrielle, les Progressistes sont tentés de saisir celle-ci comme objet d'analyse et d'expérience, susceptible de manipulation et de réforme.

Pour mieux comprendre cette démarche, et le rôle spécifique de la photographie dans un tel cadre, il faut à la fois replacer le *Survey* dans le mouvement Progressiste, et s'interroger sur le statut particulier de la ville de

Pittsburgh. Les pages qui suivent s'efforcent d'abord de présenter la genèse du *Survey*, son contexte culturel et institutionnel, et ses auteurs. Dans un deuxième temps, on essaiera de comprendre ce qui a pu amener ces derniers à choisir Pittsburgh comme sujet de leur étude. Il paraît en effet évident que ce n'est pas cette ville, en particulier, qui motive le *Survey*, mais bien au contraire le Progressisme qui s'empare de Pittsburgh.

Ce choix n'a rien d'arbitraire : pour des raisons qu'il faudra rappeler, la « Ville de l'Acier » est - aux yeux même des contemporains - emblématique de l'Amérique du début du 20^e siècle. Mais il faut aller au-delà de cette valeur symbolique : comme on le devine à travers le texte de Paul Kellogg cité ci-dessus, Pittsburgh rassemble toutes les qualités requises à l'expérience du *Survey*. Ville éminemment moderne mais d'une taille encore raisonnable, cité chaotique mais encore susceptible de réforme, elle représente pour les réformateurs un spécimen parfaitement représentatif, mais aussi un prototype à améliorer. En se tournant vers Pittsburgh, Kellogg et son équipe confirment donc son statut emblématique, mais font le pari qu'une relecture de ce symbole de l'Amérique industrielle triomphante peut provoquer la réforme du pays tout entier, et lui montrer enfin la direction qu'il doit suivre.

CHAPITRE UN : UNE OEUVRE PROGRESSISTE

Avant de considérer le *Survey* comme un moment important de l'histoire de la photographie sociale aux Etats-Unis, il faut l'envisager comme une étude à prétention scientifique, et à finalité politique. Aujourd'hui encore, cette somme sur l'Amérique urbaine du début du 20^e siècle sert de référence aux spécialistes d'histoire urbaine, postérité qui atteste de la qualité du travail effectué par ses auteurs. Toutefois, le *Survey* doit aussi être lu comme un exemple extrêmement riche et complexe du discours réformateur américain, dans le cadre du développement de ce « mouvement progressiste » dont l'aboutissement est la naissance d'un parti du même nom, rassemblé autour de Theodore Roosevelt pour les élections présidentielles de 1912.

Ces enjeux scientifiques et politiques déterminent dans une large mesure les formes iconographiques du *Survey*, et plus particulièrement son utilisation de la photographie. La rigueur des recherches menées, et l'expertise reconnue de la plupart des auteurs des six volumes, servent plus fondamentalement une réflexion morale et sociale dont l'ambition est d'apporter des solutions au développement apparemment erratique de la nouvelle Amérique industrielle. Malgré certains chapitres éminemment techniques, aussi bien dans le texte que dans l'image (on pense notamment au début de *The Steel Workers*, le volume écrit par John Fitch), ce sont les questions éthiques et politiques qui apparaissent primordiales aux yeux des réformateurs du *Survey*. Comme le souligne l'un des principaux historiens du mouvement progressiste, Roy Lubove :

« If the multifaceted *Pittsburgh Survey* can be said to have a single theme, it would be, in sharp contrast to the city's economic sector, the fragmentation of its civic, political and social systems. »^{note30}

Au carrefour de la science et de la morale, de la sociologie et de la politique, l'oeuvre que nous nous proposons d'analyser répond donc à ce que les Américains appelleraient aujourd'hui un *agenda*, un projet social dont il est utile de connaître les présupposés et les objectifs explicites, avant d'en examiner plus précisément le fonctionnement réel. Quelles sont les origines du *Survey* ? Quels modèles influencent ses auteurs ? Qui sont ces derniers ? A quel public s'adressent-ils ? Ces quelques questions concrètes permettent de mieux cerner le point de vue social et méthodologique qui guide Paul Kellogg et son équipe.

Pour y répondre, il est d'abord nécessaire de retracer la genèse du projet, dont l'approche novatrice est favorisée par la création de la Russell Sage Foundation. Il est plus délicat, en revanche, de définir précisément le profil des acteurs du Progressisme, car la composition sociologique de cette population, et plus encore ses motivations, sont aujourd'hui encore objets de controverse : les grandes lignes de ce débat historiographique seront tracées. Deux idées principales s'en dégagent : d'une part, l'hétérogénéité sociale du mouvement

progressiste, et d'autre part, le rôle fédérateur accordé à la notion d'expertise, alliance de connaissance théorique et de savoir empirique, souci d'impartialité et capacité d'intervention dans le champ social.

Cette référence constante à la primauté scientifique et technique, notamment à travers la figure de l'ingénieur, se reflète incontestablement dans le discours de Paul Kellogg, directeur et théoricien du *Pittsburgh Survey*. Elle témoigne en outre du rôle croissant de certaines disciplines universitaires, dont le développement coïncide avec l'histoire du Progressisme.

Toutefois, l'élaboration du discours progressiste, tel qu'il apparaît dans les six volumes étudiés ici, ne saurait se résumer à cette seule dimension. L'exigence scientifique est indissociable, pour Kellogg, d'un travail de journaliste. Le travail social, version professionnalisée de la philanthropie traditionnelle, associe l'enquête sur le terrain et une diffusion aussi large que possible des résultats obtenus. Cette publicité du travail social est indispensable à la prise de conscience de l'opinion publique. Pour comprendre le *Survey*, il est donc nécessaire d'évoquer ses liens avec les nouvelles formes du journalisme américain au début du siècle, mais aussi les mutations importantes subies par la pratique philanthropique aux Etats-Unis. Le choix même du terme *survey* comme titre du projet marque en effet une évolution nette, qui fait passer la tradition caritative à l'heure d'un « travail social » qui prétend concilier la constitution d'une nouvelle profession, la rigueur de la connaissance scientifique, et le souci de toucher le plus efficacement possible l'opinion publique à des fins d'action politique.

I. Genèse et publication du *Pittsburgh Survey*

Paul Underwood Kellogg, inspirateur et éditeur du *Pittsburgh Survey*, fournit en annexe de l'avant-dernier volume de cette entreprise imposante les principaux éléments d'information concernant la genèse du projet.^{note31} En 1907, sur une proposition de la Charity Organization Society de New York, le comité d'édition du magazine d'actualité sociale et philanthropique *Charities and the Commons* rassemble une équipe d'environ 70 enquêteurs, journalistes et spécialistes des questions économiques et sociales. Leur mission consiste à explorer les conditions de vie de la communauté industrielle de Pittsburgh, afin de pouvoir compiler un rapport dont Kellogg donne la définition suivante :

« a rapid close range investigation of the ranks of wage-earners in the American steel district ».^{note32}

Les recherches sur le terrain, qui se déroulent en plusieurs étapes, durent en fait un an environ, à partir de l'été 1907. Ce travail est financé, pour l'essentiel, par la toute nouvelle Fondation Russell Sage.

La naissance à New York de cette institution dédiée à « l'amélioration des conditions de vie aux Etats-Unis »,^{note33} est accueillie avec enthousiasme par les réformateurs et les travailleurs sociaux du début du siècle. Pour Lindsay Samuel McCune, secrétaire du Comité National sur le Travail des Enfants (*National Child Labor Committee*), il s'agit tout simplement du « don le plus sage, le plus sensé, et le plus en phase avec les besoins de son époque de toute l'histoire de la philanthropie ».^{note34}

Cette référence de McCune à la longue évolution de la question caritative aux Etats-Unis n'est pas anecdotique. Au-delà du seul cercle des associations philanthropiques, la grande presse américaine confirme que l'établissement de la Fondation marque une étape cruciale dans la lutte contre la dégradation de certaines conditions sociales dans le pays. Les observateurs sont frappés non seulement par l'énormité de la somme mise à disposition de cette cause par la veuve de Russell Sage (10 millions de dollars), mais aussi par la raison d'être purement « sociale » de l'institution, qui constitue une relative nouveauté. Cette année-là aux Etats-Unis, il n'existe encore que 8 fondations, dont seulement deux sont dotées de moyens comparables. Mais aucune des institutions existantes n'intervient, à l'époque, dans le champ social.^{note35} Comme le souligne l'éditorialiste du *New York Tribune* :

« Heretofore the greatest gifts have been made to educational and other intellectual purposes. The object of these has been two-fold. First to raise the level of intellectual equipment of the people at large [...] and secondly, to develop, from among the mass of trained people, the exceptional man or woman [...]

The object which the Sage Foundation has in view is rather different, in that it seeks the improvement of the conditions of living among the less favored levels of society. It has in mind that the standard of living [...] is always in danger of being lowered. »note36

Ainsi, la philanthropie traditionnelle se découvre au début du siècle un terrain d'application - et un certain nombre de principes d'action - qui ne lui étaient pas particulièrement familiers jusqu'alors, et dont le *Survey* est une manifestation emblématique. Il est question de réformer et d'améliorer la structure sociale dans son ensemble, en commençant par ses aspects les plus problématiques. Il s'agit d'améliorer l'ordinaire, et non de favoriser (ou d'éliminer) les cas et les situations exceptionnels. Le principe est ambitieux, il reste à lui donner forme : pour ce faire, de nombreuses voix s'élèvent pour rappeler la nécessité de mieux connaître les mécanismes sociaux de la nouvelle Amérique, et saluent à ce titre la volonté affichée par la fondation de financer des projets ressemblant en tout point au futur *Survey* :

« [...] we lack the knowledge of actual conditions. We have neither gathered nor interpreted to ourselves the facts which are at once the basis for intelligent action and of appeal for resources adequate to achievement.

Research and publication therefore are our most fundamental needs for substantial progress [...] »note37

« Recherche et publication » : soulignons dès à présent l'égale importance de ces deux termes aux yeux des réformateurs et des travailleurs sociaux, dont certains s'approprient à faire de Pittsburgh leur principal champ d'expérimentation. Pourtant, il est surprenant de constater que lorsqu'il tire le bilan de son action et rappelle les circonstances de la genèse du *Survey* quelques années plus tard, Paul Kellogg paraît relativiser l'ampleur du geste de la Fondation Russell Sage, dont le financement s'est limité, selon lui, à trois contributions « d'un montant modéré ». La formulation est étonnante, puisqu'il est évident que ce « modeste » financement constitue l'essentiel du budget du *Survey*.note38

Il semble en réalité qu'en minimisant ainsi la part de la Fondation Russell Sage, Kellogg s'ingénie indirectement à mettre en valeur la coopération d'une multitude d'organisations qu'il qualifie de « sociales et sanitaires ». Certaines, telles la *Young Men's Christian Association*, la *National Consumer League*, ou l'*American Civic Association*, ont une envergure nationale. A Pittsburgh même, Kellogg peut en outre se féliciter du soutien d'autres institutions, telles que la Kingsley House,note39 la Chambre de Commerce, ou le Tribunal pour enfants d'Allegheny,note40 ce dernier étant d'ailleurs indirectement à l'origine du projet par l'intermédiaire d'Alice B. Montgomery.note41

Ainsi, de grandes organisations s'allient aux bonnes volontés locales, individuelles et institutionnelles, pour réussir ce que Kellogg appelle une oeuvre de « civisme national ».note42 L'alliance de ces diverses tendances réformatrices permet aux instigateurs du *Survey* de présenter ce travail comme une oeuvre collective, au service de la nation toute entière. Selon Kellogg, le projet prévoyait dès l'origine cette double dimension, locale et nationale :

« The initial plan [was] 'to publish a special Pittsburgh number for distribution locally so as to reach public opinion and for use nationally in movements for civic advance in other American cities' »note43

Dès l'origine, l'étude de Pittsburgh se présente donc comme un travail *exemplaire*, notion-clef qui revient de

façon récurrente, sous diverses formes, chez Kellogg. Pour assurer une diffusion aussi large que possible au « cas » Pittsburgh, et aux méthodes du *Survey*, les résultats de l'enquête sont publiés sous diverses formes dans la presse locale (parfois accompagnés de critiques virulentes),^{note44} et dans un certain nombre de publications nationales ayant l'habitude de traiter des questions sociales. La plupart s'inscrivent, de près ou de loin, dans la mouvance progressiste. On citera parmi les plus importantes des titres tels que *The Outlook*,^{note45} et *The American Review of Reviews*^{note46} - soutiens quasi inconditionnels de Theodore Roosevelt aux élections de 1912 - ou bien le mensuel *World's Work*, qui a parfaitement appris la leçon sans cesse rabâchée par Paul Kellogg quant aux origines, aux formes et aux objectifs du *Survey* :

« While not the first undertaking of its kind, the social survey of Pittsburgh [...] must now be ranked as the most momentous one. In more ways than one, it must be placed above even the monumental investigations embodied in Mr Charles Booth's *Life and Labour in London* [...] The Pittsburgh Survey was projected and conducted by the Charities Publication Committee, of which Robert W. de Forest is chairman. The greater part of the funds was provided by the Russell Sage Foundation [...] but not inconsiderable sums came from the committee and from some public-spirited Pittsburgh citizens. The field work was planned and supervised by Mr. Paul U. Kellogg, managing editor of *Charities and the Commons* (which has lately been renamed *The Survey*), who for this purpose gathered around himself a staff of well-known social students and workers from every part of the country.

The Pittsburgh Survey is a national undertaking ; for while it deals specifically with Pittsburgh, it is an object lesson for the whole country. »^{note47}

Dans ce paragraphe, qui se contente de reprendre presque mot pour mot les principales idées exprimées par Kellogg, on retrouve l'essentiel des données fondamentales du projet : l'inscription dans une tradition reconnue de documentation sociale (que le *Survey* prétend toutefois renouveler), l'insistance sur la diversité des sources de financement (notamment l'implication des citoyens de Pittsburgh), la compétence professionnelle des enquêteurs et des auteurs, et le rôle privilégié de Kellogg lui-même. Quant à la dimension nationale de l'entreprise, sans cesse réitérée, elle ne se traduit pas seulement par la publication des conclusions de l'enquête dans la presse quotidienne ou périodique. L'information recueillie par l'équipe du *Survey* est utilisée sous des formes plus éphémères, mais sans doute aussi importantes aux yeux des Progressistes : tracts, conférences, affiches, dont les traces sont aujourd'hui relativement rares.^{note48}

Pour l'essentiel, néanmoins, le *Survey* trouve sa forme la plus aboutie dans une collection de six volumes, qui forment le corpus principal de cette étude. Ces six ouvrages reprennent et amplifient les textes et les illustrations préliminaires publiés dans les pages de *Charities and the Commons*, au gré d'une quarantaine d'articles.^{note49} La publication des six ouvrages s'échelonne inégalement sur 6 ans, de 1909 à 1914. Elizabeth Beardsley Butler ouvre la série avec *Women and the Trades*. En 1910, les trois autres monographies paraissent : *Homestead : The Households of a Mill Town* est signé Margaret Byington, *Work-Accidents and the Law*, Crystal Eastman, et *The Steel Workers*, John Fitch. Ces quatre premiers volumes apparaissent aujourd'hui comme les plus cohérents, dans le fond comme dans la forme. Oeuvres d'auteurs uniques, traitant de sujets parfaitement définis (le travail des femmes, l'organisation sociale d'un faubourg de Pittsburgh, les accidents du travail, les conditions de travail et de vie des ouvriers sidérurgiques), ces études sont de nos jours les plus largement citées et utilisées, les seules dont on puisse trouver des éditions récentes accessibles.

Pendant les 3 ans qui suivent, la publication du *Survey* est interrompue, sans qu'il soit possible de déterminer avec certitude les raisons précises de cette longue parenthèse.^{note50} C'est donc en 1914 que paraissent les deux derniers volumes, sensiblement différents des quatre premiers, dans leur présentation comme dans leurs conclusions. Conçus et présentés par Kellogg, il regroupent des contributions variées, sous les titres *The Pittsburgh District : Civic Frontage* et *Wage-Earning Pittsburgh*.

On le devine à travers leurs titres, ces deux ouvrages cherchent à embrasser des sujets plus larges que les

quatre premiers volumes. Mais la redondance menace : comment traiter du travail salarié à Pittsburgh sans reparler des femmes (comme Elizabeth Butler), et surtout des ouvriers de la sidérurgie (sujet unique des travaux de Fitch) ? Autre écueil prévisible : l'auto-portrait et, à terme, l'auto-célébration. En s'intéressant notamment à « l'éveil » civique de Pittsburgh, *The Pittsburgh District* est le seul volume où les réformateurs traitent de leur propre influence sur l'évolution de la ville. Ce glissement du point de vue n'est pas sans conséquence sur la teneur du discours et des représentations. Entre-temps, Roosevelt a échoué aux élections de 1912 et le Progressisme ressent sans doute le besoin de légitimer ses principes et son action par la publication de résultats tangibles. Le *Survey* ayant déjà longuement exposé les dysfonctionnements de Pittsburgh dans ses premiers volumes, il s'efforce de proposer sur la fin une vision plus encourageante de l'évolution de la ville, tout en gardant un regard critique sur certains aspects. Le nouveau contexte politique colore à l'évidence le changement de ton et de propos sensible dans *The Pittsburgh District* et *Wage-Earning Pittsburgh*. Lorsqu'on tente de considérer le *Survey* dans son ensemble, l'existence de ces deux volumes est donc à bien égards problématique, car elle ébranle assez fortement la cohérence relativement facile à démontrer des quatre premières publications. La diversité des auteurs et des sujets traités, au sein de ces deux derniers chapitres, introduit notamment certaines ambiguïtés quant aux motivations et aux objectifs du projet.

Outre le contexte politique immédiat, il est tentant de lire dans les incohérences rapidement apparentes du *Survey* le reflet inévitable de la profusion et de l'hétérogénéité du mouvement réformateur dans son ensemble. Les efforts de l'omniprésent Paul Kellogg ne parviennent pas totalement à masquer les disparités d'analyses et de points de vue inhérentes à un tel foisonnement de recherches, d'enquêtes et de propositions. Il convient donc de cerner plus précisément les contours du Progressisme américain du début du siècle, à travers un portrait de groupe de ses principaux acteurs.

II. Qui sont les Progressistes ?

Lorsque, dès la première page de *The Steel Workers*, John A. Fitch annonce en préambule que la question de l'organisation industrielle dans la sidérurgie touche « aux principes mêmes de la démocratie »,^{note51} il pose d'emblée la portée politique de son livre. Cette dimension clairement exprimée soulève en corollaire la question de la source de ce discours : pour l'essentiel en effet, les populations dont il est question dans les pages du *Survey* ne sont pas celles à qui il s'adresse, pas plus qu'elles ne participent réellement à son élaboration. L'étude des représentations, photographiques ou autres, ne saurait ignorer cet écart, et c'est du côté des producteurs et des récepteurs du texte, les insaisissables « classes moyennes », que les problèmes de définition sont les plus criants. Comme le souligne Richard Hofstadter, l'une des principales difficultés tient au fait que le mouvement progressiste prend son essor lors d'une période de prospérité : il est donc particulièrement délicat d'expliquer par de simples processus d'intérêt économique bien compris que l'Amérique des classes moyennes, restée fidèle au très conservateur McKinley au moment des pires soubresauts des années 1890, s'engouffre en masse dans l'élan réformateur à une période qui semble *a priori* plus propice au *statu quo*.^{note52} Il faut bien que les raisons de cette agitation soient d'ordre social ou moral, ce qui rend les généralisations plus délicates. Les commentaires qui suivent ne sont que le reflet d'un débat historiographique ancien, mais encore vivace, auquel sont confrontés quelques éléments concrets tirés du *Survey*.

A. The « status revolution »

L'essentiel des questions abordées par les historiens depuis les années 30 portent en réalité sur les motivations réelles des divers mouvements de réforme que l'on réunit sous le nom de Progressisme au début du siècle. La première tentative réellement convaincante d'interprétation globale du phénomène est celle de Richard Hofstadter, élargissant certains éléments avancés par George Mowry dans les années 30. Le modèle proposé par Hofstadter décrit des classes moyennes et supérieures traditionnelles (intellectuels de la Côte Est, fortunes modestes, marchandes ou foncières, clergé protestant, etc.) qui se sentent soudain menacées par les élites industrielles montantes, et tentent en quelque sorte de reprendre l'initiative pour maintenir leur influence

morale sur la société. Pour cela, elles s'approprient certains des combats du populisme agraire des années 1880 :

« It is my thesis that men of this sort, who might be designated broadly as the Mugwump type, were Progressives not because of economic deprivations but primarily because they were victims of an upheaval in status that took place in the United States during the closing decades of the nineteenth and the early years of the twentieth century. Progressivism, in short, was to a considerable extent led by men who suffered from the events of their time not through a shrinkage in their means but through the changed pattern in the distribution of deference and power. »note53

Cette théorie, qui a longtemps fait référence, de la « révolution de statut » est d'autant plus convaincante qu'elle s'ancre dans la réalité du changement d'échelle de la ville américaine. L'avocat, le prêtre ou le commerçant jouissaient d'une véritable reconnaissance sociale dans la petite communauté traditionnelle. A l'heure de la métropole tentaculaire, produit du dernier tiers du 19^e siècle, l'anonymat les rattrape. Issues de familles relativement aisées, les principales figures du Progressisme mettaient ainsi leur éducation universitaire au service d'une remise en question du pouvoir grandissant des capitaines de l'industrie et de la finance, et des nouvelles hiérarchies sociales. Robert Woods, dans le *Survey*, ébauchait déjà cette interprétation, notamment en opposant clairement les intérêts égoïstes de dirigeants industriels anonymes et lointains, et l'implication réelle d'une classe de commerçants locaux attachés à leur ville. Il discernait, dès 1914, l'existence d'une tension entre anciennes et nouvelles élites, et les conditions d'une prise de conscience civique, commune à plusieurs composantes des classes moyennes traditionnelles :

« The large industrial interests have now been turned in the main into bureaucracies whose plans in detail are decided in New York, and whose local officials must guide their public actions so as to serve the corporation's interests. The merchant and professional men of the city, who had always deferred to the manufacturers, have only recently begun to assert themselves. It was perhaps natural that civic co-operation should make a more effective appeal to merchants than to manufacturers, merchants' constituencies and scenes of action being very largely local. »note54

Ce texte présente plusieurs des éléments que l'historiographie ultérieure a depuis tenté de clarifier. La distinction entre des leaders réformateurs locaux et issus de secteurs économiques traditionnels d'un côté, et les nouveaux dirigeants des grands groupes industriels de l'autre, est ici clairement posée. La plus grande efficacité (et peut-être même la plus grande légitimité) du premier de ces deux groupes est plus ou moins ouvertement réaffirmée. Ceci n'est pas sans apporter un certain crédit au modèle proposé par Hofstadter ou par George E. Mowry qui, dans les années 30, parlait d'une « perte de statut » de l'élite économique et intellectuelle locale, d'où aurait émergé les principales figures du Progressisme :

« [...] the great majority of the reformers came from the 'solid middle class', as it then was called with some pride. That their families had been of the economically secure is indicated by the fact that most of them had had a college education in a day when a degree stamped a person as coming from a special economic group [...] Of a sample of over four hundred a majority was lawyers, as might be expected of politicians, and nearly 20 percent of them newspaper editors or publishers. The next largest group was from the independent manufacturers or merchants, with the rest scattered among varied occupations, including medicine, banking, and real estate. »note55

L'étude de Mowry, qui porte uniquement sur les leaders politiques du mouvement réformateur, suggère l'hypothèse d'une proximité de vues et d'objectifs entre les « enquêteurs » sociaux et le Progressisme politique à l'œuvre dans pratiquement tout le pays, car elle souligne notamment que la formation universitaire des auteurs du *Survey* - sur laquelle il faudra revenir - n'est pas seulement un facteur d'explication du travail

qu'ils effectuent à Pittsburgh. Le cursus académique de John Commons, John Fitch ou Crystal Eastman marque leur origine sociale presque aussi sûrement que leur profil de scientifiques. Leur savoir serait donc à la fois une marque de statut et un moyen de reconquête d'une part perdue de prestige, ainsi que d'influence sociale et politique. Dans son étude du parcours type des *settlement workers*, Allen F. Davis confirme très largement cette idée : d'après lui, la plupart des jeunes gens, hommes et femmes, que l'on rencontre dans ces centres d'étude et d'aide sociale installés au coeur des quartiers pauvres et immigrants sortent de l'université, sont originaires des villes du Nord-Est et du Middle West, et sont nés dans des familles relativement aisées de médecins, d'enseignants, de pasteurs ou d'avocats. Leurs motivations semblent tenir de ce que Davis appelle « *a sense of restlessness* », un besoin de redéfinir leur rôle dans la société américaine.^{note56}

Telle est donc, rapidement résumée, la première lecture possible de la montée du Progressisme et à travers elle, de l'origine sociale des auteurs et du public du *Survey*. Cette hypothèse, qui revient à assimiler l'essentiel des mouvements de réforme aux résistances des classes moyennes aisées traditionnelles, est toutefois contestée par de nombreux historiens.

B. Le rôle des nouvelles élites

Dans son ouvrage sur *L'Amérique en col blanc*, Olivier Zunz souligne d'entrée que les transformations de l'ordre économique américain au début du siècle ont eu pour conséquence de faire perdre l'essentiel de leur autonomie aux classes moyennes traditionnelles.^{note57} Mais le même auteur, dans son étude sur Detroit, ne retrouve pas la trace de ces Américains moyens en manque de reconnaissance sociale lorsqu'il parcourt la liste des contributions à la Charity Organization Society de la ville :

« 214 individus firent des dons en 1890 ; tous étaient des citoyens connus, membres de l'élite industrielle avec ses ramifications politiques et financières, tous républicains et protestants. »^{note58}

Cet exemple marque bien les limites du schéma d'interprétation proposé par Hofstadter. Dans le cas de villes aussi fortement marquées par la nouvelle donne économique et sociale que Detroit ou Pittsburgh, il semble en réalité que les nouveaux grands patrons d'industrie ne soient pas les derniers à se joindre au débat social et « réformateur ».

Si l'on déplace légèrement la question, du champ philanthropique au débat proprement politique, les résultats sont similaires. L'étude de Samuel P. Hays sur les acteurs réels de la réforme municipale à Pittsburgh contredit par exemple l'essentiel des conclusions de Lincoln Steffens à l'époque et, au passage, le modèle proposé par Richard Hofstadter. Ce ne sont pas les « classes moyennes » qui défendent l'idée d'une refonte du système politique de Pittsburgh, mais au contraire une élite économique réduite :

« Pittsburgh's municipal reformers came primarily from the upper class. Of the total of 745, 65 per cent appeared in elite directories which contained the names of only 2 per cent of the city's families. Moreover, a large proportion not in elite directories lived in upper-class areas. These reformers comprised not an old but a new elite ; few came from earlier industrial and mercantile families. Most had risen to social position from wealth created after 1870 in the iron, steel, electrical equipment and other industries, and lived in newer rather than older fashionable areas. »^{note59}

Le débat ne porte pas, on le voit bien, sur le « niveau » social des réformateurs, sur leur position économique au sens le plus étroit du terme, mais bien sur leur statut social. L'Amérique voit monter en puissance certaines catégories économiques et certaines professions, tandis que d'autres perdent peu à peu leur influence. Contrairement à Woods, Mowry et Hofstadter, Hays soutient que ce n'est pas plus particulièrement cette dernière catégorie qui mène le combat progressiste. Celui-ci n'est donc pas fondamentalement une réaction nostalgique et passiste. Mêmes les membres des « professions libérales », dont nous avons déjà dit qu'elles

jouaient un rôle moteur, ne sont pas exactement les hommes et les femmes que croit reconnaître Hofstadter :

« Almost half, 48 per cent, of the reformers were professional [...]. Some of these overlapped with the elite, especially the lawyers, ministers, and private school teachers, but for the most part their interest in reform stemmed from the inherent dynamics of their professions rather than their class connections. Moreover they came from the more advanced segments of their organizations. They constituted not older professionals seeking to preserve the past against change, but men in the forefront of innovation in professional life, actively seeking to apply expertise more widely to public affairs. »note60

Ces premières précisions ne sont pas les plus surprenantes. L'image que projettent les Progressistes se brouille plus encore lorsque le décompte précis de Hays semble démontrer que les réformateurs sont en réalité, pour la plupart, des financiers et des dirigeants de l'industrie :

« 52 per cent were businessmen or their wives : merchants, bankers, corporation officials. They included the presidents of fourteen large banks and corporation officials of Westinghouse, Pittsburgh Plate Glass, U.S. Steel and its component parts [...], the H.J. Heinz Company and the Pittsburgh Coal Company, as well as officials of the Pennsylvania Railroad and the Pittsburgh and Lake Erie. Not small businessmen, these men directed the most powerful banking and industrial organizations of the city. They represented not the old business community, but industries which had developed and grown primarily within the past fifty years and which had come to dominate the city's economic life. »note61

Au terme de cet exposé se dessine le deuxième pôle du débat historiographique sur l'essor du Progressisme : à la thèse d'une classe moyenne relativement large, de tradition ancienne, tentant de survivre à l'émergence du nouvel ordre industriel s'oppose le modèle d'un mouvement soi-disant réformateur, récupéré en réalité par de nouvelles élites, dans leur propre intérêt. Comment ne pas noter que H. J. Heinz, plus connu aujourd'hui pour son ketchup que pour sa contribution au débat social, apparaît dans la presse locale du 19^e siècle comme l'une des principales figures de la réforme à Pittsburgh, et fait partie des premiers donateurs du *Survey* ?note62 En réalité, il ne fait guère de doute que les industriels voient d'un très bon oeil tout projet visant à rendre la ville plus propre, la vie politique plus simple, et les échanges commerciaux plus faciles. Tant que les réformateurs ne s'avisent pas de limiter les horaires de travail, et à chaque fois qu'il est question de remettre un peu d'ordre dans les quartiers ouvriers, les industriels veulent bien consentir à participer à l'effort social. Sans aller jusqu'à dire, avec Gabriel Kolko, que c'est en réalité le Progressisme qui permis le triomphe de la grande industrie,note63 on doit néanmoins admettre que les réformateurs n'ont pas hésité, dans de nombreux domaines, à coopérer avec les nouvelles élites économiques et industrielles :

« Pittsburgh capitalists contributed [...] to efforts aimed at reforming the working-class city [...], big businessmen had no trouble linking their company welfare programs and their investments in suburban and downtown redevelopment with the movement to beautify the city and bring 'efficiency' and 'business methods' to its government [...] Civic improvement was just good business. »note64

L'implication des industriels dans la redéfinition de la ville démontre-t-elle plutôt leur sens civique, leur sens politique, ou leur sens des affaires ? Il n'est peut-être pas si facile de trancher, notamment si l'on se souvient du contexte particulier que constitue la courte crise économique des années 1907-1908.note65 Si la conjoncture à long terme, dominée par la prospérité, a sans doute atténué certaines des crispations sociales, personne ne tient à revivre les épisodes des violentes grèves de 1877 et 1892.note66

C. L'éloge de la technique

Pour éviter de telles crises, il est nécessaire de rationaliser la gestion municipale. Lorsqu'il parle « d'efficacité », George Couvares met en évidence le lien le plus étroit entre la grande industrie et le renouveau social et civique réclamé par les réformateurs. Plutôt que de chercher l'inspiration du Progressisme du côté des principales personnalités du monde économique, qu'elles soient représentatives de l'ordre ancien ou des nouvelles hiérarchies industrielles, il faut souligner le parallèle sans cesse réitéré par les réformateurs entre compétence technique et efficacité sociale. Les figures du spécialiste, du technicien, et de l'ingénieur, issues du nouveau monde industriel, sont transposées au domaine de la gestion municipale. A la figure mythique du *self-made-man* paternaliste du type Carnegie, les Progressistes préfèrent de loin les nouveaux visages de l'expertise. La légitimité du succès économique se voit concurrencée par celle de la compétence technique. Le « spécialiste », quel que soit son domaine, est l'alternative souhaitée au régime autocratique des grands barons d'industrie qui hantent l'imaginaire collectif américain depuis les années 1870. On voit ainsi, chez Woods, que l'ingénieur est, potentiellement, le nouveau modèle de la citoyenneté américaine. Son apport est à la fois industriel, social et civique. :

« A new and promising element in Pittsburgh life is made up of the technical men and their families. Pittsburgh is a much sought and valuable training school for young technology graduates [...] the number who become permanent residents is very considerable [...] these people are bringing an important re-inforcement to the intellectual interests of the city, and it can not be doubted that they give fresh momentum to its social and political upbuilding. Their influence is supported by the large measure of authority which in the minds of Pittsburgh people is always conceded to the engineer. »^{note67}

Le *Survey* systématise ainsi une évolution déjà sensible depuis la fin du 19^e siècle, et la lente constitution de la figure de l'ingénieur en héros américain.^{note68} Il devient indispensable, par définition, et son rôle s'étend bien au-delà de ses seules compétences professionnelles. Cette figure du savoir est aussi une figure d'autorité. Ses compétences techniques et intellectuelles suffisent à légitimer son intervention dans le champ politique et social. Ainsi se développe au tournant du siècle un système municipal bureaucratique où les ingénieurs jouent un rôle déterminant.^{note69} C'est sans doute en ce sens que le Progressisme du début du siècle, on le verra à maintes reprises dans le *Survey*, est le plus tributaire des nouvelles normes de la société industrielle.

On comprend bien comment, une fois de plus, le débat porte moins sur des questions de « classes », ou de domaine d'activité, que sur les nouvelles formes de l'organisation et de l'intervention sociales. Andrew Carnegie, qui en se retirant en 1901 avait fait cadeau à sa ville d'un musée et d'une bibliothèque, était une figure majeure de la philanthropie traditionnelle, en même temps qu'un de ses plus éloquents porte-parole. De même, on ne saurait être autrement surpris de trouver J. P. Morgan, au début du siècle, au poste de trésorier de la Charity Organization Society de New York, éditeur de *Charities and the Commons*. Ce ne sont pas leur qualités d'« industriel » ou de « financier » qui pouvaient gêner le discours progressiste, mais bien leur vision jugée archaïque des hiérarchies et des équilibres sociaux. Leur pouvoir de type presque féodal, ou du moins paternaliste, est progressivement remis en cause par un discours progressiste qui met en avant le rôle de l'ingénieur, terme quasi générique qui s'applique aussi bien au *manager* d'une grande entreprise qu'à l'expert en urbanisme. H. D. W. English, qui fait partie des collaborateurs du *Survey*, est non seulement président de la Kingsley House, le *settlement* social de Pittsburgh, mais aussi, entre autres, associé de la compagnie d'assurance English & Furey, président de la Chambre de Commerce, et vice-président de la Voters' League.^{note70} Une description flatteuse de son action est proposée par Robert Woods.^{note71} Dans le même ordre d'idée, on trouve répertorié, dans un document publié en 1908 et intitulé *Manual of the Civic and Charitable Organizations of Greater Pittsburgh*, non seulement les services municipaux, les hôpitaux et les organisations relevant de la Charity Organization Society, mais aussi les chambres de commerces des différents quartiers de la ville. On y trouve la confirmation d'un parallèle constant entre organisation sociale et efficacité économique, assurées par des élites « expertes », chefs d'entreprises, commerçants, « professionnels » divers, tous décidés semble-t-il à mettre leurs compétences au service d'une redéfinition de

l'espace urbain. C'est ainsi, par exemple, que le West End Board of Trade y est décrit en ces termes :

« The West End Board of Trade was organized July 3, 1908, and was instituted for the purpose of fostering and encouraging the municipal and business interests of the City of Pittsburgh, especially as it pertains to the Western section of the city. It is pledged to promote the improvement of streets, highways, sewers, and public health, parks and playgrounds, and other matters of importance to the welfare of the entire community. Since its organization it has had an active career, and at the present time has a membership of 120. It is allied with the Joint Board of Trade of the City of Pittsburgh, and is affiliated with the American Civic Association. »^{note72}

On ne manquera pas de s'interroger sur le sens de l'expression « carrière active », alors qu'il s'agit d'une organisation qui ne pouvait avoir plus de six mois d'existence à l'époque où cet annuaire fut imprimé. Sans doute ce raccourci est-il révélateur de l'enthousiasme qui imprègne l'entreprise réformatrice dans son ensemble (malgré les nombreuses critiques qui motivent son discours), et que reflète précisément le *Survey*, surtout dans ses deux derniers volumes. La lente montée en puissance de nouvelles élites « techniciennes » se traduit en effet partiellement dans cette discontinuité du *Survey*, car celui-ci veut voir dans l'évolution de la ville entre 1907 et 1914 les signes encourageants d'un avenir meilleur, sous l'auspice de la compétence technique.

D. Une homogénéité illusoire

La volonté de prouver l'utilité des réformes défendues explique donc sans doute en partie l'écart de ton entre les premières et les dernières pages publiées sous l'autorité de Kellogg. Des avertissements de John Fitch aux « promesses » de Robert Woods, le *Survey* semble se rapprocher du discours rassurant d'élites économiques confiantes en l'avenir. Au-delà de cet élément chronologique les liens étroits d'une classe moyenne éduquée et sans doute « traditionnelle » avec les nouvelles élites économiques se fonderait donc principalement sur une foi en l'expertise technique et professionnelle de plus en plus largement partagée.

Cette mise au point ne permet pas, toutefois, de dégager clairement les motivations profondes des différents acteurs de la réforme. Peut-être même qu'une telle définition, trop générale, interdit en réalité de répondre réellement à la question ainsi posée. De nombreux historiens proposent des hypothèses plus prudentes. Pour Robert Wiebe, certains réformateurs, parmi les plus impliqués dans le combat social, valorisent leur qualité d'experts auprès des élites économiques pour tenter de mener à bien les objectifs qu'ils se sont fixés. Cette démarche parfois ambiguë tend progressivement à scinder le mouvement de réforme :

« By 1905 urban progressives were already separating along two paths. While one group used the language of the budget, boosterism, and social control, the other talked of economic justice, human opportunities, and rehabilitated democracy. Efficiency-as-economy diverged further and further from efficiency-as-social service. »^{note73}

Il n'est pas totalement hasardeux de poser dès à présent l'hypothèse qu'un tel schéma expliquerait certaines différences de ton qu'il sera nécessaire d'analyser entre John Fitch, ou Margaret Byington, et leur « patron » Paul Kellogg. Selon qu'ils se tiennent à distance plus ou moins respectable des influences du monde industriel, les réformateurs modulent fortement leur discours. Toutefois, ces variations ne peuvent s'expliquer de manière satisfaisante si l'on s'en tient aux modèles d'un Gabriel Kolko ou d'un Samuel P. Hays, pour qui les Progressistes, sous influence, tentent essentiellement de confisquer le pouvoir politique au seul profit des nouvelles élites économiques.^{note74} Sans doute l'accent mis dans ces travaux sur les questions politiques (Hays) et industrielles (Kolko) favorise-t-il ces interprétations du Progressisme sous le seul angle des rapports de pouvoir.

Plus mesuré que ses confrères, Francis Couvares confirme néanmoins les limites du compromis instable qui est au coeur du Progressisme. Il croit moins à l'existence de deux « tactiques » réformatrices, comme le propose Wiebe, qu'à la tendance progressiste à se laisser gagner insensiblement aux vues du monde industriel :

« [...] although great capitalists contributed to the movement for reform, it was to smaller businessmen and to the new middle-class of professionals and white-collar workers that leadership fell. In striving to 'civilize' the industrial city, these middle-class reformers shared many of the values of the welfare capitalists. And yet, notwithstanding the distance that had grown between their suburban world and the life of the proletarian wards, some of the reformers came to recognize - often grudgingly - that the same steel barons who had mastered the working class had mastered them. »^{note75}

Cette lutte d'influence, plus ou moins clairement perçue par les Progressistes eux-mêmes, doit incontestablement être prise en compte. Même s'il est difficile d'en mesurer précisément la portée, son existence module très nettement le portrait longtemps un peu simpliste du réformateur anglo-saxon moraliste à l'esprit missionnaire.^{note76}

On peut toutefois supposer que les motivations profondes du mouvement progressiste dépassent peut-être la question du contrôle des manettes politiques et économique du pays. Qu'on soit ou non totalement convaincu par l'explication de Richard Hofstadter, on peut au moins admettre l'idée d'une nécessité, pour la ou les classe(s) moyenne(s), de se redéfinir et de se donner un rôle clair dans la nouvelle hiérarchie sociale. Le début du siècle serait donc le moment de cette redéfinition, de cette prise de conscience d'une classe sociale qui se sent de plus en plus hétérogène, et quelque peu bousculée par les récents bouleversements économiques et démographiques. Paul Kleppner, en faisant de l'opposition entre nouvelles élites « techniciennes » et classes moyennes plus traditionnelles la clef du débat sur la rénovation de l'organisation municipale de la ville, montre bien à quel point le groupe social médian ne saurait aisément se retrouver sous une seule étiquette.^{note77} Dans sa synthèse intitulée *The New City*, Raymond Mohl va jusqu'à différencier les acteurs de la réforme, et leurs motivations, selon le type d'action dans lequel ils s'engagent : les élites anciennes, du type de celles décrites par Hofstadter, se consacrent à une réflexion sur la moralisation de la vie politique et municipale ; les nouvelles élites « techniciennes » défendent ce que Mohl appellent les « réformes de structure », que ce soit dans le domaine politique, sanitaire ou social ; les purs « réformateurs sociaux » sont des maires alliant démagogie et réel souci de faire progresser leur ville ; enfin, les « réformateurs moraux », chez qui l'influence du protestantisme reste prédominante, s'attachent avant tout à « moraliser » la vie de la cité, et notamment des populations ouvrières.^{note78}

On aurait évidemment beaucoup de mal à tracer des frontières précises entre ces quatre catégories, qui se recoupent sur bien des points. En outre, un tel découpage ne permet pas réellement d'expliquer la coïncidence de ces divers mouvements. Un bilan du débat historiographique semble donc à bien des égards confirmer le jugement de John Chamberlain, qui dès 1932 décrivait le Progressisme comme un patchwork, « *a crazy-quilt pattern* ». ^{note79} Les diverses tentatives de synthèse globale, si elles apportent toutes des éléments d'explication, peinent généralement à ne pas simplifier l'élan réformateur.^{note80}

On voit ainsi toute la difficulté qu'il y a à définir précisément un « point de vue » progressiste. La nébuleuse réformatrice semble se fonder sur des aspirations divergentes, parfois contradictoires, et sur certaines tensions internes. C'est ainsi que le *Survey*, s'il emprunte à certaines tendances reconnaissables du mouvement progressiste, peut apparaître comme un carrefour ambigu, et par là révélateur, des représentations sociales de cette « classe moyenne » pour le moins hétérogène.

Pour clarifier certains points, on peut tenter de préciser le contexte institutionnel qui entoure le *Survey* ; si elle s'avère éclairante sur bien des points, une telle exploration confirme toutefois que ce document complexe est difficile à enfermer dans un cadre strict. On y retrouve en effet des influences journalistiques, de type souvent

sensationnaliste, cohabitant avec des modèles issus des « sciences sociales » naissantes. On y découvre aussi les signes de la mutation importante traversée par la philanthropie américaine du tournant du siècle. Quelle que soit la référence choisie, le discours du cœur et de la morale cède progressivement le pas à celui de la rigueur scientifique : se dessine en filigrane, à nouveau, l'importance accordée à la notion d'« expertise », et de compétence technique.

III. Un projet journalistico-scientifique

Le double modèle journalistique et scientifique qui est au cœur du *Survey* est présenté en ces termes par Paul Kellogg lui-même :

« There was the census at one pole ; and yellow journalism at the other ; and we were on the high seas between with the chartings of such dauntless explorers as Jacob Riis and Lincoln Steffens before us. » note⁸¹

Le *Survey* prétend donc s'inspirer de deux modèles, et éviter deux écueils. Il aspire à l'exactitude mathématique du recensement (sans l'aridité de celui-ci), et à se poser en héritier d'une tradition de récits-reportages au sein de laquelle Kellogg choisit de distinguer deux figures particulièrement marquantes, Jacob A. Riis et Lincoln Steffens. Cette filiation revendiquée constitue l'une des premières grilles d'analyse du *Survey*.

A. Riis et la flambée du *muckraking*

En 1890, l'ouvrage illustré de Jacob A. Riis sur les taudis new-yorkais, *How the Other Half Lives*, remporte un succès considérable. Cet accueil est dû notamment à son utilisation massive de la photographie, qui rend plus spectaculaire encore ce récit d'exploration des quartiers les plus pauvres de New York. Ancien reporter de la rubrique fait divers du *New York Tribune*, Jacob A. Riis devient à partir de la fin des années 1880 une figure majeure de la réforme sociale. Son travail, parfaitement représentatif de son époque, concilie la tradition sensationnaliste de la grande presse quotidienne et la nouvelle religion des faits, qui ne conçoit la connaissance du milieu social que par la compilation aussi méthodique que possible de données chiffrées et d'observation sur le terrain, censées refléter la réalité des villes. A l'occasion, Riis ne se prive pas, quelques années avant Kellogg, de faire référence au recensement comme à un outil essentiel de la compréhension du monde urbain :

« Reform found fifty thousand children drifting on the street for whom there were no seats at the school desks. That was what the census told us. Until we had that we guessed as we could. » note⁸²

Toutefois, Riis est une figure de transition, et il reste longtemps réticent à l'idée de ramener l'action sociale à une discipline purement scientifique, comme le suggère cette définition de *How the Other Half Lives* proposée par Larzer Ziff :

« a sociological report, enlivened by an application of the techniques of human-interest reporting » note⁸³

La sociologie naissante et les conventions du journalisme y sont donc étroitement imbriquées, selon un modèle qui reste vrai, dans une certaine mesure, du *Survey*. Toutefois, le recours à des formes journalistiques n'est pas seulement pour Riis un moyen de rendre son texte « plus vivant ». Fondamentalement, la démarche scientifique heurte sa conception du rapport de l'enquêteur - journaliste ou sociologue - à ses sujets :

« A human being in misery is not to be stuck upon a pin for leisurely investigation and

Cette réserve clairement exprimée est révélatrice d'un débat qui anime le milieu de l'action sociale autour de 1900 : l'exploration du monde urbain et industriel est à la recherche des formes précises de son discours : l'exigence de rigueur tente en même temps de préserver une certaine posture morale, qui se traduit souvent par une présentation pathétique des faits sociaux. Toutefois, cette instabilité des formes ne change rien à la priorité affichée, par Riis comme par de nombreux contemporains : l'important est de décrire aux Américains l'univers urbain et industriel dans lequel ils vivent, et qu'ils connaissent pourtant mal, notamment sous ses aspects les moins flatteurs. Cette apparente nécessité se traduit par une fièvre éditoriale remarquable :

« Beside books and periodical literature, federal agencies, state and local bodies, and private organizations generated reams of statistics, observations, and recommendations. Though it is doubtful that few but the most avid citizens saw the reports, most urban residents did read newspapers. The ills of urban life were present in earlier decades as well, but never before had they been so well publicized. »note85

La littérature à prétention sociale publiée à l'époque est à la fois abondante et diverse. A la suite de Riis, on relève par exemple les travaux de l'économiste Amos G. Warner (*American Charities*, 1894), du sociologue de Princeton Walter A. Wyckoff (*The Workers, An Experiment in Social Reality*, 1897), de Charles B. Spahr (*America's Working People*, 1900), de J. A. Brooks (*The Social Unrest*, 1903), de Robert Hunter (*Poverty*, 1904), et bien sûr les études signées par de futurs collaborateurs ou conseillers du *Survey*, tels Lawrence Veiller (*The Tenement House Problem*, 1903) ou Peter Roberts (*The Anthracite Coal Communities*, 1904).

Ce foisonnement est contemporain de l'émergence d'une nouvelle forme de journalisme d'investigation, baptisée « *muckraking* » par Theodore Roosevelt. Dans sa manifestation première, cette nouveauté prend réellement son essor avec un article d'octobre 1902, signé Lincoln Steffens pour le magazine de S.S. McClure. Intitulé « Tweed Days in St Louis », il traite de la corruption municipale dans cette importante ville du Middle West. Le succès immédiat des premières enquêtes de Steffens encourage de nombreux journalistes à suivre sa voie. Bientôt, les noms d'Ida Tarbell ou de Ray Stannard Baker deviennent aussi familiers à l'oreille de l'Américain moyen que celui des principaux leaders politiques ou religieux du pays. Parallèlement, *McClure's* voit rapidement s'accroître la concurrence de nombreuses parutions populaires telles que *Collier's*, *American Magazine*, ou *Everybody's*. Ces magazines au ton polémique, vendus moins chers que les revues traditionnelles que sont *Scribner's* ou *Century*, peuvent atteindre le million d'exemplaires vendus.note86

S'il est délicat d'analyser précisément les raisons d'un tel succès, il convient au moins de reconnaître que les enquêtes menées par ces reporters d'un nouveau genre apportent une contribution décisive à la prise de conscience progressiste. Si nul ne peut dire avec certitude si Steffens et ses collègues précèdent l'opinion publique, ou s'ils se contentent simplement de suivre l'air du temps, il est toutefois certain que la teneur des articles publiés alors modifient en profondeur l'image traditionnelle de la société américaine. On pourrait résumer cette influence en disant que ce type de presse généralise une attitude de suspicion et d'indignation vis-à-vis de la plupart des principaux acteurs de la vie publique et de l'activité économique américaines. Soudain, les Etats-Unis se découvrent rongés de l'intérieur par le ver de l'immoralité et de la corruption. Un éditorial signé McClure, dans le numéro de février 1903 de son magazine, donne une vision aussi synthétique que pessimiste de la situation du pays tel qu'il apparaît dans les pages du journal :

« Capitalists, workingmen, politicians, citizens - all breaking the law, or letting it be broken. Who is left to uphold it ? The lawyers ? Some of the best lawyers in this country are hired [...] to advise corporations and business firms how they can get around the law without too great a risk of punishment. The judges ? Too many of them so respect the laws that [...] they restore to office and liberty men convicted on evidence overwhelmingly convincing to common sense. The churches ? We know of one [...] which had to be compelled by a Tammany

hold-over health officer to put its tenements in sanitary condition. The colleges ? They do not understand. »note87

A une époque où nul ne saurait contester la bonne santé économique du pays, les Etats-Unis s'offrent en quelque sorte une crise de conscience, dont la nouvelle presse fait ses choux gras, en rencontrant semble-t-il l'acquiescement d'une part non négligeable de la population. Comme plus tard dans le *Survey*, ce sont les questions morales, civiques et politiques qui sont placées au cœur des débats. En quelques lignes, McClure semble résumer l'essentiel des griefs accumulés depuis au moins le Gilded Age : la collusion des élites économiques, politiques et judiciaires, mais aussi, pour faire bonne mesure, la menace des syndicats et l'absence de sens moral du citoyen ordinaire.

L'excès de zèle et les généralisations abusives contribuent certainement à provoquer, assez vite, l'essoufflement du *muckraking*, du moins dans sa forme originale. Pour beaucoup d'Américains, au premier rang desquels se situe Roosevelt lui-même, le catastrophisme cultivé dans les pages de *McClure's* ou *Collier's* est vain, car outrancier. Au moment même où il baptise « *muckrakers* » Steffens et ses semblables, le Président américain semble pressentir le déclin imminent de leur influence :

« Hysterical sensationalism is the very poorest weapon wherewith to fight for lasting righteousness. The men who with stern sobriety and truth assail the many evils of our time, whether in the public press, or in magazines, or in books, are the leaders and allies of all engaged in the work for social and political betterment. But if they give good reasons for distrust of what they say, if they chill the ardor of those who demand truth as a primary virtue, they thereby betray the good cause and play into the hands of the very men against whom they are nominally at war. »note88

La sobriété et la vérité, réclamées par Roosevelt, sont l'un des *leitmotiv* du *Survey* qui s'attache, un an plus tard, à nuancer le tableau des forces en présence sur l'échiquier social et politique de l'Amérique industrielle. En ce sens, Paul Kellogg est à la fois l'héritier et l'antithèse de McClure et de ses concurrents, chez qui on peut juger, sans risque de se tromper beaucoup, que la dénonciation systématique tient lieu de réflexion politique, et qu'elle sert une logique purement commerciale qui se révèle d'ailleurs efficace, si l'on en croit les chiffres de circulation de leurs magazines. Toutefois, ces considérations économiques n'enlèvent rien au fait que cette nouvelle forme de journalisme, malgré ses excès sans doute inévitables, joue un rôle primordial dans le débat qui se cristallise alors autour de l'avenir de l'Amérique industrielle.

Si l'on veut préciser un peu l'apport du *muckraking*, il faut peut-être souligner en priorité sa capacité à trouver de nouveaux champs d'application - infiniment plus constructifs - au sensationnalisme déjà largement répandu de la presse américaine, surtout depuis la fin du 19^e siècle : le fait divers et la vie sportive perdent en quelque sorte leur quasi exclusivité sur ce qu'on pourrait appeler « l'émotion » journalistique.

Sans remettre en question fondamentalement le fonctionnement du modèle social américain, les *muckrakers* ont toutefois l'immense mérite de focaliser les regards sur un certains nombres de problèmes proprement sociaux, qui dépassent de loin le culte de l'anecdotique auquel est consacré l'essentiel des pages de la grande presse métropolitaine. L'indignation réelle - quoique sans doute intéressée - qui caractérise les enquêtes des *muckrakers* rejaillit sur l'état d'esprit des lecteurs américains, qui s'enflamment pour les grands enjeux politiques et économiques de la période.

La conséquence évidente de cette nouveauté est la constitution d'un public nouveau - ou du moins une demande nouvelle d'une part importante de l'opinion américaine. L'utilisation des techniques journalistiques pour traiter de sujets souvent complexes révèle un potentiel de mobilisation du public, jusque-là mal exploité, voire même inexistant. Comme le souligne avec concision Walter Lippman, et ce dès 1914, alors que sont publiés les derniers volumes du *Survey* :

« The mere fact that muckraking was what people wanted to hear is in many ways the most important revelation of the whole campaign. There is no way of explaining the quick approval which the muckrakers won. They weren't voices crying in the wilderness, or lonely prophets who were stoned. They demanded a hearing ; it was granted. They asked for belief ; they were believed. They cried that something should be done and there was every appearance of an action. There must have been real causes for dissatisfaction, or the land notorious for its worship of success would not have turned so savagely upon those who had achieved it.»note89

L'Américain moyen se reconnaît donc, semble-t-il, dans les éditoriaux de McClure. Indiscutablement, quoique sous une forme infiniment moins accessible, le *Survey* vise les mêmes lecteurs que Lincoln Steffens ou Ida Tarbell. A ces derniers revient donc l'essentiel du mérite d'avoir élargi - et dans une large mesure façonné - le public potentiel des réformateurs.note90 L'impact spectaculaire de leurs articles, pour inégales que soient leur qualité et leur rigueur, n'est certainement pas étranger à la vigueur de la croisade progressiste du début du siècle.

On comprend ainsi pourquoi Kellogg rassemble dans le même hommage Riis et Steffens, qui d'ailleurs se connaissaient depuis l'époque où ils hantaient les commissariats pour leurs journaux respectifs.note91 Le travail effectué à Pittsburgh par l'équipe de Paul Kellogg est à bien des égards, et avec quelques nuances de forme et de fond, la continuation de l'entreprise du réformateur d'origine danoise et des *muckrakers* encouragés par McClure. On peut considérer que par sa nouveauté, et plus encore par sa popularité, le travail de Riis, Steffens, Tarbell et Stannard Baker est le véritable point de départ de la remise en cause générale du mode de fonctionnement de l'Amérique industrielle. Du moins est-ce le rôle crucial que lui attribuent certains historiens, tel C.C. Regier :

« The muckrakers probably deserve credit for [...] the introduction of congressional investigations, for the development of sociological surveys, for the devising of methods of popular exposition which the later essayists and the conservative magazines adopted, and for the destruction of the awe and reverence in which wealth had been held. »note92

Que ce soit dans la forme, ou simplement par l'écho retentissant de leurs articles, les *muckrakers* infléchissent donc bien plus, au début du siècle, que le seul cours de l'histoire de la presse. Ils installent, pour longtemps, une ère de suspicion vis-à-vis de tous les pouvoirs et de toutes les élites américaines. Le *Survey*, que Kellogg définit comme étant, à l'origine, « une expérience journalistique »note93, en porte indiscutablement les traces, ne serait-ce que par son souci de révéler les dessous du monde urbain et industriel, et son ambition sans cesse réitérée d'en appeler à l'opinion publique, juge ultime du bien-fondé de sa démarche :

« The Survey was an attempt to throw life on these [...] economic forces not by theoretical discussion of them, but by spreading forth the objective facts of life and labor which should help in forming judgement as to their results [...] As a basis for that national public opinion, facts are needed ; such facts as the Pittsburgh Survey endeavored to bring to the surface. »note94

Ce credo journalistique de la découverte et de l'efficacité des faits, porté haut par Riis aussi bien que par Steffens, sert de modèle à l'action des enquêteurs et des rédacteurs du *Survey* sur le terrain. A cet exemple revendiqué, Kellogg et son équipe tentent toutefois d'apporter une caution scientifique indiscutable, même si celle-ci ne doit pas se cantonner à la « discussion théorique ».

B. La caution universitaire

Commentant l'évolution de *Charities and the Commons* sous l'impulsion du *Pittsburgh Survey*, Kellogg réaffirme la pluralité des genres dont relève le travail de la nouvelle génération de travailleurs sociaux :

« [...] the Pittsburgh Survey crystallized the standards and spirit of the magazine which took over its name, and which in a staff of investigational reporters is developing a range of work midway between scientific research on the one hand, and newspaper and magazine journalism on the other. »note95

Les modèles journalistiques de Kellogg ayant déjà été évoqués, il faut dire quelques mots de ce que signifie, au début du siècle, l'idée « scientifique » dans le domaine de la réforme sociale. Cette notion est indissociable du poids de l'université dans le discours progressiste.

Il suffit dans un premier temps de parcourir la liste des auteurs du *Survey* pour mesurer la contribution essentielle du monde universitaire à cette entreprise. De l'obscur Raymond D. Frost, étudiant à l'Université du Wisconsin, à des personnalités aussi reconnues que J. R. Commons, professeur d'économie politique dans la même institution, ou Edward T. Devine, professeur d'économie sociale à Columbia, les cautions académiques ne manquent pas. John Fitch, seul auteur de *The Steel Workers*, sort lui aussi de l'université du Wisconsin. Crystal Eastman, auteur du volume *Work-Accidents and the Law*, étudie à Vassar College jusqu'en 1903, puis obtient à la fois une maîtrise de sociologie à Columbia et un diplôme de droit à New York University, avant de se joindre à l'équipe de Kellogg. Elizabeth Butler, avant d'écrire *Women and the Trades*, obtient son diplôme de Barnard College en 1905. Si, comme le prétendait S.S. McClure en février 1903, l'université « ne comprend rien » à la situation des villes, ce n'est donc pas faute d'essayer. Comme le souligne Richard Hofstadter à ce propos :

« [...] what was significant in that era was the presence of a large creative minority that set itself up as a sort of informal brain trust to the Progressive movement. »note96

Cette participation active d'une nouvelle génération d'universitaires, pour la plupart issus de Columbia ou du Middle West, n'est évidemment pas un hasard. Le tournant du siècle est l'époque où se structure la sociologie en tant que discipline académique à part entière, le premier département étant créé à l'université de Chicago en 1892, et l'*American Journal of Sociology* fondé en 1895. Les phénomènes sociaux deviennent un sujet de recherche en soi, et ne sont plus confinés aux départements d'économie ou d'histoire politique. C'est ainsi que les conclusions principales du *Survey* sont présentées par Edward Devine, lui-même titulaire d'une thèse d'économie de l'université de Pennsylvanie, à une convention commune de l'American Sociological Society et de l'American Economic Association. Elles sont ensuite publiées dans *Charities and the Commons* (dont Devine est l'un des fondateurs), puis dans l'*American Journal of Sociology*.note97

Il faut pourtant souligner que le champ du travail social et celui de la sociologie ne se confondent pas. Chacune des deux activités prend appui sur l'autre pour assurer son propre développement. Dans son histoire de la naissance de la sociologie américaine, William Fine montre qu'à l'origine, celle-ci tire une grande partie de sa légitimité sociale du discours progressiste, qui l'aide à s'établir en tant que discipline. En contrepartie, les travailleurs sociaux et les réformateurs ont besoin de cette caution universitaire pour crédibiliser leur discours, au fur et à mesure que la traditionnelle référence religieuse perd de sa pertinence.note98

Pour l'historien Martin Bulmer, le rôle des *surveys*, et principalement celui de Pittsburgh, est donc crucial, mais « orthogonal » par rapport à l'histoire de la sociologie en tant que discipline académique. Selon lui, la principale différence entre les deux formes de recherche et de représentation a moins à voir avec une question de rigueur qu'avec une différence de finalité :

« [...] early social surveyors, though acquainted with sociologists, were more distant from social science and much more oriented to social action. »note99

Cette analyse rejoint celle de William Fine, pour qui les sociologues sont confrontés très tôt au dilemme que représente leur implication dans les mouvements de réforme et l'exigence du « professionnalisme scientifique ». Peut-on être porte-parole du Progressisme et garder la mesure d'objectivité indispensable à

On ne trouve d'ailleurs aucune des grandes figures de la sociologie, au sens strict, dans l'équipe du *Survey*. Edward A. Ross, l'un des fondateurs de la discipline aux Etats-Unis, enseigne pourtant, comme J. R. Commons, à l'Université du Wisconsin, où John Fitch a fait ses études. Cette absence remarquable - alors que le Wisconsin sous l'impulsion du sénateur La Follette, est à l'avant-garde de l'Amérique réformatrice - est un indice parmi d'autres de l'élasticité des liens entre l'équipe de Kellogg et les sociologues académiques.

Sans doute est-ce à nouveau la notion de professionnalisme, ramenée à l'idée de « compétence » ou d'« expertise » évoquée plus haut pour définir le mouvement progressiste, qui permet le mieux de comprendre ce qui est demandé des universitaires dans le cadre de l'action sociale. La caution académique s'apparente plus au modèle de la faculté de médecine qu'à celui de la chaire de philosophie ; s'il fallait graduer, un peu arbitrairement, le champ des disciplines entre pratique et théorie, sans doute le travail du *Survey* se trouverait-il plus proche du premier terme. C'est ce que suggérerait l'analyse de Martin Bulmer,note101 et que confirme un texte de Paul Kellogg :

« [...] the Survey was distinctly in line with progressive methods in business and in the professions. It was kindred to what the examining physician demands before he accepts us as insurance risks [...], what the consulting engineer performs as his first work when he is called to overhaul a manufacturing plant. The wonder is not as to the nature of the undertaking, but that the plan had never been tried by a city before.»note102

La référence universitaire n'est donc pas à proprement parler celle du savoir, mais celle de l'expertise, du professionnalisme. Le rôle du *Survey* est celui d'une passerelle entre la connaissance et l'action. Il ne lui revient pas, ostensiblement, de théoriser ou de faire la leçon, mais bien d'établir un diagnostic, et de proposer un traitement. Le terme de « consultant », utilisé ici, est révélateur de cette position d'observateur et de conseiller adoptée par les auteurs du *Survey*. Kellogg et ses collaborateurs s'imaginent médecins sociaux, mais aussi architectes, juristes, et surtout ingénieurs, sans doute la profession-clef dans l'imaginaire du *Survey*. Certains le sont effectivement (voir, respectivement, Charles Mulford Robinson, Crystal Eastman, ou Herbert S. Brown), d'autres se définissent plus généralement comme « travailleurs sociaux », activité qui devient elle-même un métier à part entière (c'est par exemple celui de Paul Kellogg). Les auteurs du *Survey* sont donc avant tout des « professionnels » au sens français et, surtout, anglo-saxon du terme.note103 Leur qualification repose sur une somme de connaissances théoriques et pratiques, acquises tour à tour sur les bancs de l'université et dans les taudis des grandes villes, qui en font des spécialistes dans leur domaine, susceptibles d'intervenir activement dans les processus économiques, sociaux et politiques.

L'ironie apparente de la situation, constante dès qu'il est question du Progressisme, est évidemment la part prépondérante prise par les grandes fortunes industrielles du tournant du siècle dans le développement de nouveaux centres et de nouvelles disciplines universitaires. John Rockefeller participe à hauteur de 10 millions de dollars à la création de l'université de Chicago en 1891, et à Pittsburgh, Andrew Carnegie fonde sur ses propres deniers la Carnegie Institution (1902), consacrée à la recherche scientifique, et la Carnegie Corporation (1911), dédiée entre autres aux sciences humaines. Dans le domaine de la connaissance comme dans celui de l'action sociale et politique, l'alliance objective des élites économiques et des réformateurs progressistes trouve ainsi de nombreuses concrétisations, même si cela ne va pas sans certaines velléités d'indépendance au sein du monde académique, comme le suggère en 1915 la naissance de l'Association Américaine des Professeurs d'Université.note104

Ainsi se dessine peu à peu une nouvelle carte des disciplines scientifiques, qui cherchent à affirmer leur autonomie vis-à-vis des puissances financières dont elles dépendent en partie, mais aussi du mouvement réformateur qu'elles sont tentée d'accompagner. Les Progressistes, pour leur part, considèrent la référence scientifique comme une caution indispensable à leur action, et notamment à la crédibilité du *Survey*. C'est à l'université qu'ils prétendent puiser à la fois leurs principes, leurs techniques et leurs forces vives. L'action

sociale est devenu un métier hautement qualifié, comme en témoigne encore ce texte tiré de *Charities and the Commons*, en juillet 1901 :

« The Summer School in Philanthropy, conducted by the New York Charity Organization Society, is the significant, tangible evidence of the new movement in charity work. It is the positive recognition that the care and treatment of dependent members of the community should be entrusted only to people with natural qualifications for such work, who have been educated and trained to follow it as a profession.

The Summer School is intended primarily, although not exclusively, for professional charity workers - those who have taken up as a means of livelihood the study of the theory and actual practice of caring for dependent families in their homes. »note105

Si l'on devait trouver le plus large dénominateur commun à tous les auteurs du *Survey*, très peu d'entre eux seraient exclus d'une telle définition, qui allie les prédispositions - morales et intellectuelles - et la compétence acquise, la connaissance théorique et l'expérience concrète de l'action sociale. On notera pour finir que cette « université d'été », fondée par Walter Devine en 1898, devient quelques années plus tard la School of Social Work de l'université de Columbia. Entre la fin du 19^e siècle et 1919, 17 institutions de ce type sont créées aux Etats-Unis. Cette nouveauté confirme les liens étroits qui s'établissent entre le monde universitaire et l'action philanthropique au tournant du siècle.

C. Bilan

L'hétérogénéité des méthodes et des sources du *Survey* sont reconnues par Kellogg lui-même, qui présente constamment le projet sur Pittsburgh dans une sorte « d'entre-deux », comme un rejeton du journalisme militant et du professionnalisme universitaire, de la révolte morale et de la statistique. Le résultat final peut apparaître aujourd'hui comme un curieux mélange des genres, typique d'un contexte historique particulier :

« From the perspective of almost a century, it is possible to see the Pittsburgh Survey as an amalgam of three different strands of social research : investigative journalism, normal sociology or normal social science, and policy analysis. At the beginning of the twentieth century, these strands were imperfectly differentiated. »note106

Toutefois, il ne faudrait pas prendre cet « amalgame » des formes et des pratiques pour de la naïveté. Il est clairement assumé par Paul Kellogg, conscient du caractère novateur, et donc encore imparfait, du projet. Par l'hommage à Riis et la revendication des « normes scientifiques » de son travail, il tente de concilier le sensationnalisme tempéré des *muckrakers* les plus lucides et l'exigence de l'époque pour la véracité des faits sociaux, sensible aussi bien dans les nouvelles disciplines universitaires que dans la vague des romanciers « réalistes », dont Lincoln Steffens fait d'ailleurs partie.

Cet équilibre entre ce que l'on pourrait appeler les élans du cœur et l'exigence rationnelle se trouve illustrée, dans le domaine propre de l'action philanthropique, par le changement de titre de la revue *Charities*, suite à la parution des premières conclusions du *Survey*. Un bref rappel de cet épisode permet de replacer plus précisément le travail de Paul Kellogg et de ses collaborateurs dans l'évolution des approches réformatrices et philanthropiques de la ville et de l'industrie du début du siècle.

IV. De « Charities » au « Survey » : philanthropie et sciences sociales.

Si la volonté de réformer certains aspects de la société urbaine n'a pas attendu le début du 20^e siècle pour naître aux Etats-Unis, ces années marquent une étape importante dans le lent mouvement de systématisation, de rationalisation et de centralisation des organisations caritatives. Avec Kellogg et son équipe, un pas

supplémentaire est franchi en direction d'une prise en charge scientifique des problèmes de type social.

A - Première étape : les Charity Organization Societies

Pour mieux saisir ce processus, il faut sans doute remonter à la crise de 1873-1877, qui provoque la création des C.O.S. (Charity Organization Societies) de Buffalo (1877), New Haven et Philadelphie (1878). On a vu que l'initiative du *Survey* reviendra, trente ans plus tard, à celle de New York. Le rôle initial de ces nouvelles structures est de rassembler toutes les informations nécessaires à l'aide aux démunis, et de coordonner les efforts des diverses associations membres. Peu à peu, la plupart des grandes villes américaines suivent ces exemples : une centaine de C.O.S. naissent dans les années 1880, et la terrible crise de 1893 contribue à accélérer le mouvement de manière spectaculaire. Outre l'élimination de la « fraude » supposée, certaines familles pauvres essayant d'obtenir plusieurs aides différentes en s'adressant à une multitude d'associations mal renseignées les unes sur les autres, la presse spécialisée insiste surtout sur la nécessité d'une meilleure répartition des aides, et d'un contrôle plus efficace des besoins comme des dépenses :

« The basic idea of the charity organization movement was to promote cooperation and higher standards of efficiency among the older relief-dispensing agencies [...] With varying degrees of success, therefore, the charity organization societies acted as clearinghouses and bureaus of information. They maintained registries of all applicants for relief, with detailed records of the assistance given or refused by co-operating societies, and they undertook searching investigations of the need and worthiness of the 'cases' referred to them [...] Through force of circumstances, and not without qualms of conscience, some of the charity organization societies actually became purveyors of relief. Usually, however, they preferred to help the poor by providing such services as penny savings banks, coal-saving funds, provident wool-yards, day nurseries for the children of working mothers, and workrooms where women could be trained to become nursemaids, laundresses or seamstresses. »^{note107}

Cette nouvelle forme de l'organisation de la philanthropie urbaine reste très proche, à bien des égards, de la philosophie des oeuvres charitables du 19^e siècle. Pour la plupart des travailleurs sociaux des années 1890, la pauvreté est encore un vice, et l'influence de la morale protestante reste extrêmement forte.^{note108} Plus fondamentalement, l'action « sociale » reste conçue sous la forme d'une aide matérielle aux démunis, doublée d'une méthode de contrôle de populations au statut précaire. Toutefois, les C.O.S. introduisent une nouveauté décisive en employant des enquêteurs professionnels, chargés de rencontrer les familles et de déterminer l'aide la plus appropriée à leur situation. Cette tâche, longtemps réservée à des volontaires qui le concevaient comme un acte de charité chrétienne, est désormais reconnue comme une profession, socialement pertinente, économiquement productive (puisqu'elle permet notamment d'éviter les gaspillages), et rétribuée en conséquence. Le « travail social » devient réellement un métier.

B - Deuxième étape : le *settlement movement*

Les articles préliminaires aux six volumes de ce qui s'appelle, dès l'origine, The Pittsburgh Survey, sont publiés en janvier, février et mars 1909 dans la revue *Charities and the Commons*. Ce magazine est né quatre ans plus tôt de la fusion de *Charities*, « hebdomadaire de philanthropie locale et nationale » édité à New York à partir de décembre 1897 par la Charity Organization Society de la ville, et de *The Commons*, organe du *settlement movement* dirigé par Jane Addams. En mars 1906, en même temps qu'elle absorbe *Jewish Charities*, bulletin d'information des associations philanthropiques juives, la revue adopte donc son nouveau titre, inspiré par deux formes chronologiquement décalées d'action philanthropique.

Cette double généalogie de *Charities and the Commons* est caractéristique de la première mutation qui s'effectue au tournant du siècle, sous l'impulsion des *settlement houses*, habitées par des travailleurs sociaux, installées au coeur même des quartiers difficiles dans de nombreuses grandes villes américaines, et offrant à la population locale un éventail de services allant des cours d'anglais - ou de couture - à l'assistance dans les

démarches administratives. Pour une part, ce mouvement dirigé aux Etats-Unis par Jane Addams se réclame très clairement d'une tradition charitable chrétienne, renouvelée par le souci constant de s'impliquer dans la réalité urbaine et industrielle, exigence typique du nouveau *Social Gospel* prôné par des hommes d'églises tels que Walter Rauschenbusch et Josiah Strong. Toutefois, au-delà de cette tradition, les leaders du mouvement insistent sur la nature fondamentalement expérimentale de leur action. Pour Jane Addams, ce souci empirique se décline selon trois thèmes fondamentaux : d'abord l'hypothèse selon laquelle la misère est un problème qui relève de l'organisation sociale dans son ensemble, ensuite l'idée que la situation des plus pauvres ne pourra être résolue que par une compréhension approfondie des réalités du terrain, enfin le souci constant de la flexibilité des méthodes, seule susceptible de concilier la fiabilité des informations recueillies et l'efficacité des solutions proposées :

« The Settlement, then, is an experimental effort to aid in the solution of the social and industrial problems which are engendered by the modern conditions of life in a great city. It insists that these problems are not confined to any one portion of a city [...] The one thing to be dreaded in the Settlement is that it lose its flexibility, its power of quick adaptation, its readiness to change its methods as its environment may demand [...] It must be hospitable and ready for experiment. It should demand from its residents a scientific patience in the accumulation of facts and the steady holding of their sympathies as one of the best instruments for that accumulation. »note109

Ainsi, même si le geste philanthropique reste fondé sur un *sentiment* « chrétien » - empathie ou compassion - la définition d'Addams pose, dès 1892, certains des principes qui inspirent quinze ans plus tard l'action du *Survey* : l'idée d'une expérience menée au cœur même de la ville et surtout le souci pragmatique d'adapter la méthode à l'environnement seront reprises par Kellogg, et se reflètent dans la multiplicité des approches qui cohabitent au sein du *Survey* :

« The work in Pittsburgh was [...] experimental, making repeated draughts on fresh sources of information, holding to a flexibility of front that admitted of a following up of clues such as the investigation itself uncovered, and only could uncover. »note110

A Pittsburgh même, la Kingsley House, fondée au moment de la crise économique de 1893, est encore très active au moment où l'équipe de Kellogg enquête sur le terrain. Allen F. Davis, dans son histoire du mouvement des *settlements*, rappelle à ce sujet que le *Survey* s'est appuyé, au niveau national aussi bien que local, sur un certain nombre de membres éminents de cette organisation :

« ThePittsburghSurvey relied heavily [...] on the results and experiences of the settlement movement. Robert Woods, Florence Kelley, and John R. Commons served as an informal advisory committee. The Pittsburgh settlement workers, especially William Matthews of Kingsley House, provided valuable assistance and information to the visiting investigators. »note111

Trois des quatorze auteurs du volume *The Pittsburgh District* (Robert Woods, Allen Burns, Frank Wing) sont membres d'un *settlement*, ou l'ont été. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'un deux, Robert Woods, rende hommage au travail de la Kingsley House et à son influence sur la « morale sociale » de la ville.note112Kellogg, quant à lui, n'hésite pas à reconnaître la dette du *Survey* dans son ensemble :

« If one were searching for great precedents for what was after all a modest undertaking, [...] it would be the group of Oxford men who took up their residence with Arnold Toynbeenote113 in London's East End ; or the group who, under the leadership of Jane Addams, founded Hull House in Chicago's South Side. »note114

Le fondateur du mouvement des *settlements* en Angleterre, et sa disciple la plus connue aux Etats-Unis, sont

donc nommément à l'honneur sous la plume de Kellogg, au même titre que les *muckrakers* Riis et Steffens.

C - Troisième étape : *The Survey*, science, technique et interprétation

1 - La ville-laboratoire

Il reste à mener à terme une évolution déjà bien engagée. Plus encore que Jane Addams et ses disciples, le *Survey* prétend à une rigueur scientifique qui rejette dans l'ombre le souci « charitable », avec les connotations religieuses que ce terme implique.^{note115} Dans les années 1870, la rationalisation des efforts par l'intermédiaire des C.O.S. s'était effectuée dans un souci d'efficacité, sans pour autant que soit fondamentalement remise en question l'analyse traditionnelle, généralement moralisatrice, des causes de la pauvreté. Avec les *settlements*, l'idée d'une philanthropie « expérimentale » apparaît progressivement, mais la notion d'« expérience », parfois synonyme d'innovation chez Jane Addams, se comprend aussi à demi-mot, comme une forme particulière de l'empathie : elle est la connaissance vécue de la situation au cœur des villes. Le travail social concilie sans cesse la « collecte des faits » et « la sympathie ». Sous la plume d'Addams, le mot « *experiment* » n'est donc jamais très loin de l'idée exprimée en anglais par le terme « *experience* » :

« We have come to have an enormous interest in human life as such, accompanied by confidence in its essential soundness. We do not believe that *genuine experience* can lead us astray any more than *scientific data* can. »^{note116}

C'est tout le principe des *settlement houses*, avant-postes de la civilisation au cœur des taudis, qui tentent de comprendre la ville par imprégnation, puis de la guérir par la contamination positive de modèles sociaux exemplaires. Leur fonctionnement nécessite le contact avec les populations les plus pauvres, condition nécessaire dans un premier temps à la connaissance, puis, dans un deuxième temps, à la réforme.

Avec le *Survey* la notion d'expérience change de dimension. Elle ne se contente plus de suggérer la nouveauté de la démarche et la relation directe avec les données du terrain (l'« expérience vécue »). De même, il n'est plus question de s'intéresser seulement aux populations défavorisées. C'est la ville, échantillon représentatif de la nation, qui est considérée comme un laboratoire au sein duquel il faut tenter d'isoler et d'interpréter les réactions du précipité social :

« It has been called the Pittsburg Survey not because its findings apply solely to Pittsburg, but because the Pennsylvania steel district has been the laboratory where the work has been done. »^{note117}

L'exigence scientifique est donc dictée, notamment, par l'ambition nationale du projet. Une démonstration de nature expérimentale ne peut en effet être convaincante qu'à condition qu'elle soit renouvelable, et que ses conclusions soient vérifiables à chaque fois que les mêmes conditions sont réunies. Or Kellogg ne cesse, précisément, de réitérer le principe de l'exemplarité de Pittsburgh.^{note118} La rigueur de l'analyse scientifique, appliquée à ce cas particulier (local), permet de l'élever au rang de modèle (national). Les lois mises à jour au sein du laboratoire sont généralisables. Il s'agit non pas de se soucier du devenir particulier des individus, quelle que soit leur détresse, ni même de celui d'une ville particulière, quelle que soit son importance, mais bien de rendre compte du phénomène urbain dans une grande cité industrielle et d'en tirer des conclusions générales sur son fonctionnement et ses améliorations possibles. En d'autres termes, pour citer Kellogg, le *Survey* offre :

« [...] a structural exhibit of the community as a going concern. »^{note119}

Structurer, par la représentation, le changement continu du monde : tel est donc la fonction du *Survey*. On voit bien, au passage, ce qu'une telle formule doit aux grandes interrogations philosophiques et scientifiques d'une époque qui, précisément, en vient à concevoir le monde comme une réalité sans cesse en mouvement, et

nécessitant des formes d'analyse adéquates, capables de prendre en compte les données sans cesse changeantes des phénomènes sociaux. De ce point de vue, le principe d'adaptabilité des méthodes énoncé par Jane Addams reste plus que jamais valable : il est institutionnalisé par des pratiques universitaires qui remettent en cause la rigidité des théories traditionnelles. Comme le souligne Morton White, les philosophes (comme John Dewey), les historiens (à la suite de Charles A. Beard), ou les hommes de loi (tel Oliver Wendell Holmes, Jr.) expriment au début du 20^e siècle :

« their anxiety to come to grips with reality, their attachment to the moving and the vital in social life. »^{note120}

Cette définition de la réalité sociale comme ensemble dynamique doit évidemment beaucoup à la sociologie.^{note121} Kellogg en tire le souci constant de définir les « interdépendances » (*groupal relations*)^{note122} qui régissent le fonctionnement de la grande ville industrielle, considérée non comme un ensemble statique, mais comme un flux continu d'influences diverses :

« Pittsburgh [...] is all motion. The modern industrial city is a flow, not a tank. The important thing is not the capacity of a town, but the volume and currents of its life and, by gauging these, we can gauge the community. »^{note123}

La tâche du *Survey* est donc d'évaluer la puissance et la direction des courants sociaux qui traversent la ville industrielle. Ici se noue le lien entre la connaissance théorique du mouvement social perpétuel (c'est la contribution des sciences sociales) et le besoin de maîtriser ses flux, afin de garantir le fonctionnement harmonieux de la communauté (c'est le rôle de « l'ingénieur social »). Le *Survey* prétend répondre simultanément à ces deux exigences. Compréhension des phénomènes et proposition de solutions techniques sont les deux facettes du même travail. Très rapidement, chez Kellogg, le scientifique cède la préférence à l'ingénieur, référence explicite dès 1908 :

« The [survey] undertaking is distinctive in that it is concerned with the structural relations of social problems. The engineer has to do with levers, eccentrics and axles, with chemical re-agents, and dynamos ; but when it comes to making steel, it is with the organic whole of which these are but a part, and with the factors that inter-play in those parts, that he has his real business. So with the factors which condition a working population [...] Here the plan of work has the advantage of bringing various social problems to the touchstone of one community ; of seeing them as a whole in their relations. »^{note124}

Un an plus tard, dans le texte qui compare la ville à un flux, le modèle s'affine. Kellogg évoque un problème d'« hydraulique sociale », expression qui pose une fois de plus la question de la communauté et de son fonctionnement comme un problème d'ingénierie.^{note125}

2 - The Survey

En publiant les premiers articles sur Pittsburgh dans *Charities*, en 1909, Kellogg impose précisément cette définition du travail social dans le monde de l'action charitable traditionnelle. Cette évolution se traduit, très concrètement, à la première page du magazine : le 27 mars 1909 *Charities and the Commons* change à nouveau de titre, et devient *The Survey*.^{note126} Le choix de ce terme par Kellogg et par les éditeurs de *Charities and the Commons* est particulièrement éclairant sur la démarche qui anime, à travers eux l'avant-garde de l'activisme social au début du siècle. Si Kellogg reconnaît volontiers que le mot *survey* n'est pas neuf (il le fait remonter aux Vikings !), il soutient que son utilisation dans le champ de la réflexion sociale constitue une nouveauté.^{note127}

Les diverses définitions du terme qu'il propose dans les textes déjà cités sont d'une extrême complexité : elles mêlent le modèle scientifique et technique à la dimension politique (référence à la communauté), et au souci

de représentation de la structure sociale (il s'agit de « voir les problèmes dans leur ensemble »). Si la science et la technique sont étroitement liées, l'action politique et la communication, par l'image et le texte, apparaissent comme deux dimensions également indissociables, dont il convient de préciser quelques aspects.

On a déjà suggéré la signification première du choix du mot *survey* : le temps de l'analyse et de l'expertise succède à la logique de l'aumône, la bonne volonté cède la place au professionnalisme. La « charité », de plus en plus rationnelle dans son organisation (c'est-à-dire, pour l'essentiel, de plus en plus centralisée), laisse définitivement sa place à la « science » du social.^{note128} Le changement de titre de *Charities and the Commons* suggère que l'expérience menée à Pittsburgh reflète (ou accélère) l'évolution, déjà perceptible depuis plusieurs années, du discours des travailleurs sociaux. La professionnalisation de leur activité les amène à revendiquer une place particulière dans le monde de la philanthropie, dont l'effort d'organisation à la fin du 19^e siècle n'est qu'une étape nécessaire, mais encore insuffisante :

« Social workers, who as one of their leaders remarked made a 'mutual discovery of their existence' during the first years of the twentieth century, acted first to dissociate themselves from philanthropy and establish themselves as a distinct field within the new social sciences. Beginning with local leagues in Boston and New York, they had formed the National Federation of Settlements by 1911 and soon after captured the old National Conference of Charities and Corrections, renaming it the National Conference of Social Work [...] After 1909, the *Survey* provided them with a spokesman. »^{note129}

Mais si le magazine, inspiré par l'étude de Pittsburgh, devient le porte-parole des nouveaux travailleurs sociaux, c'est que le mot *survey* n'est pas seulement le reflet de la professionnalisation de l'activité philanthropique et sociale. Il implique un certain nombre de méthodes et de procédures qui doivent permettre de répondre aux impératifs énoncés plus haut : relevé rigoureux des faits, représentation des structures et des dynamiques sociales, et mise en évidence des enjeux sociaux et politiques.

Il faut notamment distinguer le terme *survey* de l'idée de recensement, avec sa connotation d'exhaustivité. Même si Kellogg utilise à l'occasion le terme d'« inventaire », il affirme n'avoir disposé ni du temps ni des moyens nécessaires pour un véritable *census*, relevé systématique de toutes les données démographiques, sociales, architecturales et économiques de la ville. Autant qu'un problème de ressources, pourtant, on sent bien qu'il y a chez Kellogg une réserve de principe, et l'ambition avouée de représenter la ville plus complètement que ne peut y prétendre la sécheresse chiffrée des énoncés statistiques. Il s'agit, selon lui, d'approcher « le fait urbain d'une manière nouvelle » :

« For consider what has already been done in this field in America. We have counted our city populations regularly every ten years - in some states, every five. We have known that the country has grown and spread out stupendously within the century, and that within that period our cities have spread out and filled up with even greater resistlessness. How goes it with them ? What more do we know ? ».^{note130}

On en revient en quelque sorte à la métaphore du réservoir, opposée à celle des flux. Ce n'est pas le nombre des Américains qui importe, mais bien les liens économiques, sociaux et politiques qui s'établissent entre eux. La communauté n'est pas tellement affaire de nombre. Au-delà des chiffres, que peut-on savoir ? Comment « vont » les choses ? Pour tenter de le déterminer, le travail de Kellogg et de son équipe se fonde partiellement sur l'analyse statistique, mais aussi sur le témoignage direct, l'enquête sur le terrain, l'entretien avec les autorités politiques et la hiérarchie industrielle, l'examen des textes législatifs et réglementaires, et « l'étude de cas ».^{note131}

Ce dernier procédé, qui consiste à isoler quelques exemples d'une situation particulière et de tirer de leur étude attentive un modèle généralisable, est le fondement même du *Survey*. Il est, par définition, à l'opposé même de ce que propose le recensement, sans que cela soit, du point de vue de la rigueur scientifique dont

Kellogg se targue, préjudiciable. Un « cas » bien choisi, s'il est suffisamment répété et surtout vérifiable, tient lieu de démonstration. L'exemplarité du *Survey* découle à la fois de celle de Pittsburgh, ville-symbole du siècle naissant,^{note132} et de la rigueur « scientifique » démontrée par les enquêteurs, soucieux de se cantonner aux faits observables, et si possible quantifiables, ainsi que de vérifier sans cesse leurs hypothèses sur le terrain. L'introduction de Kellogg au livre de Margaret Byington, *Homestead*, illustre à merveille la démarche suivie : qu'est-ce qu'Homestead, sinon Pittsburgh en plus petit ? Ce modèle réduit a valeur d'échantillon expérimental, susceptible de proposer une modélisation de la grande ville industrielle, et au-delà de l'Amérique tout entière :

« [...] have we, in the industrial town of twentieth-century America, not a 'deserted village' [...] but a more serious, antithetical problem in an overcrowded, overwrought aggregate of households ? »^{note133}

Homestead est la ville industrielle américaine du 20^e siècle. Disons plutôt que toute la ville industrielle américaine du 20^e siècle est dans Homestead. L'étude se resserre même d'un niveau, puisque le foyer familial, cellule de base du tissu social, est lui-même le lieu où se cristallisent toutes les forces et les tensions du nouveau monde industriel américain. Kellogg poursuit en effet :

« Such a description, however modest in scope and put forth in the homely imagery of domestic life, deals thus with the forces which are wrenching at the very structure of society. »^{note134}

« L'imagerie » de la vie quotidienne est donc le reflet de la structure sociale. En s'attachant à décrire - « modestement » - l'expérience de quelques 90 familles, Byington parvient à cerner la « vérité organique »^{note135} de la société industrielle que Kellogg prétend vouloir mettre en évidence. Qu'importe, dès lors, les « insuffisances statistiques » de cette étude, puisque les chiffres ne sont qu'une part de la réalité. Le propre de « l'étude de cas » est précisément de court-circuiter l'exigence d'exhaustivité par la connaissance sans faille d'une instance significative de tel ou tel phénomène social :

« In carrying out this commission, Miss Byington made an intimate case study of 90 households, employing methods of budget taking which have been developed for standard of living inquiries. She brought to her work, as a basis for comparisons, an acquaintance with tenement conditions in New York and Boston. The resulting data have some rather obvious statistical shortcomings, which are explained in the appendix ; but as a transcript of everyday economic existence, they served at once to re-enforce and to check-up the impressions which grew out of her personal contact with the people. »^{note136}

C'est ainsi que resurgit indirectement l'idée d'« expérience » chère à Addams, mais sous un jour bien différent : il s'agit bien d'expérience professionnelle, qui permet à Byington de comparer ce qu'elle observe ici à ce qu'elle a observé ailleurs, et ce qu'elle voit à ce que lui proposent les chiffres et les normes. La familiarité (*acquaintance*), les « impressions », le « contact » ne relèvent pas à proprement parler de la subjectivité, et encore moins du besoin de « partager » l'expérience des ouvriers de Pittsburgh. Ils permettent plutôt de juger de la valeur, de la pertinence et de la représentativité des « cas » étudiés. Ce sont précisément, tout autant que la culture universitaire de Byington, des compétences professionnelles. L'expert, en choisissant les sujets de son étude, doit être capable de faire ressortir ceux qui contribuent à expliquer l'ensemble de la structure sociale. Byington choisit 90 familles, comme le *Survey* choisit Pittsburgh. Et au sein même des six volumes, *Homestead* fait précisément figure de cas exemplaire, étude fouillée d'une communauté restreinte, reflétant les questionnements qui se retrouveront, plus ou moins développés, dans tous les autres volumes.^{note137}

Le *survey* relève donc en partie, si l'on s'en tient par exemple à Byington, du sondage : il s'agit, par l'échantillon, d'estimer quantitativement et qualitativement la composition du terrain social. Cette idée

d'échantillonnage, si elle reste implicite chez Kellogg, est pourtant l'une des notions pourraient indirectement faire le lien entre le travail effectué à Pittsburgh et les nombreuses expéditions géographiques et géologiques qui parcourent et cartographient l'Ouest américain tout au long du 19^e siècle.^{note138} Cette filiation est reconnue à demi-mot par Kellogg, qui compare le travail de son équipe, « couvrant le terrain » (*going over the field*), à la manière de travailler du géologue, de l'ingénieur de chemin de fer ou du fermier.^{note139} De même, le *Survey* est parfois assimilé à une entreprise de « cartographie » des « eaux vivantes » de la nouvelle société industrielle, dont on a vu qu'elle était conçue comme la confluence tumultueuse de courants violents.^{note140} Enfin, on trouve à l'occasion quelques références de Kellogg à la grande ville comme nouvelle « frontière » du début du 20^e siècle.^{note141} Ces diverses allusions sous-entendent que le *Survey* est, dans son genre, une mission d'exploration des terres quasi inconnues de la grande ville industrielle.^{note142}

Un tel modèle témoigne, à nouveau, du souci d'établir la rigueur scientifique du projet, dimension primordiale des *surveys* de l'Ouest, ou du moins de certains d'entre eux.^{note143} Toutefois, il faut aller au-delà des principes d'ordre épistémologique, qui ne sont qu'une première étape, pour cerner réellement la filiation entre les expéditions du 19^e siècle et le travail social effectué à Pittsburgh à partir de 1907. Dans les deux cas, la « méthode » du *survey* - quadrillage minutieux, sinon exhaustif, de l'espace, recoupement des sources et des diverses méthodes de relevé, étude de cas, compilation statistique - n'est qu'un moyen. Kellogg souligne à plusieurs reprises que son souci principal est celui de l'interprétation, première étape d'une forme de communication des données et des analyses, toujours destinée, dans son esprit, à l'opinion publique. On entre ici dans la deuxième dimension cruciale du terme *survey*, qui implique la préparation d'un projet d'ordre politique, au sens large. C'est peut-être en ce sens, surtout, que le projet mené à Pittsburgh se révèle être le descendant direct des explorations géologiques de l'Ouest américain de la seconde moitié du 19^e siècle.^{note144} Dans les deux cas, il s'agit d'une « collecte » des faits, au cours d'une mission effectuée par une structure temporaire, et dont les résultats « scientifiques » (ou présentés comme tels) sont interprétés en fonction d'une rationalité politique. La présentation des données recueillies, leur publication auprès de ses commanditaires et, dans certains cas, de l'opinion publique est l'une des raisons d'être fondamentales d'un *survey*.^{note145} La démarche scientifique est ainsi ouvertement instrumentalisée : elle ne se contente pas de produire un discours et des représentations qui lui sont propres, mais fournit les justifications rationnelles de l'exploitation ou de la reprise en main d'un territoire,^{note146} que celui-ci soit rural ou urbain, et que l'objectif ultime soit militaire, économique, politique ou social.

3 - Représenter et communiquer

Dans cette perspective, la nécessité de communication des résultats est absolument indissociable, dans l'esprit de Kellogg, de la démarche de recherche :

« The Pittsburgh Survey, then [...] was a first-hand inventory of social and living conditions in the American steel district. Its business was to get at facts and to put those facts before people », ^{note147}

Au-delà de la répétition du mot « *facts* », fétiche des journalistes comme des scientifiques du début de ce siècle,^{note148} l'inventaire est conçu comme un document public. C'est une forme de rapport, un outil de travail et de réflexion fondé sur le discours scientifique. Notons en outre que le public est conçu par Kellogg au sens le plus large. Contrairement par exemple aux *surveys* de l'Ouest, celui de Pittsburgh est une initiative privée, qui se définit comme une entreprise de « civisme national ». Ses résultats ne sont pas destinés, en priorité, au gouvernement fédéral américain. Il s'agit donc d'« amener aux gens » les conclusions du travail mené. Pour ce faire, toutes les formes de représentations de la science, dont la photographie, sont convoquées :

« In the words of one of our collaborators in the field work, the end was 'piled up actualities.' More than in investigations hitherto carried on, was made use graphic methods for interpreting those facts by maps, charts, diagrams, photographs, drawings in pastel and

On note toutefois que la présentation de l'appareil scientifique, sous les formes codifiées de la carte, du tableau statistique et du diagramme se mêle à des « méthodes graphiques » qui relèvent directement de pratiques artistiques (pastel, croquis). Ainsi la notion de communication fait-elle partie intégrante de la logique du *survey*, tel que le conçoit Kellogg. Dans une telle démarche, le choix du mot « *actualities* » (de préférence à « *facts* ») n'est pas innocent : il s'agit non pas seulement des faits bruts, mais de ce qu'ils signifient *vraiment*. Une fois de plus revient la question de Kellogg : au-delà des chiffres et des faits, que savons-nous ? « *What more do we know ?* » La réponse à cette interrogation passe incontestablement par l'interprétation et par la mise en forme des données relevées « scientifiquement » sur le terrain. Comme le souligne Maren Stange, Kellogg accorde au travailleur social le double rôle d'enquêteur et de pédagogue.note150 La mise en forme de son discours est donc une fonction primordiale de son travail.

Cette exigence apparaît d'autant plus évidente que Kellogg met en avant les qualités « créatives » de son équipe, au même titre que leur sérieux et leur rigueur :

« It was a piece of team play, calling for certain scientific standards throughout. But the attempt was to stamp the work with the creative personality of the responsible investigators, and to reckon with the human equation in our audience. »note151

Si l'exigence scientifique est réitérée, elle est presque reléguée au second plan, pour faire place à la « créativité » des « enquêteurs ». L'association de ces deux termes peut paraître paradoxale ; elle est pour le moins révélatrice de la double dimension, publique et publicitaire, de l'entreprise. Il est question de révéler et de diffuser, de connaître mais aussi de faire savoir. La recherche, le travail sur le terrain, permettent d'établir les faits. Dans un deuxième temps, la mise en forme du rapport est un travail de longue haleine, qui met en jeu une certaine sensibilité à « l'équation humaine » du public visé.note152 Une fois de plus, le scientifique se fait un peu journaliste : les techniques de communication doivent lui permettre d'impliquer le lecteur dans l'exposé qui lui est proposé, et au-delà, dans l'effort de réforme. Si l'on suit sans peine l'analyse d'Alan Trachtenberg sur ce point, il semble que celui-ci attribue un peu arbitrairement au seul Lewis Hine, photographe le plus célèbre du *Survey*, une théorisation de la fonction de communication qu'il serait plus juste d'attribuer, sans doute, à Paul Kellogg :

« Hine understood, whether through Dewey or simply by the logic of the survey or both, that factual information alone did not carry the whole story, did not suffice to make the telling of the story a social act. Instead, the social act lay in the communication. Hine [...] enlarged the reformist idea of the survey to embrace the *process* of communication itself, inventing presentational forms through which social information might become the viewer's concrete experience - not facts 'out there,' in a distant realm, or facts to excite pity, but visual facts as the occasion for awakening the viewer's awareness of and imaginative empathy with the pictured others, and thus the viewer's own social being. »note153

Lorsqu'il évoque « la logique du *survey* », Alan Trachtenberg touche plus juste que lorsqu'il fait de Hine l'auteur unique de la stratégie visuelle de l'ensemble des six volumes. Le processus de communication fait, à l'évidence, partie intégrante du *Survey* ; il n'en constitue pas un développement inattendu, né de l'initiative personnelle de l'un des membres de l'équipe, aussi éminent soit-il.

Cela paraît d'autant plus évident que la « créativité » réclamée par Kellogg n'est pas seulement celle du photographe. Elle est l'élément essentiel d'une certaine forme de « réalisme » du discours, qui ne peut se contenter de la « rigidité » des faits :

« The effort was to make the town real to itself ; not in goody-goody preachment of what it ought to be ; not in sensational discolouration ; not merely in a formidable array of rigid facts

[...] Industrial biographies of roll hands and furnace tenders were collected by John A. Fitch [...] the group picture of child life in a glass town [...] was included alongside the analyses of labour legislation and compulsory education laws [...] maps charts and diagrams were used as modern hieroglyphs to reinforce the text [...], the camera was resorted to as a luminous and uncontrovertible transcript of life. »note154

Le miroir où la ville doit se découvrir est un discours. La réalité telle que la définit Kellogg (*actuality*) est une construction formelle, destinée à un public qui est Pittsburgh elle-même, et au-delà, l'Amérique. Dans cette synthèse rétrospective de la mise en forme du *Survey*, Kellogg insiste sur la multiplicité des moyens de représentations, seule susceptible de rendre justice à la complexité du problème posé. Le « réalisme » proverbial de la photographie est convoqué au même titre que le commentaire de textes de loi ou la « biographie industrielle », genre qui mélange l'exactitude de type « documentaire » et la construction d'un récit de vie. Dès 1909, parlant de *Homestead*, Kellogg n'hésite pas, d'ailleurs, à employer le mot « narrative »,note155 qu'il présente comme de l'une des seules formes capables de rendre compte de la « mesure humaine » des phénomènes observés et rapportés. La narration permet de ramener les faits relevés à « l'expérience commune », quotidienne, de la population.note156

Avec quelques années d'avance, Kellogg ébauche en réalité les réflexions menées par Walter Lippman, pour qui toute tentative d'intervention sur le monde passe inévitablement par la construction et l'adoption d'une représentation simplifiée de celui-ci : la fiction - mot que Kellogg n'ose jamais prononcer - est pour Lippman une étape obligée de l'action :

« For certainly, at the level of social life, what is called the adjustment of man to his environment takes place through the medium of fictions.

By fictions I do not mean lies. I mean representation of the environment which is in lesser or greater degree made by man himself. The range of fiction is extends all the way from complete hallucination to the scientists' perfectly self-conscious use of a schematic model [...].

For the real environment is altogether too big, too complex, and too fleeting for direct acquaintance. We are not equipped to deal with so much subtlety, so much variety, so many permutations and combinations. And although we have to act in that environment, we have to reconstruct it on a simpler model before we can manage with it. To traverse the world men must have maps of the world. »note157

Avec quelques années de recul, l'un des principaux intellectuels de l'Amérique progressistenote158 théorise et radicalise ce que Kellogg suggérait à moitié. Certes, ce dernier ne va pas jusqu'à concevoir la science comme une fiction. Mais à l'inverse, il serait trop simple de mettre le souci « publicitaire » de Kellogg sur le seul compte d'une méfiance vis-à-vis de l'abstraction et de la théorie. Le directeur du *Survey* doute simplement de leur efficacité dans le cadre de ce « travail social » qui est son métier. Le *Survey*, on l'a vu, est précisément cette « carte du monde » dont parle Lippman. La représentation n'est ni une fantaisie ni un mensonge, mais bien un outil qui permet à l'homme d'avoir prise sur le monde, par une opération de simplification de celui-ci.

Le message doit donc être concret. Cela passe par exemple par le calcul précis du budget alimentaire des ouvriers de Homestead,note159 mais aussi par un certain nombre d'illustrations de type divers, véritables supports visuels permettant au lecteur de se représenter les conséquences pratiques des phénomènes décrits par le texte. Le public se voit ainsi proposer en ouverture de *Work-Accidents and the Law* un « calendrier de la mort », où chaque ouvrier tué sur son lieu de travail est figuré par une croix, pour chaque jour de l'année. Quelques années plus tard, dans *The Pittsburgh District*, le lecteur rencontre, en haut et en bas de page, le long défilé des victimes de la typhoïde, représentés par des petites silhouettes noires en file indienne.note160 Ces croix et ces fantômes sont autant de marques des effets dévastateurs de l'insuffisance des normes

sanitaires à Pittsburgh. Le calendrier et la procession, représentations sociales traditionnelles du passage du temps et des années, évocateurs à la fois de célébrations et de cycles, dénotent ici le paradoxal progrès de Pittsburgh, qui entre dans le 20^e siècle en comptant les victimes de sa prospérité industrielle.

Pour trouver l'écho voulu dans l'opinion, pour briser la « barrière » qui pourrait empêcher des « citoyens révoltés » de lutter efficacement contre les « conditions nocives » de la vie industrielle à Pittsburgh,^{note161} Kellogg ne croit donc pas aux seules vertus de la rigueur scientifique. Soucieux de communication, il reconnaît que la quantité des informations recueillies n'est rien sans une élaboration sophistiquée du discours et du message ainsi constitué, et sans une mise en oeuvre de moyens humains, éditoriaux et financiers adéquats. Cette leçon est l'une de celles qu'il adresse en priorité aux futurs instigateurs de projets comparables au *Survey* :

« But if there are two generalizations more than others growing out of the experience, which should be of service to future surveys, they are : first, to spend more and not less in bringing the facts home to the community, so that they reach every householder and become part of the common understanding ; and second, to set aside far greater allowance of time for drafting the material into shape, once gathered. The greater the absence of social records in any community the slower the process of collation, the greater the time and technique necessary to shape them into a telling message. »^{note162}

La « collecte », on le voit, n'est qu'une facette de ce travail énorme dont le produit final est un « message parlant », sur la forme duquel les travailleurs sociaux du début du siècle, Kellogg en tête, commencent à s'interroger on ne peut plus sérieusement en 1908. En témoigne ce compte-rendu de session d'une conférence des *charities* à Richmond, où la question des relations de la philanthropie et de la presse est abordée, semble-t-il, pour l'une des toutes premières fois :

« The section on press and publicity held one session during the conference. Although there were four other section meetings going on at the same time, the council chamber at the City Hall was crowded to its capacity [...] The sense of the meeting seemed to be that it is desirable to secure the right kind of publicity for all charitable and correctional efforts and charitable needs. Just what constitutes right publicity was not clearly established, although a better understanding of the whole subject was reached. »^{note163}

Pour Edgar D. Shaw, principal orateur de cette session, il n'est pas d'article plus efficace que celui qui « exagère légèrement les faits » : en tant qu'homme de presse, il défend l'appel à l'émotion, et précisément de ce qu'il appelle « *human interest story* ». ^{note164} Or Kellogg semble constamment marquer sa méfiance pour ce type de récit à tendance sensationnaliste. Participant lui-même à la session, il explique néanmoins comment le service de presse de *Charities and the Commons*, qu'il dirige, confectionne des articles qu'il propose systématiquement à 125 journaux américains. On le voit, si la forme - ou le ton - adéquats restent à définir, l'existence-même d'un « service de presse » s'occupant des intérêts de la cause philanthropique atteste d'une conscience naissante de l'importance de ce que l'on pourrait presque appeler les relations publiques dans le domaine social. Notons pour conclure sur ce sujet qu'en 1912, la Fondation Russell Sage crée un nouveau département, sous le nom de *Surveys and Exhibits*. Elle justifie cette décision en soulignant « l'intérêt actuel pour les formes graphiques de présentations des faits [...] sociaux ». ^{note165} Shelby M. Harrison, diplômé de Northwestern University, et auteur d'un article sur les inégalités fiscales dans *The Pittsburgh District*, ^{note166} est nommé directeur de ce service, qui n'a pas pour objet de financer de nouvelles enquêtes, mais seulement de conseiller les travailleurs sociaux ou les organisations philanthropiques désireuses de mener des entreprises du type de celle du *Survey*. Prenant en compte les recommandations de Kellogg, la Fondation offre dorénavant un savoir-faire dans le domaine de la publicité et de la communication.

CONCLUSION

Au moment où est rédigé le volume intitulé *The Pittsburgh District*, en 1914, l'administration réformatrice de George W. Guthrie, arrivée à la municipalité en 1906, n'est plus aux affaires. Allen T. Burns en prend acte, avec regret, dans son article titré « The Coalition of Pittsburgh's Civic Forces ». Néanmoins, outre l'éloge des principales figures réformatrices de la ville, de l'action de la Chambre de Commerce et des associations caritatives, le texte tente de dessiner un avenir prometteur à Pittsburgh, ainsi qu'au « sursaut civique » qui a saisi le pays dans son ensemble. Il propose aussi un rappel de ce qu'était la ville, à ses yeux, avant l'éveil de la conscience réformatrice :

« In her civic sectionalism, parochial instead of communal interests, neighborhood instead of municipal spirit, Pittsburgh thus puts in bold outline the organic problem of American cities generally. Like them, also, she has not distinguished between enlargement and growth, between an increase in territory and population and the development of united civic forces. In annexing new districts and in welcoming prospective immigrant laborers, she has not stopped to ask whether earlier additions to the body politic have been well digested and assimilated. Bigness and numbers have been accepted by Pittsburgh, as by other cities, as symbols of power, only to find that with cities, as with boys, over-growth often is accompanied by gorging beyond the capacity to assimilate. »note167

Tâchant de n'aborder la question que sous l'angle technique, malgré la traditionnelle métaphore de l'enfance, Burns croit à la thèse de la simple « crise de croissance ». Il s'agit donc pour le Progressisme de rendre une cohérence - et un sens éthique - à ce « corps social » victime de tous les excès. Selon lui, les premiers signes de la guérison sont déjà perceptibles :

« For the lesson of the 'house divided against itself' which the nation was taught through the stress of the civil war, Pittsburgh paid her price in charitable waste and inefficiency, civic supineness and enmity, political crime and shame. Slowly she has learned the full meaning of Franklin's warning to his fellow-patriots about 'hanging together'. The centripetal forces are overcoming the centrifugal. »note168

S'il est impossible de nier la puissance des courants qui s'exercent sur la ville, il faut en diriger la direction et les effets, comme l'affirmait dès 1908 Paul Kellogg. Pour ce faire, le Progressisme en appelle sans cesse à l'union sacrée, alors même que tout laisse à penser que les « classes moyennes » elles-mêmes, dont la réforme semble être l'émanation, sont traversées de certaines tensions. Pourtant, selon Burns, il ne fait aucun doute que le phénomène marquant des années 1898-1908 est cette « coalescence des forces civiques », plus ou moins clairement identifiéesnote169 :

« Out of unwieldiness, then, in size and numbers, against sectionalism in all its forms, above personal ambitions and pride, past rivalries and enmities, have come at length the stirrings of united self-assertion for the common weal of all. »note170

Le rôle précis du *Survey* dans cette évolution n'est pas aisé à définir. Essai d'analyse du phénomène industriel et urbain, lecture « technicienne » du champ social, c'est en même temps une première étape dans la modification du mode de fonctionnement de la communauté urbaine américaine : la justesse du diagnostic est déjà un pas décisif vers la guérison.

Dans le détail, toutefois, ce souci constant prend des formes variables. Sous la plume d'Allen T. Burns, il relève du simple bilan, voire du discours électoral en prévision de futures échéances municipales. Si l'on se replonge dans les volumes antérieurs signés John Fitch ou Margaret Byington, l'analyse est plus critique, voire polémique. Dans son rôle d'expert prétendument impartial, l'enquêteur du *Survey* ne se prive pas de manier vigoureusement l'éloge et le blâme. Ce qui ne manque pas de troubler, c'est que d'un auteur à l'autre,

les conclusions apparaissent parfois pratiquement antinomiques.note171

Kellogg, pourtant, tient à récuser le rôle de juge, ou même d'arbitre. A plusieurs reprises, le *Survey* tente de se faire passer pour une entreprise d'auto-définition de Pittsburgh. Au-delà de cette nécessaire prise de conscience collective, la simple volonté d'accepter une représentation « scientifique » et complète d'elle-même fait de la ville un exemple à suivre pour tout le pays. Au-delà de son cas individuel, c'est en effet toute l'Amérique qui doit se reconnaître et réagir, à la lecture des « faits » proposés et interprétés par le *Survey* :

« We did not turn to Pittsburgh as a scapegoat city ; progressive manufacturers have here as elsewhere done noteworthy things for their employes, and for the community. Yet at bottom the District exhibits national tendencies ; and [...] on the shoulders of a national public opinion must rest the responsibility for sanctioning, or for changing, the terms of work and livelihood which accompany industry. As a basis for that national public opinion, facts are needed ; such facts as the Pittsburgh Survey endeavored to bring to the surface. »note172

La méthode, entre « inventaire » et « bilan », tient décidément plus de la gestion que du discours révolutionnaire. Sans doute est-ce là l'une des ambiguïtés du discours réformateur, qui tente de faire passer des questions éminemment politiques pour des problèmes de *management* :

« For the progressive men and women, broad-minded enough to put up with the easy jibes of rival cities which had undergone no such diagnosis, and courageous enough to face daily the exacting work of municipal upbuilding, the staff [...] bore [...] a feeling of sincere respect. But the Survey has not given Pittsburgh a black eye. Rather, Pittsburgh is pointed out as the city which at the present time of deficit in urban well-being has had the civic grit to take an inventory and publish a statement. »note173

Cet hommage de Kellogg aux forces vives de Pittsburgh est aussi une façon de souligner que l'élan réformateur vient de la ville même, quelles qu'aient été la contributions des experts extérieurs que sont les travailleurs sociaux et les universitaires. Le *Survey* prétend en quelque sorte n'être rien d'autre qu'un porte-parole de la communauté elle-même, à qui elle tend un miroir où se reconnaître, sinon se découvrir. D'un univers urbain chaotique, Kellogg veut proposer une lecture compréhensible et complète. Il s'agit en réalité d'une simple mise en perspective - voire même d'une simple mise en forme, de la situation de la ville américaine à un moment-clef de l'histoire du pays :

«[...] it should be borne clearly in mind that the Survey has never made pretensions to being the founder, originator, or discoverer of civic progress in Pittsburgh. Its reports afforded a general view of conditions in a given year. »note174

De même qu'il s'ingénient à ne concevoir leur action politique et sociale que comme l'aspiration naturelle - quoique souvent muette - de la communauté dans son ensemble, le portrait que les Progressites dressent de Pittsburgh dans le *Survey* ne serait d'après eux qu'un miroir sans fard de la réalité, un simple état des lieux. Outillée de ce nouveau diagnostic, il reste à la communauté à s'en saisir pour réparer les hoquets de la machine sociale, et proposer ainsi au pays un nouveau modèle industriel et urbain, à l'heure où Pittsburgh apparaît comme l'emblème de l'Amérique du 20^e siècle.

CHAPITRE DEUX : LE NOUVEAU MONDE

Si Pittsburgh est choisie comme sujet d'étude par les réformateurs, c'est entre autres parce qu'elle se trouve à une sorte de palier, quantitatif et qualitatif, de la croissance urbaine. On l'a vu, Paul Kellogg semble penser

que New York est déjà perdue : ses 3,5 millions d'habitants et son développement anarchique lui ont fait dépasser un seuil apparemment fatidique (même si les critères objectifs de ce diagnostic restent vagues). Pittsburgh, à l'inverse, est présentée comme une ville dont on peut encore tenter de tirer le portrait, et où la notion de communauté n'est peut-être pas totalement illusoire.

Du point de vue du *survey*, elle présente semble-t-il deux avantages considérables : d'une part, elle constitue une unité sociale encore en devenir ; d'autre part, elle reste un objet d'étude manipulable. Contrairement à New York, son développement est lié à un secteur industriel dominant, la sidérurgie. Elle attire une population immigrée dans le seul but d'alimenter cette production. Elle est menée par quelques grandes figures de la finance et de l'industrie, liés de près ou de loin à cette activité. Pittsburgh présente donc une espèce de « cas d'école », dont les auteurs du *Survey* s'emparent en toute connaissance de cause. Puisque cette ville préfigure, aux yeux de nombreux contemporains, l'Amérique du 20^e siècle, il convient de l'« interpréter » avec justesse pour préparer l'avenir de la nation.

Afin de mieux comprendre ce qui guide le choix du *Survey*, et convaincre la Fondation Russell Sage de consacrer à Pittsburgh son premier grand projet, on rappellera en quelques mots les grands traits de la mutation urbaine de l'Amérique du début du siècle, avant de cerner plus exactement les particularités qui font de Pittsburgh, dans le contexte très particulier de 1907, un sujet de choix pour l'expérience menée par Paul Kellogg et son équipe.

I. Le chaos urbain

L'urbanisation de l'Amérique modifie en profondeur l'image que le pays se fait de lui-même. Les clichés pastoraux doivent définitivement céder le pas aux nouvelles réalités urbaines. L'afflux dans les villes de populations rurales et immigrées provoque une remise en cause des équilibres démographiques, selon des lignes de partage qui ne sont pas seulement ethniques. L'organisation de l'espace est profondément modifiée. Face à ces bouleversements, les structures politiques, dont les dysfonctionnements graves sont dénoncés par les *muckrakers* et la presse progressiste, paraissent obsolètes. Pittsburgh n'échappe à aucun de ces phénomènes, et le spectacle offert par la ville contribue à l'impression de chaos ressentie par certains observateurs contemporains.

A. L'Amérique des villes

La croissance urbaine n'est pas à proprement parler une nouveauté radicale. L'Amérique avait déjà connu plusieurs fois, au cours du 19^e siècle, des progressions aussi spectaculaires.^{note175} Toutefois, les Etats-Unis en étaient encore à découvrir, absorber et peupler leur territoire. Dans ce pays immense et presque vide, seuls quelques grands centres (Philadelphie, New York, Boston) pouvaient prétendre au nom de métropoles.

La modestie relative du tissu urbain n'avait pourtant pas empêché, dès la première moitié du 19^e siècle, la perception de la ville comme lieu de décadence et de débauche. La « ville sur la colline » chère aux Puritains avait perdu, déjà, sa valeur mythique. Cependant, à l'horizon 1900, le poids croissant du milieu urbain entraîne plus profondément une remise en cause de l'image que l'Amérique se fait d'elle-même. Comme le résume l'historien Paul Boyer :

« At mid-century, America had been a rural society with a number of important cities ; by 1900, it was an urban-industrial nation with a strong agricultural component. The 1900 population of New York City alone - 3.4 million - was almost precisely the same as the total urban population of 1850 ! » ^{note176}

Evolution à peine croyable : 98% des 1700 villes recensées en 1900 n'existaient pas en 1800 !^{note177} Soudain, le pays tout entier semble avoir changé, et l'opposition simpliste entre ville et

campagne, sans disparaître totalement, laisse place à une prise de conscience plus globale de l'empreinte urbaine sur le pays. Les chiffres officiels du recensement sont là pour corroborer ce qui n'est plus seulement une impression. Dès 1890, New York, Philadelphie et Chicago comptent un million d'habitants. L'agglomération de Pittsburgh (qui inclut notamment Allegheny City), dépasse cette barre symbolique un peu avant 1910, doublant quasiment une population qui comptait 552 000 âmes 20 ans plus tôt.^{note178} En 1860, un peu moins de 20% des Américains vivaient en ville. En 1880, on approche des 30% ; en 1900, des 40%. Même si la barre hautement symbolique des 50% de population urbaine n'est atteinte qu'en 1920, il faut souligner que ce cap est franchi dès 1880 dans le quart Nord-Est du pays (en incluant la Pennsylvanie, dont Pittsburgh fait partie). Or cette région concentre la majeure partie des Américains.^{note179} En fait, si la population triple entre 1860 et 1920, le nombre de citoyens est multiplié par neuf.

Ces chiffres permettent d'imaginer l'ampleur des changements que connaissent alors les Etats-Unis. Certains signes distinctifs de la ville américaine sont profondément altérés, et ce sont ces modifications du paysage urbain, plus ou moins immédiatement visibles, qu'il nous faut poser en préalable à l'analyse des représentations et, plus loin, des photographies utilisées par les Progressistes à Pittsburgh. On évoquera dans l'ordre les bouleversements démographiques et sociaux, les mutations de l'espace urbain, et la crise de l'organisation municipale. Dans le Pittsburgh du *Survey*, ces trois dimensions sont indissociables des réflexions sur le monde industriel.

B. Les bouleversements démographiques et sociaux

La mesure la plus spectaculaire du développement urbain est démographique. La croissance urbaine se nourrit d'abord d'apports de populations nouvelles, attirées dans les grands centres urbains par les promesses d'emploi de l'industrie.

1. L'immigration américaine

Faute de réelle croissance naturelle, la ville tire d'abord ses nouveaux habitants des régions rurales. La baisse des prix agricoles conduit un certain nombre de fermiers sans ressources vers les centres industriels. Le *Midwest*, « grenier à grain » de l'Amérique, est la région qui connaît le plus fort déclin, alors même que ses villes (Chicago en tête) suivent évidemment le mouvement de croissance urbaine.^{note180} Le mouvement n'est pas totalement nouveau, puisqu'on considère généralement que l'exode rural débute dans certains Etats du Nord-Est dès les années 1860.^{note181} Mais il faut replacer cette tendance relativement longue dans son contexte immédiat : non celui d'une Amérique qui ignorait l'attrait des villes pour une partie de la population rurale, mais bien celui d'un pays qui découvre soudain qu'il devient une nation à prédominance urbaine.

Un autre phénomène prend lui aussi une certaine ampleur. Des régions rurales du Sud commencent à affluer des populations noires. Leur nombre reste limité avant la Première Guerre Mondiale, mais leur arrivée ne peut passer inaperçue. Entre 1890 et 1910, la communauté noire augmente à Pittsburgh au même rythme que l'ensemble de la population, passant de 10000 à 25000 environ.^{note182} Même si ce n'est pas la ville la plus touchée par le phénomène, le *Survey* lui consacre deux articles, dont l'un conclut :

« [...] the majority of Negro steel workers are not reproducing themselves ; while they work hard, eat good food, and marry, their families are small. Thus their places must be filled by new recruits from other places.

[...] Pittsburgh is debtor to the South, since it secures these Negroes after they are of working age, having contributed practically nothing to their care and training in childhood ; uses them during their best years, and more often than not, escapes the burden of their old age by their return to the South. » ^{note183}

Les conclusions de Wright suggèrent l'un des grands facteurs d'incertitude et d'incompréhension des Américains face aux nouvelles réalités de la grande métropole : la population urbaine est non seulement neuve, et différente, mais aussi en mutation constante. Si certains mouvements de masse se font sentir, les individus qui les provoquent ont tendance à ne pas s'installer durablement. Ce « roulement » de population, noire ou non, contribue à dessiner le contour sans cesse changeant de la ville du début du 20^e siècle. De plus, cette tendance est renforcée par les autres flux migratoires qui affectent les Etats-Unis autour de 1900, ceux qui font arriver par millions les immigrants d'Europe de l'Est et du Sud.

2. L'immigration étrangère

Alors qu'elle compte généralement pour moins d'un tiers de l'accroissement de la population américaine entre 1820 et 1920, l'immigration représente pratiquement 40% de la croissance démographique pour deux décennies : 1880-1890 et 1900-1910^{note184}. Les premières années du siècle sont particulièrement spectaculaires : le recensement indique qu'entre 1902 et 1914, plus de 500.000 personnes arrivent chaque année aux Etats-Unis. Six fois, entre 1896 et 1915, ce chiffre dépasse le million. Dans cette Amérique qui se découvre soudain urbaine, les nouveaux arrivants décident naturellement de s'installer dans les grandes villes, où les possibilités d'emploi paraissent plus prometteuses, et où leurs compatriotes ont développé un certains nombres de structures d'accueil (associations d'entraide, paroisses, etc.). Là encore, les chiffres sont éloquentes : en 1900, 37% de la population de New York, le principal port d'arrivée, sont nés à l'étranger. Ce chiffre descend un peu lorsqu'on s'éloigne vers l'intérieur, mais il s'élève tout de même à 35% pour Chicago, et à 26% pour Pittsburgh. Dès la deuxième génération, le poids démographique des nouveaux arrivants s'accroît : en 1890 déjà, 29% des habitants de Pittsburgh étaient nés à l'étranger, et 37% étaient fils et filles d'immigrants. En 1910, d'après l'historien de Pittsburgh Francis G. Couvares, les immigrants récents et leurs enfants sont trois fois et demi plus nombreux que la population d'origine européenne née sur place.^{note185}

Ces chiffres ne suffisent pas encore à expliquer que le président Grover Cleveland soit le premier à évoquer officiellement aux Etats-Unis un « problème de l'immigration ».^{note186} Mais il se trouve que les nouveaux Américains proviennent de pays qui ne fournissaient pas l'immigration traditionnelle des Etats-Unis. Ces « *Hunkies* », terme générique utilisé notamment les auteurs du *Survey*, sont Russes, Slovénes, Polonais, et plus généralement originaires de l'Est et du Sud de l'Europe. Ils viennent généralement de régions rurales. Leurs traditions culturelles, et notamment religieuses, sont totalement différentes de celle des Américains d'origine nordique et anglo-saxonne, généralement protestants. Leur arrivée en masse bouleverse presque instantanément le paysage urbain, à travers une modification profonde des équilibres démographiques. Le problème de l'assimilation de ces populations se pose avec acuité dès les dernières années du 19^e siècle, et il est très loin d'être résolu en 1908, année où on a pu calculer que pas moins de 60% des ouvriers de la sidérurgie, à Pittsburgh, étaient issus de cette nouvelle immigration.^{note187}

Nombreux, différents, les nouveaux citoyens paraissent en outre insaisissables. Ce qui était vrai des mouvements de population rurale et noire l'est tout autant de ces immigrants plus lointains, qui quittent la ville presque aussi nombreux qu'ils y arrivent. Les Etats-Unis voient arriver 3 570 000 étrangers entre 1900 et 1904, mais pratiquement 1 million et demi ont quitté le pays. Entre 1905 et 1909, les chiffres sont respectivement d'environ 5 500 000 et 2 650 000. De 1910 à 1914, 6 millions d'immigrants croisent 2 750 000 d'émigrants. Il y a donc environ, sur l'ensemble de la période, à peine plus de deux arrivées pour un départ. Ce phénomène de retour au pays est donc considérable, et ne contribue en rien à « fixer » le paysage démographique des Etats-Unis.^{note188} Certains contemporains, comme en témoigne notamment le *Survey*, en viennent à douter de l'attachement de ces immigrants de fraîche date à leur pays d'accueil, et craignent les conséquences de ces brassages énormes de population sur la stabilité sociale et politique du pays. Il faut dire qu'à Pittsburgh, l'historien S. J. Kleinberg estime que seuls 24% des résidents de 1900 habitent encore la ville cinq ans plus tard.^{note189}

Ce chiffre extravagant suggère à quel point l'idée de communauté, même au sens le plus large du terme, est remise en cause par les schémas démographiques du moment. De plus, ces doutes sont exacerbés par les

fragmentations parfois visibles de la communauté urbaine selon des lignes de partage ethniques^{note190} d'autant plus marquées que les nouveaux immigrants vivent selon des traditions clairement différentes, que leur nombre permet de perpétuer. On voit ainsi se former, dans toutes les villes où se concentrent les arrivées, des enclaves slaves, croates ou polonaise.^{note191} L'arrivée massive de nouveaux habitants est donc d'autant plus remarquable qu'elle modifie la population de certains quartiers, ou en crée de nouveaux. Elle change aussi très concrètement le paysage, comme a pu le montrer June G. Alexander dans son étude sur les paroisses slovaques à Pittsburgh : la construction d'églises était l'un des grands projets fédérateurs au sein de ces communautés de nouveaux Américains, souvent sous l'impulsion des associations d'entraide.^{note192}

3. Les divisions raciales, économiques et morales

Du point de vue de l'historien de la fin du 20^e siècle, l'activité de ces associations et de ces paroisses n'est pas forcément le symptôme d'une résistance à l'intégration au sein de la communauté urbaine.^{note193} Toutefois, le concept d'« accommodation » défini par June Alexander n'est pas encore à l'ordre du jour dans l'Amérique du début du siècle. Nombreux sont les Américains d'immigration plus ancienne qui craignent que les nouvelles réalités démographiques ne fassent peser une menace réelle sur l'homogénéité culturelle et sociale des Etats-Unis. D'après John Bodnar, certaines communautés qui n'étaient pas hostiles à l'arrivée de nouveaux immigrants dans les années 1880 changent d'attitude à la fin du siècle. Les Slaves et les Italiens sont soupçonnés d'abuser de la boisson, leurs parades dominicales semblent trivialisier le « *sabbath* » dominical, on en vient à craindre les épidémies qu'ils pourraient provoquer : autant de récriminations qui dénotent surtout une crainte grandissante de voir le monde urbain perdre ses repères traditionnels.^{note194} Peter Roberts, dans le *Survey*, ne fait que reprendre en termes mesurés les données d'une situation complexe lorsqu'il écrit de Pittsburgh :

« Roughly speaking, one-quarter of the population of Pittsburgh is foreign born [...] The conflict of customs and habits, varying standards of living, prejudices, antipathies, all due to the confidence of representatives of different races of men, may be witnessed here. The whole territory is thrown into a stern struggle for subsistence and wage standards by the displacements due to these resistless accretions to the ranks of the workers. The moral and religious life of the city is equally affected by this inflow of peoples. » ^{note195}

Même un observateur *a priori* bienveillant ne peut donc manquer de constater les bouleversements apportés par l'afflux de travailleurs venus d'Europe orientale. Ces inquiétudes, régulièrement exprimées par les classes moyennes et supérieures, auraient pu être compensées au bas de l'échelle sociale par une certaine solidarité de classe : ce n'est pas le cas, et les quelques lignes qui précèdent suggèrent l'une des raisons principales de ce manque d'unité des populations les plus modestes. La plupart des ouvriers, et leurs syndicats, tiennent les nouveaux arrivants pour responsables des baisses de salaire et de la perte de prestige des emplois industriels. On trouve des échos nombreux de cette opinion dans le *Survey*, notamment sous la plume de Peter Roberts :

« [...] the Slavs will consciously cut wages in order to get work. A man who knows something about blacksmithing will work at a trade for little more than half the standard wage of the District [...].

So the Slav gains his foothold in the Pittsburgh industries, and while gaining it he undermines the income of the next higher industrial group and incurs the enmity of the American. »^{note196}

Cette opinion largement répandue à l'époque explique l'hostilité des syndicats vis-à-vis des nouveaux arrivants.^{note197} Pour de nombreux historiens, qui ne font là que confirmer l'analyse des contemporains, le facteur ethnique mine donc de l'intérieur les possibilités d'une véritable solidarité ouvrière. Certains travaux pourtant bienveillants vis-à-vis du mouvement ouvrier, comme ceux de Richard Oestreicher sur Pittsburgh, doivent reconnaître que du côté des nouveaux arrivants eux-mêmes, les sentiments d'allégeance étaient

partagés entre les liens nationaux et la solidarité économique, et qu'en général les différences nationales et ethniques finissaient toujours par constituer un obstacle à l'unité des diverses catégories ouvrières.^{note198} D'autres, comme Olivier Zunz, pensent que le combat était perdu d'avance : l'échec des syndicats ne fait que refléter l'impossibilité, pour les institutions sociales et culturelles, de « transcender les barrières ethniques » et d'« unifier les différents segments de la société ».^{note199}

On ne peut pourtant sous-estimer le fait que les conditions sociales d'une telle solidarité de classes étaient rassemblées à l'époque, et provoquaient l'inquiétude des observateurs contemporains. A la fragmentation ethnique se superpose en effet un sentiment de hiérarchisation sociale extrêmement aigu. L'un des résumés les plus concis (mais aussi les plus caricaturaux) du sentiment dominant se trouve dans une conférence donnée en 1906 par James Laurence Laughlin, professeur d'économie politique à l'université de Chicago :

« [...] the marked class feeling between the employer and the employee [...] is a part of the larger classification between those who have and those who do not have. This has not always been so [...] With the great increase of wealth, with the consequent envy excited by its proud display, with the growth of large cities, and especially with the influx of foreign immigrants steeped in the socialistic tenets of Europe, there has come a pronounced change. The talk of arraying the masses against the plutocrats is now frequently bandied about . » ^{note200}

On le voit, les divisions ethniques pourtant apparentes au sein même de cette « classe ouvrière » sans réelle unité n'empêchent pas certains contemporains de se soucier grandement de l'influence dangereuse des agitateurs européens.

Il faut néanmoins souligner que cette inquiétude naît simultanément du fait que les fortunes accumulées par les grands capitaines d'industrie projettent l'image d'une société dont l'égalité théorique est de plus en plus illusoire. A l'hétérogénéité ethnique s'ajoute le sentiment d'un accroissement des inégalités économiques. Andrew Carnegie, qui peut être considéré à la fin du 19^e siècle comme le véritable maître de Pittsburgh, tente de justifier l'accumulation extraordinaire de richesses personnelles, que beaucoup de ses contemporains trouvent choquante. Dans *The Gospel of Wealth and other timely essays*, le baron de l'acier défend la thèse selon laquelle l'écart grandissant entre les plus riches et les plus pauvres est une conséquence normale et bénéfique des progrès de la civilisation :

« The problem of our age is the proper administration of wealth, that the ties of brotherhood may still bind together the rich and poor in harmonious relationship [...] The contrast between the palace of the millionaire and the cottage of the laborer with us to-day measures the change which has come with civilization. This change, however, is not to be deplored, but welcomed as highly beneficial [...] Much better this irregularity than universal squalor. » ^{note201}

Le revenu moyen annuel de l'ouvrier américain au début du siècle est de 500 dollars. Par comparaison, de 1895 à 1899, l'acier rapporte 10 millions de dollars par an à Carnegie. On a pu calculer en outre que sept huitièmes des richesses du pays sont détenues par 1% des familles, et que les quatre cinquièmes des foyers atteignent difficilement le niveau minimum de subsistance.^{note202} En 1904, Robert Hunter livre ses conclusions pour le moins alarmistes quant à l'étendue de la pauvreté aux Etats-Unis, notamment dans les régions industrielles :

« On the whole, it seems to me that the most conservative estimate that can fairly be made of the distress existing in the industrial states is 14 per cent of the total population ; while in all probability no less than 20 per cent of the people in these states, in ordinarily prosperous years, are in poverty. [...] the conclusion is that no less than 10,000,000 persons in the United States are in poverty. »^{note203}

Au vu de telles estimations, de nombreux Américains estiment que les élites économiques du pays évoluent

dans leurs sphères propres, coupées du reste de la population, et que leur richesse remet en cause l'équilibre même de la société, au même titre que le dénuement extrême dans lequel vivent des populations toujours plus nombreuses, généralement étrangères, et presque toujours urbaines.

Notons pour finir que l'église protestante américaine paraît impuissante à apaiser ces tensions. Sa perte d'influence n'est pas seulement due à l'afflux de nouveaux immigrants catholiques ou juifs. Une partie du public traditionnel de l'église, au sein des milieux ouvriers, se détache peu à peu d'une hiérarchie religieuse qui, pendant tout le 19^e siècle, a généralement choisi de soutenir les classes supérieures dans leur discours moralisateur et la justification de leurs succès industriels et financiers.^{note204} Les valeurs communes sur lesquelles s'est bâtie la société américaine jusqu'à la fin du 19^e siècle, et dont le Protestantisme est évidemment l'un des fondements, se révèlent soudain inadéquates dans la nouvelle Amérique urbaine.^{note205} John Fitch, dans le *Survey*, stigmatise l'attitude de l'église vis-à-vis des populations ouvrières :

« The fact [...] that the ministers do not generally understand the workingman's problem, and do not seek to understand, well enough to sympathize with the hardships of their lives, has tended to make the workers lose interest in the church. Even deeper has been the estrangement which has arisen because of the hesitancy of the clergy to speak as boldly against the large offender as against the small.

There is an instinctive feeling among the steel workers that the church is 'on the other side'. »^{note206}

Le sentiment de défiance que décrit John Fitch suggère que l'accentuation des oppositions économiques et sociales est nettement ressentie par les contemporains, aussi bien dans le monde ouvrier que chez les réformateurs, à tous les niveaux de la nouvelle organisation urbaine. La poussée démographique intense, colorée de l'exotisme plus ou moins bien accepté des populations nouvelles, se double d'une série de dislocations sociales de plus en plus aiguës. Ni le modèle de réussite économique américain, qui semble se déséquilibrer en faveur des plus riches, ni l'héritage moral et religieux du protestantisme, ne parviennent à encadrer la poussée de croissance de la ville à partir de la fin du 19^e siècle. La communauté urbaine - si tant est qu'elle ait eu une réalité - n'est plus qu'un souvenir. Elle a été remplacée par une société déséquilibrée à ses extrêmes et minée par les oppositions sociales, sensibles aussi bien dans son évolution spatiale que dans l'échec apparent de son organisation politique.

C. L'espace et la politique

1. Le nouvel espace urbain

La ville américaine du tournant du siècle s'étend en même temps qu'elle se peuple. Dans de nombreux cas, les grands centres urbains commencent par annexer les communes voisines. Olivier Zunz décrit précisément ce processus dans son étude sur Detroit, mettant l'accent sur la nécessité de rationaliser les réseaux de transports, dont le rôle devient de plus en plus déterminant du fait de la densification rapide du tissu urbain.^{note207} En 1906, Pittsburgh parvient à annexer la ville jumelle d'Allegheny City, performance d'autant plus spectaculaire que la population locale, à peine moins nombreuse que celle de Pittsburgh, avait émis un avis majoritairement défavorable lors de la consultation organisée conjointement dans les deux villes. Cette réticence pose d'emblée la question de l'identité de la nouvelle unité urbaine ainsi constituée : en débordant aussi largement de son site originel, la ville court le risque de perdre sa cohérence sociale et culturelle. Pourtant, les réformateurs saluent ce qu'ils considèrent comme un progrès :

« The tendency of cities to reach out and include their present suburbs, and even the territory where the future suburbs are to be - a tendency which a few years ago was mocked at - is in these days seen to be normal and wise. The proper planning of the city's layout, the proper adjustment of civic stress upon the different types of people in a great urban community,

demand the inclusion of the suburbs [...] Greater Pittsburgh is less satisfactory than Greater New York or Greater Chicago only because it is less inclusive than they. » note²⁰⁸

En défendant l'intégration politique du district de Pittsburgh, Robert A. Woods et le *Survey* tentent de présenter cette évolution comme une réponse à la crise de croissance de la ville. Dans l'esprit des réformateurs, l'une des solutions aux problèmes nés du développement démographique et économique passe par l'extension des structures urbaines et civiques. « L'ajustement » dont parle Woods est en fait un élargissement : ce qui est déjà grand et admirable (*great*) gagne à le devenir plus encore (*greater*). La norme, et même la sagesse (*wise*), se révèlent paradoxalement affaires de démesure. L'interdépendance croissante des différentes banlieues, considérée comme inévitable, rend nécessaire la constitution d'une organisation spatiale et politique de forme nouvelle. Woods suggère donc qu'il faut accompagner la soudaine poussée de croissance de la ville pour pouvoir l'encadrer. La cohérence sociale et spatiale ne semble pouvoir se construire sur le modèle d'un noyau dur, central et homogène. Organiser revient à s'étendre et à absorber. Il existe d'ailleurs un point de convergence entre l'éloge convenu des colosses industriels du tournant du siècle et celui des métropoles urbaines. Un peu naïvement sans doute, Woods lie la naissance d'un « sentiment » communautaire à la victoire de l'humain sur la nature, de la puissance économique et politique sur l'environnement. L'union de Pittsburgh et d'Allegheny City induit l'aménagement (« l'amélioration ») du fleuve qui séparait les deux villes. Parallèlement à sa transformation économique se dessine une inversion des représentations : l'obstacle naturel devient symbole unificateur, et la planification urbaine est ainsi proposée comme pendant nécessaire à la prise de pouvoir industrielle :

« The converging rivers, providing broad, open spaces up and down and across which much of this drama of modern world industry may be viewed, have at last come to mean not separation but identity of the population on either side of them. If the banks on either side were improved, the river might easily become sentimentally as well as economically one of the most important common possessions of the old and the new sections of Greater Pittsburgh. » note²⁰⁹

Il faut toutefois rappeler que cet espoir d'une unité artificiellement construite naît de l'inquiétude provoquée par la « tension civique exercée sur les différentes catégories de personnes » habitant la grande métropole. Pour Woods, la volonté politique doit justement venir contrecarrer cette inquiétante pression que fait peser de plus en plus fortement l'accroissement spatial désordonné de la ville. L'intégration administrative et politique des communes satellites doit donc être comprise comme une réponse volontariste au désordre qui préside à la poussée urbaine.

Il convient néanmoins de souligner que les gestes politiques qui intègrent Grosse Pointe à Detroit, transforment Brooklyn en quartier de New York, ou font d'Allegheny City un faubourg de Pittsburgh ne font que rattraper une réalité économique déjà en marche, dont Francis G. Couvares a bien montré le mécanisme pour la « Ville du Fer » : les industriels, à la recherche de terrains vacants et bon marché pour construire de nouvelles usines, les trouvent à la périphérie des villes, où les emplois ainsi créés attirent aussitôt l'habitat ouvrier.^{note210} Ce processus explique en partie comment les villes en viennent à déborder de leur cadre traditionnel, et à poser une série de problèmes tout à fait nouveaux.

Le plus concret est celui de l'équipement et des transports : il est souvent à l'origine même de ces regroupements de plusieurs villes. Le trolley électrique, déjà adopté par pratiquement toutes les villes de grande taille dès 1900, autorise cette extension spatiale des villes, et en même temps l'encourage dans une certaine mesure, en diminuant les obstacles aux déplacements des citoyens entre ces nouveaux « quartiers ». Dans le même temps, on note un développement des activités industrielles et commerciales le long des voies de trolley, ce qui a parfois pour effet pervers d'encourager les opérateurs (privés) à prolonger leurs lignes vers des terrains encore non exploités, créant ainsi une demande et une montée des prix dont eux-mêmes profitent ensuite.^{note211} Il s'ensuit une inéquité des services offerts aux différents quartiers, un phénomène observable dans la plupart des grandes villes.^{note212}

Ce n'est certes pas un hasard si l'un des soucis premiers des auteurs du *Survey* se révèle être la distribution d'eau, et la lutte contre la typhoïde, qui se propage dans les quartiers les plus pauvres, et donc les moins bien lotis en termes de canalisations, d'approvisionnement, et d'évacuation.^{note213} De même, l'étude de Shelby M. Harrison sur les taxes foncières, dans le *Survey*, condamne avec véhémence les disparités de services et d'équipement entre des quartiers dont les contributions fiscales sont pourtant quasi identiques.^{note214}

La question des transports et des équipements est d'autant plus épineuse que l'extension urbaine a d'autres conséquences que l'intégration progressive des banlieues proches. Parce qu'elle se fait presque exclusivement en fonction d'intérêts industriels et économiques, la croissance urbaine remet en cause, très profondément, le modèle de fonctionnement de la ville. On retrouve les symptômes d'une fragmentation sociale croissante dans la manière dont les quartiers tendent à se spécialiser, du point de vue économique et démographique. Avant la Guerre de Sécession, la ville constituait un ensemble relativement intégré. Dorénavant, les quartiers tendent à s'organiser autour d'une fonction spécifique. Tandis que les hangars et les entrepôts se multiplient le long des voies de chemin de fer ou des voies fluviales (l'Allegheny ou la Monongahela à Pittsburgh), les quartiers ouvriers s'agglutinent de manière plus ou moins anarchique autour des principales usines. L'habitat résidentiel s'éloigne du centre, où les rues commerçantes jouxtent de réelles poches de pauvreté, et sont de plus en plus dans l'ombre des nouveaux quartiers d'affaires. Les sièges sociaux, les grands magasins, les rédactions des journaux, constituent les nouveaux « CBD » (*Central Business Districts*), qui modifient le paysage urbain au rythme de la construction des gratte-ciel. A Pittsburgh, 428 nouveaux bâtiments sont construits dans le CBD entre 1888 et 1893, puis 356 dans les douze années qui suivent.^{note215}

Les mutations urbaines, qu'elles soient démographiques, économiques ou sociales, se manifestent ainsi de manière très spectaculaire dans les modifications du paysage urbain. Celui-ci comprend dorénavant des territoires autrefois considérés comme étrangers (les communes nouvellement intégrées). Il voit la grande industrie se développer à la périphérie, où elle entraîne une large part de la population ouvrière. Il se découvre peu à peu des banlieues résidentielles, rendues possibles par le développement des transports et les progrès - d'ailleurs fort inégaux - des services publics, mais aussi poussées à l'éloignement par l'accaparement du centre ville au profit des gratte-ciel des grandes sociétés financières et industrielles. L'espace ainsi redessiné accommode enfin, dans des espaces intermédiaires plus ou moins bien définis, des quartiers à concentration ethnique relativement forte, où se côtoient un habitat vétuste, des commerces de quartiers, et une industrie légère traditionnelle. Mais ces dernières poches qui, par certains côtés, perpétuent le modèle traditionnel de la petite ville, ne tiennent paradoxalement que par les concentrations de nouveaux immigrants, désireux de s'installer autant que possible dans les quartiers déjà occupés par leurs compatriotes. Le quartier intégré, lorsqu'il existe, est donc souvent une enclave plus ou moins bien acceptée par les Américains d'origine anglo-saxonne, du fait de sa coloration ethnique marquée. Quoi qu'il en soit, c'est une survivance d'un modèle ancien, remplacé au début du 20^e siècle par une réorganisation économique de l'espace, où la hiérarchie des activités commerciales et industrielles entraîne une différenciation de type sociale de plus en plus marquée, qui divise la ville selon des lignes de partage tout à fait nouvelles.^{note216}

On ne peut comprendre le travail des réformateurs, que ce soit à Pittsburgh ou ailleurs, sans prendre en compte cette dimension essentielle du problème urbain. La ville est un espace de vie, mais ce sont essentiellement des enjeux économiques et utilitaires qui modifient l'organisation de la communauté urbaine. Il est significatif que de nombreux contemporains tentent de redéfinir un système de fonctionnement plus satisfaisant pour le citoyen, en repensant l'organisation et l'esthétique du paysage urbain. Les efforts d'architectes tels que Daniel H. Burnham, inspirateur de la « Ville Blanche » de l'exposition de Chicago en 1893, ou Frederick Law Olmsted, dont le plan pour Pittsburgh est présenté dans le *Survey*,^{note217} visent ouvertement à rendre à la fois beauté et unité à des espaces urbains qui s'éparpillent et perdent toute cohérence identitaire. La composante esthétique du projet passe même peu à peu au second plan, et la philosophie de la « Belle Ville » (*City Beautiful*) chère à Burnham est remplacée par le principe de la « Ville Efficace » (*City Efficient*), dès la fin de la décennie 1910. Au-delà des questions plastiques, c'est à une refonte totale de l'organisation spatiale de la grande ville que s'attachent alors des architectes tels que John C. Nolen.^{note218}

Parallèlement à cette reprise en main du nouvel espace urbain, les réformateurs doivent aussi faire face à ce qu'ils considèrent comme l'autre grande faillite de la nouvelle ville américaine : son organisation politique. Les défauts de cette dernière sont d'ailleurs en grande partie liés à deux phénomènes déjà évoqués : la part croissante de la population immigrée, et le développement de l'activité industrielle et des transports.

2. La faillite démocratique

Une célèbre phrase de Lord Bryce, en visite aux Etats-Unis en 1888, est passée à la postérité :

« There is no denying that the government of cities is the one conspicuous failure of the United States. »^{note219}

Vingt ans plus tard, cette opinion est encore largement partagée par les Progressistes, qui tentent avec un certain succès de la faire partager à l'opinion publique, notamment au travers de très nombreux livres parus sur la question de la corruption municipale.^{note220} Allen T. Burns, dans le *Survey*, juge que la fragmentation ethnique et spatiale décrite de la ville trouve son reflet politique le plus évident dans le système électoral des *wards*, circonscriptions électorales généralement peu étendues et tenues, surtout dans les quartiers d'immigration récente, par des potentats locaux, les *bosses*.^{note221} Lincoln Steffens, qui consacre l'un de ses articles à Pittsburgh, décrit plus précisément la mainmise du maire Christopher L. Magee et de son équipe sur tous les rouages de l'administration municipale :

« Boss Magee's idea was not to corrupt the city government but to be it ; not to hire votes in council but to own councilmen ; and so, having seized control of his organization, he nominated cheap and dependent men for the select and common councils. Relatives and friends were his first resource, then came bar-tenders, saloon-keepers, liquor-dealers, and others allied to the vices who were subject to police regulations and dependent in a business way to the maladministration of the law. For the rest he preferred men who had no visible means of support, and to maintain them he used the usual means - patronage. And to make his dependents secure he took over the county government. » ^{note222}

Tel est donc le schéma de ce qu'il est alors convenu d'appeler une « machine » municipale, et dont le modèle le plus connu reste l'administration Tammany, qui régna sur New York jusqu'en 1894. En échange de services rendus et de faveurs diverses, et grâce à leur parfaite osmose avec le quartier à la tête duquel ils se sont hissés (ou ont été placés), les *bosses* règnent en maîtres sur la vie politique de leur circonscription, et orientent les votes selon les besoins de leurs propres patrons, solidement installés à la mairie, ou d'opérateurs de services publics soucieux de s'approprier un marché. En général, il s'agit des deux à la fois.^{note223}

Aux yeux de Progressistes comme Allen T. Burns, la vie politique locale est donc entrée dans un système pervers d'échanges de faveurs entre entrepreneurs privés et représentants des circonscriptions d'une part, population et bosses d'autre part. L'intérêt collectif est bafoué à la fois au sommet et à la base, sacrifié aux appétits des grands entrepreneurs de travaux publics, des spéculateurs fonciers et des opérateurs de lignes de tramway, mais aussi supplanté par les intérêts locaux des potentats de quartier, dont le premier souci est de conserver popularité et influence au sein de leur ward. Ce dysfonctionnement renforce le sentiment d'une partie des contemporains, pour qui le tissu social se désagrège au fur et à mesure que la ville s'agrandit. Margaret Byington, dans son volume du *Survey* consacré à Homestead, fustige les insuffisances de la municipalité en soulignant notamment :

« [...] while the town has grown steadily both in population and territory, civic interest and the well-being resulting from sound political organization have not kept abreast with this growth [...] the borough legislature, a council of fifteen members, has been controlled in Homestead by the type of small politician to be found in office wherever wholesale liquor dealers dominate politics and where the local government is used merely as a feeder for a state

De nombreux historiens relativisent cette analyse, et reconnaissent aux *bosses* le mérite d'avoir réussi à instaurer un semblant d'administration municipale dans des villes menacées par l'anarchie la plus totale.note225 Toutefois, ils s'accordent à reconnaître avec les Progressistes que c'est auprès des immigrants de fraîche date que leur aide est la plus précieuse, alors même que la conscience politique et la responsabilité civique sont logiquement moins bien ancrées dans ces populations. De ce fait, l'existence de ces structures, si elle répond aux besoins immédiats des nouveaux Américains, ne constitue aux yeux des classes moyennes qu'une exploitation éhontée des populations les plus pauvres et les moins bien intégrées, en vue d'asseoir un pouvoir politique illégitime.note226 Un tel système, aux conséquences discutables sur le processus démocratique, contribue à augmenter la méfiance, voire l'hostilité, de certains Américains de souche à l'égard des nouveaux arrivants. Au-delà d'une animosité raciale et culturelle sans doute réelle, le spectacle désolant d'une démocratie municipale à la dérive provoque dans une partie de l'opinion publique un sentiment de perte du modèle américain. Les immigrants nourrissent un système politique dont ils ne sont certes pas les instigateurs, mais qui remet en cause la cohérence et les principes de la démocratie américaine, telle du moins que le conçoivent les Progressistes. La scène municipale confirme ainsi le sentiment de dégradation et d'éparpillement qui habite de nombreux observateurs contemporains.

Pour tenter de rendre à la ville son unité et sa capacité d'action, les Progressistes se lancent notamment, au début du 20^e siècle, dans un mouvement de réforme des chartes municipales qui s'avère finalement l'un de leurs (rares) succès. Il s'agit d'abord de libérer les grandes villes de la tutelle des assemblées des Etats, et donc de limiter l'influence des régions rurales sur les affaires urbaines.note227 La *National Municipal League*, fondée en 1894, ne vise pas seulement à se débarrasser des *bosses* corrompus, mais aussi à rendre à l'administration municipale la haute main sur les affaires de la ville, sans interférence extérieure. En outre, une réforme des systèmes de recrutement et de nominations des fonctionnaires municipaux, visant à limiter les risques de fraude, est considérée comme indispensable. Cette proposition s'inscrit généralement dans des projets de refonte complète de l'exécutif municipal : en toute logique, dans ce domaine aussi, les Progressistes préconisent de remettre la gestion de la ville à des techniciens nommés (et non à des politiques élus), certains proposant même que les fonctionnaires, dans leur ensemble, soient pas autorisés à voter.note228

Comme dans le domaine de l'action sociale, l'idéal progressiste propose donc une variante de l'ingénieur ou du gestionnaire comme panacée aux dysfonctionnements de la société urbaine. Si certaines des motivations du mouvement de réforme municipale sont sans doute plus ambiguës,note229 ce type de projet confirme que la ville est conçue, par les Progressistes, comme une machine sociale en panne, qu'il s'agit de réparer et de conduire. Le rôle du *city manager* est d'y apporter la neutralité compétente du technicien qualifié. Ce modèle provient directement du monde industriel. C'est-à-dire, pour une large part, de Pittsburgh même.

II. Pittsburgh, symbole industriel

Le contexte général de la croissance urbaine du tournant du siècle ne suffit pas à expliquer l'attrait de Pittsburgh pour les réformateurs. Il faut encore resserrer l'analyse pour mieux comprendre le statut très particulier de cette ville, symbole d'une industrie dont l'importance économique devenue prépondérante contribue à remettre en cause l'image que les Etats-Unis se font d'eux-mêmes. Les peurs suscitées par le monde urbain, et dont les principaux éléments ont été résumés plus haut, ne sont pas exactement les mêmes que celles des décennies précédentes. Lors des premières périodes de forte croissance urbaine, au milieu du 19^e siècle par exemple, la pauvreté, la violence et l'immoralité semblaient, aux yeux des contemporains, inhérents à la nature urbaine. Il était entendu que la ville était, par définition, marquée du sceau de l'infamie. Cette vision des choses n'est plus aussi dominante en 1900, le discours sur la ville ayant changé de manière perceptible. La modification de l'espace et la faillite démocratique, invariablement ramenés par les observateurs aux nouvelles données démographiques, sont désormais mises en rapport avec un autre phénomène d'une ampleur jusque-là inconnue, à savoir l'industrialisation massive des Etats-Unis dans le dernier quart du 19^e siècle.

C'est à ce titre que Pittsburgh, ville de l'acier, prend toute son importance pour les réformateurs : elle doit en effet l'essentiel de son essor à la sidérurgie, autour de laquelle elle a construit son identité. Cette dimension unique lui donne une image très contrastée au début du 20^e siècle. Il apparaît clairement en effet que les gigantesques besoins en main-d'oeuvre des hauts-fourneaux, ainsi que de toutes les industries dérivées, sont à l'origine non seulement de la grandeur, mais aussi de la décadence de la cité. La plupart des contemporains - du moins ceux qui n'ont pas d'intérêt engagé dans la production sidérurgique - ressassent une analyse relativement simple, que l'historien J. S. Kleinberg résume en ces termes :

« The expansion of steel production lured tens of thousands of people into the city, turning it into a whirling vortex of humanity, frequently ill-housed and poorly served by outmoded physical structures. Rapid population turnover severely stressed the sanitary services and cultural homogeneity of the city. » note²³⁰

Le schéma invariable du combat progressiste pour l'amélioration de l'environnement urbain est ici posé. Partant d'une analyse des nouvelles formes industrielles, les réformateurs n'ont de cesse, dans le *Survey* et ailleurs, de s'interroger sur ses conséquences « physiques et culturelles », pour reprendre les termes de Kleinberg. Si ce manque d'harmonie entre le développement économique et les infrastructures municipales est problématique à Pittsburgh, sa situation n'a rien d'unique. A bien des égards, pour les contemporains, la ville de l'acier est déjà le laboratoire grandeur réelle de l'Amérique du 20^e siècle.

1. Pittsburgh, ou l'Amérique

Jusqu'en 1860 environ, les villes ne connaissaient pratiquement que des formes d'industrie légère, quasi artisanales, et l'argent qui y était investi était essentiellement consacré à des placements fonciers ou à des entreprises commerciales. Les années de guerre voient s'esquisser les contours d'une nouvelle forme de croissance urbaine, couplée au développement industriel. Si certaines villes comme Chicago diversifient leurs activités, si d'autres comme New York ou Philadelphie continuent d'être des villes d'ateliers, un certain nombre de centres urbains émergeant s'appuient sur une activité dominante : c'est le cas de Pittsburgh, dont on a pu dire qu'elle était « la première ville dont la croissance fut due presque exclusivement à l'expansion industrielle ».note²³¹ Quelle que soit la forme que prend cette évolution, elle apparaît vite inéluctable, comme le prouve *a contrario* le déclin relatif de ces métropoles commerciales traditionnelles que sont Boston, Baltimore ou la Nouvelle-Orléans.note²³² Les progrès technologiques (illustrés notamment par le nombre sans cesse croissant de brevets déposés), les besoins du pays pendant la Guerre de Sécession et pour la Reconstruction, l'existence d'un réseau de transports relativement performant, sont quelques-unes des raisons avancées pour expliquer cet essor. Tous ces facteurs contribuent à ce que dès 1890, la valeur des produits manufacturés dépasse aux Etats-Unis celle des produits agricoles, qui pourtant n'avait jamais été aussi haute.note²³³ L'Amérique des villes se rend soudain compte qu'elle s'appuie avant tout sur sa puissance industrielle, comme la vieille Europe dont elle pensait pourtant être si différente. Cette comparaison vaut plus particulièrement pour la production sidérurgique, qui à la fin du siècle dépasse celles de l'Angleterre et de l'Allemagne cumulées.

En 1898, le président de l'Association des Banques Américaines peut donc se féliciter de voir les Etats-Unis posséder trois des atouts décisifs de la grandeur commerciale : le fer, l'acier, et la charbon.note²³⁴ Partant de ce principe, il n'est guère surprenant que Pittsburgh joue un rôle-clef dans le paysage industriel et économique du pays. Il n'est qu'à lire ces quelques lignes de John Fitch, dans le troisième chapitre de son volume du *Survey*, pour comprendre que la ville est un véritable condensé de ce qui fait la puissance présente et future des Etats-Unis :

« The bituminous coal field which stretches in all directions from Pittsburgh, and the rivers which furnish cheap transportation, combine to make this one of the great workshops of America. The Great Lakes bring the iron mines of Northern Michigan and Minnesota to Pittsburgh's back door ; and a railroad haul of a trifle over one hundred miles is sufficient to

carry the ore from the docks on Lake Erie to the furnaces in the Monongahela Valley. So great has been the development, that today there is no other area of equal size in the world where so large a tonnage of pig iron is annually produced as in this county of Western Pennsylvania. »note235

Du point de vue économique, Pittsburgh est alors considérée, avec quelque raison, comme la « locomotive » de l'Amérique du 20^e siècle. La production sidérurgique, à laquelle Pittsburgh doit son essor, profite comme toutes les autres branches industrielles et commerciale de l'extension du réseau ferroviaire, qui crée les conditions d'un véritable marché national. Mais elle en profite aussi, et surtout, parce qu'elle y contribue massivement, en produisant rails et locomotives. L'acier est en fait le matériau-clef de cette deuxième révolution industrielle. Il permet les projets architecturaux les plus audacieux, et crée ainsi une demande à laquelle Pittsburgh s'empresse de répondre. Il n'est même pas rare qu'elle la stimule ou même qu'elle la devance. En 1893, Carnegie fait ainsi débiter la construction du premier gratte-ciel de la ville, qui doit servir de siège à sa société. Deux ans plus tard, le transfert des bureaux a enfin lieu : entre ces deux événements, le chantier a connu une pause d'un an, afin que le public puisse admirer la squelette en acier qui sert de structure à l'édifice.

C'est ainsi que la plupart des symboles de la modernité, du rail au gratte-ciel, en passant par les navires cuirassés qui, en 1898, permettent à l'amiral Dewey d'envoyer par le fond la flotte espagnole, semblent naître à Pittsburgh. En 1900, celle qui n'est que la 11^{ème} ville des Etats-Unis par la population se classe en revanche au 5^{ème} rang si l'on prend en compte le capital investi. Elle concentre, en 48 usines et 300 entreprises travaillant le métal sous toutes ses formes, la moitié des actifs du pays investis dans le fer et l'acier, et livre un quart de la production américaine.note236 Cette profusion industrielle inspire à l'époque cette étonnante définition du citoyen de Pittsburgh sous la plume de Charles Henry White, auteur d'un article d'ailleurs contemporain du *Survey*, et paru dans *Harper's Monthly Magazine* :

« The Pittsburger can carry more figures of large denomination on his person without your suspecting their existence than any other citizen of the United States. He is a reservoir of decimal and statistics [...] If provoked or inclined to extend himself, in a five-minute talk he can fill you so full of miscellaneous industries - natural gas, steel rail, tin plate, petroleum, steel pipes and sheet-metal, fire-bricks, tumblers, tableware, coke, pickles, and all that sort of thing - that you will begin to feel like a combination delicatessen and hardware store. »note237

Quelques pages plus loin, l'humour laisse place au sentiment exaltant qu'offre le spectacle contrasté, et parfois peu attrayant, de la puissance industrielle de Pittsburgh. Cette vision n'est rien d'autre que le nouveau visage de l'Amérique. Pour reprendre les termes de Charles Henry White, ce choc visuel provoque une « émotion tout à fait nouvelle », c'est une révélation radicale, à tel point que même les références à la vieille Europe doivent être dépassées. L'ampleur et la vigueur de ce géant industriel sont une incarnation moderne du Nouveau Monde :

« Beneath its soot and grime [one] will discover in Pittsburgh one of the most picturesque cities in America. Here [one] will find nothing stolen from Europe - nothing derivative. It is the very quintessence of what one is in the habit of styling 'American'. » note238

Cet enthousiasme, on le verra plus loin, n'est pas sans réserves. Mais White ne peut que souligner à quel point l'activité incessante, « la puissance et la force infinies » qui semblent animer Pittsburgh impressionnent les contemporains. Quelques années auparavant, plus enthousiaste encore, *Harper's Weekly* avait consacré un numéro spécial à Pittsburgh, qu'un article anonyme pouvait décrire comme le « géant industriel du monde », sans que cette affirmation puisse être sérieusement discutée :

« They used to call Pittsburgh the Smoky City ; it is smoky yet. They used to call it the Iron

City ; Steel City would be a better name, for if 'Iron is King', the steel throne of His Industrial Highness is in Pittsburgh - if we must use analogies pertaining to royalty - [...] to illustrate American strength and supremacy [...]

The capital of this spirit of American genius is Pittsburgh. Of this there can be no reasonable doubt, for Pittsburgh has come to be the industrial center not only of the United States, but of the world. The greatest giant of modern times, American Commercial Genius, resides there and holds undisputed sway. »note239

Cette valeur emblématique est évidemment ce qui provoque l'intérêt des réformateurs et des auteurs du *Survey*, même si la mesure de leur fascination paraît plus raisonnable. Paul Kellogg, dans son introduction au volume signé par John Fitch, se contente de souligner sobrement que l'acier est « une industrie de base en Amérique », dont « les produits se retrouvent dans chaque outil, chaque moyen de transport de notre civilisation ».note240 Quelques années plus tard, dans leur article du volume *Wage-Earning Pittsburgh*, John R. Commons et William M. Leiserson donnent quelques chiffres plus précis, qui soulignent à leur tour à quel point la production de la ville lui offre l'un des tous premiers rôles industriels dans le pays.note241

Toutefois, la puissance de Pittsburgh, comme son expansion démographique et spatiale, manquent aux yeux des réformateurs d'un principe moral, ou du moins civique. La ville est restée à l'état « adolescent », pour reprendre par exemple le terme choisi par Robert Woods. L'analyse de ce dernier mérite d'être largement reprise ici, car elle met le doigt sur le déséquilibre fondamental qui motive toute l'entreprise du *Survey*. Trop occupée à assurer sa croissance et son développement économique, Pittsburgh est dépourvue de la moindre conscience communautaire et civique :

« This is, however, always the case when a community's moral powers are absorbed in the subduing of nature and the achieving of a great material destiny. The spirit of adventure in Pittsburgh has been thus far economic [...]

The situation can hardly seem abnormal when one realizes the unsurpassed material resources of the Pittsburgh District and the pressure which has been laid upon a single community by the whole world for the products out of which some of the foundations of world enlightenment are laid. It is of particular importance in the case of Pittsburgh that the social student should take the full measure of the function of the city as the almost limitless and tireless creator of the solid means of existence, for this and other nations. The simple fact that this is the first city in the country for the tonnage of product, the fourth city of the country in banking capital, largely on account of its great wage-payments, and the third among the larger cities in assessed value *per capita*, will suggest both the service which it renders and the power which it has achieved. It is significant that in this district of the Ohio head waters, the two greatest individual fortunes in history have been amassed and the two most gigantic concentrations of economic power built up. » note242

Woods partage donc la fascination de ses contemporains pour la grandeur économique de Pittsburgh. Lui aussi est impressionné par l'énormité des chiffres, mais il les cite comme une sorte de circonstance atténuante. Vue par lui, Pittsburgh semble en quelque sorte victime de son succès, ainsi que de l'impitoyable logique économique. Il a été dit plus haut combien celle-ci pesait sur le développement parfois anarchique de l'espace urbain. Pour Woods, comme pour tous les auteurs du *Survey*, ce modèle de croissance fondé sur la production industrielle empêche la ville de se développer en tant qu'unité civique cohérente. Les *bosses* et la culture européenne des nouveaux immigrants ne sont pas seuls responsables des dysfonctionnements démocratiques évoqués plus haut. Une fois de plus, il sera donc question d'un « esprit » à retrouver, voire à créer, afin qu'il corresponde aux nouvelles données urbaines et industrielles. Mais la fin du texte cité ici évoque aussi, indirectement, l'un des obstacles majeurs qui encombrant le chemin vers ce nouvel état d'esprit communautaire : les monopoles industriels, incarnation quasiment maléfique du gigantisme urbain du

tournant du siècle.

2. L'obsession des « trusts »

On ne peut comprendre le développement de Pittsburgh et de l'Amérique industrielle sans dire quelques mots des grands monopoles industriels dont l'influence grandissante obsède les Progressistes. La concentration de pans entiers de l'économie entre les mains de quelques sociétés géantes, susceptibles d'écraser la concurrence et de s'accorder sur les prix à pratiquer, représente en effet aux yeux de beaucoup d'Américains l'un des périls majeurs du moment. La création d'un marché national et les possibilités nouvelles de financement dues au développement de grandes banques américaines,^{note243} conjuguées à l'absence quasi-totale de contrôle public sur les opérations financières et industrielles de grande envergure, sont quelques-unes des raisons qui expliquent la montée en puissance de ces géants industriels, dès la fin de la Guerre de Sécession. Pour les grands chefs d'entreprise, ainsi que pour de nombreux observateurs, cette évolution est inévitable, sinon bienvenue. Comme le résume l'historien Gabriel Kolko :

« [...] the destructiveness of competition and the alleged technical superiority of consolidated firms were the catalytic agents of change which made industrial cooperation and concentration a part of the 'march of civilization' »^{note244}

De fait, on assiste à la formation de gigantesques ensembles industriels et financiers dans la plupart des secteurs de productions. Ce mouvement de fond, qui prend un réel essor vers 1897 et atteint des sommets en 1904, voit la naissance d'environ 300 « trusts », dont la capitalisation globale s'élève à 7 milliards de dollars. Dès 1902, 200 compagnies s'appuyaient déjà sur environ 10 millions de dollars de fonds propres, somme qui était pourtant tout à fait exceptionnelle dix ans auparavant. L'une des conséquences, plus ou moins directe, de ces mouvements tectoniques qui secouent le paysage industriel américain est l'engloutissement d'un tiers environ des entreprises, qui disparaissent des registres entre 1897 et 1904.^{note245}

La situation n'est pas uniforme, évidemment, et les niveaux de concentration industrielle ne sont pas toujours comparables, selon les cas et les domaines d'activité. C'est la raison pour laquelle, là encore, Pittsburgh se distingue : au début du 20^e siècle, rien n'égale l'ambitieuse construction de la United States Steel Corporation. Dès 1900, la Carnegie Company et la H.C. Frick Coke Company avaient fusionné, constituant ainsi une entreprise géante évaluée à 320 millions de dollars, la Carnegie Steel Company, Limited. Cette première étape encourage les financiers Charles M. Schwab et John P. Morgan à voir encore plus grand, l'année suivante, et à favoriser l'absorption d'une dizaine d'entreprises sidérurgiques de taille plus modeste (Federal Steel Company, American Steel, National Steel, etc.). Le 1^{er} avril 1901, J.P. Morgan apporte la dernière touche à ce qui devient le plus grand groupe sidérurgique du monde, alors capitalisé à hauteur de 1,4 milliards de dollars. Pittsburgh confirme ainsi avec éclat son statut de capitale mondiale de l'acier. Plus que jamais, elle est aussi le jouet de Carnegie, Frick et surtout Morgan.

Pour autant, comme le souligne Gabriel Kolko, il semble que pour la plupart des observateurs du temps, cette évolution soit inévitable. Ainsi, malgré sa réputation de *muckraker*, Ray Stannard Baker défend l'idée selon laquelle la constitution des *trusts* fut une simple question de survie économique, une conséquence naturelle du progrès. L'article qu'il signe dans *McClure's*, en novembre 1901, prend donc la défense de Carnegie, et plus encore de Morgan, au moment de justifier la naissance de U.S. Steel^{note246} :

« Many of the men who were prominent in the organization were unquestionably forced into it against their will [...] Mr. Morgan [...] knows when to fight and when to buy. Fighting in this case meant losses to everyone concerned [...] Mr. Morgan did not hesitate ; the price was promptly paid, and the Carnegie Steel Company and nine other great corporations were combined to form the colossal United States Steel Company. » ^{note247}

Le ton extrêmement bienveillant de Baker sert un discours où la logique économique prévaut sur la bonne volonté de chacun, y compris J. P. Morgan et Andrew Carnegie. Ce qui sous-tend implicitement cette analyse, c'est la perte d'un modèle libéral à visage humain, où la concurrence respectait des règles bien établies, et où chaque entrepreneur indépendant pouvait tirer son épingle du jeu sans risquer la faillite. Le 20^e siècle, en revanche, doit être celui du gigantisme industriel, seul capable de répondre aux nouvelles conditions du marché : selon Baker, Morgan rachète toute la production sidérurgique de la région pour ne pas avoir à détruire ses concurrents.

Tout le monde n'est pas exactement de cet avis, mais le frein momentané constitué par le loi antitrust de 1890 (Sherman Antitrust Act), s'il atteste de l'inquiétude d'un certain nombre d'Américains, ne retarde finalement guère le mouvement général. Cela n'a rien de surprenant pour Gabriel Kolko, dont la thèse - très discutée - tend à démontrer que la logique économique qui sous-tend ce modèle est en général acceptée sans discussion. Selon lui :

« [...] even granting the belief of so many historians in the existence of small businessmen who have challenged the supremacy of the great business enterprises, the evidence indicates that the vast majority accepted the inevitability of the monopoly movement in the economy even if they believed it undesirable. »note248

Cette analyse a le grand mérite de mettre le doigt sur l'ambiguïté du discours réformiste, dont nous aurons le loisir d'explorer de nombreuses facettes. Mais dès à présent, il faut comprendre que le développement des trusts, pour inévitable qu'il apparaisse aux yeux des contemporains, n'en est pas moins extrêmement dangereux pour le « modèle américain » tel qu'il est vécu ou rêvé par les classes moyennes, les intellectuels, et les réformateurs. On devine le malaise qui s'installe en lisant entre les lignes l'article de Ray Stannard Baker, pourtant fasciné par l'entreprise U. S. Steel :

« It is difficult to convey any adequate idea of the magnitude of the Steel Corporation. A mere list of the properties owned or controlled would fill an entire number of this magazine. It receives and expends more money every year than any but the very greatest of the world's national governments ; its debt is larger than any but the very greatest nations of Europe ; it absolutely controls the destinies of a population nearly as large as that of Maryland and Nebraska, and directly influences twice that number. Its possessions are scattered over half a dozen States, from Minnesota to New York and Massachusetts, with its chief interests centering at Pittsburgh, Chicago, and Duluth, and the whole controlled from New York City. »note249

La primauté donnée à l'information quantitative, même si les données statistiques sont ici présentées de manière plus concrète, est à nouveau à l'honneur, et le gigantisme apparaît, une fois de plus, comme le phénomène dominant, celui qui obsède les esprits contemporains. En filigrane se révèle pourtant certains des éléments qui éveillent, vis-à-vis des *trusts*, la méfiance apeurée des Progressistes et d'une partie de l'opinion publique. Il ne suffit pas, comme le fait Baker plus loin, de prouver par les chiffres, et en citant quelques concurrents plus ou moins fantomatiques, que U.S. Steel ne peut réellement être accusée de monopole. Même si, techniquement, on peut considérer qu'il n'a pas totalement tort, note250 le vrai problème n'est pas là. En réalité, la question de la régulation du marché n'est pas, loin s'en faut, la priorité des réformistes.

Plus fondamentalement, le gigantisme de U. S. Steel constitue surtout un danger pour l'idée que l'Amérique des classes moyennes se fait de la démocratie, et ce à deux niveaux de représentation, l'un national, l'autre local. D'une part, Baker décrit une puissance économique et sociale telle que ses marges de manoeuvres paraissent presque sans limite. Avec son budget, ses populations et ses territoires, U. S. Steel ressemble dangereusement à un état dans l'état, selon une définition dont même le fédéralisme le plus large aurait du mal à s'accommoder.

D'autre part, il faut se demander si le déplacement des centres de décision de Pittsburgh vers New York ne met pas en péril l'autonomie et l'identité de la communauté urbaine, auxquelles les réformateurs, on l'a vu plus haut avec le débat sur les nouvelles chartes municipales, restent extrêmement attachés. Une telle crainte n'est ni irrationnelle, ni simplement symbolique : l'influence croissante des puissants banquiers de la côte est semble en effet leur donner les clefs de l'avenir économique de tout le pays. J. P. Morgan possède une banque, il contrôle U. S. Steel et un autre géant, General Electric, et il a la haute main, entre autres, sur des compagnies d'assurances et des sociétés de transport maritime et ferroviaire. On a pu ainsi calculer que 11 associés de la banque Morgan occupaient 72 postes de directeurs dans 47 des plus grandes compagnies américaines à la fin du 19^e siècle.^{note251} On sait d'autre à quel point l'influence de Morgan, ou celle du millionnaire Mark Hanna, maître d'œuvre de l'élection du président McKinley, ont pu peser sur les choix politiques au plus haut niveau de l'Etat Fédéral, au point que Marianne Debouzy a pu écrire :

« Ainsi, au tournant du siècle, sous l'égide des Mark Hanna, McKinley, et Theodore Roosevelt, tout avait été mis en œuvre pour assurer la confiscation du pouvoir par les puissances d'argent. La fusion des affaires privées et publiques caractérisa désormais le gouvernement des Etats-Unis. » ^{note252}

Si cela est vrai au niveau fédéral, et lorsqu'on connaît les déficiences de la démocratie municipale américaine, comment peut-on espérer qu'une ville comme Pittsburgh échappe au pouvoir de Carnegie, Frick, et à travers eux de Morgan et consorts ? Lorsque Baker, dans l'extrait cité plus haut, parle du « contrôle absolu » exercé par U. S. Steel sur une « population presque aussi nombreuse que celle du Maryland et du Nebraska », il ne vise apparemment qu'à rendre plus concrète la grandeur de l'entreprise. Il fait pourtant beaucoup plus. Involontairement, sans doute, il pose la question du pouvoir politique, dont les rênes semblent désormais tenues par les conseils d'administration des grandes compagnies financières et industrielle. Pour les réformateurs, le vrai motif d'inquiétude est là, et on devine, parfois à travers les lignes, que cette question anime toute l'entreprise du *Survey*. Dans sa préface à *Homestead*, le volume de Margaret Byington, Paul Kellogg esquisse le portrait de ces nouvelles communautés industrielles, et souligne la mainmise de l'usine sur la vie locale :

« Miss Byington's study is essentially a portrayal of these two older social institutions, the family and the town, as they are brought into contact with this new insurgent third. Has their development and equipment kept pace with mechanical invention ? Have they held their own against the mill ? » ^{note253}

Plus loin, il s'interroge :

« How shall local self-government keep abreast of a nationalized industry ? » ^{note254}

Une grande partie du dilemme progressiste est ici résumé en quelques lignes. Refusant de s'en prendre ouvertement à la nouvelle structure économique qui transforme le pays, et dont Kellogg est prêt à reconnaître volontiers, dans la foulée, qu'elle se caractérise par « un brillant esprit d'invention » et « le génie de l'organisation », les réformateurs préfèrent mesurer les dangers représentés par les nouveaux monstres industriels à l'aune d'un modèle démocratique local qui n'est sans doute plus d'actualité. Le problème, répétons-le, n'est donc pas essentiellement d'ordre économique. Ce qui inquiète Kellogg et ses collègues, c'est la perte d'autonomie des villes américaines, la disparition de la tradition démocratique locale. Pittsburgh, à l'ombre des cheminées de U. S. Steel, symbolise de manière particulièrement spectaculaire la perte de cet idéal communautaire, rendu caduc aussi bien par l'explosion démographique et spatiale des villes que par ces nouveaux complexes industrialo-financiers régnant en maître sur la vie économique, sociale et politique du pays, de Washington à Homestead.

3. Les conflits industriels

Dans son introduction à *The Steel Workers*, de John Fitch, Paul Kellogg pose d'entrée le problème de la démocratie industrielle :

« Moreover, the largest employer of steel workers in Pittsburgh is the largest employer of steel workers in the country as a whole ; and the largest employer in America today. That employer is in the saddle. So far as the mills and the shifts that man them go, the steel operators possess what many another manager and industrial presidents has hankered after and has been denied - untrammelled control. What has this exceptional employer done with this exceptional control over the human forces of production ? Here our findings state concretely the problems of an industrial democracy in ways which can not be lightly thrust aside. »note255

Quatre ans plus tard, la question reste en suspens, et les inquiétudes de Kellogg ne sont guère apaisées :

« Both in industry and civic life, then, Pittsburgh in 1914 - even more sharply than when the first investigators of the Pittsburgh Survey went into the field in 1907 - presents the clash between the Old World and the New. It puts the question whether the dominating group thrown into power by the process of the last half century is to set the meets and bounds of life and labor, and, batted down by its policies, we shall have in Pittsburgh the great flaring up of a repressed and divided people ; or whether in shop and borough, in trade group and city, through new contacts of understanding, new opportunities for growth and prosperity broad enough to embrace all men, democracy will yet merge the elements which make up congregate industry ; and like the old time puddler's ball of raw metal, a new generation will 'come to nature'. » note256

Lorsqu'il évoque le « nouveau » et l' « ancien monde », Kellogg confirme les schémas de pensée que nous avons tenté de décrire jusqu'ici, celui d'une mutation difficile entre deux modèles de fonctionnement économique et social. Ce retour, dans l'un des derniers volumes du *Survey*, sur un sujet déjà évoqué dans *The Steel Workers* présente en outre l'intérêt de généraliser clairement - cela n'a pas toujours été le cas - la question de la démocratie industrielle à la vie de la communauté dans son ensemble. Ce n'est pas simplement dans l'organisation du travail, et de la vie à l'intérieur de l'usine (sujet principal du livre de Fitch), que se pose le problème des rapports sociaux, mais bien dans le fonctionnement de la société toute entière. Pour Kellogg, comme pour Fitch, l'Amérique ne peut faire l'économie d'une réflexion de fond sur cette question, sans quoi le risque d'une véritable explosion sociale n'est pas à écarter.

Si une telle crise devait avoir lieu, elle serait due sans doute aux nouvelles réalités démographiques (qui justifient en partie l'idée d'une « population divisée » reprise ici par Kellogg), mais aussi à l'attitude autoritaire des nouveaux patrons d'industrie. Tout l'ouvrage de Fitch tend à démontrer que la mécanisation, les horaires abrutissants, et les salaires insuffisants ôtent toute dignité humaine aux ouvriers sidérurgistes. Cette forme de tyrannie économique porte en elle les germes de la révolte. Il est donc temps de mettre en garde la nouvelle république industrielle contre les dangers d'un conflit chaque jour plus crédible, et qui risque de dépasser les formes acceptables des rapports sociaux :

« There are three ways in which the worker may interpose this opposition, the three that have already been mentioned : trade unionism, politics, revolution.

[...] The Pittsburgh steel workers are very nearly ready for a political movement. They are inwardly seething with discontent [...]

The workingmen of Pittsburgh or any other American community could not be roused

overnight to the point of serious, premeditated, revolutionary violence. Agitation alone, however persistent, could never accomplish it ; but if the treatment that the steel companies are now employing toward their workmen be indefinitely prolonged, it will be hard to predict the ultimate action of the workers. Under such circumstances, if there should ever be a violent outbreak of any sort, the Corporation officials will not need to look far for a cause. Revolutions, however, do not necessarily involve violence. And through either the trade union or the political movement or through some other means, there is bound to be a revolution ere long that shall have as its goal the restoration of democracy to the steel workers. » note257

Selon Fitch, nul besoin de nourrir ces craintes de la menace des influences socialistes colportées par les nouveaux immigrants. De même, il ne suffit plus de mettre en garde contre la pauvreté, ni de fustiger les propriétaires sans scrupules des taudis ouvriers, comme le faisait Jacob Riis à New York en 1890.^{note258} Ce type d'analyse mettant principalement en cause l'environnement urbain ne suffit plus après 1900. Ce n'est pas seulement la ville qui est en cause, comme elle l'était déjà au milieu du 19^e siècle, mais bien les transformations que lui font subir ses nouvelles fonctions industrielles. Les Progressistes ne sont pas opposés par principe à cette évolution, mais craignent ses conséquences sur le fonctionnement démocratique du pays. Non seulement, on l'a vu, parce que les intérêts économiques prennent le pas sur le domaine politique, mais aussi, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, parce que les contraintes de la vie industrielles imposent leur loi d'airain aux ouvriers, et que la révolte gronde. Les sidérurgistes décrits par Fitch ne sont plus des citoyens à part entière, et on craint qu'ils ne décident de reprendre le pouvoir de force.

Si cette peur peut paraître *a posteriori* irrationnelle, il faut toutefois la replacer dans son contexte immédiat. On s'apercevra alors, une fois de plus, que le choix de Pittsburgh comme sujet du *Survey* n'a rien d'anodin. Deux fois déjà, depuis le début de la mutation industrielle du pays, la région a été secouée par des conflits sociaux extrêmement violents, qui ont marqué l'opinion publique américaine aussi profondément que la fameuse crise des usines Pullman, près de Chicago, en 1894. En 1877, la Pennsylvanie connaît notamment une grève extrêmement dure dans les mines d'anthracite du Nord-Est, qui s'achève par l'exécution de 20 mineurs irlandais. Mais cette même année, Pittsburgh est surtout le théâtre d'émeutes sans précédent lors de la grève ayant suivi la décision d'un certain nombre de compagnies de chemin de fer de baisser les salaires de ses employés. Des incidents avaient eu lieu dans diverses villes, comme Baltimore, Buffalo ou Chicago. Mais nulle part la résistance des ouvriers, auxquels se joignent bientôt la milice locale et l'essentiel de la population, n'avait été aussi déterminée qu'à Pittsburgh. Face à l'intervention de soldats venus de Philadelphie, la résistance tourne à l'insurrection, les magasins sont pillés, des coups de feu échangés : la ville doit être momentanément laissée aux mains de la foule, le temps qu'une intervention musclée des troupes fédérales ramène la population de Pittsburgh à la raison. Cet épisode extrêmement violent est d'autant plus révélateur qu'il dresse, de manière sans doute un peu simpliste, la puissance des monopoles industriels (associés au gouvernement fédéral) face à une communauté locale encore relativement cohérente et unie. D'une manière symbolique, il s'agit là de l'un des derniers soubresauts du modèle ancien de société, face au « nouveau monde » dont parlera Kellogg 30 ans plus tard.

Car au moment du *Survey*, les événements de 1877 restent d'autant plus présents dans la conscience collective que Pittsburgh a connu d'autres troubles tout aussi graves en 1892, comme pour annoncer les événements de Pullman. Cette fois-ci, le conflit se pose clairement selon les schémas du nouveau monde industriel, mettant face-à-face l'employeur et les ouvriers, Frick (alors adjoint d'Andrew Carnegie) et les sidérurgistes de Homestead. Une nouvelle période de ralentissement économique ayant amené la direction des usines Carnegie à annoncer une baisse des salaires, le syndicat majeur de la région (et de cette branche d'activité), l'Amalgamated Association of Iron, Steel and Tin Workers, appelle au débrayage. Tout porte à croire que Frick, défait lors d'un conflit similaire en 1889, cherche en fait une occasion de briser l'organisation syndicale. Les quatre mois de conflit, intenses, sont ponctués d'un attentat contre sa personne, de la fermeture de l'usine, et surtout de coups de feu échangés entre la milice privée des Pinkertons, engagés pour l'occasion, et la foule des grévistes : le six juillet, on relève 16 morts. Dans la préface de son livre publié dès l'année

suivante, et largement favorable aux grévistes, Arthur G. Burgoyne résume à la fois les principaux événements et l'ampleur de l'onde de choc provoquée par les événements :

« The importance of the theme requires no demonstration. Since labor first organized for its own protection it has passed through no period more prolific in soul-stirring events and significant developments than that extending from July to November, 1892, and including the lock-out of the Carnegie mills, the battle with 300 Pinkerton guards, the military occupation of Homestead, the trial of labor leaders on capital charges and the ultimate collapse of the Amalgamated lodges for lack of funds to continue the struggle against non-unionism. This was a conflict of far more than local interest. It was watched with anxiety by both friends and foes of organized labor on both sides of the Atlantic ; it claimed the attention of leaders of thoughts in all departments of human activity ; it stirred up the British House of Parliament and the United States Congress, agitated the newspaper press of both continents, became an issue in the election for President and is said to have contributed more largely to the defeat of Benjamin Harrison by Grover Cleveland than any other influence. » note259

Quinze ans plus tard, le conflit reste vivace dans la mémoire collective de Pittsburgh et de ses habitants. Dans son volume, John Fitch prend longuement soin de rattacher cette crise à la tradition d'action sociale de la région, remontant même jusqu'en 1858.^{note260} Margaret Byington, qui consacre le premier chapitre de *Homestead* aux événements de 1892, témoigne de la prégnance des souvenirs sans la population ouvrière de la communauté :

« The resulting bitterness made itself felt for years in the relation of the men to the Carnegie Company. When you talk with a skilled and intelligent man who is still refused work in any mill of the United States Steel Corporation because of the part he played in that strike, over fifteen years ago, you realize why the passions it aroused have not died out. »^{note261}

Ces mêmes événements figurent en bonne place dans une histoire de la ville écrite par Samuel Harden Church, dont la vision des choses est radicalement différente de celle de Burgoyne, de Byington ou de John Fitch. Dans cet ouvrage contemporain du *Survey*, les conflits de 1877 et de 1892 sont présentés comme des émeutes séditeuses, dont la nature sociale est escamotée. Pour Church, c'est la lutte manichéenne de la morale contre le désordre, de la communauté contre les insurgés, qui s'est jouée, en deux actes, à Pittsburgh et à Homestead. A chaque fois, pour lui, les coupables n'étaient pas issus des milieux ouvriers, mais appartenaient aux « pires éléments de la population », rassemblés pour satisfaire des « tendances vicieuses », et attirés par « la perspective d'un pillage »^{note262}. L'analyse de Church ne fait que reprendre les termes du « Comité de Salut Public » mis en place à l'époque par les autorités de la ville pour préserver un semblant d'ordre dans les rues, et dont une déclaration suggère à quel point la municipalité tente de préserver l'image illusoire d'une communauté unie, seulement menacée par quelques individus incontrôlables :

« The Committee of Public Safety [...] deeming that the allaying of excitement is the first step toward restoring order, would urge upon all citizens disposed to aid therein the necessity of pursuing their usual avocation, and keeping all their employees at work [...] The committee believe that the mass of industrious workmen of the city are on the side of law and order, and a number of the so-called strikers are already in the ranks of the defenders of the city, and it is quite probable that any further demonstration will proceed from thieves and similar classes of population, with whom our working classes have no affiliation and will not be found among them. » ^{note263}

La fiction ainsi entretenue par ce comité, rassemblé à la Chambre de Commerce de Pittsburgh, est celle d'une communauté économique à laquelle seuls les « voleurs » et leurs semblables refuseraient de participer. Les ouvriers, citoyens égaux - et pourtant singularisés ici - sont élevés au rang de défenseurs de la ville. On ne peut toutefois s'empêcher de trouver à ces quelques lignes les accents d'une imprécation dirigée précisément

vers ces « classes laborieuses » sur lesquelles la ville espère plus ou moins sincèrement pouvoir s'appuyer.

La réalité historique est tout autre, et la solidarité à laquelle il est fait appel pour ramener l'ordre à Pittsburgh est déjà largement remise en cause à l'époque. Les grèves se sont en fait multipliées dès les années 1880. Il faut dire que malgré la prospérité apparente, le coût de la vie augmente régulièrement (35 % entre 1897 et 1913),^{note264} et que les salaires ne suivent pas. On a pu calculer par exemple qu'entre 1890 et 1910, le produit national net américain avait augmenté de 290 %, tandis que les salaires réels ne gagnaient que 2 % : entre 1893 et 1900, le revenu des salariés baissa même de 10 %, notamment du fait des récessions de 1893 et 1896, durant lesquelles jusqu'à 20 % de la main-d'oeuvre était au chômage.^{note265} Il n'est guère étonnant qu'autour de 1900, le nombre de travailleurs syndiqués augmente de manière spectaculaire. Au total, aucune de ces données n'encourage à penser, comme font mine de la faire les autorités de Pittsburgh, que les événements de 1892 ne sont dus qu'à quelques pillards et agitateurs isolés.

Dès 1886, Grover Cleveland avait d'ailleurs fait la première déclaration présidentielle de l'histoire des Etats-Unis consacrée à la question ouvrière, marquant ainsi officiellement la naissance d'une catégorie sociale aux caractéristiques propres, et donc susceptible d'engendrer des difficultés nouvelles.^{note266} De fait, le mot alors utilisé par Cleveland, « *labor* », cristallise en quelque sorte le sentiment contemporain sur l'évolution des représentations sociales. L'expression « *labor problem* » apparaît au tournant du siècle, alors même que le sens du mot, pris isolément, devient plus restrictif :

« Labor, to antebellum society, did not define a class of people or characterize the activity of the wage-worker. Instead [...] it represented a classless definition encompassing small businessmen, farmers, and craftsmen, as well as ordinary workers. The ideal goal of work was to accumulate enough capital to obtain a business for oneself [...] By the advent of a mature industrial society later in the century, the term 'labor' had come to denote a distinct class of wage workers, separated by the growth of workers' neighborhoods, widened by the 'alien' ways of immigrants, and distanced by the growing inequities of economic distribution. »
^{note267}

Le discours de 1892, repris par Samuel Harden Church en 1908, n'est donc qu'une manière de masquer une réalité sociale que de nombreux contemporains ont déjà devinée, et que les deux grands conflits de Pittsburgh et Homestead ont mis en évidence avec une violence dont personne ne songe alors à minimiser l'ampleur. En retournant à Homestead, en 1907, avec le projet de consacrer un volume du *Survey* à la vie quotidienne de cette communauté ouvrière, Margaret Byington a clairement à l'esprit la valeur symbolique de ce lieu. L'ombre des 16 morts de 1892 plane encore au-dessus de la ville, et elle avoue sentir aussitôt « que les passions ne se sont pas éteintes ».^{note268} Mais il n'est pas seulement question ici d'un fait divers tragique, comme tentent de le faire croire ceux parmi ses contemporains qui se range à la thèse du pillage et de l'insurrection. Pour Byington, comme pour tous les Progressistes, c'est à nouveau la question de la démocratie qui est au coeur du débat. La défaite des sidérurgistes a ôté à ces derniers leurs derniers espoirs de participer activement à façonner la nouvelle société américaine. La victoire de Frick, au contraire, signifie que les grands industriels sont aujourd'hui à même de régenter, à tous les niveaux, les communautés qui se sont créées autour de leurs usines :

« There was involved a question of social equity apart from whether the union carried its interference in mill administration to unwarranted lengths, or whether the company had grounds for adopting its inflexible policy of suppressing any labor organizations among the men. This question was whether the workmen in the industry were to profit in the long run by improved and cheapened processes of production ; in other words, was mechanical progress to mean a real increase of prosperity to the community as the years passed.

The union ceased to exist, and since that date those common factors in employment which circumscribe a man's life, - his hours, his wages, and the conditions under which he works, -

and which in turn vitally affect the well-being of his family ; these he was to have less and less share in determining. » note269

Il convient d'abord de remarquer la distinction effectuée ici entre le lieu de travail et la communauté urbaine. En 1892, le Comité de Salut Public de Pittsburgh défendait l'usine et la ville, ensemble, contre la foule des insurgés. D'une certaine façon, cette vision était encore ancrée dans le modèle d'une ville intégrée, spatialement et économiquement, où les activités industrielles étaient mêlées à l'habitat et au commerce. Pour les Progressistes au contraire, l'usine n'appartient plus de droit à la communauté urbaine, même lorsqu'elle lui a donné naissance, comme c'est pratiquement le cas à Homestead. Elle constitue un milieu hétérogène et potentiellement dangereux, dans la mesure où ses principes et ses contraintes débordent de son enceinte pour s'imposer à la vie sociale.

Cette peur puise une partie de son explication dans les nouvelles nuances apportées au mot « progrès ». Le terme n'est pas employé isolément par Byington, qui ne parle que de « progrès mécanique ». L'évolution technique n'aurait donc pas pour corollaire naturel une amélioration générale des conditions sociales. Cette nouvelle distinction renforce la crainte des Progressistes vis-à-vis des effets de la discipline industrielles hors du cadre strict du lieu de travail. Ce qui fonctionne efficacement à l'intérieur de l'usine ne permet pas forcément d'apporter le progrès social, notamment parce que la discipline indispensable au bon déroulement du processus industriel a réduit à néant toute velléité de participation active des ouvriers. Il est révélateur que Byington rejette au second plan le problème des relations entre syndicats et employeurs : ce qui l'intéresse, plus que les relations industrielles au sens restreint du terme, ce sont évidemment les conséquences civiques de cette victoire sans partage de Frick, car les sidérurgistes forment une nouvelle classe, exclue de la vie démocratique en même temps qu'elle perd le combat pour le respect des accords salariaux. Le poids de l'industrie dans la vie locale est tel que la perte d'initiative sur le lieu de travail signifie aussi, d'après les Progressistes, un abandon de toute responsabilité civique. De ce point de vue, les conflits de 1877 et de 1892 sont compris par les Progressistes comme une preuve supplémentaire des dysfonctionnements du nouveau modèle de société qui s'impose aux Etats-Unis. Pittsburgh se révèle à travers ces crises comme un point névralgique du nouveau paysage américain, non seulement du point de vue économique et industriel, mais aussi du point de vue politique.

Ainsi, lorsque Paul Kellogg, signe en 1908 l'un des nombreux textes où il tente d'expliquer la pertinence de l'entreprise du *Survey*, il écrit :

« The intersection point is the key to the work of a surveyor. In so far as typhoid fever is a prime measure of civic neglect, Pittsburgh is first ; in so far as work accidents are the crudest exponents of industrial irresponsibility, Pittsburgh is first. Either one of these facts would give Pittsburgh a claim for consideration for the purposes of such a survey. Together they mark it off. » note270

Au-delà des deux exemples spécifiques choisis par Kellogg, parmi tant d'autres problèmes soulevés par le *Survey*, il faut donc retenir que Pittsburgh est le lieu révélateur où se croisent certaines des grands mouvements de fond qui traversent la société américaine et la transforment complètement. Soulignons encore que les termes choisis par Kellogg, « négligence » et « irresponsabilité », replacent clairement le débat sur le plan éthique. Les statistiques de mortalité par typhoïde, ou celles qui recensent les accidents du travail dans les usines de Frick et Carnegie, ne sont finalement que les traces concrètes du malaise profond d'une société sans unité, ou sans « cœur », pour reprendre le terme choisi par Robert Wiebe. Il se trouve en outre que le contexte particulier de l'année 1907 ne fait qu'exacerber les symptômes de ce malaise.

III. 1907, une crise de croissance

A. Les signes de la crise

L'économie américaine connaît une période de croissance quasiment constante entre 1897 et 1917. Cet état de grâce est pourtant marqué, exactement en son milieu, par une courte récession qui vient rappeler à l'ensemble du pays la récurrence des crises plus ou moins sévères qui viennent scander, avec une régularité presque mécanique, l'essor spectaculaire de la nouvelle Amérique industrielle. Les années 1873-1879 avaient été difficiles, de même que les périodes 1882-1885, et surtout 1892-1897. Cette dernière récession, du fait des conflits qui l'ont émaillée dans sa première année, est encore très présente dans l'esprit de l'opinion publique de 1907. On se rappelle notamment de l'apparition de ces « armées industrielles » (la plus célèbre étant celle de Jacob S. Coxey), parcourant le pays à la recherche de travail. La gravité de la crise de 1892-1893 marque peut-être le moment crucial où une majorité d'Américains cesse de croire sans réserves aux perspectives d'un progrès illimité basé sur le développement industriel.

Les violents hoquets qui secouent l'économie en 1907 viennent confirmer ce doute naissant. En mars, la Bourse chute de manière spectaculaire. En octobre, les nombreuses faillites de banques et d'entreprises aggravent la crise financière dans laquelle est plongée le pays, et dont les grands industriels rejettent la responsabilité sur Theodore Roosevelt, accusé à tort, de s'être acharné sur les *trusts* et d'avoir ainsi affaibli l'économie. Quelles que soient les vraies raisons de ce *krach* boursier (les spéculations abusives sur certains nouveaux secteurs économiques n'y sont pas étrangères), ses effets sont immédiatement perceptibles à tous les niveaux du paysage économique, et notamment dans la hausse impressionnante des chiffres du chômage.

Pittsburgh, symbole de la vitalité industrielle du pays, est l'une des premières villes à ressentir le brutal ralentissement de l'activité. Dès 1905, on constate que certaines communautés fraîchement arrivées tentent de décourager leurs compatriotes candidats au Rêve Américain. Le journal *Slovak v Amerika* prévient par exemple ses lecteurs qu'il est devenu inutile de venir chercher du travail à Pittsburgh.^{note271} Toutefois, le phénomène ne prend réellement toute son ampleur que deux ans plus tard. Dans de nombreuses villes industrielles de la région, on assiste au départ en masse d'immigrants pourtant récemment arrivés, mais qui se voient préférer les ouvriers américains pour les quelques heures de travail encore disponibles.^{note272} Le changement d'atmosphère est brutal, ainsi que le constatent les enquêteurs du *Survey* :

« When the Pittsburgh Survey began its work in September, 1907, the Prince was on its throne, - full years of prosperity and glorious optimism had been his. Long before September, 1908, Carnegie's Pauper walked the streets. From every type and class of labor came the report of a year with only half, or three-fourths, or even one-third of the time employed. Hardly another city in the country was hit as hard or stunned as long by the panic as was Pittsburgh. The overwork in 1907 was the out-of-work in 1908. » ^{note273}

Tous les clignotants sont alors au rouge : malgré le retour au pays des nombreux Slaves et Croates, le chômage augmente au rythme où la production diminue. U. S. Steel ne tarde pas à ressentir les effets de la crise financière, et doit rapidement se résoudre à ralentir ses cadences, comme tous ses concurrents. En 1908, pour l'ensemble des Etats-Unis, la production d'acier est inférieure de 40 % à celle de 1907.^{note274}

Ce recul a des conséquences importantes, même pour les ouvriers qui ont encore la possibilité d'aller travailler. Leurs salaires subissent dans certains cas des diminutions brutales, d'une part parce que le réservoir de main-d'œuvre disponible est immense, et d'autre part parce que les sidérurgistes sont traditionnellement payés en fonction des tonnages produits. Un article de *Charities and the Commons* décrit ainsi la situation en février 1908 :

« The situation has been made more serious, however, on account of the evidences of prosperity immediately preceding the closing down of the mills, which gave the workers

confidence in a continuation of employment.

The statement as to half and quarter time does not indicate the amount of work turned out, and this, of course, is an important element in a district where skilled labor is paid largely on a tonnage basis. Orders are small and much time is lost in the frequent changing of rolls in order to produce the size of product desired. [...] In one of these plants, on the last pay day, the men received pay for four days' work, the time covered in the last two weeks. »note275

Dans de telles conditions, les souvenirs de 1892 ne tardent pas à resurgir. Les conflits sociaux réapparaissent dans les années 1908-1909, notamment à McKees Rocks, à Butler, à Newcastle, pour s'en tenir au secteur sidérurgique et à la Pennsylvanie. On note aussi les progrès du parti démocrate dans les élections locales, alors que la région est traditionnellement, et très majoritairement, républicaine. Plus spectaculaire encore est la percée du parti socialiste, qui obtient notamment des postes de conseillers municipaux dans plusieurs circonscriptions de Pittsburgh, et réussit à faire élire son candidat, William V. Tyler, à la mairie de Newcastle.note276

Pourtant, la situation ne dégénère pas, pour un certain nombre de raisons. D'une part, le principal syndicat sidérurgiste, l'A.A.I.S.W., ne s'est jamais remis de sa défaite de 1892 à Homestead. Il n'est plus en mesure d'organiser un mouvement de grande ampleur. D'autre part, les industriels infléchissent quelque peu leur attitude, de peur de devoir affronter de nouveaux conflits. On sait par exemple que les grands leaders de l'industrie sidérurgique commencent à assouplir leur position en matière de salaires et d'horaires à partir de 1907, en commençant notamment à éliminer dans certains secteurs la semaine de 7 jours. Il s'agit moins ici de philanthropie que de prudence, comme le confirme en 1912 le discours de E. H. Gary, président délégué de U. S. Steel, agitant le spectre de la Révolution Française pour appeler ses confrères à la raison : il faut dire qu'au même moment, le candidat socialiste Eugene Debs s'apprête à rassembler 25 % des suffrages présidentiels en Pennsylvanie occidentale, pour finir deuxième du scrutin, juste derrière Roosevelt.note277 Malgré la croissance qui est alors revenue depuis plusieurs années, le frémissement de 1907-1908 continue de faire couler quelques sueurs froides dans le dos des décideurs économiques et politiques.

B. Une période charnière

En choisissant, dans de nombreux domaines, l'apaisement, les dirigeants de U. S. Steel et d'une majorité de grands groupes industriels reflètent parfaitement les sentiments partagés du pays au moment de la crise de 1907, entre inquiétude et espoir. Les contemporains eux-mêmes, malgré les apparences, se rendent compte que la situation économique ne connaît sans doute qu'un soubresaut, et les discours alarmistes de la fin du 19^e siècle ne sont plus de mise. Si l'emploi est en crise, les salaires sont finalement relativement épargnés, malgré les craintes et les cas relativement isolés évoqués plus haut. U. S. Steel parie sur une reprise relativement rapide, et surtout ne croit pas qu'une réduction des prix pourrait relancer immédiatement les ventes. En diminuant simplement la production, E. H. Gary choisit aussi de maintenir les salaires, du moins pour les ouvriers qu'il conserve. Margaret Byington, dans *Homestead*, doit bien reconnaître que les salaires versés par U. S. Steel en 1907 sont supérieurs à ceux de beaucoup d'entreprises plus modestes, et qu'ils sont de 10 % supérieurs à ceux de 1900.note278 A une époque où le pays traverse une passe délicate, ce chiffre n'est pas négligeable.

Il faut dire que la constance du niveau des salaires est facilitée par le fait que le mouvement d'émigration, déjà souligné, se révèle finalement massif, même s'il est difficile à évaluer avec exactitude. En 1908, le solde migratoire des Etats-Unis serait ainsi déficitaire pour la première fois de son histoire, ce qui est d'autant plus spectaculaire que l'année précédente avait vu débarquer 1 285 000 d'immigrants, un chiffre exceptionnel, dont environ 187.000 avaient choisi Pittsburgh comme destination finale.note279

L'ampleur de ces mouvements contradictoires permet de mesurer l'extraordinaire incertitude du temps, mais elle semble aussi valider l'idée selon laquelle cette jeune société industrielle est entrée dans une phase

d'ajustement, de réglage, qui la prépare peut-être à trouver un nouvel équilibre. Dans son travail sur la communauté de Homestead, Margaret Byington revient à diverses reprises sur ses difficultés à définir avec précision le niveau de vie des ouvriers, du fait des conséquences de la crise. Elle n'en reconnaît pas moins que les familles qu'elle a côtoyées se sont adaptées à ces conditions de vie difficiles, en attendant une reprise dont peu d'entre eux semblent douter :

« The whole range of expenditures of many families was affected by the industrial depression of 1907 and 1908. As stated in the text, within six weeks after the budget work was started the trouble began and, by the middle of December, the mills were running only about half time, a situation which lasted during the remainder of the investigation. To make up for reduced incomes, rents were allowed to run in arrears, stores gave credit freely to their old customers, and money was drawn from the bank. [...] As the depression was regarded as temporary, families did not reduce purchases during this period of waiting as much as would have been anticipated. » note280

Les auteurs du *Survey* n'avaient pas choisi de commencer leur enquête en 1907 parce qu'ils prévoyaient la crise, comme le prouve notamment le souci constant qu'éprouve Byington de nuancer ses résultats du fait des impondérables de la conjoncture. Toutefois, lorsqu'ils réalisent en cours de route que la récession est là, ils se gardent, comme le reste de la population, des discours apocalyptiques parfois en vogue à la fin du 19^e siècle. L'humeur semble-t-il a changé : si les problèmes démographiques, sociaux et politiques abordés plus haut restent tout à fait d'actualité, il est intéressant de souligner que la crise de 1907 ne semble en rien accentuer les inquiétudes de l'opinion publique. Au contraire, Edward T. Devine, rédacteur en chef de *Charities and the Commons*, se veut « réaliste », et donc finalement rassurant, dans un éditorial datant du 20 février 1908. Il fait d'abord l'éloge des ouvriers américains, qui font preuve de ressources insoupçonnées dans des temps difficiles, et rappelle que la nature essentiellement financière de la crise promet un rétablissement rapide, dès que la situation du crédit sera apurée, et que la consommation reprendra son rythme de croisière :

« We have not found the situation either satisfactory or alarming. There are grave indications of widespread suffering in the future, if mills remain closed, and railways and factories are working on part time, or with a reduced number of employees, are unable soon to resume full operation. It is upon this point that the best informed differ widely. It must be remembered, however, that the shutting down was caused largely by financial rather than economic causes [...] This fact [...] will make for quick resumption when the corner is fairly turned, when banking difficulties are solved [...], when confidence is restored. No one can tell whether this process, which has certainly already begun, will be rapid or slow, but we may here give rein to our proverbial national optimism and confidently expect that it will proceed rapidly and uninterruptedly » note281

Il est difficile de dire exactement ce qui justifie cet optimisme, pas toujours aussi clairement exprimé dans les pages pourtant presque contemporaines du *Survey*. Mais force est de reconnaître que la période 1907-1909 marque une sorte de point de passage, un moment révélateur des certitudes américaines, à un moment où pourtant de nombreux facteurs d'instabilité demeurent pourtant d'actualité. Pour certains historiens, comme Robert Wiebe, le sentiment d'une catastrophe imminente semble avoir cristallisé les nécessités de réforme dans l'esprit de nombreux américains, en tête desquels le Président Roosevelt :

« The panic of 1907 acted as a catalyst in the ferment. Most obviously, it convinced almost everyone, including the bankers, that financial reform was imperative, and Congress created a commission to recommend revisions. In general, the public released countless little pockets of pressure, turning concerned but comfortable citizens into active reformers and opening many more to the calls for change. That winter no one knew the worst would soon pass ; those months might well be prefacing a catastrophe comparable to that of the nineties, a prospect horrifying enough to make thousands demand wholesale renovations. Roosevelt's feelings of

impotence and anger typified a great many responses [...] Though memories of the panic soon faded, its effects continued long after through the many campaigns it had accelerated. »
note282

L'année 1907 agirait donc comme un révélateur, provoquant une prise de conscience générale des déséquilibres de l'Amérique. Comment ne pas noter la convergence d'un certain nombre de travaux-clefs, portant sur l'état social du pays ? C'est cette année-là que Walter Rauschenbusch publie un ouvrage qui fait immédiatement référence pour tout le mouvement réformateur, intitulé *Christianity and the Social Crisis*. Au même moment, Josiah Strong signe *The Challenge of the City*, et le sociologue E. A. Ross tente d'expliquer, dans *Sin and Society*, que la société industrielle a rendu les relations humaines plus impersonnelles, et dilué les responsabilités, rendant la question éthique plus essentielle que jamais. Plus téméraire encore, J. Allen Smith se permet de remettre en question la pureté des motivations des Pères Fondateurs de la nation lors de la rédaction de la Constitution Américaine, dans un ouvrage controversé intitulé *The Spirit of American Government*. Un an plus tard, en 1908, la pièce d'Israël Zangwill, *The Melting Pot*, lance une expression dont l'auteur ne peut encore deviner la postérité. La concomitance de ces travaux d'origine diverses, qui ne sont que quelques exemples parmi les plus connus, laisse deviner que le moment n'a rien d'anodin.

A Pittsburgh même, la conscience aiguë des difficultés à surmonter ne peut pas, néanmoins, occulter les signes d'un nouveau départ. Rappelons que 1907 est la date de l'intégration de la ville jumelle d'Allegheny. La même année se déroule un autre événement d'importance : après d'âpres débats, la construction de la station d'épuration d'eau débute, et les premières distributions aux particuliers ont lieu en décembre 1908. Pittsburgh semble ainsi décidée à laver son image et sa réputation, autant que ses rivières. Cette nouveauté a en effet une portée symbolique immense, au-delà de ce qu'une telle installation représente pour la santé publique, et notamment dans la lutte contre la typhoïde. Mais l'année 1907 n'est pas seulement riche en symboles : si les Progressistes semblent croire à l'avenir de Pittsburgh, c'est aussi parce qu'ils ont enregistré avec satisfaction l'élection à la mairie de George W. Guthrie, le 2 avril 1906. Ce dernier fait incontestablement partie de la vague des maires « réformateurs » du tournant du siècle, au même titre que Hazen Pingree à Detroit, ou Samuel Jones à Toledo, et ses idées sur l'administration municipale correspondent parfaitement à celles que défendent les Progressistes, notamment en ce qui concerne le remplacement des nominations purement politiques par l'embauche d'experts aux compétences techniques reconnues dans chaque secteur de l'administration municipale. En 1907, Guthrie crée un *Bureau of Surveys*, dont l'intitulé vaut d'être souligné ici, qui est chargé de déterminer les besoins de la ville en matière d'équipement et de développement, afin de proposer des solutions techniques adéquates. L'année suivante, les associations philanthropiques de la ville se rassemblent pour coordonner leurs efforts sous le nom d'« *Associated Charities* », imitant ainsi tardivement la plupart des grandes villes américaines. Pour la nouvelle génération de travailleurs sociaux, cette centralisation des efforts et des aides est un pas décisif dans la lutte contre la misère et l'insalubrité.

Ces indices signifient-ils pour autant que Pittsburgh est en train de tourner définitivement la page d'une période difficile ? Ceux qui le croiraient doivent rapidement déchanter, puisque le bilan de Guthrie est si modeste que les élections de 1908 ramènent au pouvoir William A. Magee, figure emblématique des systèmes anciens. L'expérience de la « transparence » municipale est donc de courte durée à Pittsburgh, de sorte qu'il est difficile de dire à quel point le mouvement progressiste a pris sur la réalité sociale et politique de la ville. Doit-on accorder plus d'importance à l'élection de Guthrie ou à sa défaite deux ans plus tard ? Cette volte-face apparente de l'électorat de Pittsburgh semble concentrer toutes les ambiguïtés de la période, et il faut sans doute nuancer l'analyse de Robert Wiebe, citée plus haut. Pour la plupart des historiens, il est évident que l'élan réformateur est à la croisée des chemins. Nell Irvin Painter, considère, elle aussi, que 1907 est l'année où Roosevelt se range totalement à la croisade progressiste, et commence réellement à s'en inspirer au plus haut niveau de l'Etat, avec pour principal souci de réguler une économie livrée aux appétits des grands financiers. Dans le même ordre d'idée, la décision Muller vs Oregon, en 1908, par laquelle la Cour Suprême confirme le droit pour les Etats de légiférer sur la durée du travail des femmes, est une victoire décisive pour la croisade progressiste. En outre, Painter fait partie de ceux qui pensent que la crise de 1907

permet aux réformateurs d'élargir les rangs de leurs alliés dans les classes moyennes.note283

Cette analyse est toutefois contestée par de nombreux historiens, pour qui cet épisode provoque au contraire la division de l'élan réformateur : tout en soulignant la nécessité de certains ajustements des pratiques financières et commerciales, une proportion non négligeable des milieux d'affaires, des professions libérales et des commerçants, qui constituent peut-être l'essentiel du public progressiste, se détacheraient en réalité d'une vision parfois jugée trop radicale. Même Robert Wiebe, qui note la propagation des idées réformatrices en 1907, conclut finalement que ce sursaut n'est que de courte durée :

« When the pace of reform quickened after the panic of 1907, large numbers of new-middle-class businessmen drew back. Progressivism run riot promised exactly the kind of turmoil they had always dreaded. As to justify these fears, the economy bumped along an uneven trail during the next few years, while dissenters everywhere became increasingly bold. Businessmen grew noticeably more hostile to other people's progressivism and more cautious in asserting their own. » note284

Le cas Guthrie, et à travers lui l'exemple des indécisions municipales de Pittsburgh, est donc sans doute caractéristique d'une soudaine flambée d'enthousiasme vite maîtrisée : pour tous les historiens de la période, le journalisme d'investigation des *muckrakers* ne se remet d'ailleurs jamais vraiment de la crise de 1907. Est-ce parce qu'on le tient en partie responsable de la déstabilisation de la vie politique et des grands groupes industriels ? Est-ce parce que son ton uniquement critique, et son incapacité à proposer des solutions, finissent par lasser ? Ou bien doit-on tout simplement conclure au chantage commercial et publicitaire des grands industriels sur les magazines, qui étoufferait la voix des Lincoln Steffens et autres Ida Tarbell ? Là encore, les interprétations sont diverses, mais le phénomène marque un jalon important dans l'évolution des mentalités et des représentations. La disparition presque totale, dans les deux ans qui suivent la crise,note285 d'enquêtes sensationnalistes sur les abus des élites politiques et industrielles, semble signifier que la polarisation extrême du débat, exacerbée par les conflits de la décennie 1890, perd peu à peu de sa férocité. Les grands problèmes démographiques, économiques et sociaux n'ont pourtant pas disparu, mais l'absence de conflit sérieux en 1907 reflète malgré tout un certain apaisement, ou du moins une étape, dans l'expression des inquiétudes toujours réelles d'une grande partie de l'opinion publique. D'un côté, les Progressistes semblent avoir gagné certaines batailles. De l'autre, les industriels parviennent à traverser une crise inquiétante sans devoir faire face à une épidémie de conflits sociaux majeurs. Un fragile *statu quo* se révèle ainsi, paradoxalement, au moment même où une panique financière contraint la bourse de Pittsburgh à fermer pendant trois mois.

Une fois de plus, il reste à souligner la manière tout à fait particulière dont Pittsburgh réussit à cristalliser toutes les grandes questions du temps. L'improbable pause dans la montée des antagonismes sociaux qui semble caractériser cette courte période prend toute sa dimension dans la ville de l'acier, qui décide de fêter en grandes pompes, en 1908, les 150 ans de sa fondation. Il est intéressant de noter à quel point toutes les institutions de la ville sont déterminées à faire de cet anniversaire un événement hors du commun. La presse y consacre des suppléments et des albums illustrés, des défilés sont organisés, un arc de triomphe construit en plein centre-ville. Pour les auteurs du *Survey*, ce cent-cinquantenaire contribue à définir un esprit civique nouveau, prometteur d'un nouveau départ :

« The historic sense awakened by the celebration of the sesqui-centennial of the town ; the downright, ingenious pride of the people in its unexampled achievements ; the inquiring attitude of an ever increasing number of citizens ; their inner assurance that the city will match its prosperity with civic well-being ; a beginning, on the part of the moral reserve force of the city, on the one hand, and its practical organizing power, on the other, to seek a new common outlet, - these elements provided momentum, amid many conflicting counter-currents, for an ample hope. »note286

Les « contre-courants » n'ont pas disparu, notamment la crise de 1907 dont Woods fait déjà presque

abstraction deux ans plus tard. Evidemment, la coïncidence entre les célébrations du « centenaire et demi » et l'action du réformateur Guthrie à la mairie n'est pas pour rien dans l'espoir ainsi célébré par cet article, pourtant publié après le retour de Magee. Mais au fond, on sent bien que l'accent est mis ici sur la reconstruction civique, et donc éthique, de la ville. Comme on a déjà eu l'occasion de le souligner, les grands bouleversements économiques et politiques, soulignés et souvent dénoncés par les Progressistes, ne sont visés que dans la mesure où ils remettent en cause un certain nombre de valeurs communautaires et morales, qu'il s'agit de préserver. Les célébrations qui accompagnent le cent-cinquantième de la cité, et permettent de lui forger à la fois une histoire et, par ricochet, une identité cohérente, sont une manifestation particulièrement voyante de la volonté de construire un modèle démocratique que les projets technologiques et économiques n'ont su garantir à eux seuls. Il est difficile de déterminer si les festivités de 1908 se font malgré la crise, contre elle, ou à cause d'elle. Il y a fort à parier toutefois que tous ses acteurs n'y participent pas exactement pour les mêmes raisons ; mais en organisant la plus grande fête de son histoire au moment où le pays connaît sa seule crise économique sérieuse en deux décennies, Pittsburgh se distingue à la fois comme une ville unique et comme une sorte de condensé des sentiments mêlés de cette Amérique du début du siècle.

CONCLUSION

Les particularismes de Pittsburgh, alors que la ville est prise dans le contexte économique un peu hésitant des années 1907-1909, déterminent dans une large mesure la réalisation et le choix des photographies et des textes du *Survey*. Toutefois, le travail mené par Kellogg et son équipe prétend rendre compte, plus globalement, des bouleversements du paysage industriel et urbain des Etats-Unis. Les grandes tendances démographiques, économiques et sociales esquissées au début de ce chapitre motivent profondément l'action des Progressistes, qui y voient une série de dangers pour l'Amérique du 20^e siècle. Elles sont omniprésentes dans les pages du *Survey*. Toutefois, la conjoncture immédiate qui préside à sa rédaction en influence fortement le ton et les images. Si l'échec de l'expérience Guthrie à Pittsburgh semble marquer une cassure dans l'élan progressiste, cela n'empêche pas certains historiens comme Robert H. Wiebe ou Nell I. Painter de déceler en 1907 les signes d'une accélération soudaine - quoiqu'éphémère - de la conscience réformatrice au niveau national.

Tel est donc le moment choisi (ou subi) par les auteurs de *Survey*, sociologues, travailleurs sociaux et simples bonnes volontés, pour tenter de saisir en une sorte d'« instantané » la réalité mouvante du monde industriel américain du début du siècle. Le choix de la ville de Pittsburgh est justifié par le fait que celle-ci semble constituer ce « point d'intersection » où le *Survey* pourra relever à la fois les tendances longues de l'urbanisation entamée au 19^e siècle, et les mutations récentes et particulièrement spectaculaires de l'industrialisation massive. L'un des rôles majeurs de la photographie est justement, aussi bien dans le *Survey* que dans certaines publications contemporaines à la gloire de Pittsburgh, d'articuler visuellement ces deux aspects de la grande ville industrielle. Dans la problématique sociale et politique posée par les réformateurs (Comment l'entité civique peut-elle s'accommoder de l'influence croissante des usines ?), les représentations de l'espace urbain permettent de proposer des discours contradictoires, où la ville apparaît tantôt comme une entité cohérente et prospère, tantôt comme un ensemble déstructuré, où le besoin de réforme se fait ressentir avec la plus grande acuité.

DEUXIEME PARTIE : LE PAYSAGE URBAIN

Il a semblé d'autant plus nécessaire de résumer les principales évolutions spatiales et physiques de la grande ville américaine, et plus particulièrement de Pittsburgh, que ces réalités nouvelles ne se traduisent pas immédiatement, telles quelles, dans l'iconographie urbaine. L'annexion des communes voisines, ou la spécialisation de plus en plus marquée de l'espace, ne donnent pas automatiquement naissance à des formes photographiques qui leur soient propres. Si l'image joue pleinement son rôle dans l'élaboration des représentations de Pittsburgh, celui-ci consiste généralement à préserver les apparences d'une communauté

urbaine homogène.

Dans ce contexte, l'utilisation du médium par Paul Kellogg et ses collaborateurs marque un tournant tout à fait repérable. Le *Survey* reprend à son compte quelques-unes des figures établies de la photographie urbaine, déconstruit peu à peu ces modèles, et propose finalement des formes de représentation moins conventionnelles de la ville et de l'industrie. Ces tentatives de redéfinition du paysage urbain et industriel sont sans doute l'une des nouveautés les plus radicales du *Survey* ; mais elles mettent aussi en évidence certaines de ses contradictions internes, ou du moins ses liens encore très visibles avec la tradition photographique urbaine et industrielle. Ce chapitre postule donc une opposition délibérée, même si ses termes sont parfois ambigus, entre deux systèmes de représentation : d'un côté, une iconographie presque « officielle », du moins nettement dominante, de l'espace urbain au temps de l'industrie triomphante ; de l'autre, son analyse, véritable décomposition visuelle, dans le *Survey*.

Il faut néanmoins souligner en préambule l'extraordinaire prégnance des modèles établis, contre lesquels l'entreprise progressiste n'a pu vraisemblablement lutter à armes égales. Allan Sekula rappelle à propos que le tournant du 20^e siècle est précisément l'époque à laquelle se développe la demande massive pour une documentation industrielle photographique. Les grandes entreprises américaines commencent à accumuler des archives imposantes, utilisées dans les catalogues, la publicité, les articles de presse ou les publications internes.^{note287} On peut ajouter à ce corpus tout un pan de l'imagerie destinée au grand public (cartes postales, livres illustrés, presse) pour se faire une idée de la gigantesque puissance d'évocation de la machine industrielle américaine à travers le médium photographique. Une synthèse rapide de cette diversité iconographique est esquissée, à travers quelques exemples, dans les chapitres qui suivent. Qu'ils soient directement salariés des grandes industries, ou praticiens indépendants recrutés ponctuellement pour photographier les usines et leur cadre urbain, des dizaines de professionnels anonymes ont façonné l'image projetée par la ville industrielle dans l'Amérique du tournant du siècle. Face à cette réalité massive, les efforts de praticiens tels que Lewis Hine, principal photographe du *Survey*, ont sans doute été insuffisants pour modifier immédiatement les conventions établies. David Nye ne suggère pas autre chose lorsqu'il souligne, dans son étude sur l'iconographie industrielle de la General Electric, que la quantité d'images publiées par cette compagnie dans certains de ses journaux internes dépasse, et de loin, le nombre d'images « réformatrices » diffusées auprès du public américain par *The Survey Graphic*, descendant direct de *The Survey*.^{note288} L'étude très complète de Nye démontre que dans l'élaboration d'une image industrielle cohérente, engagée dès la fin du 19^e siècle par General Electric, les moyens déployés et la diffusion des photographies à un public « captif » (les employés de l'entreprise) ont sans doute permis d'imprimer de manière relativement efficace les représentations officielles des grands groupes industriels.

Le travail de David Nye, qui porte sur une société précise et sur la mise en place d'une iconographie fortement codée dans des publications à usage interne, ne permet pas de tirer des conclusions définitives sur les modèles vus et adoptés par ce qu'on pourrait appeler « le grand public ». Toutefois, les modèles de représentation industrielle étaient parfaitement établis, et quasi immuables, dans la plupart des publications susceptibles d'utiliser la photographie au tournant du siècle. Les albums et les périodiques nationaux, dont nous tirerons tous les exemples proposés ici, offrent de la ville industrielle une image extrêmement stable, et à certains égards pas si lointaine du monde de la General Electric. Car les diverses images présentées ici font apparaître une sorte de contamination des représentations urbaines par la toute-puissance de l'usine. Ce mélange des genres est l'un des thèmes visuels récurrents du *Survey*.

Dans un premier temps, notre étude se concentre surtout sur la forme dominante de la représentation urbaine, c'est-à-dire le panorama : cette vision synthétique et souvent triomphante de la grande ville puise ses sources dans une sorte de « sublime industriel », que nous tenterons de définir, mais aussi dans le rôle traditionnel assigné à la technique et à l'industrie (dont la photographie est l'un des plus brillants rejets), comme instrument d'exploration et de conquête. La vue panoramique se présente comme la forme conventionnelle du triomphe urbain et industriel sur l'espace américain.

Aux yeux des auteurs du *Survey*, cette vision omniprésente s'impose par la force des choses, mais sa légitimité reste à démontrer. Le chapitre quatre tentera de suivre les réformateurs, et leurs photographes, derrière les façades sans épaisseur du panorama urbain traditionnel. Il est possible de distinguer au moins trois stratégies récurrentes, dans les six volumes du *Survey*, visant à rendre une certaine complexité à ce véritable « décor » urbain et industriel. La première revient à en explorer les coulisses. On retrouve ici de nombreux ingrédients du travail de Jacob A. Riis, en 1890, et de celui des *muckrakers*. Kellogg, on l'a vu, reconnaît s'inspirer de cette tradition journalistique. Il s'agit d'explorer les profondeurs de Pittsburgh, et la photographie permet la révélation d'une « ville noire », d'un monde caché et souterrain qui serait en fait la réalité urbaine, dissimulée par les trompe-l'œil trop clinquants du panorama industriel.

Cette stratégie de l'exploration atteint toutefois rapidement ses limites. L'iconographie progressiste élabore donc des approches plus subtiles, qui confèrent au panorama une complexité radicalement nouvelle, une espèce de troisième dimension visuelle qui transforme la ville en espace social. Ces formes s'opposent nettement à la seule logique technique et économique, dont le panorama traditionnel est une icône bi-dimensionnelle, simplificatrice et généralement optimiste. Quelques exemples de cette reconstruction photographique du paysage industriel permettront de préciser les modalités de cette dimension visuelle caractéristique du *Survey*.

On s'intéressera enfin à une troisième stratégie de redéfinition photographique de la ville industrielle. Cette approche joue de l'une des composantes essentielles du panorama urbain, la photographie de type « monumental ». Lorsque les gratte-ciel ou les bâtiments industriels trouvent leur place dans le *Survey*, leur statut est généralement altéré : loin de tenir lieu de symboles triomphants de l'orthodoxie économique, sociale et culturelle, ces monuments revus et corrigés par la vision progressiste prennent à leur tour une complexité jusque-là totalement insoupçonnée.

A travers ces exemples, le *Survey* révèle la mise en place d'un regard photographique critique, ou du moins analytique. Cette problématisation du point de vue est une définition possible de l'entreprise chapeautée par Kellogg : le *Survey*, en effet, vient faire concurrence aux représentations proposées par la forme traditionnelle, encore bien vivante au début du siècle, des albums photographiques. Au-delà même des clichés eux-mêmes, considérés individuellement ou en courtes séries, il faut en effet se demander comment l'imagerie du *Survey*, prise en compte dans sa globalité, permet de proposer un regard inédit sur la ville. Cette iconographie foisonnante, répartie entre six ouvrages quelque peu hétéroclites, voire ponctuellement incohérents, n'est pas seulement la manifestation visuelle de la nouvelle hétérogénéité spatiale de la ville, ou des ambiguïtés du Progressisme. On doit y voir aussi l'émergence d'une conception moins simpliste de ce qu'est réellement un ensemble urbain, en même temps que la critique d'une certaine forme de lyrisme photographique, consacré depuis le 19^e siècle à magnifier l'espace américain et sa conquête. Redéfinis par le *Survey*, le panorama urbain et ses totems révèlent l'espace mouvant et problématique du nouveau monde industriel.

CHAPITRE TROIS : LA TRADITION PANORAMIQUE

L'entreprise progressiste, et son utilisation du médium photographique, ne peuvent se comprendre que dans leur relation avec les formes traditionnelles de l'iconographie urbaine et industrielle. Il nous semble pouvoir avancer que les auteurs du *Survey* tentent de faire pénétrer leur public dans les coulisses de ce décor de gratte-ciel et d'usines, dont le panorama est alors la forme dominante. Il faut toutefois poser en préambule que ce paysage a si fortement imposé ses codes qu'il n'est pas toujours facile d'en dénoncer l'illusion. Une étude attentive, pour l'agglomération de Pittsburgh, des conventions iconographiques les mieux établies conduit à examiner leur statut dans les pages du *Survey*. On y trouvera d'abord les preuves de la prégnance de ces modèles, avant de découvrir, sur de nombreux exemples, leur remise en cause massive, par l'image aussi bien que par le texte.

I. La fascination industrielle

Il a déjà été souligné combien la puissance industrielle de Pittsburgh inspirait les commentaires les plus enthousiastes de certains contemporains. On ne serait donc pas surpris de découvrir dans la production photographique de la période un écho au lyrisme ambiant. Cette production iconographique existe en effet, mais on peut sans doute en trouver les origines dans la tradition des paysages photographiques du 19^e siècle, où elle puise une partie de ses modèles, et de ses principes. On peut même dire en quelque sorte qu'elle les redouble, au sens où le 19^e siècle photographiait la nature américaine pour en exprimer le sublime, mais aussi la conquête. En s'attachant à rendre la majesté des grands espaces industriels, l'imagerie urbaine inverse en quelque sorte les thèmes, et en vient presque à suggérer que ce sont les marques mêmes de la conquête qui font la grandeur du paysage.

A. Un « sublime industriel » ?

Dans son introduction au livre de Michael Lesy, *Bearing Witness*, Warren I. Sussman cite Edmund Burke et sa définition du sublime pour tenter de rendre compte de l'esthétique dominante d'une grande partie de la production photographique entre la fin du 19^e siècle et le début du 20^e. Cette définition, qui fait de la terreur le moteur des « émotions les plus intenses que l'esprit est capable de ressentir »,note289 paraît parfaitement appropriée aux formes spécifiques de la photographie industrielle au tournant du siècle. On pense d'abord, pourtant, aux grands photographes de l'Ouest américain. Eva Weber, parmi d'autres, souligne par exemple à quel point les vues composées et commercialisées par des praticiens comme Eadweard Muybridge, dès les années 1860, relèvent de cette esthétique du « sublime », d'ailleurs parfaitement en phase avec les évolutions contemporaines de la peinture paysagiste américaine :

« The sublime, which emphasized soaring peaks, plunging precipices and stormy skies invoked in its viewers overwhelming feelings of awe, confusion and terror.

[...] Muybridge employed stylistic devices of the sublime, emphasizing extremes of point of view, lighting effects, shape and distance. »note290

Si une telle description du style de Muybridge reste pour le moins succincte, il reste intéressant de garder à l'esprit certains des thèmes évoqués ici. La fascination des contemporains pour la puissance industrielle de Pittsburgh se double en effet dans les textes d'un sentiment de crainte. Le terme « *awe* », utilisé par Weber, offre sans doute l'une des clefs essentielles à la compréhension des photographies urbaines proposées au public, quarante ans après les premières images prises au Yosemite par Muybridge. Une telle lecture peut s'appuyer, par exemple, sur des textes tels que le « *Pittsburg* », publié en 1908 par Charles Henry White dans *Harper's Monthly*. Cet article traduit à la fois une fascination apeurée pour la majesté des paysages naturels et une exaltation inquiète des capacités de la technologie à dominer ceux-ci. Si l'on en croit David Nye, ce mélange caractérise en fait le « sublime technologique américain » depuis ses origines, dans les années 1830.note291 Comme les explorateurs du 19^e siècle, White doit d'abord vaincre les obstacles naturels pour se hisser sur une colline au-dessus de Pittsburgh. De là, la vision qui s'offre à lui surpasse le spectacle offert par la vallée du Yosemite ou les plus hauts sommets des Montagnes Rocheuses :

« Late one afternoon, after a tortuous climb across a rugged country that heaves in billows like the ocean, we emerged on one of the great hills encircling the city. Below us lay Pittsburg, the huge, smoldering, roaring monster, flecking the uniform gray of its background with white puffs of steam. Upon the ear fell muffled detonations, varied at times by the distant metallic shriek of steel or the rumbling groan of tons of red-hot metal, twisted and tortured into new shapes.

A shimmering silver river, spanned by many bridges, threads its way between two great rocky promontories and loses itself in the exquisite distance of gray mist faintly flushed with an

opalescent pink, where the forest of mammoth stacks is belching clouds of smoke and iron-ore dust, sending great banks of rose-colored smoke soaring, tumbling, and rolling upward in phantasmagoric shapes.

[...]

‘I wonder whether an artist can ever render the significance of this,’ I ventured, after saturating myself with the vista. »note292

Ce texte, dont on rappellera qu’il est exactement contemporain des premiers textes du *Survey*, constitue un exemple extrême de ce sublime industriel où le paysage urbain se fond dans un écrin naturel dont il intensifie la beauté, tout en lui conférant une dimension explicitement monstrueuse. La rivière d’argent mêle le thème naturel et le symbole industriel à travers l’évocation du métal précieux. Les immenses cheminées évoquent les séquoias géants de Californie, la fumée des usines emplît le ciel des nuages, et les promontoires rocheux qui encerclent Pittsburgh semblent soudain comparables à ceux du Yosemite. Le nouveau paysage sublime est bien ce monstre né de l’accouplement d’une nature grandiose et d’une industrie conquérante.

Tous les observateurs, sans doute, ne sont pas aussi lyriques. Mais on trouve même chez John Fitch, dont *The Steel Workers* est sans doute l’un des volumes les plus militants du *Survey*, la même impression irrésistible de puissance se dégageant des usines sidérurgiques. Ces quelques lignes significatives ouvrent le volume :

« There is a glamor about the making of steel. The very size of things - the immensity of the tools, the scale of production - grips the mind with an overwhelming sense of power. Blast furnaces eighty, ninety, one hundred feet tall, gaunt and insatiable, are continually gaping to admit ton after ton of ore, fuel, and stone. Bessemer converters dazzle the eye with their leaping flames. Steel ingots at white heat, weighing thousands of pounds, are carried from place to place and tossed about like toys. Electric cranes pick up steel rails or fifty-foot girders as jauntily as if their pounds were ounces. These are the things that cast a spell over the visitor in these workshops of Vulcan. The display of power on every hand, majestic and illimitable, is overwhelming [...] »note293

Une telle entrée en matière, dans un texte qui prend par la suite un tour beaucoup plus critique, est une concession à laquelle Fitch ne peut se dérober. Si le « glamour » sidérurgique, pour reprendre ses termes, n’est pas toute la vérité sur Pittsburgh, il en constitue pourtant le « cliché » dominant. En le reprenant dès la première page de son texte, Fitch annonce d’entrée l’ampleur de la tâche qui l’attend : celle de nuancer, voire de combattre, la fascination irrésistible exercée par le gigantisme industriel. Dans *Work-Accidents and the Law*, Crystal Eastman laisse elle aussi s’exprimer le mélange de peur et d’admiration que suscite la machine. Elle reprend, de plus près encore que Fitch, les termes choisis par Weber pour évoquer Muybridge, et surtout la définition proposée par Edmund Burke :

« It is before these rolling mills that the casual visitor stands, awed and fascinated. He sees the red block dumped on the roll table ; he watches it as it passes rapidly back and forth in its trough, growing longer and slimmer after each encounter with the crunching rolls, until it slides smoothly away out of sight, and another ingot comes on. Here, it seems to him, must be the greatest danger to life and limb. »note294

Le processus sidérurgique, qui semble ici se dérouler sans la moindre intervention humaine, subjugué autant qu’il effraie. L’autonomie prodigieuse de la machine implique un danger certain pour son opérateur, qui court sans cesse le risque de perdre un bras, ou la vie. Notons toutefois que l’observateur mis en scène par Eastman dans ce court texte n’est qu’un « visiteur » de passage. Cette figure est celle d’une sorte de touriste découvrant les prodiges de la machine sidérurgique, ce qui explique qu’il soit littéralement fasciné par ce qu’il voit. N’étant ni ouvrier, ni technicien, ni « expert » (ce qu’Eastman est implicitement en tant qu’auteur du livre),

son observation du processus industriel est entièrement passive. Pour un tel spectateur, il s'agit d'une expérience hypnotique. La fascination et la crainte (*awe*) sont peut-être moins inhérents au spectacle de la machine qu'à une certaine forme de naïveté : le rôle d'Eastman et de Fitch serait alors, précisément, de débarrasser le public de cette attirance pour le « glamour » sidérurgique.

On citera pour confirmer cette hypothèse deux passages du livre d'Elizabeth Butler, *Women and the Trades*. Dans le premier, elle évoque elle aussi textuellement la « fascination » qu'exerce sur le visiteur les énormes essoreuses des laveries industrielles. Une fois de plus, le spectacle du fonctionnement des machines est inséparable de la peur qu'elles inspirent.^{note295} Plus loin, dans un chapitre décrivant le petit monde des standards télégraphiques, où travaillent de nombreuses jeunes femmes, Butler en vient même à suggérer que l'attrait exercé par les nouvelles technologies sur le public béotien tient de la magie, voire du charlatanisme. La critique est à peine voilée, mais les termes choisis témoignent aussi de la puissance d'un « merveilleux technique », qui offre à l'observateur un spectacle dont il peine à comprendre les rouages, et qu'il contemple passif, hypnotisé, et vaguement inquiet :

« The main office of a telegraph company impresses the uninitiated observer but does not enlighten him. All that electricity implies of the miraculous seems expressed in the keys of the Morse instrument and in the wizardry of control that connects the operator at the board with his co-worker a thousand miles away. »^{note296}

De la manière la plus explicite, Butler assimile le pouvoir de fascination de la machine et l'ignorance de « l'observateur » naïf. Comme Eastman et Fitch, elle prétend donc « éclairer » ses lecteurs, et démystifier le prodige technologique. Reconnaisant l'évident pouvoir hypnotique de la machine, Butler l'attribue pour l'essentiel à une méconnaissance profonde des procédés techniques qui lui donnent sa force. Le « sublime technologique » relèverait donc, dans une certaine mesure, de la superstition.

Doit-on en conclure que les réformateurs ne sont pas dupes de cette fascination pour la technologie ? La réalité n'est pas si simple, notamment si l'on se fie à l'iconographie qui sert de contrepoint visuel aux analyses du *Survey*. La confrontation d'une photographie, d'une illustration et d'un texte, tous reliés directement au *Survey* ou en faisant partie intégrante, viennent relativiser la portée de la distance critique que l'on discerne sans peine chez Fitch, Eastman ou Butler.

Le 2 janvier 1909, l'un des numéros de *Charities and the Commons* qui présente les conclusions du *Survey* offre à ses lecteurs une double page : en vis-à-vis, une illustration signée Joseph Stella et un poème de Richard Realf intitulé *Hymn of Pittsburgh*. Sur l'image peinte par Stella - une vue générale de la ville couverte des volutes des cheminées d'usine - la vision industrielle revêt un caractère particulièrement spectaculaire et quelque peu inquiétant. Telle est du moins l'interprétation encouragée par sa proximité avec le poème de Realf, qui lui sert explicitement de commentaire. Dans ce texte, Pittsburgh est présentée comme la fille de Vulcain. Ayant percé les secrets du feu, cette nouvelle figure de Prométhée est désormais capable de jeter des ponts sur les fleuves et les rivières, et de construire la voie (ferrée ?) du progrès humain. Dès la fin de la première strophe, la dimension mythique de cette vision de la sidérurgie pennsylvanienne est posée :

« I think great thoughts strong-winged with steel,
I coin vast iron acts,
And weld the impalpable dream of Seers
Into utile lyric facts. »^{note297}

Chaque mot, ici, mérite d'être pesé à sa juste valeur. Il faut signaler d'abord la nuance du titre, qui n'est pas l'hymne « à Pittsburgh » (*to Pittsburgh*), mais bien « de Pittsburgh », celui par lequel la ville chante ses propres exploits, écrit sa propre légende. C'est elle qui pense, qui produit, qui concrétise le rêve des hommes. En d'autres termes, son existence et son fonctionnement, symbolisés par les fumées de l'illustration de Stella, sont à la fois la matérialisation et la matrice de l'utopie américaine revisitée par l'industrialisation. Dans ce

contexte, déjà exploré lors du chapitre précédent, ce sont les trois derniers mots retenus ici qui doivent surtout attirer notre attention. Ils posent en quelque sorte l'essentiel de la thématique visuelle qui fonde la majeure partie des représentations de la ville et de l'industrie depuis le dernier tiers environ du 19^e siècle. Ces « faits lyriques utiles », ce sont notamment les grands signes symboliques de la puissance industrielle, les « actes de fer » que sont les gratte-ciel et les ponts, dont la photographie ne manque pas de célébrer la majesté. Cinq ans plus tard, *The Pittsburgh District* reprend en ouverture le texte de Realf et l'image de Stella, confirmant ainsi la permanence de ces représentations.

Ce détour par le texte et la peinture permet en effet de revenir à l'image photographique sans risque de se fourvoyer, et de comprendre à sa juste valeur le cliché qui ouvre la volume collectif intitulé *Wage-Earning Pittsburgh*. Cette image anonyme, à l'évidente valeur spectaculaire, reprend et amplifie le thème visuel déjà exploité par Stella, à savoir la redéfinition du paysage par la puissance industrielle. Le motif de la fumée faisait office, dans l'illustration de *Charities*, de lien organique entre le monde naturel et le monde industriel. La couleur, la matière et la texture de l'air et du ciel étaient redéfinis par la seule puissance des hauts-fourneaux. Ici, la photographie propose une variation nocturne des mêmes thèmes, qui tire le meilleur parti possible d'un contraste noir / blanc poussé à son paroxysme (Figure 1).



Figure 1 : River at Night(*Wage-Earning Pittsburgh*, frontispice).

Intitulée *River at Night*, cette image est d'abord remarquable par le fait que la rivière dont il est question dans la légende (la Monongahela) serait totalement invisible sans certains reflets lumineux extrêmement vifs.^{note298} Cet effacement du « paysage naturel », dont la légende porte encore le souvenir, montre bien le glissement qui s'effectue en faveur de la composante industrielle du décor. L'image proposée forme un ensemble essentiellement noir, ciel et eau confondus, qui n'échappe au néant visuel que par la grâce des foyers lumineux incandescents qui s'échappent des hauts-fourneaux et illuminent la nuit. Ce ne sont donc pas tant les bâtiments eux-mêmes qui créent l'image (d'autres types de photographie s'organisent autour d'eux), que la manière dont ils redessinent l'espace qui les entoure. En fournissant la source lumineuse sans laquelle la photographie serait impossible, les usines Jones & Laughlin ne font rien moins qu'usurper la place et le rôle du soleil dans le fonctionnement du médium photographique.^{note299} « *Fiat lux* », en quelque sorte : la sidérurgie crée ici littéralement le paysage. Paul Kellogg, dans *Charities and the Commons*, ne dit rien d'autre :

« But it is at night that the red and black of the Pittsburgh flag marks the town for its own. The lines of coke ovens seen from the car windows have become huge scythes, saw-edged with fire. The iron-sheathed mills are crated flame. Great fans of light and shadow wig-wag above furnaces and converters. From Cliff street, the lamps of Allegheny lie thick and clustered like a crushed sky, but from the bridges that span the Monongahela between the mills [...] the water welds the sparks and the yellow tumult, and you feel as if here were the forges of the sunrise, where beam and span and glowing plate are fabricating into the frameworks of dawns that shall 'come up like thunder.' »^{note300}

Les flammes et la rivière lumineuse, ou les cheminées qui transforment le ciel, sont autant d'images réminiscentes du texte de Charles Henry White dans *Harper's Weekly*. Mais Kellogg va plus loin encore : le spectacle nocturne de Pittsburgh sublime le paysage naturel et rend possible le jour nouveau. Dans le fracas de la nuit, « les forges de l'aube » réinventent à la fois le territoire et l'avenir du pays.

Des images du type de *River at Night* ne sont certes pas majoritaires, ni dans le *Survey* ni dans les publications contemporaines sur Pittsburgh. Leur persistance - et le nombre de textes fondés sur ces visions nocturnes - suggère néanmoins que la dimension quasi mythologique de la puissance sidérurgique fonde une part non négligeable de l'imagerie traditionnelle de la grande cité industrielle. Exactement contemporain de *Wage-Earning Pittsburgh*, le volume intitulé *The Pittsburgh District : Civic Frontage*, propose une première page de texte ornée d'une nouvelle image signée Stella, et intitulée *Pittsburgh : Night*. Les fumées sombres des usines strient la lumière pâle de la lune : la présence toujours aussi menaçante de la puissance industrielle n'a rien perdu de son impact iconographique.^{note301} D'autres photographies, telles que *Night Scene in Downtown Pittsburgh*,^{note302} *Pittsburgh at Night*,^{note303} ou *Freight Yards at Night* ^{note304} déclinent les mêmes effets nocturnes à divers moments du *Survey*. Les éclats incandescents projetés par les lumières de la ville et les flammes des hauts-fourneaux montent de la fonte des minerais comme autant d'éruptions volcaniques. L'obscurité qui les entoure est lourde des menaces potentielles qu'une telle puissance pourrait engendrer. Ces images, dans le lignée du travail d'un Stella, d'un Realf ou d'un Charles Henry White, permettent donc de baliser une première approche des représentations de Pittsburgh proposées par les Progressistes. Le *Survey*, peut-être malgré lui, est aussi un avatar de cette vision d'un « sublime » industriel, où la majesté des usines définit le paysage, et en marque la grandeur presque effrayante.

Doit-on réellement s'étonner de ce glissement visuel du naturel vers l'industriel, un peu plus d'une décennie après que Turner eut annoncé la fermeture de la « frontière » de l'Ouest ? Kellogg, qui semble avoir lu ce dernier, affirme que « la ville est la frontière d'aujourd'hui », puisque toutes les terres disponibles ont été conquises et distribuées.^{note305} On est tenté de lire dans cette constatation d'un espace totalement civilisé et balisé les conditions de la disparition de certains des éléments constitutifs du sublime inspiré de la nature : la nouveauté et l'inhumanité radicale de certains paysages, mais aussi la « terreur » inspirée par l'inconnu et la découverte.^{note306} C'est d'ailleurs ici, sans doute, que s'articule une deuxième dimension du lien entre l'esthétique de la photographie urbaine et industrielle au tournant du siècle et les traditions iconographiques du 19^e siècle. Si l'industrie remplace peu à peu la nature, c'est aussi parce qu'elle a elle-même contribué à la conquête et à la maîtrise du territoire national : en ce sens, son rôle est parallèle à celui de la photographie, elle-même fille de la technologie moderne.

B. La photographie et la conquête

Photographier l'essor industriel, revient en quelque sorte à célébrer le succès de la conquête de l'espace américain, et donc, par association, le triomphe de la photographie en tant qu'instrument privilégié des entreprises d'exploration et d'exploitation du territoire américain. Comme le résume Naomi Rosenblum, qui pense surtout à des clichés réalisés dans les années 1860-1880 :

« 19th-century photographs of American industry concentrate on depicting the individuals responsible for taming, dominating and bending to their wills [...] the vast virginity of the

Pourtant, il ne s'agit pas seulement de faire l'éloge des conquérants, ni d'immortaliser leurs exploits pour en témoigner au fil des pages des livres d'histoire. Sans doute est-ce d'abord la nature technique de la photographie, combinée à la fascination pour la nature américaine, qui définit ce qu'Anne Baldassari a pu appeler les « paysages véhiculaires », esthétique mêlant les dimensions géographique et symbolique. Selon ce modèle, l'appareil photographique est d'abord associé au chemin de fer et, suivant l'avancée de ce dernier, « annexe par métonymie le territoire inconnu au territoire du visible ».note308 Il en résulte une esthétique propre à la photographie de paysage américaine, qui mêle le goût pour le pittoresque et la pureté nouvelle des lignes. Mais plus fondamentalement en ce qui nous concerne :

« Il en ressort une sorte de 'métanalyse' du code technique, et la mise à plat de ses termes élémentaires : la primauté du code visuel-technique sur le code référentiel-pictural ; la notation de l'espace comme signe abstrait, antinomique à l'assimilation culturelle, et dont le seul mode d'appropriation réside dans la prise de vue [...]

Cette phase de la photographie de frontière se poursuit avec des expéditions d'un genre nouveau : expéditions géologiques en vue de localiser les richesses naturelles du pays [...]. Durant cette seconde phase, le nouveau territoire est partagé en espaces-économiques et en espace-nature, avec la création des Parcs Nationaux [...]

La désignation des monts et canyons de ces parcs par les noms des photographes de frontière qui, les premiers, révélèrent leurs natures, est significative de la place qui leur est reconnue dans l'histoire de l'édification du territoire. »note309

On ne peut donc se contenter de transposer le « sublime » du 18^e siècle à la production photographique du 19^e siècle. Même si la fil n'est pas coupé, comme on a essayé de le montrer plus haut, la photographie joue déjà un rôle actif dans la redéfinition de ce qu'on appellera le « paysage », terme qu'il faut comprendre de la manière la plus extensive, non seulement comme un genre pictural, mais plus généralement comme un mode d'appréhension de l'espace. Ainsi représenté, il garde toute sa grandeur. Mais l'utilisation de la photographie permet notamment de répertorier le territoire géographique, et d'en déterminer les utilisations possibles, glorifiant ainsi le sublime naturel dans les Parcs Nationaux tout en recensant les ressources exploitables des régions minières. Sans la photographie, peut-être le « territoire » américain, au sens où le définit Baldassari,note310 se serait-il constitué très différemment. Peut-être n'aurait-il jamais été véritablement « conquis ». L'image photographique joue en effet un rôle crucial dans l'appropriation de l'espace : elle explore, mesure, classe, morcelle, partage, et participe ainsi activement à la maîtrise du continent :

« [...] la pratique du paysage s'inspire d'une pratique scientifique de la description telle quelle de la cartographie, le dessin d'architecture, la vue géologique et urbaine et l'observation astronomique, qu'elle inspire en retour, pratiques descriptives et taxinomiques dont le but premier est la maîtrise, la conquête et la possession du monde naturel. »note311

Ou, pour reprendre la formule lapidaire de Susan Sontag :

« To collect photographs is to collect the world.
[...]

To photograph is to appropriate the thing photographed. It means putting oneself into a certain relation to the world that feels like knowledge - and, therefore, like power. »note312

On doit sans doute relativiser, comme le fait d'ailleurs Sontag, l'idée d'un « pouvoir » conféré par la seule photographie. Le contrôle du territoire est ici largement symbolique, puisqu'il n'est qu'une « impression » de

connaissance. Jean Kempf, de son côté, souligne la « paranoïa » caractérisant ce recours constant à la collection et au catalogue, notamment photographique, pour « marquer son territoire et affirmer sa maîtrise sur le monde ». Cette pratique aurait pour vertu principale de donner aux Américains « le sentiment de bien toujours appartenir à une nation, une et indivisible ».note313 La photographie, à nouveau, serait donc affaire d'impression, ou du moins de symbole : pour Alan Trachtenberg, la « possession » photographique de l'Ouest américain est peut-être moins une question de propriété, de contrôle et d'exploitation effective de l'espace, que d'intégration symbolique des régions explorées au sein de la communauté nationale.note314 Du point de vue politique, cette dimension paraît confirmée par le fait que le gouvernement fédéral américain a largement mis à contribution la photographie lors des entreprises d'exploration géologique des années 1860-1880, ainsi que l'a montré de manière extrêmement concrète et convaincante François Brunet.note315

Ce souci constant de collecter les vues de l'Ouest américain pour tenter de constituer une image du territoire national a aussi pour conséquence, sinon pour but, de célébrer le rôle de la machine dans l'élaboration de ce même territoire. Par sa nature même, la photographie symbolise la transformation d'une nation qui célèbre à la fois son patrimoine naturel, nouveau jardin d'Eden, et sa domination par l'homme et la technique. L'image célèbre et exploite, presque simultanément, les immensités américaines. On reprendra ici la formulation de Jean Kempf, pour qui :

« La photographie semblait constituer un point d'entrée idéal dans ce vaste domaine du mythe et de la construction de la nation car elle est, en elle-même, une métaphore opératoire, tant sur le plan structurel qu'historique, de la conquête du continent à l'organisation sociale des Etats-Unis d'Amérique. Née avec l'explosion territoriale de la seconde moitié du 19^e siècle, fille de production de masse, outil de maîtrise et de possession du réel, illusion presque idéale de reproduction exacte de ce réel [...] la photographie est l'outil malléable par excellence d'un état de développement du capitalisme industriel. »note316

Cette ambivalence constante entre utilitarisme et idéalismenote317 permet de comprendre le glissement progressif que nous avons tenté d'analyser plus haut à travers les exemples de *River at Night* et du texte de Kellogg sur les « forges de l'aube », expressions parallèles d'une re-crédation de la nature par la technologie. Pour synthétiser une évolution qui n'est évidemment pas linéaire, et qui connaît de nombreux revirements et de multiples variations, on peut donc avancer le schéma suivant : hors quelques espaces préservés (Parcs Nationaux, par exemple) le sublime naturel est dompté par la machine (le train - la chambre photographique) et se voit concurrencé par une esthétisation croissante de la machine elle-même, et surtout de son empreinte sur un « paysage » devenu territoire économique. La prégnance de cette vision dans la photographie semble confirmée, de manière massive, par la production de cartes postales du début du siècle. Selon Michel Deguy, commentant les thèmes de la collection d'Andreas Brown :

« Le paysage des pionniers a été irrémédiablement transformé par les cheminées d'usine, les chemins de fer, la publicité. Mais c'est toujours le progrès qui est montré, ou du moins une intégration confiante à la marche du temps. »note318

L'hypothèse selon laquelle la photographie consacre l'emprise sans cesse croissante de la technologie et de l'industrie sur le paysage américain, notamment dans sa composante urbaine, semble confirmée par un certain nombre d'images, tirées du *Survey* et de quelques publications contemporaines. Sur ces photographies, le panorama s'éloigne des représentations spectaculaires du sublime industriel pour proposer l'image d'une ville modelée par l'ordonnement industriel.

II. La ville-usine, modèle idéal

Le contexte iconographique défini en préambule ne permet que de dessiner à grands traits un système de représentations au sein duquel le *Survey* tente à partir de 1909 d'introduire des nuances plus ou moins marquées. Il ne saurait être question ici d'établir une typologie exhaustive des conventions visuelles en

vigueur à cette époque dans la presse ou l'édition. Il serait illusoire d'espérer couvrir entièrement le champ ainsi défini. Le nombre de praticiens et d'images est tel qu'une entreprise de ce type n'aurait guère de sens, dans un domaine où les variations sont constantes. On renchérira donc volontiers sur les propos de David Nye lorsqu'il affirme:

« Industrial photography should not, therefore, be considered a single genre. It consisted of a set of representational strategies that varied from one subject to the next and that often originated elsewhere. »note319

Non seulement il nous paraît évident, comme nous l'avons montré plus haut, que les formes de représentations de la ville industrielle (un champ plus large encore que celui défini par Nye) déclinent des modèles qui leur sont antérieurs, mais de plus, les multiples ramifications esthétiques sur lesquelles se greffent constamment des branches nouvelles découragent à l'avance toute prétention taxinomique. Il est toutefois possible d'exposer les grands traits de l'une des figures de style les plus courantes dans les représentations photographiques de Pittsburgh, le panorama, dont les diverses formes permettent de deviner l'emprise croissante des modèles industriels sur l'organisation de la cité.

Dans ce type d'image, les marques visuelles d'une fascination pour le nouvel ordre urbain paraissent multiples et incontestables. Mais il paraît tout aussi clair que le lyrisme d'un Charles Henry White, peignant Pittsburgh sous les traits d'un « monstre rugissant », est le plus souvent tempéré par les capacités de contrôle et d'organisation de l'espace propres à la photographie. Ainsi, vue dans son ensemble, la nouvelle ville-usine est le plus souvent un monstre dompté. La photographie, si elle emprunte parfois au sublime à l'occasion de certaines vues nocturnes, s'efforce de faire de Pittsburgh - à la lumière du jour - un symbole de progrès et de prospérité. Le prise de contrôle sur l'espace et le paysage est ainsi la forme la plus courante de la fascination pour la machine industrielle.

Cette capacité du panorama à construire une identité à la fois magnifiée et rassurante de la ville est précisément l'un des « clichés » que les auteurs du *Survey* vont s'attacher à remettre en cause, mais auquel ils cèdent à l'occasion. Ce système de représentation, dominant dans les publications de l'époque, tend vers une forme de synthèse visuelle, suggérant une cohérence spatiale et sociale dont on a vu, au cours du premier chapitre de cette étude, qu'elle était justement au centre des préoccupations de l'Amérique du début du 20^e siècle.

A. Le panorama urbain

Le premier intérêt de la représentation panoramique de la ville est en effet de rendre une cohérence à l'ensemble architectural pourtant de plus en plus varié que nous avons décrit plus haut. Si l'espace urbain se spécialise et donc perd de son homogénéité, la vision panoramique permet d'embrasser d'un seul regard l'ensemble de la ville et ainsi, en quelque sorte, d'en gommer les variations, les incohérences, ou tout simplement de lui donner une forme compréhensible. Dans son histoire des représentations de la ville américaine, Anselin Strauss rappelle cette nécessité inhérente à l'espace urbain, et qui se fait de plus en plus pressante au fur et à mesure que le ville s'étend :

« Not only does the city-dweller develop a sentiment of place gradually, but it is extremely difficult for him even to visualize the physical organization of the city and even more, to make sense of its cross-current activity. Apparently an invariable characteristic of city life is that certain stylized and symbolic means must be resorted to in order to 'see' the city. The most common recourse in getting a spatial image of the city is to look at an aerial photograph in which the whole city - or a considerable portion of it - is seen from a great height. Such a view seems to encompass the city, psychologically as well as physically. »note320

De cette analyse, sans doute serait-il prudent de retirer, du moins pour les contemporains, les termes « stylisé » et « symbolique ». Si l'historien est fondé à analyser de la sorte le fonctionnement de ces images, il convient de souligner que le pouvoir mimétique de la photographie, ainsi que son statut bien établi d'instrument scientifique, confèrent aux vues proposées au public le pouvoir de « prouver », en quelque sorte, la rationalité du monde urbain. Comme le souligne l'historien de la photographie Peter B. Hales, la réputation d'« honnêteté visuelle » de l'appareil photographique offre une garantie rassurante au citoyen inquiet de l'évolution de son environnement :

« If these views succeeded in revealing order to contemporary viewers, then it was reasonable for viewers to assume that order did exist beneath the confusing order of the city. Thus the camera became less a mechanism of description than one of analysis. »^{note321}

La distinction proposée ici par Hales, entre description et analyse, n'est pas sans importance, même s'il nous semble que le mot de « synthèse » serait plus approprié pour le second terme. L'interprétation de Hales s'appuie sur sa comparaison des vues urbaines composées d'une image unique, utilisées dans toutes les publications du début du 20^e siècle, avec les panoramas composés de plusieurs photographies juxtaposées, du type de ceux réalisés par Muybridge à San Francisco en 1878.^{note322} Peter Hales vante à juste titre la richesse de détails de ces derniers, la manière dont chaque habitant de San Francisco pouvait, s'il le voulait, repérer sa rue, sa maison, la fenêtre de sa chambre. De même, il insiste sur le fait que par leur gigantisme, ces panoramas composés ne pouvaient être embrassés d'un seul regard, qu'ils demandaient une sorte de déambulation, ramenant en quelque sorte le spectateur au rôle du piéton de la première moitié du 19^e siècle, parcourant la ville américaine à une époque où celle-ci pouvait encore se traverser à pied.

On se permettra de surenchérir, et d'ajouter deux éléments de réflexion. D'une part, sur ces panoramas composés, ce n'est pas seulement le point de vue du spectateur qui est mobile, mais aussi celui du photographe. En effet, Muybridge a fait tourner son appareil de quelques degrés - même si c'est autour d'un point fixe - entre chacune des 11 prises de vue qui forment son panorama de San Francisco. D'autre part, la représentation ainsi constituée est composée à partir du cœur de la ville, le photographe ayant choisi de se placer sur l'une des nombreuses collines qui constituent sa géographie accidentée. Vision « descriptive », donc, comme le souligne Peter Hales, mais aussi regard interne à la ville (et non « point de vue » extérieur), et surtout mise en oeuvre d'une représentation qui ne peut se résumer à un seul cadrage, à une « plaque » unique. Chacun des onze panneaux de Muybridge se continue sur le suivant, mais appelle aussi le huitième, ou le onzième, au loin, vers lequel il faut faire l'effort d'aller, ou du moins de porter le regard. Or cette contrainte imposée au spectateur naît au moment de la « prise de vue », nécessairement plurielle. Onze plaques, ce sont autant d'efforts délibérés, autant de visées. Le cadre photographique bute ici sur ses propres limites, même si tout l'effort de Muybridge cherche précisément à les surmonter. L'oeil qui cherche à « visualiser » la ville ne parvient pas à l'englober. Il ne la réduit donc pas à une simple « vue », il ne la « domine » qu'au prix du mouvement, et du déplacement, qui trouvent ensuite leur écho dans le va-et-vient continu du spectateur, d'une image à l'autre.

Chez Muybridge, la photographie est donc certes déjà un instrument de maîtrise, mais celle-ci passe toujours par l'exploit, la prouesse technique et l'exploration. Les onze vues sont les onze étapes de la conquête visuelle. Le gigantisme de l'oeuvre, s'il célèbre d'abord le photographe-conquérant, est aussi en soi un hommage à la richesse de la réalité urbaine, alors pourtant que les contraintes techniques (temps de pose notamment) semblent vider la ville de ses habitants. Sur de telles images, San Francisco possède encore une « profondeur de champ » qui ne la réduit pas à un cliché en deux dimensions.

Une vingtaine d'années plus tard, Pittsburgh n'apparaît jamais sous des formes aussi complexes dans les principales publications locales ou nationales. La conquête est chose entendue ; la ville elle-même en est le symbole. Pittsburgh est donc bien installée dans les conventions de ce que Hales appelle « *Grand Style urban photography* », et dont le panorama « simple », réalisé en une seule prise de vue, est la figure obligée. Dans le cas de Pittsburgh, cette pratique est d'autant plus prisee qu'elle est facilitée par le site où s'est développée la

ville. Au nord et au sud, les rives de l'Allegheny et de la Monongahela sont extrêmement escarpées, et offrent un point de vue « imprenable » sur le centre et certaines des usines installées au bord des voies navigables. Notons toutefois que ces promontoires sont situés en bordure de la ville, et non en son centre, comme c'est le cas à San Francisco. La vision qu'ils offrent est donc extérieure, et immédiatement synthétique, même si elle reste en tout point éminemment spectaculaire. Il n'en reste pas moins que le paysage qu'elle offre se réduit à une silhouette, un « cliché », avec tout ce que ce terme suggère de schématisme.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler au passage un détail significatif : le « tableau » extraordinaire suggéré par le texte déjà cité de Charles Henry White dans *Harper's Monthly*, bien que contemporain du *Survey*, n'est pas constitué de photographies, mais de gravures réalisées par l'auteur lui-même. Chacune de ces illustrations est accompagnée d'une légende qui est en réalité un titre, évocateur de la fascination subjuguée de White pour le décor qui s'offre à lui.^{note323} On est en droit de penser que l'image photographique, telle qu'elle apparaît alors dans la majorité des publications, ne convient pas aux intentions de White. En effet, ce n'est pas seulement le point de vue qui fait le sublime, mais aussi la mise en valeur des effets les plus spectaculaires de l'industrie : le bruit presque infernal, relevé dans le texte, mais aussi la fumée et la lumière, omniprésents aussi bien dans la description que dans les illustrations de White et de Stella, ainsi que sur l'image du *Survey* intitulée *Pittsburgh : Night*.^{note324} Or, répétons-le, ces effets restent minoritaires dans la production photographiques la plus courante.

Le cliché panoramique, au contraire, s'il suggère la majesté et la puissance, exprime en même temps le contrôle, et par extension le progrès. On trouve des vues aux caractéristiques relativement uniformes, mettant en général l'accent sur l'alignement des bâtiments le long de l'une des deux rivières. Sans doute ne peut-on en trouver meilleur exemple que celui du *Pittsburgh Post*, daté du 31 octobre 1910, dont la une est barrée sur toute sa largeur d'une photographie sans doute recadrée (avec l'élimination probable d'une grande partie de l'image occupée par le ciel), ce qui a pour effet d'accentuer sa dimension horizontale et le développement de la ville parallèlement au fleuve. Au-dessus de cette « vue du centre-ville prise un jour ensoleillé depuis le Mont Washington » (ainsi que le précise la légende), le principal titre de cette première page proclame en grosses lettres :

« Pittsburgh's skyline a sign of industrial power »

Une large colonne centrale, sous le cliché, présente une série de ces « statistiques qui prouvent la grandeur (*greatness*) de Pittsburgh ». Les chiffres, une fois de plus, doivent donner la mesure de l'exceptionnelle puissance du plus grand centre sidérurgique du monde. Mais ils ne sont ici qu'un complément au panorama, qui met en valeur la « silhouette » de la ville et résume en une seule image sa majesté. Le *skyline*, ainsi consacré par la photographie, propose une vision d'ordre et d'harmonie qui vient rééquilibrer l'impression monstrueuse parfois suggérée par les visions nocturnes de l'activité industrielle. Saisi frontalement, l'alignement des nouveaux gratte-ciel offre l'image d'un futur radieux. Comme le rapporte David Nye, certains observateurs avisés percevaient dès 1909 cette capacité du *skyline* à transcender les disparités et les incohérences de la grande ville moderne, fut-elle, comme New York, la plus chaotique de toutes :

« The mayor [admitted] that 'there are comparatively few buildings in New York which, when taken by themselves, are not architecturally incorrect ; there are only a few buildings that even by a stretch of the imagination can of themselves be called beautiful.' Yet, despite the individual inadequacies, he declared the whole to be much more than the sum of its parts : 'Take the city altogether, the general effect of the city as a whole [and it makes] of lower Manhattan, to the eye at least, a city that is set on a hill, and New York does have a beauty of her own.' »^{note325}

Le tout est bien supérieur à la somme des parties : il suffit donc de produire des images qui mettent en valeur cet ensemble vu de loin, et la cité retrouvera les reflets de l'utopie originelle, la ville sur la colline rêvée par les Puritains.

Ainsi s'impose le panorama, à New York mais aussi à Pittsburgh, comme en témoigne la photographie qui ouvre le volume du *Survey* intitulé *The Pittsburgh District* (Figure 2). On notera que cette image a été obtenue auprès de la Detroit Publishing Co., l'une des grandes sociétés de distribution commerciale de stéréographies au 19^e siècle, puis de cartes postales au 20^e. Nul n'est besoin pour les auteurs du *Survey* de chercher à réaliser eux-mêmes le type de vue le plus courant, sans doute, des divers modèles de représentation de la ville. Une image presque identique, mettant elle aussi en valeur la jonction de la Monongahela et de l'Allegheny donnant naissance à l'Ohio à l'extrémité ouest de la ville, est la première photographie de Pittsburgh (même si elle n'est pas la première illustration) dans un long article paru en 1905 dans l'*American Monthly Review of Reviews*.note326

Citons pour finir un dernier exemple de ce type de vue : on le trouvera à nouveau dans le numéro de *Charities* daté du 2 janvier 1909, à la suite du poème de Richard Realf (*Hymn of Pittsburgh*) et de l'illustration de Joseph Stella, commentés plus haut : ce panorama très classique dans sa forme a été réalisé, comme celui de

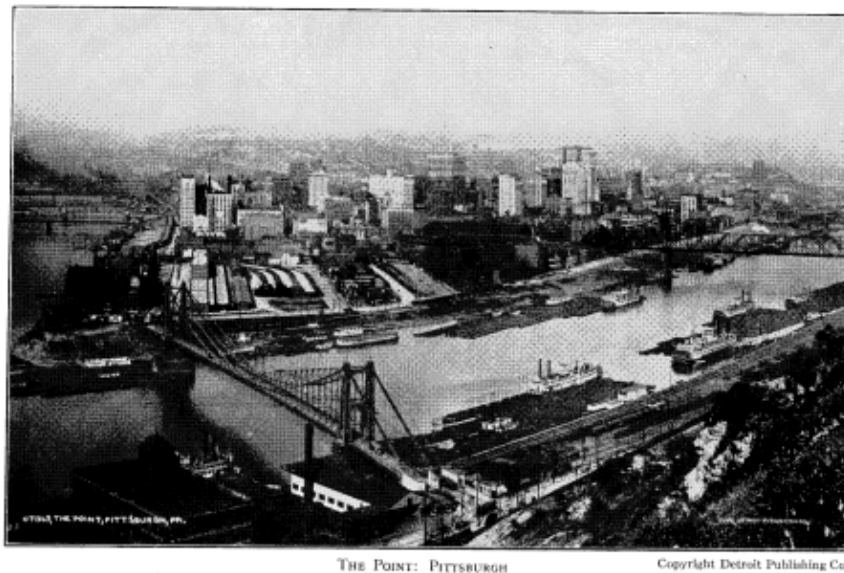


Figure 2 : The Point : Pittsburgh(The Pittsburgh District, frontispice).

Pittsburgh District, par une compagnie commerciale, la Chautauqua Photographic Co.note327 Son utilisation, en contrepoint des deux documents qui le précèdent, et dont nous avons tenté de montrer ce qu'il doivent au « sublime industriel », offre un raccourci saisissant de l'évolution iconographique de la vision urbano-industrielle.

Pour décrire ce glissement des représentations, qui ne peut évidemment être compris comme linéaire, on pourrait avancer que le poème de Realf et l'illustration de Stella relèvent en quelque sorte de la légende sidérurgique. Vulcain, appelé en renfort par l'écrivain, participe à l'élaboration d'une mythologie fondatrice, construite sur l'affrontement titanesque de la technologie et de la matière, et indirectement de l'homme et de la nature. William L. Scaife, dans l'article déjà cité de l'*American Review of Reviews*, avait par exemple choisis de comparer les usines de Pittsburgh à la pyramide de Cheops, à ceci près que le progrès technique libère aujourd'hui l'homme de son rôle antique de « bête de somme ». Le 20^e siècle est ainsi présenté comme le temps de l'efficacité et du progrès. La référence mythique n'était rappelée pour pouvoir être aussitôt dépassée par la légende industrielle :

« Pittsburgh's industries [...] transform yearly into the bones and sinews of civilization the weight of a dozen Great Pyramids. »note328

Le panorama photographique publié à la suite immédiate de ces représentations mythologisantes, aussi bien dans *Charities* que dans la *Review of Reviews*, offre précisément le tableau apaisé et rassurant des lendemains de cette lutte des hommes contre la matière. De ce combat fertile est née Pittsburgh, fille de Vulcain et d'Industrie, « monstre » de technologie et modèle d'une civilisation nouvelle. Que la photographie remplace alors la peinture semble presque pléonastique : la grandeur industrielle est ce « fait lyrique utile », pour lequel l'image argentique, qui tient elle-même du miracle technique, offre une adéquation parfaite. Il s'agit bien, toujours, de donner le sens de la puissance industrielle, mais aussi de souligner que le monstre est dompté, ou du moins apaisé. L'image photographique permet de concilier, comme presque toujours, la maîtrise et le fantasme. Même les réformateurs de *Charities*, puis du *Survey*, ne peuvent échapper à cette donnée constante de la représentation urbaine au tournant du siècle, point de départ visuel incontournable de toute approche de la grande métropole américaine.

B. Le panorama industriel et la ville-usine

Pittsburgh, pourtant, offre un cas particulier dont les textes que nous venons de citer suggèrent précisément la nature. Nous avons déjà montré, dans la première partie de ce travail, que la ville de l'acier apparaît, aux yeux de nombreux contemporains, comme le prototype idéal de la cité du futur : il s'agit en effet d'une ville dont les composantes urbaine et industrielle ne font qu'une. De ce point de vue, il est incontestable que la puissance synthétique du panorama est l'un des moyens visuels de renforcer cet idéal de cohérence entre ville et industrie. Or ce thème est l'un des enjeux majeurs de la critique progressiste. Se révèle en effet, au début du 20^e siècle, une appropriation croissante de l'urbain par l'industriel, qui se traduit iconographiquement par une confusion progressive des genres. Le panorama industriel en vient peu à peu à contaminer le panorama urbain et la tradition de la photographie « Grand Style » dont parle Peter Hales. Les usines ne se contentent pas de s'ajouter à la ville, d'y trouver simplement la place qui serait la leur. Il nous semble au contraire que l'iconographie industrielle vient en quelque sorte supplanter les représentations proprement urbaines pour tenter de se poser en principe de cohésion de la cité. Disons, pour le moins, que deux logiques de représentation entrent progressivement en concurrence : l'une où l'industrie reste une simple composante, parmi d'autres, du paysage urbain ; l'autre où l'élément industriel sert de principe organisateur à la cité et à ses images. L'analyse de quelques exemples permettra sans doute de mieux poser les termes de l'alternative.

Dans son ouvrage datant de 1908, intitulé *A Short History of Pittsburgh*, Samuel Church consacre un chapitre à l'industrie locale : la seule image qui illustre cette section est un panorama de la ville.^{note329} Celle-ci apparaît donc comme une entité spatiale et architecturale, dont l'industrie n'est que l'un des principes dynamiques, même si sa part dans la prospérité urbaine est croissante. Cette vision, si l'on se fie aux principales publications de l'époque, est très minoritaire au début du 20^e siècle. On trouve notamment très peu de photographies comparables à celle publiée dans l'album commémoratif du cent-cinquantième, édité par Edward White, et intitulée *Manufacturing District Along the Allegheny* (Figure 3).^{note330} Cette image offre un point de vue pourtant simple, mais quasi inédit, du moins dans les documents de l'époque parvenus jusqu'à nous : l'industrie y est vue de l'intérieur de la ville. Les usines ne sont qu'un élément de l'ensemble, certes important, mais non prédominant.

Le choix d'un point de vue intérieur à la cité, et non d'une vue panoramique au sens strict, renforce cette impression. On en revient ici, même si l'ambition de l'image est moindre, au point de vue de Muybridge sur San Francisco en 1878. Par rapport au panorama *Grand Style* du tournant du siècle, la ville retrouve ici une complexité perdue, elle n'est plus réduite aux dimensions d'une silhouette (*skyline*). Surtout, par rapport à l'organisation des images que nous allons analyser plus loin,

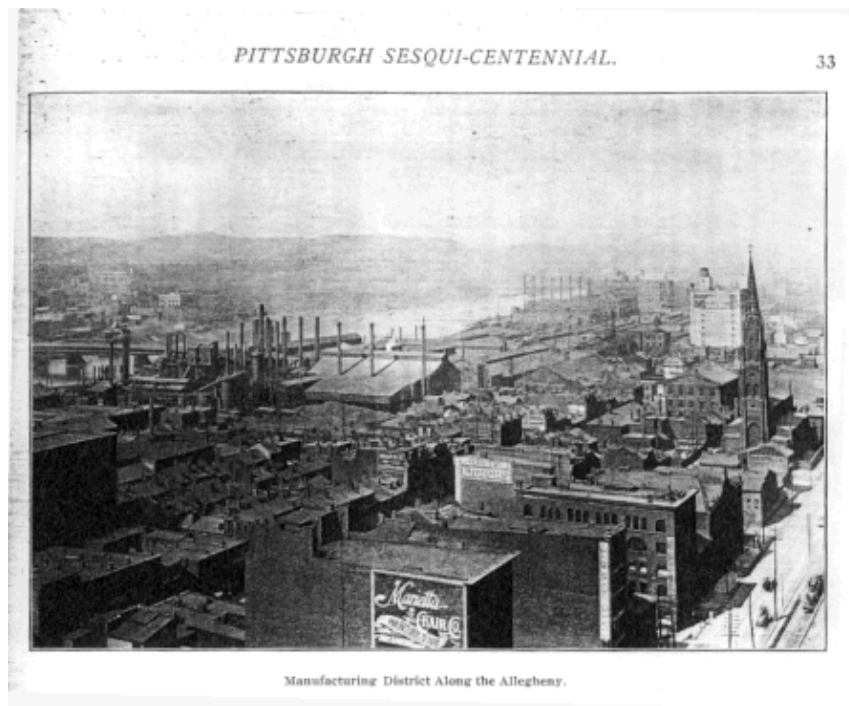


Figure 3 : Manufacturing District Along the Allegheny(150 Years of Unparalleled Thrift, 1908, p. 33).

cette photographie possède la particularité rare d'essayer d'intégrer le géant industriel à un modèle proprement urbain. L'association, dans la légende, des deux mots « *manufacturing* » et « *district* », pour banale qu'elle puisse paraître à première vue, est en réalité extrêmement significative. Elle permet de souligner que l'espace ainsi vu est avant tout un quartier, et non un espace purement industriel. Or cette vision, à Pittsburgh et dans ses environs, est loin d'être dominante à l'époque.

En effet, au moment du *Survey*, le paysage urbain semble sur le point de se fondre dans le paysage industriel, alors que de véritables « villes-usines » passent aux yeux de certains pour la forme la plus aboutie du développement urbain. Là encore, le panorama photographique ne manque pas de renforcer cette vision de cohérence et d'homogénéité, mais celle-ci se fait souvent au détriment de la cité. L'unité visuelle tente de suggérer, à sa manière, l'idée d'une sorte de consensus industriel. Face aux évolutions sociales massives qui remettent en cause l'homogénéité supposée de la communauté urbaine, la ville-industrie se pose en modèle du futur, en symbole du progrès, et tente de redéfinir la cohésion urbaine autour de son dynamisme économique. La cité industrielle est la demeure partagée d'une population qui vit par et pour la production sidérurgique. Comme l'écrit Willard Glazer, dès 1884, dans son livre *Peculiarities of American Cities* :

« Pittsburgh is a city of workers. From the proprietors of those extensive works, down to the youngest apprentices, all are busy ; and perhaps the higher up the scale, the harder the work and the greater the worry. »^{note331}

Cette définition bien trop large du « travailleur » est déjà mise à mal à l'heure où Glazer écrit ces lignes. Mais pour l'observateur extérieur, désireux de définir en quelques mots la caractéristique la plus évidente de Pittsburgh, l'idée de « ville-usine » s'impose ; la cité de l'acier n'a d'identité qu'industrielle. C'est précisément cette définition qui lui donne, *de facto*, l'homogénéité culturelle et sociale dont certains Américains commencent déjà à redouter la disparition.

Naturellement, l'équivalence entre ville et industrie est plus marquée encore dans les publications dont le but avoué est de vanter les mérites de la puissance sidérurgique. On en trouve des exemples extrêmes dans le premier rapport annuel du géant U. S. Steel, publié en 1903, deux ans après la création du groupe par J. P.

Morgan.^{note332} Parmi les 63 illustrations qui concluent ce volume, on trouve des panoramas de « communes » telles que Homestead ou Bessemer.^{note333} Ces deux villes-usines ont été modelées - voire fondées, en ce qui concerne la seconde - par et pour l'industrie. Par leur situation géographique, elles « prolongent » en quelque sorte Pittsburgh le long des rives de l'Allegheny et de la Monongahela, et reçoivent d'ailleurs le même traitement iconographique : une représentation panoramique qui élève visuellement ces communes industrielles au rang de « villes », sous le titre général, extrêmement révélateur, de *Views of representative properties owned by Subsidiary Companies of United States Steel Corporation* (Figure 4). Sur ces images, souvent recadrées horizontalement, des ensembles industriels immenses paraissent ainsi plus étendus encore, longeant la rivière comme Pittsburgh le fera elle-même en août 1910 à la une du *Pittsburgh Post*. Ces usines se présentent ainsi, par leur taille et leur situation géographique, comme les nouveaux visages, ou du moins les nouvelles facettes, de la représentation des villes industrielles.

Ici, les usines usurpent en quelque sorte la place traditionnellement dévolue à la ville comme principe organisateur du paysage. Ils n'en font plus seulement partie, mais au contraire la remplacent, ou du moins lui font concurrence. Les légendes de ces images, en précisant le nom des communes où sont installées les usines, ne font que souligner l'emprise de ces dernières sur le territoire ainsi constitué. Les *Homestead Works* sont installés à Munhall, au mépris de toute logique ; les *Edgar Thompson Works* sont implantés à Bessemer, nom dont la charge symbolique est écrasante. Les photographies publiées ici ont pour conséquence ultime de faire ressortir une extraordinaire absence : malgré l'ampleur des images, on ne voit

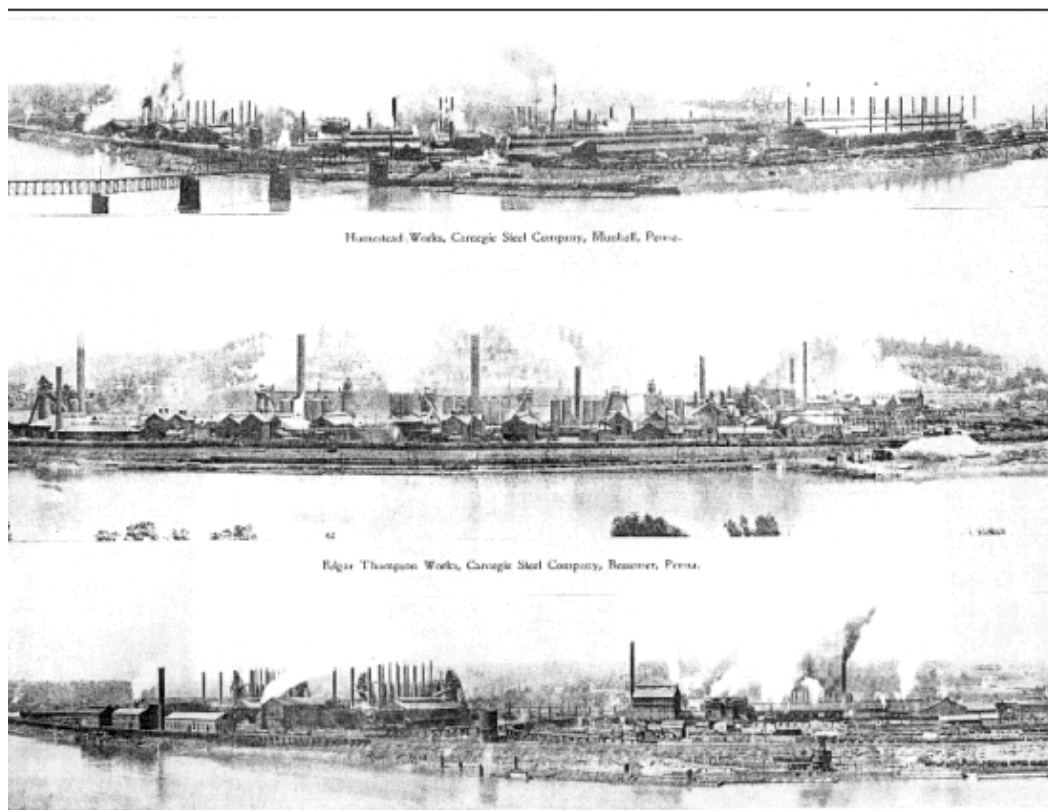


Figure 4 : Views of representative properties owned by Subsidiary Companies of United States Steel Corporation (First annual report of the United States Steel Corporation, 1903).

justement ni Munhall, ni Bessemer. « Homestead » n'est qu'un nom d'usine. Ces trois « villes », annexes de Pittsburgh, ont littéralement *disparu du paysage* (elles n'ont sans doute jamais eu l'occasion d'y figurer réellement), sinon de la carte. Ce sont surtout, si l'on en croit le surtitre de ces images, des annexes de U. S.

Steel, c'est-à-dire des propriétés industrielles.

On comprend mieux encore l'importance de ce basculement en faisant un détour par l'Indiana. Il y sort de terre, au moment même du *Survey*, une ville baptisée du nom du président de U. S. Steel, Gary. Selon de *North American Review of Reviews*, ce nouveau centre industriel créé de toutes pièces est destiné, sous peu, à rivaliser avec Pittsburgh. L'article célébrant la mise en service du premier haut-fourneau local, publié en 1909, commence ainsi :

« A stereopticon image magnifying a hundredfold the problem-details facing every business man -
That is Gary.
Because of its magnitude - the world-challenging job of creating a new city, deep-sea harbor, industry's biggest steel mill, - Gary has held the attention of four continents since 1900
[...] »note334

Sans vouloir en tirer des conclusions excessives par rapport au propos explicite du texte, on ne peut manquer de souligner en passant la remarquable métaphore qui fait de Gary, nouvelle ville-usine, une vue stéréographique. Ce type d'image était en effet la forme privilégiée de la diffusion de photographies - et notamment de panoramas naturels et urbain - pendant la deuxième moitié du 19^e siècle. Dépassées, ou du moins désuètes, au 20^e siècle, les images « stéréo » produites sous divers noms et diverses formes donnaient la sensation de la profondeur et du relief : elles passaient donc pour des représentations complexes et fidèles, des « illusions parfaites ». Un texte souvent cité d'Oliver Wendell Holmes proposait d'ailleurs avec humour, dès 1859, de se désintéresser du monde pour ne plus s'intéresser qu'aux imitations fascinantes qu'en proposaient le stéréoscope et la stéréographie.note335 La reprise d'une métaphore « stéréoptique », cinquante ans plus tard, n'est certes pas aussi riche d'implications que le texte justement célèbre de Holmes. Elle met néanmoins l'accent sur le statut de Gary en tant que « modèle réduit » du monde, si parfait qu'il serait lui aussi susceptible, comme les images stéréographiques, de supplanter tous les autres modèles urbains et sociaux. En outre, le « stereopticon » industriel est posé, par la seule vertu de cette métaphore, comme une réalité à la fois tri-dimensionnelle et spectaculaire, comme une construction bien plus complexe qu'un simple panorama en deux dimensions. Dans le reste de l'article, la comparaison avec le « stereopticon » est explicitement justifiée par la complexité et la précision extrêmes de l'organisation sociale et industrielle imaginée et réalisée à Gary.

Or, comment ce modèle envisage-t-il la ville ? L'article de la *Review of Reviews* décrit d'abord la manière dont le site naturel a dû être modifié pour accommoder l'implantation de l'usine ; puis les modalités de la construction des bâtiments industriels ; enfin, l'élaboration d'une ville ouvrière où loger les employés. Dans cette réalisation quasi expérimentale, on voit bien comment se conçoit le nouvel espace urbain : le projet industriel prend possession du paysage et le modèle selon ses besoins (suivant l'adage : « *Build the perfect plant on paper ; then fit the site to the plant* »note336). Dans un deuxième temps, il engendre une ville qui ne vit que par et pour lui, en offrant simultanément toutes les garanties de confort de la vie citadine :

« [...] by reason of its metropolitan comforts and conveniences, its perfect sanitation, its reasonable rents ; its low rates for water, gas, and electric light ; its parks and schools ; opportunity to build a house on terms even a pick-and-shovel man can compass... Five hundred houses will be built, for sale or rent. »note337

L'article de la *Review of Reviews* tire de cette entreprise titanesque les conclusions qui s'imposent : malgré tout le respect dû à l'honorable Juge Gary, l'auteur suggère que ce nouveau fleuron du paysage industriel américain devrait plutôt être baptisé « Economy ». La ville n'est plus considérée comme une entité politique, ou même comme un ensemble architectural, mais bien, pour reprendre une terminologie plus récente, comme une sorte d'« unité de production ». L'expression est utile, car c'est justement cette unité qui permet la représentation. Pour seule illustration à cet article, écrit alors que l'essentiel de la « ville », au sens plus

traditionnel du terme, n'est pas encore sortie de terre, on trouve l'image d'un haut-fourneau, en légère plongée, dans la phase terminale de sa construction. Ce bâtiment industriel isolé, image relevant d'un « monumental économique » dont nous aurons l'occasion de reparler, devient le signe métonymique de la ville dans son ensemble.

Le cas extrême de Gary, qui, comme Pullman par exemple, est conçue dès l'origine comme une ville-usine, n'est certes pas généralisable à toutes les grandes cités américaines. Il ne serait sans doute pas applicable à une analyse des représentations de New York ou San Francisco par exemple. Mais il reste un modèle de référence pour une ville comme Pittsburgh, qui offre un « profil » différent, à mi-chemin, en quelque sorte entre Gary et New York. Ses aspirations à devenir une grande métropole y sont en effet indissociables du motif industriel. Cette double dimension est notamment sensible dans les très nombreuses représentations panoramiques de l'angle occidental du triangle formée par la jonction de l'Allegheny et de la Monongahela, connue à Pittsburgh sous le nom de « *The Point* ». Cet espace est en quelque sorte la « signature » visuelle de la ville, comme peuvent l'être certains points de vues immédiatement reconnaissables d'autres grandes métropoles américaines. Ce sont en général des versions plus synthétiques encore du traditionnel panorama, perçu parfois comme trop complexe, parfois comme insuffisamment identifiable, ou dans certains cas impossible techniquement à réaliser du fait de la topographie. Comme l'explique Anselin Strauss :

« [...] even an aerial view is for some purposes too large and too various to symbolize the city. Briefer, more condensed symbols are available, which are often more evocative, for all their conciseness. Thus the delicate and majestic sweep of the Golden Gate Bridge stands for San Francisco, a brief close-up of the French Quarter identifies New Orleans, and, most commonly of all, a view of the New York skyline from the Battery is the standing equivalent for that city [...] This familiar expression of the city's essential nature is as much accepted by native New Yorkers as it is by outsiders. »^{note338}

A Pittsburgh, le seul exemple d'un tel « raccourci » visuel est précisément l'imagerie traditionnelle centrée sur la pointe occidentale de la ville (*The Point*), que nous avons déjà évoquée dans la tradition du panorama industriel traditionnel (Figure 2). Qu'une telle image soit utilisée comme frontispice d'un volume du *Survey* dont le sous-titre est *Civic Frontage* suggère bien à quel point cette vue particulière de Pittsburgh peut être susceptible, dans certains cas, de transcender la dimension industrielle de la ville pour lui rendre une identité plus globalement urbaine et « civique ». Mais le Quartier Français de La Nouvelle-Orléans ou le Golden Gate de San Francisco ont l'immense avantage d'être des symboles presque autonomes, qui organisent un espace qui leur est propre : le French Quarter est un quartier d'un autre temps, une survivance du passé historique de la ville ; le célèbre pont de San Francisco est à l'écart de la cité, arc majestueux au-dessus de l'océan, et qui semble suspendu par miracle. *The Point* au contraire, même s'il est le site historique de la naissance de la ville, ne parvient pas à échapper à l'omniprésence des symboles industriels. Sur les photographies du début du siècle, sa pointe ultime est en partie colonisée par des entrepôts. Des ponts métalliques le relient aux usines qui bordent l'Allegheny et la Monongahela. Il manque à ces vues un élément d'intemporalité ou d'indépendance économique, spatiale ou visuelle. *The Point* n'est pas un vestige intact du passé, ni le symbole majestueux d'un avenir radieux. Il est précisément, au contraire, l'image contingente du présent, la manifestation spatiale et visuelle de la prise de pouvoir sans cesse plus grande de l'industriel et de l'économique sur l'espace naturel et urbain.

On le voit, l'évolution du panorama urbain est soumise à diverses « pressions » visuelles, indissociables du poids croissant de la grande sidérurgie sur le développement de la cité. D'abord, le panorama industriel tend à faire passer certaines usines de la banlieue de Pittsburgh pour des villes à part entière. Ensuite, les modèles proposés pour la cité du futur (Gary, Pullman) s'organisent autour des bâtiments industriels. Enfin, l'image de la ville qui est la plus souvent reprise pour tenter d'en symboliser l'identité, *The Point*, doit s'accommoder de la multiplication des signes industriels. Le rôle de la photographie ne se limite pas, on le voit, à enregistrer ponctuellement la redistribution de l'espace urbain autour de la ville. En mettant sur un pied d'égalité Bessemer et Pittsburgh, en fixant comme image de la ville un espace progressivement gagné par l'activité

industrielle, le panorama propose une synthèse visuelle où la part de l'usine se fait non seulement plus pressante, mais aussi plus fondamentale. Rappelons à nouveau la une du *Pittsburgh Post*, définissant le profil architectural de la ville (*skyline*) comme un « symbole de sa puissance industrielle ». En postulant la synthèse entre ces deux éléments, le panorama en vient à participer à la définition unidimensionnelle d'une ville qui n'est plus connue que sous le nom de *Steel City*. La force de ces représentations est telle que le *Survey* lui-même, lorsqu'il les aborde, semble parfois les adopter. Le plus souvent, pourtant, il cherche le moyen de les remettre en cause.

CHAPITRE QUATRE : L'ENVERS DU DECOR

Les visions du sublime industriel, ou la tentation synthétique du panorama, ne sont pas absentes du *Survey* : nous en avons croisé quelques exemples. Mais il faut rappeler ici la formule de Paul Kellogg, pour qui l'un des objectifs majeurs de l'entreprise réformatrice est de « rendre la ville réelle - à ses propres yeux ».note339 Il faut donc croire que Pittsburgh court le risque de n'être qu'une fiction, une illusion d'optique induite entre autres par un certain nombre de représentations traditionnelles. L'expression utilisée par Kellogg replace ainsi au centre du débat la question du point de vue. De deux choses l'une en effet : soit le citoyen de Pittsburgh se fie à la vision synthétique et cohérente du panorama proposée par la presse quotidienne ou les cartes postales de la Detroit Publishing Co. ; soit il est capable, comme le suggère Kellogg, de ne pas se laisser abuser par ce tableau simplificateur et sans doute factice, et de prendre conscience de la complexité réelle du monde industriel nouveau. Pour cela, on va le voir, il lui faut au contraire explorer le décor, le parcourir ou l'analyser.

L'objectif du *Survey* est évidemment de favoriser cette démarche, en proposant un certain nombre d'analyses et de redéfinitions du panorama urbain. Deux tendances dominantes semblent se dégager. La première reprend à son compte la fonction exploratoire de la photographie, mais dirige son objectif vers le coeur même de la ville, qui se trouve à son tour définie comme un espace à (re)conquérir. Cette approche tient incontestablement de la tradition d'exploration urbaine déjà en vogue au 19^e siècle. Elle se complète toutefois de formes plus subtiles de commentaire visuel sur l'illusion panoramique : les conventions iconographiques décrites ci-dessus sont réévaluées et souvent contestées par les légendes, les textes, mais aussi la composition même des images. La nouveauté de ces tentatives n'est d'ailleurs pas exempte de toute ambiguïté chez certains auteurs du *Survey* : ce sont ces avatars du panorama que nous nous proposons de décrire à présent.

I. Pittsburgh, terre d'exploration

A. Du tableau au détail

L'ouverture de *Homestead* offre un premier exemple frappant de la logique d'exploration guidant un certain nombre d'auteurs du *Survey* : à la suite d'un préambule visuel constitué précisément de deux panoramas, le début du texte de Byington propose précisément un « point de vue » différent sur la ville, fondé sur le principe de l'enquête et de la découverte. Le fantasme du regard fixe et global laisse place à un oeil mobile, qui s'attache à visiter le décor. Sur le modèle prôné par Jacob Riis à New York en 1890, l'auteur de *Homestead* propose au lecteur de le suivre pas à pas dans le dédale des rues pour tenter de comprendre les méandres de l'espace urbain, et les poser en termes de « conditions de vie » :

« On the slope which rises steeply behind the mill are the Carnegie Library and the 'mansion' of the mill superintendent, with the larger and more attractive dwellings of the town grouped about two small parks. Here and there the tower of a church rise in relief. The green of the park modifies the first impression of the dreariness by one of prosperity such as is not infrequent in American industrial towns. Turn up a side street, however, and you pass uniform frame houses, closely built and dulled by the smoke [...]

There is more to tell, however, that can be gained by first impressions. The Homestead I would interpret in detail is neither the mill nor the town, but is made up of the households of working people [...] »note340

Les contrastes se succèdent au fil de l'exploration de Byington : ces variations architecturales révèlent de profondes inégalités économiques. Les monuments s'élèvent « ici et là » sans pour autant organiser l'espace. Chaque coin de rue ouvre le regard sur des maisons jusque-là invisibles, noyées dans la fumée des usines. Il s'agit de se rapprocher et de « détailler » la réalité, deux opérations dont la photographie est capable mais qu'elle n'avait guère appliqué jusqu'alors à Pittsburgh. Il ne s'agit plus de synthétiser mais d'analyser, ou, pour dire les choses plus trivialement, de « regarder de plus près ». Cette enquête de proximité rompt l'impression de cohérence spatiale et économique dont la vision panoramique fait généralement son affaire.

Une métaphore voisine, auditive et non visuelle, ouvre le volume d'Elizabeth Butler, *Women and the Trades*. Là encore, les premières lignes du texte sont aussi, à leur manière, une entreprise de déconstruction du panorama par le rapprochement du point de vue (ou si l'on préfère ici, du « point d'écoute ») :

« Pittsburgh as a workshop for women seems a contradiction in terms. Workshop this city is, but a workshop which calls for the labor of men [...] Nevertheless, in this city whose prosperity is founded in steel, iron and coal, there has come into being beside the men a group of co-laborers. If we listen closely enough, we hear the cry of the dwarfs not only from gangs of furnacemen, but from the girl thread makers at the screw and bolt works, and from the strong-armed women who fashion sand cores in foundries planned like Alberich's smithy in the underworld. And if we listen still more closely, we shall hear answering voices in many other workrooms [...] For Pittsburgh is not only a great workshop, it is many workshops. »note341

C'est donc l'ouïe qui, dans ce texte, sert paradoxalement à déconstruire le cliché. En tendant l'oreille, par rapprochements successifs, Butler et le lecteur en viennent à comprendre la diversité des réalités sociales et économiques de Pittsburgh. Le texte part de la représentation traditionnelle dont le panorama est la forme photographique la plus probante : la ville, apparemment, n'est qu'une usine. Mais l'examen attentif de ce paysage économique et social révèle précisément que cette uniformité est trompeuse : Pittsburgh vit certes de l'industrie, mais cette identité économique n'en implique par pour autant une uniformité sociale. La ville, si l'on y fait suffisamment attention, « *is many workshops* ». Les premières impressions, comme chez Byington, cachent une réalité plus diverse. L'auteur de *Homestead* souligne l'importance cruciale du détail. Butler à son tour exhorte ses lecteurs à écouter la ville de plus près, « *more closely* ».

Les deux approches se recoupent évidemment. Le « détail » de Byington, lorsqu'on traite d'iconographie, c'est justement cet élément que l'on extrait du tableau pour le mettre en valeur, souligner sa fonction dans l'ensemble, ou au contraire son incongruité apparente. Quant au « gros-plan » il se dit précisément « *close-up* » en anglais : pour Butler, il n'est pas tant question de « grossir » (le trait), comme semble le suggérer le terme français, que de se rapprocher, c'est-à-dire d'entrer dans le décor pour en décrire les éléments et les mécanismes.

Ainsi l'entreprise progressiste se présente-t-elle dans un premier temps comme un examen à la loupe de la surface des représentations de la grande ville. Fouillée dans ses moindres recoins, Pittsburgh dévoile une réalité plus complexe, et moins reluisante, que ne le laisse augurer l'alignement majestueux du *skyline*. L'approche proposée par Byington et Butler s'apparente à ce qu'on pourrait appeler la tradition journalistique de l'exploration urbaine, déjà évoquée lors avec la figure de Jacob A. Riis, dont certaines des techniques sont réutilisées par les auteurs du *Survey*.

B. Exploration et révélation : la persistance du modèle Riis

L'un des principaux traits caractéristiques du *Survey*, c'est en effet de reprendre l'exploration photographique des quartiers populaires de la grande ville là où Jacob Riis l'avait laissée en 1890, dans *How the Other Half Lives*. Entre cette date et l'entreprise menée par Kellogg, on ne recense que très peu de travaux photographiques similaires, malgré quelques exemples de moindre envergure tels que le livre ambigu de Jack London sur Londres, *The People of the Abyss*. L'un des intérêts majeurs de l'entreprise de Riis, et après lui du *Survey*, est de reprendre à son compte la métaphore exploratoire dont la photographie est porteuse depuis l'origine, pour l'appliquer à ce que l'on pourrait considérer avec Kellogg comme la dernière frontière du 19^e siècle, c'est-à-dire la ville, et notamment ses quartiers ouvriers. En 1890, Riis conseillait aux missionnaires américains de s'intéresser moins à l'Afrique, et plus à New York, où il y avait autant de travail et où l'urgence était toute aussi grande.^{note342} Pour prouver ce qu'il avançait, il se proposait à travers son livre de « promener » ses lecteurs dans les bas-fonds du Bowery, et de leur offrir une vision de l'enfer urbain. Son oeuvre est l'un des cas les plus probants de cette « nouvelle littérature d'exploration », selon l'expression utilisée en 1907 par Walter Rauschenbusch, dans son livre le plus célèbre et le plus lu, *Christianity and the Social Crisis* :

« We have a new literature of exploration [...] Darkest Africa and the polar regions are becoming familiar ; be we now have intrepid men and women who plunge for a time into the life of the lower classes and return to write books about this unknown race. »^{note343}

On ne saurait trouver d'expression plus explicite du sentiment d'hétérogénéité sociale radicale qui habite une grande partie des classes moyennes, pour qui de nombreux quartiers s'apparentent à un avatar moderne de *terra incognita*. Dans l'ordre des représentations, photographiques ou autres, il s'agit d'une remise en cause spectaculaire du modèle le plus courant, qui propose généralement le progrès industriel et le développement urbain comme synonymes de domination et de prise de contrôle de l'espace américain. Par un retournement remarquable, la grande ville elle-même est devenue une terre sauvage, que les missions de reconnaissance menées par Riis, puis les Progressistes, doivent permettre de redécouvrir et de reprendre en main.

Exactement au moment où Rauschenbusch s'enthousiasme, les enquêteurs du *Survey* endossent à leur tour le costume d'explorateurs de la ville. Divers collaborateurs de Paul Kellogg choisissent de conduire leurs lecteurs dans le dédale des petites rues non pavées, le long des couloirs sombres, jusqu'en haut des escaliers de bois branlants. Tout l'intérêt de cette exploration tient à la manière dont la ville cesse ainsi d'être une carte postale bi-dimensionnelle pour être redéfinie comme un espace en trois dimensions, quasi-sauvage, peuplé de « races » humaines « inconnues » : les ponts, la rivière et les chemins de fer, dont la valeur monumentale et symbolique surdétermine les visions panoramiques décrites plus haut, laissent leur place au labyrinthe sans issue des quartiers les plus pauvres. Ces images révèlent le négatif sinistre du « sublime industriel » décrit plus haut.

On retrouve ici, sous une forme différente, le modèle de l'observateur parcourant l'espace urbain de l'intérieur. Au milieu du 19^e siècle, ce « promeneur » était le symbole même de l'unité d'une ville qu'il pouvait arpenter à pied. Au début du 20^e siècle, alors que l'extension de la métropole, la spécialisation des espaces et le développement des transports en commun rend ce modèle désuet, les réformateurs lui rendent une réalité toute autre, celle de l'explorateur-journaliste parti en quelque sorte de la civilisation (le monde de son lecteur) pour rendre compte des régions inconnues et inquiétantes des quartiers industriels. Elizabeth Butler est à cet égard l'élève la plus zélée de Jacob Riis : son récit se révèle être celui d'une aventurière déterminée à révéler à ses lecteurs de véritables mondes cachés, ceux des ateliers d'ouvrières. C'est presque « caméra à l'épaule » qu'elle pousse la porte de ces lieux mal conçus et mal éclairés pour en offrir une vision dont le sensationnalisme de type journalistique n'est pas totalement absent :

« One of them can be reached from Strawberry Alley by climbing three flights of narrow, dark stairs. You pass the retail cigar store on the ground floor, the dingy Chinese restaurant on

the floor above, and above that silent warerooms. Pausing for breath at the blind landing just below the roof, you see through the half-open door half a dozen stocky, undersized, foreign-looking men passing from stove to table with their irons [...] Such machinery as there is is the most primitive type [...] The workers, too, are in a sense primitive. »note344

Un autre texte similaire met l'accent sur l'« exotisme » paradoxal de ces lieux « primitifs ». La longue quête de Butler et de son guide les mène dans un quartier que l'on croirait situé « à 150 kilomètres » de Pittsburgh, et qui pourtant fait partie de la ville. Une fois de plus, la cohérence théorique de l'espace urbain est contredite par l'expérience de son hétérogénéité et de sa dispersion. Il faut sans cesse explorer la ville pour en découvrir les franges méconnues, les réalités invisibles :

« As you go farther beyond the built-up portion of the city, this question as to the manufacture of garments is answered more fully. One early spring morning I set out with the secretary of the Cutters' Local to find the further answer. We rode through the factory district of the South Side, past streets of small brick houses to the end of the Carson Street line, and then walk for perhaps half a mile along a muddy, unpaved road [...] These hills are full of little settlements [...] This district is within the city limits of Pittsburgh, but to all appearance it might be away a hundred miles. » note345

Dans cet extrait, le rôle de la voie ferrée (menant en quelque sorte aux limites de l'espace civilisé), la route de terre, mais aussi l'utilisation du terme « *settlement* », semblent faire de ce quartier excentré une nouvelle forme, certes moins exaltante, de la nouvelle frontière américaine redéfinie par Kellogg.

Dans le ton et la forme, Riis annonce donc clairement Butler et une partie non négligeable du *Survey*. On rencontre en effet tout au long des six volumes de nombreux passages similaires, fondés généralement sur des oppositions simples et souvent manichéennes construisant dans un premier temps une vision bipolaire de l'espace urbain et industriel : l'intérieur contre l'extérieur, le dessus contre le dessous (*the underworld*), et bien sûr l'apparent contre l'invisible, le sombre contre le lumineux. On ne saurait recenser de manière exhaustive les occurrences de ce type de métaphores tout au long du texte. L'opposition entre la lumière et l'ombre est particulièrement courante, et fonctionne ici comme un contrepoint aux visions nocturnes du sublime industriel. Le lecteur découvre, avec les enquêteurs du *Survey*, que la lumière incandescente des hauts-fourneaux, si elle marque de ses reflets le paysage naturel, ne suffit pas à éclairer les recoins les plus sombres de la ville. On peut suivre par exemple les pas de Florence Larrabee Lattimore dans sa contribution au volume intitulé *The Pittsburgh District*, où elle parcourt à pied (toujours à pied) le quartier de *Skunk Hollow* :

« As you climb back up the stairs in the late afternoon, you meet the lamplighter going down with his ladder. Early ? Yes but it is not well to go into the hollow after dusk. There are only 16 lamps there, - soon lighted, but people have their own reasons for turning them off, and few of them burn till morning. The hollow doesn't wish to see the light. »note346

Ce trou de putois, qui « ne désire pas voir la lumière », est notamment habité par la population noire la plus pauvre. Les maisons qui s'y élèvent sont en vérité des bâtiments dont on ne sait s'ils ont été conçus « pour des humains, des vaches ou des chevaux ».note347 Lattimore croise symboliquement la route de l'allumeur de réverbères et part explorer cette région oubliée de Pittsburgh. Ne craignant pas d'user des images les plus éloquentes, sa description mêle la vétusté des bâtiments, l'obscurité qui descend sur la ville, les connotations particulièrement évocatrices de la toponymie, et les fantasmes racistes inspirés par l'existence d'une communauté noire et pauvre. Comme le suggérait Rauschenbusch, l'exploration de certaines villes américaines vaut bien celle de l'Afrique.

Quelques pages plus loin, une autre exploratrice téméraire se risque dans le quartier connu sous le nom de *Tammany Hall*. Dans une expédition elle aussi directement inspirée des méthodes de Riis, Elisabeth Crowell

choisit volontairement de s'y aventurer de nuit, seul moment susceptible de rendre justice à l'infamie du lieu :

« A frame building of the flimsiest possible construction, with every available bit of space partitioned off to make 26 rooms, - a cul-de-sac here, a few steps there and a maximum of dirt and foul odors, - it served as home for 25 families. To see the place in all its hideousness, a night visit was advised. Accompanied by the chief of the tenement house bureau, I made a visit of inspection there at 2 o'clock on a Sunday morning in 1907. It was a cold, drizzly, desolate sort of night without, but nothing compared to the desolation within. The air was heavy and malodorous. One passageway was lighted by an electric light in the outside alley ; two others by smoking lanterns suspended by ropes from the ceiling. Two passageways were pitchdark. » note348

Ce texte, parfaitement représentatif du style de « reportage » inspiré du travail de Riis, reprend la plupart des oppositions thématiques courantes (l'intérieur est la face cachée et désolée de l'extérieur, la nuit règne sur un espace privé de lumière, etc.). Il est en outre illustré de plusieurs photographies typiques de ce type de travaux d'exploration sociale. En vis-à-vis du texte, on trouve notamment une image intitulée *Six-dollars-a-month room in Tammany Hall* (Figure 5). On notera l'insistance, dans le sous-titre, sur le manque de lumière (« *Except for one window opening on a covered passageway, the tenants had only the small sky-light for light and air.* »). Sur l'image elle-même, un homme sans doute âgé pose assis sur une chaise au fond d'une pièce violemment éclairée au flash. Le grand angle de l'objectif crée une perspective très marquée, de telle sorte que les murs semblent converger au fond de la pièce, comme une sorte de gigantesque piège à rat. Mais plus que tout autre élément, c'est l'absence de toute source convaincante de lumière naturelle qui est la plus frappante.note349 Elle souligne l'importance cruciale de l'intervention photographique, sans laquelle ce type de lieu resterait invisible. Ce type de cliché fonctionne donc de manière exactement inverse aux grandes réussites du « sublime industriel » décrit plus haut. Dans *River at Night* (Figure 1), la nouvelle réalité urbano-industrielle créait littéralement l'image en lui fournissant une source de lumière nouvelle et indispensable. Ici, au contraire, c'est à la photographie de rendre possible la visualisation d'un espace urbain qui, sans elle, est plongée dans les ténèbres. La lumière artificielle de flash redéfinit la ville en proposant une image de ce qui jusque-là était invisible, comme l'avait compris Jacob Riis dès qu'il avait



SIX-DOLLARS-A-MONTH ROOM IN TAMMANY HALL.
Except for one window opening on a covered passageway, the tenants had only the small sky-light for light and air

Figure 5 : Six-Dollars-A-Month Room in Tammany Hall(The Pittsburgh District, p. 137) et A One-Room Household(Homestead, p. 53).



A ONE-ROOM HOUSEHOLD

Photo by Hine

appris l'existence de cette technique. Si l'on en croit son autobiographie, il aura fallu en effet la mise au point du flash pour rendre possible sa croisade contre les taudis, qui ne pouvaient plus espérer échapper à la représentation photographique :

« One morning, scanning my newspaper at the breakfast table, I put it down with an outcry that startled my wife, sitting opposite. There it was, the thing I had been looking for all these years. A four-line despatch from somewhere in Germany, if I remember right, had it all. A way had been discovered, it ran, to take pictures by flashlight. The darkest corner might be photographed that way. »note350

Vingt ans plus tard, le *Survey* poursuit cette exploration au flash des recoins les plus sombres de la ville. Dans *Homestead*, sur une photo de Lewis Hine intitulée *A One-Room Household*,note351 (Figure 5), une famille pose au milieu d'une pièce sale et encombrée, sur laquelle un bref éclair a jeté une lumière blafarde. On peut citer en outre *Slavic Lodging House on South Side*, qui met plutôt l'accent sur la surpopulation de ces appartements exigus transformés en pensions ouvrières,note352 ou, sur le même thème, *Four beds in a Room ; Two in a Bed* et *Night Scene in a Slavic Lodging House*, tous tirés de *Wage-Earning Pittsburgh*.note353 A travers chacune de ces images, le *Survey* s'inscrit dans la description classique de la photographie sociale du tournant du siècle :

« [...] in each case the idea was to penetrate the inner sanctum of squalor and exploitation in America, to uncover something that was purposely concealed from view. »note354

Révélation et dénonciation vont ici de pair, comme chez Jacob Riis. La photographie est bien l'instrument journalistique par excellence, au sens où il est celui de la démystification.

C. Les limites d'un modèle

Le *Survey* apporte pourtant une nuance importante à la démarche de Riis, l'une de ces inflexions qui tirent progressivement les formes journalistiques vers le domaine de la « science sociale ». On constate notamment que les images des taudis ne sont jamais volées à leurs occupants. Tandis que Riis n'hésite pas à déclencher son flash à l'improviste lorsque la situation l'exige,note355 les images proposées par Kellogg et son équipe donnent l'impression d'avoir été réalisées avec l'accord de leurs sujets. Ce qui pourrait s'apparenter à un choix purement esthétique est peut-être un parti-pris éthique, plus sûrement une approche épistémologique délibérée. On peut du moins le supposer lorsqu'on analyse un article d'Alexis Sokoloff dans *Wage-Earning Pittsburgh*. Ce texte, intitulé *Mediaeval Russia in the Pittsburgh District* ramène paradoxalement la forme panoramique et la photographie instantanée à une même impasse : la schématisation du réel. Pour l'ingénieur

Sokoloff, ces deux formes photographiques se fondent en effet sur l'éloignement dans l'espace et dans le temps : le panorama ne peut se construire que par la distance au sujet, tandis que l'instantané se fonde sur la rapidité, et donc la caricature. Trop loin ou trop pressé, l'auteur de *snapshots* ou de panoramas ne parvient qu'à fixer les traits les plus grossiers de la réalité sociale.

Dans ce texte, ce n'est pas la photographie en tant que telle qui est en question.^{note356} La métaphore sert en réalité à illustrer le phénomène d'aliénation raciale et sociale qui semble se développer au sein de la communauté de Pittsburgh. Russe de naissance, l'auteur constate que son intégration professionnelle au sein de la société anglo-saxonne l'a éloigné de ses compatriotes. Chargé par le *Survey* de faire une synthèse du mode de vie de ces nouveaux immigrants, Sokoloff va de maison en maison, en bon explorateur social. Mais chaque étape ne lui laisse que le temps de se faire une impression rapide des conditions de vie qu'il observe. Cette succession de visions furtives ne lui permet jamais de dépasser la généralisation simplificatrice d'une « vue panoramique », assimilée dès la première ligne de son texte à un cliché, comme en témoigne la citation inaugurale placée entre guillemets :

« 'They appeared in immense numbers with their hideous looks and ugly cries' [...] So now, to the prosperous and respectable people of America look the 'foreigners,' especially my kith and kin - the Slavs. So, in truth, after living over three years among Americans, away from the foreign quarters, did these immigrants appear to me, too, when work had given me a panoramic view of their life.

Day after day, walking from house to house in an endeavor to gather information [...] I caught glimpses of hundreds of living pictures - pictures not unlike vivid photographic snapshots. Here is one : You enter the kitchen of a dark tenement under the Tenth Street bridge. The dim light of an oil lamp on a long, dirty table shows a crowd of about 15 men sitting rather silently at a table and along the walls ; in the foreground a dirty woman with a huge knife is busy over a large pan containing almost a whole fried calf [...] You can not help but notice the hungry, wolfish looks of the other fellows as they watch the lucky one. ».^{note357}

Le dernier paragraphe de cet extrait est en lui-même un « instantané » narratif, la description nécessaire de la disposition des personnages dans l'espace du taudis conférant une dominante visuelle à cette scène. L'efficacité rhétorique du procédé est utilisée en toute connaissance de cause par Sokoloff, qui reconnaît donc implicitement que les images « vivaces » glanées au fil de ses visites trop courtes ont une puissance évocatrice non négligeable. Telle est l'efficacité paradoxale du cliché, capable de dire une part de vérité en un mot, une formule ou une image convenue. Cette image, Sokoloff la propose sciemment (*Here is one*), avec tous les ingrédients attendus : l'obscurité (*dark, dim, dirty*), l'animalité (*wolfish, a whole fried calf*), et la violence sous-jacente (le couteau, la jalousie latente...). Le lecteur de Sokoloff est plongé en plein roman misérabiliste, retrouve les meilleurs pages de Riis, et pourtant reste au cœur du *Survey*. Cette scène du monde caché rappelle en effet d'autant plus celles décrites par Elizabeth Butler que Sokoloff compare ensuite ces hommes et ces femmes à des troglodytes, terme à peine plus respectueux que celui de « primitif » utilisé par sa collègue dans *Women and the Trades*. Au détour d'un couloir sombre, les deux enquêteurs du *Survey* découvrent pareillement l'existence d'hommes des cavernes.

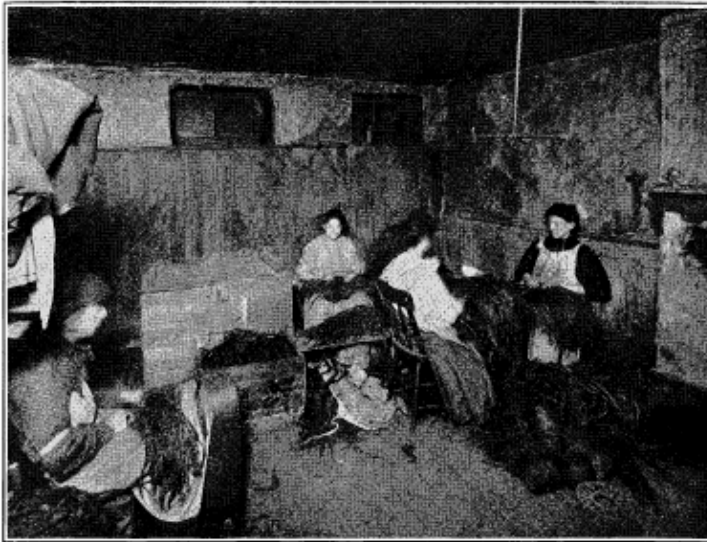
Telle est, du moins, l'impression causée par cette approche faussée d'une réalité sociale particulière. Car les instantanés de Sokoloff, pas plus que le panorama superficiel que leur accumulation lui permet d'échafauder, ne sauraient donner une représentation juste de la vérité. L'auteur poursuit en effet son récit par une sorte d'autocritique, et en vient à remettre en cause la valeur même du *snapshot* comme mode de représentation du réel :

« You ask your question and hurry on under the impression that you have seen a repast of the troglodytes ; only afterward bringing a little correction to your impression - that it was not a dinner but the filling-up of the dinner pails for tomorrow that you saw.

[...] But everyone knows the effect of a snapshot ; most of them show the creature they portray in a grotesque attitude [...] I should be willing to reproach the Americans for having merely what can be called a snapshot knowledge about foreigners. »note358

Dans un même mouvement, Sokoloff avance ainsi deux critiques de l'instantané photographique : d'une part son inclination pour le grotesque, comme si la rapidité d'exécution (*I caught glimpses*) impliquait nécessairement la mise en valeur du trait le plus saillant, c'est-à-dire la caricature ; d'autre part, le pittoresque, c'est-à-dire là aussi une manière de fixer et de neutraliser l'altérité culturelle par sa réduction à l'une de ses composantes les plus « exotiques ». Se contentant de clichés, photographiques ou rhétoriques, les « Américains » se forment d'une vision réductrice de la communauté russe. Que cette connaissance superficielle se fonde sur un panorama trop distant ou sur un instantané grotesque n'est alors qu'une question purement formelle, car les deux types de représentations sont exactement symétriques.

Ainsi le texte singulier de Sokoloff met-il en évidence, par l'intermédiaire de la métaphore photographique, certaines des limites du modèle établi par Riis, et dont l'influence reste pourtant majeure dans le *Survey*. Cette prise de conscience naissante se traduit visuellement par le souci constant des images de *tenements* d'explorer, en priorité les rapports entre individus et environnement. Si toutes ces images sont posées, c'est qu'elles visent explicitement, comme le confirment leurs légendes, à traiter les logements et les ateliers sous l'angle des conditions de vie et de travail qu'ils offrent. De manière systématique, c'est donc leur fonction sociale qui est mise en avant, et non l'attitude ou les particularismes culturels et physiques des personnes photographiées. Le locataire de *Six-dollars-a-Month Room in Tammany Hall* est simplement un rappel visuel dont la fonction est de signifier au lecteur que cet espace sordide est censé être un logement. Ni l'origine, ni l'histoire de cet homme n'ont d'importance : le sujet de cette photographie est la révélation et la représentation des conditions architecturales et sanitaires de la pauvreté urbaine. Dans *A One-Room Household*, on discerne une géométrie des formes mise en scène par Hine pour figurer l'organisation d'un espace : les trois personnages, déplacés vers la gauche de l'image, sont presque des éléments du décor parmi d'autres : l'homme assis sur le lit est le reflet symétrique du poêle qui lui fait face côté droit, tandis que la mère et son enfant sont les pendants - de part et d'autre de la bassine qui occupe le centre de l'image - de l'armoire (ils occupent un espace à peu près équivalent) et du berceau (par association visuelle). Les visages sont difficiles à détailler, mais ce n'est pas dû au déclenchement hâtif de l'instantané : évidemment posée, cette image évite le risque du grotesque ou de la caricature en effaçant pratiquement tout trait particulier du visage ou des vêtements des personnages, et en mettant en valeur l'organisation de cette pièce sans doute unique comme cadre de vie : le lit, la bassine, l'armoire et le poêle constituent les instruments représentatifs de toutes les activités familiales quotidiennes. Juxtaposés de gauche à droite de l'image, ils soulignent par leur alignement l'absence de fonctionnalité de ce logement. En refusant l'instantané, la photographie évite ici de construire une « scène », avec la dramaturgie qui s'y rattache (chez Sokoloff, les regards affamés des 15 hommes), pour proposer une



TOBACCO STRIPPING IN A HILL SWEATSHOP

Figure 6 : Tobacco Stripping in a Hill Sweatshop (Women and the Trades, p. 87).

espèce de tableau synthétique des éléments constitutifs de la vie familiale dans un logement ouvrier de Pittsburgh. Par cette approche, la photographie des taudis telle qu'elle apparaît dans le *Survey* tente de contourner le piège de la caricature et du pittoresque.

De manière plus significative encore, le *Survey* ne se prive pas de jouer sur une variation de cette forme visuelle en présentant une multitude d'images d'un type similaire, mais vidées de toute présence humaine. Un ingrédient classique du sensationnalisme (le recours à l'identification, et donc à l'émotion) est ainsi éliminé. Ces photographies se contentent de montrer des couloirs vides et sombres, des pièces lugubres, des cours mal éclairées. On se reportera par exemple à *Cheap Lodging House, Interior*,^{note359} à *A Cellar Bedroom*,^{note360} ou à deux images publiées sur la même page, et intitulées *One of the Passageways in Tammany Hall* et *Two-story Passage*.^{note361} La première de ces deux photographies, prise de telle sorte qu'une pièce mal éclairée, occupant la droite du cadre, et un couloir interminable, à gauche, ne semblent séparés par un énorme tuyau d'évacuation, insiste de manière presque caricaturale sur l'organisation aberrante de l'espace habitable.

Le troisième avatar de cette esthétique de l'exploration et de la révélation, des espaces exigus et des lumières blafardes, est la présentation sous cette même forme d'ateliers inconfortables et mal éclairés, dont on trouve notamment plusieurs exemples dans *Women and the Trades*. On pense à des photographies telles que *Tobacco Stripping in a Hill Sweatshop*^{note362} (Figure 6), mais aussi *A Sweatshop Proprietor and Two of her Employes*,^{note363} ou *A Cellar Stripping Room*.^{note364} Dans ce type d'images, où les caves ont la part belle, l'idée d'un monde caché, souterrain, et par extension immoral, d'un « *underworld* » à tous les sens du terme, est primordiale. Mais le fait que ces lieux soient des espaces où s'organisent une forme d'activité économique rend ces photographies d'autant plus significatives dans l'économie générale du *Survey*. Une fois de plus, l'envers du sublime industriel se révèle, comme la partie immergée de l'iceberg : aux splendeurs pyrotechniques des cheminées d'usines embrasant le ciel de Pennsylvanie répondent ces caves insalubres, où les petites mains de l'industrie du cigare gagnent péniblement leur vie. Plutôt que des scènes pathétiques, ces images visent implicitement à contredire le cliché si répandu selon lequel Pittsburgh est « l'atelier du monde » (*the workshop of the world*) : la ville ressemble plutôt, sur ces photographies, à un monde de *sweatshops* insalubres.

Robert Hales recense quelques exemples exactement contemporains du *Survey* de ce genre de photographie d'exploration urbaine. Il cite notamment le livre de Charles Weller sur les taudis de Washington, intitulé *Neglected Neighbors* (1909), ou les premiers numéros de *The American Journal of Sociology* (à partir de

1910).note365 Les réformateurs contemporains sont d'ailleurs parfaitement conscients du rôle particulier de la forme photographique dans cette esthétique de la révélation sociale, comme le prouvent ces quelques lignes signées Robert De Forest dans *Charities*, dès 1903 :

« We are accustomed to use the photograph in describing tenement conditions as we find them. These describe these conditions more vividly than they can be described by language. Moreover, they describe them accurately (except that you can not photograph odors ; I sometimes wish you would). »note366

Il faut dire que la photographie, dans ce contexte, est à la fois outil et paradigme, notamment grâce à l'utilisation du flash, dont l'éclair violent et peu discriminant à l'époque jette une lumière crue sur tous les recoins sombres de la grande métropole. La photographie se révèle ainsi l'instrument par excellence de la révélation, qui passe par l'exploration de régions inconnues, et pourtant nichées au coeur même du nouvel espace américain, cette cité idéale qu'est la grande ville industrielle.

Toutefois, on voit que cette esthétique de la révélation, d'essence journalistique chez Riis, ne se transmet pas telle quelle chez les auteurs du *Survey*. Alexis Sokoloff et Lewis Hine, notamment, semblent percevoir certaines limites de cette forme d'approche photographique. Clarice Stasz suggère une interprétation possible de ce glissement, presque imperceptible, lorsqu'elle s'interroge sur les raisons qui ont poussé l'*American Journal of Sociology* à abandonner la photographie entre 1905 et 1909, puis après 1916. Selon son analyse, la légitimité scientifique de la sociologie et l'affirmation de son autonomie vis-à-vis du mouvement de réforme impliquaient cette condamnation de l'image photographique.note367 Ainsi retrouverait-on, dans la question de l'utilité de la photographie et le choix de ses formes, le dilemme fondateur du *Survey*, à la fois reportage journalistique, rapport scientifique et projet social. Pour s'affranchir du Progressisme, et s'établir en tant que discipline scientifique, la sociologie renonce à l'image photographique ; pour asséner son message, le *Survey* ne peut au contraire s'en passer, mais tente de corriger sa tendance à la caricature pour en faire un outil d'analyse de l'espace social.

L'interprétation de Stasz confirme le poids du doute pesant sur la capacité réelle du médium à servir fidèlement l'idéal d'exactitude du discours scientifique, comme le laisse deviner ce jugement d'Albion Small, directeur de la publication de l'*American Journal of Sociology* :

« Only here and there a person has discovered the difference between this sort of explanation [causal analysis] and mere photographing of wide fields of unexplained events by means of essentially descriptive formulation »note368

Dans le discours scientifique, l'analyse des causes s'oppose ici à une forme insuffisante de description, qui ressemble à s'y méprendre aux compilations panoramiques (*wide fields of unexplained events*) critiquées par Sokoloff. Expliquer n'est pas seulement décrire, seule opération que Sokoloff, Small, mais aussi De Forest, accordent à la photographie. Avant d'en venir à la manière dont le *Survey* tente de surmonter cette apparente insuffisance de l'image (l'inaptitude à ce que Small appelle « l'analyse causale », la schématisation du réel dénoncée par Sokoloff), il convient pourtant de comprendre ce que les auteurs du *Survey* attendent de cette exploration photographique des taudis et des ateliers souterrains. L'acuité des « sensations » transmises par la photographie (et exprimée par le même mot, *vivid / vividly*, chez DeForest et Sokoloff) n'est en effet qu'un premier aspect, assez superficiel, de l'esthétique de la révélation que propose le *Survey*.

D. « Slumming » : au-delà du voyeurisme

Certains des textes cités plus haut, chez Butler comme chez Sokoloff, exploitent de manière évidente certaines conventions du reportage. Leurs récits jouent sur les conventions de la narration, et l'effet d'identification qu'ils cherchent à imposer (« you see », « you enter »...) sont autant de moyens de faire partager au lecteur les frissons de l'aventure. Comme Riis ou London avant eux, les auteurs du *Survey* ne dédaignent pas user d'une

dose de sensationnalisme, qui ferait presque de ces explorations des taudis urbains et industriels une forme un peu perverse du tourisme exotique. Ce genre d'expéditions, où un guide « informé » fait visiter les lieux les plus sordides à des observateurs venus des beaux quartiers, porte d'ailleurs un nom à la fin du 19^e siècle : « *slumming* ». On retrouve par exemple ce terme sous la plume d'un journaliste ayant assisté à une conférence de Jacob Riis dans les années 1890, et dont le commentaire est révélateur de l'ambiguïté fondamentale de ce genre de manifestation, censé éveiller la conscience sociale des citoyens des classes moyennes et aisées :

« There is in each human breast an insatiable desire to go slumming. The lecture was an opportunity to go with a man of experience to visit the holes in the great American city [...] and at the same time to be free from contamination ».note369

D'après l'historien Peter Shergold, cette curiosité était à l'origine de certaines expéditions organisées à Pittsburgh même, dès la fin du 19^e siècle :

« [...] many Pittsburghers were concerned with the low quality of much of the city's housing. 'Slumming parties' became a popular pastime for those interested in the welfare of the workers [...] ».note370

La nature paradoxale de telles initiatives, où l'on sent bien que la fascination se mêle aux préoccupations sociales, prête sans doute le flanc à la critique ; cela est d'autant plus vrai lorsque la photographie permet justement au spectateur de ne plus même avoir à explorer en personne les quartiers les plus pauvres de la ville. Il reste ainsi « à l'abri de la contamination », comme le suggère l'auditeur de Riis. La réalité dite « sociale » est vécue par procuration, et confine par cette distanciation au spectacle.

Maren Stange n'hésite donc pas à rapprocher ce type d'exploration urbaine de certaines formes d'impérialisme, en ce sens qu'il investit la scène sociale de la grande ville américaine pour la commuer en spectacle du malheur et de la misère. Ainsi se renforcerait le sentiment de supériorité des « colonisateurs », issus des classes moyennes et supérieures, qui se sentent alors investis d'une véritable mission civilisatrice. Ce qui nous intéresse le plus ici, c'est que la critique de Stange ramène finalement l'entreprise de Riis du côté du panorama, en prenant pour modèle les images du Sud et de l'Ouest américains, très populaires dans les années 1850. Ces clichés étaient destinés à exalter la conquête progressive de ces régions. Maren Stange considère que ce genre d'image tend à protéger le lecteur plutôt qu'à l'impliquer, si ce n'est de manière extrêmement superficielle :

« As an 'exhibitor', Riis stood closer to the panoramists who would domesticate than to the journalists who would mystify, and his evocation of spectacle and tourism in regard to New York slums used the rhetoric and its associations for purposes akin to those of the western imperialists. Riis's representation of the touristic point of view offered a 'respectable' perspective on the photographs he showed ; in addition, it helped him further flatter his audience, implicitly assuring them that they were the 'half' designated by history and progress to colonize and dominate. Just as the panorama promoters' fulsome congratulation of their audience affected to assume not only their curiosity, but also their privileged position as those who would soon colonize the uncivilized landscape, so Riis's phrases convey his understanding that his 'excursionist' is at once tenderly refined and sternly reform minded. He or she deserves both the information needed to transform or control the slums, and the security and privilege of distance that obviates the 'vulgar, odious and repulsive' experiences that the actual slums would inevitably present. »note371

La critique se fait donc à un double niveau. Le « panorama » offert par la photographie d'exploration sert d'abord, selon Stange, à conforter le spectateur dans l'illusion que les quartiers populaires, lieux d'aventure et d'exploration, sont en même temps un lieu de conquête. En outre, il présente l'intérêt d'offrir une expérience médiatisée de l'espace urbain, une forme de réalité par procuration. On retomberait ainsi sur un négatif

presque parfait des grands modèles photographiques du 19^e siècle. La ville remplace l'espace naturel comme lieu d'exploration et de conquête, tandis que la photographie, fidèle à elle-même, est à la fois la preuve et le moyen de cette prise de contrôle de l'espace. La « jungle » urbaine devient ainsi le pendant parfaitement convaincant des grands espaces naturels, au point même de susciter un type original de tourisme exotique, sous forme de visite guidée des taudis. Le genre panoramique et la photographie d'exploration relèveraient donc des mêmes schémas, malgré leurs caractéristiques visuelles apparemment contraires : dans les deux cas, la réalité serait mise à distance par l'image, figée dans des représentations de nature essentiellement spectaculaire. Stange, par d'autres chemins, rejoint Alexis Sokoloff et sa critique du *snapshot*.

Cette interprétation, certainement justifiée quand il est question de Riis, permet de rendre compte de certains des textes et des images du *Survey*. Paul Kellogg lui-même, on l'a déjà dit, reconnaissait sa dette à l'égard du réformateur d'origine danoise. Toutefois, aussi nette que soit cette influence, les images et les textes du *Survey* relevant de ce modèle d'exploration urbaine s'intègrent dans une conception de la ville qui les englobe et les dépasse largement. Au mot « conquête », ou aux termes de « colonisation » et de « domination » proposés par Stange, il est temps sans doute d'associer le mot « réforme », sur lequel les Progressistes fondent leur discours, mais aussi leurs représentations.

L'exploration du monde urbain diffère en effet de la conquête des territoires de l'Ouest sur un point crucial : création humaine, la ville reste susceptible d'amélioration, et de reconstruction. De plus, la « réforme » de l'espace urbain est un enjeu éthique et politique qui dépasse de loin le désir de conquête, car la ville modèle l'humain, aussi sûrement que le corps social crée la ville.^{note372} Dans un tel schéma, la photographie ne se contente pas de « saisir » un espace figé, dominé, et donc en quelque sorte « achevé ». C'est en ce sens que les images d'exploration évoquées ici se distinguent sans doute le plus fondamentalement des représentations panoramiques de l'espace urbain, conçu dans ce type d'image comme un aboutissement. Au contraire, le *Survey* pose toujours la question de l'avenir de la cité. Le futur n'est pas « tracé », mais bien au contraire à construire. Un texte tiré de *Wage-Earning Pittsburgh* offre un raccourci saisissant de l'évolution de la pensée sociale américaine sur ce point. Il part précisément du modèle du reportage ou de l'exploration, mais dépasse l'étape du spectacle, ou du souci de contrôle : le présent narratif, et l'utilisation de la deuxième personne du singulier, laisse place à ce que l'on pourrait appeler un mode d'impératif moral. L'exploration proposée ici au lecteur lui renvoie la question de sa propre responsabilité :

« Go through Pike Street, Mulberry and Spring Alleys, through the Hill district from Sixth Avenue up, over on the South Side, and see for yourself if this is not true. Pick your way through the narrow alleys between the houses, look into the closets and shacks that fill the courtyards, grope your way through living rooms, go up the narrow, black stairways, note the ceilings patched with papers where the leaking roof has sent the plaster to the floor [...] look at the worn, tired bodies and faces of the mothers, at the little children huddled about the stove [...] ; and then, as you sit in your own comfortable home that evening [...] ask yourself the question if you are not responsible for them and if you are doing all in your power to relieve them. »^{note373}

A en croire ce texte, le récit d'exploration tel qu'il est conçu par les réformateurs n'est pas tant une manière de protéger le grand public de réalités déplaisantes que de proposer (par la photographie, entre autres) une sorte de simulation crédible de la démarche que ce public devrait faire par lui-même. L'image photographique est une preuve qui a la particularité d'être facilement vérifiable. Chacun est libre de s'assurer de la véracité de ce qu'elle prétend représenter.

Au-delà de cette injonction à la responsabilité et à l'action, l'exploration sert moins, finalement, à découvrir l'espace urbain qu'à le définir. En arpentant les ruelles tortueuses, les couloirs lugubres et les escaliers branlants, le témoin prend conscience de la fonction de l'espace, et non seulement de sa nature. En tant qu'environnement, le taudis urbain produit, littéralement, des hommes et des femmes. Il les forme, ou plutôt dans le cas de Pittsburgh les déforme. Cette visite dans les coulisses du décor panoramique tend à démystifier

la dimension emblématique de Pittsburgh comme cité du 20^e siècle. Elle suggère aussi une dimension sociale totalement absente du panorama traditionnel.

Pourtant, on l'a dit, le modèle de l'exploration urbaine n'est qu'une étape insuffisante. Le *Survey* ne se contente pas de développer une esthétique de la révélation, qui tiendrait finalement d'une simple démystification, et proposerait un modèle un peu simpliste de l'espace urbain et industriel. Il ne suffit pas de poser l'idée d'un « envers du décor », et d'opposer à la synthèse unificatrice du panorama traditionnel les visions nocturnes des taudis ouvriers. Les illustrateurs et les auteurs du *Survey* tentent en effet de redessiner le paysage urbain et industriel selon de nouvelles perspectives, susceptibles de rendre justice à la réalité complexe de Pittsburgh. Les éléments constitutifs du panorama sont ainsi redistribués selon des codes visuels nouveaux, qui n'appartiennent ni à la tradition grandiose du sublime industriel ni à celle du journalisme d'exploration. Sur ces images, le *Survey* parvient à dépasser, de manière plus convaincante encore que dans sa reprise des modèles hérités de Riis, les insuffisances de la photographie telles que les dénoncent Sokoloff et Small.

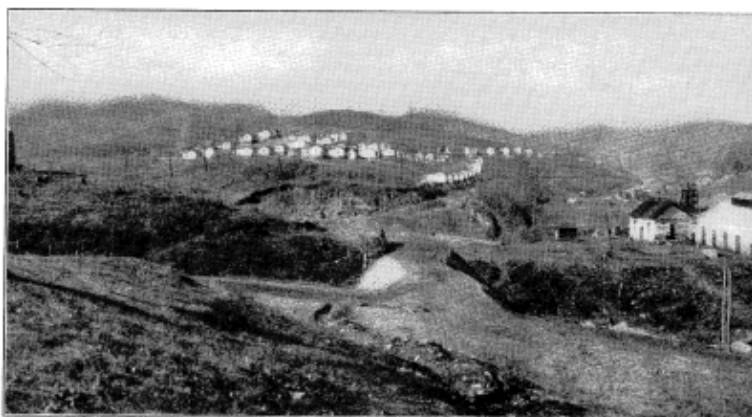
II. Contradictions du panorama

Deux exemples, tirés de volumes différents du *Survey*, permettent de poser la question de l'ambivalence des représentations progressistes vis-à-vis de la norme panoramique du modèle urbain et industriel.

Paradoxalement, la reprise apparemment la plus respectueuse des conventions du panorama, celle de Margaret Byington dans *Homestead*, est sans doute aussi la plus problématique. A l'inverse, un article de H.F.J. Porter propose *a priori* une sorte de « déconstruction » visuelle des formes établies, pour mieux conclure en réalité à la légitimité de l'organisation industrielle des villes.

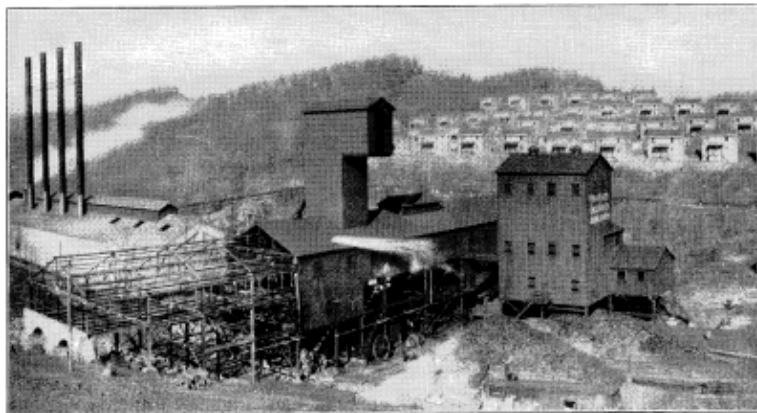
On s'intéressera tout d'abord au deuxième cas, une double photographie tirée de *Wage-Earning Pittsburgh*, le volume contenant *River at Night* (Figure 1). Entre les pages 260 et 261 de cet ouvrage collectif, au sein d'un chapitre intitulé *Industrial hygiene in the Pittsburgh District*, se trouvent rassemblées sur une seule page deux « moitiés » d'un panorama industriel, placées l'une au-dessus de l'autre. Ce double cliché appelle plusieurs commentaires, menant à des conclusions apparemment contradictoires (Figure 7).

On constate d'abord sur ces images la rupture esthétique du panorama, imposée sans doute par la mise en page. Si l'on garde pour référence, une fois de plus, le travail de Muybridge à San Francisco, on ne peut qu'être frappé par la manière dont cette « vue panoramique » (selon la légende elle-même) perd de son ampleur, et trahit sa propre nature en étant de la sorte divisée. La légende de la seconde image - *Panoramic View of Annabelle - (To the right of the view shown opposite)* - ne fait que tenter maladroitement de rattraper par la description ce que la photographie a perdu de cohérence et de continuité. Ces deux prises de vue devraient



PANORAMIC VIEW OF ANNABELLE, WEST VIRGINIA
The latest town built by the Pittsburgh-Buttala Company and, to their mind, the best

Figure 7 : Panoramic View of Annabelle- The latest town built by the Pittsburgh-Buffalo Company and, to their mind, the best, et Panoramic View of Annabelle (To the right of the view shown opposite), Wage-Earning Pittsburgh, p. 260.



PANORAMIC VIEW OF ANNABELLE
 (To the right of the view shown opposite)

être placées bout à bout, afin d’embrasser l’ensemble du site d’Annabelle. L’extrémité d’un bâtiment industriel, à droite de l’image supérieure, permet de confirmer que les deux images n’en sont potentiellement qu’une, et que leur séparation nuit au projet originel de leur auteur anonyme.

Cette division en deux du panorama offre d’abord des pistes d’interprétation presque trop évidentes. On est tenté de souligner que l’image supérieure propose principalement la vision lointaine d’un village de petites maisons blanches, rassemblées sur une colline râpée dont elles accompagnent les courbes. L’image inférieure, au contraire, représente côte-à-côte le corps de bâtiments d’une usine de la Pittsburgh Buffalo Company et un groupe de maisons ouvrières, alignées en terrasse selon un arrangement dont le caractère artificiel et mécanique est relativement clair. Enfin, le sous-titre de la légende supérieure renforce le doute. Dans « *The latest town built by the Pittsburgh-Buffalo Company and, to their mind, the best.* », l’incise « *to their mind* » paraît évidemment cruciale dans un ouvrage à teneur progressiste. Elle semble en effet sous-entendre un désaccord de l’auteur de la légende avec la version « officielle » de la Pittsburgh-Buffalo Company, et renforcer ainsi ce que l’on tient *a priori* pour l’attitude anti-industrielle des auteurs du *Survey*. La séparation en deux moitiés, parallèles mais disjointes, de ce panorama industriel aurait donc pour objet de déconstruire la représentation conventionnelle de la ville-usine, bâtie sur un modèle proche de celui de Pullman ou de Gary, dans l’Indiana. Ainsi, Annabelle serait divisée entre une petite « ville sur la colline » (en forçant un peu le trait), et une cité industrielle totalement dépendante de son activité manufacturière. Selon une telle lecture, la photographie telle que la conçoit le *Survey* s’ingénierait ainsi à miner et à défaire, de la manière la plus concrète, l’illusion trompeuse d’une cohésion urbaine fondée sur l’organisation industrielle, telle que la postule le panorama conventionnel du tournant du siècle.

Une telle interprétation, pour tentante qu’elle soit, est pourtant hâtive. Elle fait peu de cas en effet du contexte un peu plus large de cette mise en page. Le sujet des deux moitiés d’image présentées ici est bien, à l’évidence, la construction de ces villes champignons qui grandissent autour de Pittsburgh et modifient l’aspect de la région. Les clichés s’insèrent en effet dans un sous-chapitre intitulé *Mill Towns*, qui s’ouvre sur ces lignes :

« All around Pittsburgh are small towns which have grown up either as the result of the development of some natural product found there, or because some enterprise previously located in Pittsburgh outgrows its site, and unable to acquire adjacent property, has been compelled to move where land is cheap and where it will have plenty of opportunity to expand. »^{note374}

Nous sommes là, clairement, dans le modèle du type « Gary ». Or l'auteur de l'article ne prétend à aucun moment condamner cette forme de développement urbain, et il s'empresse dans les pages qui suivent de présenter quelques exemples à ses yeux parfaitement convaincants de ce qu'il est alors convenu d'appeler *welfare capitalism*, formule sous laquelle sont rassemblée diverses stratégies mises en place par les industriels pour faciliter - ou contrôler, selon les interprétations - la vie de leurs employés en dehors des heures de travail. La conception d'une cité ouvrière est à l'évidence la forme la plus aboutie de cette démarche.

Or, pour H. F. J. Porter, auteur de l'article au sein duquel s'insèrent ces images, les efforts de compagnies comme la *Westinghouse Air Brake Company* ou, précisément, la *Pittsburgh-Buffalo Company*, sont dignes d'éloge. Pas une ligne, dans le corps principal du texte, ne porte sur cette dernière société. Mais son exemplarité est démontrée dans une série de photographies portant le titre générique : *Mining towns of Pittsburgh-Buffalo Company*, et dont les deux demi panoramas décrits précédemment font partie. Quatre autres clichés complètent cette série visuelle. Les deux premières sont d'une part un nouveau panorama (d'ampleur certes modeste) de la petite ville de Johnetta (on y dénombre au mieux une petite vingtaine de maisons neuves, disposées selon un plan très régulier), et d'autre part une vue en perspective d'une rue de Marianna. Quant aux deux derniers clichés de la série, ils présentent deux bâtiments visibles dans leur totalité. Prises de biais, et non de manière frontale, ces photographies permettent de percevoir au mieux l'ensemble de ces deux constructions : seul un panorama aérien aurait pu en permettre une vue plus complète. La première de ces deux images est légendée *Miner's Dwelling*, et elle porte le tampon officiel de la Pittsburgh-Buffalo Company. La seconde s'intitule *School at Marianna*, et s'accompagne d'un court texte signalant que la construction d'une école dans ce genre de ville minière est rien moins qu'une « révolution ». Enfin, le court commentaire général de la série, présenté sous la forme d'une longue légende sous les deux premières images, explique à la fois les contraintes auxquelles doivent faire face les compagnies minières, et les progrès que certaines, comme la Pittsburgh-Buffalo Company, ont accompli dans l'édification des villes-usines dont elles ont besoin :

« The coal mining business cannot draw on a city full of workers.

The mining operator must not only build his plant, but figure out how his employees are to live. Not a little of the labour trouble in the past has been due to construction of inferior houses, rented at exorbitant prices.

The Pittsburgh-Buffalo Company, under the leadership of John H. Jones, himself a practical miner, has done much to change this order in starting a number of mining towns from the ground up, at the same time that they have sunk their shafts from the ground down. The advances in house construction and community service give promise of similar advances in street layout and architecture in the future. »^{note375}

On le voit, l'auteur de l'article auquel ces images servent d'illustration ne cherche en rien à critiquer, sur le principe, ces cités dont la logique, l'identité et l'organisation répondent fondamentalement aux besoins de l'industrie. Porter ne se prive d'ailleurs pas d'affirmer, quelques lignes plus haut, que l'intérêt de l'employeur pour la manière dont vit ses ouvriers est naturelle et légitime, et que ces derniers sont les premiers à s'en féliciter lorsque son intervention est conduite de manière adéquate (*proper*).^{note376} Ainsi, ce que pourrait suggérer l'image isolée d'un panorama coupé en deux, proposant la vision d'une communauté mal intégrée sur les pentes de collines arides, s'efface devant les perspectives ouvertes par le texte ci-dessus. En réalité, les images choisies pour illustrer l'article de Porter sont une nouvelle manifestation de la conquête progressive et rationnelle du paysage, et de la notion même de ville, par le progrès industriel. Ce panorama morcelé et à moitié vide n'est que la promesse d'une future ville-usine modèle. Le *Survey*, ici, suit la marche en avant de l'industrie et de ses représentations ; il n'est donc guère étonnant qu'il emprunte à la Pittsburgh-Buffalo Company certaines des images que la société produit elle-même, comme en atteste le tampon apposé sur *Miner's Dwelling*.



Figure 8 : The Homestead Plant : Carnegie Steel Company (Homestead, frontispice).

Si le texte de Porter et l'utilisation des images telle qu'elle est dirigée par la légende citée offrent une cohérence tout à fait incontestable, il n'en va pas de même du lien qui relie cet article, et ses illustrations, à d'autres volumes du *Survey*. Pour

qui consulte l'ensemble des six tomes dans leur ordre de publication, il est en effet pour le moins surprenant de lire sous la plume de Porter que :

« The most commodious social centers for workingmen in the District are in the three Carnegie mill towns adjoining the Braddock, Duquesne, and Homestead plants of the Carnegie Steel Company. »^{note377}

Un tel éloge du « capitalisme industriel » de Carnegie, notamment à Homestead, n'est pas, en effet, l'impression générale qui se dégage du volume éponyme de Margaret Byington, paru quatre ans plus tôt.

Un retour sur les premières photographies de *Homestead* permet de cerner au plus près les termes du débat. Comme dans *Wage-Earning Pittsburgh*, la mise en page du livre de Margaret Byington choisit d'user du panorama comme stratégie de mise en place visuelle de la communauté industrielle. Mais contrairement à l'article de Porter, le genre est ici présenté sous sa forme la plus accomplie, un cliché tout en longueur englobant apparemment l'ensemble de la ville, et placé en ouverture du volume (Figure 8).

On l'a dit, le texte de Byington s'empresse d'instaurer le principe d'une exploration nécessaire du décor urbain ainsi planté.^{note378} Selon cette logique, le panorama est une sorte d'écran trompeur au-delà duquel il faut savoir découvrir certaines réalités cachées. Il nous semble pourtant que l'utilisation du genre panoramique proposée ici par Byington va au-delà de ce modèle trop simple, fondé sur l'opposition binaire entre le visible et l'invisible, l'illusion et la réalité. Dans *Homestead*, la photographie ne se contente pas d'explorer : elle initie un véritable processus d'analyse dont on peut tenter de cerner quelques éléments.

Le point de vue sur lequel se construit cette image, surplombant les divers bâtiments photographiés, est à première vue un nouvel avatar de la vision de Muybridge, perché sur une colline de San Francisco. La largeur remarquable du cadrage rappelle le fantasme d'un paysage circulaire, couvrant le champ de 360° qui entoure l'observateur. Réalisé par le Detroit Publishing Company, ce cliché semble vouloir rendre compte de l'ampleur de l'agglomération et de ses usines, spectacle grandiose qu'il convient d'embrasser, si possible, d'un seul regard. On note toutefois, par rapport aux clichés déjà mentionnés, l'absence du repère visuel traditionnel que sont les rivières. L'Allegheny ou la Monongahela forment habituellement un premier plan obligé, et jouent plusieurs rôles dans l'organisation de la représentation. Elles symbolisent tour à tour la nature domptée ou le flux économique, de même qu'elles servent de justification pratique à l'implantation des usines, au bord des voies navigables qui permettront à la production de hauts-fourneaux d'être expédiés dans tous le pays, voire au-delà des frontières.

Nous sommes donc bien ici dans l'envers du décor, mais l'image ne se contente pas de cette simple inversion. Sans les rivières, principes organisateurs du panorama de Pittsburgh,^{note379} les repères sont plus incertains, et le point d'équilibre de la photographie se déplace. Le premier plan, réduit à sa plus simple expression au centre de la photographie, est constitué d'habitations plus ou moins clairement visibles sur les tiers droit et gauche du cliché. Ces quelques maisons sont en quelque sorte évincées, repoussées vers les bords du cadre par les bâtiments industriels, dont l'avancée, au milieu du cliché, est renforcée par un léger effet de distorsion, dû semble-t-il à la très courte focale utilisée lors de la prise de vue.

C'est cette rivalité latente entre la ville et l'usine, illustrée ici par une forme un peu particulière du panorama, qui est au centre de *Homestead*. Il va de soi que les visées de la Detroit Publishing Company, au moment de la réalisation de cette photographie, étaient sans doute bien différentes de celles du *Survey*. Mais la reprise de ce cliché relativement conventionnel par Byington s'inscrit dans une volonté de problématiser, dès les premières pages du livre, la coexistence difficile de la cité et de l'industrie, visualisée ici à travers l'accaparement du panorama par les usines. Dès les premières lignes de son texte, Byington suggère qu'*Homestead* est dénaturée par sa conversion industrielle :

« Homestead gives at the first a sense of the stress of indutry rather than of the old time household cheer which its name suggests. The banks of the brown Monongahela are preëmpted on one side by the railroad, on the other by unsightly stretches of mill yards. Gray plumes of smoke hang heavily from the stacks of the long, low mill buildings, and noise and effort dominate what once were quiet pasture lands. »^{note380}

Au-delà de l'apparente nostalgie d'une Amérique rurale, il ne s'agit pas d'attribuer à cette image d'origine commerciale plus de sens qu'elle n'en a. Il est difficile de lire explicitement, que ce soit dans la photographie inaugurale ou dans l'entrée en matière du texte, une critique virulente du nouvel ordre social et économique. Mais Byington pose en préambule, à la fois par le texte et par l'illustration, les paradoxes du paysage industriel. En quelques mots, elle souligne le décalage entre le nom même de la commune, chargé d'une symbolique agrarienne remontant à l'époque où la « frontière » de l'Ouest était encore ouverte, et la réalité du spectacle qu'offre la ville. Parallèlement, par le choix du point de vue et le brouillage de certaines conventions de représentation, cette première photographie travaille de l'intérieur les conventions du panorama urbain et industriel. Celui-ci, en quelque sorte, ne va pas de soi, il doit être envisagé de manière plus complexe, comme le souligne avec éclat la légende :

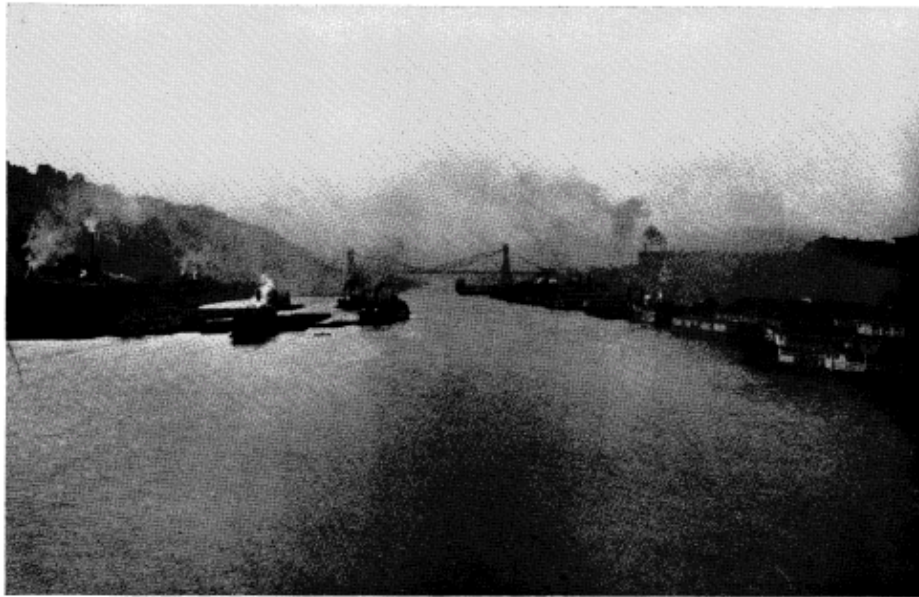
« THE HOMESTEAD PLANT : CARNEGIE STEEL COMPANY - To these mills, the households of the community look for their livelihood. »

Grâce à ces deux lignes, la complexité de l'image gagne encore en épaisseur. Dans cette légende, l'usine et la ville sont deux entités distinctes. La cohérence entre l'organisation urbaine et la puissance industrielle sont donc posées, d'emblée, comme problématiques. Mieux encore, leurs rapports sont subtilement hiérarchisés (l'expression « *to look to* » implique en effet une relation de dépendance). Enfin, le début de la légende, en capitale, est remarquable. Un peu comme dans les panoramas proposés par U. S. Steel (Figure 4), il marque bien la disparition de Homestead en tant que ville, et son statut de propriété industrielle. En même temps, il est ouvertement en contradiction avec le contenu de l'image proposée. On y voit en effet assez de maisons pour s'apercevoir que c'est bien une petite ville qui passe ainsi par pertes et profits, absorbée et repoussée à la fois par l'ensemble industriel. Dans le rapport annuel d'U. S. Steel, l'image des usines masquait l'existence des communautés urbaines au point, pratiquement, de se substituer à elles. Dans *Homestead*, la ville est littéralement marginalisée par la poussée de l'industrie. Elle ne trouve sa place que sur les bords de l'image. La photographie toute aussi complexe proposée quelques pages plus loin, et qui est une autre variation sur le panorama, suggère des commentaires similaires, et confirme la théorie d'une lecture « problématique » de l'organisation spatiale de Homestead.^{note381}

La mise en rapport de la photographie qui inaugure le livre de Byington et du double panorama de *Wage-Earning Pittsburgh* est donc riche de contradictions. En 1914, Porter choisit de voir une ville, « Annabelle », dans ce qui n'est encore que l'assemblage en devenir d'une usine et de deux cités ouvrières en construction. Quatre ans auparavant, Byington ouvrait au contraire son livre, *Homestead : The Households of a Mill Town*, sur un paradoxe. A peine le titre enregistré par le lecteur (il y est bien question d'une « mill town », comme dans le chapitre écrit par Porter), l'image inaugurales et sa légende posent le problème qui occupe Byington pendant tout le reste de son travail : malgré ce que l'on pourrait croire, Homestead est moins une « ville » qu'une usine, propriété de la Carnegie Steel Company.

Des constructions visuelles telles que *Panoramic View of Annabelle, West Virginia* ne peuvent que renforcer l'hypothèse d'une classe moyenne progressiste entrée en collusion avec le monde financier et industriel pour la préservation du *statu quo* économique et social. Cette hypothèse d'interprétation a été présentée lors du premier chapitre. On peut alors facilement expliquer les contradictions entre les images illustrant l'article de Porter et celle qui sert d'ouverture à *Homestead*, en se fondant sur les « profils » respectifs des deux auteurs. Porter appartient de plein droit au monde industriel, puisqu'il est présenté sous le titre de « *Consulting industrial engineer* ». Son expérience de *manager* dans diverses branches d'industrie, notamment à Pittsburgh, lui a valu de siéger dans de nombreuses commissions, portant notamment sur les conditions de sécurité dans les usines.^{note382} Porter est donc un expert tout droit venu du nouveau monde industriel, et son texte en porte nettement la marque.^{note383} Ce n'est évidemment pas le cas de Margaret Byington, issue du mouvement des *Charities*,^{note384} et souvent présentée, avec John Fitch et Crystal Eastman, comme l'une des critiques les plus sévères de la nouvelle organisation industrielle au sein de l'équipe du *Survey*.^{note385}

Cette explication idéologique est naturellement primordiale : elle est une première manifestation de la complexité du discours progressiste et de son hétérogénéité. Les six volumes en témoignent abondamment. Pourtant, il paraît imprudent de conclure, même momentanément, à une confusion rédhibitoire des modèles de représentation proposés par le *Survey*. Sur l'ensemble des six volumes, les stratégies visuelles du type de celle de *Homestead* sont plus fréquentes que celles qui se fondent sur l'iconographie pré-digérée obligeamment fournie par la Pittsburgh-Buffalo Company. Deux nouveaux exemples de variations sur le panorama industriel nous permettront de conclure provisoirement sur ce point. Tous deux sont tirés du volume *The Pittsburgh District*, publié en 1914. Tous deux utilisent l'image du fleuve pour figurer une dysharmonie de l'espace urbain.



NATURAL BEAUTY VS. INDUSTRIAL ODDS

Figure 9 : Natural Beauty vs Industrial Odds(The Pittsburgh District, p. 48).

Le premier exemple, *Natural Beauty vs Industrial Odds*, apparaît dans un article d'Allen T. Burns portant sur le réveil civique de Pittsburgh (Figure 9).^{note386} Il s'agit d'une photographie anonyme dont le titre suffit à donner sens à la composition. La vue a sans doute été réalisée à partir d'un bateau naviguant sur l'un des deux fleuves cernant Pittsburgh. La définition insuffisante de la photographie et de sa reproduction n'ont que peu d'importance, car le fonctionnement de cette image se veut principalement symbolique. Les deux rives sombres surmontées de panaches de fumée, et reliées par un pont lointain, sont séparées par les eaux du fleuve, qui occupent près de la moitié de l'image. Sous cette photographie, où la perspective créée par le cours d'eau semble s'enfoncer comme un coin entre les deux rives, la légende laconique se contente de remettre en cause l'harmonie supposée du paysage industriel, bâti comme on l'a vu sur les décombres d'une nature domptée. L'auteur de cette légende retourne sur lui-même le « sublime industriel » dont on a tenté de définir plus haut les principales caractéristiques. Il problématise aussi, dans le même mouvement, l'esprit de conquête dont nous avons vu qu'il est l'un des fondements de la photographie de paysage. La polysémie même du mot « odds », connotant aussi bien le hasard que l'hétérogénéité (« l'impair »), est un commentaire cruel sur les rêves de grandeur technologiques et industriels. La belle harmonie qui préside aux paysages urbains est soudain rompue, tandis que la rivière, qui sépare plus qu'elle ne rassemble, souligne l'incohérence de la géographie particulière de Pittsburgh, qui n'est plus ici prétexte à de grandioses panoramas.

Attardons-nous un instant, pour finir, sur une image tirée d'un article très richement illustré, et intitulé « The disproportion of taxation in Pittsburgh ».^{note387} Parmi les diverses variations sur le panorama offertes par les illustrations de ce texte, la photographie intitulée *High Hills and Low Taxes*^{note388} est sans doute la plus frappante. Comme le suggère cette légende, le cliché fonctionne de la même manière que le précédent, sur le contraste établi entre deux composantes de l'image. Prise du haut des falaises entourant Pittsburgh, cette photographie respecte dans un premier temps la règle primordiale du panorama classique de la ville. Mais là encore, le fleuve qui traverse le milieu de l'image fonctionne comme une séparation infranchissable, le signe visuel symbolisant l'hétérogénéité radicale du paysage urbain. En bas de la photographie, au premier plan, un ensemble indistinct de maisons totalement sous-exposé, forme une masse noire. Au troisième plan, au-delà du fleuve, le centre de Pittsburgh, légèrement surexposé, est toutefois parfaitement distinct. Entre les deux espaces ainsi opposés, dans un pur exemple de manichéisme visuel (noir-blanc), le pont qui traverse la rivière devient l'ambivalent symbole de deux mondes indissociablement liés par la logique technologique et industrielle, et pourtant séparés par la largeur d'un fleuve et l'absurdité des règles du jeu économiques, notamment par le biais de critères d'imposition mal adaptés aux réalités et aux besoins de l'aménagement de

l'espace urbain. Le sous-titre du cliché, là encore, est riche d'une ironie sans doute involontaire :

« A view showing the nearness of the Grandview unimproved (one-half taxed) property to the heart of downtown Pittsburgh. »

L'un des soucis d'Harrison, largement développé dans le texte,^{note389} est en effet de taxer plus fortement Grandview, une propriété jouissant comme son nom l'indique d'une situation privilégiée, et dont l'auteur s'étonne qu'elle puisse encore rester non bâtie (et donc objet de spéculations prometteuses), alors que les rives du fleuve ont un besoin criant d'aménagements divers. Un projet cohérent d'utilisation de l'espace à Pittsburgh devrait au moins faire payer aux propriétaires de cet espace l'inutilisation délibérée d'un terrain aussi bien placé. La photographie proposée ici, si elle reste bien incapable de synthétiser efficacement les opinions d'Harrison en matière de taxe foncière, n'en met pas moins en exergue la relation problématique des diverses composantes de l'espace urbain, envisagées ici selon un principe d'équité économique et sociale. Le propos n'est pas, loin de là, de critiquer la ville en tant que telle, ou d'opposer ses formes nouvelles à un « âge d'or » hypothétique, mais simplement de souligner certaines de ses incohérences présentes. C'est dans cette optique que le « panorama », fiction visuelle de la synthèse urbano-industrielle, apparaît ici problématique : revu par des auteurs comme Harrison, ce tableau ne va plus de soi. L'enregistrement panoramique ne peut plus se contenter de justifier l'état de fait.

Une fois de plus, on ne serait pas en peine de trouver contradictoires certaines des positions tenues ou suggérées par les auteurs des deux articles, Allen Burns et Shelby Harrison. Mais il paraît tout aussi évident que le rôle de la photographie dans l'organisation de leurs discours respectifs est similaire, et joue sur le même registre que celui du double panorama complexe qui ouvre *Homestead*. Il s'agit de dépasser la simple logique de la synthèse photographique, de la forme spectaculaire du *skyline*, pour postuler au contraire une relation conflictuelle entre les diverses composantes de l'espace urbain. Cette problématique est une constante dans l'ensemble du *Survey*, malgré quelques exceptions ponctuelles. Notons pour finir que Burns et Harrison, comme Margaret Byington mais contrairement à H. J.C. Porter, sont des travailleurs sociaux professionnels.^{note390} Cela tendrait à confirmer certaines des hypothèses avancées ci-dessus sur l'opposition des profils des différents auteurs et sa relation aux contradictions apparentes du *Survey*. Avant de revenir sur ce point, il paraît utile d'examiner quelques autres formes traditionnelles de représentation de l'espace urbain et industriel par la photographie, dont la relecture par le *Survey* nous semble confirmer l'hypothèse d'une problématisation de l'espace urbain et industriel.

III. La ville-monument

Après avoir évoqué les représentations de la ville et de l'industrie qui cherchent à embrasser l'ensemble urbain d'un seul regard synthétique, et souligné quelques-unes des tentatives du *Survey* pour analyser et déconstruire visuellement ces modèles, il n'est pas inutile de prendre l'éventail des images possibles à l'autre extrémité, et de considérer l'importance des photographies qui cherchent à dire « l'essence » de la ville par la mise en valeur d'un seul objet, le plus souvent un bâtiment isolé ou un monument. La plupart de ces photographies, extrêmement nombreuses, sont d'une simplicité qui ne nécessite pas, généralement, une analyse individuelle très détaillée. Toutefois, l'évolution du contenu de ces clichés confirme en partie la problématique « politique », ou plutôt civique, suggérée ci-dessus. Les bâtiments isolés par la photographie, dans le *Survey*, tendent à perdre leur valeur symbolique univoque pour devenir des signes de la nouvelle complexité sociale et économique de l'espace urbain.

Il ne fait guère de doute que la construction d'immeubles de plus en plus imposants, dans le centre des grandes villes américaines, ne répond pas seulement à un besoin pressant d'économiser l'espace. L'architecture est au tournant du siècle une manière d'affirmer la puissance et le dynamisme d'un pouvoir politique, d'une ville, ou d'une entreprise. Sans doute l'un des problèmes de Pittsburgh est-il que ces trois composantes sont quelquefois tellement imbriquées qu'il est difficile de les distinguer. Ainsi, lorsque Carnegie décide d'interrompre un an la construction de son siège social, afin de pouvoir faire admirer la

structure d'acier qui soutient cette ambitieuse construction, il sert à la fois sa ville et, naturellement, sa propre gloire, ainsi que celle de son entreprise.

Dès 1922, le Progressiste Walter Lippman définit les bâtiments civils construits au tournant du siècle pour ce qu'ils sont réellement, à savoir des modes de représentation immédiatement compréhensibles des succès de la « mythologie » capitaliste américaine. Pour lui, la complexité du fonctionnement économique réel du pays est telle qu'elle échappe au public mais aussi, pour une large part, aux économistes eux-mêmes. Ceux-ci en ont donc proposé un modèle simplifié, une théorie qui trouve sa justification dans la prospérité industrielle et financière du pays. Ces succès, à leur tour, sont rendus visibles par leur matérialisation architecturale :

« With modification and embroidery, this pure fiction used by economists to simplify their thinking, was retailed and popularized until for large sections of the population it prevailed as the economic mythology of the day. It supplied a standard version of capitalist, promoter, worker, and consumer in a society that was naturally more bent on achieving success than on explaining it. The buildings which rose, and the bank accounts which accumulated, were evidence that the stereotype of how things had been done was accurate. »note391

Moins qu'une explication, ces immeubles de plus en plus élancés sont des preuves, dont l'aveuglante évidence renforce la légitimité du schéma déjà illustré par les panoramas urbains et industriels, celui du succès économique de la grande ville. Selon Lippman, cette « pure fiction » doit imposer le modèle économique dominant à un public qui risquerait de ne pas en saisir toutes les nuances. Ainsi, l'architecture ou les chiffres de l'activité bancaire sont en quelque sorte des éléments de vulgarisation de l'orthodoxie économique, et ainsi, par extension, de l'organisation sociale. C'est évidemment le cas pour une ville comme Pittsburgh, fille aînée du grand capitalisme industriel de la fin du 19^e siècle, comme le prouve par exemple ce texte d'introduction d'un album publié en 1896 sous le titre *Pittsburgh of Today* :

« Nowhere in the continent is there a city similar to Pittsburgh, her *phenomenal progress*, her *incomparable industries*, and *remarkable resources* have made her the greatest manufacturing center of America [...]

We desire to disabuse for ever the mind of the American public that our claims to prolific progress are mere daydreams, and by a plain and simple arraignment of facts to substantiate the claim that Pittsburgh is in surety in the van of progression among American cities. »note392

Ces « faits » susceptibles de dissiper les soupçons dans l'esprit du grand public, ce sont principalement des descriptions et des photographies d'usines et d'entreprises commerciales de tailles diverses, qui alternent avec des clichés des parcs et des ponts de la villes. La section illustrée consacrée aux *Representative Business Houses* souligne bien l'importance cruciale qui leur est accordée, non seulement dans la prospérité économique de la ville, mais aussi dans l'image qu'elle projette :

« The attention of the readers is now directed to the rise and progress of representative business houses in Pittsburgh. We have endeavored to give a review of those firms whose honorable dealings and straightforward methods, irrespective of the magnitude and class of their operations, make them worthy of the mention they have received. It is such houses as these that have materially contributed in placing the fame of this metropolis in its present exalted position. »note393

Ainsi les bâtiments liés au commerce et à l'industrie ponctuent-ils le paysage urbain et en expriment en quelque sorte l'essence. On ne peut que repenser à Lippman en découvrant, dans un autre album sur Pittsburgh publié en 1896 à New York, un chapitre intitulé *Financial Institutions*, et contenant une étonnante série de 21 photographies successives de banques.^{note394} Le siège de Carnegie Steel et les multiples ensembles architecturaux abritant l'essentiel de l'activité économiques de la ville ne sont pas seulement les

façades prestigieuses de chacune de ces entreprises considérées individuellement. Chacune est aussi le symbole de la cité dans son ensemble, et leur nombre imposant colore très largement les représentations conventionnelles de Pittsburgh.

Visuellement, ces images sont toutes composées plus ou moins selon le même modèle, extrêmement simple : la présence humaine y est nulle ou à peine visible, et il s'agit en général d'isoler, autant que possible, le bâtiment considéré. Le point de vue est généralement frontal, lorsqu'il s'agit d'un édifice abritant des activités financières ou publiques, tandis que les photographies de bâtiments industriels, souvent allongés ou construits au bord d'une voie ferrée, sont prises de biais et s'organisent autour d'une perspective plus fuyante (Figure 10). Beaucoup de clichés sont en légère contre-plongée, ce qui tend à mettre l'accent sur la hauteur des bâtiments.^{note395}

Toutefois, la discrétion de tels « effets », dictés par les conditions de prise de vue autant sans doute que par une volonté esthétique délibérée, ne permet guère à ces images, prises individuellement, de dépasser le simple statut de constat visuel. Les photographies se contentent finalement de recenser les éléments particuliers qui constituent les panoramas analysés plus haut. Ces clichés individuels d'usines ou de sièges sociaux d'entreprise tiennent d'abord de l'inventaire, doublé d'un catalogue



Figure 10 : Plant of the Lockhart Iron & Steel Co., McKees Rocks, Pa.(The Story of Pittsburgh and Vicinity, 1908, p. 163).

publicitaire : photographier les façades des bâtiments, sur lesquelles les enseignes sont généralement parfaitement visibles, est simplement une manière de dupliquer l'image publique des entreprises considérées.

La photographie n'a guère besoin de faire plus, puisque ce sont les bâtiments eux-mêmes qui jouent le rôle de symboles de la ville. Les images ne servent qu'à multiplier ces signes architecturaux, à les diffuser, à les populariser, ce qui en soi n'est pas négligeable. Mais leur faculté à isoler ces bâtiments ne constitue pas un mode de construction visuelle extrêmement élaboré. Les photographies se contentent en quelque sorte de redoubler le fonctionnement déjà symbolique de l'architecture, tel qu'il a pu être défini par certains historiens selon lesquels les gratte-ciel, les usines et les bâtiments publics constituent un ensemble complexe de signes de pouvoir. Pour Sarah L. Watts, par exemple :

« The power of business elites found further reinforcement in public and private architecture, especially the modern skyscrapers built of steel and concrete after the 1880s, which furnished massive, costly and seemingly permanent expressions of corporate power. Factories, government buildings, and the churches and homes of the wealthy all supplied visual sustenance to the reality of elite institutions and belief systems. Messages encoded in the material presence of their walls signified the special ability of elites to govern public space and to influence, and even intimidate, persons entering those spaces. By comparison the scale and significance of the buildings that represented working-class institutions - union meeting halls, public parks, local bars, residential neighborhoods, factory towns - provided relatively less dramatic reinforcement. »^{note396}

L'analyse de Watts élargit le champ des « symboles de pouvoir » au-delà des seuls bâtiments commerciaux et industriels. Les sources photographiques consultées confirment en grande partie cette généralisation. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des clichés d'églises ou de grandes institutions culturelles en alternance avec les photographies d'usines ou d'établissements financiers. On l'a dit, *Pittsburgh of Today* laisse une large part aux vues de divers parcs et espaces verts. De même, la série d'articles publiée en 1905 par la *North American Review of Reviews* sous le titre générique *Pittsburg, - a new great city* présente dans son dernier volet, intitulé *The aesthetic and intellectual side of Pittsburg*, des vues de Highland Park, de la bibliothèque Carnegie, de la cathédrale catholique, et du tribunal d'Allegheny.^{note397} La légende de cette dernière image, une vue frontale isolant parfaitement le bâtiment de son contexte urbain immédiat, précise qu'il s'agit là d'une des réussites architecturales les plus remarquables du pays (*One of the most notable pieces of architecture in the country*). Comme le souligne l'auteur de l'article, un certain Burd Shippen Patterson :

« The stranger visiting the business portion of Pittsburgh [...] and observing the push and energy with which the whole population appears to be laboring for material advancement, cannot realize that under the smoke and fog, and amid the universal hum of the vast street traffic or the clang of the omnipresent machinery, there is abundant evidence to be found that the higher life - the life which takes keen delight, not only in the spiritual, but in the intellectual and the artistic, - is being cultivated by a multitude of the inhabitants of the city in a manner which reflects the same energetic vigor and thoroughness that have signalized their efforts along material lines. »^{note398}

Gratte-ciel ou cathédrale, il s'agit donc bien des deux facettes d'une même réalité, celle du dynamisme sans limites de Pittsburgh. Dans le premier volet de cette série d'articles, évoqué plus haut, la *Review of Reviews* déclinait précisément le thème industriel à l'aide du panorama et de photographies d'usines. On y trouvait même différentes images mettant en valeur l'un des aspects les plus caractéristiques des bâtiments industriels ainsi mis en valeur : un haut-fourneau récent ou un alignement de cheminées tenaient lieu de synecdoque de l'usine, voire de l'activité industrielle toute entière, et donc par extension de Pittsburgh (Figure 11). Cette figure extrême du symbolisme industriel, permettant presque de ramener Pittsburgh à une série de cheminées d'usine (et à quelques grandes personnalités du monde industriel),^{note399} place finalement ces éléments de l'architecture industrielle sur le même plan que les colonnes monumentales de Highland Park. Logiquement, les mêmes stratégies visuelles sont à l'oeuvre dans les deux cas. Les vues frontales de l'entrée du parc, comme les façades des banques ou les bâtiments industriels, sont en quelque sorte les indices visuels de la nouvelle réalité de Pittsburgh et de ses deux facettes complémentaires, l'une industrielle, l'autre urbaine. Peter B. Hales

a recensé certaines des stratégies visuelles élaborées par les photographes américains de la fin du 19e siècle pour concilier ces deux aspects de la « civilisation urbaine » sur des images relativement complexes.^{note400} Peu d'images de Pittsburgh parvenues jusqu'à nous, hormis les panoramas déjà cités, parviennent à construire de telles représentations synthétiques. Comme le suggèrent les exemples déjà cités de l'article de la *Review of Reviews*, ou les albums *Pittsburgh Today* et *The Story of Pittsburgh and Vicinity*, c'est en général par l'alternance des vues, ou leur juxtaposition, que se crée l'image d'une cité industrielle où progrès, prospérité et culture se côtoient et se complètent. Une double page tirée d'un article de *Harper's Weekly* datant de 1903 (Figure 12 et Figure 13) présente un cas d'école, même s'il manque une photographie

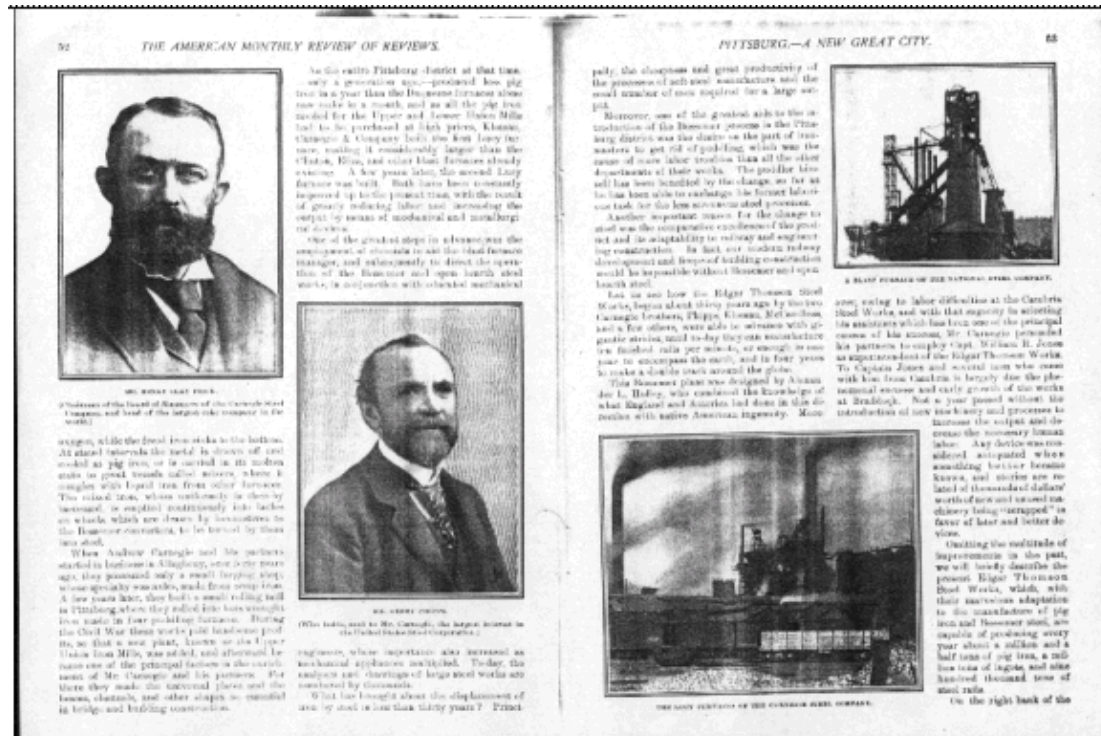


Figure 11 : Portraits et vues traditionnelles de hauts-fourneaux, illustrant un article intitulé « Pittsburgh, - a new great city » (The North American Review of Reviews, 1905, pp. 52-53).

Voir aussi Figure 16.



Figure 13: « Pittsburgh, the Giant Industrial City of the World » (Harper's Weekly, 1903, p. 847).

de parc pour couvrir l'ensemble des types d'images évoqués ici : autour d'un panorama industriel classique (« Jeanette », symbolisée et masquée par son usine de verre, annonce déjà l'« Annabelle » du *Survey*), deux édifices religieux voisinent avec deux institutions bancaires. On ne saurait mieux résumer l'équivalence presque trop flagrante entre les valeurs morales et pécuniaires qui fondent l'image que Pittsburgh veut présenter d'elle-même. Pour citer Hales, dont les conclusions restent adaptées au cas de la ville de l'acier :

« Within the fictional world of this photography, the city became a place of monumental scale and inexorable progress, where laissez-faire capitalism was successfully converting urban entropy into a new civilization - an environment of order, grandeur and permanence. »note401

Ce sont ces images d'ordre, de grandeur et de permanence que le *Survey* conteste, ou du moins redéfinit à sa manière, à travers son iconographie. Dans ses pages, les monuments civils et industriels sont souvent présentés de manière plus complexe que dans les exemples présentés jusqu'ici.

B. La relecture des monuments civils et industriels dans le *Survey*

Comme c'est le cas pour l'utilisation des panoramas, le *Survey* reprend fréquemment certains des thèmes visuels traditionnels de l'exploitation iconographique des bâtiments civils et industriels, mais il tente d'en modifier les conventions. On trouve dans les six volumes quelques exemples de gratte-ciel ou de bâtiments administratifs, mais il n'est pas rare que la valeur de ces clichés tienne précisément à leur redéfinition par le texte, la légende, ou un changement de stratégie visuelle.note402 Emerge ainsi, à nouveau, la remise en cause de la cohérence du monde de progrès balisé par les symboles de pouvoir analysés plus haut.

B. La relecture des monuments civils et industriels dans le *Survey*

Le premier cas examiné ici est celui de la relecture par les Progressistes de la représentation du gratte-ciel comme emblème totémique du succès économique de la ville. La photographie qui fait face à la page 118 de *Wage-Earning Pittsburgh*, intitulée *Skyline of the Commercial Center* (Figure 14), relativise la portée du symbole, à la fois par le texte et l'image. En vis-à-vis de ce cliché, l'article de l'économiste John R. Commons commence par rappeler les mois inquiétants de la crise de 1908, et la rapidité avec laquelle la conjoncture s'était alors retournée, entraînant la fermeture partielle de certaines usines de Pittsburgh :

« [...] in September, 1907, the Prince was on his throne, - full years of prosperity and glorious optimism had been his. Long before September, 1908, Carnegie's Pauper walked the streets. »^{note403}

Cette référence à une formule de Carnegie est reprise dans le surtitre proposé dans un encadré au-dessus de la photographie, où on peut lire :

« PRINCE OR PAUPER : Andrew Carnegie has said of the iron and steel industry that it is either one or the other ».

Le sous-titre de la légende s'en fait lui aussi l'écho, de manière plus discrète, en décrivant ainsi le contenu de l'image :

« Some monuments to Pittsburgh's might in time of prosperity. »

De ces trois courts textes qui encadrent, aussi fermement que possible, les lectures possibles de l'image, ce sont évidemment les quatre derniers mots qui doivent attirer l'attention. Ils renforcent le lien entre l'image et le texte, c'est-à-dire

PRINCE OR PAUPER
Andrew Carnegie has said of the iron and steel industry that it is either one or the other



SKYLINE OF THE COMMERCIAL CENTER
Some monuments to Pittsburgh's might in time of prosperity

Figure 14 : Skyline of the Commercial Center (Wage-Earning Pittsburgh, p. 118).

aussi entre passé et présent. Au moment de la rédaction de son article, début 1909 sans doute, John R. Commons avait encore à l'esprit, sinon sous les yeux, certaines des conséquences de la crise de l'année précédente. Cinq ans plus tard, alors que son texte est repris dans ce volume du *Survey*, peut-être le souvenir de ces mois difficiles s'est-il quelque peu estompé. Le contexte a donc changé, et tel est précisément l'enjeu des derniers mots de ce sous-titre, « au temps de la prospérité » : contrairement aux images intemporelles des monuments urbains et industriels décrits par Peter Hales et rencontrés dans les albums déjà cités, le gratte-ciel qui domine cette image est renvoyé à son statut de réalisation contingente, prise dans les contraintes et les incertitudes de l'économie et de l'histoire. En tant que symbole, sa portée n'est pas absolue, mais au contraire fragilisée par les soubresauts économiques. Visuellement, la frontalité et l'isolement des bâtiments, souvent constatés ailleurs, laissent place ici à une mise en perspective de ce gratte-ciel dans une rue qu'il surplombe, certes, de toute sa hauteur, mais à laquelle il reste intégré, lié. Il est d'ailleurs à souligner que l'angle de prise de vue est relativement neutre : l'immeuble n'est pas photographié en contre-plongée, comme cela est si souvent le cas. La photographie ayant été prise, selon toute vraisemblance, d'un autre bâtiment relativement élevé, la partie médiane du gratte-ciel est à peu près « à hauteur d'yeux ». Tout dans le fonctionnement de cette image et de sa mise en page tend donc à relativiser la puissance évocatrice de ce bâtiment, et à mettre en évidence son interdépendance avec un certain nombre de circonstances spatiales et temporelles. Il s'agit bien d'une reprise du traditionnel symbole de puissance et de prospérité, mais dont la permanence n'est, ici, en rien assurée. On est d'ailleurs tenté de voir dans la juxtaposition des deux immeubles, un grand gratte-ciel blanc et un bâtiment noir plus petit, une visualisation ironique de la phrase de Carnegie : à gauche, le Prince au temps de la splendeur de Pittsburgh ; à droite, un immeuble plus modeste, comme rétréci par la crise : le Pauvre. L'allégorie des aléas de la prospérité économique s'incarnerait alors dans les contrastes de l'architecture urbaine.

Cette lecture de l'image tranche avec les analyses de Peter Hales quant à certaines conventions de la photographie *Grand Style*. Il nous semble ici que la mise en rapport du « monument » architectural et de son environnement immédiat ne se contente pas mécaniquement d'en souligner la taille et la majesté, mais contribue aussi, et surtout, à relativiser leur importance. Cela ne signifie pas que les commentaires de Hales soient erronés, bien au contraire. L'écart entre son interprétation et celle, dirigée par l'article de Commons, de *Skyline of the Commercial Center*, tient à la fois au décalage chronologique entre les images décrites par Hales et celle du *Survey* et, bien entendu, aux visées propres de l'entreprise progressiste. Le contexte de publication de cette image retourne la photographie *Grand Style* sur elle-même, et va à l'encontre des valeurs qu'elle prônait avec une constance jamais prise en défaut pendant la deuxième moitié du 19^e siècle.^{note404}

Soulignons un dernier détail significatif, nous semble-t-il, de l'élaboration progressive des stratégies visuelles qui viennent d'être décrites. Le sous-titre de l'image, tel que nous venons de le citer, a été complété en vue de sa publication dans *Wage-Earning Pittsburgh*. Il s'agit en effet ici, déjà, de la troisième version de cet article.^{note405} Lorsque le texte de Commons est publié une première fois dans *Charities* en 1909, la même image s'intitule simplement *Some monuments to Pittsburgh's Might*.^{note406} Cinq ans plus tard, la modification de la légende est donc délibérée ; elle va précisément dans le sens d'une libération des modèles conventionnels de l'iconographie urbaine, dont la première version de l'article était encore prisonnière, puisqu'elle jouait encore sur l'équation puissance économique - symboles architecturaux.

C'est en quelque sorte cette même adéquation qui est en question dans une image remarquable par son originalité, signée Lewis Hine. Ici, le contexte de l'article est éclairant, mais c'est bien le contenu de l'image qui en fait clairement une instance de contestation des modèles traditionnels. Intitulée *Between the Noon Whistles. Types of Laundry Workers* (Figure 15), cette photographie sert à illustrer le volume d'Elizabeth Beardsley Butler, *Women and the Trades*.^{note407} Après avoir consacré deux chapitres entiers à décrire les machines, les processus, et le rôle des employées des laveries commerciales et industrielles de Pittsburgh, Butler en vient à une section dont la deuxième partie du titre *Institutional Laundries. The Industry as a Whole*, fournit une première clef à la compréhension de l'image.^{note408} C'est en effet une vision très inhabituelle de

« l'industrie dans son ensemble » qui est proposée ici par Hine. Il s'agit à première vue de l'une de ces traditionnelles façades de bâtiment commercial ou industriel décrites précédemment. Une différence cruciale, toutefois, saute aux yeux immédiatement. L'enseigne de la compagnie Monn Brothers, si elle est bien

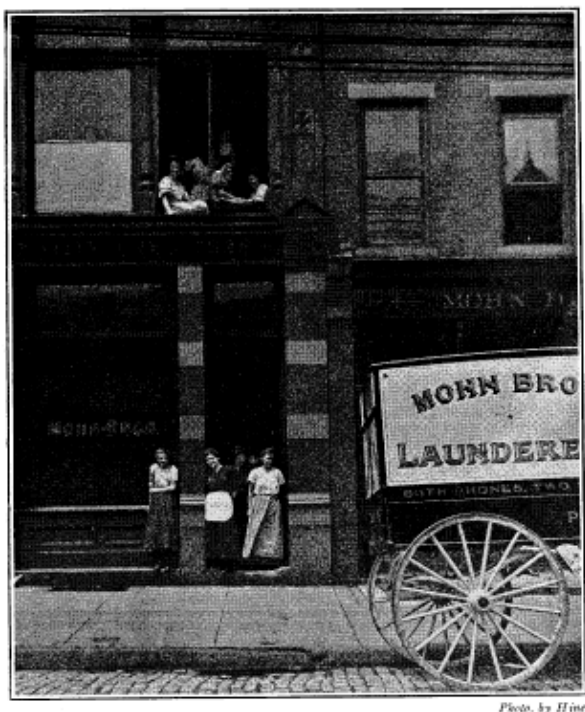


Photo. by Hine
BETWEEN THE NOON WHISTLES. TYPES OF LAUNDRY WORKERS.

Figure 15 : Between the Noon Whistles. Types of Laundry Workers(Women and the Trades, p. 201).

visible sur le bâtiment et sur la voiture garée le long du trottoir, n'est qu'un élément (d'ailleurs tronqué) parmi d'autres. La présence d'une dizaine d'ouvrières posant à la fenêtre, ou sur le pas de la porte, est un ingrédient visuel assez rare pour pouvoir être considéré ici comme crucial à la composition de cette photographie.

Pour une fois en effet, la combinaison « façade-enseigne » ne suffit pas à symboliser l'activité économique d'une firme, voire par extension d'un secteur d'activité ou d'une ville. Remarquons d'ailleurs que la légende, si elle ne laisse guère de place aux ouvrières, ne prête guère plus attention au nom des propriétaires de la laverie. Ce nom est visible, mais il n'est pas l'objet premier de l'image, alors que la plupart des exemples cités plus haut faisaient du nom précis des propriétaires de l'entreprise l'un des éléments essentiels de la légende. Ici, il ne s'agit finalement que d'un « exemple » de laverie, et non d'un symbole de réussite industrielle. La nuance est de taille. Notons d'ailleurs que la photographie a été prise à la pause-déjeuner, c'est-à-dire à un moment où la compagnie ne produit aucune richesse, l'instant de la journée où elle est oisive. Ce qui intéresse ici Hine, c'est l'organisation d'une image où apparaissent les éléments constitutifs d'un ensemble économique et social : les patrons, à travers leur enseigne, les bâtiments, espace physique où se déroule l'activité, et, une fois de plus, la suggestion des relations (commerciales) avec le reste de la communauté, par l'intermédiaire de la voiture de livraison.

Reste le statut des ouvrières, dont la présence aux fenêtres et sur le palier mérite un examen attentif : leur liberté apparaît en effet limitée, voire surveillée. La légende le suggère indirectement par la référence au sifflet du contremaître, et l'utilisation du mot *between*, assez évocateur de l'encadrement auquel les jeunes femmes doivent se soumettre. Cette notion est explicitement redoublée par la disposition des employées dans l'image, coincées dans l'encadrement de la porte et celui de la fenêtre. La seule ouvrière qui a osé sortir du bâtiment est restée perchée sur le rebord qui forme la base de la devanture, et semble se protéger de son bras gauche

replié. Comme toutes ses collègues, elle reste prisonnière d'un seuil qu'elle n'ose pas dépasser, et qui s'apparente malgré les allures informelles de cette image à une barrière presque infranchissable. La présence de la voiture de livraison au premier plan autorisait pourtant une plus grande liberté dans le choix de la pose. Tout le trottoir est un espace vide, où auraient pu se disposer les ouvrières. Timidité de leur part, interdiction explicite du patron, ou, plus probablement, choix délibéré de Hine ? Cela n'a guère d'importance : sur l'image, ces jeunes travailleuses sont liées à leur lieu de travail, selon des modalités que la photographie se contente de souligner, sans pour autant les interpréter.

Loin de proposer une symbolique unidimensionnelle de la laverie Monn, l'image en illustre de multiples manières la nature essentiellement sociale, et les relations d'échange, de pouvoir et de dépendance qui s'y nouent. Rien dans la réalité de Pittsburgh n'est aussi figé que tentent de le faire croire la platitude des façades des banques ou le splendide isolement des gratte-ciel. En venant poser sur le pas de la porte de leur entreprise, ces dix ouvrières animent soudain les symboles trop simples de l'iconographie traditionnelle. L'architecture est ainsi renvoyée à son statut d'espace social.

On proposera pour finir un troisième exemple de cette exploration, par la photographie, de relations économiques et sociales ne pouvant se résumer aux symboles du pouvoir que sont les divers monuments industriels et culturels. Ce dernier cas illustre la réévaluation par les Progressistes de l'équivalence entre prospérité économique et élévation spirituelle, si courante dans les articles traitant de la grande ville américaine, et de Pittsburgh en particulier. On a déjà eu l'occasion de noter l'alternance courante entre photographies d'édifices religieux, de gratte-ciel et d'usines, en un raccourci sans doute un peu simpliste du « culte du succès » (Voir Figure 12). Il est donc intéressant de s'attarder sur un autre cliché de Hine, tiré de *Homestead*, et dont le fonctionnement est presque à l'opposé de celui de l'image que nous venons de commenter. En lieu et place de la démarche qui conduit Hine, dans *Between the Noon Whistles*, à mettre en valeur sur la même image autant d'éléments constitutifs de l'organisation industrielle que le cadre le lui permet, la photographie intitulée *Greek Catholic Church* ^{note409} est au contraire une espèce de mise en image épurée d'une certaine forme d'échec de l'interaction sociale.

Cette image frappe avant tout par son conformisme visuel, qui ne peut manquer de dérouter de la part d'un photographe devenu célèbre, précisément, pour ses choix esthétiques et moraux généralement considérés comme extrêmement personnels. Cette vue offre très exactement ce que sa légende promet, une composition sans mystère présentant au lecteur un édifice religieux. L'image ne coupe pas totalement ce bâtiment du quartier qui l'entoure, puisqu'une grande maison empiète un peu sur notre vue de la façade. Le cadrage horizontal, qui respecte néanmoins la hauteur des deux flèches, ouvre l'espace pour inclure une rue, sur la droite le l'image. Toutefois, cette voie est totalement déserte, et l'on ne peut pas dire que l'espace vide qui entoure le bâtiment soit par lui-même très évocateur des relations de cette église avec le reste de la communauté. Sommes-nous retombés, avec cet édifice religieux, dans les représentations monumentales statiques rencontrées dans la plupart des photographies de l'époque ?

L'une des façons de répondre à cette interrogation est de faire le compte du nombre d'édifices religieux photographiés dans le *Survey* : un tel recensement se limite à deux « églises slaves » dans *Wage-Earning Pittsburgh*, ^{note410} pour illustrer un chapitre traitant de la population ouvrière d'immigration récente. Ainsi, dans les deux seuls cas proposés par le *Survey*, les bâtiments religieux sont explicitement utilisés pour marquer l'altérité culturelle, et non pour figurer la grandeur architecturale de la ville. On aurait beau jeu d'ironiser sur le fait que Byington utilise l'image d'une église « grecque » (en réalité orthodoxe) pour illustrer un article sur la population slave. Cette ambiguïté est confirmée par un tableau, proposé dès la page suivante, où l'« Union catholique grecque » est recensée parmi les associations d'entraides « slaves ». ^{note411} Il faut toutefois souligner que Margaret Byington fait de ses propres hésitations - et de celles de ses lecteurs « américains » - l'une des problématiques principales de son chapitre, et par extension l'un des enjeux principaux de l'organisation sociale de Pittsburgh. Dès les premières lignes, alors qu'elle tente de poser l'importance des pratiques catholiques et orthodoxes dans la vie de la communauté slave, Byington concède :

« Of their full part in the spiritual life of the people a stranger who cannot even speak the language is unable to judge fairly. »note412

De fait, l'auteur reconnaît explicitement un rôle d'observateur extérieur, dont le regard posé sur une population étrangère ne peut guère dépasser le niveau de la curiosité bienveillante :

« I lived for two months near the Lithuanian church and always enjoyed watching the group of men that gathered outside the gate after service of a Sunday morning. »note413

L'intérêt que Byington porte à ses immigrants ne peut suffire à contrebalancer l'altérité culturelle radicale de ces populations « slaves ». Pourtant, l'illustration photographique proposée est à l'opposé de toute notion de « pittoresque » (auquel le *Survey* n'échappe pas toujours). L'image sobre d'un édifice religieux photographié sans la moindre présence humaine sert de symbole à une communauté littéralement exotique de Pittsburgh, au sens où elle n'est pas intégrée dans le tissu social, civil et religieux de la ville. Contrairement à ce que l'on attend généralement des grands « symboles de pouvoir » architecturaux tels que les décrit Watts, cette église orthodoxe est en fait une enclave étrangère dans l'espace de la grande ville industrielle. Elle ne représente pas, symboliquement, la cité tout entière, mais au contraire en souligne le morcellement. Le texte de Byington, en vis-à-vis de l'image, ne fait que renforcer cette interprétation déjà largement suggérée par le début du chapitre :

« Finding themselves aliens in the community, their habits and customs not understood by their neighbors, and their needs to a large extent a matter of indifference, the Slavs have thus bound themselves together for mutual helpfulness. »note414

Une analyse similaire pourrait être proposée pour les deux images d'églises qui illustrent « *Immigrant Wage-Earners* » : là encore, l'édifice religieux est le symbole explicite de l'hétérogénéité, de la différence. Comme l'écrit Peter Roberts en vis-à-vis de ces deux photographies :

« Slavs, Lithuanians, and Italians have a strong religious element in their make-up which plays a never-ending part in such racial communities as are to be found in the Pittsburgh District. Unless this element is reckoned with these people are not to be understood. »note415

Ainsi, les institutions religieuses n'apparaissent dans le *Survey* que comme des marqueurs de ce que l'on appellerait aujourd'hui l'« ethnicité », entendue par des auteurs comme Byington ou Roberts comme une différence. Les églises présentées ici ne scandent pas un paysage urbain cohérent et intégré, mais au contraire en soulignent la pluralité. Dans les deux cas, les textes soulignent l'extériorité insurmontable du regard. Les trois photographies proposées représentent des bâtiments fermés, des espaces vides de présence humaine, une relation minimale à l'environnement urbain. On comprend bien qu'il ne s'agit pas tant ici d'une exaltation de la réussite architecturale des bâtiments (il n'en est jamais question) que de la conséquence de l'altérité culturelle radicale que ces églises en viennent à symboliser. La platitude visuelle de ces images sert admirablement le propos des auteurs. Reprenant des clichés dignes de n'importe quel article traditionnel sur Pittsburgh, le *Survey* projette sur ces photographies une problématique raciale et sociale qui est au centre des préoccupations du temps. Les mêmes images, replacées dans un album à la gloire de la ville, seraient évidemment susceptibles de prendre un sens tout à fait différent.

Les trois exemples analysés ici de « relectures » visuelles de l'architecture urbaine ne fonctionnent pas exactement de la même manière. Dans les photographies de gratte-ciel, de façades d'entreprise commerciale et d'édifices religieux, le souci des auteurs progressistes est tour à tour de relativiser l'infailibilité du modèle économique dominant, la complexe réalité de l'organisation industrielle, et l'hétérogénéité nouvelle du tissu urbain. Il n'est pas facile de regrouper ces stratégies visuelles dans une catégorie prête à l'emploi. On ne perçoit d'ailleurs la cohérence de ces stratégies qu'en les comparant au fonctionnement traditionnel de ce type d'images. Contrairement aux images bi-dimensionnelles de la plupart des publications courantes, le *Survey*

réintroduit une troisième dimension qui est ce qu'on pourrait appeler la profondeur « sociale ». Dans toutes ces photographies, le bâtiment qui apparaît comme étant le sujet premier de l'image est en réalité replacé par la composition ou la légende au centre d'un réseau de liens économiques, sociaux ou inter-ethniques. En aucun cas, il ne peut prétendre résoudre par la symbolique architecturale les complexités du nouvel univers urbain. A la lumière de ces quelques exemples, choisis parmi une multitude d'autres cas similaires, il nous paraît incontestable que cette remise en cause de la toute-puissance fédératrice de la symbolique architecturale est sans doute l'un des traits marquants du *Survey*.

CHAPITRE CINQ : DE L'ALBUM AU *SURVEY*

Si l'on en croit les images et les textes jusqu'ici, l'une des principales stratégies visuelles du *Survey* consiste à réexaminer les formes conventionnelles de l'iconographie urbaine et industrielle traditionnelle, et d'y introduire ce que nous avons appelé une troisième dimension de l'image. Cette dernière n'a évidemment plus rien à voir avec l'impression de relief, que les vues stéréoscopiques en vogue au 19^e siècle s'évertuaient à reproduire. Avec le *Survey*, la photographie quitte justement le domaine du prodige et de l'illusionnisme, pour entrer dans une ère d'analyse et d'interprétation du réel. On pourrait désigner cette nouvelle dimension visuelle par l'expression de « profondeur sociale ». En explorant les taudis, les auteurs progressistes font émerger une arrière-plan jusque-là peu connu, ou en tout cas rarement visible. En travaillant les conventions du panorama, la photographie redéfinit la ville comme espace pluridimensionnel, sujet à des interactions diverses.

A contrario, l'une des caractéristiques du panorama traditionnel est d'esquiver presque systématiquement cette donnée de la représentation photographique, en s'organisant plutôt autour de la « platitude » du cliché, c'est-à-dire la réduction de l'image à ses deux dimensions concrètes : horizontalité et verticalité. La netteté impeccable et uniforme de l'image est un ingrédient essentiel d'un panorama digne de ce nom, et une conséquence naturelle de cette conception de la photographie urbaine : rien n'est flou puisque tout est ramené au même plan. L'album photographique, on va le voir, est une forme de représentation parfaitement adaptée à cette conception du monde urbain comme simple juxtaposition d'éléments discrets.

En ce qui concerne les vues frontales ou isolées des bâtiments, de même que certaines images panoramiques de la ville conçues sur l'idée de *skyline*, on peut dire qu'elles offrent des représentations d'autant plus facilement synthétiques de l'univers urbain qu'elles n'ont pas réellement d'arrière-plan. Quand celui-ci apparaît, il se contente généralement de répéter l'avant-scène de l'image, et de renforcer ainsi son uniformité : des usines succèdent aux usines, des gratte-ciel succèdent aux églises : tous ces signes architecturaux, on l'a vu, sont visuellement équivalents. Au mieux, des effets spectaculaires de perspective (rue, rivière, chemin de fer) organisent la vision selon des schémas clairs et faciles à suivre, des « lignes de fuite » qui portent bien leur nom : sur ce type d'image, dont nous avons peu parlé, la complexité de l'espace urbain est en quelque sorte masquée par la mise en évidence d'une ligne visuelle forte, autour de laquelle s'organisent l'image et, par extension, l'espace perçu.^{note416}

Rien de tel, on l'a vu, dans les panoramas du *Survey* ou dans un certain nombre de ses représentations des bâtiments publics ou privés. Il s'agit toujours, dans les espaces ainsi photographiés, de rendre aux bâtiments une dimension sociale, que ce soit en soulignant l'hétérogénéité des espaces, leur altérité radicale, ou bien la complexité des rapports sociaux et économiques que leurs façades trop univoques ont tendance à évacuer. La diversité des formes empêche, nous semble-t-il, d'accoler une étiquette simple à ce type de vues. Cette difficulté ne doit pourtant pas masquer la volonté manifeste, dans le *Survey*, de chercher à rendre compte par l'image d'une réelle complexité économique, sociale et civique de l'espace urbain.

En guise de conclusion sur ce point, il n'est pas inutile sans doute de replacer ces représentations spatiales et architecturales dans un contexte un peu plus large : il serait en effet absurde de ramener toute l'iconographie

urbaine et industrielle du début du siècle à la représentation des gratte-ciel et des usines. Les portraits, ainsi que les images illustrant les processus et les objets industriels eux-mêmes, sont deux types de photographie à peine évoqués jusqu'ici, et qui mériteraient à eux seuls une étude plus poussée. Faute de pouvoir nous y consacrer dans ces pages, on se contentera de donner quelques exemples de la manière dont ces images complètent les vues analysées au cours des chapitres précédents, notamment au sein des nombreux albums publiés à l'occasion du cent-cinquantième de Pittsburgh. Il nous semble en effet indispensable de montrer, pour finir, en quoi « l'objet » *Survey*, ses six volumes et tous les documents qui s'y rapportent, s'opposent, dans leur conception même, à ces ouvrages de prestige, essentiellement commémoratifs ou publicitaires.

I. L'icône et l'album

Dans les albums, mais aussi les nombreux articles illustrés, dédiés à Pittsburgh et à son industrie, l'iconographie reflète une conception figée - et quasi-irrationnelle - de l'organisation économique et sociale. Comme l'expliquent aussi bien Robert Wiebe que Walter Lippman avant lui, le 19^e siècle américain « attribuait la toute puissance à des abstractions », tels que les monopoles, la bourse, la « machine » politique, etc.^{note417} A Pittsburgh, cette abstraction se nomme naturellement « Industrie ». Il nous semble que le reflet de cette vision de la société urbaine et industrielle se retrouve dès lors dans des albums photographiques offrant une représentation tout à fait transparente et univoque du réel, où la ville n'est conçue que sous la forme d'une juxtaposition visuelle de bâtiments et de monuments (Voir Figure 12 et Figure 13, tirées d'un article de magazine fonctionnant selon un modèle similaire). Ces *booster books*^{note418} rassemblant photographies de gratte-ciel et vues panoramiques, et dont le cent-cinquantième de Pittsburgh fournit quelques exemples déjà évoqués plus haut, dressent de la ville un portrait idyllique qui ne relève pas uniquement de la démarche promotionnelle : ces signes extérieurs de prospérité sont rigoureusement des icônes de la déesse Industrie. Encore faut-il préciser les deux sens que nous attribuons ici à ce terme.

Suivant la définition célèbre de Charles Sanders Peirce, il faudrait désigner par le mot « icône » toute image dont le fonctionnement premier est essentiellement analogique.^{note419} L'icône, pour le logicien américain, repose sur la *mimesis* : sa principale qualité est sa ressemblance avec l'objet représenté. Ainsi les panoramas de Pittsburgh sont-ils immédiatement reconnaissables, notamment du fait de la configuration particulière de la pointe occidentale de la ville. Lorsque l'identification est plus délicate (notamment sur des photographies de bâtiments), la précision des légendes ou l'enseigne clairement visible des commerces et des industries permet de reconnaître sans la moindre hésitation l'objet photographié.

La dissémination de ces images-miroir, renforcées s'il le faut par un contexte textuel adéquat, fonctionne selon le credo invariable du 19^e siècle, pour lequel la définition même de la photographie est son « exactitude »,^{note420} elle-même condition *sine qua non* de la véracité des choses. Comme l'écrit malicieusement William M. Ivins :

« The 19th century began by believing that what was reasonable was true, and it wound up believing that what it saw a photograph of was true. »^{note421}

« L'icône photographique »^{note422} est donc, pour résumer, une forme de preuve par le même. Ce qui semble répéter le réel dit la vérité. En dupliquant massivement, par l'image, le panorama visible par l'œil humain du haut des contreforts qui bordent la Monongahela, la photographie entérine cette vision comme représentative d'une sorte « d'essence » de Pittsburgh.

« Icônes », ces photographies le sont d'une deuxième manière : elles construisent le mythe de Pittsburgh, chantant les louanges de la ville et s'évertuant en quelque sorte à convertir les mécréants. La multiplication des représentations de la ville, synthèses ou synecdoques, s'apparente à une distribution en nombre d'images pieuses. Ces photographies convenues de panoramas, d'églises et d'usines prétendent dire la réalité de Pittsburgh (puisqu'on y « reconnaît » sans hésitation la ville), tout en affirmant que cette réalité tient du prodige économique et technologique. Une fois de plus, on constate l'alliance, propre à la photographie, entre

le réel et le mythe : il faut montrer, sans cesse, l'incontestable réalité du miracle.

Cette double valeur est amplifiée, nous semble-t-il, par l'accumulation de ces icônes au sein des albums photographiques. Le fonctionnement de cette forme de présentation et de publication de l'image tient lui aussi à la fois du prodige et de sa maîtrise. Les albums, en effet, ne se contentent pas de mettre en valeur la photographie (un encadrement le fait tout aussi bien, sinon mieux). Ils tendent surtout à instaurer à la fois une idée de contrôle et une notion de permanence. Ils recueillent et mettent en forme la collection. Ils sont en quelque sorte le cadre qui instaure - ou du moins reflète - l'ordre, la fixité, mais aussi la maîtrise des merveilles capturées par l'oeil de l'objectif. En ce sens, la façon dont l'album organise les vues est une sorte de redoublement de la fonction traditionnelle de la photographie. On peut ainsi renchérir sur l'hypothèse incomplètement formulée de Lucien Goldschmidt et Weston Naef, selon laquelle les livres illustrés du 19^e siècle, véritables écrans photographiques, reflètent par leur forme même une conception « victorienne » de la nouvelle technologie visuelle :

« In the literature of the time the camera was hailed as a triumph over mystery. Here, in the form of photographs, was evidence of the unknown which was becoming intelligible : glyphs in Sinaï, the art of Russia, the features of the moon [...] were all now visible certainties [...] A comforting world of facts was offered to the Victorian age, which bestowed its highest esteem on the rule of law, order, perpetuity, and the perfectibility of man. »^{note423}

La plupart des albums produits à Pittsburgh autour de 1908 tendent à instaurer un modèle similaire. Non que Pittsburgh soit réellement une ville exotique (bien que certains observateurs, on l'a vu, se plaisent à le penser), mais la collection des images de ce miracle technologique, rangée et tenue entre les pages d'ouvrages souvent onéreux, élève la ville au rang de 8^e merveille du monde. C'est en quelque sorte un prodige sans mystère, puisque ces images, ces « prises de vues », sont collées entre les pages de ce que l'édition appellerait aujourd'hui un « beau livre ». En même temps, la répétitivité des clichés, découverts page après page, renforce la crédibilité « mimétique » évoquée plus haut. Plus il existe d'usines à Pittsburgh, plus il existe d'images « ressemblantes » de ces usines. Cette inflation iconographique atteste avec emphase de la puissance de la ville. L'accumulation de photographies finalement semblables (entre elles, en même temps qu'à leur sujet) relève d'une sorte d'incantation visuelle.

II. Inventaire et catalogue

A. L'inventaire de Pittsburgh

Outre cette tradition, qui remonte pratiquement aux débuts de la photographie sur papier, l'autre modèle de fonctionnement des albums du cent-cinquantième est celui de l'inventaire. Rappelons Baudelaire, qui offrait dédaigneusement à la photographie le rôle de « secrétaire » et de « garde-note », relégué aux tâches basement matérielles.^{note424} L'accumulation des images relève bien, dans les ouvrages de l'époque, d'une sorte de comptabilité. Aux vues bucoliques des espaces verts s'ajoutent, majoritaires, des images redoublant la force des statistiques industrielles et économiques de Pittsburgh. La succession des photographies individuelles d'usines et de commerces rappelle la manière dont les entreprises elles-mêmes, quand elles en ont les moyens, affichent leur santé resplendissante en exhibant par l'image chacune de leurs installations : façades, comme on l'a vu, mais aussi intérieurs de hangars, de machines et d'ateliers géants.

On perçoit mieux le fonctionnement de nombreux albums sur Pittsburgh en revenant quelques instants au premier bilan annuel d'U. S. Steel.^{note425} Ce volume se clôt sur 23 pages d'illustrations, principalement photographiques : 41 images (sur 63) sont des vues d'usines, prises de face, ou en plongée plus ou moins marquée. Ces clichés oscillent donc, dans leur forme, entre le panorama industriel pur (Voir Figure 4) et la vue individuelle de bâtiments commerciaux ou manufacturiers. Ils complètent implicitement le chapitre intitulé *Property Account*, recensant quelques pages auparavant la valeur immobilière de chaque usine, le coût

de construction des nouveaux bâtiments, les frais de rénovation, etc. Dans les deux cas, série photographique ou livre de comptes, il s'agit de recenser les biens, mais aussi de mesurer et de figurer la prospérité de l'entreprise sous la forme de la série - et de l'accumulation - des chiffres et des images. La juxtaposition des firmes industrielles, photographiées individuellement, puis rassemblées selon leur appartenance commune à une même entreprise, est en quelque sorte la forme complémentaire de la vue panoramique traditionnelle, et de la vision homogène qu'elle semble vouloir suggérer. Les photographies d'usines rassemblées dans ces pages sont les ingrédients discrets d'un ensemble plus large, dont les éléments sont liés par leur appartenance à un propriétaire commun, le géant sidérurgique U. S. Steel.

Les *booster books* publiés sur Pittsburgh sont aussi, à leur manière, des espèces de livres de compte, où la mise en valeur des bâtiments les plus spectaculaires va de pair avec celle des entreprises les plus florissantes, sans oublier une dose non négligeable d'imagerie technologique, ainsi que l'éloge (et le portrait) des principaux entrepreneurs de la cité. La logique, à nouveau, est celle de l'accumulation sérielle des clichés, qui construit par le nombre le portrait d'une ville, fondé uniquement sur l'addition des individus, des machines et des entreprises (Figure 11 et Figure 16). A travers le nombre de ses monuments industriels et de ses grands hommes, en collectionnant les signes et les visages du succès, cette forme de publication photographique définit la ville comme produit glorieux du progrès, résultat sans histoire d'une simple progression arithmétique. Chaque nouvelle étape de cette évolution linéaire, dont le moteur est uniquement économique, est matérialisée par un nouveau bâtiment s'élevant aux côtés des précédents, ou par une nouvelle

The East End, Pittsburgh

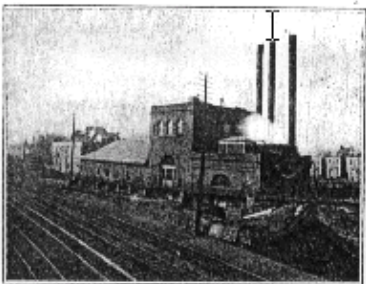
through many thousands of customers. Besides that it is one of the cheapest waters on the market, 75 cents for a case of 12 half-gallon bottles, 55 cents for six three-quarter gallon bottles, and \$3 per month for cooler and daily supply of ice for office purposes with a five gallon demijohn of water for 40 cents. No wonder then that Pittsburgh people insist on having Polar water.

THE PITTSBURGH ICE COMPANY

An institution of which the residents of the East End are in every way justly proud is the Pittsburgh Ice Company whose model plant is located at Negley avenue and the Pennsylvania Railroad.

The company which set out to provide the residents of East Liberty with a supply of pure ice which being manufactured in this section of the city from its own artesian wells, would not only insure a high quality of ice, but would pro-

its kind in every particular. In conjunction with its auxiliary plant at the Home Dressed Meat



Main Plant

vide quick delivery to every East End resident. The company was incorporated under the Pennsylvania laws in 1899 and, on the first day of the following year was in operation and began its deliveries.

The main plant on Negley avenue is a model of



W. W. Warren, General Manager

Company establishment the output of the Pittsburgh Ice Company is about 165 tons a day.

All the ice manufactured by the Pittsburgh Ice Company is obtained from artesian wells sunk to a great depth and giving an immense supply of pure water at all times. The plant is equipped with the most modern ice making machinery that it was possible to obtain and the engine plant is a model in every particular. The great storage houses of the company have a capacity of 2,500 tons of ice so that the company is always ready to meet every demand made upon it. It has over thirty wagons used in delivering its ice to the residents of the East End section. The patrons of the company include a majority of the householders in the East End from Wilkinsburg to Main street and Craft avenue on the west.

The active manager of the company is

Figure 16 : The Pittsburgh Ice Company(The East End, being a comprehensive review of Greater Pittsburgh scenic district [sic] - With sketches of the people, their industries, art, culture and domestic life, 1907, p. 58).

(Voir aussi Figure 11. Dans cet ouvrage, les illustrations des chapitres sur les arts et la vie domestique sont des vues traditionnelles d'édifices culturels et de grandes demeures bourgeoises.)

machine plus performante. La grandeur de la ville, dès lors, est à peu près proportionnelle au nombre de pages.

L'album est donc la forme correspondant à une conception de la cité qui construit sa représentation en juxtaposant les images. Par la série, l'accumulation finalement répétitive de clichés de même type, la ville compte ses richesses en même temps qu'elle les affiche à des fins d'auto-promotion et de publicité.^{note426} Ce modèle, déjà en vigueur à San Francisco dans les années 1870,^{note427} reste valable 30 ans plus tard, comme en atteste l'introduction de l'un des nombreux volumes publiés pour le cent-cinquantenaire de la cité :

« The purpose of the *Pittsburgh Gazette-Times* in publishing this work is to make known to the world the marvelous story of Pittsburgh and vicinity. So romantic and so unique is its history and so magical the acquirement of so almost fabulous wealth that it surpasses mythology and is conspicuously different from any other city in the world. The feature of the story is the proper recognition of those representative individuals, firms and corporations who are a factor in the civic life and whose achievements have aided in placing and maintaining Pittsburgh in its present proud position as the most wonderful of modern cities ». ^{note428}

La grandeur de la « plus merveilleuse » des villes modernes se fonde ainsi sur une collection d'entreprises ou de destins exceptionnels, illustrée de portraits, et de photographies de bâtiments. Cette énumération à nulle autre pareille marque la singularité obvie de Pittsburgh (*conspicuously different from any other city in the world*), dont l'histoire se définit essentiellement par l'acquisition matérielle. Notons enfin que le présent est une sorte de fait accompli, car il va sans dire que l'élan économique ne saurait plus connaître de frein (la ville se « maintient » - depuis quand ? - dans une situation enviable dont nul ne semble pouvoir la déloger). Les photographies, rassemblées sous la forme sérielle de l'album, permettent de figer ce sommet de l'histoire. La collection, entre les pages d'un livre, des signes de la prospérité, mesure l'ampleur du développement de la ville en même temps qu'elle pérennise son succès. Dans l'album, Pittsburgh se présente comme la forme aboutie du progrès.^{note429}

En 1907, dans un article intitulé « *Pittsburgh in the camera's focus* », le magazine *Industry* publie un portfolio dont le principe est exactement le même : une juxtaposition d'images panoramiques, de bâtiments industriels, de gratte-ciel et d'ouvrages architecturaux importants, auxquelles s'ajoutaient des vues intérieures de bureaux.^{note430} Quelques années plus tôt, sans doute pour tenter de contrecarrer la fusion d'Allegheny et de Pittsburgh, l'*Evening Record* produit un ouvrage intitulé *The City of Allegheny, Pa.*, et sous-titré : *Illustrations and sketches of the banking, wholesale and manufacturing interests, and the representative professional interests of Allegheny*. Il s'agit, selon le texte, de prouver « le calibre et le caractère » des habitants de la ville. Une fois de plus, il apparaît pourtant que ces ressources morales ne peuvent trouver de meilleur témoin que la taille des usines et des gratte-ciel :

« The class of buildings being erected shows more wealth and taste than at any time, and [Allegheny's] resources are undiminished. What they are, the illustrations and texts on the following pages will explain. » ^{note431}

Dans chacun des exemples précités, c'est la somme des individualités exceptionnelles (qu'il s'agisse de personnes morales ou physiques) qui produit la grandeur de la cité. On a vu au cours de ce chapitre de quelle manière les vues individuelles de bâtiments et les images panoramiques tentaient, à leur manière, de figurer la puissance de Pittsburgh. L'accumulation systématique de ces mêmes photographies sous la forme d'albums renforce l'effet de ces représentations en jouant sur le nombre. L'identité de la ville se construisant par l'addition des images. De même qu'U. S. Steel, Pittsburgh recense ses richesses et ses propriétés, publie ses chiffres, salue ses décideurs économiques, et s'affiche sous la forme d'albums-inventaires, qui tiennent lieu, par la même occasion, de catalogues.

B. L'album et le tableau

Il nous semble que les illustrations proposées dans les pages qui suivent confirment, sous une forme plus concise, le modèle décrit. Outre les images déjà commentées, presque tous les albums du cent-cinquantenaire contiennent en effet des encarts publicitaires nombreux et variés, des portraits de cadres appartenant à une même société ou de représentants d'une même profession, ainsi que des photographies illustrant les procédés de fabrication et les produits finis des diverses entreprises : rails, navires et locomotives se taillent alors la part du lion. Très fréquemment, ces images se présentent sous forme de tableaux, dont la forme tend précisément à englober la réalité de la ville sous une forme synthétique et immédiatement compréhensible, par le regroupement visuel des hommes et des objets selon des catégories simples : les portraits des plombiers sont tous rassemblés sur une page, et les fleurons de la *Pittsburgh Locomotive Works* encadrent le bâtiment principal de l'entreprise, qui joue comme très souvent le rôle central, en tant que lieu et matrice de la production (Figure 17).

Ces exemples reprennent, sur un modèle plus réduit, la logique de la juxtaposition. A ce titre, ils jouent eux aussi sur ce qu'on a appelé la « platitude » des représentations traditionnelles. En photographiant tour à tour chacun des plombiers de la ville, puis en rassemblant côte-à-côte leurs portraits, on obtient une image parfaitement homogène de ce groupe socio-professionnel (représenté ici, uniquement, par ses patrons). Tous ces hommes se valent. Visuellement, ils sont mis sur le même plan. A travers cette page d'illustration, il faut encore comprendre implicitement que Pittsburgh est une communauté d'hommes d'égale valeur, une « ville de travailleurs », comme l'écrivait Willard Glazer en 1884.^{note432}

A l'inverse, on est en droit de remarquer que les hommes sont notoirement absents de la vision industrielle proposée par l'assemblage de photographies de la *Pittsburgh Locomotive Works*. Toutefois, l'organisation des représentations fonctionne, fondamentalement, de la même façon : cette page lie directement le bâtiment à la machine et au produit (qui est d'ailleurs une autre machine). Si les ouvriers sont invisibles, c'est que la technologie produit la technologie. Ce qui est en jeu, dans cet exemple comme dans le précédent, c'est une vision du monde industriel où l'homogénéité est la clef indispensable de la compréhension du réel. Le même est



Figure 17 : Pittsburgh Locomotive Works et Master Plumbers of Allegheny, (City of Allegheny, Pennsylvania - Illustrations and Sketches of the Banking, Wholesale and Manufacturing Interests and the Representative Professional Interests of Allegheny County,[1900], pp. 16, 81).



toujours rapproché du même. La ville est ainsi divisée en catégories cohérentes, faciles à identifier, à définir et à classer. Les artisans sont rassemblés sur une page, comme les industriels ou les assureurs ; les banques se suivent dans une section spéciale (voir p. 497) ; les machines renvoient aux machines. Chacune des composantes de la réalité urbaine et industrielle trouve sa place et sa représentation dans un ensemble d'éléments semblables. La ville se définit, une fois de plus, par la juxtaposition de ses composantes économiques.

Ce type de tableau, rassemblant les entrepreneurs de tous types ou tentant de résumer une entreprise ou une activité à une combinaison de bâtiments et de machines, est une constante des albums produits au début du 20^e siècle. Chacune de ces pages reproduit, à plus petite échelle, le fonctionnement général des ouvrages : la série, ou du moins la juxtaposition, tiennent lieu de système, et tendent à effacer tout rapport complexe entre les éléments du nouveau monde industriel et urbain. Seuls deux logiques transparaissent ici : soit tout se vaut (tous les plombiers sont égaux, de même qu'une usine vaut un gratte-ciel, qui vaut une église, car ce sont des signes équivalents du progrès), soit la hiérarchie est économique, au sens le plus restreint du terme, simplement basée sur la notion de production. Il s'agit de savoir qui fabrique quoi : les entrepreneurs fondent des usines, les machines créent d'autres machines, les financiers « créent » la richesse.

D'une page à l'autre, ou bien à l'intérieur même de l'un de ces panneaux taxinomiques un peu simplistes, l'album propose de la ville une vision tout aussi dénuée de complexité que dans la forme rassurante du panorama. Dans les deux cas, image individuelle ou assemblage de photographies, on ne sort jamais de la logique du « tableau » : une représentation non seulement plane, mais aussi encadrée (c'est-à-dire, aussi, au format pré-défini), sur la surface de laquelle les éléments sont ajoutés un à un, sans jamais se chevaucher d'aucune façon. On ne peut manquer de souligner que l'un des premiers emplois attestés du mot « album », en latin, désignait un mur blanc sur lequel étaient répertoriés des décisions légales ou administratives, ainsi que des sortes de « petites annonces ». L'album est donc, à l'origine, un genre de tableau d'affichage, avec tout ce que ce dernier terme suggère de superficialité. Dans ces ouvrages, sur un fond blanc sans histoire ni épaisseur, Pittsburgh s'affiche et se vend.

La « profondeur sociale », telle que nous l'avons définie dans le *Survey*, n'apparaît donc jamais sous aucune forme, puisque l'album ne conçoit la ville que sur le mode de la juxtaposition ou de la série. La ville - et la société - ne sont perçues que comme la somme d'éléments indépendants et juxtaposés, ou de groupes homogènes strictement équivalents. On ne sera guère étonné, dès lors, que la communauté ne puisse être autre chose que la somme des intérêts particuliers (notamment économiques, les fameux « *interests* » recensés par l'*Evening Record*),^{note433} dont les albums tiennent scrupuleusement le compte : la présence massive d'encarts publicitaires démontre bien le fonctionnement de ces ouvrages comme catalogues publicitaires de

prestige, vantant les mérites de la ville dans son ensemble. Quel que soit l'angle sous lequel on approche la question, la logique économique et commerciale gouverne quasiment toutes ces représentations traditionnelles de la cité.

III. Le *survey*, ou la construction du sens

A. L'hétérogénéité comme méthode

La photographie, tout au long du dix-neuvième siècle, sert presque exclusivement les projets de ce type : elle permet de collectionner, de recenser et / où de vanter des villes, des pays, des événements. On n'aurait aucun mal, aujourd'hui encore, à trouver des centaines d'exemples de cette utilisation de la photographie à des fins de promotion des villes, en Amérique ou ailleurs, même s'il semble que le modèle de l'inventaire soit de nos jours moins marqué et moins systématique dans ce type d'ouvrages. Les exemples précédents tentent de suggérer qu'à Pittsburgh, aux alentours de 1908, ces représentations sont prédominantes. Toutefois, leur analyse doit surtout permettre de mieux comprendre la nouveauté du *Survey*. Ces modèles sont en effet ceux dont prétendent se détacher Paul Kellogg et la plupart de ses collaborateurs.

Les Progressistes espèrent eux aussi proposer une « vue d'ensemble » de la ville, mais ils ne se font guère d'illusion sur la capacité du texte ou de la photographie à jamais clore l'image ainsi proposée. Les six ouvrages du *Survey* constituent donc, qu'on les prenne individuellement ou dans leur globalité, une entreprise dont la structure est à l'opposé de la logique de l'album. La présentation par Kellogg des modalités de publication de cette longue enquête, à la fin de *The Pittsburgh District*, est un aveu presque transparent de l'incapacité structurelle de l'entreprise à atteindre une forme achevée :

« Our findings were altogether too emergent and quickening to be hoarded for the volumes in which they have taken final shape. Luncheon meetings, newspapers, magazine articles, pamphlets, addresses, exhibits, special issues of *Charities and the Commons* and books, in the order named, have been resorted to. The plan was an entire break from the customary scheme of merging all findings into a formal official report issued at a given time. »note434

On ne saurait tourner le dos plus résolument à l'exigence de cohérence et de cohésion présidant généralement à la publication d'albums photographiques à la gloire de Pittsburgh. Lorsque tous les plombers ont été photographiés et rassemblés, lorsque toutes les usines ont été illustrées, la représentation de la ville, telle que la conçoit l'album, s'épuise d'elle-même. Il faut que l'industrie ou le commerce fassent naître de nouvelles entreprises pour que des pages supplémentaires soient ajoutées au catalogue. Une fois de plus, on retrouve l'idée, déjà évoquée au moment de l'analyse de la photographie monumentale, d'une utilisation de l'image comme simple réplique et multiplication du réel. La photographie, ici, ne crée pas les représentations, elle se contente d'enregistrer des signes de puissance pré-existants.

En revanche, les découvertes et les conclusions des enquêteurs du *Survey* paraissent sous des formes diverses sans cesse susceptibles de rééditions, de corrections, de discussions. On voit donc certains articles parus dans *Charities and the Commons* être remaniés et insérés dans des volumes collectifs. D'autres sont abandonnés, tandis qu'au contraire, certains chapitres de *The Civic Frontage* ne connaissent aucune publication préalable. Enfin, il faut rappeler que la rédaction et la publication de l'ensemble courent sur sept ans (1908-1915), ce qui nécessite dans certains cas, de la part des auteurs, un travail de remise à jour de leurs conclusions initiales.note435 On pourrait sans mal ramener certaines des ambiguïtés du discours, relevées à plusieurs reprises, à cet étalement et à la dispersion apparente de l'entreprise progressiste. Cette explication n'est pourtant pas la seule, pas plus qu'on ne peut se contenter de mettre en avant les différents profils professionnels des auteurs. Le *Survey* ne vise pas tant à additionner les éléments recensés, comme le fait l'album, qu'à soumettre sans cesse à des formes de *reprise* par la réflexion et l'image. Il nous semble que cette manière d'appréhender la réalité urbaine et industrielle justifie en grande partie les explications de

L'hétérogénéité évidente du *Survey* serait dès lors la conséquence librement assumée de la méthode de travail, d'analyse et de représentation choisie par les auteurs. Lorsque Kellogg prend ses distances vis-à-vis du caractère « formel » des « rapports officiels », il sait sans doute que ce mépris des contraintes (et peut-être des illusions) d'un certain formalisme entraîne, dans le résultat final, le risque de l'incohérence, ou du moins d'une surabondance mal maîtrisée. Le problème n'apparaît pourtant que si l'on lit le *Survey* dans la continuité, ce que la forme même de ce travail décourage. Il vaut mieux le comprendre en effet comme une sorte de grille de lecture de Pittsburgh, au sens où semble l'entendre Maren Stange dans sa description d'une exposition pionnière de Lawrence Veiller sur les *tenements* de New York. Dans la présentation du travail de Veiller, la photographie faisait partie des moyens utilisés, au même titre que les plans, les schémas, les statistiques, les textes, etc. Par bien des aspects, cette exposition anticipait donc les méthodes de Kellogg, qui a lui aussi recours à toutes ces formes de représentation graphique, même si la photographie est nettement prédominante dans le *Survey* :

« Veiller's minimal captions are provocative, for they propose in effect that individual images are fully understandable only in the context of the entire exhibition. Encountering that totality, we find it gridlike rather than sequential, rational rather than narrative in structure. Fuller meanings for each image emerge not in the course of narrative enjoyment but rather when, like the exhibition organizers themselves, the viewer enters into an arduous process of cross reference, comparison, and analysis. »^{note436}

Telle est à peu près, nous semble-t-il, la démarche reprise par les images du *Survey*. Le panorama et la photographie monumentale, rassemblés dans des albums commémoratifs dédiés à la grandeur industrielle, offrent de la ville une synthèse séduisante mais trompeuse, et relevant pleinement d'un mythe technologique d'autant plus convaincant qu'il est exprimé à travers l'image photographique, dont on prétend depuis l'origine qu'elle ne « ment pas ». En proposant au contraire une série de visions plus complexes, et surtout en multipliant les mises en perspectives sociales sur chacun des aspects de l'espace urbain considéré, le *Survey* met en avant une conception de la ville totalement différente : d'un volume, d'un auteur, ou d'une image à l'autre, la densité et l'interconnexion continue de l'espace urbain se révèle, tandis que certaines contradictions apparaissent.

L'album ordonne, et suggère la rationalité simple et rassurante de la série ou du tableau taxinomique. C'est en ce sens qu'il se fonde sur la « séquence », pour reprendre le terme de Maren Stange.^{note437} Le *Survey*, au contraire, n'hésite à faire et refaire le même chemin, sous tous les angles possibles, même et surtout si cela signifie revenir plusieurs fois sur la même question, ou au même endroit : Margaret Byington, dans *Homestead*, tente de décrire une petite communauté sous l'angle de la vie familiale. Cette même communauté, et cette même composante du tissu social, réapparaissent constamment chez Fitch, qui pourtant s'attache à représenter Pittsburgh à travers le prisme d'une catégorie socio-professionnelle particulière, les ouvriers sidérurgistes. Butler, de son côté, définit son sujet d'investigation par le genre : seules les femmes l'intéressent, qu'elles soient de Homestead ou d'ailleurs. Quelques années plus tard, le volume collectif *Wage-Earning Pittsburgh*, comme le suggère son titre extrêmement général, « relit » tour à tour Fitch, Byington et Butler. Dans l'architecture générale de l'ouvrage, comme dans ses plus infimes détails, les recoupements, les retours, les renvois, et les correctifs plus ou moins explicites se multiplient. A la grande différence du modèle de l'album, la répétition met ici l'accent sur la différence, les rapports et les tensions, l'hétérogénéité des choses et des situations. Il ne s'agit pas ici d'accumuler et de répéter des images du même, et donc de construire une représentation par la série uniforme, mais bien de multiplier les visions différentes, voire contradictoires, d'un objet donné. Cette distinction apparemment simple n'est pas sans conséquence sur la conception et le rôle que les Progressistes assignent à la photographie, de manière plus ou moins délibérée.

B. Le réel et le vrai

Il nous semble en effet que l'utilisation de la photographie tout au long des six volumes répond parfaitement à l'exigence de la reprise et de la révision qui guide Kellogg. A l'évidence, les enquêteurs du *Survey* utilisent d'abord le médium pour ses qualités indexicales, sa capacité à pointer vers l'objet qu'elle représente : photographiés, les ateliers et les logements lugubres émergent de l'obscurité et prennent une toute autre réalité dans l'esprit du public. Leur existence méconnue, et l'immensité des problèmes sont attestés par la multiplication des images de taudis. Cette capacité à authentifier qui motivait déjà, implicitement, le travail journalistique de Riis, est devenue aujourd'hui la définition prédominante de la photographie : si la théorie actuelle est revenue sur l'idée que l'image puissent « dire » la vérité, elle n'en tient pas moins pour essentielle la capacité du médium à offrir la trace (chimique et optique) d'un événement dont l'occurrence (sinon le sens) est dès lors certain. Comme l'écrit par exemple Philippe Dubois :

« [Une photographie] ne peut que *renvoyer* à l'existence de l'objet dont elle procède. C'est l'évidence même : de par sa genèse, la photographie nécessairement témoigne. Elle atteste ontologiquement l'existence de ce qu'elle donne à voir [...] la photo certifie, ratifie, authentifie. Mais cela n'implique pas pour autant qu'elle signifie. »note438

On osera suggérer que les Progressistes avaient anticipé, d'environ 80 ans, certaines des conclusions de la réflexion contemporaine. Il suffit pour s'en convaincre de citer Lewis W. Hine, qui souligne clairement cette distinction essentielle. Selon lui, la capacité supposée de la photographie à proposer une représentation crédible et convaincante du monde n'implique en rien qu'elle dise toujours la vérité. Le réel, tel qu'il surgit dans l'image, n'est pas nécessairement le vrai :

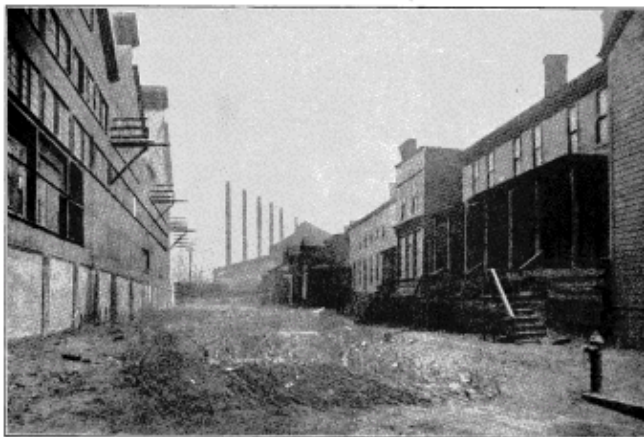
« The photograph has an added realism of its own ; it has an inherent attraction not found in other forms of illustration. For this reason the average person believes implicitly that the photograph cannot falsify. Of course, you and I know that this unbounded faith in the integrity of the photograph is often rudely shaken, for, while photographs may not lie, liars may photograph. It becomes necessary, then, in our revelation of the truth, to see to it that the camera we depend upon contracts no bad habits. »note439

L'intuition de Hine suggère que l'exceptionnelle valeur « réaliste » de la photographie ne suffit pas à garantir l'exactitude des représentations qu'elle propose. Or l'une des manières de contourner le risque toujours présent des « mauvaises habitudes » de l'opérateur est de construire et reconstruire constamment le sens par la confrontation des images, des chiffres et des points de vue. Tel est l'un des atouts de formes telles que l'exposition de Veiller ou le *Survey* de Kellogg. Contrairement à ce que suggère l'album, la compréhension du réel ne se cantonne pas à l'enregistrement d'états de faits, aussi spectaculaires soient-ils. On a bien vu du reste, sur les exemples commentés plus haut, de quelle manière les images les plus originales du *Survey* peignent elles-mêmes à « faire sens ». Telle est la raison pour laquelle il semble plus exact d'insister sur leur capacité à « problématiser » l'espace industriel, plutôt qu'à « l'expliquer » réellement. Il existe quelques exceptions à cette règle, et le *Survey* n'est pas toujours hostile à l'utilisation d'images fortement symboliques, quasiment univoques. Néanmoins, on devine bien que le fonctionnement global des six ouvrages et de leurs publications annexes, en provoquant sans cesse la reprise et la révision des événements et des situations, modifie de manière assez nette le statut de la photographie comme révélateur d'une « vérité » unique et immuable.

On comprend mieux, notamment, les contradictions apparentes de l'iconographie. Les concessions au « sublime industriel », signalées au début de ce chapitre, permettent de construire l'analyse par la confrontation des images et des points de vue. Les Progressistes n'imaginent guère pouvoir nier la grandeur industrielle de Pittsburgh, et ils reconnaissent à l'occasion certains de ses bienfaits. La question, on l'a vu, est plutôt celle d'un équilibre constamment menacé entre deux espaces, l'un économique, l'autre politique, au sens le plus large de ce dernier terme. L'essentiel de l'iconographie analysée ici se fonde dès lors sur le

principe du *rapport*, et non sur une prétention à l'absolu. Aucune image ne peut donner la « vérité » ou l'essence de Pittsburgh, contrairement à ce que semblent vouloir faire croire le panorama traditionnel ou les vues monumentales des hauts-fourneaux et des plus prestigieux gratte-ciel de la ville. En revanche, la photographie - notamment lorsque s'organise la confrontation de plusieurs images - permet de souligner des points de rencontre et des lignes de partage, mais aussi des relations spatiales et sociales qui n'apparaissent que sous un certain « angle ». Appliqué au *Survey*, cette dernière notion prend un sens assez nouveau : le choix du point de vue ne doit pas seulement permettre d'englober la totalité de l'espace (comme dans le panorama), d'isoler un bâtiment admirable, ou de souligner la perspective d'une rue. Il est au contraire un angle au sens quasi-journalistique du terme, c'est-à-dire, pour reprendre un terme plus académique, une « problématique », une faille, ou du moins la mise en évidence d'un rapport entre deux éléments. Cette recherche des « vues » les plus révélatrices, qui ne sont pas nécessairement les plus synthétiques, est au coeur de l'iconographie du *Survey*.

Sept images, tirées de *Homestead*, permettent d'illustrer ce modèle de la confrontation des vues, et ce souci de concevoir la représentation de l'espace industriel et urbain comme une visualisation des rapports, plutôt que comme un simple enregistrement de faits, ou plutôt de « signes » (technologiques et architecturaux) théoriquement univoques. De manière parfaitement caractéristique de ce volume, la première de ces images est intitulée *Where the Mill Meets the Town* (Figure 18). L'espace est ainsi clairement défini, dans la légende de la photographie, comme un champ d'intersection et de confrontation. Ici, une rue déserte, « frontière » entre deux composantes de la communauté, semble figurer de manière relativement claire la séparation et l'hétérogénéité des deux espaces, politique et économique. Une fois encore, nous sommes à l'opposé des visions traditionnelles de la ville : l'absence d'activité d'aucune sorte au sein de cet espace mine d'autant plus efficacement



WHERE THE MILL MEETS THE TOWN

Photo by Blair

Figure 18 : *Where the Mill Meets the Town* et *Going Home From Work* - This picture sums up *Homestead* : - the mill at the left ; the Carnegie Library on the hill in the center, and the mean houses of the Second Ward to the right, (*Homestead*, pp. 37 et 173).



GOING HOME FROM WORK
This picture sums up Homestead—the mill at the left; the Carnegie Library on the hill in the center, and the mean houses of the Second Ward to the right.

l'idéal d'une symbiose entre l'industrie et la cité. Comme souvent, le contre-pied assumé par le *Survey* passe par la représentation particulière d'un espace urbain qui pourrait paraître presque anodin. Photographiée de la sorte, pourtant, cette rue semble presque sortie d'un *western*, et Homestead s'apparente à une espèce de ville fantôme. Nous sommes ici dans un premier temps de l'image, celui de la redéfinition « problématique » de l'espace.

La reprise nécessaire a lieu plus de cent pages plus loin, dans le même volume. Une photographie intitulée *Going Home from Work* (Figure 18) anime de manière spectaculaire un paysage urbain similaire à celui que nous venons de décrire. A gauche, de nouveau, se dresse l'usine. A droite, la ville. Entre les deux s'étire une file d'ouvriers ayant fini leur journée. Là encore, la photographie joue d'abord sur un registre symbolique relativement clair. Selon les termes de la légende, l'image tente de « résumer » la ville à ses trois éléments principaux : d'un côté l'industrie, de l'autre les logements ouvriers, au fond, sur la colline, la bibliothèque Carnegie, monument à la gloire de l'industriel mais aussi signe architectural de la dimension culturelle - essentiellement monumentale - de la ville. Bref, une fois de plus, l'espace est posé comme lieu d'interactions et de rapports, plutôt que comme synthèse figée d'une communauté homogène. En outre, le centre de l'image est occupé par un groupe d'hommes, et quelques enfants, qui sont en quelque sorte encadrés par les divers éléments signalés. Le social, dans *Homestead*, est toujours conçu à l'échelle de l'expérience humaine. En ce sens, cette photographie prise individuellement permet de retrouver quelques-uns des ingrédients typiques de l'iconographie propre au *Survey*.^{note440}

Au-delà de ces conclusions déjà explorées par ailleurs, ce qui retient ici l'attention est la manière dont l'image réitère et redéfinit le thème fondamental de l'ouvrage de Byington, c'est-à-dire l'effet de ce qu'elle nomme les « conditions industrielles » sur la vie de famille des habitants (*home life*), telle qu'elle est définie, entre autres, par les horaires et les salaires.^{note441} S'il n'est guère surprenant que ce motif soit aussi récurrent dans l'iconographie que dans le texte, il faut remarquer que cette omniprésence ne se marque pas par la répétition visuelle de types d'images aux conventions établies,^{note442} mais au contraire par une tentative de figurer de plusieurs manières un problème défini comme fondamental. C'est en cela que le fonctionnement du *Survey* est profondément différent de celui des ouvrages traditionnels sur Pittsburgh. Ici, deux images presque similaires offrent pourtant des contrastes saisissants. L'une, presque vide, semble amorcer une problématique : quelle relation - y en a-t-il réellement une ? - entre l'usine et la ville ? L'autre, apparemment, propose une réponse : le lien n'est qu'économique (la file d'ouvriers ramenant son salaire, et sa fatigue, à la maison), tandis que la dimension sociale et culturelle est symboliquement placée hors d'atteinte, dans le dos des sidérurgistes, sur une colline presque inaccessible. Que ce soit par l'usine ou la culture, Pittsburgh « domine » ses habitants, plutôt qu'elle ne les intègre.

Cet écho entre deux images pourrait n'être qu'une coïncidence, leur rapprochement un raccourci commode

pour l'analyse. Ce serait oublier le rôle du panorama d'ouverture, analysé plus haut (voir Figure 8) : sur cette image inaugurale, le même thème de la hiérarchisation des rapports entre l'usine et la cité était posé en préalable à toute réflexion. Enfin, il faut s'intéresser, au sein du même volume, à trois autres clichés. Deux photographies placées l'une au-dessus de l'autre illustrent on ne peut plus clairement le souci de Margaret Byington et de Lewis Hine de multiplier les points de vue et de ramener les données économiques et architecturales à leur signification humaine (Figure 19). Sur la photographie du haut, un salon, photographié dans une maison ouvrière, contraste avec une vue générale de quelques logements adossés à des cheminées d'usine. A première vue, le modèle « intérieur- extérieur » de la photographie d'exploration est repris dans cette mise en page. Mais il sert un propos fort différent de ce qu'il est habituellement. Sur les images commentées plus haut des taudis insalubres, les « intérieurs » sombres et blafards révélaient l'influence dramatique de l'urbanisation industrielle sur la population. Ici au contraire, le modeste « parloir » (où trône toutefois un piano) est en quelque sorte une marque de résistance aux conditions extérieures. Pour reprendre, plus exactement, les thèmes de Byington, il constitue un « espace social » installé au coeur de l'espace essentiellement économique qu'est Pittsburgh :

« As I passed in and out of the homes I was impressed with the genuine strength of the family ideals [...] It has often been said that the first evidence of the growth of the social instinct in any family is the desire to have a parlor. In Homestead this ambition has in many cases been attained. Not every family, it is true, can afford one, yet among my English-speaking acquaintances even the six families each of whom lived in three rooms attempted to have at least the semblance of a room devoted to sociability. In one three-room house, where there was seven children, a room [...] was referred to with pride as 'the front room', a phrase with a significance quite beyond its suggestion of locality. »^{note443}



A "FRONT ROOM"

Photo by Hine



ROW OF DETACHED WORKINGMEN'S HOUSES IN MUNHALL; MILL STACKS SHOWING ABOVE HOUSETOPS

Photo by Hine

Figure 19 : A 'Front Room' et Row of Detached Workingmen's Houses in Munhall ; Mill Stacks Showing Above Housetops(Homestead, p. 56).

On voit bien, dans ce court texte, que le balisage et l'utilisation de l'espace sont perçus comme les manifestations d'une dimension proprement sociale de la vie humaine et de la communauté (*social instinct*). L'aménagement d'un salon, « espace de sociabilité » si l'on en croit Byington, est un geste qui dépasse de loin l'exploitation rationnelle du nombre de pièces dans la maison. La « pièce de devant » (*Front room*) est aussi la façade sociale de la famille ouvrière, en même temps que le lieu où l'échange humain est possible. Son intérêt n'est donc pas son emplacement (*locality*), mais bien sa fonction. Une fois de plus, dans le *Survey*, la photographie ne s'intéresse à l'architecture (fut-elle d'intérieur) que pour en questionner la dimension sociale. Telle est la raison pour laquelle Hine, suivant en cela Byington, choisit de photographier *in and out of the room*. Il tente par le déplacement du point de vue de figurer, tant bien que mal, ce « lieu social » qu'est le parloir, véritable sas entre le monde industriel et le milieu familial.

La disposition des deux photographies mérite elle aussi un commentaire, qui prolonge les remarques précédentes pour toucher au projet général du *Survey*. Alors que la légende de la seconde image mentionne la présence des cheminées d'usine *au-dessus* du toit des maisons, la mise en page proposée par les auteurs de *Homestead* inverse cette hiérarchie symbolique, et place la photographie de la ville industrielle *en-dessous* de celle du foyer familial. Si, dans le nouvel ordre économique et social, la puissance sidérurgie toise la population ouvrière de Homestead, c'est au contraire la vie quotidienne de ces mêmes ouvriers qui s'impose ici comme le sujet prioritaire du *Survey*. Ainsi, l'interaction des deux photographies, organisée par les choix éditoriaux de mise en page, installe-t-elle une tension sociale perceptible, une résistance implicite du discours progressiste aux schémas établis de la nouvelle société industrielle.

On peut alors s'attarder sur une dernière image, nouvelle approche visuelle du thème sans cesse repris de *Homestead* : la photographie intitulée *Where Some of the Surplus Goes* (Figure 21) affine l'analyse précédente, et permet de comprendre à quel point le *Survey*, dans les deux clichés analysés à l'instant, dépasse le schéma un peu simpliste d'une pure photographie de la révélation. Visuellement, ce sont les deux photographies que nous venons de commenter qui donnent à cette dernière image tout son sens : le « contexte » (l'élaboration d'un espace communautaire et l'épanouissement d'un « instinct social » dans un décor industriel uniquement régi par la logique économique) ayant été installé quelques pages auparavant, Byington et Hine semblent à première vue vouloir faire vibrer la corde sensible du lecteur. Ils proposent l'image d'une mère et de sa fille, posant dans l'un de ces fameux « salons » ouvriers. On note pourtant, immédiatement, le souci manifeste d'élargir suffisamment le cadre pour intégrer le mobilier de la pièce (comme dans *Front room*, le piano est en bonne place), et donc de replacer ce tableau touchant dans son contexte matériel. Ce « portrait » n'est donc pas un gros plan. Comme souvent, la légende livre la clef de l'interprétation : intituler cette image *Where some of the surplus goes* permet de replacer l'élément économique au cœur d'une photo de famille apparemment idyllique. Pour une fois, dans le *Survey*, la représentation d'une famille heureuse est proposée. Mais il ne s'agit pas seulement de l'image figée d'un modèle intemporel, imposé à travers l'archétype de l'amour maternel : par la légende, cette vignette du bonheur est aussi définie une forme de produit économique. Une famille heureuse ne peut s'épanouir qu'à condition qu'une politique salariale plus juste permette aux ouvriers de ne pas s'en tenir au minimum vital. Le parallèle évident entre cette image et *A One-Room Household* (Figure 5),



WHERE SOME OF THE SURPLUS GOES

Photo by Hine

Figure 20 : Where Some of the Surplus Goes(Homestead, p. 85).

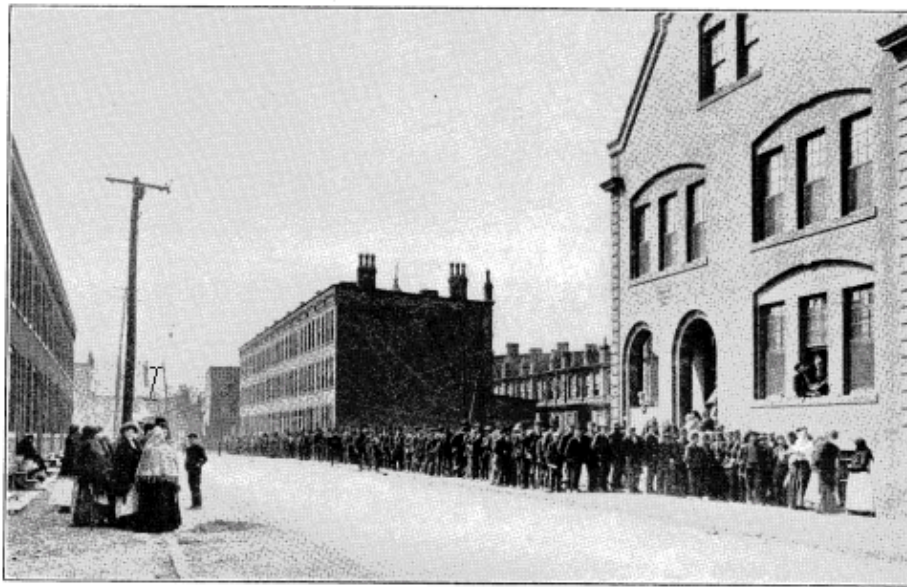
qui la précède dans *Homestead*, permet de visualiser l'alternative qui s'offre à la communauté de Pittsburgh et à ses décideurs économiques.

On peut sans doute, avec George Dimock,^{note444} fustiger la mise en exergue par Hine, dans certaines de ses photographies, d'un idéal familial « bourgeois ». Ce serait toutefois manquer de voir, dans le cas qui nous occupe, la manière dont le *Survey* est capable de présenter, non sans une dose d'ironie si l'on en croit la légende, que ce « modèle » idéologique est avant tout le produit de conditions matérielles favorables. Ainsi, à nouveau, le thème central de l'ensemble de l'ouvrage est repris, sans pour autant être répété. L'iconographie trouve une nouvelle façon de lier les données économiques et sociales sous une forme photographique dont la simplicité apparente vient enrichir la lecture des images qui la suivent et de celles qui la précèdent.

La série de sept photographies que nous avons tenté d'analyser les unes par rapport aux autres, alors qu'elles apparaissent à divers moments de *Homestead*, ne reflète pas seulement la cohérence d'ensemble du volume de Margaret Byington. Elle est aussi exemplaire du fonctionnement global de l'iconographie du *Survey*. A l'inverse des albums, catalogues sériels dont la force de persuasion semble se fonder principalement sur la répétition d'images similaires, les photographies commentées ici tentent de réévaluer sans cesse la problématique sociale qui est au coeur de l'entreprise progressiste. On pourrait multiplier les exemples de cette reprise constante, même si une telle homogénéité thématique est exceptionnelle. Ainsi, on a déjà vu que les panoramas proposés dans le *Survey* proposent des conceptions parfois contradictoires de l'espace urbain : il n'en apparaît pas moins que la lecture de ces images doit se faire de manière globale, chaque cliché reprenant sous un angle légèrement différent la représentation de l'espace proposée par ceux qui l'entourent. On a aussi tenté de suggérer, au passage, que *Front Room* était une réévaluation de la figure visuelle traditionnelle de « l'intérieur-extérieur », généralement révélateur des pires aberrations sociales.

Proposons à titre d'exemples d'autres rapprochements possibles, parmi les dizaines qu'offre le *Survey*. Pourquoi ne pas comparer *Where Some of the Surplus Goes* à ces images de familles décapitées par les accidents industriels, proposées dans *Work-Accidents and the Law* ?^{note445} Dans les deux cas, malgré des thématiques dominantes très différentes, l'absence de la figure du père marque son rôle de soutien économique de la famille et figure un modèle social fondamental. De même, il est possible de comparer *Going Home from Work* (Figure 18) à *Bread Line at Woods Run*, tirée de *Wage-Earning Pittsburgh* (Figure 22) ; il est pourtant plus simple de renvoyer cette dernière image au cliché intitulé *Skyline of the Commercial Center* (Figure 14), où l'on a vu que la composition, la légende et le texte remettaient en question la toute-puissance supposée du gratte-ciel. Une page plus loin, l'image frappante d'une file de chômeurs est

élevée à son tour au rang de symbole économique (ces hommes sont désignés comme « témoins muets des temps de dépression », alors que le gratte-ciel était un « monument des temps de prospérité »). Le parallélisme des légendes crée les conditions d'une improbable équation visuelle, où *bread line* et *skyline* se répondent. Ces deux photographies travaillent un thème identique, celui de la fiabilité toute relative du nouvel ordre économique. Là encore,



BREAD LINE AT WOODS RUN, APRIL, 1908
Mute witnesses to Pittsburgh's helplessness in time of industrial depression and unemployment

Figure 21 : Bread Line at Woods Run, April, 1908 (Wage-Earning Pittsburgh, p. 119).

la construction du sens se fait, au-delà de chaque cliché pris individuellement, dans la mise en rapport de deux images.

Si le cas de *Homestead* a été plus longuement retenu ici, c'est en raison de la richesse de sa représentation de la ville comme espace social et donc, finalement, comme espace humain. Du panorama inaugural, posant comme hypothèse la hiérarchie instaurée par le nouvel ordre industriel, à l'image apparemment intimiste d'une mère et de son enfant, l'iconographie s'attache à rendre compte de la complexité des relations économiques et sociales au sein de ce fleuron de U. S. Steel qu'est la ville-usine de Homestead. Dans le rapport d'activité de l'entreprise, mais aussi dans les albums traditionnels, cette multiplication des approches et des points de vue est inexistante : elle disparaît derrière l'accumulation des signes matériels de la réussite économique (uniformité du panorama, façades de bâtiments, vues de machines, portraits d'entrepreneurs). A l'accumulation répétitive, le *Survey* oppose une forme de représentation qui privilégie la mise en évidence des équilibres, des oppositions, en un mot des « rapports » entre les diverses composantes de la ville industrielle.

Ce travail est sensible à deux niveaux. Il apparaît aussi bien dans la confrontation des images que dans certaines des photographies individuelles, qui mettent en évidence des espaces problématiques (usine, quartier, rue, panorama morcelé). Ces clichés tirent le meilleur parti du cadre photographique, qui n'est plus conçu comme un canevas pictural, espace blanc à remplir,^{note446} mais comme un sondage pertinent et critique dans l'homogénéité trompeuse des représentations traditionnelles de Pittsburgh. Ce faisant, certaines photographies du *Survey* annoncent la réflexion contemporaine qui définit tour à tour le cadre photographique comme « analytique »,^{note447} ou comme une « soustraction » opérée sur l'espace représenté, c'est-à-dire en quelque sorte comme un prélèvement d'échantillon, dont on espère l'analyse instructive :

« L'espace photographique, lui, n'est pas donné. Pas plus qu'il ne se construit. C'est au contraire un espace à prendre (ou à laisser), un prélèvement dans le monde, une *soustraction* qui opère *en bloc*. Le photographe n'est pas du tout dans la position de remplir progressivement un espace vide et vierge, déjà là. Son geste consiste plutôt à soustraire d'un coup tout un espace plein, déjà rempli, à un continu. »^{note448}

La définition proposée par Philippe Dubois s'applique parfaitement aux images commentées ici. L'iconographie du *Survey* s'efforce en effet, aussi souvent que possible, de « soustraire d'un coup un espace plein, déjà rempli, à un continu » : les vues proposées par les Progressistes rompent la cohérence supposée de l'espace urbain, pour en extraire des noeuds de tensions internes, revus et re-présentés à chaque nouvelle image. Ces points névralgiques, isolés dans la ville, sont les motifs autour desquels s'organisent les clichés. Ils « remplissent » le fragment ainsi soustrait, et s'imposent comme le coeur de la représentation de la grande ville industrielle américaine, telle que la voient les auteurs du *Survey*.

Ce n'est donc plus l'espace architectural, qu'il soit civil ou commercial, qui dicte la vision, mais bien le choix du point de vue, de « l'angle ». Le cadre photographique découpe l'espace urbain selon des lignes qui ne sont pas nécessairement dessinées par l'architecture elle-même, mais plutôt par les tensions sociales et économiques que croient discerner les Progressistes. Ces axes impalpables sont révélés par l'image, et constituent la contribution de la photographie à l'agencement de l'espace. La cité qui apparaît dans ces clichés échappe en quelque sorte à la ville physique, architecturale. Par ce travail, le *Survey* ne se contente pas comme Riis de révéler l'aspect des lieux les moins glorieux de la ville. L'enjeu n'est pas seulement de photographier autre chose (la face cachée du modèle urbain), mais aussi de photographier la même chose, différemment. Le *Survey* s'attache à redessiner ce que tout le monde devrait voir, mais que les formes conventionnelles de la représentation ont figé dans des clichés homogènes et rassurants.

CONCLUSION

Les exemples analysés jusqu'ici tentent de dessiner, schématiquement, l'opposition marquée de deux systèmes de représentation photographique. Le premier, fermement ancré dans les principes du 19^e siècle, construit le réel selon des modes relevant du spectaculaire et de l'hyperbole : la notion de sublime, les genres panoramiques ou monumentaux, la publication d'albums, contribuent à faire de la ville industriel un spectacle à forte connotation publicitaire. La plupart des grands magazines nationaux reprennent ce modèle jusque dans la première décennie du 20^e siècle. Dans le *Survey*, au contraire, ces formes restent présentes, mais s'intègrent dans un réseau d'images et de textes qui leur rendent une complexité visuelle nouvelle, liée essentiellement à la prise en compte des dimensions économiques, sociales, et humaines de la réalité urbaine. Au décor parfaitement agencé du grand théâtre industriel succède un espace dont l'organisation révèle de multiples zones d'ombre et de tension. Ainsi la photographie, si elle peine parfois à donner sens au réel qu'elle figure, s'efforce pour le moins de mettre en image l'équilibre - ou le déséquilibre - entre l'usine et la cité, l'ombre et la lumière, les logements et les ateliers. Elle peut suggérer par l'isolement spatial d'une église l'hétérogénéité culturelle, ou au contraire ramener un immeuble au coeur de son contexte architectural et social. Elle est capable de rassembler dans une même image l'environnement et l'humain, une laverie et ses employées, pour rendre à ses dernières un « poids », une présence, dans l'organisation des représentations industrielles et commerciales qui dominent l'iconographie de Pittsburgh. Surtout, la photographie progressiste ne se contente jamais de ressasser des formules visuelles dont la stabilité est rassurante, mais qui contribuent au figement des représentations.

Par la diversité de son iconographie, le *Survey* contribue d'abord à faire passer un message que la photographie traditionnelle escamote avec la plus grande obstination : contrairement aux apparences, la ville n'est pas seulement l'émanation naturelle du progrès industriel. Elle est un lieu au coeur duquel confluent des intérêts et des forces diverses, parfois antagonistes, et dont le flux changeant constitue la réalité urbaine. Dans l'oeil du *Survey*, la cité vit et « vibre » plus qu'elle ne pose.

Cette nouvelle approche visuelle n'est ni anodine, ni tout à fait surprenante dans le contexte de l'Amérique du début du 20^e siècle. Il est naturel de penser, au premier abord, qu'elle correspond simplement à l'hétérogénéité constatée dans l'organisation sociale de la grande ville américaine. En ce sens, la complexité des images ne ferait que refléter la richesse nouvelle du réel. Toutefois, on devine bien que cette explication fait la part trop belle à une définition platement analogique de la photographie. En effet, ce n'est pas tant la réalité qui devient plus complexe, que ses représentations. En ce sens, la redéfinition du panorama ou des bâtiments industriels, telle qu'elle apparaît dans le *Survey*, participe de nouvelles tentatives d'interprétation du réel qui s'imposent au début du 20^e siècle, et intègrent progressivement le rôle crucial du mouvement, des relations réciproques, des ajustements constants entre divers facteurs psychologiques, économiques ou sociaux. On l'a vu avec Kellogg, toute réalité en vient à être pensée, et donc si possible décrite, en termes de flux.

On ne doit donc pas s'étonner de voir Margaret Byington insister sur les « changements dynamiques » qui modifient en profondeur, et de manière incessante, l'équilibre social et économique de Homestead.^{note449} Selon l'analyse proposée par Morton White, les principaux acteurs de la vie intellectuelle de la première décennie du siècle insistent presque unanimement sur la nécessité de prendre en considération « la vie, l'expérience, les processus, la croissance, le contexte, la fonction », ^{note450} de chaque phénomène considéré. L'analyse doit être fondée non pas sur l'adéquation de la réalité à des systèmes logiques et finalement abstraits, mais sur la description des dimensions culturelles, historiques et sociales du réel, en un mot de ce que l'on pourrait appeler leur dynamique. De cette « révolte contre le formalisme », Morton White écrit encore :

« This attack on formalism or abstractionism leads to two important positive elements in the thought of these men - 'historicism' and what I shall call 'cultural organicism' [...] By 'historicism' I shall mean the attempt to explain facts by reference to earlier facts ; by 'cultural organicism', I mean the attempt to find explanations and relevant material in social science other than the one which is primarily under investigation. The historicist reaches back in time in order to account for certain phenomena ; the cultural organicist reaches into the entire social space around him. »^{note451}

« L'historicité », c'est ce qui entraîne le *Survey* à abandonner le modèle purement arithmétique et sériel des représentations urbaines et industrielles. Les événements et les bâtiments ne se contentent pas de s'ajouter les uns aux autres, les uns *après* les autres : il faut plutôt comprendre comment la ville *naît* de l'usine, ou peut-être au contraire l'engendre. Quant à « l'organicisme » du *Survey*, il transparaît dans chacune des images commentées dans ces pages : la notion même d'« espace social », évoquée par White, semble définir le principe même de l'entreprise. Le *Survey* n'est finalement rien d'autre qu'une tentative visant à offrir une image de Pittsburgh précisément selon ces termes. Le description proposée par Alan Trachtenberg est peut-être plus précise encore :

« In the field of social work just taking form in these years, 'survey' meant a panorama of social facts gathered by trained investigators and presented to the public in word and image. »^{note452}

Ces quelques lignes, et notamment l'idée d'un « panorama de faits sociaux », résument parfaitement l'ambition du *Survey* : offrir une vision globale de la ville (un nouveau genre de panorama), dont le principe de représentation se fonderait non pas sur la simple juxtaposition des bâtiments et des richesses, mais sur la mise en évidence des relations sociales définies par ce nouveau décor urbain. Il s'agit de réussir la synthèse difficile entre l'observation au plus près des réalités du terrain et la représentation globale d'interactions nouvelles, nées de l'ordre industriel qui s'est emparé de la ville. Pour mener à bien ce travail, le *Survey* se doit de trouver une distance qui lui est propre, entre la célébration panoramique des albums du cent-cinquantième et les clichés souvent réducteurs de la presse à sensation.

Il tente dès lors d'englober, dans un modèle nouveau, l'ensemble des composantes du corps social, et surtout de donner une représentation à son évolution, pensée comme ininterrompue, mais non linéaire. On comprend mieux, dans ce contexte, ce qui différencie la nature des images proposées par les Progressistes de celle des photographies visibles dans l'essentiel des publications contemporaines : la photographie, traditionnellement fascinée par le monde, découvre soudain que celui-ci est une réalité complexe et mouvante - en un mot, une réalité sociale.

A l'heure où l'équipe de Kellogg commence son travail sur le terrain, *Charities and the Commons* propose la description de ce nouveau regard social, au détour de la critique élogieuse d'un livre de la secrétaire générale du C.O.S. de Philadelphie, Mary E. Richmond. L'ouvrage, encore empreint de la tradition philanthropique protestante, compare le travailleur social au « Bon Samaritain ». Toutefois, si l'on en croit l'auteur de la critique, la science est, pour Richmond, le préalable indispensable à l'action charitable. C'est l'opposition de deux métaphores quasi-photographiques aide à comprendre en quoi « la méthode de la science est la méthode de la philanthropie »,^{note453}

Le « Bon Samaritain » doit d'abord se persuader que l'action charitable menée sans ordre, au hasard des besoins rencontrés et au gré de la compassion éprouvée à la vue de telle ou telle situation de détresse est inutile, voire nocive. Sans une réflexion rationnelle sur les conditions de vie précises des pauvres dans une ville ou un quartier donné, sans un protocole d'intervention suivi avec précision et rigueur (Que rechercher dans la maison d'une famille pauvre ? Sous quelle condition peut-on offrir un abri à un vagabond ?), le travailleur social n'aboutira qu'à un résultat incomplet et peu satisfaisant, ce que Lock (citant peut-être Richmond) appelle de manière très instructive la « charité kodak » (*kodak charity*).^{note454}

En critiquant l'idée popularisée par George Eastman dans les années 1890 d'un procédé photographique facile, rapide, et surtout ne nécessitant aucune connaissance théorique ou technique, l'auteur du texte ne se contente pas de faire écho aux réserves d'Alexis Sokoloff vis-à-vis de la photographie instantanée.^{note455} Il critique plus généralement une conception « amateuriste » de la philanthropie (à travers le symbole de la photographie « grand public »), fondée sur la spontanéité des réactions, le hasard des situations et l'irrationalité des solutions proposées. Le modèle de la « philanthropie kodak » est condamné essentiellement parce que le travail social est désormais affaire de professionnels, comme l'était la photographie avant l'invention de George Eastman.

C. S. Lock propose pourtant un modèle alternatif lié lui aussi à la photographie, car le premier protocole scientifique reste la visualisation du réel. Son texte définit explicitement un regard social conçu comme *survey*, et décrit sous la forme d'une sorte de panorama animé, capable d'intégrer le mouvement social comme donnée incontournable :

« [...] as the first process of science is seeing, and as in the modern city we live and work often in a foggy, dirt-laden atmosphere, and fall into confusion as to whether we are neighbors or only people, and are perplexed by the fallacy of numbers, for who can be neighbor to a multitude ? - so in this book we are led out to some little hill or 'eminence', just as we might be taken to survey London from Highgate, and we are shown the neighbors that live and move about us [...] It is the method of teaching the geography of social life by helping the pupil to draw the house in which he lives or learns, to place it true to the compass, then to draw his street, and then his town. »^{note456}

Le regard scientifique doit permettre de rendre une forme de cohérence au chaos apparent de la société urbaine. A l'accumulation trompeuse des statistiques économiques et démographiques (*the fallacy of numbers*) s'oppose une vision synthétique de ces « voisins qui vivent et bougent autour de nous ». Une fois de plus, il est moins question de recensement que de visualisation des courants et des flux. Il est moins intéressant de savoir combien sont les citoyens de la ville que de pouvoir se représenter où ils vont, ce qui les attire et ce qui les repousse. Lock anticipe ainsi Kellogg, qui souligne quelques années plus tard en termes

plus abstraits que l'essentiel de son travail consiste à proposer une représentation synthétique des courants sociaux saisis dans leur ensemble, ce qu'il appelle, comme on l'a déjà signalé, « *the city as a going concern* » :

« there is something further, synthetic and clarifying, to be gained by a sizing-up process that reckons at once with many factors of the life of a great civic area. »^{note457}

Le texte de C. S. Lockva plus loin, prolongeant cette définition du mot *survey* en y intégrant les dimensions civiques et politiques indissociables de l'entreprise menée sous le même nom par Kellogg. D'une part, l'effort de visualisation transforme ceux qui ne sont encore « que des gens » (*only people*) en voisins, c'est-à-dire en membres d'une même communauté, liés par des liens sociaux de proximité, de solidarité et d'entraide. D'autre part, Lock met en avant un souci de pédagogie, et donc d'intervention de ces « experts » dont nous avons déjà souligné le rôle dans le discours progressiste. Le lecteur de Richmond « est mené » par celle-ci sur la colline. De là, redécouvrant la ville grâce à l'intervention de ce « professeur de géographie sociale », il apprend à la comprendre et à la redessiner. Ce court texte, au-delà de sa vocation première d'illustration des idées de Richmond, résume parfaitement la vocation explicite du projet de Kellogg. Comme le professeur imaginé par Lock, le *Survey* prétend fournir au citoyen américain les moyens d'habiter réellement sa ville, c'est-à-dire de la visualiser et, le cas échéant, de la réformer. L'élève-citadin, guidé dans ses efforts, deviendra peut-être à son tour architecte-urbaniste, prêt à suivre certains des modèles proposés dans les pages du *Survey*.

TROISIEME PARTIE : LE *SURVEY*, DIAGNOSTIC ET MODELE

Une fois réintroduite la dimension sociale du paysage urbain, il reste à figurer de manière plus précise l'interaction entre l'espace industrialisé et la communauté qu'il abrite, et dont il conditionne dans une large mesure l'existence. Pour ce faire, le *Pittsburgh Survey* s'attache principalement à la représentation du corps (essentiellement ouvrier), au sein des espaces sociaux que constituent la ville et l'usine. Cette relation entre la figure humaine et son environnement révèle les failles de l'organisation urbaine et industrielle, et amène le *Survey* à formuler certaines réponses au malaise social et politique de la ville. Les solutions avancées par la photographie passent par la réforme de l'espace et des infrastructures, mais aussi par la définition implicite d'un « modèle » citoyen américain.

Cette approche doit énormément aux théories environnementalistes qui s'imposent progressivement dans les cercles réformateurs au tournant du siècle. La remise en cause d'un « darwinisme social » lié aux idées d'Herbert Spencer conduit un certain nombre d'intellectuels américains à proclamer l'influence prédominante de l'environnement social sur le développement de l'individu. Albion Small, George Herbert Mead ou Lester Franck Ward, parmi d'autres, substituent ainsi les variables historiques, géographiques et sociales aux facteurs biologiques (généralement raciaux) jusqu'alors tenus pour essentiels. Un tel renversement est indispensable à la fondation de la nouvelle sociologie en tant que science « utile », dont l'influence sur la communauté soit réelle. Là où Spencer se contentait de retracer les lentes courbes d'évolution d'une société animée par des forces « naturelles » incontrôlables, Lester Ward affirme avec force que l'environnement - donnée sociale - est susceptible d'amélioration et de réforme.^{note458}

Une telle évolution ne doit pas être comprise comme linéaire,^{note459} et le *Survey* lui-même hésite parfois à trancher sur l'interprétation de tel ou tel phénomène. Pourtant, les déclarations de principe d'Edward Devine dans *Charities and the Commons*, en 1908, laissent peu de place à l'ambiguïté :

« Personal depravity is as foreign to any sound theory of the hardships of our modern poor as witchcraft or demonic possession... These hardships are economic, social, transitional, measurable, manageable. »^{note460}

C'est ainsi que l'individu se trouve exclu, en tant que cause des phénomènes, du discours et des représentations du social. Cela n'est pas sans conséquences sur l'iconographie du *Survey*, et notamment sur les nombreuses images où elle propose des portraits d'enfants et d'ouvriers. Ces photographies s'attachent moins à représenter des personnes qu'à identifier à et à représenter le rapport de l'humain à la « matrice urbaine » décrite par Kellogg :

« [...] there is a temptation to define Pittsburgh in terms of the matrix in which the community is set, and the impress of this matrix on the soul of its people no less than on the senses of the visitor. »note461

La ville-spectacle se voit redéfinir comme environnement, véritable moule social, même si Kellogg utilise le terme *matrix* pour introduire une longue description de Pittsburgh selon les normes classiques du sublime industriel et du panorama. A travers la figure conventionnelle du « visiteur », du témoin de passage, Kellogg reprend un instant le rôle d'un Charles Henry White :

« The approaching traveler has ample warning [...] Then comes the city with its half-conquered smoke cloud, with its high bare hills and its hunch of imposing structures. The place to see Pittsburgh from is a much whittled little stand on the high bluff of Mount Washington [...] This is the 'Point' [...] flanked by narrow river banks, that grudge a foothold to the surrounding workshops an lead up and down to the mill towns. You are looking at commercial Pittsburgh.
[...] But it is at night that the red and black of the Pittsburgh flag marks the town for its own.
[...] »note462

Ce florilège des conventions narratives et descriptives recrée l'image d'une ville née du feu, domptant la nature par sa puissance industrielle et économique. Mais l'hommage obligé aux fastes de la ville est interrompu par une déclaration d'intention abrupte et simple : ce sont les gens, plutôt que la production industrielle ou la grandeur du décor, qui intéressent le *Survey*.note463 Délaissant alors les données économiques et les visions spectaculaires de la puissance sidérurgique, Kellogg égrène un à un tous les facteurs d'hétérogénéité de la nouvelle réalité urbaine, que ce soit l'immigration récente ou l'évolution des procédés industriels. Cet exposé se conclut sur l'idée déjà mentionnée de la réforme comme solution à un problème d'« hydraulique sociale » :

« We have a problem in social hydraulics to deal with. We must put old social institutions and usages to the test of these changing tides. Herein lies the essence of constructive philanthropy. »note464

La « philanthropie constructive » dont il est question ici est en fait une reconstruction de la ville par ses habitants, et réciproquement, la formation des citoyens par la ville. On comprend mieux, dès lors, l'idée selon laquelle l'image de la matrice n'est qu'une « tentation ». Le moule urbain, déterminant dans le développement du corps social, est lui-même un outil susceptible de modification et d'amélioration. Le citoyen de Pittsburgh, contrairement au voyageur impressionné par le panorama de la ville, peut réformer l'espace urbain, ses usages et ses institutions, pour créer les conditions d'épanouissement de la communauté en tant qu'entité civique. La photographie progressiste doit contribuer à cette prise en main de la ville, et transformer les spectateurs en acteurs de la démocratie municipale.

Cette relation dialectique entre la population et l'environnement urbain se traduit de diverses manières dans l'iconographie du *Survey*. Pour tenter de cerner au mieux l'imbrication complexe de l'humain dans la cité, Kellogg et son équipe se font tour à tour médecins et architectes, relevant les symptômes physiques des dysfonctionnements urbains sur la population et esquissant les structures d'une société réformée. C'est ainsi que le *Survey* se présente tour à tour comme *diagnosis* (diagnostic) et comme *blueprint* (cyanotype),note465 deux termes associés par Kellogg dans un article publié dans *The Outlook*, intitulé « The Social Engineer in

Dans le *Survey* ce modèle de « l'ingénieur social » est en effet redoublé, au fil des textes, par des références aux diverses figures de l'expertise, notamment le médecin et l'architecte. *Women and the Trades*, premier volume de l'ensemble, est présenté par Kellogg comme le « diagnostic d'un district industriel américain ».note467 Le même terme est repris cinq ans plus tard, au moment de tirer les conclusions de l'entreprise dans l'un des deux derniers volumes, *The Pittsburgh District*. Dans ce bilan, les deux occurrences du mot (*diagnosis*, et *to diagnose*) sont déclenchées par l'utilisation du terme *specialist*, consacrant ainsi l'examen médical comme l'un des modèles de l'expertise sociale.note468

L'autre référence fondamentale est celle du cyanotype, ou bleu d'architecte (*blueprint*). Elle est proposée notamment par Paul Kellogg dans la présentation du *Survey* publiée par *Charities and the Commons*, début 1909 :

« Engineers have a simple process by which in half an hour's time they strike off a 'blue print' from a drawing into which has gone the imagination of a procession of midnights, and the exacting work of a vast company of days.
God and man and nature, - whosoever you will, - have draughted a mighty and irregular industrial community at the headwaters of the Ohio [...] Under the name of the Pittsburgh Survey, The Charities Publication Committee has carried on a group of social investigations in this great steel district. In a sense, we have been blue-printing Pittsburgh. »note469

On le voit, il s'agit de dessiner et de redessiner Pittsburgh, quel que soit l'auteur - fut-il divin - du plan original. Le cyanotype peut être soit un relevé, soit un plan. Procédé partagé par l'ingénieur et l'architecte, il combine le dessin et la photographie en un procédé « positif-négatif »note470 (l'action de la lumière sur un papier photo-sensible formant une image blanche sur fond sombre, et non l'inverse : ainsi, le « négatif » d'un plan devient un document utilisé tel quel). En se réclamant de cette technique, le *Survey* se présente à la fois comme l'empreinte de la ville d'aujourd'hui, et comme la projection de celle de demain.

Kellogg, pourtant, précise que ce procédé a été adapté par le *Survey* : si l'exactitude et la précision du cyanotype en font toute la valeur, elles risquent aussi de ne réduire la représentation de Pittsburgh qu'aux « lignes blanches d'une ville ». Or il s'agit bien, pour le *Survey*, de chercher à rendre compte de la « vérité organique » d'une communauté. La « fidélité mécanique » de l'épreuve réalisée par l'ingénieur est donc moins cruciale, pour le travailleur social, que les « couleurs vivantes » du « corps » social. L'organique et la technique, domaines d'expertise respectifs du médecin et de l'ingénieur, sont à la croisée des compétences du *Survey* et de ses auteurs :

« In this sense, then, it is a blue print of Pittsburgh that we attempt. At least the analogy of the draughting room may make it clear that the work, as we conceive it, lies, like the blue print, within modest outlay and reasonable human compass. Our presentation must frankly lack the mechanical fidelity and inclusiveness of the engineer's negative ; but we can endeavor to bring out in relief the organic truth of the situation by giving body and living color, as we see them, to what would otherwise be the thin white tracings of a town ».note471

Les modèles de la science et de la technique sont ainsi toujours mis au service d'un discours sur l'humain et le social. Pittsburgh en tant que « ville », au sens strict, n'intéresse guère Kellogg. Le *Survey* cherche précisément à figurer les relations entre l'humain et l'architecture, le biologique et la machine, le social et l'urbain. Le diagnostic et le *blueprint* sont deux formes de représentation tournées vers l'avenir (la guérison, la construction) qui lui servent à la fois à analyser la situation présente et à proposer des remèdes à la dégradation du corps social, qui reste le principal objet du *Survey*. L'oscillation constante entre l'examen des pathologies urbaines et industrielles et l'élaboration de modèles politiques, sociaux ou techniques capables de donner forme à une communauté saine, autonome et active, est le sujet des trois derniers chapitres de cette

CHAPITRE SIX : LE CORPS OUVRIER

La fonction de l'ouvrier dans l'activité sidérurgique subit de profondes mutations dans les dernières années du 19^e siècle. L'émergence des *trusts* et l'évolution des techniques de production fragilisent le statut des sidérurgistes, dont les compétences traditionnelles, de type artisanal, sont de moins en moins reconnues. Progressivement, comme dans d'autres branches d'activité, l'ouvrier se voit assimilé à un accessoire de la toute-puissante machine, à un rouage parmi d'autres du processus industriel.

Cette évolution est parfaitement identifiée par les contemporains, ainsi qu'en témoigne le *Survey*. Des auteurs comme John A. Fitch ou Margaret Byington soulignent à la fois l'influence des mutations techniques, la perte de statut des ouvriers, et les conséquences sociales et politiques qui en découlent. Les grèves de 1892 à Homestead ont signé la mort de l'Amalgamated Association of Iron and Steel Workers, en tant que force capable d'influer sur la gestion des usines de la région. L'afflux d'ouvriers européens, souvent peu qualifiés et peu syndiqués, tend en outre à affaiblir les capacités de mobilisation de la main-d'œuvre sidérurgiste.

Le rappel de ces éléments historiques et démographiques dans les textes du *Survey* se double d'une exploration photographique de la nouvelle réalité du monde ouvrier traditionnel, esquissant les formes d'un modèle démocratique, dont on ne sait s'il est perdu ou s'il est à reconstruire. En devenant la ville de l'acier, « l'Empire des artisans », dont Francis G. Couvares a décrit la culture plébéienne, a en effet perdu une partie de ses illusions républicaines :

« The plebeian city which in 1877 had risen against the alien railroad monopoly no longer existed. In its place the Steel City arose on a foundation of intimidation. After the crippling of the Amalgamated Association of Homestead in 1892, little stood in the way of the steelmasters and their allies. »^{note472}

Cette lecture de la période est déjà celle de John Fitch. *The Steel Workers* est à la fois une chronique de ce combat perdu et un véritable appel à la résistance d'un corps américain - corps ouvrier et corps social - auquel la photographie donne forme. Quant à la métaphore de « l'invalidité » (*crippling*) du mouvement ouvrier, elle est prise au pied de la lettre par Crystal Eastman. *Work Accidents and the Law* débarrasse les accidents industriels de l'aura légendaire que leur confèrent les représentations de la sidérurgie comme lutte titanesque entre les hommes et le feu, et les inscrit dans le cadre de la responsabilité collective. Dans ce contexte, la photographie figure à la fois les conséquences sociales désastreuses des dysfonctionnements de la machine industrielle et les solutions techniques souhaitables.

Dans ces deux volumes, les pathologies industrielles apparaissent comme symptomatiques de la faillite de Pittsburgh en tant que communauté. Comme le souligne Kellogg en préambule du texte d'Eastman :

« Thus the period commonly employed by the physician or scientist in studying the occurrence of a disease with the hope of learning something as to its causes and effects was applied to the problem at hand. It is my belief that this outspoken, pioneer presentation will open up to public consideration, a situation which in our industrial districts has been weakly surrendered to inertia and trepidation. »^{note473}

L'implication du public dans la correction des abus de l'industrie passe par le diagnostic et la présentation de modèles alternatifs, sortes de *blueprints* sociaux où le *Survey* postule la formation du corps social et ouvrier américain du 20^e siècle.

I. Les images d'un monde perdu

A. L'album de famille de la Lyon, Shorb & Co.

La collection du Western Pennsylvania Historical Center contient un ouvrage considéré par cette institution comme le plus ancien document photographique sur le monde sidérurgique dans la région de Pittsburgh. Cet album date des années 1860, et présente, en 47 pages et 282 clichés, l'ensemble du personnel de la société Lyon, Shorb & Co., fondée en 1825, et qui fit faillite au cours de la décennie 1880. Comme dans les exemples plus tardifs décrits plus haut, l'album est la forme de l'équivalence entre chaque élément photographié. Mais contrairement aux volumes commémoratifs du cent-cinquantenaire, la relation d'égalité s'établit ici entre les divers membres d'une communauté professionnelle, y compris les propriétaires de l'entreprise, dont on a vu au chapitre 3 qu'ils devenaient généralement les seuls visages de l'industrie à la fin du 19^e siècle. Sur chaque page se trouvent six portraits individuels, réalisés en studio, d'employés et de dirigeants en tenue de travail. Sous chacune des images se trouve le nom de l'homme (ou de l'enfant). Quelques accessoires viennent planter un décor succinct et factice, censé rappeler l'atelier ou le bureau dans lequel chacun travaille : une chaise pour le personnel administratif, un empilement hétéroclite d'objets industriels (des pièces de machines, des briques de four...) pour les ouvriers, qui posent généralement avec leurs outils (Figure 22).

L'individualisation nominale des portraits, le décor formel et stylisé du studio et la relation d'égalité suggéré par la disposition des clichés sur la page, trouvent leur justification et leur confirmation dans le format même des images. Ces photographies « cartes de visites » sont le modèle privilégié de la démocratisation de l'image au 19^e siècle. Comme le souligne Bertrand Mary :



Figure 22 : Album de la société Lyon, Shorb & Company, c. 1864.

« Le choix d'un format rectangulaire permettait pour la première fois au client moyen d'accéder à des images montrant son corps entier, de la tête au pieds [...] Aussi, les spécialistes du nouveau genre n'avaient-ils pas manqué de faire sentir à leur clientèle qu'elle disposait là, pour une somme abordable, d'un attribut autrefois réservé à la tradition aristocratique du portrait en pied. »note474

Introduit aux Etats-Unis au tout début des années 1860, date présumée de l'album Lyon, Shorb & Co., ce format acquiert rapidement - et de manière assez éphémère - une immense popularité : son prix, sa qualité, la facilité avec laquelle il peut être manié et échangé en font le succès immédiat. La capacité de la carte de visite photographique (format dont le nom est suffisamment parlant) à fournir à chaque citoyen un portrait individuel participe d'un nouveau mode de construction de l'identité sociale. La photographie se rapproche ainsi du statut d'image démocratique, qui lui est promis depuis son invention.

Au-delà de l'image individuelle, de sa multiplication et de sa circulation, la carte de visite est aussi à l'origine de l'invention de volumes destinés expressément à recueillir les portraits des proches.note475 L'ouvrage produit par la société Lyon, Shorb & Co. relève précisément de ce nouveau genre qu'est l'album de famille. La compagnie y apparaît comme une communauté fraternelle élargie, où chaque membre, du plus jeune au plus vieux, doit jouer son rôle, et où nulle hiérarchie explicite n'est visible. Jusqu'en 1890, dans la petite ville-usine de Steelton, John Bodnar a pu retrouver la trace de pique-niques où employés et dirigeants de la Pennsylvania Steel Company se rendaient de concertnote476 : l'album de la Lyon, Shorb & Co. à sa manière, est une autre expression sociale de ce consensus apparent.

Le volume suggère aussi la pertinence du modèle de l'« empire des artisans » décrit par Couvares. Si les ouvriers sont de simples salariés, leur statut social n'en est pas moins respectable du fait de leur qualification. Jusque dans les années 1890, elle leur permet de garder une position de force dans l'organisation sidérurgique :

« Despite their location within an industrial setting, therefore, Pittsburgh's iron and glass craftsmen surprisingly resembled artisans of the handicraft era. Although employed in large factories, they worked in smaller shop-like units where 'custom and expediency determined the flow of work.' Although they worked with immense machinery that had to be purchased by others, they possessed and guarded skills that made them indispensable [...] Their complex pay scales, pegged to the market price of the finished product, were in this sense elaborate translations into the industrial setting of the independent artisan's right to name his own price. »note477

Les photographies rassemblées par la Lyon, Shorb & Co. témoignent de ce statut. Les employés de la société, individualisés, désignés par leur nom, identifiés à leur fonction spécifique par un outil ou un accessoire, sont les membres d'une sorte de confrérie. Du moins leur société leur attribue-t-elle une identité individuelle, sinon une voix propre, dans son organisation. A la même époque, le syndicalisme se développe réellement dans la région de Pittsburgh, expression de l'autonomie revendiquée par les sidérurgistes :

« Indeed, 1867 marked the beginning of the first important stage in the labor history of Pittsburgh, during which the organization of many individual crafts became an established fact [...] its goal remained the protection of the very character of autonomous work. »note478

L'indépendance dont il est question ici implique à la fois l'affirmation d'un statut professionnel, la capacité à peser sur l'évolution des salaires, et au-delà, une certaine idée républicaine de la société américaine.note479 La dignité conférée à chaque employé de l'entreprise par les portraits de la Lyon, Shorb & Co. est un modèle qui ne survit pas aux soubresauts de la fin du 19^e siècle. A l'époque où est publié le *Survey*, si l'on en croit un examen attentif des sources à Pittsburgh, ou l'étude de David Nye sur la General Electric, la grande industrie a complètement renoncé à réaliser des portraits individuels de ses ouvriers.note480

B. La carte postale de *The Steel Workers*

Si les cartes postales et les vues commerciales de Pittsburgh tendent à multiplier les vues panoramiques de la ville et des usines, renforçant l'illusion d'une cité cohérente et prospère, il existe une autre convention visuelle des représentations de l'usine dont *The Steel Workers* se fait l'écho de manière délibérée. Sur une image de la Chautauqua Photograph Co., intitulée *Group of Mill Workers*, onze sidérurgistes font une pause à l'extérieur de l'usine (Figure 23). Les bâtiments sont présents au deuxième plan, comme un élément de décor plutôt que comme une présence menaçante ou envahissante. Les hommes posent de manière apparemment assez libre, certains ne semblant pas être conscients de la présence du photographe. Pourtant, la construction de l'image autour d'un personnage central souriant, assis sur un petit chariot, ne paraît pas due au hasard.

Quelles que soient les circonstances précises de la réalisation de cette image, sa valeur réside dans sa dimension emblématique. Comme le précise la légende proposée par le *Survey* :



GROUP OF MILL WORKERS
[This picture was long since popularized in Pittsburgh by its use on colored postal cards. The group presented is a thoroughly characteristic one]
Photo by Chautauqua Photograph Co.

Figure 23 : Group of Mill Workers - [This picture was long since popularized in Pittsburgh by its use on coloured postal cards. The group presented is a thoroughly characteristic one.] (The Steel Workers, p. 79).

« This picture was long since popularized in Pittsburgh by its use on coloured postal cards.
The group presented is a thoroughly characteristic one. »

Cette photographie est donc, à tous les sens du terme, un cliché. Elle est entrée dans l'imaginaire collectif par le biais de la carte postale, et John Fitch (ou Kellogg), dans leur légende, pointent expressément cette dimension « caractéristique ». Même s'il est toujours hasardeux d'extrapoler sur la réception des photographies, on peut du moins supposer que la popularité de ce cliché est due, en partie, à sa représentation d'une communauté d'ouvriers visiblement solidaire, mais non exclusive, où le spectateur est invité : le cercle des hommes est à la fois clairement dessiné et ouvert du côté du photographe, incluant ainsi celui qui regarde l'image. Ces hommes et le public auquel est destinée la carte postale font partie du même monde, de la même communauté. De plus, l'image a été réalisée lors d'une pause : nulle machine n'est visible, et aucun protagoniste de l'image ne semble appartenir à la hiérarchie de l'usine. Ces ouvriers sont à la fois travailleurs, indépendants et égaux, représentatifs d'une certaine idée de la république américaine.

On doit pourtant se demander à quel point ce groupe est « caractéristique », comme le suggère la légende. Si l'on peut croire que l'image et les valeurs de solidarité et d'indépendance qu'elle véhicule sont populaires,

sont-elles pour autant pleinement significatives de la réalité du monde sidérurgique de Pittsburgh ? Une fois de plus, l'économie du chapitre où la photographie s'intègre est révélatrice des intentions du *Survey*. L'image illustre en réalité le chapitre que John Fitch consacre à l'histoire des organisations ouvrières dans la région, *Unionism and the Union Movement*. De manière assez transparente, l'image proposée illustre d'abord le mot-clef du titre, cette « union » que l'anglais associe sémantiquement au syndicalisme.

Toutefois, le texte vient en contrepoint rappeler plusieurs faits cruciaux. En préambule, il pose le principe selon lequel les intérêts des ouvriers sont par nature opposés à ceux des industriels.^{note481} La deuxième partie du livre, dont *Unionism* est le premier chapitre, s'intitule d'ailleurs *The struggle for control*. Le groupe d'hommes dont la photographie est proposée ici n'est donc pas représentatif d'une branche industrielle, mais bien d'une classe. Sa solidarité s'inscrit dans le cadre d'une lutte économique au sein de l'usine et de la société.

D'autre part, le chapitre est consacré à un rappel exhaustif de l'évolution du syndicalisme à Pittsburgh : cette histoire est en réalité celle d'un autre temps, celui de la ville du fer, supplantée depuis par l'émergence de l'acier. Dans la description qu'en fait Fitch, on perçoit que le syndicalisme triomphant, dont l'origine remonte aux années 1860, correspond à une autre époque, et même à une autre ville :

« In order to understand the development of the policies of the Amalgamated Association it is necessary to give due weight to the fact that the organizations that met in Pittsburgh in 1876 and formed a joint national body were organizations of iron workers. It was before the day of the great steel plants and there was but one important steel mill in the district [...] Homestead was not in existence as a steel town [...] Carnegie Brothers and Company were operating only the Upper and Lower Union mills, where iron alone was handled. [...] Through the decade from 1880 to 1890, practically all of the iron mills in Allegheny County were unionized [...] upon the whole this decade was the period of most effective agreement between the employers and the men [...] there was much confidence and good will. »^{note482}

Ainsi, la décennie qui précède la crise de 1892 est présentée par Fitch comme une période de paix civile, de respect mutuel, et d'intérêts communs bien compris. Mais on devine que la ville d'alors n'est pas celle d'aujourd'hui : l'acier n'en est qu'à ses débuts, et les gigantesques ensembles industriels qu'il s'apprête à susciter n'ont pas encore marqué la région de leur empreinte. Leur développement, et le conflit de 1892 à Homestead, marque la fin brutale du *statu quo*, et par conséquent la capacité des ouvriers à exercer la moindre influence sur l'organisation de l'industrie dont ils font partie :

« With the great strike which broke the union's hold in the steel mills in 1892, the iron workers lost their grip on their own trade »^{note483}

Cette rupture marque en réalité le passage de Pittsburgh dans le 20^e siècle. John Fitch ne s'y trompe pas, qui dans l'ultime phrase du chapitre semble tirer un trait sur cette époque où les syndicats de la sidérurgie pouvaient prétendre avoir une influence sur la marche de l'usine :

« Since 1901 all of the steel mills in Allegheny County, large and small, have been non-union. »^{note484}

C'est à la lumière de cette conclusion lapidaire que doit être lue *Group of Mill Workers*, unique photographie du texte, et témoignage d'un monde qui a été englouti en 1901, année de naissance de U. S. Steel. Dans les deux chapitres suivants, Fitch s'attache à définir ce qu'était la politique générale de l' A.A.I.S.W., et à rappeler les événements de 1892. Par l'agencement des chapitres, le lecteur sait déjà qu'il s'agit de combats perdus. *Group of Mill Workers* est bien une carte postale, une vision anachronique de l'industrie, et au-delà, de la société, fondée sur ce que l'historien Richard Oestreicher qualifie de « républicanisme artisanal

communautaire ».^{note485} Dans le *Survey*, l'essentiel des photographies qui représentent la population ouvrière s'attache à relever les symptômes de cette disparition, et à esquisser les formes possibles de sa régénération.

II. Usure et résistance du corps ouvrier

A. L'humain et l'accessoire

Selon F. Jack Hurley, l'iconographie du monde industriel qui se développe à partir des années 1860, lorsqu'elle inclut à la fois l'homme et la machine, propose des visions héroïques du travail. Cette conception relève de la logique, déjà évoquée, selon laquelle l'humain et la technologie, de concert, font triompher le progrès et la civilisation sur l'ensemble du territoire américain. Selon Hurley, ce type de vue naît à la fois de la haute idée que l'homme se fait de la machine, des contraintes techniques inhérentes aux chambres photographiques encore imposantes à l'époque, et de l'occasion très solennelle que représente encore, jusqu'à la fin du 19^e siècle, le fait même de se faire prendre en photo : les ouvriers dont le portrait est ainsi réalisé sont soucieux de se présenter sous leur meilleur jour. Dans ce contexte, les images produites ont tendance à laisser une certaine liberté de pose et d'expression aux sujets photographiés, et à leur conférer, généralement, le statut de conquérants du progrès technologique :

« They assumed the most heroic poses they could think of [...] This heroic theme persists through the posed industrial photographs of the nineteenth century and continues well into the twentieth [...] In all cases the men, either collectively or individually, were putting their foot on their work in much the same way a big hunter [...] used to put his foot on his trophy to indicate for the camera, 'I am the master of this' [...] Whether the individual pictured was the employer of tens of thousands, or a humble factory worker perched atop a machine, men shared a common heroic image of themselves. »^{note486}

Dans ces images - principalement tirées de l'iconographie ferroviaire et minière - l'idéologie de la conquête permet de rassembler, dans la figure du héros, l'ouvrier et le patron. Sous une forme différente de celle de l'album Lyon, Shorb & Co., la photographie sert une certaine conception de la démocratie en mettant en valeur la contribution unique de chaque Américain, quelle que soit sa place réelle dans la hiérarchie économique, à la marche en avant de la nation.

Ce modèle héroïque, où l'homme reste « le maître » de la machine, est anachronique à Pittsburgh, au tournant du siècle. Comme le suggèrent les images du « sublime industriel » analysées plus haut, la sidérurgie est un titan qui s'impose à l'homme aussi bien qu'à la nature. Dans l'immense majorité des publications consacrées à Pittsburgh et à sa région, on ne constate que de très rares occurrences de ces portraits héroïques dont Hurley évoque la persistance jusque dans les premières années du 20^e siècle. Plus généralement, on peut même avancer que la figure individuelle de l'ouvrier fait figure d'exception sur les photographies d'usines et de machines. Lorsqu'il est présent sur l'image, le sidérurgiste sert communément deux fonctions : instrument de mesure, ou accessoire industriel.

Dans le premier cas, l'ouvrier est un marqueur d'échelle permettant de rendre compte de la taille des équipements.^{note487} Dans l'autre modèle iconographique courant, les ouvriers figurent sur des photographies dont le souci prioritaire est l'illustration des étapes de production, et donc la mise en valeur de la technologie. Il s'agit de montrer « comment ça marche », et l'homme n'est qu'un accessoire parmi d'autres. La machine sidérurgique confirme qu'elle est une créature quasiment autonome :

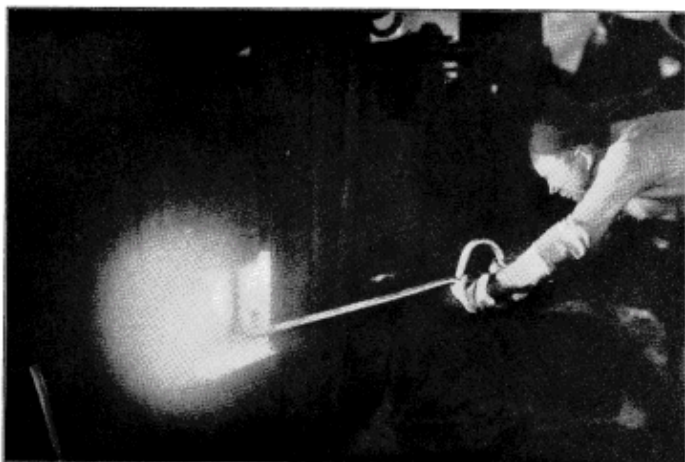
« Workers, if they are present at all, are always expressionless gnomes. Usually faceless or seen in profile, they tend their machines, making the simple motions needed to keep the larger and more complicated machine of the assembly line run smoothly. Machines, these public

relation pictures imply, virtually run themselves [...] The impression that humans are either unimportant or irrelevant is also implied by the convention that machines, particularly if they are large and impressive, must always be photographed as objects complete in themselves, finished and awesome. »note488

La description de ce type d'image par James Guimond ne dégage qu'une tendance générale, à laquelle on trouvera à l'occasion quelques exceptions. Mais la diffusion de ces formes conventionnelles auprès du grand public est considérable, car le tournant du siècle est aussi l'époque où la grande industrie commence à développer à la fois des services de documentation interne et des bureaux de relations publiques, deux institutions où la photographie joue un rôle central.note489 Or la tendance de cette iconographie industrielle à entériner la disparition ou l'accessorisation du corps ouvrier paraît indéniable, comme en témoigne sans ambiguïté le début de *The Steel Workers*. Dans la première partie du volume, intitulée *The Men and the Tools*, John Fitch tente précisément de dégager la relation entre les ouvriers des outils de production. Il ne s'agit pas, on l'aura noté, de « leurs » outils. Le texte et l'iconographie tentent de rendre compte de la relation complexe entre les hommes et la machine, celle-ci gagnant incontestablement du terrain. Les trois chapitres centraux de cette première partie suivent grossièrement la chronologie de l'évolution des techniques.

Les deux premiers clichés d'opérations industrielles, seules illustrations du chapitre 4, sont signés du photographe officiel du *Survey*, Lewis Hine. Sur l'une (*Iron Mill Showing Crews at Hammer and Furnace*),note490 la légende prend soin de souligner la présence et l'activité d'un groupe d'ouvriers autour des machines. La confusion relative qui règne sur cette image prend le contre-pied des conventions photographiques du temps, et de leur insistance sur l'ordre et la géométrie de l'espace de travail.note491 L'angle inhabituel de prise de vue, légèrement surplombant (alors que les photographies traditionnelles de machines tendent à magnifier la taille de celles-ci par des effets de contre-plongée), englobe l'ensemble de l'usine et de son activité, suivant en cela le principe général de l'iconographie du *Survey*, la mise en relief des relations économiques et sociales d'un espace par la photographie.

Ce cliché, pourtant, indique moins clairement les intentions du chapitre que celui qui le précède, et qui s'intitule *The Puddler* (Figure 24). Cette image isole un homme penché sur ce qui semble être un four, mais que l'obscurité ne permet pas de distinguer. Il plonge un outil dans une sphère de lumière incandescente, qui éclaire son visage. Le texte qui accompagne cette photographie insiste principalement sur deux éléments : d'une part, les progrès de la mécanisation n'ont pas encore réussi à remplacer la main d'oeuvre humaine dans le rôle précis du puddleurnote492 ; d'autre part, ce métier est l'un des plus harassants qui soit, à cause du face-à-face constant, illustré par la photographie, entre l'homme et le feu.note493



THE PUDDLER

Photo by Hine

Figure 24 : The Puddler et The Steel Pourer's Platform(*The Steel Workers*, pp. 34, 44).



THE STEEL POURER'S PLATFORM

Courtesy Carnegie Steel Company

Ce dernier point permet en quelque sorte à Fitch, et à Hine, de retrouver une part de la valeur « héroïque » de certains clichés ouvriers. Du moins le texte (purement technique et descriptif) et la photographie (dans un registre quasi pictorialiste) suggèrent-ils tous les deux que les compétences de l'ouvrier sont encore reconnues dans cette branche de la sidérurgie. Voici un métier dont la dimension artisanale n'est pas totalement effacée par la mécanisation, la machine peinant à remplacer l'homme. Fitch associe d'ailleurs dans son texte les notions d'histoire, d'indépendance et de « pittoresque ». Les *puddlers* sont à la fois les garants d'une tradition et l'image vivante de l'autonomie. La tradition et la représentation sont indissociables :

« These men represent the oldest, the most picturesque and most assertive of the crafts of the iron trades. »^{note494}

On ne saurait donc s'étonner que Hine consacre une photographie à mettre en valeur une activité aussi « photogénique », emblématique à la fois d'un savoir-faire ancien, d'une certaine fierté professionnelle et d'un esprit d'indépendance très sérieusement remis en question au début du 20^e siècle. Isolé de son contexte immédiat, placé devant un four qui pourrait presque être celui d'un souffleur de verre ou d'un boulanger, cet homme mérite encore d'être désigné, sinon par son nom, du moins par celui de son métier. Cette identité professionnelle est précisément ce qui disparaît brutalement des images visibles dans les deux chapitres suivants de *The Steel Workers*.

Pour illustrer les nouvelles formes de la sidérurgie, Fitch a recours à 16 photographies, toutes fournies par la Carnegie Steel Company et la Carbon Steel Company.^{note495} Sur ces images officielles, la place de l'ouvrier est généralement réduite, voire inexistante. Seule *The Steel Purer's Platform* (Figure 24) pourrait être considérée comme une représentation apparemment valorisante du rôle des ouvriers. L'homme visible sur la droite, et qui fait face au photographe, semble lui aussi affirmer, comme les figures « héroïques » évoquées par Hurley, qu'il est le maître de la machine. Mais sa position excentrée semble introduire une réserve, que l'ambiguïté typique introduite par la légende ne fait que confirmer. Si le génitif de *steel purer's* marque précisément la possession, et donc la domination du lieu de travail (la « plate-forme »), l'incertitude persiste quant à ce que désigne réellement *purere*. Le terme désigne-t-il un métier, et par extension un homme, ou bien la machine qui occupe le centre de l'image ? La même question se pose pour *Rail Straightener*, quelques pages plus loin.^{note496} Mais cette seconde photographie indique, plus clairement que la première, que l'ambiguïté n'est qu'apparente : ce n'est pas cet homme de dos, confiné au coin inférieur gauche de l'image, qui redresse les rails, mais bien la machine qu'il actionne. La terminaison « er », marqueur de l'agent, désigne en réalité une technologie qui se suffit à elle-même, et non plus, comme dans *The Puddler* (où la machine se fondait dans l'obscurité) une profession. Une troisième photographie intitulée *The Stripper*, « portrait » d'une machine, photographiée « en pied », dans un format proche de celui de la carte de visite, confirme cette mutation.^{note497} Son cadrage vertical, très resserré, exclut toute présence humaine dans le cadre de l'image.

Le même transfert de l'intervention humaine à l'autonomie technique se traduit de manière tout aussi nette sur des photographies où la machine agit seule : *Charging Machine about to Dump a Box of Pig Iron into an Open-Hearth Furnace*,^{note498} *Buggy About to Tip Ingot Onto Roll Table*,^{note499} ou *An Ingot on Its Way from Soaking Pit to Blooming Mill* (Figure 25), où le métal incandescent, prodigieusement suspendu en l'air, est transporté par un bras mécanique à travers un hangar vide. Enfin, sur des clichés tels que *Blooming Mill as the Ingot Enters the Rolls*,^{note500} l'ouvrier présent ne fait qu'accompagner le mouvement, tandis que dans *Plate Mill* (Figure 25), quatre ouvriers flous, au second plan de l'image, se contentent de regarder travailler la machine.

Ce type d'illustration technique, tel que le conçoivent des entreprises telles que Carnegie ou Carbon Steel, ne vise sans doute qu'à mettre en scène la modernité de leur équipement, son efficacité, sa capacité de production inégalée. Mais les chapitres apparemment « techniques » de John Fitch, riches en détails sur les procédés industriels et leur évolution, tentent de dépasser cette vision pour s'interroger sur le statut de l'ouvrier dans la nouvelle organisation de l'usine. La conversion de la production sidérurgique à l'acier, au tournant du siècle, a réduit son rôle, restreignant son domaine de compétence et donc son importance dans le processus de production.

Ce diagnostic est partagé par tous les auteurs du *Survey*. Margaret Byington, par exemple, reconnaît que certaines améliorations techniques sont profitables du point de vue de l'efficacité, mais elle affirme aussi que les possibilités de promotion sont de plus en plus rares pour les ouvriers, majoritairement réduits à actionner des



Figure 25 : An Ingot on Its Way from Soaking Pit to Blooming Mill et Plate Mill (The Steel Workers, pp. 44 et 56).

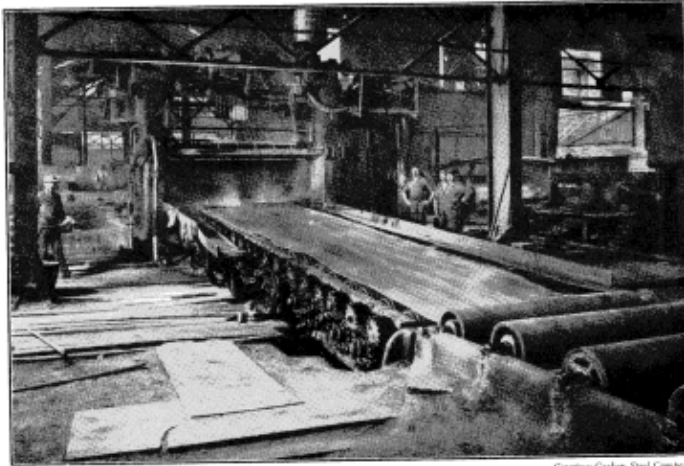


PLATE MILL

Courtesy Corbin Steel Company

leviers.^{note501} Elizabeth Butler note, dans certains métiers, le remplacement progressif d'artisans masculins par des opératrices sans qualification. Il faut dire que dans certain cas, c'est la machine qui pense, et non l'ouvrier.^{note502} Cinq ans plus tard, la situation n'a pas changé. Pour l'ingénieur H. J. Porter, qui n'est pourtant pas le plus radical des auteurs du *Survey*, la spécialisation accrue des tâches, exécutées à la chaîne, tend à amenuiser l'esprit d'initiative des ouvriers, de telle sorte qu'ils deviennent « pratiquement une pièce de la machine ».^{note503} Or cette perte de compétence introduit selon Fitch un déséquilibre dans le rapport de force instauré entre les sidérurgistes et leurs employeurs :

« The question of improved machinery and its bearing upon the labor situation is of great importance everywhere, but nowhere more than in the steel industry [...] No change has been overlooked that would put a machine at work in the place of a man ; thousands of men have been displaced in this way since 1892, and yet the industry has so grown that more men, in the aggregate, are employed than ever before [...]

The aim today seems to be to make the whole process as mechanical as possible. Fifteen or twenty years ago a large proportion of the employees in any steel plant were skilled men. The percentage of the highly skilled has steadily grown less ; and the percentage of the unskilled has as steadily increased. »^{note504}

Pour Fitch, les dimensions techniques, sociales et politiques sont intimement liées : la mécanisation réduit le niveau général de compétence des ouvriers (ce qui selon l'auteur favorise l'accès à l'emploi des immigrants récents), et permet le « déplacement » des plus qualifiés, catégorie que la référence à 1892 associe explicitement aux revendications de Homestead. L'efficacité technologique a donc pour conséquence immédiate de diminuer la conscience sociale et politique de la main d'oeuvre sidérurgique. Au final, les patrons de la sidérurgie ont acquis un pouvoir de contrôle sans précédent :

« This tendency to make process automatic has resulted not only in lessened cost with an increased tonnage, but it has also reinforced the control of the employers over their men. »^{note505}

Les conséquences de cette prise de pouvoir des industriels est une politique de maximisation des profits par le plafonnement des salaires et l'accélération des rythmes de production. C'est à cette étape de l'analyse que l'on retrouve l'importance de la figuration du corps ouvrier dans l'iconographie du *Survey*. Si l'évolution des techniques est dangereuse pour le statut professionnel des sidérurgistes, elle remet aussi en question leur capacité à devenir des citoyens. Le rythme imposé conjointement par la machine et les patrons, et que l'effritement du contre-pouvoir syndical ne permet pas de freiner, réduit l'homme à une pure animalité, presque à une bête de somme.^{note506} Sa force physique est un simple carburant de la machine

industrielle.note507 Son corps est une source d'énergie comme une autre, exploitée jusqu'à la dernière goutte. En faisant de l'ouvrier une « brute », l'usine met en péril l'institution sociale :

« It is [...] a question of how much energy an employer has a right to demand. If he should demand all, there would be nothing left for family or society ; with manhood and citizenship both taken away, only a brute would remain. »note508

Quels sont les droits de l'industrie sur l'homme ? Ceux de l'individu ? Quelles sont les attentes légitimes du corps social vis-à-vis du citoyens ? Au même moment que Fitch, Margaret Byington développe les mêmes interrogations : réduit à l'incapacité de s'occuper de sa famille et de participer à la vie de sa communauté, l'ouvrier sidérurgiste renonce à jouer un rôle actif de citoyen. L'efficacité industrielle induit mécaniquement, par son exploitation du corps ouvrier, la faillite du corps social :

« The men are too tired to take an active part in family life [...] They have small interest in outside matters and consequently make little effort to increase the provision of amusements in the town, a condition from which their wives and children suffer [...] One man who usually had to work at least part time on Saturday night said to me he was far too tired to go to church on Sunday morning [...]

All this is bound up with perhaps the most serious outcome of conditions in the mills, the tendency to develop in the men a spirit of taking things as they come. As we noted in the chapter dealing with the growth of Homestead, while the industry has attained a marvelous degree of efficiency the town as a political unit has failed. »note509

L'iconographie de *The Steel Workers* ne s'aventure pas à figurer des notions aussi impalpables que le fatalisme ou la passivité civique, et elle semble se refuser à faire le portrait des « brutes » décrites par Fitch. Elle ne se contente pas, pourtant, d'enregistrer l'absorption du corps de l'ouvrier par les processus industriels. Quelques images tentent de représenter à la fois la résistance des hommes à cette assimilation, leur vulnérabilité physique, mais aussi l'équilibre social incertain induit par la nouvelle donne industrielle. L'examen photographique des corps ouvriers est en effet, tout au long du *Survey*, l'auscultation du *body politic*.

B. Résistance du corps ouvrier dans *The Steel Workers*

L'affaiblissement physique des ouvriers de la sidérurgie se traduit concrètement par un ensemble de pathologies liées à l'industrie, et dont John Fitch, entre autres, se fait l'écho. Alors que ce n'était pas initialement son projet, il ne peut que constater que les traces de l'activité sidérurgique sur les corps ouvriers est nettement visible. Il n'est pas besoin d'un examen approfondi pour déceler la présence de symptômes spécifiques :

« Until recently, little attention has been paid [...] to two ther fundamental subjects, - health and accidents in steel making.

What I have to say about health is very largely the result of impressions gathered during my ten month's stay among the steel workers. Medical opinion and other data support these impressions, and show the need for a thorough inquiry by experts in hygiene into the subject of health conditions in the steel mills.

I began my study with no preconceived ideas as to health [...] I ignored that side of the subject for some time. As time went on, however [...] certain facts began to thrust themselves upon my attention. »note510

L'enquête demandée par Fitch est menée en partie, au même moment par Crystal Eastman. En attendant d'en connaître les résultats, l'auteur de *The Steel Workers* relève les maux de gorge des ouvriers, dus à la poussière de minerai flottant dans les usines, l'ouïe très faible de certains de ses interlocuteurs, la fréquence des

maladies pulmonaire ou des rhumatismes, et les marques de brûlures.^{note511} Pour Fitch, qui contrairement à Eastman, semble croire à une certaine fatalité des accidents dans l'activité sidérurgique,^{note512} il existe pourtant une raison évidente à leur multiplication, et cette cause peut être éliminée : les journées de travail sont trop longues, et le corps humain s'affaiblit au cours des douze heures de labeur qui lui sont imposées dans la journée :

« By far the greatest menace to health in the steel industry is, in my belief, this twelve-hour day [...] Who can doubt that toward the end of a twelve hour shift a man's vital energy is sub-normal, and his power of resistance to disease materially lowered ? »^{note513}

L'usine affaiblit ce que l'on appellerait aujourd'hui les défenses immunitaires de l'homme. C'est précisément sur cette notion de résistance à la machine industrielle que s'articule un certain nombre d'illustrations de cet ouvrage.

Le chapitre dont sont tirées ces quelques lignes, et dont le titre est « Health and Accidents in Steel Making », est illustré de trois photographies de Lewis Hine (Figure 26). Les premières sont les portraits de deux ouvriers en manches courtes, chemise ouverte, la tête protégée d'une casquette ou d'un chiffon noué. L'un porte une serviette autour des épaules : *Ready for a Hot Job* et *Between Spells* illustrent la tenue adoptée par les hommes pour combattre la chaleur. Les deux images isolent les ouvriers de leur environnement professionnel (le fond des images est uniformément noir), et les légendes insistent sur le fait que les photographies ont été réalisées lors d'une courte pause. Nous sommes en présence de deux ouvriers à un moment où ils ne sont plus seulement des pièces de la machine, et où ils échappent au rythme imposé par les nouvelles technologies.

Ces hommes cherchent à se protéger des conditions de chaleur inhumaines, longuement évoquées par le texte. Leur humanité est marquée à la fois par une certaine vulnérabilité physique (les corps des ouvriers ne sont pas protégés) et par des activités périphériques au travail (la préparation, qui implique la volonté, et la pause, qui suggère la fatigue). Par la photographie, ces deux hommes s'émancipent

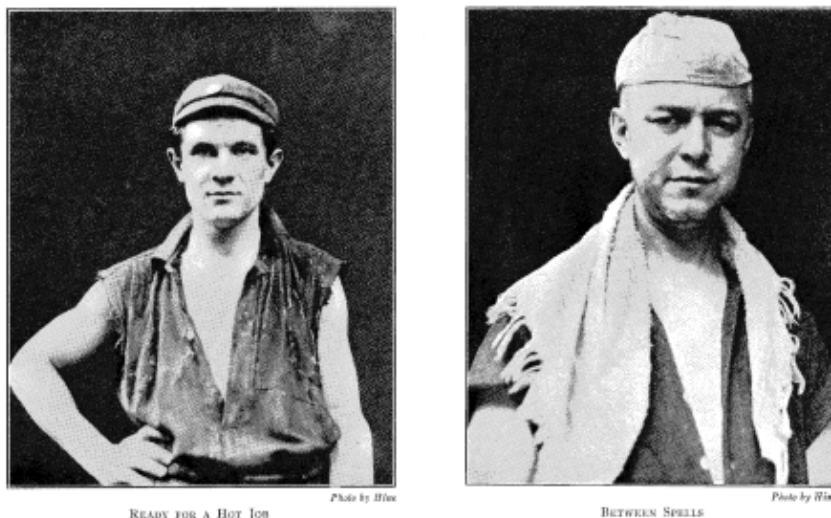
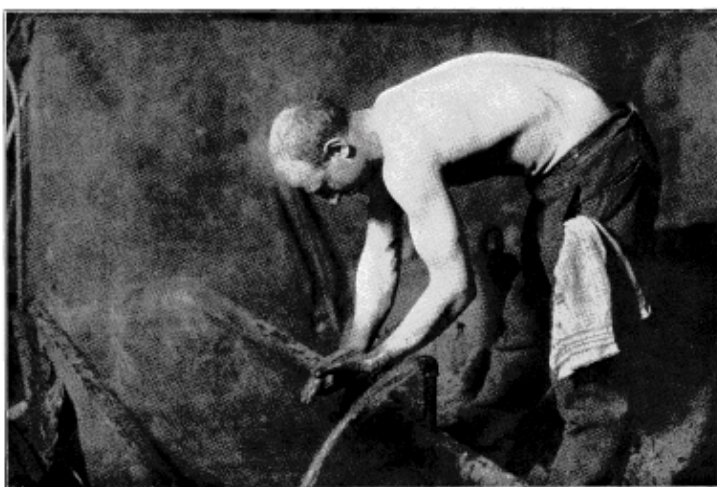


Figure 26 : Ready for a Hot Job, Between Spells et Washing at the Bosh(The Steel Workers, pp. 58 et 59).



WASHING AT THE BOSH

Photo by Hine

ainsi momentanément de la machine, mais le texte et l'image soulignent aussi l'empreinte que celle-ci laisse sur eux.

La troisième photographie du chapitre, *Washing at the Bosh* (Figure 26), semble illustrer métaphoriquement le rite de passage qui permet à l'ouvrier de quitter son rôle de rouage industriel, et de retrouver son humanité. Une lumière de type pictorialiste, assez diffuse, noie le tiers gauche de l'image dans un flou sombre et indistinct. L'homme penché au-dessus d'un long lavabo est torse nu, et la lumière, plus vive sur son corps, en souligne la blancheur et la musculature. Il se lave les mains, à la fois sans doute pour se rafraîchir et pour effacer les marques noires laissées par sa journée de travail, clairement visibles. Ce corps sain est celui que la chaleur et la maladie mettent en danger, celui sur lequel l'usine laisse ses traces sombres.

Le texte de Fitch apporte quelques précisions utiles. Faute de douches, les hommes se nettoient les mains et le corps là où ils nettoient aussi les outils : leur volonté de se « laver » de l'emprise industrielle ne les libère donc pas totalement de leur statut d'accessoires parmi d'autres. Leurs mains et leurs pinces trempent dans la même eau. De plus, faute de serviettes, ils ne se sèchent pas, sortent mouillés ou transpirant dans le froid, et tombent malades.^{note514} Tous ces détails concrets, tirés du texte de Fitch, apportent les informations que *Washing at the Bosh* ne fournit aucunement, se consacrant uniquement à l'exaltation du corps ouvrier, et au souci des sidérurgistes d'effacer les marques du travail. A ce titre, comme les deux clichés qui le précèdent, cette photographie semble répondre au morcellement du corps par le processus industriel, pour en souligner à la fois l'intégrité et la fragilité. L'effort de l'homme pour se laver le conduit peut-être à la mort. Les chemises ouvertes et les couvre-chefs de ses deux camarades paraissent des protections bien dérisoires contre les dangers du feu. Le corps ouvrier, auquel *Washing at the Bosh* semble rendre hommage, exhibe une paradoxale vulnérabilité.^{note515} Les photographies de Hine tentent ici de figurer la situation fragile du *puddler* vu plus haut, artisan héroïque et admirable, affrontant la machine et le feu, mais dont la situation au cœur de l'ensemble industriel se révèle inconfortable, voire dangereuse.

C. Un corps américain

The Steel Workers affirme ouvertement que Pittsburgh et l'Amérique sont à un tournant, mais que l'avenir est encore à construire. Si les clichés commentés plus haut mettent en valeur la position précaire du corps ouvrier dans le nouvel ordre industriel, ils en suggèrent aussi la capacité d'adaptation et de résistance. L'iconographie de *The Steel Workers* tente en réalité de matérialiser cet esprit de résistance, et le projet d'une communauté ouvrière nouvelle, par une série d'images et de portraits redéfinissant le travailleur américain.

Il ne faut pas hésiter à voir dans le volume de Fitch le tome le plus militant de l'ensemble du *Survey*. Avec la bénédiction de Kellogg, Fitch prétend en effet donner une voix à ceux qui n'en ont plus, c'est-à-dire les ouvriers de la sidérurgie dont la force syndicale a été écrasée en 1892. La restauration de cette expression ouvrière est une nécessité démocratique :

« It is full time to bring these issues out into the open, where a man will not risk his livelihood by discussing it. That is the manner of America.

As the author points out, the steel industry could be interpreted from other points of views, - from that of its tremendous administrative burdens, of its fierce commercial competition in the past, of its wonderful technical progress. For these there are many spokesmen. Mr Fitch makes articulate what the steel industry means to the men who are employed in it - for whom it makes up the matter of life, and who have no voice. »note516

Anticipant sur les analyses de Fitch, qui dénonce la répression dont seraient victimes les employés des grandes usines sidérurgiques, Kellogg dessine le profil de corps sans voix, et même sans noms. Ils n'acceptent de parler à l'enquêteur du *Survey*, que sous couvert d'anonymat.note517 Ils se soupçonnent mutuellement d'être des informateurs d'U. S. Steel. Or ces anonymes, ces hommes dont on n'exploite plus que la force animale, ce sont très exactement des Américains ordinaires :

« These skilled steel workers are very much like other Americans. They are neither less nor more intelligent, courageous, and self-reliant than the average citizen. Their extreme caution, the constant state of apprehension in which they live, can have but one cause. It is the burnt child that dreads the fire [...] the men have learned to respect the vigilance and power of their employers, and they have learned the cost of defiance. »note518

Tout l'effort de Fitch consiste à rendre une voix à ces citoyens moyens, c'est à dire à reconstruire par la parole, à travers les entretiens cités dans son volume, une véritable démocratie américaine. Pour Fitch, la perte de statut des ouvriers est d'autant plus dramatique qu'elle touche les forces vives de la nation. Dans le deuxième chapitre du volume, il expose sa conception de la communauté ouvrière de Pittsburgh, dont il retrace à grands traits l'histoire, en trois vagues chronologiques. Les derniers arrivés, immigrants de l'Europe de l'Est, ont rejoint les Scandinaves et les Anglo-Saxons sur la terre des descendants de Washington et de ses armées :

« Here are countrymen of Kossuth and Kosciusko, still seeking the blessings of liberty, but through a different channel, - high wages and steady employment. Here are British, German and Scandinavian workmen, full of faith in the new world democracy ; and here are Americans, great-grandsons of Washington troopers, and sons of men who fought at Gettysburg.

Fully 60 per cent of the men are unskilled ; but the remaining 40 per cent, the skilled and semi-skilled, are the men who give character to the industry. This is the class from which foremen and superintendents and even the steel presidents have been recruited, and it is the class that furnishes the brains of the working force. It is of them, chiefly, that this book is written. »note519

On voit que Fitch choisit soigneusement le profil de « l'Américain moyen », et que celui-ci est précisément le représentant d'un monde en voie de disparition. Son modèle est celui du sidérurgiste qualifié, dont les compétences lui permettent d'envisager de gravir l'échelle sociale par la promotion au sein de l'entreprise. Ce schéma est pour l'essentiel anachronique dans la Pittsburgh de 1910. Fitch, qui en est conscient, continue pourtant d'accorder une valeur de référence à ces ouvriers qualifiés, « cerveaux » de la main d'oeuvre sidérurgique. C'est de cette classe d'employés et de citoyens que traite le livre, c'est à elle que les nouveaux arrivants doivent tenter de s'intégrer. La qualification citoyenne, l'appartenance de fait à la nation américaine, passe en réalité par un modèle professionnel : pour faire partie de la « démocratie du nouveau monde », les

Scandinaves et les « compatriotes de Kossuth et Kosciusko » doivent venir grossir les 40 % de main d'oeuvre qualifiée, un exploit que la structure même de l'industrie sidérurgique rend difficile.^{note520}

De fait, cette vision quelque peu élitiste du « sidérurgiste modèle » induit une distinction raciale notable dans le discours de Fitch, qui convient sans peine que « les ouvriers qualifiés sont généralement anglo-saxons ». ^{note521} Le second chapitre du texte, qui précède la description des processus industriels analysée plus haut, donne la parole à huit ouvriers. Tous sont nés aux Etats-Unis ou viennent de pays anglo-saxons. Si l'un d'entre eux semble heureux de son sort, il s'agit d'après Fitch d'une opinion très nettement minoritaire. Un autre, comme « beaucoup d'hommes dans les usines », est « un socialiste de coeur » (*a socialist at heart*), après avoir longtemps voté républicain. Pour lui, seul le socialisme permettra à l'ouvrier « de retrouver les conditions du temps où il possédait ses outils ». ^{note522} Entre ces deux extrêmes, six autres hommes parlent de leurs conditions de travail, de leurs relations avec l'église, ou de leur vie de famille. Après avoir rapporté leurs témoignages (en grande partie au style direct, il s'agit bien de « la voix des ouvriers »), Fitch conclut :

« These are the steel workers. I have not chosen extreme cases ; on the contrary, it has been my aim to select men who are typical of a class, - the serious, clear-headed men, rather than the irresponsibles [...] It should be understood that these are the skilled men, - it is only among the skilled that opinions are so intelligently put forth. The number of positions requiring skill is not so large [...] and competition for them is keen. The consequence is that the skilled workers are a picked body of men. Through a course of natural selection the unfit have been eliminated and the survivors are exceptionally capable and alert of mind, their wits sharpened by meeting and solving difficulties. » ^{note523}

L'éloge d'une forme de darwinisme industriel est inattendue de la part d'un auteur qui va s'ingénier, dans le reste de son ouvrage, à dénoncer les excès tyranniques d'U. S. Steel. C'est que les conditions inhumaines de la sidérurgie créent malgré elles, d'après Fitch, des hommes exceptionnels. Il est d'autant plus urgent d'écouter leur voix et de leur donner la place qu'ils méritent dans la démocratie américaine. Ces hommes « typiques » du monde ouvrier sont en effet des théoriciens politiques. Toujours à propos des huit hommes cités dans ce chapitre, Fitch écrit encore :

« In telling about their fellows who are numbered today among the rank and file, I have tried to introduce the leading types, - the twelve-hour man, the eight-hour man, the church member, the man who is at outs with the church, the union man and the socialist [...] These are typical cases representing different degrees of skill and opinion. It is highly significant that there are such men as these in the Pittsburgh mills. In a discussion of the labor problem in the steel industry, it must be borne in mind that these men are more than workers ; they are thinkers and must be reckoned with. » ^{note524}

Ainsi se met en place, dans le premier chapitre du texte, ^{note525} l'essentiel des traits du corps politique que la photographie s'efforce de représenter : constitué d'ouvriers qualifiés, à la conscience politique remarquablement articulée, ce corps citoyen d'élite est né de la forge et malgré elle.

La première photographie de l'ouvrage (Figure 28) présente ces hommes qui « donnent son caractère » à l'industrie. On remarque que la légende les désigne comme des « hommes » (*men*) et non seulement comme des ouvriers (*workers*). Les trois hommes ne sont pas au travail. Rien ne suggère dans la légende qu'il s'apprêtent à y retourner. La manière dont chacun s'appuie sur l'épaule de ses collègues offre une vision de solidarité et de camaraderie, que renforce leur sourire. La première illustration de *The Steel Workers* propose donc un modèle d'ouvrier américain, libre et solidaire de ses camarades. Cette image est renforcée par une deuxième photographie, dans le même chapitre, intitulée *One of the Twenty-six Per*

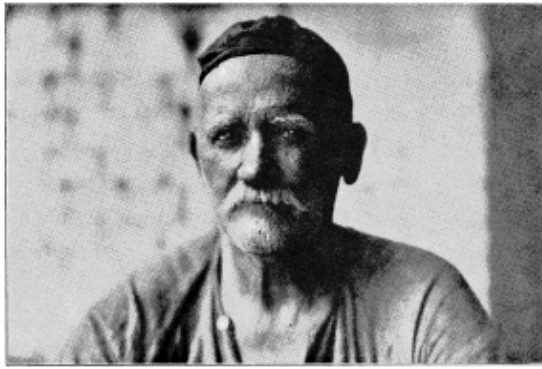


A GROUP OF SKILLED MEN—AMERICANS

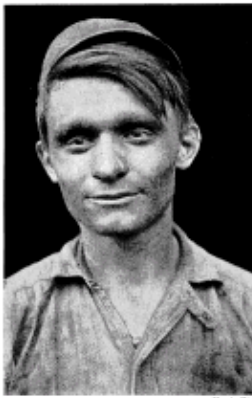
Photo by Nina



Figure 27 : A Group of Skilled Men - American et Skilled Steel Worker - American Born(The Steel Workers, pp. 9 et 241).



GROWN GRAY IN THE SERVICE



A YOUNG MILL-WORKER: SLAV

I

Figure 28 : Grown Gray in the Service et A Young Mill-Worker : Slav (The Steel Workers, pp. 235 et 240).

Cent American Born : il s'agit du portrait d'un homme souriant, posant en tenue de travail devant un fond neutre (un mur clair).note526

Dans les deux cas, l'accent est mis sur le fait que ces hommes sont nés aux Etats-Unis. En revanche, aucun d'entre eux n'est identifié par son nom, ce qui est une constante du *Survey* lorsqu'il s'agit de présenter des ouvriers. Le corps ainsi présenté en préambule de *The Steel Workers* est donc à la fois posé comme collectif, et américain. Ces deux dimensions apparaissent cruciales, puisque la toute dernière illustration de l'ouvrage, *Skilled Steel Worker - American Born* (Figure 27), les souligne à nouveau, en proposant le portrait individuel de l'un des trois hommes de la première photographie. Entre ces deux images, Fitch propose donc la chronique de la disparition annoncée de cette corporation, et la prise de contrôle de l'industrie par la machine, mais il affirme la persistance d'un modèle américain, dont l'avenir reste en suspens. L'ouvrier américain de la première image est encore présent dans les dernières pages de l'ouvrage. Entre-temps, il a dû composer avec des conditions de travail de plus en plus contraignantes et l'arrivée massive de main d'oeuvre étrangère.

C'est du moins ce que suggèrent les deux autres photographies qui illustrent le dernier chapitre. L'une, *Grown Gray in the Service*, est le portrait d'un homme relativement âgé, qui fixe le lecteur sans sourire (Figure 28). La légende le présente implicitement comme une sorte de vétéran : le mot « service » est évidemment polysémique, et souligne la contribution de cet homme à la bonne marche non seulement de son entreprise, mais aussi de la nation. Les traits marqués de son visage, ses sourcils et sa moustache blanche, sont les marques symptomatiques de l'exigence et de la difficulté de sa tâche. Contrairement à l'image qui suit, celle-ci ne porte aucune indication quant à l'origine ethnique de l'homme. Il n'est qu'un ouvrier ayant survécu

au travail de la forge. Cinq pages plus loin, *A Young Mill-Worker : Slav* présente un jeune homme imberbe, représentatif de la nouvelle génération de sidérurgistes peu qualifiés venus servir la machine (Figure 28). Tout l'oppose apparemment à l'homme qui précède.

Si le vétéran était une figure du passé, le jeune Slave est le visage du présent. Doit-on en conclure que la dernière image de l'ouvrage, *Skilled Steel Worker - American Born*, qui suit immédiatement, est l'image de l'avenir ? Tel est selon Fitch tout l'enjeu de son étude, et telle est la question qui se pose à Pittsburgh. Ce dernier chapitre, intitulé *The Spirit of the Workers*, s'interroge précisément sur le sort de la démocratie à Pittsburgh, à l'heure où les ouvriers modèles ont perdu leur pouvoir de décision, et où les nouveaux arrivants sont encore ce que Fitch appelle un « facteur inconnu » de l'équation.^{note527} Se satisferont-ils de cette version étriquée du « rêve américain », ou militeront-ils pour une amélioration de leurs conditions de vie ? Si tel était le cas, quelle forme prendraient leurs revendications ? Les grèves de McKees Rocks, en 1909, laissent Fitch partagé entre l'espoir et la crainte :

« It is encouraging to note the awakening of social consciousness among the Slav workmen ; it is quickening to catch the spirit of their leaders ; but it must be remembered, too, that they are as a body ignorant and illiterate. When they become fully aware of their power, they may be an element of strength added to the cause of social justice, or they may be a menace to life and property in their indiscriminate fury. »^{note528}

Le risque est d'autant plus grand que le fureur potentielle de ce « corps ignorant et analphabète » pourrait facilement gagner l'ensemble de la population ouvrière de Pittsburgh, lassée de se voir privée de conditions de vie décente, et d'une participation démocratique réelle :

« The workingmen of Pittsburgh or any other American community could not be roused overnight to the point of serious, premeditated, revolutionary violence [...] but if the treatment that the steel companies are now employing toward their workmen be indefinitely prolonged, it will be hard to predict the ultimate action of the workers [...] Revolutions, however, do not necessarily involve violence. And through either the trade union or the political movement or through some other means, there is bound to be a revolution ere long that shall have as its goal the restoration of democracy to the steel workers. »^{note529}

Ces lignes, les dernières du texte de Fitch, éclairent l'encadrement du texte par deux photographies de ces « ouvriers qualifiés nés en Amérique ». Ces hommes sont à la fois le modèle de la citoyenneté américaine, et ceux à qui la participation politique a été enlevée. Ils peuvent devenir d'un jour à l'autre les acteurs d'une nouvelle révolution, dont Fitch espère qu'elle restera non-violente : pour ce faire, il leur faut intégrer et assimiler une population immigrante susceptible d'augmenter leur poids économique et social, mais qu'il serait dangereux de laisser livrée à elle-même. A la fois modèles civiques et régulateurs sociaux, figures de la démocratie et victimes de la tyrannie industrielle, ces hommes sont les modèles américains postulés par Fitch, et que l'ensemble des mutations présentées par *The Steel Workers* ne sauraient remettre en question. L'ouvrier de la dernière photographie était déjà présent sur la première, comme un symbole de la résistance de ce corps américain à la marche en avant de l'industrialisation. Là où Fitch prétend donner une voix aux sidérurgistes, les clichés de Lewis Hine leur rendent un visage, qui se veut celui de la démocratie.

Dans *The Steel Workers*, la photographie entérine la persistance d'un modèle d'homme et de citoyen américain par l'intermédiaire d'une galerie de portraits typologiques, qui vient compléter le discours de Fitch, largement influencé par le socialisme. L'individualisation visible sur l'album de la Lyon, Shorb & Co n'est plus de mise. Les portraits sont les emblèmes de groupes socio-professionnels et ethniques, dont l'évolution au sein de la communauté de Pittsburgh dessinera le visage du corps social et politique de la ville dans les premières décennies du 20^e siècle.

III. Mutilation et reconstruction du corps ouvrier

A. La mythologie du danger

Si le risque de l'accident a toujours fait partie de l'univers de la sidérurgie, au même titre par exemple qu'il appartient à celui de la mine, son traitement se réduit généralement à quelques thèmes grands thèmes récurrents : un certain fatalisme, une exploitation des détails les plus macabres pour leur valeur spectaculaire, l'exaltation de l'héroïsme des ouvriers, et, plus rarement, un appel à la prudence et au respect des consignes de sécurité.^{note530} En d'autres termes, l'accident industriel tient essentiellement du fait divers, dont les publications du temps tirent ce qu'il convient de leçons sur le courage des hommes et les caprices du destin.

Un article de Thornton Oakley dans *Harper's Monthly* illustre parfaitement certaines de ces conventions, et permet de les replacer dans le cadre des représentations classiques du sublime industriel, dont elles renforcent la dimension légendaire, voire fantastique. Le premier paragraphe du texte décrit la grandeur inquiétante du paysage. Les ponts et la rivière, la fumée noire, la poussière rouge, l'éclair aveuglant du soleil à travers la vapeur, dessinent ce décor bien connu, formidable et effrayant. Le narrateur descend ensuite du pont où il contemple la vue, et s'approche de la rivière : il y rencontre un homme sans âge, dont le visage est barré de deux cicatrices rouges :

« The man got up from his bench and I saw that he was very tall and thin [...] Two red scars ran across his long, thin face and disappeared into the grey stubble which bristled upon his chin. He was blinking all the time as though his eyes were weak, and his bony hand trembled as he stretched it out to me. 'Have you got a boat ?' I asked again and explained that I wanted to paint some pictures and get photographs of the mills from the river [...] »^{note531}

Deux motifs s'entremêlent ici. La volonté de trouver le meilleur point de vue possible pour réaliser des panoramas de la ville est parfaitement cohérente avec le paragraphe d'introduction du texte. L'alignement des usines le long de la rivière détermine, une fois de plus, leur valeur picturale, peinture et photographie étant associées dans la même phrase par Oakley.^{note532} A ces conventions du sublime panoramique s'ajoute la suggestion d'une réalité plus sombre, abordée par le récit comme le ferait une nouvelle fantastique. La rencontre sous un pont de cet homme balafré, « passeur » du narrateur sur la rivière, semble faire pénétrer le lecteur au royaume des damnés de la ville. Une fois embarqué, Oakley apprend l'histoire de ce mystérieux personnage de la bouche de son fils. Autrefois sidérurgiste, Jake revient d'entre les morts, après avoir été brûlé vif par une coulée de métal en fusion :

« Dan told me about Jake - the long, lean man on the house-boat. He was Dan's father. Jake formerly had been a 'keeper' in one of the blast furnaces across the river, and it was when Dan was still a youngster that the accident had occurred that put an end to Jake's usefulness about the mills. It had been just before a casting [...] Suddenly, without an instant warning, the vent blew open, and a roaring torrent of liquid metal gushed upon them. Dan's father had been the man nearest the furnace and, in the confusion and wild scramble to escape, had fallen, had rolled up against the furnace door, and had been almost buried in boiling iron. He had been taken up for dead, with every stitch burned off him. There was hardly an inch of skin the molten metal had not touched. But there is a saying along the river that 'cats and millmen have nine lives' ».^{note533}

Les neuf vies du sidérurgiste ramènent donc le sauvetage de Jake au rang de phénomène surnaturel. Littéralement tiré d'une tombe de métal en fusion, où il était « enterré », cet homme a été victime d'un accident terrifiant dont Oakley se délecte à répéter trois fois ce qui lui paraît en être le moment-clé : l'ensevelissement et la mutilation du corps (*buried in boiling iron, every stitch burned off him, hardly an inch of skin [...] not touched*). Le récit du fils, flash-back dramatique au cœur de l'article, fait de l'accident une figure incontournable de la mythologie industrielle. Pour en connaître les histoires les plus terribles, il faut

rencontrer, le long des quais de la Monongahela, les fantômes tremblants qui ont pénétré à l'intérieur des monstres sidérurgiques et n'en ont réchappé que par miracle. A la fin du texte d'Oakley, les usines crachent leurs flammes dans la nuit noire, tandis que les hommes de la rivière, dans l'obscurité, continuent leur labeur à la lumière des cheminées. L'accident relève de la fantasmagorie sinistre de l'industrie.

Cette dimension légendaire est sans doute favorisée, dans une certaine mesure, par la pauvreté de l'iconographie : que ce soit par la gravure ou la photographie, presque toutes les illustrations existant à cette période, pour la région de Pittsburgh, montrent les lieux des catastrophes au moment des opérations de sauvetage, ou lorsque le chantier de déblaiement et de reconstruction démarre. La plupart sont des images d'accidents miniers, où l'on voit les familles, les sauveteurs et la communauté, dans l'attente de la remontée des corps. Dans le numéro du 13 juin 1901 du quotidien ouvrier *The National Labor Tribune*, une gravure montre une telle scène en première page.^{note534} Quelques années plus tard, dans un article intitulé *The Death Roll of Industry*, Arthur B. Reeve rassemble dans *Charities and the Commons* une série de photographies prises sur les lieux d'accidents miniers, mais aussi ferroviaires et sidérurgiques. Ces neuf images (six autres montrent des installations potentiellement dangereuses), tirées de sources diverses (presse, mais aussi compagnies d'assurance) montrent les bâtiments industriels après le drame, au moment où les équipes de nettoyage ou les enquêteurs occupent le terrain. Des amas de tôle froissée servent de décor en ruine à un certain nombre de silhouettes humaines qui explorent les décombres. Certains de ces personnages posent, comme pour mieux permettre de mesurer l'étendue des dégâts.^{note535}

L'écart remarquable entre la construction des récits inspirés par les accidents industriels et la sobriété relative des photographies, qui ne peuvent représenter que les suites de l'événement, tend en quelque sorte à déréaliser ces drames dont la fréquence est pourtant très élevée. En 1900, Pittsburgh a le 8^e taux de mortalité des grandes villes américaines (19,57 ‰). Mais elle est 6^e pour la mortalité masculine, et 3^e pour le taux de décès d'hommes en âge de travailler (entre 15 et 54 ans). Plus inquiétant encore : dans les 30 dernières années du 19^e siècle, si le taux de mortalité général a diminué de 8 ‰ à Pittsburgh, celui des morts accidentelles a presque doublé.^{note536} Le corps humain étant devenu une simple source d'énergie, voire un accessoire industriel, il entre simplement dans les statistiques des pertes et profits. Comme le souligne Arthur Reeve dans *Charities and the Commons* :

« Thousands of wage-earners, men, women and children, were caught in the machinery of our recordbreaking production, and turned out cripples. Other thousands were killed outright. How many there were no one can say exactly, for we were too busy making the record production to count the dead [...] the theory being that the wear and tear on human life is a cost of production as much as the wear and tear on machinery ». ^{note537}

On voit bien le *National Labor Tribune*, sous l'illustration mentionnée plus haut, dresser la liste des victimes : il ne fait que reprendre celle dressée par les propriétaires de la mine. Une brève description de l'explosion est suivie de 17 noms, 17 âges, 17 situations de famille. Les morts laissent des « veuves et des enfants des pères », sans pour autant que le texte ne remette en cause la direction de la mine ou les conditions de travail. Par principe ou par fatalisme, le journal ouvrier se contente d'un compte-rendu succinct des faits, et d'une illustration d'actualité sans grande portée critique.

B. Le morcellement des corps

Un système de représentation, né avec la mutation industrielle du tournant du siècle, sert de référence implicite à *Work-Accidents and the Law*. La division du travail en étapes successives, de plus en plus courtes et de plus en plus spécialisées, contribue non seulement à la diminution générale du niveau de compétence réclamé des ouvriers, mais aussi à réduire leur activité à une seule action, un mouvement unique répété à l'infini, selon un minutage précis. L'organisation « scientifique » du travail à la chaîne, expérimentée dès 1898 en Pennsylvanie, dans les usines sidérurgiques de Bethlehem, par Frederick Winslow Taylor,^{note538} contribuent en réalité à découper l'ouvrier en morceaux. Non seulement celui-ci n'est plus qu'une pièce de la

machine, mais son corps lui-même est un assemblage de pièces dont seules quelques-unes ont leur rôle à jouer dans la tâche qui lui est assignée.

Dans l'élaboration de ces schémas, la photographie joue un rôle non négligeable au début du 20^e siècle. En 1906, Frederick Taylor illustre *On the Art of Cutting Metal* d'une série de gros plans de machines en action : « l'art » du titre, on le voit, n'est plus une affaire d'artisans, ni même d'hommes complets : il suffit de deux mains, de la bonne machine, et de la bonne technique. Au même moment, Franck et Lilian Gilbreth, malgré un discours où il est question de l'épanouissement général de l'ouvrier, commencent à proposer des « chronophotographies », séries de clichés pris à intervalle régulier, où sont enregistrés les gestes nécessaires à l'exécution de chaque tâche industrielle. Sur certains clichés, ces opérations ne sont plus figurées que par le trajet d'un point lumineux : l'homme qui les accomplit, victime de la longueur du temps de pose, n'est plus sur l'image, au mieux, qu'une présence floue.^{note539} Le corps de l'ouvrier est réduit à l'état de pièces détachées, puis de simple trace, et la photographie est passée du portrait « démocratique » à la fonction d'outil de standardisation. Elle produit une norme à laquelle tous les travailleurs doivent se conformer :

« Gilbreth had [...] a firm belief that there was 'One best Way' to do anything and everything [...] He took a succession of pictures of the most skilled workers in the plant [...] and came up with a standard [...]. Sequences of photographs [...] were then used to teach apprentices and reeducate veteran workers who did not measure up. By 1906 Gilbreth was insisting that a minimum number of photographs be taken each week of each job. »^{note540}

On trouve un exemple spectaculaire de cette instrumentalisation et de ce morcellement du corps par la photographie dans un article paru dans *McClure's* le 2 juin 1913. Le texte s'intitule *Fitting the man to his job - A new experiment in Scientific Management* et s'inscrit clairement dans la lignée des expériences de Taylor, mais aussi des principes de la phrénologie (Figure 29). Sur les deux premières pages, une série de photos de mains, en gros-plan, sont rangées par types. Les premières sont caractéristiques « d'une nature franche et active, du type d'homme qui excelle à réaliser les plans d'un autre ». Les secondes sont celles d'un intellectuel, les troisièmes celles d'un artiste, les quatrièmes celles d'un manager (« carrée, aux doigts courts », elles dénotent un homme « qui aime planifier, et laisse l'exécution à d'autres »), etc. En bas de pages, deux illustrations se font face. A droite, les mains d'un homme politique, et à gauche, celles d'un travailleur manuel :

« Skillful, sensitive hands, with a gift for handling tools or instruments. »^{note541}

Dès le sous-titre, on comprend l'intérêt de ces images : chaque partie du corps (et non seulement le visage, objet des autres illustrations de l'article) est significatif du « caractère » et des capacités de l'individu. De la lecture attentive de chaque membre ou de chaque trait du visage, l'employeur doit pouvoir tirer des conclusions infaillibles sur l'adéquation de chaque employé à la tâche précise qu'il lui destine :

« If it were possible for the employer of labor to order human material according to exact specifications, as he does lumber, or iron, or steel, the greatest problem of modern industry would be solved.

The uncertainty of the human element is the baffling point in all great industries. An expert can determine the exact strength of a plate of steel [...] but no exact test has yet been invented for accurately measuring human muscles and brains.

What modern industry needs is a chemist of human qualities, who can take a man, look him over, separate him into constituent parts, and decide whether he meets certain requirements. A few



Figure 29 : « Fitting the Man to his Job » (McClure's, June 1913, p. 50).

years ago, this would have seemed a purely fantastical conception. To-day it is becoming a practical possibility. »note542

Cette « nouvelle possibilité » qui consiste à « diviser le corps en parties » pour mieux le faire entrer dans la chaîne de production de l'industrie trouve en la photographie en parfait auxiliaire : l'exactitude mimétique du médium en fait l'outil d'examen scientifique par excellence, et les possibilités multiples du cadrage, ici le gros plan, permettent de focaliser l'attention, et l'analyse, sur la parcelle du corps humain qui importe. Une seule photographie de mains permet au « manager scientifique » de déterminer s'il est judicieux ou non d'affecter tel ou tel employé à un poste donné de l'entreprise.

Ce morcellement des corps est une étape de plus dans la perte d'humanité des ouvriers à l'aube du siècle. Non seulement leurs compétences sont rendues obsolètes par la mécanisation croissante, mais l'automatisation entraîne une prise en compte parcellaire de leurs corps, dont seules les « pièces productives », adaptées à la tâche et en bon état de marche, sont prises en compte par les tenants de la gestion scientifique de la production. Les images publiées dans *Work-Accidents and the Law* s'attaquent frontalement à cette évolution.

C. Le coût social de l'accident

1. La famille décapitée

Le *Survey* ne recule pas à l'occasion devant une certaine forme de cynisme, comme en témoigne ce texte de Crystal Eastman, commentant les statistiques de mortalité et d'invalidité qu'elle vient de présenter pour l'année 1907 :

« Five-hundred and twenty-six men dead does not necessarily mean 526 human tragedies. We all know men who would give more happiness by dying than they gave by living. But 500 men mutilated - here there can be no doubt. And time goes on. There has been no respite. Each year has turned them out as surely as the mills ran full and the railroad prospered, - as surely as times were 'good'. In five years there would be 2,500. Ten years would make 5,000, enough to people a little city of cripples, a number noticeable even among Greater Pittsburgh's 600,000. It is no wonder that to a stranger Pittsburgh's streets are sad. This steady march of injury and death means suffering, grief, bitterness, thwarted hopes incalculable. These things cannot be reckoned, they must be felt. But the loss of youth and strength and wealth-producing power in those 500 yearly deaths, can be set forth to some extent in figures. »note543

En quelques lignes, l'auteur se joue d'un certain nombre de clichés sur Pittsburgh. Selon Eastman, le nombre de morts et d'invalides est un indicateur statistique parmi d'autres de la santé économique de Pittsburgh, aussi sûrement que l'augmentation des chiffres de production. Reprenant à sa manière l'assimilation croissante du corps humain à la machine technologique, elle souligne la cruelle ironie selon laquelle les succès économiques se mesurent à l'usure de ces rouages vivants, ou à l'épuisement de l'énergie humaine. D'autre part, en imaginant une « ville d'invalides », elle met à mal l'image laborieuse de Pittsburgh, et mesure le chemin parcouru depuis l'époque où la ville du fer était une sorte d'« empire des artisans ». Enfin, elle distingue les dimensions émotionnelle et statistique du problème : il y a deux types de pertes, l'une économique, que l'on peut tenter de mesurer, l'autre psychologique, qui est « incalculable » (la post-position de l'adjectif lui donnant ici une force remarquable). Mais les illustrations dépassent ces deux dimensions pour figurer le coût social de l'accident, et son impact sur la démocratie américaine.

Les clichés figurant la mort (et donc l'absence) des ouvriers, ou ceux qui montrent des travailleurs devenus invalides, s'insèrent dans la deuxième partie de



A BREADWINNER OF THREE GENERATIONS TAKEN

Figure 30 : A Breadwinner of Three Generations Taken(Work-Accidents and the Law, p. 132).

l'ouvrage, intitulée « Economic cost of work-accidents ». L'objet de ces chapitres est de montrer que les conséquences économiques des accidents, où la responsabilité des employeurs est souvent engagée, retombe principalement sur les ouvriers eux-mêmes (lorsqu'ils survivent) ou sur leurs familles. La plupart des images suggèrent cette injustice économique par le déséquilibre induit dans la cellule familiale, unité de base de la structure sociale.

Les quatre premiers clichés, anonymes, montrent des familles privées de pères ou de fils. La première, intitulée *A Breadwinner of Three Generations Taken* (Figure 30), montre trois femmes et deux enfants posant autour de la place centrale, restée vide, de l'homme absent. Sur la deuxième, un groupe de six enfants est rassemblé au-dessus d'une légende où leur existence est définie comme un « problème », c'est-à-dire un fardeau, pour leur mère (*The Problem of a Railroad Widow*)^{note544}. L'une des petites filles de ce groupe est ensuite isolée sous le titre *One of Six*, publiée sur la même page. Pour clore le chapitre, le portrait d'une femme est titré *One of the Mothers*.^{note545}

Le thème n'est pas tout à fait épuisé. Dans le chapitre suivant, *Problems of the Injured Workman*, un image signée Hine s'intitule *Wife and Children in the Old Country*.^{note546} Elle montre un homme assis, ses béquilles appuyées sur le banc, à côté de lui : il a perdu la jambe droite. En vis-à-vis sur la même page, *The Oldest of Four Children - Father a Car Repairer Killed at Work* montre un adolescent en costume noir, debout, les bras le long du corps. C'est sur des adolescents comme lui que retombe la responsabilité des familles décapitées. Ces deux portraits verticaux



ONE ARM AND FOUR CHILDREN

Photo by Hine

Figure 31 : One Arm and Four Children (Work-Accidents and the Law, p. 157).

fonctionnent à l'inverse des images du chapitre précédent, où la famille était incomplète, l'homme étant absent. Ici, l'ancien et le nouveau chefs de famille servent à évoquer les familles éplorées, qui restent hors cadre. Les deux modes se rejoignent sur un dernier cliché de Hine publié dans le chapitre suivant, *One Arm and Four Children* (Figure 31). Y figurent à la fois un ouvrier amputé de son bras gauche, ses quatre enfants et sa femme.

Le nombre des variations sur le même thème tient lieu d'argument : l'accident, dramatique pour l'individu, est surtout une catastrophe familiale, et donc sociale. Au-delà de l'invalidité des hommes, c'est cette fondation de l'édifice communautaire qu'est la famille qui s'effondre. En blessant ses ouvriers, l'industrie affaiblit la communauté : Eastman, avec le concours d'un photographe anonyme et de Lewis Hine, utilise ces clichés pathétiques comme arguments politiques. La conclusion du chapitre replace en effet le spectacle des corps mutilés dans un modèle social où l'interaction entre les membres d'une même communauté implique leur solidarité économique. Les pièces usées de la machine industrielle sont en même temps des rouages abîmés de la communauté, qui a longtemps prospéré de leur labeur. Leur productivité économique ayant disparu, le corps social doit dorénavant les prendre en charge. En d'autres termes, si la prospérité de Pittsburgh dépend de celle de ses usines, le malheur des sidérurgistes doit relever de la responsabilité collective. Si les corps ouvriers ne sont que les outils de la croissance économique de la ville, leur réparation (économique) doit aussi être assumée par celle-ci :

« A special cloud always threatens the home of the worker in dangerous trades [...] What is his 'work' then ? Is it any concern of society ? First of all, to be sure, it is his way of making a living, but it is also necessary to his employer's way of making a living. In other words, the wage-earner's work, however individually managed and controlled, however competitively bargained for, is a part of a great undertaking in which society as a whole shares and by which it profits [...] The physical suffering of the injured we cannot share. We cannot satisfy the longing or lessen the grief. But the economic loss we can share. Our failure to do this is an injustice to the wage-earner ; and the outcome of this injustice is misery. »note547

La souffrance et la peine ne pouvant être partagées, le texte et les photographies ne visent donc pas, en dernier recours, la compassion. S'inscrivant dans la logique économique d'une communauté d'intérêt entre tous les

membres de la société, Eastman réclame une forme de « justice économique » revenant à partager les risques propres à des activités aussi dangereuses que la sidérurgie. Le rôle du *Survey* est dès lors de faciliter l'intervention du public, amené à réagir dans son propre intérêt. Il ne s'agit pas de « toucher » le lecteur, mais de lui faire prendre conscience que la santé de la communauté passe par la prise en charge de chacun de ses membres. Ce souci de justice se double d'une conscience aiguë de la prospérité économique de la collectivité :

« A social investigation is justified when there are grounds for belief that wrong exists in certain relations between individuals, a wrong of sufficient importance and extent to warrant concerted interference on the part of the community. When to such a belief is added a general conviction that this wrong results in a great public tax, a drain upon the productive forces of the community, the need for investigation becomes urgent. »note548

Une fois de plus, la photographie sert à repérer les signes et les conséquences d'un dysfonctionnement social, illustré ici par ces familles décapitées où les enfants deviennent un fardeau, et à provoquer « l'intervention » du public. Mais le texte joue sur un registre essentiellement technique, s'attachant à mettre à jour une injustice économique qui contribue à miner « les forces productives de la communauté ». L'équité sociale et l'efficacité économiques restent en effet étroitement liés. Autant que de morale, il est bien question « d'hydraulique sociale ». La famille, rouage essentiel de la machine, se disloque, mettant en péril le bon fonctionnement de la ville en tant que communauté. Peut-être le meilleur commentaire des images proposées ici se trouve-t-il en réalité dans le dernier chapitre de *Homestead* :

« Throughout this study I have referred frequently to the ways in which the one industry in the town through wages, hours and conditions of work limits the fulfillment of the family ideals. »note549

Après avoir rappelé l'essentiel de ses arguments, Byington conclut quelques pages plus loin :

« For whatever may be the triumph or failure of the steel plant as a manufactory, it must also be judged by the part it has borne in helping or hindering this town, which has grown up on the farm land at the river bend, in becoming a sound member of the American commonwealth. »note550

Les familles décapitées de *Work-Accidents and the Law* viennent apporter une pierre cruciale à ce bilan : la mutilation des hommes empêche Pittsburgh de revendiquer pleinement sa place dans la démocratie américaine.

2. Mutilation et résistance du corps américain

Dans son chapitre sur les hommes du rail, Crystal Eastman use de la métaphore du système nerveux pour décrire le réseau ferroviaire, « devenu pour la société ce que le mouvement est à l'être humain. Si elle en était soudain privée, la nation serait inerte (*nerveless*), paralysée ».note551 Cette comparaison ne brillerait pas par sa nouveauté si Eastman ne la commentait immédiatement. Une fois de plus, le *Survey* déconstruit une vision synthétique, une métaphore trop simple, et découvre au coeur de cette image idéale la réalité d'une nuit noire et confuse :

« But our view of the railroads is not complete. We must go to each of the unprotected, four-track, grade crossings in the populous mills towns, Homestead, Braddock, McKeesport, Duquesne, and hear its tale of confusion, terror, and sudden death [...] We must pass through the railroad wards of the hospitals, see the injured lying there ; we must stand at the gate and watch them go out one by one, some with eager eyes, glad to be free but feeble and needing weeks of care to make them well ; others pitiful but braced up with defiant pride to meet those commiserating glances the world casts upon a one-armed man or a man with a wooden

L'image du corps de la nation, dont le rail serait le nerf, est aussitôt retournée par Eastman, dont le voyage le long des voies et entre les lits d'hôpitaux lui révèle les visions de corps bien réels, mutilés par le géant technologique. La réalité de la métaphore sociale est la mutilation des victimes de l'industrie.

Dans le même temps, Eastman pose la problématique visuelle de certaines des images les plus célèbres du *Survey* : la « commisération » lisible dans le regard du monde suggère que toute tentative de photographier ces victimes estropiées ne peut rencontrer que l'orgueil et la défiance. Ainsi doit-on comprendre les images familiales déjà analysées, mais aussi des clichés tels que *An Arm Gone at Twenty* (Figure 32), portrait d'un jeune homme ayant entrepris de devenir télégraphiste pour continuer à travailler, et *The Wounds of Work*, dont le sous-titre souligne l'habitude des ouvriers blessés de dissimuler leur main mutilée (« *he keeps it out of sight* », Figure 32).

Les stigmates du travail sont ici beaucoup plus marqués que dans *The Steel Workers*, mais la volonté du plus jeune de ces deux hommes de retrouver un emploi (*to stay in the service*) rappelle la persévérance lisible dans le portrait du vétéran aux cheveux gris (Figure 28). De même, l'homme cachant sa main derrière son dos tente de présenter un corps apparemment intact. Sur ces deux images, « l'orgueil » et la



AN ARM GONE AT TWENTY
young brakeman when last seen was studying
elegraphy in order to stay in the service



THE WOUNDS OF WORK
When a man's hand is mutilated he keeps
it out of sight

Figure 32 : *An Arm Gone at Twenty* - This young brakeman when seen last was studying in order to stay in the service. et *The Wounds of Work* - When a man's hand is mutilated he keeps it out of sight (Work-Accidents and the Law, p. 144).

« défiance », qui permettent aux ouvriers du rail de faire face au photographe et à la commisération du monde, sont les mêmes qui les poussent à échapper à leur nouvelle condition. Selon la logique nouvelle de l'industrie, ces deux ouvriers ont perdu la partie « productive » de leur corps. Il leur manque une pièce essentielle. A

l'inverse des ouvriers de la Lyon, Shorb & Co., qui posaient en pleine santé avec à la main les outils de leur profession, ces hommes sont privés non seulement des objets symboliques du travail, mais aussi de leur intégrité physique. L'un persiste à croire que cela ne l'empêche pas de trouver un emploi, et l'autre dissimule sa main pour tenter de donner le change. L'emprise de la machine, marquée ici de la manière la plus cruelle, est indissociable sur ces images d'une attitude de résistance, ou du moins de persévérance.

Ces deux corps meurtris sont ceux que *The Steel Workers* présente au même moment comme modèles de l'Amérique. *Work-Accidents and the Law* confirme en effet ce schéma dans un chapitre intitulé *Personal Factor in Industrial Accidents*. Dans son texte, Eastman tente de réfuter la croyance commune, propagée par les employeurs et les contremaîtres, selon laquelle « 95% des accidents sont dus à l'imprudence des hommes »,note553 Citant un nombre conséquent de contre-exemples, l'auteur affirme que cette « imprudence », avérée dans certains cas, est pourtant plus souvent la conséquence directe de l'épuisement des ouvriers, de l'inexpérience des nouvelles recrues, ou du fait que certains immigrants ignorent l'anglais, et sont par conséquent dans l'incapacité de suivre les consignes.

La série de photographies qui illustre ce chapitre est introduite par une gravure de Joseph Stella intitulée *A Greener : Lad from Herzegovina*. Ce portrait est suivi de quatre clichés présentant quatre « types » de sidérurgistes, qui sont autant d'avatars de l'ouvrier américain à l'aube du 20^e siècle. Le premier présente un homme jeune, détournant le regard. Ni son visage ni sa chemise blanche ne portent de trace du travail. En face de ce portrait, intitulé *Immigrant Laborer - A Slav* (Figure 35), Eastman raconte l'histoire de Thomas Korenz, jeune immigré travaillant depuis seulement 14 jours, et mort pour n'avoir pas compris l'ordre lancé en anglais par un contremaître. A la lumière de ce récit, la photographie de Lewis Hine apparaît comme une sorte de portrait mortuaire, ou du moins celui d'un jeune homme en sursis.

Les deux portraits suivants sont ceux de deux survivants : *A Lucky Brakeman. Seven Serious Injuries in Five Years, and Still on the Job* précède *Irish Iron Worker*, portrait d'un vieil homme marqué par l'effort et les années (Figure 32). Le premier homme est un miraculé. La comparaison entre les hommes du rail et les trapézistes vient souligner de manière explicite la permanence fragile du prodige que constitue sa survie :

« There is undoubtedly much of this spontaneous recklessness, especially among railroaders and structural iron workers, but few accidents will result from it. A trapeze performer does his act a thousand times without missing. Through the demands of their profession, the yard brakeman and the housesmith acquire the same accurate discernment of distances, the same perfection of muscular co-ordination and control. »note554

Eastman profite de cette comparaison pour rendre au travail sa valeur de performance physique, mais aussi sa dimension artisanale, sinon artistique. La répétition des gestes, ici, n'est pas celle de l'automate, mais mène au contraire à la perfection dans l'accomplissement d'une tâche. L'homme photographié à droite de ce texte, et qui pose en costume de scène (son gilet et sa cravate sont l'une des tenues les plus élaborées du *Survey*) est un artiste dans son genre.



A LUCKY BRAKEMAN. SEVEN SERIOUS INJURIES IN FIVE YEARS,
AND STILL ON THE JOB



IRISH IRON WORKER

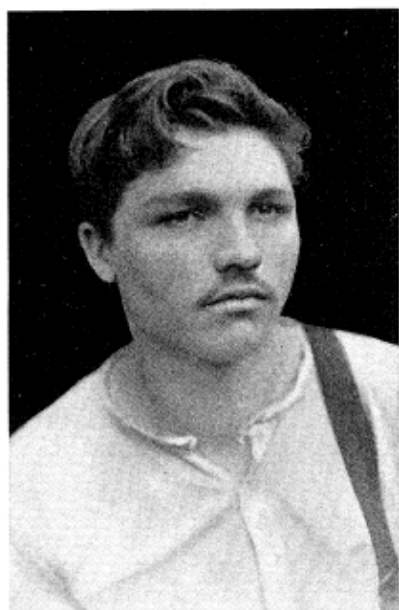
Photo by Hunt

Figure 33 : A Lucky Brakeman. Seven Serious Injuries in Five Years, and Still on the Job et Irish Iron Worker (Work-Accidents and the Law, pp. 92, 96).



IRISH IRON WORKER

Photo by Hunt



IMMIGRANT LABORER—A SLAV

Photo by Hine



STEEL WORKER—A GENUINE AMERICAN

Photo by Hine

Figure 34 : Immigrant Laborer - A Slav et Steel worker : A genuine American (Work-Accidents and the Law, pp. 88, 100).

La photographie suivante présente un autre vétéran, un survivant de l'ancienne génération (du fait de son origine ethnique mais aussi de son association au fer, et non à l'acier) : en vis-à-vis de cette image, le texte évoque le manque de coopération entre collègues de travail (*fellow workmen*), parfois cause d'accidents. Cet ouvrier irlandais, à l'inverse, semble être le dernier représentant d'une époque où la solidarité régnait entre sidérurgistes. Le poids des années pèse sur ses traits tirés (visuellement, sa casquette, ses paupières, sa moustache, la cigarette qui pend de ses lèvres tirent la composition du portrait vers le bas). La tonalité presque uniformément sombre de l'image (hormis son visage) semble marquer l'absorption de cet homme par l'environnement professionnel dans lequel il a si longtemps travaillé.

On peinerait à donner sens à cette série sans une dernière image. Comme chez Fitch, l'ultime portrait présente un « travailleur américain ». Le dernier avatar du corps ouvrier chez Eastman, produit du « darwinisme » industriel analysé par Fitch, est l'homme dont le portrait est titré *Steel worker - A genuine American* (Figure 34). Des dangers innombrables de l'usine, Eastman voit émerger cette nouvelle figure de l'ouvrier américain : il est jeune, habillé d'une chemise à carreaux qui tranche sur les tenues plus ternes des ses collègues, son regard se porte au-delà du photographe, son corps n'est aucunement marqué par le travail. En une gravure et quatre photographies, le *Survey* passe par toutes les figures du sidérurgiste pour aboutir à ce véritable modèle idéal, « authentiquement » américain. Du jeune garçon venu d'Herzégovine croqué par Stella au sidérurgiste photographié par Hine, un jeune Slave en pleine santé est présenté comme une victime désignée, un travailleur du rail a survécu par miracle, un vieil Irlandais par entêtement. Comment lire le dernier maillon, en pleine santé apparente, de cette chaîne d'hommes blessés ou usés ? En quoi cette figure peut-elle être considérée comme un « projet » social ? Peut-on y lire autre chose que les représentations racistes d'un Progressisme essentiellement anglo-saxon ?

Relevons d'abord qu'en vis-à-vis de *Steel worker - A genuine American*, Eastman ne propose nulle exaltation de la supériorité de l'ouvrier né en Amérique. On trouve notamment sur cette page trois résumés, parmi tant d'autres au cours du volume, d'accidents survenus au cours des années 1906-1907. Ces récits sobres, précisant en 3 ou 4 lignes les circonstances précises de l'événement, concernent 3 hommes, dont les noms sont Andrew Jubreed, Gusatija Kosanovich et Walter V. B. Calhoun.^{note555} L'un est clairement « slave », les deux autres anglo-saxons : ces derniers ne sont donc pas plus capables que les autres d'échapper au danger.

Notons ensuite qu'il n'est pas expressément écrit que cet homme soit né aux Etats-Unis. Si tout porte à le croire, on peut toutefois prendre *genuine* comme une marque d'authenticité qui serait autre qu'étroitement nativiste. L'épreuve de cette image que possède la George Eastman House porte de la main de Hine la mention suivante :

« Steel worker, Homestead, Pa. Said he was a 'Genuine American', 1908 »^{note556}

La nationalité est ici une prise de position, en même temps qu'une prise de parole, relevée comme telle par Hine. Sous la reproduction utilisée par *Work-Accidents and the Law*, les guillemets ont disparu. L'affirmation de l'américanité est devenu un fait accompli. La parole, ici, vaut bien un certificat de naissance. La photographie est un enregistrement de cette identité revendiquée, qu'elle valide à la fois par l'image et par la légende.

Enfin, il semble que l'ouverture du chapitre par un croquis (plutôt qu'une photographie) représentant un immigrant encore « vert » (*a greener*) est une manière pour ce texte d'annoncer métaphoriquement la croissance progressive de ce jeune homme, affrontant l'accident et la mort, acquérant l'expérience nécessaire, et « renaissant » en quelque sorte, après ce parcours initiatique, en « ouvrier américain ». Dans la série, les trois premiers portraits photographiques montrent des hommes de plus en plus vieux. Le dernier, par contre, est dans la force de l'âge, comme régénéré. L'américanité se construit par l'expérience du travail en Amérique, comme en témoigne un an plus tard le portrait-frontispice de *The Steel Workers*, intitulé *The Twelve-Hour Day* : aucune notation ethnique ne vient commenter ce portrait pleine page, qui établit simultanément, en préambule de l'ouvrage de Fitch, l'emprise de la machine industrielle et de son organisation sur le corps ouvrier, et l'affirmation souriante de celui-ci dans des conditions aussi extrêmes (Figure 34). A la fois matrice et destructrice, l'usine est le lieu où se forge une nouvelle identité ouvrière et démocratique américaine.

3. Réformer les machines

Cette définition de l'homme par le travail ne doit pourtant pas laisser supposer que l'accident reprend ici sa place dans la mythologie industrielle. Les dangers de l'usine ne sont pas perçus par Eastman comme des épreuves d'initiation, exaltant la grandeur des hommes, mais bien comme des dysfonctionnements sociaux. Le texte qui fait face à *A genuine American* permet d'insérer ce portrait dans un projet de type technique et réglementaire qui est au coeur de *Work-Accidents and the Law*. Plus que le produit d'une terre ou d'un sang, plus qu'un survivant héroïque, l'ouvrier américain est un homme qui se construit dans un environnement professionnel sécurisé. Ces images sont l'un des moments où le *Survey* se définit



THE TWELVE-HOUR DAY

Photo by Hine

Figure 35 : The Twelve-hour Day (The Steel Workers, frontispice).

réellement comme un *blueprint* de l'américanité, définie non plus par la conquête, l'exploit et la survie mais par la prévention et la loi.

Steel worker - A genuine American intervient dans le texte au moment de l'analyse des raisons purement techniques de certains accidents. Après une série de cas où Eastman était prête à admettre une part de responsabilité plus ou moins grande des ouvriers eux-mêmes. Les morts de Jubreed, Kosanovich et Calhoun démontrent l'échec des employeurs à remplir « leur premier devoir », qui est selon Eastman de fournir un environnement de travail sûr (*to provide a safe place to work*). La question de la responsabilité est immédiatement liée à celle de la réglementation, qui se manifeste dans le milieu industriel par l'établissement de normes techniques. La description des trois accidents est introduite par le texte suivant, en vis-à-vis de l'image :

« The second group of failures in 'the employer's first duty' is of a very different nature [...]. Reasonable provisions for safety in the construction of a plant, or in the organization of the work, should be part of the employer's deliberate plan, and it is hard to find excuse for the lack of it. Under this heading comes a large number of fatalities. As has been stated, the law of Pennsylvania requires that 'all vats, pans, saws, planers, cogs, gearing, belting, shafting, set screws, grindstones, emery wheels and machinery of every description shall be properly guarded. »^{note557}

Cette énumération permet à Eastman de conclure que chacun des trois accidents qu'elle cite est le résultat direct d'une « violation de la loi de Pennsylvanie », avant d'enchaîner sur d'autres exemples, ceux de George Romonofsky, d'Anthony Gallagher, Franck Shellaby ou de Clifford Rea, victimes de l'insuffisance des espaces de dégagement autour des machines, de l'éclairage trop faible, de l'absence de signaux de mise en garde.

D'une certaine manière, Eastman tire les conclusions ultimes de l'accessorisation du corps ouvrier : si celui-ci n'est plus qu'un rouage de la technologie, son « dysfonctionnement » (mutilation ou décès) remet en cause la conception générale des techniques de production. Si la « pièce humaine » cède tous les jours, c'est que la machine est mal faite, et qu'il faut en revoir le fonctionnement. C'est ainsi que se multiplient, non seulement dans *Work-Accidents and the Law* mais aussi dans d'autres ouvrages du *Survey*, une iconographie technique massive, illustrant la réforme d'espaces de travail mal conçus et les systèmes de sécurité permettant de réduire le nombre ou la gravité des accidents. L'architecte et le technicien se rejoignent ici pour proposer des machines sûres, dans un environnement fonctionnel et sécurisé.

Dans le corps même du texte d'Eastman, neuf photographies montrent, sous une forme ou une autre, des systèmes de sécurité.^{note558} Mais on en trouve 20 supplémentaires dans un article de David S. Beyer (chargé de vérifier la sûreté des installations à l'American Steel and Wire Company), publié en annexe, et qui décrit les mesures de sécurité prises par la compagnie. Au total, sur les 56 photographies que contient l'ouvrage, un peu plus de 50% sont donc des images de machines ou de pièces de machines, sur lesquelles les ouvriers n'apparaissent que très rarement. Ces véritables planches techniques, *a priori* illisibles pour le grand public, sont souvent complétées par de courts textes où les risques potentiels que présentent ces machines sont décrits (Figure 36). Même absent de l'image, le corps ouvrier est donc au centre du discours, et l'accident est ramené au rang de problème purement technique. Les

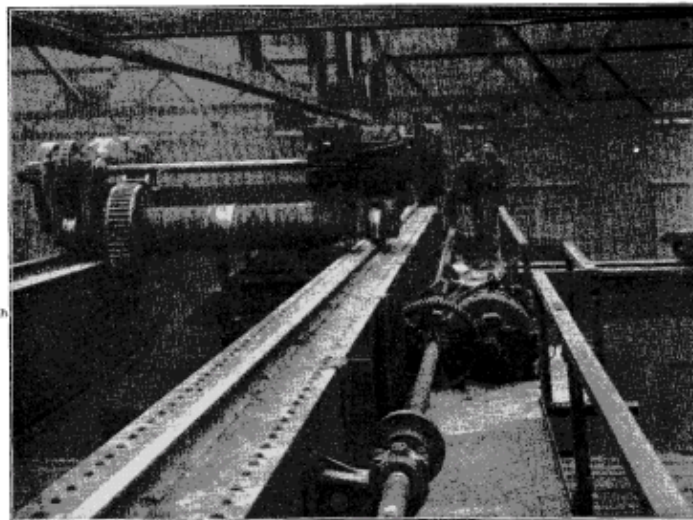


PLATE 7.—ELECTRIC TRAVELING CRANE BOUGHT ABOUT TEN YEARS AGO
This shows open gearing, overhung gears, exposed couplings, etc.; the foot-walk on which the men are standing was placed on the crane after it had been installed

Figure 36 : Electric Traveling Crane Bought About Ten Years Ago et Another Crane, Showing What can be Done in Protecting Gears(*Work Accidents and the Law*, p. 250).

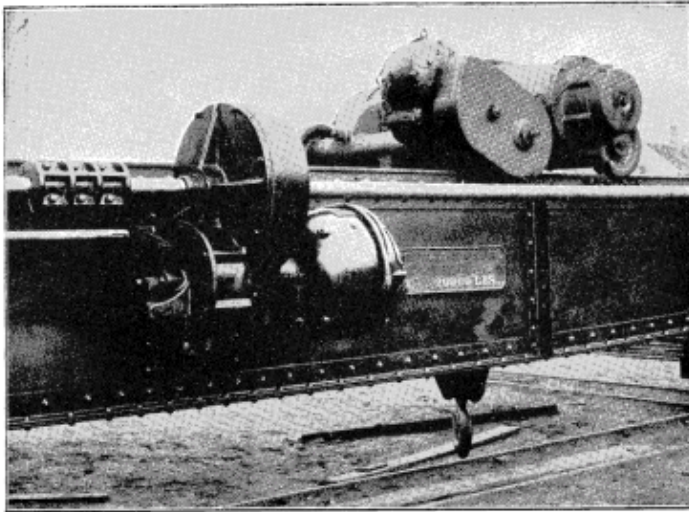


PLATE 8.—ANOTHER CRANE, SHOWING WHAT CAN BE DONE IN PROTECTING GEARS
It is practically impossible for anyone to be caught in the gearing of this crane, or for any of the parts to work loose and drop

machines apparaissent tour à tour mutilantes, ou au contraire compatibles avec la sécurité des hommes. Leurs capacités productives sont reléguées au second plan car l'objet de ces clichés n'est pas la prodigieuse efficacité de la technologie, mais au contraire la nécessité impérieuse de l'améliorer, de la réformer.

Ce dernier terme n'est pas trop fort, lorsqu'on lit chez Beyer que c'est aux machines d'apprendre à travailler avec les hommes, et non l'inverse. Si la fascination technologique reste un thème récurrent du discours, le texte introduit l'idée selon laquelle la machine peut faire des erreurs, qu'il faut tenter de prévenir en amont :

« Electric cranes have been called the 'giant laborers' of the mills [...] They are excellent servants, but sometimes they blunder, and a ladle of steel upset may mean disaster to a thousand men. There are gears and wheels which mangle ; and twenty, thirty, forty feet of space underneath the man who falls from a crane bridge. Some one has said that the education of a child should begin with its grandparents ; certainly the best time to safeguard a crane is before it is bought. »note559

La grue, « ouvrière géante », retrouve ici un statut subalterne. En outre, la comparaison entre l'éducation de l'enfant et la sécurisation de la machine, pour inattendue qu'elle soit, marque bien la volonté d'intervention et de prévention. Elle souligne aussi que c'est au niveau de la conception, et donc du plan, que réside la solution : le *blueprint* dessine une machine sûre, qui épargnera le corps de l'ouvrier.

Face à ce texte, une photographie illustre un système de sécurité constitué d'une pédale, qui doit être maintenue enfoncée par le pied de l'ouvrier pour permettre à la machine de fonctionner (Figure 37). Ce procédé rend un pouvoir de décision à l'homme, pourtant pris, sur l'image, dans l'entrelacs des outils et des courroies qui l'entourent. S'il n'a pas retrouvé, loin de là, le statut artisanal du

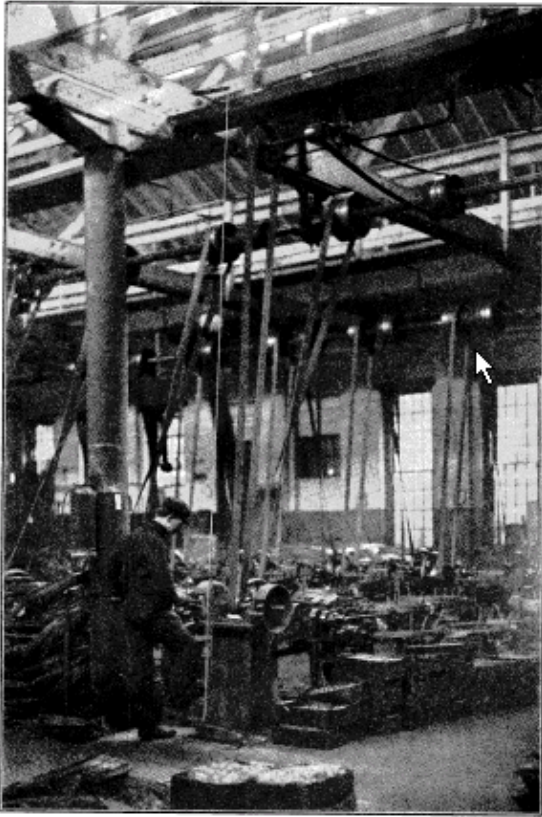


PLATE 11.—VIEW IN NAIL MILL SHOWING SAFETY HOODS OVER EMERY GRINDERS, WHICH ARE FLANGED OUT OF A SOLID PIECE OF STEEL PLATE

The foot treadle must be held down while the grinder is being used; as soon as the treadle is released a spring throws the overhead belt on to the "loose" pulley, stopping the grinder automatically. Walks for oilers will be noted in the trusses at the top of picture: in this case they are fenced in with boards, although pipes or structural railings are frequently used

Figure 37 : View in Nail Mill Showing Safety Hoods over Emery Grinders, which are Flanged out of a Solid Piece of Steel Plate(Work Accidents and the Law, p. 256).

sidérurgiste du 19^e siècle, l'ouvrier n'est plus, du moins, soumis au rythme de la machine, qu'il règle lui-même dans une certaine mesure.

Un an auparavant, Elizabeth Beardsley Butler s'était contentée d'une planche technique montrant deux types de machines à repasser, avec et sans système de protection.^{note560} Quatre ans plus tard, *Wage-Earning Pittsburgh* aura recours à plusieurs reprises à ce type d'illustration, avec une insistance nouvelle sur l'organisation et le matériel des équipes de secours minier,^{note561} mais aussi sur l'organisation générale de l'usine. Au-delà de l'attention accordée aux machines elles-mêmes, c'est l'idée défendue par Eastman d'un environnement sûr et sain qui est développée, avec des images telles que *Engineering for Light and Air* (Figure 38) ou *Fountain in Machine Shop*.^{note562} Quatre photographies de l'hôpital de la Carnegie Steel Company sont aussi présentées en annexe, dans un article signé du médecin-chef de l'établissement.^{note563}

Sur ces illustrations d'équipements modèles, l'art de l'ingénieur, celui de l'architecte et celui du médecin sont mis au service d'une usine conçue non seulement comme espace de production mais aussi comme espace de vie. Cette contribution permet à David S. Beyer de mettre en avant le rôle de l'expertise technique en même que le nouveau souci « humaniste » d'entreprises telles que U. S. Steel, qui avec quelques autres, dont la société Westinghouse, fournit bon nombre d'illustrations pour ces pages :



ENGINEERING FOR LIGHT AND AIR
Main aisle, machine shop. Westinghouse Electric and Manufacturing Company

Figure 38 : Engineering for Light and Air(Wage-Earning Pittsburgh, p. 225).

« From the first scattering efforts in this direction have grown more systematic methods, until accident prevention has developed such a variety of detail and such breadth of possibilities that it is fast becoming a technical branch of itself. What was originally a species of self-defense, has broadened out into more humanitarian lines, until at present it is being taken up on a scale that would not have been dreamed of in this country a few years ago. »note564

L'insistance visuelle sur la modification de la machine est une manière pour le *Survey* d'exalter le rôle de l'expert, qui dépasse ici sa fonction purement technique pour contribuer au bien-être de la communauté. Il n'est pas condamné à ne servir que la machine industrielle, et le texte illustre l'interaction entre technologie et bien-être social, qui reste une constante du *Survey*. Tous les espaces de travail photographiés et décrits dans cet article sont des environnements potentiellement dangereux qui ont été apprivoisés par la technique : en tant que tels, ils devraient être capables de préserver les corps américains chers à Fitch, et l'intégrité de la cellule familiale dont Eastman a montré les dysfonctionnements.

4. L'image de la loi

La multiplication des illustrations techniques doit finalement être comprise comme la figuration insistante de la loi et la réglementation. En modifiant la conception de la machine, la société reprend une forme de contrôle sur l'activité industrielle, elle reprend pied dans l'usine. La sidérurgie, de ce point de vue, n'est qu'un exemple parmi d'autres, et s'insère dans une problématique plus générale. Lorsque l'accident est chronique, il passe de la rubrique des faits divers au statut d'endémie. Il est le symptôme d'un dysfonctionnement de la cité industrielle, qu'il est du rôle du *Survey* de diagnostiquer, et du rôle des citoyens de prendre en charge :

« The principal classes of fatalities which result, strictly speaking, from the process of making steel have now been considered. But these, as seen by Table 8, are only 19 percent of the fatalities that occur in the mills where steel is made. Lurid newspaper accounts of such accidents as have so far been described determine the popular idea of steel mill accidents. They are not the everyday tragedies of the mills. If the accidents of the year chosen were typical, it can be asserted that nearly twice as many men are killed in the process of transporting materials and finished product from place to place in mill and yard as are killed

in the actual process of making steel. This distinction is purposely made. An outsider may wisely hesitate to make suggestion with regards to accidents connected with steel making, so much of which is a mystery to him. But the means of transportation used in the mills, - engines, cars, electric cranes, - there is no mystery about these. It does not take a steel expert to 'see how they work.' We may then take up these commonest fatalities of the steel mills from the point of view of prevention. »note565

On voit bien, à la lumière de ce texte, que le travail d'Eastman est une démystification du monstre industriel et de ses mystères. Le recours à la statistique permet de ramener la légendaire exception sidérurgique à la banalité de l'activité industrielle dans son ensemble. Les nouvelles machines tuent, qu'elles soient simples ou complexes, cachées au coeur des hauts-fourneaux ou sous la forme depuis longtemps familière d'un wagon de transport. Eastman en vient même à court-circuiter le recours presque systématique au jugement du spécialiste.note566 La foi inébranlable en l'expert, souvent critiquée chez les Progressistes, est ici évacuée en une phrase : la banalité même du spectacle industriel, familier à tous les Américains, légitime l'intervention de ceux-ci. L'un des rôles du *Survey* est de rendre compte de l'ordinaire sidérurgique, et non de célébrer ses exploits. Si la photographie permet d'une certaine manière la prise de contrôle du monde, c'est par la banalisation de celui-ci. On en revient à l'idée « d'expérience commune » chère à Kellogg. Celle-ci implique à la fois la connaissance collective, mais aussi la trivialisation des faits industriels, qui rend possible leur manipulation.

On note le glissement qui s'est effectué entre le début et la fin de l'extrait ci-dessus. La forme passive, impersonnelle, connotant le discours scientifique et la « neutralité » de la figuration photographique, laisse place à la première personne du pluriel, qui englobe le lecteur dans l'examen des moyens de prévention. L'exposé des faits ordinaires, réalité quotidienne de la cité industrielle, appelle l'implication du lecteur-citoyen. Les annexes de *Work-Accidents and the Law* contiennent entre autres des extraits des conclusions de la première commission de l'Etat de New York sur la responsabilité civile des employeurs,note567 et une loi de l'Etat du Montana définissant les modalités de l'assurance pour les accidents du travail.note568 *Women and the Trades* propose à ses lecteurs les principaux aspects de la législation de Pennsylvanie sur les horaires de travail.note569 *Wage-Earning Pittsburgh* publie deux textes législatifs, l'un créant un Secrétariat du travail et de l'industrie,note570 l'autre traitant des maladies professionnelles.note571 *The Pittsburgh District*, enfin, expose en 14 pages les lois fiscales de Pittsburgh et de sa région.note572

Cet arsenal législatif est intimement lié à l'iconographie technique du *Survey*, qu'il vient compléter, pour lui faire changer de statut et de fonction. David S. Beyer, dans son article sur U. S. Steel, confirme ce que les légendes de certaines images suggèrent déjà : les clichés proposés sont produits par les entreprises elles-mêmes, dont les ingénieurs tentent d'améliorer la sécurité des installations. Ce sont bien des *blueprints* à usage interne, qui servent aux travaux du « Comité central de sécurité » (*Central Committee of Safety*) d'U. S. Steel, et à leur diffusion au sein des 143 usines du conglomérat :

« Meetings of the committee are held about once a month, when arrangements for inspection are made, and reports considered. Drawings, photographs, rules, specifications, etc., are submitted for consideration, and such as seem desirable are sent out to all the companies. »note573

On voit ici que le schéma, la photographie et la réglementation sont les trois facettes du processus par lequel les normes de sécurité sont intégrées peu à peu à la machine industrielle. Néanmoins, le changement du contexte de publication de ces photographies est crucial, et ne témoigne pas seulement de la foi placée par les Progressistes en la toute-puissance de la technique. Images conçues pour un usage interne, ces photographies sont apportées par le *Survey* dans le cercle du débat public. Outils d'auto-régulation au sein de l'entreprise, elles contribuent désormais au débat politique. Par le biais de la réglementation, la société peut reprendre pied dans l'usine, et ainsi préserver la santé physique et morale des ouvriers et de leurs familles, assurant de la

sorte sa propre survie en tant que corps social indépendant. Ces planches techniques, *blueprints* de l'ingénieur industriel, deviennent ici un instrument du contrôle exercé par le corps social sur la machine industrielle. C'est ainsi que Pittsburgh pourra veiller sur les siens, répondant de la sorte à une demande croissante des populations ouvrières elles-mêmes, qui cherchent à compenser la faiblesses des organisations syndicales par le recours à la législation.^{note574}

CONCLUSION

En même temps qu'il donne une voix à l'ouvrier américain, John Fitch lui rend un corps, avec le concours de Lewis Hine. Révélant les mutilations de ce corps américain, né du travail, Crystal Eastman suggère que sa dislocation nécessite l'intervention publique, et donc la loi. Pour Paul Kellogg, commentant *Work-Accidents and the Law*, la solution technique, au sens restreint du terme, ne peut parvenir à des résultats tangibles et durables qu'à la condition que la communauté, dans son ensemble, prenne en charge la réglementation du travail :

« An equally momentous change manifests itself in the attitude being taken by engineers, superintendants and mechanics toward the prevention of accidents. The fact that the cases studied by Miss Eastman fell in a period before recent developments in this direction makes them more truly a reflection of the unregulated industrial practice with which the American public has to deal. »^{note575}

La faiblesse de la réglementation est donc au coeur du débat. L'ouvrage de Crystal Eastman se présente comme un « exposé des faits » dont l'objectif ultime est de produire une législation adéquate, un « système américain », pour reprendre l'expression de Kellogg :

« Laggard as the American states have thus been in what Mr. William Hard has called the 'law of the killed and injured,' it is ours to profit from the experience of the countries which have from five to fifteen years' headway in this field. An American system should, none the less, be grounded firmly in American conditions. »^{note576}

En deux paragraphes, le triptyque central du *Survey* est posé : la communauté nationale (*the American public*), par une prise en compte raisonnée de l'environnement social (*American conditions*), doit définir un modèle américain (*an American system*), fondé sur la norme (scientifiquement calculée) et la loi.

Le *Survey* prétend à la fois alerter l'opinion publique et intervenir en son nom, pour tenter de redéfinir la relation entre l'homme et la machine, et de (re)constituer un modèle ouvrier américain qui ne se définisse pas tant par son origine ethnique que par sa capacité à s'imposer dans un environnement professionnel relativement sûr, où il sera payé décemment. Au coeur de la nouvelle réalité industrielle, la préservation du Rêve Américain passe en effet par la garantie de conditions matérielles minimales, d'ailleurs assurées par certaines usines de Pittsburgh en 1907. Commentant les salaires en cours dans la plupart des mines de la région, Margaret Byington remarque :

« In other words, such a level, reached by one of the great industries of the region, would seem to afford a foothold of physical sufficiency upon which a newcomer can begin the American struggle without great hazards to his family or to the community in which he casts his fortunes. »^{note577}

L'aventure américaine reste une lutte, mais celle-ci suppose un certain degré « d'autonomie physique », dont les ouvrages de Crystal Eastman et John Fitch démontrent abondamment qu'elle est illusoire à Pittsburgh. Il s'agit donc non seulement d'influer sur la politique des salaires de l'industrie (ce que les syndicats ne sont plus en état de faire), mais aussi de limiter les heures de travail et de sécuriser l'espace de l'usine. Cet effort pour garantir les conditions matérielles du succès individuel de chaque ouvrier, immigrant ou non, entre dans

le cadre de ce que Byington nomme « l'idéalisme pratique américain » :

« It is within the bounds of practical American idealism to hold that such a livelihood should, within a reasonably short period of years, be reached and maintained by an industrious man. »note578



Figure 39 : Type of Steel Worker : Pennsylvanian(Homestead, p. 180).

Ce *should* marque autant la probabilité que la nécessité morale. Il ne s'agit pas de garantir la fortune à chacun, mais bien de rétablir les conditions du succès. En d'autres termes, le *Survey* s'attache - du moins dans ses premiers volumes - à définir des normes sociales américaines. Comme l'écrit encore Byington :

« [...] we are talking of standards of life and labor for an American industry [...] »note579

L'enjeu du *Survey* est donc bien de produire un *blueprint* de l'américanité dans la nouvelle société industrielle, un projet d'environnement professionnel et social dans lequel des salariés peuvent devenir - ou demeurer - authentiquement américains. Devant la crainte plusieurs fois exprimée d'un soulèvement ouvrier contre la tyrannie industrielle (les souvenirs de 1877 et 1892 restent vivaces), cette définition des conditions matérielles de l'américanité cherche à recréer une forme de cohérence sociale que les Progressistes pensent menacée.

Face à cette évocation par Byington des *standards* américains se trouve l'ultime photographie de *Homestead*.note580 Ce portrait lumineux intitulé *Type of Steel Worker : Pennsylvanian* (Figure 39) isole le plus grand des trois hommes qui posaient, appuyés les uns contre les autres, dans la première photographie du texte de Fitch, *A Group of Skilled Men - Americans* (Figure 27). Une fois de plus, comme dans *The Steel Workers* (Figure 34) et quatre ans avant un cliché intitulé *Young Steel Worker*, dans *Wage-Earning Pittsburgh* (Voir Figure 64, chapitre 8), le portrait d'un « modèle » américain clôt un texte ou une série de photographies,

et s'impose comme l'image républicaine de l'ouvrier-citoyen idéal, sauvé des griffes de la machine par l'intervention de la loi. La valeur « humaniste » de ces portraits signés Hine, trop souvent analysés en dehors de leur contexte de publication, apparaît donc en réalité très secondaire. Ces clichés sont incontestablement des *blueprints* d'une nouvelle génération de citoyens américains, mêlant le sang neuf de l'immigration d'Europe orientale au modèle un peu anachronique de l'ouvrier-artisan. Leur dimension typologique (aucun des hommes photographiés n'étant désigné par son nom) leur confère une certaine valeur normative. Pourtant, ces *standards* photographiques sont moins conçus comme des modèles contraignants que comme les produits historiques de conditions sociales, politiques et économiques spécifiques. Le corps ouvrier est ici l'enjeu d'un projet de société, et certaines des images analysées plus haut suggèrent sa capacité de résistance à certaines des contraintes qui s'exercent sur lui. La réforme de l'environnement urbain, de l'organisation industrielle et des institutions politiques est donc envisagée par le *Survey* comme déterminante dans l'évolution d'un nouveau corps civique américain, fondé sur la participation d'hommes venus de tous horizons et transformés en « Pennsylvaniens ». Cette hypothèse d'une construction de la citoyenneté américaine par la maîtrise de l'environnement urbain semble confirmée par les nombreuses images de l'enfance rencontrées dans le *Survey*.

CHAPITRE SEPT : L'ENFANCE D'UNE VILLE

Le thème de l'accident industriel est parallèle à ceux de la contamination et de la maladie, qui conduisent à lire Pittsburgh à la fois comme un corps social affaibli et comme un environnement nocif. Le diagnostic, appliqué strictement à l'espace urbain et non seulement à l'usine, met en évidence une série de pathologies urbaines ; au sens strict, avec des maladies telles que la typhoïde, mais aussi au sens figuré. La cité est en effet un milieu pathogène, qui décime sa propre population, signant par cette hécatombe sa propre perte. L'affaiblissement physique et psychologique des citoyens est à la fois le symptôme d'une ville en déliquescence et une hypothèque sur l'avenir de la cité, selon un modèle exactement parallèle à celui qui fait de l'accident industriel le signe de l'inefficacité économique et sociale de l'usine.

Une problématique de type hygiéniste, qui remonte pour les Etats-Unis au milieu du 19^e siècle,^{note581} est ainsi reprise et amplifiée par le *Survey*, où se mêlent deux thèmes : d'une part celui de la contamination de l'espace urbain par la maladie, et d'autre part celui de l'inadéquation de la ville à ses fonctions sociales essentielles. Ces deux motifs donnent lieu à des représentations photographiques mettant en évidence la promiscuité et les déchets de toute nature. Sur ces images, Pittsburgh est présentée comme la décharge de l'industrie, dont elle recueille les hommes malades, les eaux usées, ou l'air pollué.

Ces photographies fonctionnent de pair avec une abondante iconographie de l'enfance, mode de figuration privilégié de l'échec de la cité en tant que corps social. Pour y faire face, les auteurs du *Survey* proposent une série d'institutions spécifiques censées encadrer l'enfance de Pittsburgh et préserver l'avenir de la démocratie.

I. Pathologies de l'espace urbain

A. La pollution de l'air et de l'eau : une impasse iconographique

L'industrie, qui fait la prospérité de Pittsburgh, est aussi la cause de son malheur. Le *Survey* souligne à quel point les conséquences de l'activité sidérurgique sont désastreuses pour l'environnement, ou plus concrètement pour la santé des habitants de la ville. Si U. S. Steel se porte comme un charme, les citoyens de Pittsburgh beaucoup moins :

« For the Pittsburgh fog is not the fog that a coast town knows ; it is moisture permeated with coal dust and grime, perilous to the eyes and throat of the pedestrian, and of a fatal, penetrating quality wherever open door or window gives it a chance to enter. »^{note582}

John localise l'origine de ce brouillard industriel, constitué en réalité de poussière de charbon, en visitant les usines sidérurgiques :

« As time went on, however, and I repeatedly visited the mills, certain facts began to thrust themselves upon my attention.

I discovered that there is always a fine dust in the air of a steel mill. It was not very noticeable at first, but after being in a mill or around the furnaces for a time, I always found my coat covered with minute, shining grains. A visitor experiences no ill effect after a few hours in a mill, but the steel workers notice it and they declare that it gives rise to throat trouble. »note583

La fumée des usines, élément essentiel des visions spectaculaires du sublime industriel, se manifeste ici sous la forme d'une poussière insidieuse et nocive. Le *Survey* s'inscrit en faux contre le fameux dicton local, « *The more smoke, the better times* », selon lequel la fumée est avant tout l'indice de la prospérité.note584 Pourtant, comme le démontre les quelques panoramas présents dans le *Survey*, l'iconographie progressiste peine à inverser la valeur emblématique des cheminées d'usine et de leurs rejets.

La difficulté est identique lorsque Kellogg et son équipe abordent le thème de la pollution des rivières. L'eau, comme l'air, est rendue impropre à la consommation par l'industrie. Elle porte la maladie et la mort au lieu de contribuer à la vie. Margaret Byington dénonçait déjà cette aberration en 1909 dans *Homestead*, reprenant à son compte l'expression ironique d'un habitant de la ville pour qui « nul microbe respectable » n'aurait envie de vivre dans la Monongahela.note585 Quatre ans plus tard, Frank E. Wing consacre plus de vingt pages du volume *The Pittsburgh District* à l'histoire de la typhoïde à Pittsburgh pendant les trente-cinq années précédentes. Son analyse met en évidence, entre autres, l'influence dévastatrice de la pollution industrielle :

« The Allegheny and the Monongahela Rivers are turbid at all times, and in the spring or after a rain are so muddy that a bright platinum wire can not be seen more than a quarter of an inch below the surface. The rivers commonly carry in solution the soluble chemical products of the mills along their shores, - organic and inorganic ; acid and alkali, oils, fats, and other carbon compounds ; and in addition, investigators of the river contents have gathered up dead animals, flesh disintegrated and putrescent, as well as the off-scouring of iron and steel-mills, tanneries, slaughter houses, and similar industries [...]

These conditions have existed since Pittsburgh came into prominence as an industrial center. »note586

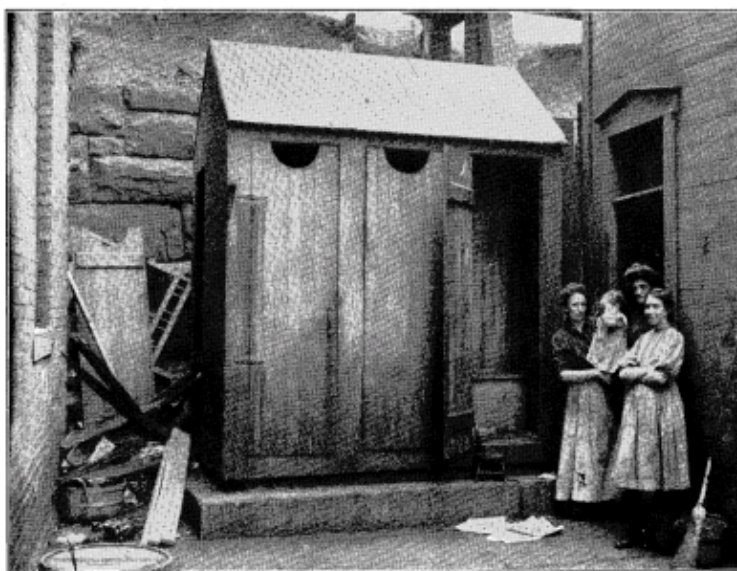
Ce texte participe, au même titre que ceux de Butler, Fitch ou Byington, à la remise en cause des conventions du panorama industriel traditionnel. La rivière, symbole de la nature domptée et de la vitalité des échanges commerciaux, n'est plus ici qu'un dépotoir nauséabond et vicié. Elle est littéralement dénaturée, ce qui remet en cause la rassurante fiction du paysage urbain conventionnel. Dans *Wage-Earning Pittsburgh*, Peter Roberts affirme que les nouveaux immigrants, issus de régions rurales, refusent de comprendre que l'eau des rivières peut être dangereuse. Ils vont la boire directement et tombent malades.note587 Ainsi se révèle l'aberration de l'espace urbain, espace de mort et non de vie. La ville n'est plus simplement le monde de la nature domptée, mais plutôt l'anti-nature.

Visuellement, ce thème n'est pourtant guère exploité par le *Survey*, qui se contente dans l'article de Wing de deux photographies prises à l'intérieur de la station d'épuration, de plans, de tableaux, et d'un alignement de petites silhouettes noires représentant symboliquement les victimes de la typhoïde, défilant en une parade lugubre. La pollution fluviale, pas plus que celle de l'air, ne font l'objet d'une représentation photographique propre, alors que les textes et les statistiques démontrent, à plus d'une reprise, leur caractère nocif pour la ville et sa population. L'iconographie du *Survey* semble buter sur l'obstacle que représente la place prédominante, dans les représentations conventionnelles de Pittsburgh, de ces indices de la puissance industrielle et urbaine.note588 Si l'inquiétude sanitaire que ces phénomènes inspirent est bien réelle, leur statut

iconographique n'est aucunement remis en cause, même dans le *Survey*, qui n'aborde ce thème que par des moyens détournés.

B. Omniprésence des déchets

Kellogg et son équipe fondent l'essentiel de leur diagnostic sanitaire et social sur des variations et des extensions de modèles visuels déjà évoqués. De nombreuses photographies présentent des espaces exigus, manquant d'air et de lumière, et où les déchets de toute sorte contaminent ce qui devrait être, théoriquement, des espaces de vie ou de travail. A l'occasion, ce relevé sanitaire fait la part belle à des détails que l'on pourrait qualifier de techniques, comme ce gros plan d'un conduit d'évacuation d'eau en piètre état.^{note589} Ce type d'image est rare, mais il est très représentatif d'une volonté de mettre le lecteur face aux réalités les moins reluisantes de l'espace urbain : on recense ainsi une dizaine d'images dont le sujet principal est l'évacuation - ou plutôt la stagnation - des eaux usées.^{note590} Leur fonctionnement étant presque



STEWART'S ROW
Showing proximity of privy vaults to kitchen

Figure 40 : Stewart's Row. Showing proximity of privy vaults to kitchen(The Pittsburgh District, p. 96).

immuable, on se contentera de commenter deux d'entre elles, parmi les plus riches dans leur composition et leur fonctionnement.

Publiée dans *The Pittsburgh District*, l'image intitulée *Stewart's Row* (Figure 40) est un exemple représentatif de cette iconographie présentant le problème sanitaire comme une aberration de l'espace social. Dans une petite cour qui semble fermée, trois femmes et un enfant posent ensemble à côté d'une cabane en bois, qui sert de latrines. Dans cet espace clos, seules deux ouvertures, d'ailleurs très modestes, sont visibles : une fenêtre, à laquelle l'une des femmes se penche, et juste à côté la porte des toilettes la plus proche des personnages. La légende se contente de réitérer ce que cette véritable mise-en-scène pointe déjà de manière explicite, « la proximité des lieux d'aisance et de la cuisine ».

Le texte qui fait face à cette image explique comment la promiscuité, la saleté, l'insuffisance des arrivées et des évacuations d'eau transforment ce genre de cours fermées, et non pavées, en bouillon de culture pour les maladies de toutes sortes. Le va-et-vient incessant des seaux, portés à bout de bras par des femmes harassées, propage les microbes et les germes d'un appartement à l'autre, de la fontaine unique du milieu de la cour aux bâtiments avoisinants, de la cuisine aux toilettes et vice-versa. Une fois encore, l'eau est le vecteur de la

maladie au lieu d'être celui de la vie : cette fois-ci pourtant, en se limitant à l'espace restreint d'une arrière-cour d'immeuble, le *Survey* parvient à suggérer visuellement les conséquences sanitaires du problème. Dans cet environnement insalubre, la seule forme de vie qui ne s'épanouit guère est l'être humain, et la question qui se pose est celle de la responsabilité sociale :

« What was everybody's business was nobody's business. There was no placing of responsibility for the proper care of sink or toilet [...] It is no wonder that [the tenants] are stooped and broken in health - that there is a constant knocking at the hospital doors, that they tell you were it not for their children they would sooner be dead than living. The conditions under which they must live means constant hardship, sickness, and bitter struggle. »note591

Comme il le fait presque systématiquement, le *Survey* ne tarde guère à relier la figuration des insuffisances sanitaires de Pittsburgh aux dysfonctionnements de la communauté en tant qu'entité politique. Cette « affaire de tout le monde » qui n'est finalement « l'affaire de personne » témoigne, dans l'espace réduit de ces arrière-cours insalubres, d'une négligence civique et administrative généralisée à Pittsburgh.

Visuellement, on ne peut manquer de remarquer l'équivalence de fait entre les trois femmes de la partie droite de l'image et les divers déchets rassemblés à gauche. La photographie joue sur la métaphore du débris humain, produit d'un environnement social inadéquat. L'irresponsabilité civique, traduite par le laisser-aller sanitaire, brise les hommes et les femmes des quartiers pauvres, leur inspirant des idées de suicide : le raccourci saisissant emprunté par le *Survey*, à la fois par le texte et par l'image, est une condamnation sans appel du fonctionnement de la ville en tant qu'entité sociale. Comme l'écrit Abraham Oseroff dans un article de *Wage-Earning Pittsburgh*, largement illustré de photographies d'égouts et de dépôts d'ordures :

« The privy-vault nuisance in this section is pernicious in the highest degree [...] Wherever one turns the foul odors pervade the atmosphere like the very essence of civic neglect. »note592

La question sanitaire, qui est l'un des thèmes constants de l'iconographie du *Survey*, est plus qu'une métaphore. L'insalubrité est la trace, l'indice matériel de la « négligence civique ».

Un second exemple de cette omniprésence visuelle du déchet et de la contamination se trouve dans *Wage-Earning Pittsburgh*, sous le titre *Hazel Alley, McKeesport - Vaults and living room in close proximity*.note593 Dans une cour un peu plus grande que celle de *Stewart's Row*, une dizaine de personnages posent côte-à-côte, et dessinent par leur alignement le rapport de proximité mis en exergue par la légende entre les latrines et cette « pièce de vie » qu'est littéralement le salon. Sans la visualisation de cette chaîne humaine, connotant aussi bien la promiscuité que la contagion, le danger sanitaire ne serait sans doute guère frappant sur cette image. On peut estimer en effet d'après la photographie qu'une petite dizaine de mètres séparent les latrines des autres bâtiments. En faisant poser les habitants de telle sorte qu'ils relient les deux éléments, le photographe suggère que cette distance est en réalité infestée de germes transmis d'un corps à l'autre, d'un membre de la communauté à son voisin. Une mise en image presque identique donne tout son sens à un cliché signé Hine, dans *Homestead*, et intitulée *Slavic Court - Showing Typical Toilet and Water Supply, also a few of the Boarders in these houses*.note594



ALLEY DWELLINGS
The cellars used for living purposes: Mulberry Alley from the corner of 13th Street

Figure 41 : Alley Dwellings : The cellars used for living purposes : Mulberry Alley from the corner of the 13th street(The Pittsburgh District, p. 97).

II. L'enfance en péril

Les thèmes de la pollution de l'eau et de la contagion de l'espace social par les déchets trouvent néanmoins leurs représentations les plus fréquentes dans une série d'images où les aberrations de l'espace urbain sont associées à l'enfance. Cet ensemble de photographies, disséminées dans les divers volumes, jouent à la fois sur le thème de l'innocence menacée et sur celui d'un avenir social en péril. Victimes pathétiques de l'irresponsabilité civique, les enfants sont aussi des citoyens en puissance. Mêlant une dose non négligeable de sentimentalisme aux figures de l'environnementalisme, les photographies d'enfants du *Survey* constituent un motif essentiel de l'iconographie des pathologies urbaines.

A. L'Amérique en question

On peut repartir de *Stewart's Row* (Figure 40), où la présence d'un nouveau-né dans les bras de l'une des trois femmes est déjà une variation de ce thème visuel récurrent, que l'on retrouve sous une forme plus développée dès l'illustration qui suit, intitulée *Alley Dwellings* (Figure 41). Un jeune garçon se tient face à l'appareil, au milieu d'une ruelle rectiligne et étroite, entre deux rangées sombres de maisons basses. A ses pieds, au milieu de la rue, s'écoule le mince filet d'un caniveau. L'eau et l'enfance sont associés pour suggérer par opposition les aberrations du milieu urbain, sa propension à propager la mort au lieu de servir la vie, dans un milieu où, comme l'indique la légende, les caves servent de logement. En vis-à-vis, le texte d'Emily Wayland Dinwiddie est un résumé exhaustif des théories de l'environnementalisme. Affaiblis par leurs conditions de vie, les enfants de ces quartiers deviendront des hommes et des femmes dont l'état physique et moral est sujet à caution :

« [...] look at the worn, tired bodies and faces of the mothers, at the little children huddled about the stove ; go out on the street and scan closely the faces of the boys and girls who are growing into manhood and womanhood, and see what kind of men and women these environments are producing. »note595

Sur la photographie que ce texte commente, l'enfant paraît abandonné au coeur d'un environnement urbain peu engageant. Les variations sur ce motif visuel sont nombreuses : un ou plusieurs enfants regardent le lecteur, tandis qu'autour d'eux l'espace social exhibe ses insuffisances, ne serait-ce que par l'absence criante d'un adulte susceptible de surveiller, protéger ou éduquer ces enfants, laissés à eux-mêmes dans les rues. On pense notamment à *The town pump*, dans *The Pittsburgh District*,^{note596} où deux petites filles posent autour d'une pompe à eau plus grosse qu'elles, au milieu d'une cour noire, tandis qu'une voie ferrée traverse le bas de l'image et que des échafaudages et des canalisations strient le coin supérieur gauche du cadre. Les deux enfants apparaissent comme deux créatures blanches, quasi-angéliques, les pieds dans l'eau des flaques (comme souvent associée au thème de la contamination). Ces icônes de pureté sont prisonnières d'un cadre lugubre, marqué des signes de la modernité industrielle.

Une vision similaire de petite fille en blanc apparaît au premier plan d'une image intitulée *Keil's Row - Plum Alley*, dans le même volume, sur une autre photographie à dominante sombre.^{note597} Dans *An Unpaved Alley*,^{note598} trois jeunes filles posent, alignées, entre les traces visibles, sur le sol en terre de la rue, du passage d'un chariot. Ces empreintes les enferment aussi sûrement que les deux rangées de maisons en bois qui dessinent une perspective bouchée par une colline et quelques cheminées. Citons encore d'autres groupes d'enfants, plus nombreux : des petits Italiens, rassemblés avec quelques adultes et un chien autour d'une rigole d'égout (*Basin Alley*);^{note599} une vingtaine d'enfants alignés de part et d'autre d'un tas de débris dans une petite cour (*Willow Alley, Braddock. Rubbish in rear yard where children play. Two hydrants and two vaults for 30 apartments*),^{note600} et surtout le cliché qui suit immédiatement celui-ci, une image si remarquable que le *Survey* l'utilise deux fois.

Dans *Wage-Earning Pittsburgh*, cette photographie recadrée s'intitule *Miller Street, Duquesne - Open drain at side of street*.^{note601} Quatre ans auparavant, dans *The Steel Workers*, le cadrage original était semble-t-il respecté, et le cliché avait pour légende *Unpaved Street in Foreign Quarter of a Mill Town* (Figure 42). Dans *Wage-Earning Pittsburgh*, la photographie prend place au sein d'une série de 8 illustrations montrant des arrière-cours insalubres, suivies de maisons-modèles présentées comme solutions possibles aux problèmes sanitaires de la ville. Le resserrement du cadre place les neuf enfants qui figurent sur cette photographie entre une maison et un égout à ciel ouvert. Ils se tiennent sur un trottoir en planches, passerelle jetée entre la rue (parcourue par les eaux usées) et les bâtiments (dont les autres photographies de la série suggèrent le délabrement).

Dans cette mise en page, le rapprochement symbolique entre l'égout et les enfants se contente de redoubler l'effet des autres clichés de la série, et de réitérer le thème récurrent de l'insalubrité galopante et de l'innocence à préserver. Mais la présentation de l'image dans *The Steel Workers*, quatre ans auparavant, est peut-être plus instructive. La photographie est en effet placée dans un chapitre intitulé



A MILL TOWN SALOON—THE SOCIAL CENTER

Photo by Wire

Figure 42 : A Mill Town Saloon - The Social Center et Unpaved Street in Foreign Quarter of Mill Town(The Steel Workers, pp. 226-227).



UNPAVED STREET IN FOREIGN QUARTER OF MILL TOWN

Citizenship in the Mill Town, où la seule autre photographie, qui la précède immédiatement, représente un groupe d'hommes devant un saloon, et s'intitule : *A Mill Town Saloon- The Social Center. Miller Street* (Figure 42).

Comme l'indique à la fois cette dernière légende et le titre du chapitre, l'ensemble explore la question de la citoyenneté et des rapports sociaux au sein de la communauté. Dans cette problématique, les deux groupes de citoyens (adultes et enfants) posent dans des espaces sociaux paradoxaux, voire aberrants. Les hommes sont réunis devant le saloon, dont Fitch se résout à admettre qu'il est l'un des rares espaces où l'esprit communautaire des quartiers ouvriers trouve à s'exprimer, contrairement au foyer, trop exigü, ou à la bibliothèque et à l'église, institutions culturelles officielles dont il souligne la faillite :

« But this does not mean that the workingmen in the mill towns have no opportunity whatever for pleasure or society. [...] but whether young or old, men cannot thus easily be deprived of the social instinct. It is essential that they should meet together somehow and somewhere in fellowship and in relaxation from their work. The saloon and the lodge remain as the social centers for the steel workers. »note602

Le trottoir en bois, comme un radeau de fortune, est aussi à sa manière un « espace social » pour les enfants de *Unpaved Street*. Du moins est-ce la conclusion qu'il convient de tirer de l'absence, dans le texte de Fitch, de toute référence à cette photographie, dont le seul commentaire direct est donc contenu dans le cliché qui la précède, et qui lui fait écho. Ces enfants livrés à eux-mêmes ne peuvent ni rester chez eux, ni franchir la frontière insalubre constituée par l'égout. Leur seul espace de jeu potentiel est une rue vide, comme pour mieux souligner le désert civique qui leur sert d'environnement quotidien. La société est étonnamment absente de cette photographie qui semble avoir été prise dans une ville fantôme, un décor inanimé, dont les bâtiments inhabités seraient les leurres d'une fiction municipale, d'une ville de façades. Le fait même que la rue soit désignée comme « non pavée » est clairement le signe de cet effacement : non seulement cette ville n'est pas encore réellement construite, mais son avenir lui-même est hypothéqué (« *unpaved* » fait ici penser à l'expression « *to pave the way for* » : ces enfants, laissés sur le bord du chemin, seront contraints de tracer leur propre route).

L'association des clichés suggère ainsi que les enfants de Pittsburgh sont privés de tout « centre social », fut-il aussi imparfait que le débit de boissons où se rassemblent les ouvriers slaves. Ainsi, le symptôme que constitue l'égout à ciel ouvert, qui deviendra le sujet central de la même photographie, recadrée, dans

Wage-Earning Pittsburgh, s'insère ici dans un discours plus complexe sur la vacuité sociale et civique de Homestead, ville où « l'instinct social » dont parle Fitch ne trouve aucun cadre institutionnel approprié. Posant sagement le long d'un caniveau et d'une rue en terre, les enfants de Pittsburgh se préparent déjà au sort que leur réservera la cité lorsqu'il seront à leur tour citoyens.

On voit à travers ce double exemple que l'association visuelle de l'enfance et du déchet peut jouer sur plusieurs registres, qu'elle fonctionne de manière plus ou moins complexe, mais qu'elle décline toujours les mêmes thèmes : la figuration du risque sanitaire (promiscuité, contagion, contamination...) se double presque systématiquement d'une remise en cause des insuffisances de la ville en tant qu'espace social, lieu de vie et d'épanouissement de la communauté, ou entité politique cohérente. Cette critique passe communément par la suggestion que les futures générations de citoyens de Pittsburgh sont mises en danger.

Sans doute cette problématique n'est-elle nulle part mieux figurée que dans les photographies de *Homestead*, où les images de l'enfance sont clairement associées aux valeurs essentielles d'une identité américaine en péril. Une première



THE BROOK IN MUNHALL HOLLOW
Now to all intents an open drain. Its toleration is a crime against health and childhood

Figure 43 : The Brook in Munhall Hollow. Now to all intents an open drain. Its toleration is a crime against health and childhood(Homestead, p. 121).

image, *The Brook in Munhall Hollow* (Figure 43) présente un groupe d'enfants posant joyeusement, les pieds dans un filet d'eau qui semble serpenter entre les maisons d'un quartier ouvrier. Symboliquement, le pont clairement visible au second plan fait écho à ceux qui enjambent l'Allegheny et la Monongahela. Ces enfants rieurs, rassemblés autour de ce que la légende ose encore appeler un ruisseau, évoquent aussi bien le cliché un peu vague de l'Amérique pastorale que la débrouillardise des personnages de Mark Twain.

Comme souvent, c'est dans le sous-titre de la légende que le *Survey* met les choses au point. Le ruisseau est aujourd'hui un caniveau à ciel ouvert. Sa nocivité en fait un danger permanent pour les enfants, qui s'y baignent aussi innocemment que les paysans slaves décrits par Roberts boivent l'eau de la Monongahela. L'incapacité de la ville à purifier ce ruisseau ou à en protéger les populations est, selon la légende, « un crime contre la santé et l'enfance ». L'association de ces deux termes, *health* et *childhood* est délibérée. L'enfance est à la fois un symbole de pureté et l'image concrète de la communauté humaine en devenir. En empoisonnant ses enfants, la ville se condamne elle-même en tant qu'entité civique et politique.

Mais au-delà du cliché de l'enfance comme incarnation de l'avenir se dessine explicitement la question de la démocratie, intimement liée à celle de la définition du territoire américain, comme en témoigne avec une certaine emphase la coupure de presse choisie par Byington pour figurer en vis-à-vis de l'image :

« BOYS CLAIM THEIR RIGHTS ARE BEING INTERFERED WITH

The boys of Homestead are sore at the burgess and members of the police force, who they accuse of interfering with their rights as free born Young Americans [...] The boys of Homestead want to know why they cannot play basketball on the street, and they want to know what they can do. »note603

S'il n'est pas un commentaire direct de l'illustration, cet extrait permet à Byington de retrouver l'un des thèmes favoris des réformateurs : l'absence d'espaces de jeu pour les enfants.note604 Pour les Progressistes, le jeu est non seulement une activité naturelle de l'enfance, mais aussi un élément socialisant crucial. Le débat est donc ouvertement politique. Il ne s'agit pas seulement de compassion pour le sort d'enfants plus ou moins livrés à eux-mêmes dans les rues de Pittsburgh, mais bien des droits fondamentaux « de jeunes Américains libres ». L'espace qui leur est proposé est inadapté, nocif, et pourtant régenté. Il y règne donc une forme d'arbitraire qui n'a pas même pour justification l'organisation cohérente de l'espace. Celui-ci n'est plus libre, ni ouvert (les enfants n'ont pas le droit d'y jouer) ; ce n'est plus un espace naturel (le ruisseau est devenu caniveau) ; ce n'est pas non plus un espace social fonctionnel (rien n'y est prévu pour le jeu, qui doit se dérouler dans un filet d'eau dangereux pour leur santé). Privé à la fois de sa dimension virginale d'espace de liberté et de toute valeur de civilisation susceptible de compenser cette perte, l'espace urbain n'est ni fait ni à faire, ni libre ni conquis. On en vient ainsi à se demander, en quelque sorte, s'il s'agit encore d'un espace américain.

On voit ainsi se mêler deux problématiques, qui s'articulent autour d'une photographie de caniveau à ciel ouvert : d'une part une remise en cause de l'(in)organisation urbaine, d'autre part une mise en relation des dimensions sanitaires et civiques. Si la ville industrielle est la nouvelle réalité de l'Amérique, celle-ci se définit comme un environnement nocif à court et à long terme (pour la santé de ces enfants et pour l'avenir de la communauté). Dans l'ouvrage de Margaret Byington, cette idée est confirmée par trois photographies à prétention allégorique, où les détails des insuffisances sanitaires de la ville passent au second plan, pour ne plus laisser la place qu'au visage de quatre enfants, symboliques de l'Amérique de demain. Ces portraits constituent en quelque sorte l'autre pôle de l'iconographie sanitaire dans le *Survey* : ici, l'équilibre mouvant entre la représentation détaillée des déchets et la présence symbolique de l'enfance en péril bascule au profit du deuxième terme de l'équation. La description de l'environnement laisse place aux visages des enfants qui en sont le produit.

*In Carnegie's Footsteps*note605 montre deux jeunes garçons souriants et sales, au niveau desquels Lewis Hine s'est baissé pour un portrait « à hauteur d'enfant ». L'ambiguïté non résolue du titre est soulignée par la séquence de clichés dans laquelle celui-ci s'insère : quelques pages auparavant, trois photographies montrent la bibliothèque Carnegie du quartier de Munhall, son orchestre, et le kiosque où celui-ci se produit l'été. Deux pages plus loin se trouve *The Brook in Munhall Hollow*, que nous venons de commenter. Ainsi les deux jeunes garçons photographiés par Hine sont-ils littéralement entre deux mondes, deux types d'environnement urbain diamétralement opposés. Leur destin oscille donc entre deux avenir possibles : les équipements culturels fournis par Carnegie suffiront-ils à les sauver de Munhall Hollow ? Sont-ils réellement sur les traces de Carnegie, ou leurs mises modestes sont-elles les indices qui révèlent que le modèle du *self-made man* est un mythe hors de leur portée ? On penche pour une interprétation faisant la part belle à l'ironie, même si les conclusions de Byington en fin de chapitre restent mesurées :

« We must remember that in the steel industry fortunes have been piled up by individual men who started in as water boys, and couple with it the fact that in Homestead there is no longer any method by which the men can collectively raise the general level of wages. It is but natural then that a family's hopes should be bound up very largely in its individual fortunes,

and if these hopes are unfulfilled through the father, that they should be centered in the sons. Yet in so far as my observations as to the future of the children are not conclusive, they reflect the vagueness of outlook of the people themselves. »note606

L'analyse de Byington suggère toutefois combien sont incertains les modèles d'ascension sociale fondés sur les mérites et la réussite individuelle de quelques personnes exceptionnelles, et non sur la mise en place de structures institutionnelles stables. Un peu plus tôt, elle soulignait en outre que l'ascension sociale d'une génération à la suivante restait limitée, même au sein d'un corps de métier donné.note607 Les perspectives « vagues » qui s'ouvrent aux familles ouvrières sont en réalité sujettes aux aléas de la vie et de la conjoncture économique. Les deux jeunes garçons photographiés par Hine restent livrés à un destin incertain, dont la popularité du mythe Carnegie ne garantit en rien la réussite. Les traces de saleté clairement visibles sur leurs visages, indices indirects des questions sanitaires évoquées plus haut, sont des marqueurs sociaux qu'il leur sera difficile d'effacer.

Le doute est confirmé quelques pages plus loin avec les deux autres volets de ce triptyque de l'enfance. Ces nouveaux portraits sont accompagnés de légendes qui mettent elles aussi en cause, directement, certains des clichés fondateurs de l'Amérique (Figure 44). La première photographie s'intitule *Into America Through the Second Ward of Homestead*, et parodie le mythe du rêve américain. La seconde image, *When Meadows Have Grown Too Many Smokestacks*, met ouvertement en cause la mutation industrielle du paysage, dans un mouvement de regret apparent d'une nation pastorale.

Ces deux portraits s'intègrent dans la troisième partie de l'ouvrage, qui traite de la population slave de Homestead (d'où, respectivement, *Into America* et *Meadows*). Plus précisément, elles servent d'introduction au chapitre intitulé *Family*



INTO AMERICA THROUGH THE SECOND WARD OF HOMESTEAD

Photo by Hine

Figure 44 : *Into America Through the Second Ward of Homestead* et *When Meadows Have Grown Too Many Smokestacks*(Homestead, pp. 144-145).



WHEN MEADOWS HAVE GROWN TOO MANY SMOKESTACKS

Photo by Hine

Life of the Slavs. Ce texte débute par la visite classique d'un taudis ouvrier, riche de toutes les conventions de style décrites plus haut, avant d'en venir à son sujet principal : les effets débilissants de telles conditions de vie sur la santé des enfants, attestés par le taux extrêmement élevé de mortalité infantile dans ces quartiers. Au fil du diagnostic dressé par Byington, on trouve les causes de cette hécatombe (*the physician's entry : 'malnutrition due to poor food and overcrowding'*), mais surtout le tableau apocalyptique d'un avenir tellement dénué d'espoir qu'il n'en vaut pas la peine d'être vécu. Les enfants photographiés par Hine sont les victimes potentielles d'un environnement social tellement aberrant que la vie même s'y révèle une calamité :

« Yet sometimes as you watch the stunted, sickly looking children, you wonder if the real tragedy does not lie rather in the miserable future in store for the babies who live, many of them with undervitalized systems which may make them victims either of disease or of the dissipation that often fasten upon weak wills and weak bodies. »^{note608}

Une fois de plus, l'articulation entre l'image et le texte est complexe, et le *Survey* évite soigneusement la redondance. Les deux portraits ne représentent pas ces « enfants maladifs » décrits par Byington. Contrairement à ceux qu'elle voit (*as you watch*), ceux que photographie Hine sont des enfants apparemment en bonne santé. Mais les signes du danger sanitaire révélé dans tant d'autres images restent suffisamment présents (passage étroit et sombre, tuyauterie abîmée, visage souillé de l'un des deux enfants) pour renvoyer au texte, qui fait peser sur ces « bébés » la menace d'un avenir « misérable ». Pourtant, la posture du deuxième enfant conteste énergiquement l'inéluctabilité d'un tel destin : son sourire franc et son geste de la main droite vers le hors-champ témoignent de la vitalité de l'humain, de sa capacité non pas à s'extraire immédiatement de son environnement, mais du moins à se projeter au-delà des circonstances immédiates dans lesquelles il évolue. L'hébétément du premier enfant le désigne déjà comme victime impuissante. En resserrant sensiblement le cadrage dans la seconde photographie, Hine ferme plus encore l'espace qui entoure l'enfant, mais neutralise aussi en partie son environnement social, beaucoup moins nettement identifiable. Comme dans certains clichés ouvriers commentés plus haut, l'image suggère à la fois que le corps est pris dans un milieu extrêmement contraignant et qu'il reste capable, potentiellement, de ne pas s'y soumettre complètement.

Au-delà de cette résistance de l'humain, il faut toutefois souligner que les dangers de l'avenir sont assimilés, par le jeu des légendes, à la perversion de deux mythes fondateurs de la nation américaine, l'immigration et la conquête des espaces naturels. De même, *In Carnegie's Footsteps* interrogeait le mythe du *self-made man*. Ainsi, la question vaine de la capacité des individus à vaincre l'adversité est remplacée par une interrogation des modèles historiques, politiques et sociaux que se donne l'Amérique. On comprend mieux encore l'ampleur de la faillite suggérée par ces images si l'on considère, comme Byington, que pour les ouvriers de Homestead, privés de toute influence sur la vie publique de leur propre cité, les enfants restent précisément seuls porteurs d'une modeste utopie, celle d'un avenir meilleur pour l'ensemble de la famille :

« Through children, more than through insurance, or savings, or even through home owning, does a household lay claim upon the future. Here both the oldest instincts and the new half-formulated ambitions find expression. They have asserted themselves even in a town where the men have submitted to exclusion from all control over their work, and where as we have seen they have failed to master the town's government as a whole. »note609

Pour Byington, l'avenir des enfants sert d'ersatz individuel aux prétentions de la communauté ouvrière à décider de son propre destin. A la lumière de ce texte, on comprend que les portraits de *Homestead* reprennent sur le mode de l'allégorie les photographies souvent plus triviales d'enfants, d'égouts et de déchets commentées plus haut. Elles explorent en réalité les mêmes thèmes, mais les élargissent explicitement, par leur dimension symbolique, à la question de l'identité politique de la communauté. La question sanitaire n'est pas, seulement, une question technique de gestion municipale. Elle met en péril l'idée que la société urbaine se fait d'elle-même et de son avenir, ou plutôt de celui d'une part sans cesse grandissante de sa population ouvrière. A travers ces photographies se révèle en filigrane le portrait d'une communauté sans autre aspiration que la réussite individuelle de ses enfants, et qui doit lutter contre le délabrement d'un environnement social remettant en question jusqu'à cet espoir. Les corps affaiblis par l'eau polluée, les taudis sordides et les cours des *tenements*, qui servent à la fois de sanitaires communs et de terrains de jeu, sont les symptômes d'un rêve américain réduit à la portion congrue, fondé sur quelques mythes sans doute dépassés, et de toute façon compromis par la mutation profonde, pour le pire, d'un espace américain qui n'est plus celui du rêve et de l'opportunité, mais bien un environnement pathogène, nocif pour les corps, les esprits et les rêves démocratiques.

L'abondance de l'iconographie rassemblant, dans des proportions diverses, les images de l'enfance et les aberrations sanitaires de l'habitat ouvrier est donc l'une des manières, pour le *Survey*, de figurer par la photographie les insuffisances de Pittsburgh en tant qu'unité civique et politique. On ne peut être tout à fait d'accord avec Maren Stange lorsqu'elle affirme que dans le projet de Kellogg, « il n'y a pas de place pour la rhétorique de la démoralisation et du renouveau, de la maladie et de la santé »note610 La métaphore des pathologies du corps social est sans doute moins explicite dans le *Survey* que dans d'autres discours de réforme urbaine. Elle n'en reste pas moins l'un des thèmes récurrents de l'iconographie, mais aussi du discours. On en veut encore pour preuve la métaphore utilisée par Florence Larrabee Lattimore dans son article sur les orphelinats de la ville. Dressant la liste des causes sanitaires et sociales du décès de nombreux parents (la typhoïde, la tuberculose, les accidents du travail, fléaux qu'elle définit avec un sens aigu de la litote comme des « influences qui, au sein de la communauté, produisent la dépendance des enfants »), Lattimore explique qu'elle s'est contentée de remonter à la « source », souvent mal connue du grand public, de « l'augmentation de la demande d'aide charitable ». La mise en évidence des responsabilités est figurée, dans le discours, par la remontée d'un cours d'eau serpentant entre les taudis, et venant contaminer l'ensemble du corps social en produisant des orphelins faibles et malades :

« From the child in the institution, we have thus traced the responsibilities of the children's agencies back to the hidden springs in the Pittsburgh hills which were feeding 3,000 children a year to this living stream of child dependency »note611

On se souvient que Kellogg définit la ville comme un « flux » constant, aux courants contradictoires. Dans la problématique sanitaire du *Survey*, cette image est reprise et modulée pour figurer les dysfonctionnements du corps social par la contamination. Les photographies de ces filets d'eau omniprésents (égouts, tuyaux, flaques, rigoles, sanitaires...), associées à une iconographie abondante de l'enfance, permettent au *Survey* de figurer, par le biais de métaphores souvent simples, la déliquescence de la ville. L'insalubrité, la saleté, la promiscuité, l'absence d'air et de lumière sont les symptômes des dysfonctionnements structurels de Pittsburgh en tant qu'espace politique. Le diagnostic est donc social et politique, et non seulement médical, comme tente de le démontrer Byington tout au long de son travail :

« Enough has been said to indicate that politically the citizens of Homestead have not

succeeded in creating an altogether wholesome sanitary or civic environment for their homes. »note612

Ce constat « sanitaire et civique » ne se construit pas seulement sur des visions d'arrière-cours insalubres, mais aussi sur des photographies où d'autres types d'aberrations de l'espace urbain mettent en péril la vie des enfants de la cité.

B. L'enfant dans les villes

Le sous-titre de la légende d'*Alley Dwelling* (Figure 41) dépasse le diagnostic médical pour insister sur l'inadéquation de l'espace urbain aux besoins humains ; dans Mulberry Alley, des caves sont utilisées comme appartements. La confusion des fonctions sociales est un thème qui englobe et dépasse, tout au long du *Survey*, le seul motif sanitaire. La proximité choquante des égouts et des cuisines, dans les arrière-cours des taudis ouvriers, est la manifestation d'un problème plus général, une marque de ce déséquilibre de l'espace urbain, dont les diverses fonctions sont mal définies.

La critique du *Survey* reprend à son compte la tendance de la grande ville à spécialiser de plus en plus ses quartiers. Le souci de différencier les divers espaces urbains selon leur utilité sociale répond à la spécialisation économique de plus en plus marquée des différentes parties de la ville. Le souci de la contamination n'est que l'une des composantes les plus évidentes d'une inquiétude récurrente face à la confusion urbaine. A chaque espace doit correspondre une activité. Un environnement social doit être adapté à chacune des fonctions urbaines. Comme s'évertuent à le prouver un certain nombre d'images et de textes, cet idéal est loin d'être une réalité à Pittsburgh.

Elizabeth Butler, cinq ans après *Women and the Trades*, signe dans *Wage-Earning Pittsburgh* un article intitulé « Sharpsburg : A Typical Waste of Childhood ». Ce titre est évocateur d'une conception de la ville que les images déjà commentées suggéraient de manière peut-être moins explicite : une ville est susceptible de « gaspiller » l'enfance, comme on gaspille des ressources ou des matières premières, comme on sacrifie son avenir. L'auteur ouvre son chapitre par une description de Sharpsburg, accompagnée d'une photographie. Le texte prend la forme d'une déambulation avortée :

« Were a child of Sharpsburg to wander adventuring about the streets he would find his way sharply cut off to left and right by the Allegheny River and the sheer wall of hills which run parallel to it a scant quarter of a mile back from the water's edge. Starting at the bridge which marks the boundary line between Sharpsburg and Etna (the industrial suburb next nearer Pittsburgh on the west), he could journey eastward through a narrow rectangle of workaday activities [...] At the entrance of the town the sordid slums give way to numerous small shops, a few factories, and characterless lumber yards, all leading in gradual crescendo to Moorhead's Iron Mill and the one rather imposing office building situated opposite it at Tenth and Main streets. From this point on, the streets grow more heterogeneous. They are lined by middle-class homes, fairly prosperous-looking shops, slums, a few attractive frame houses in good repair, some stone houses, once well-built but fallen upon degenerate days, and still farther eastward by factories once more. The atmosphere of the place, from the tube works at the Etna bridge to Tibby's glass-house at the upper end of the river front, is one of dingy, restless utility. »note613

La promenade au coeur de la ville révèle sa complexité, mais aussi sa sectorialisation, plus ou moins rationnelle. Mais Butler suggère aussi que cet espace est borné et restreint. Là où le panorama puisait sa puissance évocatrice d'un point de vue surélevé, et donc de la présence des collines avoisinantes, Butler souligne la contrainte physique imposée par ces véritables « murs » qui enferment la ville. Plus remarquable encore est la définition de l'Allegheny non comme ouverture, ou comme voie de communication, mais au contraire comme obstacle.

Au-delà de l'insistance répétitive sur l'étroitesse du site urbain ainsi créé (*cut off, boundary, narrow*), il convient surtout d'insister sur la construction par le texte d'une critique de Sharpsburg : cet espace presque uniquement industriel est par implication un espace urbain dysfonctionnel. Cette ville n'en est pas une, non seulement parce qu'elle manque d'homogénéité, mais aussi parce qu'elle n'est qu'une suite quasi-ininterrompue de bâtiments industriels « sans caractère », voire lugubres. L'adjectif *dingy*, à la dernière ligne, reprend ainsi la critique mainte fois réitérée de l'espace clos, sombre et presque insalubre.

Ce terme permet aussi de comprendre à sa juste valeur le mot qui suit. Sharpsburg se caractérise en effet par son « utilité », définition dont la ville de l'acier s'enorgueillit habituellement. Or tout le texte culmine dans cette remise en question de l'idéal industriel et productif, amenée par les thèmes de l'aventure et de l'enfance, posées dès le conditionnel du premier mot du texte comme quasi utopiques. Rattrapées, encadrées, ces figures de liberté sont finalement submergées par les signes de la routine productive (*workaday activities*). L'espace américain, lieu mythique de l'aventure, est dompté au point de ne plus être consacré qu'à une activité économique : l'usine Moorhead et l'immeuble de bureaux « imposant » de la 10^e rue apparaissent d'ailleurs comme les symboles ultimes de ce véritable sacrifice de l'espace urbain à la logique industrielle. Le travail (industriel) n'est plus, chez Butler, le symptôme de la vertu ou le critère de la citoyenneté républicaine. En prenant le contrôle de la ville, où l'enfance devrait pouvoir se promener, s'éduquer et s'épanouir, le modèle industriel dénature l'espace urbain.

La critique visuelle de cette aberration est parfaitement claire, et s'appuie notamment sur deux images. En vis-à-vis du texte cité, *The Great Black Mill Dominates Eye and Ear - As the town sees the Moorhead Iron Mill* est aussi explicite que peut l'être sa légende. Cette photographie correspond parfaitement à la logique de redéfinition du paysage urbain analysé au plus haut. On s'intéressera ici plus précisément à la présence, au premier plan, d'une voie ferrée. Cette marque de l'industrialisation sur le paysage était déjà visible dans la photographie des deux petites filles autour d'une pompe (*The Town Pump*, voir p. 497). Elle réapparaît dans le chapitre de Butler sur une autre photographie intitulée *The Way to Work* (Figure 45). Sur cette photographie, plusieurs voies longent un alignement de maisons modestes, tandis que la légende tire les conséquences de cette dangereuse proximité : « *Some of the children had to cross here at night to get to the glass houses* ». L'innocence et l'avenir, une fois de plus, sont en danger. Coincées entre les collines auxquelles elles s'adossent et le chemin de fer qui passe pratiquement dans leur jardin, les maisons montrées ici apparaissent clairement comme des logements dangereux et inadéquats : de plus, les rails marquent paradoxalement le point de passage, la dangereuse frontière, entre le foyer et l'usine où certains enfants doivent travailler, au grand dam d'Elizabeth Butler ou de sa collègue Florence Kelley.^{note614}



THE WAY TO WORK
Some of the children had to cross here at night to get to the glass-houses

Figure 45 : The Way to Work - Some of the children had to cross here at night to get to the glass houses (Wage-Earning Pittsburgh, p. 283) et Dangerous Grade Crossing at Entrance to Mill Yard (Work-Accidents and the Law, p. 61).

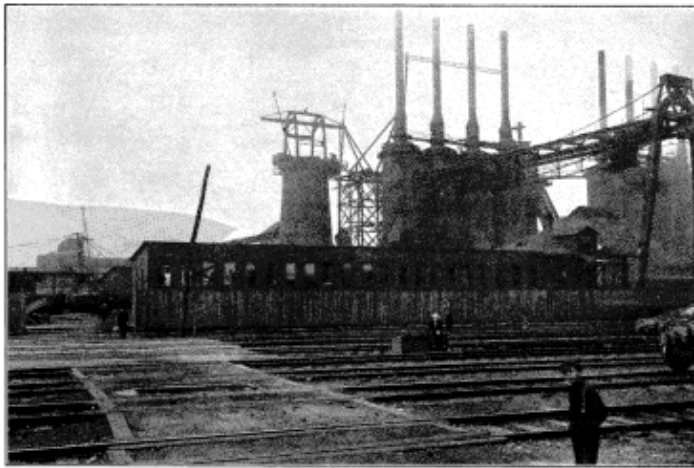


Photo by Christy Photograph Company
DANGEROUS GRADE CROSSING AT ENTRANCE TO MILL YARD

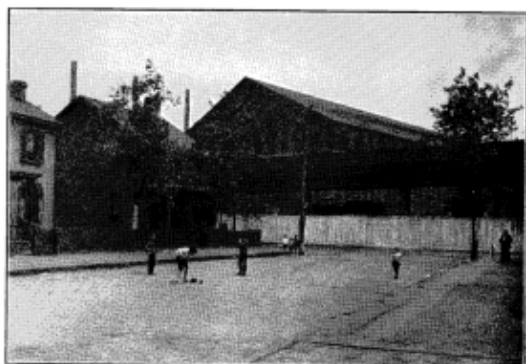
Il est donc question, encore et toujours, de l'espace urbain en tant qu'environnement social inadapté aux besoins de l'enfance, et par extension de sa faillite en tant qu'entité sociale et politique. La routine productive dont le texte de Butler souligne les limites ou le danger ne sont guère différents, de ce point de vue, des insuffisances sanitaires évoquées par ailleurs. La ville est ici directement malade de l'industrie, qui condamne ses plus jeunes habitants à la fois en leur imposant le travail, mais aussi en contaminant l'espace urbain, marqué d'une série d'équipements potentiellement meurtriers. Les risques d'accidents industriels dont parlent Fitch ou Lattimore ne sont pas circonscrits à l'enceinte de l'usine, ni même aux ouvriers. Dans *Work-Accidents and the Law*, une photographie intitulée *Dangerous Grade Crossing at Entrance to Mill Yard* (Figure 45), montre une usine au-delà d'une série de voies ferrées parallèles, qui traversent l'image horizontalement. La proximité de ces deux types d'équipement, finalement peu surprenante, ne trouverait sans doute pas sa place ici si l'on ne pouvait voir, en bas à gauche du cadre, un jeune garçon tourné vers le photographe, comme pour le prendre à témoin, ou lui demander son avis. Comme dans *The Way to Work* la mise en péril de l'enfance par les rails signale les dangers de l'espace urbain.^{note615}



"THE MANSION"

The company-owned home of the Superintendent. The purpose in providing it is, of course, to make it practicable for the responsible executive to be within call of the works.

Photo by Hine



THE STREET

Homestead's only outdoor playground in 1907. These children, through no will of their own, live within sound of the mill. There was as yet no provision for their simplest recreational needs in the scheme of things laid out by their elders.

Photo by Hine

Figure 46 : The Mansion et The Street(Homestead, p. 22).

III. Le terrain de jeu et l'école

Dans *Homestead*, Lewis Hine photographie le contraste entre la demeure d'un *manager* d'usine et une rue où jouent des enfants (Figure 46). Les légendes prennent soin de préciser que *The Mansion* et *The Street* sont toutes deux « à portée immédiate » de l'usine (*within call* pour la première, *within sound* pour la seconde).^{note616} Les conclusions implicites qu'il convient de tirer de cette proximité sont diamétralement opposées. Que le manager soit proche de son usine paraît logique, et le luxe évident de sa maison est la contrepartie généreuse à son dévouement ; que les enfants n'aient pour « unique terrain de jeu » (*Homestead's only outdoor playground*) qu'une rue potentiellement dangereuse couverte par le fracas des usines illustre une fois de plus l'assujettissement absurde des fonctions sociales de l'espace urbain à ses fonctions industrielles. Après avoir démontré et figuré à maintes reprises ces aberrations, le *Survey* tente de proposer divers cadres institutionnels susceptibles de compenser les manquements de l'organisation sociale de Pittsburgh. Le terrain de jeu et l'école sont deux espaces redéfinis par les Progressistes, et imposés dans le paysage urbain pour rendre à la ville la capacité de former des citoyens.

A. Les vertus du jeu

La volonté progressiste de façonner la ville à la mesure de l'enfance se manifeste d'abord dans le mouvement en faveur d'aires réservées au jeu. Comme l'indiquent déjà certaines des images vues précédemment, le *Survey* adopte les principes de cette croisade, qui lui est antérieure, et qui consiste à reprendre à la puissance industrielle une part de l'espace urbain pour permettre le développement harmonieux des générations futures,

paradoxalement condamnées par la prospérité économique de la ville :

« Each new mill with its volumes of smoke, each new line of trolley cars flying through the streets, each new row of houses crowding the population together, is a sign of our great wealth as a city. But with characteristic American thoughtlessness we have failed to see the other side of the question [...] Whole sections of the city have been left without an inch of ground unoccupied except the street [...] If these conditions were unavoidable we might reasonably turn our thoughts to something more pleasant, but they are not. Room can be made in the most crowded places for squares where children may play without danger [...] In this wealthy city, this large-hearted and generous city, are being born little children who will never have a chance to develop physically, mentally or morally in their present surroundings. They are undergoing a process of slow starvation [...] We have made a little place where some of them may breathe a purer air. »note617

Ces quelques lignes, tirées du rapport annuel du Women's Club de Pittsburgh, pose en termes clairs, sinon dénués de sentimentalisme, l'enjeu qui se présente aux réformateurs. Six ans plus tard, Beulah Kennard prend la tête de la Pittsburgh Playground Association, qui a repris en main et étendu ce programme. En 1914, elle signe un article de 20 pages dans *The Pittsburgh District* intitulé « The Playgrounds of Pittsburgh », agrémenté de neuf photographies d'enfants jouant dans des parcs et des piscines, ou se reposant dans ce qui semble être une salle de sports.

Cette iconographie s'efforce ostensiblement de mettre en valeur l'importance des infrastructures, leur rôle d'organisation de l'espace urbain, et au-delà, leur capacité à réformer une enfance en détresse. Dans *Recreation : The Equipped Playground*,note618 le poids de l'illustration repose sur l'adjectif du titre, qui fait toute la



WASHINGTON PARK
On the crest of the "Hill" overlooking downtown Pittsburgh

Figure 47 : Washington Park - On the crest of the 'Hill' overlooking downtown Pittsburgh et Wading Pool and Pergola. Lawrence Park(The Pittsburgh District, pp. 308 et 309).



WADING POOL AND PERGOLA, LAWRENCE PARK

différence et transforme un simple terrain vague en terrain de jeu. Dans *Wading Pool and Pergola- Lawrence Park* (Figure 47), la légende s'attache à l'encadrement physique de la foule des enfants par l'architecture des *playgrounds*. Visuellement, le rebord du bac à sable, au premier plan, et la galerie ouverte, au fond, délimitent précisément l'espace de jeu et de liberté qui occupe le centre de l'image. Il est remarquable qu'aucun des enfants, dans une foule aussi animée, ne viennent transgresser ces deux lignes symboliques. Notons d'autre part l'occultation, par la galerie, de deux maisons, et de ce qui semble être, au centre, une structure industrielle. A l'inverse, l'extrémité de la « pergola » ouvre sur une colline boisée : le parc permet à la fois aux enfants de trouver une part de liberté, et à l'espace urbain de les encadrer de manière bénéfique en effaçant du paysage urbain les marques les plus évidentes de l'industrialisation.

Selon les images, cette figuration de l'encadrement architectural des activités ludiques prend des formes relativement variées. Toutefois, l'enjeu constant est celui de la citoyenneté des enfants au cœur de la grande ville. Dans *Washington Park* (Figure 47), première illustration de la série, un groupe extrêmement nombreux d'enfants en chemises blanches se livre à des exercices physiques. La photographie a été prise d'une distance telle que seul le mouvement unanime des bras levés permet de reconnaître qu'il s'agit d'une activité sportive dirigée. Au premier plan, des adultes et des enfants forment une espèce de public, qui observe ce cours de gymnastique collectif. Au fond, quelques bâtiments inscrivent Lawrence Park dans l'environnement urbain : nous sommes au cœur de la ville. A droite, un drapeau américain suggère discrètement la valeur patriotique de l'exercice, soulignée aussi par le nom même du parc. Celui-ci doit servir à former l'Amérique de demain, comme un écho au modèle d'une « ville sur la colline », élevée loin des quartiers économiques, sur les hauteurs de Pittsburgh (*On the crest of the 'Hill' overlooking downtown Pittsburgh*). Cette dimension patriotique et utopique est d'autant plus marquée que les activités de plein air sont plus particulièrement destinées aux enfants de la nouvelle immigration, issus des quartiers les plus pauvres :

« The children of these people were found to be eager to learn how to become worthy citizens [...]. Little Jacob Molinsky [...] said, 'My name is Polish, but I am an American.' Loyal little souls ! Their adopted country was treating them as the proverbial step-children are treated, and not as they were their own. »^{note619}

Comme dans *Genuine American* (Figure 34), l'affirmation de l'américanité vaut certificat d'adoption, et passe par un processus d'apprentissage de la citoyenneté. Kennard considère que le jeu permet cette formation, et qu'il revient à la ville, chargée de veiller à l'éducation de ses enfants adoptifs, de l'organiser. L'Américanisation implique l'aménagement d'espaces formateurs spécifiques, car l'environnement crée le comportement social, comme le constatent les travailleurs sociaux qui pénètrent les quartiers ouvriers. Privés de jardins, les enfants pauvres ne sauraient pas jouer :

« The committee then entered two mill neighborhoods and met the real difficulty. The members having never lived next to a mill and always having had yards and doorsteps of their own, could not understand that these children did not know how to play. »note620

Ce manque relève explicitement, une fois de plus, d'une pathologie propre à la grande métropole industrielle : chez les filles, qui souvent travaillent pour compléter le revenu familial, l'incapacité à jouer est devenue une seconde nature monstrueuse^{note621} ; chez les jeunes garçons, privés d'espaces de jeu structurés, elle se manifeste par un tempérament de « vagabond », qui les mène tout droit à la délinquance ; chez les enfants noirs, l'influence débilatante des conditions de vie insalubres induit une passivité quasiment insurmontable. C'est pourquoi Kennard définit les *playgrounds* comme des « écoles de jeu ».^{note622} La cité industrielle ayant dénaturé l'enfance, il faut donc la reconstruire, la reconditionner, ce qui signifie concrètement lui rendre une forme d'imagination, d'indépendance, d'esprit de décision.^{note623} Cette réforme de l'enfance passe par la création d'un environnement adéquat, symbolisé par les terrains de jeu. Le rôle des *playgrounds* est donc de tenter, autant que faire ce peut, d'inverser l'influence de l'environnement industriel :

« More than half of the Pittsburgh playgrounds were placed in these sections among children who were sub-normal and apparently tending to degeneracy because of their unfortunate surroundings. »note624

On voit comment l'urbanisme est à la fois un traitement possible à la pathologie urbaine et industrielle (et donc une réponse concrète aux problèmes sanitaires décrits plus haut), et l'élément constitutif d'une pédagogie dont l'objectif ultime, au-delà de l'épanouissement des individus, est la création des conditions de la citoyenneté. La conclusion de Beulah Kennard est à ce sujet particulièrement éclairante, et mérite d'être longuement citée :

« Pittsburgh forgot that beside every furnace and every engine stood a man and that the man was hers. The furnaces grew so great and new men came in such throngs that the busy city lost its sense of values, and as the newcomers came from countries farther and farther away, their faces grew strange to her eyes and their tongues were 'hedged with alien speech and lacking all interpreter' to her ears. They were no longer fellow citizens and friends, but only so much brawn muscle for the use of her captains of industry.

[...] Pittsburgh had not been old and hardhearted, but only young and careless, and when the city remembered, she began to feel the bond of fellowship once more through the children and their play.

[...] As the waters of the Allegheny and the Monongahela come from north and south to form here a more mighty river, so the streams of the nations from the north and the south unite here to make a still mightier people, and they shall yet come into their own in [this] city [...]. Not by the thrift and industry of the Scotch, Irish and Germans of the first days, not by the driving mills of the later time, not by her tonnage, and not by the congestion and municipal chaos that now prevail shall the city be known at last, but by the strength and the beauty of her children. »note625

Un tel lyrisme n'est guère courant dans le *Survey*. Mais il faut se souvenir qu'il vient à la fin de l'un des derniers volumes de la série, et qu'il répond aux nombreuses photographies d'enfants décrites et analysées au cours de ce chapitre. Cet écho se retrouve jusque dans l'association réitérée de la figure de l'enfance et du symbole de l'eau : l'Allegheny et la Monongahela retrouvent ici, après leurs nombreux avatars sanitaires, la valeur positive d'une métaphore de puissance, de progrès et de vie. Surtout, l'enfance est explicitement présentée comme l'avenir radieux d'une communauté formée de toutes les composantes ethniques de Pittsburgh, que celles-ci soit anciennes ou récemment arrivées.

C'est donc d'une communauté culturelle que rêve ouvertement Kennard, qui oppose cette conception à l'illusoire consensus économique et industriel qui fait la grandeur théorique de Pittsburgh. Une telle vision de

la société urbaine du futur a des accents utopistes incontestables (*the bond of fellowship, a still mightier people*), fondés sur la redéfinition d'un pacte éthique perdu (*sense of values*), dont les enfants, rassemblés et élevés dans les espaces privilégiés et préservés des *playgrounds*, sont les plus sûrs garants, avec l'école. L'éducation, telle que la dessine le *Survey*, s'inspire logiquement des mêmes valeurs que celles du *playground*. Mais quelques exemples permettent de s'apercevoir qu'elle met en jeu de manière encore plus évidente le souci d'intégration des populations immigrées dans la société idéale que Kennard appelle de ses vœux.

B. L'école comme image de la ville

Après « les écoles du jeu », il faut s'intéresser de plus près aux modèles scolaires proposés par Kellogg et son équipe. Les auteurs du *Survey*, contrairement à nombre de leurs contemporains, ne se soucient guère de pédagogie. Du contenu de l'enseignement, il n'est jamais précisément question ici : les textes et l'iconographie se consacrent presque exclusivement à la manière dont l'architecture de l'école (et d'autres institutions d'éducation telles que les bibliothèques) accueille les enfants, préserve leur santé (qui semble plus importante que ce qu'ils apprennent), et donc favorise leur épanouissement en tant qu'individus-citoyens. Pour Lila Ver Planck North, l'état des bâtiments devient même le critère prioritaire pour évaluer la compétence de l'administration scolaire :

« Confinement in a school room is at its best so contrary to nature's plan for a growing child that it is perilous when conditions are less than the best. Perhaps there is no surer test therefore of the intelligence and efficiency of a school administration than the character of the school housing. »note626

Comme pour les *playgrounds*, la photographie réitère cette importance des infrastructures et des bâtiments. L'une des critiques les plus courantes est l'inadaptation de certaines écoles à leurs fonctions. Une fois encore, l'espace réservé à l'enfance est perçu comme inadéquat, car conçu à l'origine pour un autre usage :

« LIGHT AND SHADOW

The physical equipment found in the parish schools was of all varieties, some truly excellent, some unbelievably bad. Many buildings had not been planned for school purposes and could not be made either fit nor sanitary ; the limited space and the unhygienic conditions of the class rooms were their most serious faults. »note627

Ces insuffisances sont d'autant plus inacceptables que les plans de l'environnement scolaire idéal existent déjà, comme en témoigne ce texte éminemment technique :

« The child in his seat is the unit and center of the whole school plan, and therefore class-room arrangements have received the closest study by experts and school architects. The growth of conviction on this subject is shown by a law passed by the Pennsylvania legislature in 1905 requiring certain conditions of light, space, and ventilation in the class room.

This required that in all new buildings the light should come from the left or left and back of the room, and that the light area should not be less than 25 per cent of the floor area. A floor area of not less than 15 square feet should be allotted to each pupil. Space to the amount of 200 cubic feet must be provided, and fresh air at the rate of 30 cubic feet per pupil [...]

La réglementation précise très exactement les normes techniques de l'environnement éducatif. La loi, fondée sur ce *blueprint*, doit contribuer à mettre fin à des situations telles que celles illustrées par *Why do Children Have Spinal Curvature, Crooked Shoulders, and Eyestrains ? A typical institution class room, under one teacher*, photographie publiée dans l'article de Florence Larrabee Lattimore sur les orphelinats de

Pittsburgh. Sur cette image, un groupe d'enfants penchés sur leurs bureaux travaille sans lever la tête.^{note629} Dans le reste de l'article, l'articulation des thèmes sanitaires, sociaux et éducatifs est constante : les enfants adoptifs de Pittsburgh que sont les orphelins ou les enfants malades doivent avoir droit à un suivi médical et éducatif constant, et de qualité. Au même titre que les terrains de jeu, l'école ou la bibliothèque sont les lieux où se forme peu à peu un nouveau corps social sain, à la fois physiquement et intellectuellement.

Le chapitre de Lila Ver Planck North sur les écoles de Pittsburgh explore systématiquement ces thèmes sanitaires et architecturaux, dans une alternance systématique des formes du diagnostic et de celles du *blueprint*. Cet article use à plusieurs reprises de formes iconographiques déjà explorées, comme en témoigne la photographie intitulée *St Agnes Parochial School*,^{note630} dont la légende est : *The two basement floors in the church at the right were used for school purposes - Toilets for both sexes in dilapidated building at left*. Le thème sanitaire est doublé, dans la composition de l'image, par l'inclusion au premier plan d'un muret, de poteaux électriques, et surtout d'un terrain vague, ni cour d'école ni *playground* digne de ce nom. Une telle mise en image situe l'inadéquation de l'environnement urbain de cet établissement scolaire.

Vingt pages plus loin, un groupe de cinq photographies souligne de manière systématique la proximité des sanitaires et des espaces de jeu et d'apprentissage des enfants.^{note631} Cette première série est suivie d'une seconde, où la complémentarité du diagnostic et du *blueprint* apparaît clairement. Les photographies opposent des espaces pathologiques à des modèles architecturaux qui leur répondent point par point. Sur ces illustrations, sous le titre générique de *Four Pages of Contrasts* (Figure 48 à Figure 50), l'école de Sterrett propose une série d'espaces idéaux,

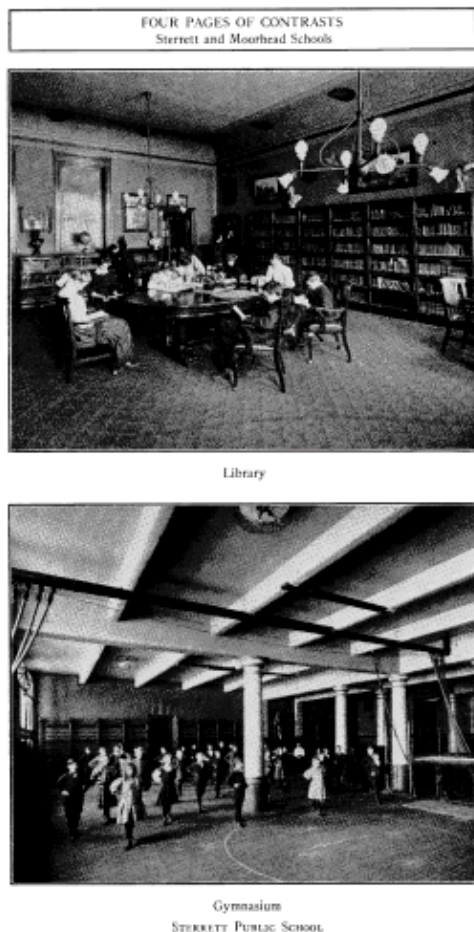
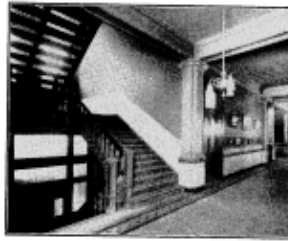


Figure 48 : Four Pages of Contrasts - Sterrett and Moorhead Schools(The Pittsburgh District, pp. 256-257) (1).



Exterior



First Floor Corridor, showing one of the two stairways



School Yard



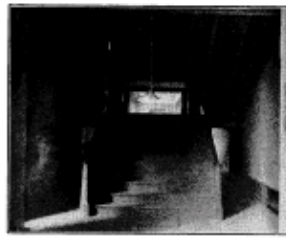
Fifth Grade Classroom, amply lighted

STERRETT PUBLIC SCHOOL

Figure 49 : Four Pages of Contrasts - Sterrett and Moorhead Schools(The Pittsburgh District, pp. 256-257) (2).



Exterior: Showing drain pipes emptying on sidewalk



Main and only stairway on an exceedingly bright day

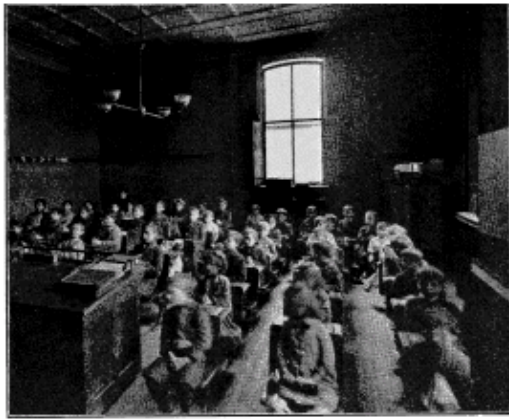


First Grade Classroom with 114 pupils

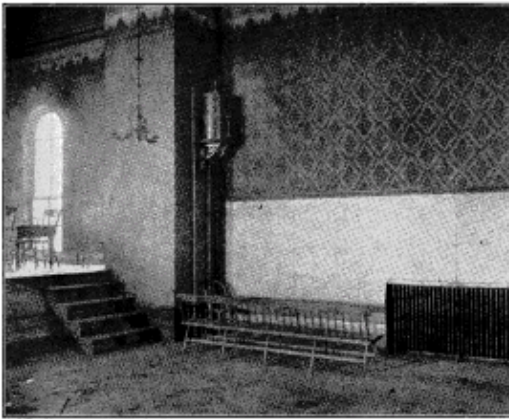


Boys' Playground and Toilet

MOORHEAD PUBLIC SCHOOL



Room for non-English speaking children. Children in front and back without desks; insufficient light; lack of free space.



Detail of Assembly Room. This assembly room was a veritable death trap, just over the boiler room. It was given up following the Cleveland fire.
MOORHEAD PUBLIC SCHOOL

Figure 50 : Four Pages of Contrasts - Sterrett and Moorhead Schools(The Pittsburgh District, pp. 256-257) (3).

alternative souhaitable aux dysfonctionnements visibles à l'école Sainte Agnès, ou dans l'établissement public de Moorhead, présenté ici comme contre-exemple.

L'appel à la réforme s'appuie sur une simple mise en rapport visuelle entre bâtiments dangereux et espaces rationnels, insalubrité et souci sanitaire, ombre et luminosité. Douze photographies se répondent de manière parfaitement symétriques, les six premières ayant été réalisées à Sterrett, les six dernières à Moorhead. On notera que les modèles idéaux parlent d'eux-mêmes, leurs légendes étant réduites au minimum, alors que la description des dysfonctionnements de Moorhead réclame généralement quelques précisions. L'adéquation parfaite d'un nom et d'un espace qui lui correspond est en quelque sorte la garantie de la spécificité et de la fonctionnalité de ce lieu. A l'inverse, les descriptions les plus longues mettent en évidence un mélange des fonctions, une confusion des espaces, et donc une impropriété de ceux-ci. Ainsi, *Library* (Sterrett) se présente comme un *blueprint* répondant aux problèmes soulignés dans *Room for non-English children : Children in front and back without desks ; insufficient light ; lack of free space*. De même, *Exterior* (Sterrett) est la version réformée d'*Exterior : Showing drain pipes emptying on sidewalk*, et *School Yard* de *Boy's Playground and Toilet*.^{note632}

D'un côté se trouvent des espaces spécifiques, planifiés et rationnels, des environnements éducatifs parfaits. De l'autre, un environnement mal conçu (absence de tables, lumière trop faible), parcellaire, inadéquat. La question est d'ailleurs à nouveau explorée dans une annexe intitulée *The new Pittsburgh school system*, où deux images permettent de comparer les écoles Franklin et Allen. Ces photographies représentent des cages

d'escaliers. Celle du haut, inadaptée, a été détruite et remplacée ; celle du bas, remodelée, est implicitement désignée comme l'exemple à suivre. L'argument technique qui différencie ces deux installations est leur résistance au feu (seule la seconde présente certaines garanties). Visuellement, toutefois, cette argumentation technique est figurée par l'opposition de deux conceptions de l'espace : la première, confuse et complexe, est abandonnée au profit de la seconde, plus ordonnée et rationnelle. La lisibilité de l'image, fondée sur la géométrie, reflète la fonctionnalité de l'espace. L'angle droit et le dégagement de larges espaces est préférable au croisement et à l'enchevêtrement de cages d'escaliers anciennes. Ce remodelage architectural, par son ampleur, est une refonte complète de l'espace éducatif.^{note633}

L'exigence sans cesse réitérée du *Survey* vis-à-vis de la qualité des bâtiments scolaires est justifié de la même manière que son implication dans le mouvement des *playgrounds*. Les institutions photographiées dans ces pages sont à la fois l'environnement immédiat dans lequel vont s'épanouir (ou se perdre) les citoyens de demain, et la manifestation tangible du progrès civique de la cité. Pour reprendre quelques-unes des conclusions de Lila Ver Planck North :

« The aim of the public school as conceived by their early promoters was, it need hardly be said, to give the children and youth a fit preparation for the rights and duties of citizenship. Among these duties self-support was certainly not the least [...] a rounded preparation for citizenship is still the only valid reason for a school system maintained by the people. It can not be denied that with the successive generations this aim under the ward system was less and less realized in Pittsburgh. Groups of young people year after year left schools less fitted by the habits and physical conditions of their school life for economic success [...] That community, with few exceptions, was denied the use for purposes of recreation and enlightenment of the school equipment it had itself furnished. »^{note634}

On voit comment la faillite de l'éducation est, à double titre, une question politique. Elle est d'abord le symptôme de l'incurie du système municipal des *wards*, dont North souligne par ailleurs qu'ils ont souvent favorisé la spéculation financière sur des terrains qui auraient dû être réservés à la construction, ou à l'agrandissement, d'établissements scolaires.^{note635} Plus soucieux d'intérêts particuliers, notamment économiques, que du devenir de la communauté, les notables de chaque quartier de Pittsburgh ont signé la perte de son système scolaire. La conséquence de cette irresponsabilité est la mise en péril de l'avenir civique et social d'une communauté dont les citoyens n'auront pas été convenablement formés :

« And since the children of today are the voters of tomorrow a management of this sort must continually turn out a community less and less fit to take in charge civic affairs of which school administration is chief. »^{note636}

La reprise en main des institutions scolaires s'avère donc nécessaire. North conclut son article par un appel à la reconstruction complète de certains bâtiments, mais laisse clairement entendre que cette mesure n'est que le modèle de la refonte totale de l'administration scolaire, dont on vient de lire qu'elle était elle-même la « première » des responsabilités civiques :

« The only thing to do in the case of a school building so defective that no alteration can make it safe or sanitary is to abandon it and construct another on better lines. As with school buildings, so with school systems. »^{note637}

Ainsi les dernières lignes de cet article ouvrent-elles le chantier proprement institutionnel et politique sans jamais le traiter de manière précise. La remise en cause de l'administration scolaire est généralisée dans ce texte à la conduite de la ville dans son ensemble, mais les solutions politiques apportées par North ne sont jamais explicitées. Elles passent principalement, dans le texte comme dans l'iconographie, par la description et la représentation des espaces éducatifs, environnement spécifique, rationnel et efficace où doit s'épanouir le corps social en devenir. Par synecdoques successives, les écoles en viennent à représenter l'institution scolaire

dans son ensemble, celle-ci figurant à son tour - par la vertu sans cesse réitérée de l'éducation à la citoyenneté - l'ensemble du corps civique. Il n'est pas indifférent que tous les mouvements de réforme municipale nés aux Etats-Unis au tournant du siècle aient comporté un volet concernant l'administration de l'école. Ces programmes se consacrent principalement à la manière dont les établissements doivent encadrer les enfants. Souvent, ils considèrent d'ailleurs le *playground* comme une part intégrante de l'éducation publique :

« In 1898 eleven such organizations from as many cities organized a regional conference in New York, devoting several days of discussion to the improvement of school buildings, the education of juvenile offenders, the reform of school boards politics and the publicizing of educational needs. The meetings were filled with familiar figures in the municipal-reform organizations of the era. »^{note638}

Tous les sujets abordés, on le voit, relèvent du fonctionnement politique et social de l'institution scolaire, de leur organisation et de leurs infrastructures. Les dimensions civiques et architecturales sont indissociablement liées, et ces questions sont au coeur de la redéfinition de la ville. Dans le *Survey*, les photographies d'écoles et de terrains de jeu sont bien des *blueprints*, encore parcellaires, de la communauté de demain.

C. Fabriquer des citoyens

On devine à travers la conclusion du texte de North l'une des dimensions les plus problématiques de l'iconographie progressiste, telle qu'elle apparaît dans le *Survey*. Sur les images d'écoles et de *playgrounds*, l'insistance avec laquelle sont mis en avant l'importance des installations, de même que certains termes rencontrés dans les textes (« management of this sort will turn out a community »), tend à confirmer l'hypothèse d'un discours progressiste contaminé par les modèles industriels d'organisation : le *playground* et l'école, lieux d'épanouissement citoyens, sont en quelque sorte des usines chargées de manufacturer un corps social organisé et cohérent.

Considérons d'abord deux images intitulées explicitement *Epiphany Parochial School : A Modern Plant*,^{note639} et présentant l'intérieur et l'extérieur d'une école. Leur titre joue à l'évidence sur le parallèle entre l'organisation industrielle moderne et le type d'ingénierie sociale nécessaire à la création de structures éducatives performantes. Sur la même page, deux photographies titrées *Contrasts in Parochial School Equipments* présentent une opposition visuelle marquée entre un « atelier à citoyens », encore vide, donc présenté comme un appareil productif neuf, prêt à accueillir les enfants, et une sorte de *sweatshop* du savoir, sombre et surpeuplé. A gauche, une salle vide, où la lumière s'engouffre par cinq fenêtres et se reflète sur chacun des bureaux, ponctuant l'espace de taches lumineuses. A droite, un espace bondé, insuffisamment éclairé par deux fenêtres à peine visibles sur l'image. D'un côté l'air et la lumière, l'organisation rationnelle d'un atelier du savoir, une image de l'avenir ; de l'autre, l'obscurité et la surpopulation, caractéristiques du taudis.

Une seconde manifestation de l'influence des modèles industriels sur les conceptions progressistes est la présence épisodique, au sein du *Survey*, de photographies illustrant l'enseignement technique ou professionnel. Ces clichés, pris dans des salles de classes claires et fonctionnelles, doivent être lus dans le contexte d'un débat qui agite alors le milieu réformateur, et qui porte sur la finalité de la scolarisation, notamment son rapport au monde industriel. Pour certains, l'école doit former l'élève à l'autonomie : telle est clairement la position de North, parlant d'une « formation générale à la citoyenneté ».^{note640} Cette vision doit cependant composer avec une tendance grandissante de l'institution scolaire à former la main-d'oeuvre dont a besoin l'industrie. Le débat sur l'école retrouve ainsi les problématiques articulant croissance industrielle et citoyenneté. Sous l'impulsion de plus en plus militante de la National Association of Manufacturers, les éducateurs et les syndicalistes les plus éminents, longtemps hostiles à ce qu'ils considéraient *a priori* comme une forme d'instrumentalisation de l'éducation au profit de l'industrie, se rangent à la nécessité de consacrer une part non négligeable de l'enseignement public à la formation d'ouvriers qualifiés et de techniciens. A l'époque où paraît le *Survey*, la National Society for the Promotion of Industrial Education, qui appartient à la

mouvance progressiste, constate que 29 Etats financent déjà l'enseignement technique sous une forme ou une autre. Cette association s'apprête à porter le débat au niveau fédéral, avec le concours de la National Association of Manufacturers et de l'American Federation of Labor. Progressistes, industriels et syndicalistes semblent trouver ici un terrain d'entente, même si les modalités précises de ce type d'enseignement restent objet de débat.^{note641}

L'iconographie du *Survey* reflète - assez timidement - ce débat. Sur les quelques images proposées, l'organisation de l'espace est ponctuée par la distribution régulière des élèves dans les salles de classes et les ateliers. Ces pièces sont des exemples de fonctionnalité de l'espace d'apprentissage : nulle trace d'insalubrité ou de saturation de l'espace disponible sur ces modèles. Dans *The Pittsburgh District*, deux photographies soulignent le contraste entre un établissement où les jeunes pensionnaires doivent se contenter, en guise de formation professionnelle, de faire le ménage, et la Pennsylvania Reform School, où quatre jeunes garçons apprennent l'ébénisterie dans un atelier lumineux.^{note642} Sur la première image, la position incongrue d'un pensionnaire debout sur ce qui semble être un appareil de chauffage, ainsi que le cadrage peu orthodoxe de ses deux camarades relégués dans un coin et plongés dans l'obscurité, reprennent le thème d'un espace (et par extension d'une activité) inappropriés. Sur la seconde photographie, quatre élèves se répartissent dans l'ensemble du cadre, et chacun est occupé à une tâche individualisée, pour laquelle il dispose de son propre poste de travail.

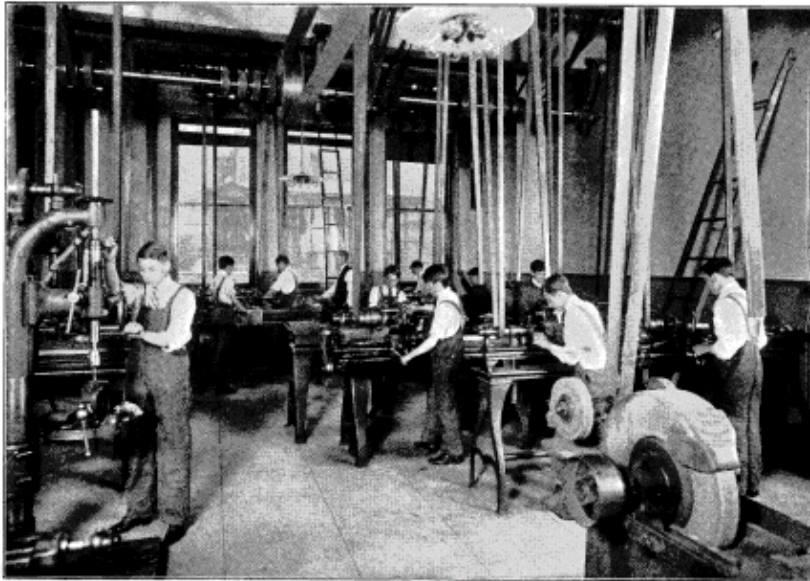
Dans *Homestead*, on trouve trois photographies qui semblent directement sorties d'une brochure vantant les mérites de la Schwab Manual Training School (Figure 51). Ces espaces modestes mais harmonieusement disposés, la propreté et la luminosité impeccables des locaux, l'équipement mis à la disposition de chaque élève, sont les marques d'un espace répondant parfaitement aux critères de fonctionnalité et d'efficacité généralement avancés par les auteurs du *Survey*. Comme le reconnaît Margaret Byington à propos de cette institution, dirigée par un ancien manager de U. S. Steel :

« This Schwab school, which is supported by the public taxes, and is carried on under the direction of the superintendent of schools, rounds out the town's system of elementary education. In its maintenance and standards it is a public recognition of the need for manual training in an industrial community, and in its work a distinctly progressive spirit among the people is feeling its way. »^{note643}

Un « esprit progressiste » est donc susceptible de se développer dans une institution dont le but avoué est de former la main-d'oeuvre de la grande industrie. Byington salue de la même manière l'enseignement proposé par la Carnegie Technical School de Pittsburgh.^{note644}

On ne saurait toutefois tirer des conclusions trop générales des quelques images vues ici. La Pennsylvania Reform School est, comme son nom l'indique, une institution réservée à des cas difficiles. Sur la photographie proposée, l'activité manuelle à laquelle se consacre les élèves relève de l'artisanat plus que de l'industrie lourde. Des photographies de ces mêmes enfants faisant du sport ou suivant un cours sous un arbre suggèrent une imagerie de type plutôt pastoral que réellement industriel.

En ce qui concerne l'école Schwab, des réserves similaires doivent être faites. L'établissement n'accueille les enfants qu'une demi-journée par semaine : le reste du temps, ils suivent normalement les cours de l'école publique. En outre, une seule photographie montre des élèves travaillant sur des machines de type industriel : sur les deux autres, les enfants sont en cours d'ébénisterie, et de dessin. D'un côté, on retrouve donc une activité industrielle traditionnelle, voire quasi artisanale, et de



SCHWAB MANUAL TRAINING SCHOOL
Machine Room

Figure 51 : Schwab Manual Training School - Machine Room(Homestead, p. 127).

l'autre, une activité artistique ou, plus probablement dans ce contexte, une formation élémentaire à l'ingénierie (au dessin industriel ?). Les machines sont remplacées par des règles et des compas, et « l'enseignement manuel » annoncé par le nom de l'école ne se contente pas de former des opérateurs de machines, mais bien des concepteurs, des techniciens, peut-être des ingénieurs. Plutôt que d'exalter la formation des futurs bras de l'industrie, l'iconographie du *Survey* propose un modèle relativement complexe, où des activités traditionnelles cohabitent avec des formations plus techniques. Les écoles vues dans le *Survey* ne sont pas, en majorité, les copies des ateliers des grandes usines sidérurgiques.

Paradoxalement, l'exemple iconographique le plus significatif de l'emprise des modèles industriels sur les activités de réforme touchant à l'enfance est fourni par une série de photographies illustrant la naissance d'un terrain de jeu. A l'époque où Beulah Kennard signe son article dans *The Pittsburgh District*, on a déjà suggéré que le *Survey* entreprend de justifier sa démarche en publiant les premiers résultats des initiatives réformatrices à Pittsburgh. On trouve la confirmation de cette tendance, ainsi que l'illustration concrète des thèses des Progressistes quant aux possibilités d'améliorer l'espace urbain au bénéfice de la communauté, dans une séquence de trois images publiée dans l'autre volume publié en 1914, *Wage-Earning Pittsburgh*.

Ces trois photographies, intitulées *Manufacturing A Playground* (Figure 52), mettent en évidence l'ambiguïté du discours réformateur vis-à-vis de la logique industrielle, du moins dans les derniers textes du *Survey*. Ces trois vignettes racontent l'histoire exemplaire de la construction d'un terrain de jeu. La première photographie montre un espace vide, « plein de boue, et couvert de cailloux, de boîtes de conserves, de bouteilles cassées », au milieu d'un quartier où les 200 enfants n'ont aucun endroit pour jouer. Sur la deuxième image, « 750 enfants » et

MANUFACTURING A PLAYGROUND
HOW IT WAS DONE AT WILMERDING, BY THE YOUNG MEN'S CHRISTIAN ASSOCIATION
WESTINGHOUSE AIR BRAKE COMPANY



Site in foreign section of Wilmerding proposed for playground. Full of mud—covered with stones, tin cans, broken bottles, and so forth. At least 200 small children lived within 200 yards and they had no place to play



66,000 tin cans were gathered; 750 children collected them. Twenty volunteers—foreign-speaking men—helped count the tin cans and pay the boys and girls one cent per dozen



Site was leveled and cleaned by 100 older boys and men—all foreign speaking—voluntarily. Many socialists helped

Figure 52 : Manufacturing a playground(Wage-Earning Pittsburgh, p. 418).

« 24 volontaires » (des immigrés récents, « *foreign-speaking* ») ramassent les déchets. Le troisième cliché montre le résultat final, un *playground* photographié d'un peu trop loin, après qu'une centaine d'hommes et de jeunes garçons ont aplani le terrain. Parmi ces volontaires (*all foreign speaking*), l'auteur des légendes ne peut s'empêcher de souligner la présence de « nombreux socialistes ».

La qualité médiocre de ces images, et leur reproduction dans un format extrêmement réduit, les unes sous les autres, leur confère une simple valeur narrative. Contrairement à l'immense majorité des photographies du *Survey*, celles-ci ne proposent ni analyse, ni grille de lecture, mais bien une fable à la morale exemplaire : l'engouement civique, par la réforme de l'espace social, garantit l'avenir de la communauté. Or il faut noter que ce court récit se déroule à Wilmerding, ville créée de toutes pièces par l'industrie. Cette affiliation est annoncée dès le titre de la série. Non seulement il s'agit de « manufacturer » un terrain de jeu, mais de plus, le sous-titre associe le Y. M. C. A., instigateur du projet, et les usines Westinghouse, dont l'implication n'est pas plus clairement précisée. Ainsi se dessine, sous l'impulsion d'une association civique, le consensus politique improbable réunissant l'empire industriel Westinghouse,^{note645} les nouveaux immigrants de tous âges, et le parti socialiste local. Notons en outre que la construction du *playground* est une entreprise « rentable », puisque les enfants qui recyclent les boîtes de conserves en obtiennent un *cent* à la douzaine. Si l'on ajoute à ces considérations que l'image suivante montre un toboggan autour duquel s'est agglutinée une foule d'enfants, et dont la légende précise qu'il est utilisé au taux (*rate*) de « 30 enfants à la minute », on en vient à se demander si la construction de terrains de jeu n'est pas une activité quasi-industrielle, dont les critères de réussite sont comparables à ceux d'activités économiques plus traditionnelles.

Cette ambiguïté, au sein d'un ensemble de textes dont on a montré à plusieurs reprises qu'ils tenaient l'industrie pour responsable des dysfonctionnements profonds de la société urbaine, ravive certaines des interrogations soulevées par la présentation des bâtiments scolaires et de l'enseignement technique. Si la nouvelle industrie est la principale cause des dysfonctionnements de la ville, certains des principes sur lesquels elle fonde son efficacité sont repris par les Progressistes au moment de concevoir les espaces urbains où se développera le corps social de demain, celui des enfants de la ville.

L'iconographie de l'enfance au sein du *Survey* focalise des thèmes apparemment très divers, et revêt des formes extrêmement variées. Si l'effet pathétique de certaines images (on pense aux portraits de Hine) paraît délibéré, il semble toutefois que ce réseau complexe de photographies tente de concilier les deux fondements de la rhétorique progressiste. Le souci « philanthropique » et celui de la « construction » (*constructive philanthropy*) trouvent dans l'image de l'enfance l'un de leurs thèmes visuels les plus porteurs. Les petits garçons et les petites filles vus dans ces clichés, qu'ils en soient le sujet unique ou qu'ils apparaissent au titre de « produits » humains d'un environnement plus ou moins favorable, sont à la fois des hommes et des femmes à construire, et les éléments constitutifs d'une communauté urbaine à créer. Dans le même temps, le *Survey* s'attache à montrer, de manière systématique, que cette « reconstruction » des êtres et de la société passe précisément par la réforme de l'environnement institutionnel urbain, qui prend ainsi une place centrale dans les représentations iconographiques. Cette reconstruction passe d'abord par le diagnostic implacable des dysfonctionnements de l'espace de la ville, rapidement perçu comme pathologique et pathogène, puis par l'édification d'un nouvel environnement sain, rationnel, sûr, et fonctionnel.

Cette réforme de l'humain et du social par l'infrastructure, manifestation la plus concrète de l'hydraulique sociale chère à Kellogg, recèle un paradoxe qu'il est difficile de nier. Le parallèle incessant entre la fabrication d'espaces sociaux, la formation des individus et la constitution d'une communauté politique tend parfois à réduire la « réforme » sociale à une simple entreprise de travaux publics, et donc à assimiler la ville à une « machine à citoyens » dont il suffirait d'assurer le bon fonctionnement pour régler tous les problèmes humains de la cité. La tentation existe, on l'a vu, dans les modèles proposés pour l'école et les *playgrounds*. Plus généralement, ces images et ces textes posent le problème de la mise en place de cette réforme, et du rôle que doivent y jouer les « experts » divers dont il a été question au premier chapitre. Tour à tour médecins, travailleurs sociaux, architectes ou ingénieurs, les auteurs du *Survey* manipulent la ville en vertu de la compétence que leur statut de spécialistes de la question sociale leur confère. Cette lecture du discours progressiste n'est pas totalement infondée, mais l'importance des thèmes de l'école et du *playground*, et la place centrale de la figure de l'enfance - à laquelle sont assimilés, à l'occasion, ces nouveaux immigrants ne parlant pas l'anglais - suggèrent que le modèle de « l'ingénierie » se double d'un rôle d'enseignant :

« the Progressive mind was ultimately an educator's mind, and [...] its characteristic contribution was that of a socially responsible reformist pedagogue »^{note646}

Une telle généralisation se trouve confirmée par le *Survey*, dont un grand nombre de textes émane d'universitaires et de professeurs. Lewis Hine, lui-même enseignant au début de sa vie professionnelle, décrit dans un article intitulé significativement *The School in the Park* les bienfaits d'une confrontation directe des élèves avec le monde « industriel », paradoxalement réduit ici à un jardin public :

« The industrial world gives many opportunities for the children to see and understand its life by participation in some of its realities. »^{note647}

Pour Hine, l'excursion est l'occasion pour les enfants de faire l'expérience du monde, d'en comprendre les processus, et d'aiguiser leur sens des relations sociales, au sein d'un environnement qui a le double avantage d'appartenir au monde moderne et d'en être en même temps protégé. Un an avant le début du *Survey*, certains des principes maintes fois évoqués par Kellogg sont ici ébauchés : l'exploration d'un espace comme expérience « scientifique » (et non seulement confrontation ou mise en présence), révélation de la réalité comme ensemble d'interactions et de rapports, et consolidation d'un lien social entre les élèves, futurs

citoyens. Ces étapes de la compréhension de la nouvelle société industrielle passent toutefois par l'encadrement des élèves dans des structures propres, spécifiquement conçues pour leur permettre une participation au monde sans risquer de subir les dysfonctionnements de celui-ci. L'iconographie du *Survey* fait constamment l'apologie de tels espaces intermédiaires, les opposant explicitement aux lieux où règnent la confusion entre l'industriel et le social, entre le monde des adultes et celui des enfants. Les écoles et les *playgrounds* sont, à leur manière, les laboratoires où doit naître et se former la communauté de demain.

Soulignons pour finir que ce processus pédagogique trouve dans l'outil photographique un genre de paradigme. La capacité du médium à extraire de l'univers urbain un échantillon significatif est en soi une expérience menée sur le réel, une « révélation » qui est indissociablement une sorte d'« encadrement », ne serait-ce que parce que l'image a été produite par l'un de ces « spécialistes » évoqués par Hine en parlant des photographes professionnels.^{note648} Plus fondamentalement, la photographie est par nature une formalisation presque instantanée de l'expérience. Elle médiatise le réel en même temps qu'elle le dévoile, l'« empreinte » du monde qu'elle recueille étant aussitôt « (en)cadrée ». L'image produite est elle-même, à sa manière, l'un de ces espaces intermédiaires où « l'expérience » de la réalité urbaine contribue à l'« éducation » du lecteur, ainsi qu'à l'élaboration, par la valorisation de modèles existant, de nouveaux types d'organisation sociale. La présentation d'infrastructures propres à assurer le bon fonctionnement de la démocratie à Pittsburgh ne se limite pas, en effet, aux photographies d'écoles et de terrains de jeu.

CHAPITRE HUIT : LA VILLE-MATRICE

La production industrielle, la sécurité des ouvriers, la planification sanitaire et l'éducation se révèlent, notamment à travers l'organisation de l'espace, des domaines éminemment techniques, et donc affaires de spécialistes. La formation d'un corps social capable d'autonomie par rapport au système industriel doit être organisée rationnellement, et encadrée par des experts. De même que les ingénieurs définissent les méthodes de la production industrielle, les architectes, éducateurs et travailleurs sociaux dessinent la société de demain en définissant l'environnement propice à l'épanouissement des hommes et à l'éducation des enfants. L'exigence de sécurité répond au besoin de préserver un « corps américain », à travers la figure de l'ouvrier-citoyen. Quant au souci sanitaire, il se double d'un enjeu éducatif. Le rôle de la ville progressiste, qui tente notamment de compenser l'influence dévastatrice de l'usine, est de former des esprits sains dans des corps sains. Son devoir est de fabriquer des citoyens capables, à leur tour, de constituer la cité en tant que communauté civique et politique.

Les exemples analysés s'insèrent dans des modèles plus généraux de la « matrice »^{note649} définie par Kellogg. Ce terme a une double connotation, technologique et biologique. Pittsburgh est-elle un moule ou un ventre, une machine ou une mère ? Le *Survey* hésite entre les deux modèles. Le premier, impersonnel et technique, conçoit la cité comme une entité autonome, véritable « fabrique » de citoyenneté. Ce schéma de la machine urbaine a la faveur apparente de Kellogg, et semble s'opposer au paternalisme industriel en vigueur dans certaines entreprises de Pittsburgh et de sa région. Pourtant, au-delà des grandes figures de l'entreprise et de la philanthropie que sont Andrew Carnegie et H. J. Heinz, le *Survey* et son maître d'oeuvre ont parfois recours à des figures tutélaires, leaders moraux et politiques qui sont les visages de la réforme à Pittsburgh. En réalité, le *Survey* reprend le modèle technologique pour tenter de l'appliquer à la « machine » urbaine, et propose des portraits de citoyens exceptionnels, références morales de la ville et spécialistes des questions urbaines, qui ne sont pas sans rappeler, par leur forme et leur utilisation, les photographies traditionnelles des capitaines d'industrie.

De la réforme technique visant à reconstruire le parc immobilier de la ville au modèle plus élaboré d'une « usine sociale » inspirée à Kellogg par le modèle allemand, le *Survey* propose, sous diverses formes, la refonte de Pittsburgh en tant qu'entité sociale, culturelle et politique. Cette dimension de *blueprint*, particulièrement sensible dans les deux derniers volumes, intègre certaines représentations photographiques

préexistantes, et réintroduit massivement les figures d'une certaine élite sociale dans le fonctionnement de la « machine » urbaine.

I. Réformer par l'immobilier

A. L'ingénieur et l'architecte

Les difficultés de la photographie à figurer les progrès de Pittsburgh en tant qu'entité civique, même en 1914, se traduisent notamment par une série d'images^{note650} publiées dans *The Pittsburgh District* sous le titre général :

« 'PROGRESS' PICTURES OF PAINTER'S ROW [The builders of big engineering projects have a custom of taking panoramic views of the work at different stages, to illustrate how it is going forward] »^{note651}

L'articulation de cette description, des clichés eux-mêmes et de l'article où ils s'insèrent est extrêmement révélateur de l'équilibre précaire que tente de conserver le *Survey*. Le texte d'Elizabeth Crowell est une condamnation sans appel de la politique de U. S. Steel en tant que propriétaire immobilier à Pittsburgh. Cette étude de cas appartient à un triptyque rassemblé sous le titre général *Three studies in housing and responsibility*, qui mettent en cause les négligences dont sont victimes les locataires des pires taudis de la ville. La série de photographies laisserait augurer d'un changement radical de la situation, sous l'égide des ingénieurs mentionnés dans le sous-titre, si le mot *progress* n'était ici entre guillemets. Les clichés illustrent moins la construction d'un nouveau quartier que la destruction de celui de Painter's Row, et les quelques vestiges qui en subsistent. De ce point de vue, le raccourci visuel le plus saisissant est celui offert par la mise en page, en vis-à-vis, des deux premières photographies de la série : *The Lower Rows in 1907* et *One Year Later : The Rows Torn Down*. Sur la deuxième image, un terrain vague couvert de débris a remplacé les deux rangées de bâtiments visibles sur la première photographie.

La suite de la série, qui propose d'autres vues plus détaillées de Painter's Row à l'époque de sa destruction, ne contient aucune image du quartier réhabilité. Comme l'écrit avec concision Crowell, dans son texte de 1909 :

« Much had been accomplished ; something still remained to be done. The company, which had gone beyond the requirement of the law in some things, still fell short in others. »^{note652}

U. S. Steel et ses ingénieurs ont semble-t-il apporté quelques améliorations aux logements qu'ils louent. Ils ont finalement dû se résoudre à démolir certains bâtiments. Mais les anciens taudis n'ont pas été remplacés, sinon par un vaste chantier en plein air. Commentant *The town pump*, autre image de la série,^{note653} Crowell met le doigt sur la contradiction criante qui fait de Pittsburgh un miracle technologique admiré du monde entier pour ses forges, et incapable de construire des maisons décentes :

« In a way, that big, grimy pump with its old iron handle and primitive spoutings, summed up the Painter's Row situation ; namely, that of an industry of great mechanics who could overhaul an old plant and make it pay, but who had not brought water a few paces up the hill, or dropped a sewer down to the river below, so that men and women and children might live as human beings should live. »^{note654}

Ce décalage entre la modernité de l'usine et la vétusté des logements démontre par l'absurde que le rôle de l'entreprise n'est pas de prendre en charge le parc immobilier de la ville. La logique de l'industrie est essentiellement économique, et non sociale. La formation d'une communauté américaine l'intéresse moins que le rendement de ses loyers. Or la question du logement ouvrier, qui doit permettre aux familles de s'épanouir et aux ouvriers nouvellement arrivés de ne plus s'entasser dans des foyers insalubres, est au coeur

de la redéfinition de l'espace urbain tel que la conçoivent les Progressistes. On a vu aussi, chez Byington, que le logement relevait du *standard* américain, et donc de la définition de la citoyenneté. Toute la difficulté de l'entreprise, comme en témoigne abondamment le *Survey*, et qu'il est difficile de se passer de l'influence du monde industriel pour une telle reconstruction.

B. L'iconographie immobilière du *Survey*

Des photographies de types d'habitations idéales, susceptibles d'influer positivement à la fois sur l'environnement urbain et sur la vie de leurs occupants, constituent une part non négligeable de l'iconographie du *Survey*, où elles se répartissent sur plusieurs volumes. On recense deux illustrations de ce genre dans *The Steel Workers* (Figure 53), trois dans *The Pittsburgh District*,^{note655} quatre dans *Homestead*,^{note656} et jusqu'à treize dans *Wage-Earning Pittsburgh*.^{note657} Ces images uniformes n'ont guère plus retenu l'attention des commentateurs que celles des systèmes de sécurité des machines, alors qu'elle constituent le complément indispensable des images de taudis et des portraits d'ouvriers et d'enfants, généralement plus célèbres. Le fonctionnement de ces images est sans doute l'une des applications les plus claires de la double référence diagnostic/*blueprint*, comme



Detached Brick Dwellings. Four rooms and bath. \$2700 to \$2800



Detached Frame Houses. \$5000 to \$7000

HIGH GRADE TYPES OF COMMERCIALY BUILT HOUSES IN MILL TOWNS

Figure 53 : High Grades Types of Commercialy Built Houses in Mill Towns(The Steel Workers, p. 150).

en témoignent les deux articles associés en annexe de *Wage-Earning Pittsburgh* sous le titre général *Community Contrasts in Housing Mill Workers*. Le premier de ces textes, qui traite du quartier de Soho, est intitulé *The Persistence of Sanitary Neglect in Central Pittsburgh*. Le second, *Midland, A Forerunner of Modern Housing Development for Industrial Sections*, présente ce quartier comme une solution aux problèmes évoqués dans l'article précédent. D'un côté, on trouve six photographies relevant de l'esthétique de

la pathologie et du déchet ; de l'autre, six clichés de logements modèles. A l'alignement de maisons noires de *A Hillside Battery of Disease*, où les rails et les écoulements d'eaux usées sont associées par la légende, s'oppose, deux pages plus loin, les rangées de pavillons clairs de *Low Cost Frame Houses - Midland*, sur une photographie qui montre la rue « encore en chantier » (Figure 54).

Cette précision apportée par la légende renforce l'insistance des illustrations de ce chapitre sur les matériaux de construction (*Stucco and Frame Buildings, Poured Concrete Houses...*). Signalons enfin que les deux dernières images de la série sont intitulées *Toyland*, nom qui souligne aussi bien la perfection et la part d'idéalisation de ces modèles réduits photographiques que leur caractère éminemment manipulable.

Les textes dans lesquels s'insèrent ces images traitent, pour l'essentiel, des thèmes déjà évoqués : l'hygiène, mais aussi la reconstitution d'un espace familial, sont au centre des préoccupations. En créant un environnement sain, fonctionnel, adapté aux besoins de l'individu et de la famille, ces constructions nouvelles doivent permettre d'enrayer la déliquescence généralisée du milieu urbain. Comme l'écrit Margaret Byington :



A HILLSIDE BATTERY OF DISEASE
Thirteen dry uncovered vaults are shown in the length of the picture. Waste water drains down over the embankment, alongside the tracks where the through Baltimore and Ohio passenger trains set the dust awirl. The vault next the end at the left is all that is supplied to three houses, sheltering eight families

Figure 54 : A Hillside Battery of Disease et Low Cost Frame Houses. Midland(Wage-Earning Pittsburgh, pp. 409 et 411).



STUCCO AND FRAME BUILDINGS. MIDLAND
The tenants in this row are trained mechanics and skilled mill operatives, paying from \$20 to \$22 per month for five, six and seven room houses with all modern conveniences. The company encourages purchase, selling a house and lot from \$2,500 to \$3,400, 10 per cent down, one per cent per month with interest



LOW COST FRAME HOUSES. MIDLAND
Tenants of these double houses are foreign laborers and mechanics. They pay \$12 per month for five large rooms, inside toilet, running water, gas, electric light, and fireplaces. The street is shown still in process of construction

« The house itself is a determining circumstance in shaping the character of the home life. »note658

Plus abrupt, W. C. Rice affirme sans détour que la construction de logements modernes à Midland va permettre « d'éduquer » la population ouvrière récemment arrivée, ou du moins préparer l'avenir en offrant à ses enfants l'expérience des normes matérielles du modèle américain :

« The company believes that the conveniences offered produce an environment doing much toward the education of the next generation, if not the present, in household standards. »note659

Aux caractéristiques techniques et architecturales sont fréquemment associées le prix de vente ou de location, la clientèle visée, et plus généralement les bénéfices sociaux que la communauté peut espérer retirer de ces nouveaux logements. La construction d'un parc immobilier digne de ce nom doit venir corriger les effets désastreux de la « négligence sanitaire et civique » mise en évidence par l'article précédent traitant du quartier de Soho. Selon W. C. Rice :

« The policy of the Improvement Company has been to encourage in every way civic improvements and the general good of its people. During the last year, the company has built several hundred houses and employed a firm of architects of national standing, to design houses very different from the store-box type so common in industrial towns. »note660

Les deux photographies de Toyland sont placées en vis-à-vis de ce texte, représentatif de l'esprit qui préside à la mise en valeur de la solution immobilière telle que la conçoivent les réformateurs. La reprise en main de l'espace par les architectes doit permettre de rendre forme au corps social et politique urbain. Le *blueprint* est adapté par la photographie, qui ne se contente pas d'enregistrer l'existence de quelques quartiers modèles, mais témoigne des étapes de leur construction, et propose ces ensembles de logements comme modèles à suivre et à imiter, maquettes de la ville de demain.

L'espace longuement diagnostiqué se trouve ainsi réformé et reconstruit. L'absence frappante de présence humaine, élément de composition qui démarque nettement ces photographies de la majorité des images analysées jusqu'ici, souligne leur statut de projet, de prototype. C'est en ce sens, et dans ces limites, que le terme de *blueprint* peut s'appliquer ici à la photographie. Les logements représentés sont un environnement

dont l'influence positive est postulée, mais non encore démontrable si l'on en croit les images proposées : la « troisième dimension » sociale est en effet singulièrement absente de ces images. Pourtant, la validité de la théorie semble acceptée par tous, et Margaret Byington se lance dès 1909 dans une défense et illustration du rôle des sociétés de gestion immobilière :

« Of the business enterprises, those which doubtless most closely affect the lives of the residents are the real estate companies. Real estate, except in Munhall, is largely in the hands of local firms, who recognize that they have a definite part in building up the town and who take genuine pride in it. By making it possible for those with small incomes to buy houses and by creating a sense of confidence through fair dealing [...] the real estate men have helped to increase the number of house-owners. »^{note661}

Une telle vision de l'harmonie sociale par l'immobilier trouve sans doute un écho favorable auprès de ces membres des classes moyennes, commerçants ou représentants des professions libérales, qui participent au mouvement de réforme. En témoigne l'épais rapport produit par le professeur J. T. Holdsworth, à la demande de la Chambre de Commerce de Pittsburgh. Publié en 1912, au moment du hiatus qui suit la parution des quatre premiers volumes du *Survey*, il développe l'idée de Byington et prépare ainsi l'abondante iconographie immobilière de *Wage-Earning Pittsburgh*. Pour Holdsworth, l'un des enjeux cruciaux de la création d'une nouvelle communauté urbaine est la reconstitution d'un parc de logements décent :

« We all know that the trouble with Pittsburghers has been largely due to the fact that individual gain has been the only object before them in this community for years, whether it be the housing problem or any other, and if our city and country as a whole is thereafter to hold up its head and shake off the criticism of the *Pittsburgh Survey*, in my opinion it will only be when every man here as well as in other lines of business, but especially the real estate fraternity, insists upon their clients' as well as their own operations being conducted with the view of making a handsome city and one in which others will profit by their operations, as well as themselves. »^{note662}

Sous cette formulation un peu alambiquée se dessine l'idée d'une branche industrielle et commerciale (le bâtiment et l'immobilier) dévouée à la cause commune (construire une « belle ville ») et retirant finalement les bénéfices de cette solidarité nouvelle. On retrouve ici l'idée selon laquelle le souci du développement social de la communauté est aussi « payant » du point de vue économique. Pour illustrer cette théorie, Holdsworth reprend les modèles visuels de *The Steel Workers* et de *Homestead*, en les systématisant. Dans les pages qu'il consacre au prix des loyers et à la qualité des logements, il s'appuie en priorité sur la photographie :

« Rent comparisons have been made largely in the pictorial form. Scores of photographs were taken of houses renting from \$ 12 to \$ 30 in different cities. These pictures with descriptive data are appended to this report. »^{note663}

Sur les 24 pages du chapitre traitant des logements destinés à la population ouvrière, Holdsworth en consacre exactement la moitié à des photographies pleine page, montrant des exemples représentatifs et, à ses yeux, tout à fait satisfaisants, de constructions simples mais fonctionnelles.^{note664} Chaque type d'habitation est désigné avec précision (*frame house*, *residence*, *apartments*), et surtout soigneusement décrit : montant du loyer, équipements sanitaires, présence ou non d'un jardin... Visuellement, ces images présentent des caractéristiques quasiment invariables. Ce sont toujours des prises de vue réalisées de la rue : les équipements disponibles dans chaque maison sont donc décrits, mais ne sont jamais montrés. Les images sont vides de toute présence humaine. L'environnement immédiat des bâtiments est à peine visible : au mieux, la photographie utilise la perspective ouverte par la rue pour montrer un alignement de maisons. Le reste du temps, le cadrage isole l'un de ces logements modèles. Ces caractéristiques visuelles sont presque aussi systématiques dans le *Survey*.

A travers Holdsworth, professeur d'économie travaillant pour la Chambre de Commerce, se révèle à nouveau l'alliance de fait entre la réforme et le monde des affaires, qui partagent visiblement ce modèle immobilier. La plupart des logements présentés dans le *Survey* correspondent pourtant exactement à ce schéma. Ainsi, la société responsable des logements décrits par W.C. Rice dans *Wage-Earning Pittsburgh* est selon la propre définition de l'auteur « une branche de la Steel Company »,note665 Sous son nom aux accents civiques, l'Improvement Company est donc en réalité une filiale de l'industrie lourde. Rappelons que H. F. J. Porter, dans le même volume que Rice, faisait l'éloge de la ville-usine et du paternalisme industriel. Pour cet auteur, la construction de toutes pièces de quartiers gérés directement par les employeurs est un moyen légitime d'éviter l'agitation sociale souvent causée, selon lui, par la mauvaise qualité des logements proposés aux ouvriers et à leurs familles.note666

Cinq ans auparavant, Byington relevait sur un ton plus polémique la fonction de contrôle social joué par ces villes-usines. Sa défense des professionnels indépendants se conclut sur la constatation que leur offre ne saurait répondre à la demande toujours croissante de la communauté : ce sont donc souvent des industriels, « n'ayant aucun intérêt au développement futur de la ville indépendamment de l'usine »,note667 qui complètent le parc immobilier des quartiers ouvriers de Pittsburgh. Or, en offrant des maisons à leurs employés à des prix raisonnables, les grands patrons lient la population ouvrière à leur usine, et entravent sa liberté de déplacement :

« Home owning [...] lessens the mobility of labor, since when one is partly paid for a man will put up stakes and seek work elsewhere only under extreme pressure. From the point of view of the company, this is an ever present advantage. For the employee it is a potential disadvantage, especially in a town like Homestead where, since the strike of 1892, the men have had no voice in the matter of wages and no security as to the length of employment [...] In the average mill town [...] house ownership may prove an encumbrance to the workingman who wants to sell his labor in the highest market. »note668

Pour Porter, la politique immobilière des grandes entreprises est d'abord la solution aux grèves et aux revendications ouvrières ; pour Byington, il s'agit de l'intérêt bien compris de la compagnie, et la construction des logements met en jeu une certaine conception de la démocratie. Dans une ville où le syndicalisme est pratiquement brisé, la dernière liberté des ouvriers - s'en aller - se trouve limitée par une politique de logements conduite non pas par la communauté, mais par la grande industrie. Ainsi, l'espace urbain et ses habitants sont toujours, à bien des égards, dépendants de la sidérurgie :

« The setting of the average Homestead household is now fairly complete before us. On the one hand is the inexorable mill, offering wages and work under such conditions as it pleases ; on the other is a town politically failing to maintain a sound environment for its inhabitants and not possessed of independent business resources sufficient to serve them. »note669

Les approches de Porter et de Byington, révélatrices de deux tendances et de deux époques du *Survey*, se révèlent à nouveau diamétralement opposées. Le premier défend une forme plus ou moins moralisée du paternalisme industriel. La seconde, au contraire, reconnaît une opposition cruciale entre la ville et l'usine « inexorable ». Pour Byington, l'économique et le politique se font face et s'incarnent dans deux espaces distincts, l'usine et la cité. Dans une telle logique, la constitution d'un parc immobilier industriel lui apparaît comme un mélange des genres contestables. En donnant la parole à ces deux analyses, celle de l'expert industriel et celle d'une professionnelle de la réforme sociale, le *Survey* laisse s'installer une contradiction que les images d'ensembles immobiliers, dans leur uniformité, ne dissipent en aucune façon.

II. Culture spontanée, culture encadrée

A. Américanisation et citoyenneté

Si l'éducation des enfants permet, selon les auteurs du *Survey*, de préparer les citoyens du futur, l'accès à la culture (c'est-à-dire, essentiellement, à la langue anglaise) est essentielle à l'assimilation des nouvelles populations américaines dans un corps social cohérent. C'est dans ce contexte que l'on doit comprendre, par exemple, l'article et les photographies qui illustrent dans *Wage-Earning Pittsburgh* les activités du Y.M.C.A. à destination des immigrants récents. L'une des images de cet article de H. A. McConnaughey montre un auditoire, constitué d'hommes et de femmes de tous âges, assemblés sous ce que la légende de la photographie désigne sous le nom de « tente communautaire ».note670 Cette école un peu particulière est ainsi, à la fois, espace public, lieu de rassemblement et outil de cohésion sociale. Huit lieux de ce type fabriquent les nouveaux citoyens américains :

« Eight such centers are in operation this summer in Greater Pittsburgh. The audiences of immigrant men, women and children last year mounted up to an aggregate of 300,000. They listened to stereopticon lectures and watched moving pictures on American history and scenery, on health, safety, and the care of children, and citizenship. »note671

Hors la référence à l'histoire, on reconnaît dans cette description tous les thèmes majeurs du *Survey* : l'espace américain, la santé, la sécurité, l'enfance, la citoyenneté. Même si la photographie n'évoque que de très loin la rationalité de l'espace éducatif prônée par les Progressistes, le nombre considérable d'élèves reprend une idée rencontrée à la fois chez H. F. J. Porter et chez Elizabeth Butler, selon qui la concentration de population provoquée par l'industrie peut devenir un atout. Elle doit être mise à profit pour propager, en masse, les principes sociaux et politiques nécessaires au développement harmonieux de la ville. Il faut profiter de ce que Butler appelle les « possibilités sociales offertes par le regroupement industriel. »note672 Pour ce faire, comme le souligne Byington, il faut toutefois convaincre certaines populations immigrantes que « dans la démocratie américaine, l'éducation est considérée comme une nécessité absolue (*an absolute essential*). »note673 Le profil d'éducateur de l'auteur progressiste tend à assimiler la population immigrante à l'enfance, les concevant comme deux groupes de citoyens potentiels.

La difficulté, pour le *Survey*, consiste à concilier cette vision d'une forme d'éducation à la citoyenneté et des formes de culture spontanée dont le respect, selon certains de ses auteurs, est l'une des rares formes existantes de résistance à l'ordre industriel. Ces hésitations, si l'on en croit notamment Lawrence Cremin, sont caractéristiques du mouvement progressiste, divisé sur le sens réel de l'idée d'américanisation. Celle-ci doit-elle passer par l'« anglicisation » pure et simple des nouveaux arrivants, censés apprendre la rigueur en même temps que les rudiments de la langue ? Doit-on s'attendre, avec Israel Zangwill, à la création d'une nouvelle nationalité américaine dans le creuset américain ? Enfin, est-il concevable, comme le soutiennent quelques originaux, de concevoir une forme de pluralisme culturel ?note674 Si cette dernière option n'est jamais réellement envisagée par le *Survey*, son iconographie suggère ponctuellement la valeur de la culture immigrante, ou plus généralement populaire, face aux modèles imposés par les formes traditionnelles de la philanthropie culturelle. On ne sera pas surpris de trouver les formes les plus claires de cette vision dans les premiers volumes du *Survey*, notamment *The Steel Workers* et *Homestead*, alors que les derniers tomes tendent à mettre en valeur l'influence bénéfique des structures institutionnelles.

B. Schenley Park, « ville blanche » de Carnegie

Entrepreneur millionnaire, figure tutélaire de Pittsburgh, Andrew Carnegie est depuis la fin du 19^e siècle le philanthrope officiel de la ville. Dans *The Gospel of Wealth*, article publié en 1889, il définit le rôle du mécène dans la ville idéale. La contribution du grand homme à des « projets de service public » (institutions culturelles principalement) doit mener à l'harmonie sociale :

« In this we have the true antidote for the contemporary unequal distribution of wealth, the reconciliation of the rich and the poor - a reign of harmony, another ideal, differing, indeed, from that of the Communist in requiring only the further evolution of existing conditions, not the total overthrow of our civilization [...] In this way we will have an ideal State, in which the surplus wealth of the few will become, in the best sense, the property of many. »note675

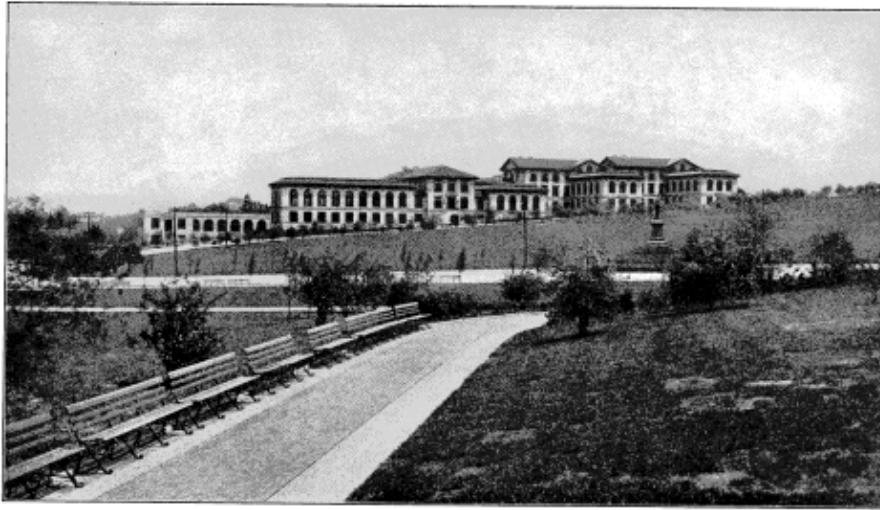
Joignant le geste à l'écrit, Carnegie s'empresse de laisser son empreinte sur le paysage de Pittsburgh, entraînant par son exemple des hommes d'affaires tels que le banquier John Mellon. Les manifestations les plus spectaculaires de cette politique de transformation de la ville en cité idéale sont la création d'un réseau municipal de bibliothèques publiques et la mise en chantier, dans la partie est de Pittsburgh, d'un gigantesque ensemble de bâtiments consacrés à l'éducation, à la culture et plus généralement au bien-être et à l'édification de la population.note676 Schenley Park, sa bibliothèque, son musée et l'imposant projet de campus universitaire qui prennent forme peu à peu constituent pour ainsi dire le pendant utopiste du centre historique, The Point, presque entièrement consacré aux activités industrielles. Le pôle économique permet, par son activité et les richesses qu'il crée, la naissance d'un pôle culturel et « social ». De la ville noire émerge une ville blanche qui en est en quelque sorte le positif.

L'expression de « Ville Blanche », si elle n'est pas explicitement utilisée à l'époque pour qualifier Pittsburgh, n'en est pas moins dans l'air du temps depuis la fameuse exposition dite « colombienne » organisée à Chicago en 1893. En créant de toutes pièces une ville idéale, cette manifestation avait proposé un modèle sur lequel de nombreux projets urbains du tournant du siècle prétendirent ensuite se baser. Dans l'élaboration de ce modèle utopique, la photographie avait joué un rôle à la fois essentiel et frustrant. Si l'on en croit Julie K. Brown, la production photographique ayant pour sujet l'exposition et ses bâtiments était extrêmement contrôlée. Il s'agissait de documenter le contenu des divers pavillons, et de mettre en valeur les qualités monumentales de ceux-ci.note677 Moyen inégalable de diffusion des idéaux de l'Exposition et de son architecte, Daniel Burnham, la photographie se voyait dans le même temps brutalement confrontée à son incapacité ontologique à « créer » l'utopie :

« Incapable of creating its image except from what was already in the world, photography was severely limited as a utopian medium. Arnold circumvented the problem by photographing an existing urban utopia. »note678

Il n'en va pas différemment à Pittsburgh, où l'utilisation de la photographie permet de documenter les progrès de la construction d'une nouvelle « Ville sur la Colline » à Schenley Park, progrès mesurés à l'aune de l'ambitieux plan d'un ensemble architectural majestueux (Figure 55). Les articles et les livres traitant de Pittsburgh au tournant du siècle s'attachent ainsi à mettre en valeur, par la photographie, la constitution d'un ensemble néo-classique monumental, où se mêlent le souci d'une harmonie toujours plus grande avec la nature domptée (observatoire, parc, zoo...) et la mise en évidence du caractère prospectif de l'ensemble, qui est encore en travaux. De la Pittsburgh d'aujourd'hui sortira la cité idéale de demain, née de la prospérité due à la production industrielle. La preuve de ce futur meilleur est apportée par la photographie, capable de diffuser aux yeux du monde la naissance de la ville du futur et les bienfaits de l'industrialisation. C'est par ce biais promotionnel que la photographie, redoublant et multipliant le signe architectural, se fait image de l'avenir. L'absence de silhouette humaine sur ces clichés leur confère en outre une irréalité paradoxale : la photographie, en quelque sorte, est la promesse de l'utopie, la preuve d'une réalité encore en gestation.

Dans les albums, notamment au moment du cent-cinquantième, ces images sont omniprésentes. Les 21 illustrations de l'ouvrage de Samuel Church Harden, *A Short History of Pittsburgh*, se répartissent comme suit : quatre portraits de personnages historiques (dont George Washington et William Pitt), cinq images de monuments historiques et vues anciennes de Pittsburgh, et dix illustrations des grandes réalisations de Schenley Park (parcs, observatoire, université...). Ces derniers



Carnegie Technical Schools (uncompleted)

Figure 55 : Carnegie Technical Schools (uncompleted) et Design of University of Pittsburgh (A Short History of Pittsburgh, 1758-1908, 1909, pp. 111, 119).



Design of University of Pittsburgh

clichés sont regroupées dans le chapitre sur la « vie intellectuelle » de Pittsburgh (Figure 55), et suivent les deux seules illustrations du chapitre industriel, qui étrangement ne propose aucune photographie d'usine ou de machine : une première vue générale de The Point, le cœur historique et économique de la ville, précède une photographie du Country Club de Pittsburgh, juché sur une colline au milieu d'un décor champêtre. C'est l'activité incessante de la « pointe » industrielle qui construit le raffinement de civilisation édenique symbolisée par le Country Club. Le rapprochement de ces deux photographies, et leur rôle central dans l'économie de l'ouvrage, permettent de définir l'étape industrielle qui prolonge l'histoire de la ville, depuis le portrait inaugural de George Washington (*first Pittsburgher*) jusqu'à l'ère du savoir, de la culture et de la connaissance. L'analyse de Peter B. Hales, qui parle de la fonction de « cohérence culturelle » attribuée à la photographie *grandstyle*, paraît d'autant plus pertinente ici. Pour Carnegie, Schenley Park est un monument dédié à son talent visionnaire, au bien-fondé de ses croyances économiques, et à la grandeur de son sens civique. Aux yeux des citoyens, le ville blanche est rassurante quant à la qualité sociale, sanitaire et morale de leur cité. Vis-à-vis d'un public plus large, ces clichés diffusent l'image de Pittsburgh comme modèle démocratique et social :

« [...] photography countered the old conception of the city as fundamentally threatening to a virtuous democracy with a vision of cities which drew nature and culture into fruitful harmony and presented the urban vista as a place of awe, even sublimity. To all these viewers, the urban grandstyle represented the new mythos of America's privileged place in history [...] America became the final stage in the advance of western civilization, the newest

and grandest achievement in a line of progress which reached back through the European Renaissance to classical Greece. »note679

Dans le cas particulier de Schenley Park, cette dimension « civilisatrice » est directement dirigée vers la population elle-même. Pour l'historien Francis G. Couvares, cet ensemble monumental traduit de manière évidente la mainmise des classes supérieures de Pittsburgh sur la vie culturelle de la ville. Le souci pédagogique maintes fois réitéré par Carnegie traduit l'idée que la population ouvrière doit être « éclairée » dans ces temples du savoir, eux-mêmes situés dans un quartier résidentiel aisé :

« The erection of the Carnegie complex in 1895 thus announced more than the arrival of a self-conscious leisure class. It also announced the ambition of that class to reform culture in the Steel City. The latter intention could be inferred from the very siting of the complex, which confirmed Oakland's status as the 'cultural and civic center' of Pittsburgh. Already the site of the relocated campus of Western University (soon to be renamed the University of Pittsburgh and to be joined by the Carnegie Technical Schools, and the Bellefield and Athletic Clubs) [...] Oakland was also the locus of Schenley Park [...] Unlike private clubs or commercial theaters, the Carnegie complex was a public institution with an explicit social agenda : to define, create, and disseminate 'the highest culture' and thereby to civilize the inhabitants of the industrial city. »note680

Cette volonté explicite d'éduquer les habitants de Pittsburgh, et au-delà, sans doute, de les américaniser, est analysée de manière variée par les divers auteurs du *Survey*.

C. Les hésitations du *Survey*

Kellogg et son équipe ne peuvent ignorer ce que Couvares appelle le « complexe Carnegie », comprenant notamment la bibliothèque centrale et le musée du même nom. Leur analyse de l'influence de ces monuments n'est pourtant pas uniforme, et permet de retrouver la ligne de fracture déjà évoquée entre les quatre premiers volumes et les deux derniers. La philanthropie traditionnelle de type Carnegie semble moins problématique aux auteurs de 1914 qu'à ceux de 1909-1910.

On trouve dans *The Pittsburgh District* une image de « l'Institut Carnegie »,note681 précédant de quelques pages une vue générale de la toute nouvelle Université de Pittsburgh.note682 En vis-à-vis de la première illustration, Robert A. Woods insiste sur la contribution du mécène et des institutions qu'il a créées à l'essor de l'enseignement technique. Dans un texte signé du rédacteur en chef de *The Survey*, et qui par ailleurs souligne l'importance cruciale du rôle des ingénieurs dans la vie sociale de Pittsburgh, ces commentaires suggèrent que la vision de l'utopie Carnegie, dans *The Pittsburgh District*, est reçue avec une certaine complaisance par les Progressistes.

Dans le même volume, un article entier est consacré à l'action du réseau de bibliothèques par l'une de ses responsables, Frances Jenkins Olcott, qui salue dès la première phrase de son texte l'action de l'industriel.note683 Son article est illustré de six photographies. Quatre montrent des groupes d'enfants écoutant des lectures à haute voix. Deux sont des vues générales de grandes salles bondées mais régulièrement disposées, que de grandes fenêtres inondent de lumière.note684 Intitulé « The public library - a social leaven in Pittsburgh ; with special reference to its work for children », ce chapitre met donc visuellement l'accent sur des activités dirigées (par les bibliothécaires, figures d'encadrement et d'expertise) et sur des espaces rationnels, visiblement conçus par des architectes, voire des ingénieurs. L'omniprésence des enfants renforce le sentiment que ces lieux, qui doivent presque tout à Carnegie, sont des laboratoires de la cité de demain. L'insistance d'Olcott sur les difficultés techniques que représente la distribution des livres dans une cité si morcelée (géographiquement et démographiquement) renforce le sentiment que l'accès de tous à la culture est principalement un problème d'ingénierie sociale.

Quatre ans plus tôt, John Fitch faisait une lecture toute différente de la distance entre le « complexe Carnegie » et le public visé. Pour lui, l'abondance des infrastructures culturelles ne saurait compenser la méfiance des ouvriers vis-à-vis de la principale figure du patronat sidérurgique, ni la fatigue extrême engendrée par les journées de travail de douze heures :

« Not only is home life threatened, but other healthy influences in the mill towns feel the blighting effect of the twelve-hour day. Opportunity for mental culture would seem to be ample in the mill towns. Each has its Carnegie Library. Big splendidly equipped affairs are the libraries in Homestead, Braddock, and Duquesne. Each has its auditorium and music hall with a fine pipe organ, where lectures and concerts of high grade are held [...] In the libraries themselves there is a good stock of books and periodicals [...] Books may be drawn, of course, and read in the home. But the steel workers seldom make use of these privileges. There is a great deal of prejudice against the gifts of Mr. Carnegie on account of the several labor conflicts that have occurred in the mills formerly controlled by him ; this has its effect, but it is not alone sufficient to bar out the workingman. The trouble is the same as that which has already spoiled half of the home life, and bids fair to blight the rest. There is not enough energy left at the end of a twelve hour day to enable the average man to read anything of a very serious nature [...] ».^{note685}

Ce texte est en réalité le commentaire d'une page de photographies à travers laquelle *The Steel Workers* a déjà mis en place une critique visuelle de l'iconographie

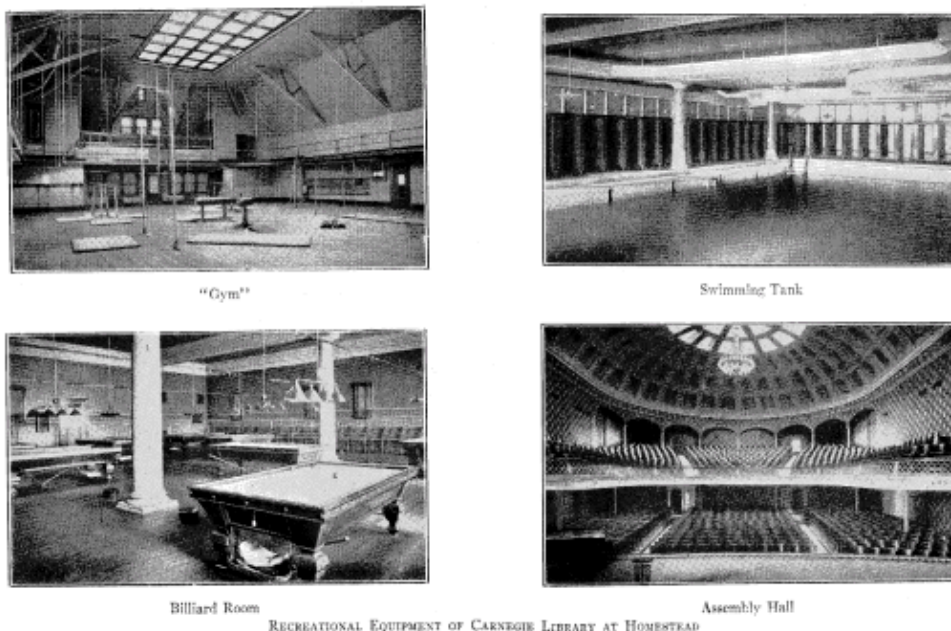


Figure 56 : Recreational Equipment of Carnegie Library at Homestead(The Steel Workers, p. 192).

traditionnelle du « complexe Carnegie ». Quatre clichés d'un gymnase, d'une piscine, d'une salle de billard et d'un auditorium, cette série, intitulée *Recreational Equipment of Carnegie Library at Homestead*, pourrait être tirée, telle quelle, d'un volume commémoratif du cent-cinquantième vantant la modernité des installations culturelles de Pittsburgh. La mise en page elle-même, relevant du catalogue, est caractéristique des albums. Mais l'absence d'usagers, sans doute destinée à l'origine à mettre en valeur l'aménagement et la taille de ces espaces de culture et de loisir, voit ici sa valeur inversée. Ce sont des structures sans fonction, des *blueprints* inadaptés. Ces coquilles vides, comme le prouvent malgré elles ces images, sont des illusions (*would seem*). Ces lieux sont vides pour les raisons qu'explique un peu plus loin Fitch, dont l'analyse est

partagée, pour l'essentiel, par Elizabeth Butler :

« Excellent building construction, thorough cleanliness, dressing rooms, rest rooms, natatoria, are the tools of welfare work. Wherever they are at the service of the employes, we have reason to be glad. Yet in our enthusiasm for these tools, we must not forget that their value is to a great extent dependent on the conditions of work and wage which accompany them. Good in and of themselves, their service is of little effect if it serves merely to obscure facts of low wages and high speed rate. Pleasant surroundings compensate neither for excessive work, nor for a fundamental deficit in the financial basis of self-respect [...] The girl who cuts onions at \$.75 a day cares very little for the polished upright piano in the lunch room. »note686

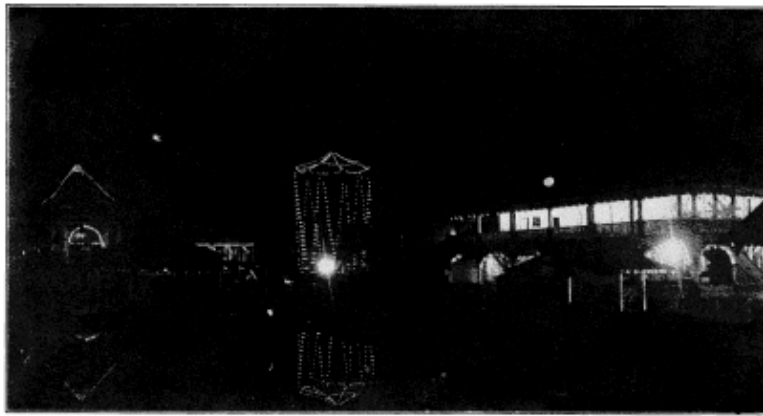
Au-delà de l'étonnante formule choisie par Butler pour dénoncer l'insuffisance des salaires, on notera surtout que ce texte encadre deux illustrations des équipements de loisir proposés par les établissements McCreary et Keystone à leurs employés. Ces images sont à la fois relativement flatteuses (la taille, la propreté, la fonctionnalité de ces équipements paraissent tout à fait acceptables) et parfaitement neutres, comme le confirment leurs légendes.note687 Ces photographies sont notamment vides de présence humaine, comme chez Fitch. On est tenté de dire qu'elles n'engagent à rien, ni de la part de Butler, ni de celle du lecteur, dont on a vu en outre que le texte l'invitait à ne pas leur accorder une importance trop grande. Ces « outils », pour utiles qu'ils soient, ne sauraient constituer à eux seuls une politique sociale digne de ce nom.

Margaret Byington illustre sans doute une position médiane, entre Olcott et Fitch. Elle reconnaît que les institutions fondées par Carnegie offrent de nombreuses possibilités de détente et d'éducation aux habitants de Homestead. L'une des distinctions qu'elle opère au passage mérite toutefois d'être soulignée, car elle révèle l'inconfort de Byington face aux activités culturelles liées au système fondé par Carnegie. Faisant référence aux clubs de sports associés aux bibliothèques, elle précise :

« While the clubs connected with the Carnegie Library are not, in a sense, of spontaneous growth, they may nevertheless be referred to here, since their particular form is largely a matter of popular demand. »note688

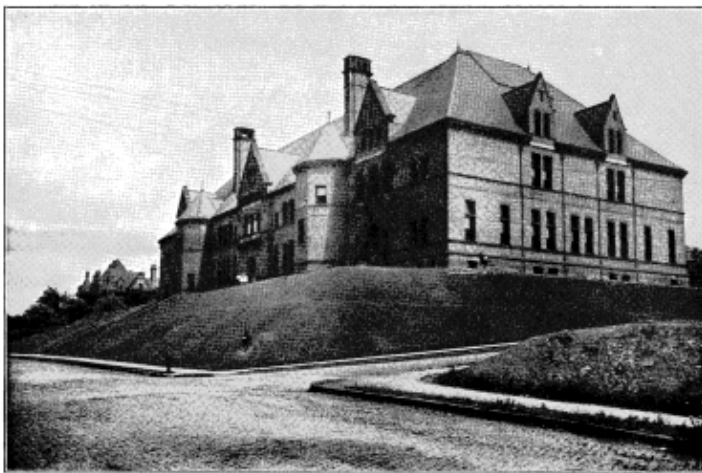
La « spontanéité » des activités se trouve ainsi implicitement opposée aux formes institutionnelles de la culture, quand bien même répondraient-elles à la demande populaire. Plus loin, après avoir noté les besoins éducatifs de la population immigrante adulte, Byington remarque que la bibliothèque, malgré les efforts de ses employés, reste un lieu réservé, un privilège de classe :

« Unfortunately, a class feeling seems to have developed in respect to the library. The clerical and managerial force of mill employees make free use of its privileges, but some of the



THE LIGHTS OF KENWOOD PARK

Figure 57 : The Lights of Kenwood Park et Carnegie Library, Munhall(Homestead, pp. 113, 116).



CARNEGIE LIBRARY, MUNHALL

unskilled workmen expressed a doubt as to whether they are really welcome. »note689

Une double page et trois photographies des institutions Carnegie illustrent ce chapitre sur l'éducation et la culture à Homestead, intitulé « Of Human Relationships ». L'une, *Orchestra, Carnegie Library*, montre une formation d'une vingtaine de musiciens sur scène. Le cadrage très large met en valeur l'architecture de cet auditorium. Les deux autres images, *Carnegie Library, Munhall*(Figure 57) et *Band Stand* présentent elles aussi des infrastructures culturelles, sans aucune présence humaine. Une page plus loin, le chapitre se clôt sur ce paragraphe :

« Aside from the lecture course there was almost no entertainment in Homestead the year of my inquiry that could be called cultural. The amusements in the main were the simple festivities of home and lodge and church, narrow in their round. Lacking the stimulus that comes from bringing a community into contact with new ideas or new people, they yet helped to keep life sane and wholesome. »note690

Le diagnostic est mesuré, voire réservé, quant à la valeur culturelle de ces institutions officielles. Il paraît plus positif en ce qui concerne leur rôle social. Toutefois, aux yeux de Byington, les activités de quartier restent les formes prédominantes de la culture populaire.

Cette limite est aussi marquée par l'interaction de la photographie de la bibliothèque de Munhall avec les trois clichés qui la précèdent dans le chapitre, eux aussi signés Lewis Hine. Par leurs principales caractéristiques visuelles, ces quatre images forment un tout : publiées pleine page, elles sont cadrées horizontalement et représentent toutes les quatre une institution culturelle, au sens large du terme. A chaque fois, le cadrage reprend le même schéma général. D'un angle du bâtiment photographié, généralement placé au tiers droit de l'image (3 clichés sur 4), une ligne de fuite principale part vers la gauche, suivant la façade. Le côté du bâtiment, plus court, occupe la droite du cliché.

En remontant de la photographie de la bibliothèque vers le début du chapitre, on trouve d'abord *The Lights of Kenwood Park*, sans doute l'image la plus atypique des quatre, non seulement par ses caractéristiques visuelles moins marquées (le bâtiment principal est très excentré vers la droite, même si l'orientation générale de l'image est cohérente avec le reste de la série), mais aussi par l'absence de commentaire spécifique s'y rapportant dans le texte. En réalité, cette photographie illustre la discussion des quelques formes de culture populaire (notamment les cinémas *nickelodeons*) qui selon Byington « n'éduquent pas, mais donnent du plaisir » aux ouvriers, sur le chemin qui les ramène de l'usine et la maison.^{note691}

Ce sont les deux premières images de la série qui, rapportées à *Carnegie Library, Munhall*, sont les plus frappantes. Les bâtiments qui y apparaissent, cadrés de manière presque identique, sont un *saloon* et une maison entourée d'enfants que la légende désigne sous le nom de « centre de récréation spontané » (Figure 58). La foule qui se presse sur ces deux clichés forme un contraste saisissant avec le désert qui entoure la bibliothèque de Munhall. Des bars de Homestead, Byington reconnaît, même si c'est à regret, qu'ils répondent à un besoin qu'ils sont seuls à prendre en compte.^{note692} Pour l'auteur, leur présence est un exutoire à la discipline inhumaine qu'impose la machine :

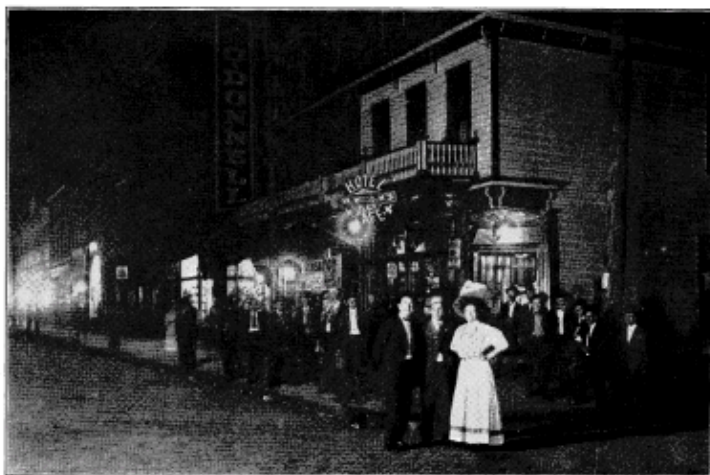
« With hot work to whet thirst, and with the natural rebellion of human nature against the tension of long hours, the liquor



SPONTANEOUS RECREATION CENTER, HOMESTEAD, 1907

Photo by Hine

Figure 58 : Spontaneous Recreation Center, Homestead, 1907 et Saloon Corner, Saturday Night(Homestead, pp. 107, 111).



SALOON CORNER, SATURDAY NIGHT

Photo by Hine

interests have exploited the need of the adults for recreation and refreshment. »note693

Le bar serait donc le lieu de cette « rébellion » de la nature humaine contre la machine. Cette résistance s'exprime plus facilement autour des *saloons*, à la nuit tombante, que dans les espaces éducatifs de la bibliothèque.

Il reste à faire le lien entre ces diverses illustrations de lieux de culture, qu'elle soit populaire ou institutionnelle, et la première photographie de la série, *Spontaneous Recreation Center, Homestead, 1907* (Figure 58). Une fois de plus, l'enfance est indirectement assimilée à la population immigrante. On peut supposer qu'elle garde la valeur symbolique de représentation de l'avenir de la cité. On est donc tenté de lire dans cette image un modèle d'institution culturelle idéale, qui allierait les aspirations « spontanées » de la population et la nécessaire formation des citoyens. La maison photographiée ici n'est ni une école ni un orphelinat. Elle n'a pas, apparemment, de statut institutionnel, et elle ne se situe pas sur un terrain de jeu aménagé. Enfin, ce n'est pas le foyer d'une famille idéale, cellule sociale indispensable mainte fois mise en avant par le *Survey*.

Si les enfants ne sont pas dirigés dans leur activité, comme sur d'autres clichés, trois femmes se tiennent légèrement à l'écart, pour veiller sur eux. La disposition des enfants sur l'image semble savamment improvisée, le long des principaux repères visuels de l'image (la palissade, les escaliers, le cercle tracé au sol de ce qui semble être une bouche d'égout). Ainsi se dessine, dans le cadre photographique, l'équilibre délicat entre la liberté (*spontaneous*) et une forme de supervision, ou du moins d'organisation (*center*), illustrée par la position périphérique des trois adultes. Figures maternelles plutôt qu'éducatrices, ces trois femmes veillent sur un espace social idéal, sain et sûr, où l'éducation des enfants et la formation des citoyens se ferait par l'interaction du corps social et de l'environnement urbain. Pour une fois, l'arrière-cour et la ruelle ne sont pas présentées comme les lieux de la contamination ou de la dégénérescence physique et sociale. Cette photographie atypique, sur laquelle le texte du *Survey* est muet, semble en réalité tenter de concilier les dimensions biologique et technique de la matrice urbaine, à la fois génitrice et machine sociale.

Partant de ce modèle, posé en préambule du chapitre, le texte décrit et illustre ensuite des institutions culturelles existantes, populaires ou officielles, qui ne sont que des pis-aller, des structures sociales imparfaites censées compenser les insuffisances d'une cité incapable de susciter une culture civique spontanée et collective. Dernier avatar photographié, la bibliothèque apparaît comme un modèle ambivalent, selon qu'on y voit plutôt une infrastructure porteuse d'avenir, comme Frances Jenkins Olcott, ou une coquille vide, comme John Fitch.

III. Utopies industrielles et machines sociales

On commentera pour conclure deux exemples de matrices sociales qui tentent de reprendre à leur compte le modèle technologique et industriel pour en faire émerger une cité à la fois idéale et efficace. L'un de ces exemples est celui proposé à Pittsburgh par H. J. Heinz, industriel à succès qui propose sa vision, très personnelle, d'une forme de paternalisme industriel qui séduit certains auteurs du *Survey*, du moins en 1914. Pourtant c'est à la même époque que Paul Kellogg propose le modèle alternatif le plus complet que l'on puisse trouver dans le *Survey*. Dans *Community and Workshop*, le parallèle incessant entre efficacité industrielle et organisation sociale devient le modèle rhétorique et visuel dominant, et tente de synthétiser l'essentiel des thèmes rencontrés jusqu'à présent. Cet article de Kellogg ne peut toutefois être dissocié de la réapparition massive des portraits de leaders civiques et politiques dans *Wage-Earning Pittsburgh* et *The Pittsburgh District*.

A. Les entreprises Heinz

Ce que l'on pourrait appeler « le modèle Carnegie » - où la blancheur utopique de Schenley Park est le fuit du dur labeur des usines noires - est concurrencé à Pittsburgh par une autre version du paternalisme industriel, où la communauté et l'usine ne font plus qu'un. Cette vision est celle proposée par les usines Heinz, entrepreneur à succès et contributeur précoce au *Survey*. Considéré à l'époque comme un industriel profondément humaniste, soucieux du bien-être de ses employés sur leur lieu de travail et en dehors de celui-ci, Heinz use abondamment de la photographie pour diffuser les images d'une organisation industrielle débordant le cadre de la seule production, pour créer les conditions d'une véritable communauté de vie. Dans son luxueux album intitulé *The Story of Pittsburgh and Vicinity*, le

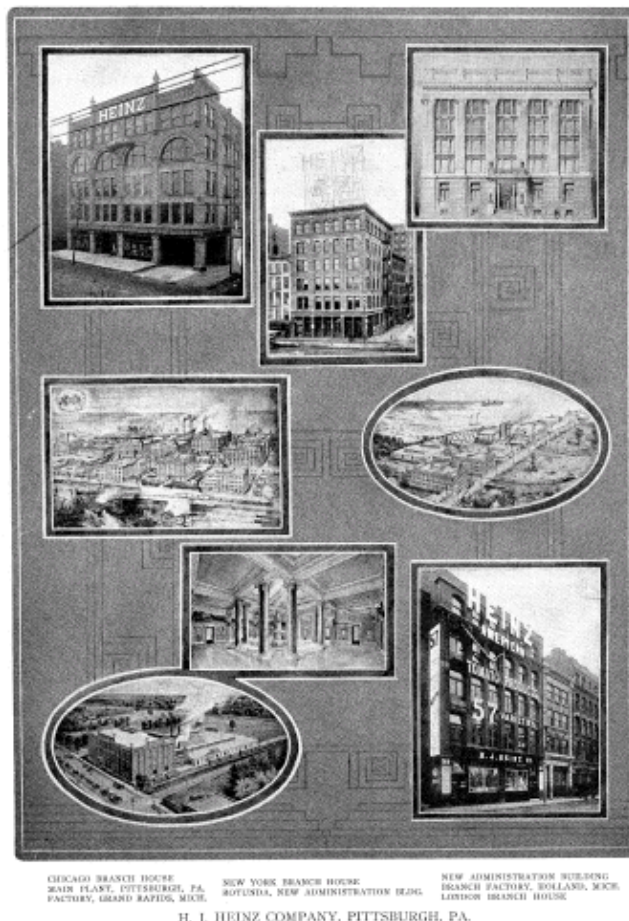


Figure 59 : H. J. Heinz Company, Pittsburgh, Pa. (1) (The Story of Pittsburgh and Vicinity, 1908, p. 338).

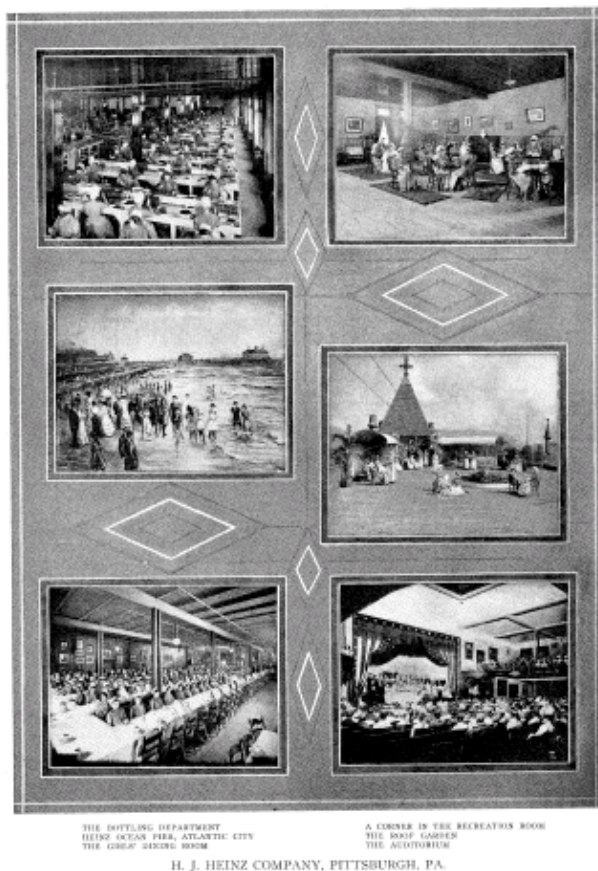


Figure 60 : H. J. Heinz Company, Pittsburgh, Pa. (2) (The Story of Pittsburgh and Vicinity, 1908, p. 340).

Pittsburgh Gazette-Times propose deux pages entières consacrées à l'illustration du modèle Heinz. L'organisation similaire de ces deux pages joue sur l'idée d'équivalence : si l'on s'en tient à l'association de ces illustrations, les bâtiments appartenant à l'entreprise sont principalement producteurs d'harmonie sociale (Figure 59 et Figure 60). La production de conserves, « raison sociale » de l'entreprise, est cantonnée à une seule image, en haut à gauche de la deuxième page, cernée de photographies montrant les ouvrières à la plage, au théâtre ou à la cantine. Ainsi, la construction d'usines dans le pays tout entier, et même au-delà, induit la multiplication des activités ludiques et culturelles, plutôt que l'augmentation de la production, donnée secondaire de l'équation visuelle proposée.

Pour en savoir plus sur la compagnie elle-même, il faut se référer au texte qui accompagne ces deux pages d'illustrations (auxquelles s'ajoute l'indispensable portrait de H. J. Heinz). On apprend ainsi, au fil des paragraphes, que les origines de la société remontent à 1869, et qu'elle concentre en 1897 un cinquième des investissements américains dans cette branche industrielle. On comprend surtout, comme une confirmation du message implicite des photographies, que la production de conserves repose essentiellement sur un souci sanitaire, aussi bien physique que moral, qui ne tolère aucune exception :

« The volume of production [...] gives employment to 4,000 Pittsburghers under healthy and sanitary conditions that have no superior anywhere. In making preserves and pickles the sensibilities of the eater are respected to the tiniest detail. The largest preserve factory in the world, located on the North Side, is an example for factory lawmakers all over the country. It is airy and absolutely sanitary. The employees obey the strictest laws of cleanliness while at work. At the expense of the company the employees are offered physical and mental

relaxation on the most generous scale, for the factory includes reading rooms, exercise rooms and medical attendance for employees, besides innumerable things to make the work congenial and the factory a place the employee comes to joyfully and leaves regretting. »note694

Cette usine modèle garantit, en outre, des conserves « absolument pures et saines », à partir de produits venus « directement du jardin », et d'où sont absolument exclus « conservateurs artificiels et colorants ». En quatre pages de textes et de photographies, Heinz dépasse ainsi le modèle traditionnel de l'entrepreneur-mécène pour imposer l'image d'une utopie industrielle où la pureté, les loisirs, la communion avec la nature et la rationalité des installations sont plus qu'un choix, une nécessité absolue. Le bien-être des employés va donc de soi, il est un facteur parmi d'autres du succès de l'entreprise, au même titre que la fonctionnalité des locaux, leur parfaite tenue sanitaire, ou l'attention donnée aux produits issus du grand « jardin » américain. A travers cette communion idyllique entre l'homme, la nature et la machine, dans une branche industrielle où la mécanisation reste considérablement plus limitée que dans la sidérurgie, Heinz impose aux yeux de ses concitoyens un système quasi-utopique que le *Pittsburgh Gazette-Times* cite en exemple « à tous les législateurs du pays ».

H. J. Heinz étant l'un des bailleurs de fonds du *Survey*, il n'est guère surprenant de retrouver une partie de l'iconographie « officielle » de la compagnie dans l'oeuvre progressiste. Deux des photographies utilisées par le *Pittsburgh Gazette-Times* sont en effet reprises quelques années plus tard dans *Wage-Earning Pittsburgh*. *A corner in the recreation room* et *The girls' dining room* (Figure 60) sont publiées sous des titres presque identiques (*Recreation room for Employees* et *Girls' Dining Room*),note695 dans l'article de Porter intitulé *Industrial Hygiene in the Pittsburgh District*. Illustré de 48 photographies, dont certaines ont déjà été évoquées, ce texte adopte un ton bienveillant vis-à-vis des stratégies les plus courantes du paternalisme industriel. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de retrouver en tout huit clichés traitant directement de la société Heinz. Le premier est précisément *Girls' Dining Room*, qui instaure un parallèle frappant entre la rationalité de l'espace de production et celui du restaurant d'entreprise. L'alignement sans faille des jeunes femmes, leur discipline collective (elles ont toutes les mains sous la table !), et l'équation parfaite une employée/une tasse de café sont autant de marques presque caricaturales de l'organisation sans faille de ce lieu de « détente » et de « repos »,note696

Les autres images illustrent toute la gamme des activités culturelles offertes aux ouvrières des usines Heinz : l'espacement savant des tables dans *Recreation Room* ressemble à celui des bibliothèques, une autre salle est consacrée à des cours de couture (*Sewing Class for Employees*), un jardin et une serre offrent un équilibre parfait entre nature et civilisation (*A Roof Garden and Greenhouse*). Ces trois images sont rassemblées sous le titre général *Features of the Heinz Factories*,note697 La photographie suivante, photographie classique d'un processus de production où une jeune femme, assise sur un tabouret inconfortable, travaille sur une machine, apparaît de prime abord comme une critique de l'usine Heinz. Mais celle-ci ne dure que le temps d'un titre, déjà contredit par le reste de la légende. Le diagnostic établi par la photographie a déjà été pris en compte par l'industriel puisque les établissements Heinz, si l'on en croit le court commentaire de l'image, ont devancé les réformateurs d'une longueur :

« Stools are Poor Seats - Chairs with backs have displaced them in this factory - Can making department, H. J. Heinz Company. »note698

On retrouve les usines Heinz un peu plus loin, sur trois photographies qui les font apparaître comme une institution culturelle à part entière : *River Boat for Saturday Afternoon Outings*note699 montre quelques dizaines d'employées en excursion sur la rivière. Une page plus loin, *Minstrel Show Given by Employes of H. J. Heinz Company* et *Auditorium for Employes* semblent faire écho aux photographies de l'orchestre de la bibliothèque Carnegie publiées dans *Homestead*. Le sous-titre de cette dernière image assimile explicitement le travail, l'éducation et la « socialisation » par la culture :

« The Heinz Company is the pioneer in the Pittsburgh District in eliciting social and

educational values from the gathering together of hundreds of people to perform work. »note700

L'usine Heinz est donc, explicitement, une manufacture à citoyens (ou plutôt, ici, à citoyennes). Dans le même temps, cette formation d'une population ouvrière épanouie et cultivée devient, à son tour, un argument d'efficacité productive. Cette dernière série d'images s'insère en effet au milieu d'un court texte traitant du *scientific management*, et de la prise en compte du facteur humain dans la production. Cette partie de l'article s'intitule, de manière extrêmement révélatrice, « The Shop Clinic » :

« The pioneers in scientific management have set themselves the task of laboratory methods to study variation in efficiency as it occurs in a given shop or department.

The 'preventive clinic,' which exceptional works-managers have established here and there in America - but none as yet in Pittsburgh - has possibilities as an instrument for the study of the human factor in such equations.

Here entrance physical examinations are made and periodical visits paid by a physician who examines all employees who for any reason are brought to his attention. Those examined are either treated or given a diagnosis of their case [...] Circulars with sanitary information are distributed [...]

Such clinics help ward off the infectious diseases which uninformed workers bring into the factories [...] They may prove in time valuable sources of information as to occupational disease, and like the chemical laboratories which test every heat of metal turned out by a steel mill, may watch the processes from the standpoint of fatigue and efficiency. »note701

On voit ici la médecine jouer son rôle de diagnostic et de prévention, mais aussi établir les règles futures de l'hygiène industrielle. Contrairement à la plupart de ses collègues du *Survey*, Porter considère que la maladie pénètre dans l'usine de l'extérieur et donc, implicitement, que c'est la ville qui handicape l'industrie. Le texte a donc une manière inhabituelle, mais finalement révélatrice, de reprendre le parallèle courant entre la production sidérurgique et la préservation de l'énergie humaine. La santé est à la fois critère de productivité et nécessité sociale. Or, si cette seconde dimension tend à prévaloir dans le *Survey*, le texte de Porter met à nouveau en évidence un modèle de l'efficacité productive comme schéma sous-jacent du discours progressiste. L'idée même d'un « laboratoire » où seraient testées des méthodes de travail n'est pas si éloignée de l'idée progressiste de transformer Pittsburgh en un lieu d'observation et d'expérimentation sociale.

B. Les nouvelles élites : une galerie de portraits

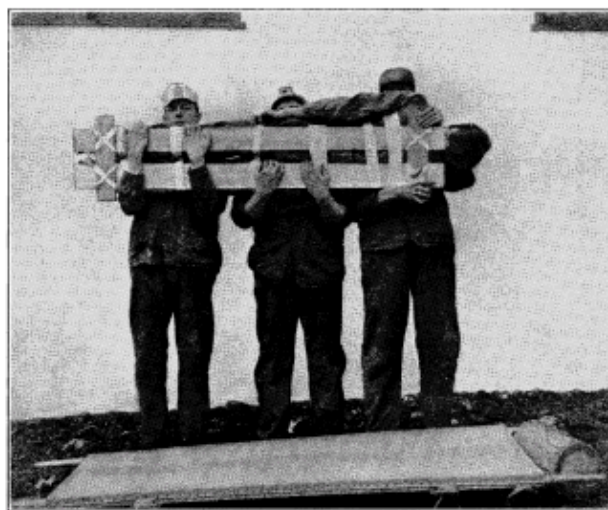
Avant de voir comment Kellogg adapte ce modèle de la productivité industrielle à la machine sociale, il est nécessaire de commenter le rôle attribué par Porter à ces managers « exceptionnels », capables de rigueur scientifique, d'efficacité économique et d'une certaine forme d'humanisme. Leur profil n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, celui de Heinz. Cet homme, qui a façonné son entreprise en communauté idéale, est président d'une société immobilière, d'une compagnie d'assurance, d'une société de chemin de fer, et d'une banque. Il est un membre éminent de la Chambre de Commerce mais aussi de Western Pennsylvania Exposition Society, et du conseil d'administration de diverses églises, institutions charitables et hôpitaux. Son fils, diplômé de Yale en 1900, a passé six ans dans un *settlement*, avant de devenir vice-président de la compagnie.

Ces fonctions font de Howard J. Heinz « l'un des citoyens de Pittsburgh les plus utiles et les plus respectés »,note702 Alliant la compétence économique, le souci éducatif et un sens de l'efficacité tel que son usine produit à la fois des conserves et des citoyens heureux, ce chef d'entreprise exemplaire représente la figure idéale d'une certaine forme de Progressisme, rallié aux élites économiques les plus récentes. Ce entrepreneur exceptionnel est un citoyen hors du commun, dont la compétence s'étend à la fois dans le domaine économique et dans la gestion de la cité.

« L'utilité » sociale de Heinz est ratifiée par la présence de son portrait dans *The Story of Pittsburgh and Vicinity* mais aussi dans l'article de Porter. Cette photographie, réalisée en studio, est la première d'une série où l'on retrouve trois techniciens « progressistes » issus de l'empire Carnegie : Arthur A. Hammerschlag, directeur du Carnegie Institute of Technology, Charles L. Taylor, président du Carnegie Relief Fund, et W. B. Dickson, ancien vice-président de U. S. Steel, qui a réussi à imposer dans un certain nombre d'usines l'instauration d'un jour chômé sur sept.^{note703} Si la légende qui accompagne le portrait de Heinz est strictement informative, soulignant qu'il est à la fois le fondateur des entreprises Heinz et



JOSEPH H. HOLMES
Director of the United States Bureau of Mines, who made "Safety First" the slogan of the experimental work carried on by his staff of engineers in the Pittsburgh District



THREE FIRST-AID MEN OF THE FEDERAL BUREAU OF MINES
The picture shows the bandaging and splinting necessary in taking a seriously injured man out of a mine. First aid is taught by these men to the miners throughout the country

Figure 61 : Joseph H. Holmes et The First-Aid Men of the Federal Bureau of Mines(*Wage-Earning Pittsburgh*, p. 176).

l'importateur le plus zélé du *welfare system* allemand, la présence même de ces photographies qui marque une évolution très sensible dans les deux derniers volumes du *Survey*.

Wage-Earning Pittsburgh propose déjà, quelques pages plus tôt, un portrait de Joseph H. Holmes, responsable du United States Bureau of Mines, dont « l'équipe d'ingénieurs » mène une série d'expériences pour améliorer la sécurité dans les mines de la région de Pittsburgh. En vis-à-vis de ce portrait, une photographie illustre la manière dont un blessé doit être transporté, et la légende souligne que ces méthodes sont « enseignées aux mineurs dans tout le pays » (Figure 61). L'association de ces deux clichés installe le modèle de l'expertise non seulement à travers l'illustration des techniques, mais aussi la personnalisation de la figure de l'ingénieur, ou du *manager*, dont la contribution exceptionnelle est mise en exergue. C'est ainsi que les figures anonymes de l'encadrement et de l'enseignement, visibles sur certaines photographies d'écoles, de bibliothèques ou d'hôpitaux, s'incarnent ici plus concrètement dans quelques personnages hors du commun, dont l'influence sur la réforme du monde industriel leur vaut l'hommage visuel du *Survey*. Les portraits de H. J. Heinz, Charles Taylor ou Joseph H. Holmes sont les équivalents des portraits de chefs d'entreprises qui abondent dans les albums du cent-cinquantenaire. Leurs caractéristiques techniques sont absolument identiques. Se dessine ainsi une galerie de citoyens exceptionnels, une nouvelle élite constituée de personnages dont les compétences se partagent entre les domaines de l'économie, de la technique et du social.

Les images de *wage-Earning Pittsburgh* sont en effet complétées par une série de dix portraits des grandes figures réformatrices de Pittsburgh, rassemblés dans l'article que signe Robert A. Woods dans *The Pittsburgh District*. Intitulé « Pittsburgh : an interpretation of its growth », ce texte vante notamment l'influence grandissante des élites commerciales nouvelles, en remplacement des « types anciens de leaders industriels et

financiers » dont la figure majeure était Carnegie.^{note704} Son abondante iconographie fait la part belle à des vues commerciales de la ville (*Night Scene in Downtown Pittsburgh*, réalisée par The Industry Printing Co.,^{note705} et une vue en perspective de Smithfield Street intitulée *The Business District*^{note706}), à Schenley Park et à ses bâtiments (trois images), et pour finir aux célébrations du cent-cinquantenaire (*The Pittsburgh Arch* et *The Sesqui-centennial Parade in 1908*),^{note707} Cette association entre les vues les plus conventionnelles de la photographie *grandstyle*, les modèles de la « ville blanche » de Carnegie et les célébrations de 1908 a pour fil rouge une galerie de dix portraits disséminés à travers le chapitre. En tête se trouve le maire progressiste George W. Guthrie.^{note708} Suivent Leo Weil, président de la Voter's League et seule autre personnalité à voir son portrait s'afficher sur une page complète,^{note709} puis deux des inspirateurs du *settlement* de la Kingsley House^{note710} et leur collègue du Columbian Settlement.^{note711} On trouve ensuite un juge, caution morale et expert judiciaire du *Survey*,^{note712} deux femmes engagées dans une multitude d'associations civiques et caritatives,^{note713} et, pour finir deux de leurs homologues masculins.^{note714}

La conclusion du long texte qui cerne ces images ouvre des perspectives prometteuses. Pour Woods, la réalisation du *Survey*, le soutien que lui ont apporté certaines des figures les plus progressistes de la cité, ainsi que les célébrations du cent-cinquantenaire, ouvrent une nouvelle ère dans l'histoire de la ville, et de l'Amérique. Cette modernité nécessite que les « citoyens responsables » de la cité, prenant le relais des figures du passé de type Carnegie, fédèrent autour d'eux « des représentants de chaque métier et de chaque type de la population » pour permettre à Pittsburgh de devenir une ville modèle :

« There have been stirring instances in the development of city life [...] where a city deeply engaged in laying its material foundations and suddenly finding itself not up to its own standard in other vital respects has, by throwing a due share of its accumulated energy into the new channels, been able to overleap intermediate stages [...]. Such a magical achievement for the refinements of life has been made once in Pittsburgh through the surpassing initiative of a single citizen. It remains to be repeated and outdone by the action of the main body of responsible citizens, carrying with them representatives of every trade and type of people, in the united, elated march of a great civic and human welfare movement. Strange as it may sound, this is the sort of social phenomenon that American city life is next going to present, and it may be that Pittsburgh will lead the way. »^{note715}

L'hommage à Carnegie mène Woods à ouvrir les perspectives du futur : un transfert d'énergie des forces productives de l'économie vers la construction politique de la cité. Le consensus social, qui ne fait ici aucun doute, trouve son unité autour d'un noyau dur de leaders (*main body of responsible citizens*), sans doute choisis parmi les figures d'exception dont les dix portraits illustrent les pages du chapitre. Il faut du moins le supposer, étant donné l'absence dans l'iconographie du chapitre de toute personnalité issue du monde ouvrier, ou des nouvelles populations immigrées. L'association des termes *trade* et *type* met implicitement ces deux groupes à égalité, comme des catégories de population dont il faudra trouver des figures représentatives c'est-à-dire, aussi, « typiques ». Une fois de plus, les derniers volumes du *Survey* semblent reléguer au rang de souvenir le travail de représentation de *The Steel Workers*, où Fitch est le seul à proposer des portraits nominatifs, réalisés en studio, de leaders syndicaux. A ces trois images, rassemblées sur une page, s'ajoute une photographie de Hine intitulée *A Leader in the Homestead Strike*, où un homme aux cheveux grisonnants, portant costume et cravate, pose de profil, assis dans un fauteuil. Ces hommes, vétérans de l'époque de l'Amalgamated Association of Iron and Steel Workers, sont déjà, chez Fitch, des visages du passé.

Ces photographies, si exceptionnelles qu'elles ont disparu de l'édition la plus récente de l'œuvre de Fitch,^{note716} n'ont aucun équivalent dans le reste du *Survey*. Dans les derniers volumes, elles sont remplacées par les figures marquantes de l'expertise municipale, travailleurs sociaux et juges. A leur suite, le reste du corps social fera de Pittsburgh un exemple pour le reste du pays. C'est ainsi qu'après avoir fait, dans ses premiers volumes, le diagnostic de la ville, symbole d'un certain malaise américain, le *Survey* l'exhibe cinq

ans plus tard comme le modèle d'une nouvelle Amérique, dessinée par les professionnels de la question sociale. On en a la confirmation dès le chapitre suivant, « Coalition of Pittsburgh's Civic Forces », dont l'iconographie fonctionne de manière très similaire à celle de l'article de Woods : sept photographies illustrent les obstacles géographiques et physiques que doit surmonter la ville, et quelques-unes des solutions proposées. Le chapitre se clôt sur trois portraits : H. D. W. English, président de la Chambre de Commerce et de la « Commission d'Amélioration Civique » (*Civic Improvement Commission*), W. D. George, dont les idées ont « révolutionné » le système d'imposition de la ville, et Morris Knowles, ingénieur de la station d'épuration.^{note717} Ces hommages photographiques rendus à trois « techniciens », dans des domaines divers, sont précédés d'une illustration tirée du projet architectural d'Olmsted, proposant entre autres la refonte de l'un des carrefours de Pittsburgh, où s'élèverait des « bâtiments publics » et un « centre civique ».^{note718} Les ingénieurs et les architectes sont au pouvoir pour tenter de donner forme à la « machine urbaine » qu'imagine Paul Kellogg.

C. Kellogg et l'exemple allemand

Paul Kellogg signe au début de *Wage-Earning Pittsburgh* un article de synthèse qu'il est possible de lire comme une sorte de condensé de l'ensemble du *Survey*. Lui-même préfère le présenter comme un lien, une sorte de « reliure », à l'ensemble des contributions rassemblées dans les deux derniers volumes.^{note719} Le titre de ce texte associe les termes de « communauté » et d'« atelier ». Mais contrairement à la majorité des photographies et des textes analysés jusqu'ici, Kellogg tente de réussir la difficile synthèse entre les deux modèles, en prenant pour modèle Essen, la ville fondée par l'industriel Krupp en Allemagne. Cette ville-usine, que Kellogg a eu l'occasion de visiter, présente de nombreux défauts, dont celui de créer une dépendance quasi-féodale des ouvriers vis-à-vis de l'entreprise.^{note720} Pourtant, il apparaît que Kellogg souhaiterait importer ce modèle urbain pour l'adapter à l'organisation politique et sociale des grandes villes. Le seul fait de placer les rênes du pouvoir politique entre les mains de « citoyens responsables » (plutôt qu'entre celles de l'employeur) suffirait à transformer ce type d'organisation en un véritable modèle américain. Pour l'essentiel, c'est l'efficacité industrielle d'Essen qui doit servir de *blueprint* à la cité, celle-ci n'étant rien d'autre qu'une usine à citoyens :

« For [...] Essen has stood for guns but also for a social program ; its forges have not only rung with the 'shining armor' of militarism but they have been lit by the fires of an unparalleled internal policy for the up-building of a people [...] It sets the test of social excellence - social efficiency is too hard and cramped a term - of whether we can build ourselves up as a great body of Americans who in trim of muscle and fresh vigor of mind, in leasure, health and stability, in creative imagination and the joy of the game, can match the labor forces of the other great producing nations of the world, - match them not in any narrow sense, such as the loading of ships for the tropics, but in laying hold for ourselves of those things which mean the fullness of being. For it is a competition not so much of industrial output as of social capital. »^{note721}

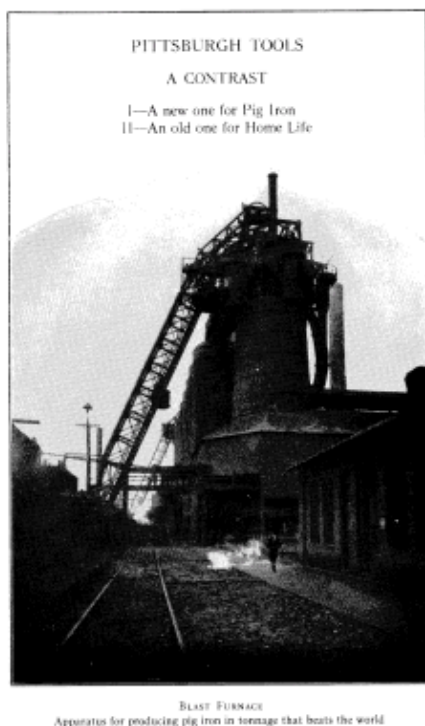
C'est ainsi que la citoyenneté, autrefois forgée sur la frontière,^{note722} se définit désormais à travers la figure de l'ouvrier. Mais ce dernier se définit moins par sa productivité économique que par une forme d'épanouissement de l'être (*fullness of being*) où se mêlent la vigueur intellectuelle, la santé, l'imagination créatrice et le jeu. Par une sorte de déplacement paradoxal de ses priorités, l'organisation industrielle serait plus utile à la formation des hommes qu'à la production sidérurgique. Ce modèle, proche de celui prôné par Heinz (lui même « importateur » du système allemand), en vient sous la plume de Kellogg à servir de *blueprint* social :

« Our severest criticism of any one community comes not from comparing it with its fellows, but from comparing the haphazards development of its business enterprises. And still more in the methods and scope of progressive industrial organizations should a responsible citizenship find some of its most suggestive clues as to ways for municipal progress. »^{note723}

Le discours progressiste se révèle ainsi, à travers Kellogg, le reflet symétrique des principes du *scientific management*, dont les promoteurs garantissent les conséquences bénéfiques sur l'ensemble de la communauté. Comme l'explique Sarah Lyons Watts, analysant l'influence du Taylorisme sur l'ensemble de la théorie sociale :

« Scientific management theorists promised a social transformation as workers' scientifically managed behavior infiltrated 'common law and public opinion' and permeated 'all social activities' in homes, farms, churches, philanthropic institutions, universities, and government. Rationalized behavior promised to increase production, decrease costs, reduce consumer prices, raise wages and profits, improve the material standard of living, remove the sources of social tension in industry, guarantee individual workers success, and promote civilization and progress. »note724

L'article de Kellogg illustre à sa manière ce principe, grâce à deux photographies verticales, intitulée conjointement *Pittsburgh Tools, I - For Pig Iron, II - For Home Life* (Figure 62). La légende de la première, *Blast Furnace* souligne que la production sidérurgique de Pittsburgh est la première du monde. La seconde,



PITTSBURGH TOOLS
A CONTRAST
I—A new one for Pig Iron
II—An old one for Home Life

BLAST FURNACE
Apparatus for producing pig iron in tonnage that beats the world



EQUIPMENT FOR HOME LIFE
Four houses, one behind another, climbing up hillside between streets. Under the porch to the left were two filthy closets without flushing apparatus. They were the only provision for five families in the first two houses

Figure 62 : Pittsburgh Tools, A Contrast : I - For Pig Iron, II - For Home Life (Wage-Earning Pittsburgh, pp. 16-17).

Equipment for Home Life, montre un dédale d'escaliers en bois, reliant des maisons à flanc de colline : la légende, sans surprise, met l'accent sur le manque d'équipements sanitaires. Le texte, quant à lui, reprend le thème de « l'usine urbaine » comme un refrain :

« There is one necessity of life in Pittsburgh of which there was and is paramount shortage and to which the Survey gave specific attention, - shelter. We could but compare the efficiency of the modern blast furnaces to perform their function and the efficiency of many of the houses to perform theirs. The output of the one is pig iron ; the output of the other, home life and childhood [...]

Consider the contrast, - these old, ramshackle, unwholesome, disease breeding appliances of the back country here in Pittsburgh, the city of great engineers, of mechanical invention, and of progress. »note725

Il n'est guère étonnant, dans cette logique, que l'essentiel des photographies du chapitre illustre les conditions de vie de logement des populations ouvrières. Neuf photographies, déjà commentées dans les chapitres précédents, relèvent de la rhétorique du déchet et du discours sur l'hygiène^{note726} : elles sont très strictement encadrées par trois images de villes-modèles qui sont, en ce qui concerne les toutes premières illustrations du volume, des « vues de Vandergrift », « ville modèle pionnière [...] conçue par George McMurtry, président de l'Apollo Iron and Steel Company, intégrée depuis à U. S. Steel ».^{note727} Cet ensemble immobilier a été dessiné par Frederick Law Olmsted ; il possède tous les équipements sanitaires indispensables, et a été loué en priorité aux ouvriers qualifiés. Le texte regrette que ce modèle ne se soit pas généralisé : mais les nouvelles « normes d'excellence »



JEFFERSON AVENUE
Showing curving streets and lawns and trees

VIEWS OF VANDERGRIFF
THE pioneer model town of the Pennsylvania steel district, conceived by George G. McMurtry, president of the Apollo Iron and Steel Company, which has since become part of the U. S. Steel Corporation. Plant and town were laid out in 1905, the town being designed by Frederick Law Olmsted, who designed the World's Fair at Chicago. Sewered and piped for water, paved, curbed, sidewalks laid, and shade trees planted before any lots were sold, preference being then given to workmen. The company built no houses and set no restrictions other than that no intoxicating liquors can be sold for ninety-nine years.
Vandergrift embodied many progressive ideas in town planning and community service; but in the succeeding ten years the standards worked out there for skilled employees were not applied to other industrial towns in western Pennsylvania, or to the housing of the unskilled. Gary even lacks some of the most important elements that went into the design of Vandergrift, but the towns the Steel Corporation is founding near Birmingham, Duluth, and Detroit will set new standards of excellence.



ADAMS AVENUE
Homes of heaters and other skilled workmen

Figure 63 : Views of Vandergrift(Wage-Earning Pittsburgh, p. 15).

qu'il établit devraient être appliquées, voire dépassées, dans les nouvelles cités industrielles que U. S. Steel est en train de construire à Birmingham, Detroit ou Duluth. Ainsi, malgré quelques réserves, la ville-usine de Vandergrift permet à Pittsburgh et au *Survey* d'offrir un modèle urbain, un *blueprint* à reproduire et à améliorer.

L'avant-dernière photographie du chapitre, *Switchman Shanty* montre un cheminot, de nuit, entre une modeste cabane en planches et des voies de chemin de fer. Les rails et cet abri de fortune semblent être les deux

mondes, « l'atelier » et la « communauté », où l'ouvrier doit trouver sa place en dépit de conditions de travail trop difficiles, dont la légende souligne qu'elles sont un obstacle au développement de la citoyenneté et de la vie de famille :

« There is a twelve-hour night in the freight yards as well as in the steel mills. It battens down citizenship and home life for the men who work in both. »^{note728}

Ce court rappel des enjeux déjà évoqués cinq plus tôt par Margaret Byington ou John Fitch annonce en réalité un portrait final, thème visuel qui se révèle fondamental dans le *Survey*. Comme *The Steel Worker*, ou la série de portraits ouvriers de *Work-Accidents and the Law*, le chapitre se clôt sur le visage de l'ouvrier de demain, intitulé *Young Steel Worker*. L'avant-dernier paragraphe du texte de Kellogg critique l'autocratie de Krupp à Essen, évoque le rôle de plus en plus limité des syndicats aux Etats-Unis, et brandit la menace d'un soulèvement socialiste. La signification de ce portrait reste donc en suspens : s'il ne porte aucune indication d'origine ethnique, ce cliché ne montre pas non plus l'un de ces ouvriers « américains » ou même « pennsylvaniens » vus chez Fitch et Eastman. Cet homme est un visage de l'avenir, le représentant d'une société industrielle encore divisée,

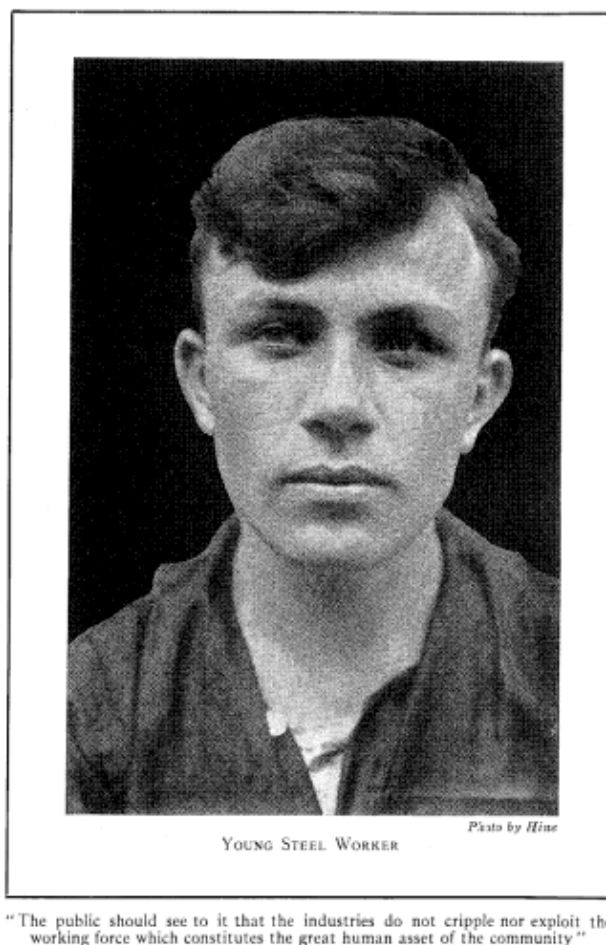


Figure 64 : Young Steel Worker(Wage-Earning Pittsburgh, p. 29).

dont Kellogg espère qu'elle saura fondre, en une seule communauté d'esprit et d'intérêt, une population qui en 1914 présente les dangereux symptômes d'une société de classe :

« Both in industry and civic life, then, Pittsburgh in 1914 - even more sharply than when the first investigators of the Pittsburgh Survey went into the field in 1907 - presents the clash

between the Old World and the New. It puts the question whether the dominating group thrown into power by the process of the last half century is to set the meets and bounds of life and labor, and battered down by its own policies, we shall have in Pittsburgh the great flaring up of a repressed and divided people ; or whether in shop and borough, in trade group and city, through new contacts and understanding, new opportunities for growth and prosperity broad enough to all men, democracy will yet merge the elements which make up congregate industry ; and like the old time puddler's ball of raw metal, a new generation will 'come to nature' »note729

A travers cette série de photographies, qui reprend plusieurs des grands thèmes visuels du *Survey*, l'émergence d'une nouvelle génération se présente comme un défi démocratique, qui semble être pouvoir relevé par la réforme de l'environnement urbain et des infrastructures, en gardant comme modèle celui de l'efficacité industrielle. Il s'agit d'endiguer la menace du désordre, ou du moins de la désorganisation, par l'amélioration du fonctionnement de la ville, illustrée dans ce chapitre par les maisons et le parc de Vandergrift. C'est la modernisation de la machinerie sociale qui scellera le destin des générations futures, et l'avenir de la cité. Kellogg tente ainsi le tour de force de critiquer le modèle industriel tout en s'ingéniant - si l'on peut dire - à l'ériger en modèle de fonctionnement social. Ce n'est pas « trop » d'industrie et de technologie qui étouffe la ville, mais bien l'incapacité de la cité industrielle à appliquer à la machine sociale les principes d'efficacité qui ont fait sa grandeur économique. L'utopie progressiste, si le mot n'est pas trop fort, réside dans cette croyance en une ville plus efficace (plutôt que plus juste), redessinée par l'expertise d'ingénieurs sociaux capables de reprendre à leur compte les principes de la technologie industrielle. Même s'ils paraissent absents de « Community and Workshop », ces techniciens de la question municipale - parmi lesquels Kellogg se range sans doute - imposent leur présence dans le reste du volume, complétant ainsi le tableau de la réforme en marche. Leur rôle essentiel se lit en creux dans le texte qui accompagne *Young Steel Worker* :

« The public should see to it that the industries do not cripple nor exploit the working force which constitutes the great human asset of the community. »

Cet appel à l'opinion publique mêle à nouveau les thèmes de l'intégrité du corps social et de la productivité économique. Pour préserver cet « atout humain » qu'est la « main d'oeuvre », l'opinion publique - qui n'est rien d'autre que la « communauté » tenue informée - doit exprimer ses choix selon les données fournies par les experts de la question sociale. La formule « *should see to it* » est plus qu'un conseil, un impératif civique. Elle suggère aussi à quel point Kellogg prétend guider à la fois le regard et l'action. L'observation (*see*) est déjà, par nature, tendue vers l'intervention (*see to*). Le *Survey*, diagnostic et *blueprint*, se définit précisément comme l'outil de ce regard réformateur.

Quelques images de Lewis Hine, dans *Homestead*, présentent des immigrants profitant à leur manière de quelques moments de liberté. *Summer Evening in a Court* montre une partie de cartes focalisant l'attention d'une dizaine de voisins. Sur ce cliché, illustrant un chapitre intitulé « The Slavs », l'américanisation apparaît d'autant moins problématique que le cercle des joueurs et des spectateurs s'ouvre vers le lecteur, comme pour l'admettre en son sein.note730 La proximité et la familiarité mises ainsi en image suggèrent avec simplicité un modèle social communautaire et solidaire. Quelques pages plus loin, Hine figure la résignation des ouvriers slaves par l'image d'un jeune homme jouant de l'accordéon assis sur son perron, à côté d'un enfant. Cette photographie est intitulée *Out of Work : Homestead Court, Spring of 1908*.note731 Sur ces deux clichés, des formes de culture populaire (le jeu, la musique) sont à l'honneur, mais strictement encadrées (voire enfermées) dans des environnements sombres et exigus. Ces photographies, par le cadrage serré, suggèrent à la fois une certaine connivence et les limites de l'horizon social des populations immigrées.

Ces images doivent être rapprochées de deux clichés célèbres, signés du même Hine. L'un, publié dans *Homestead*, est le célèbre *Slavic Laborers*.note732 L'autre, visible dans *The Steel Workers*, s'intitule *Immigrant Day Laborers on the Way Home from Work*.note733 Ces deux images se ressemblent : elles

représentent deux groupes d'ouvriers, serrés les uns contre les autres, et cadrés de telle sorte que leur présence sature l'espace de la photographie, le débordant même légèrement. L'enjeu de ces clichés est le même que celui de tous les modèles de machines sociales

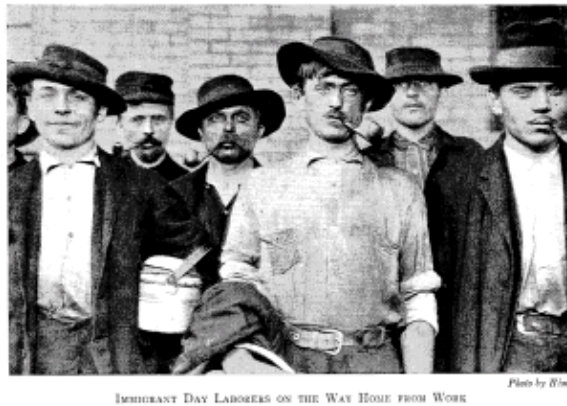
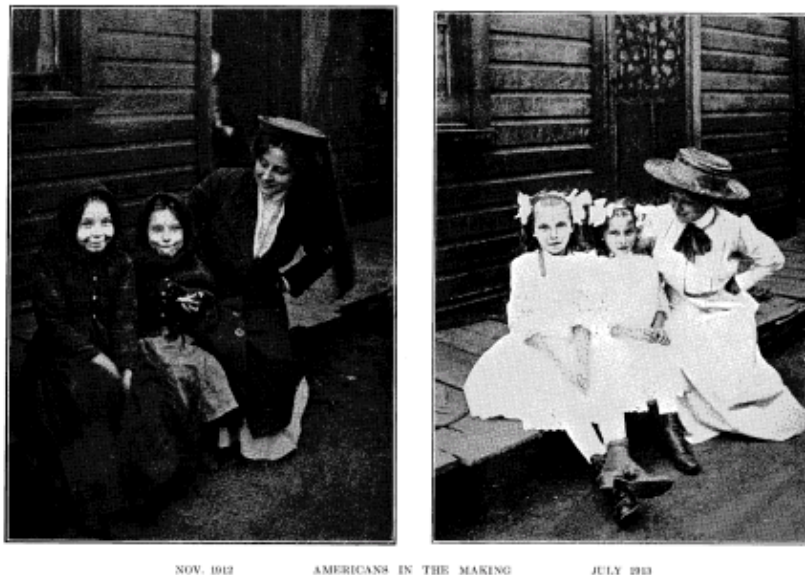


Figure 65 : Immigrant Day Laborers on the Way Home from Work(The Steel Workers, p. 143) et Americans in the making(Cotter, Arundel, The authentic history of the United States Steel Corporation, 1916, p. 162).



décrites dans les pages du *Survey*. Il s'agit précisément de canaliser ces débordements potentiels : les ouvriers non qualifiés prennent le pas sur les « artisans » sidérurgistes du passé ; une classe ouvrière encore divisée menace de ruer dans les brancards ; l'afflux d'hommes célibataires remet en cause la cellule familiale comme maillon essentiel de la communauté, et favorise des formes de logements (foyers ouvriers, taudis) indignes des normes américaines ; enfin, le manque d'éducation de la population immigrante rend impossible le fonctionnement normal de la démocratie.

Ces deux photographies synthétisent ainsi les thèmes récurrents du *Survey*. Maren Stange oppose la première, « symbole de force, de coopération et de fraternité » à la seconde, où la vision d'un « groupe à l'allure un peu dangereuse » provoque une « réaction beaucoup moins positive » du lecteur.^{note734} Or il paraît plus juste de dire que les deux images concilient, chacune, ces deux dimensions. On s'en rend mieux compte en les comparant à *A Group of Skilled Men - American* (Figure 27), où la solidarité des travailleurs américains trouve dans un cadrage beaucoup plus large un espace adéquat. Ce que recherche le *Survey* par la réforme de

l'immobilier, l'adoption partielle des institutions Carnegie et la redéfinition de la cité comme machine sociale, c'est en quelque sorte une structure idéale, un environnement américain où les immigrants et les enfants s'épanouiront en tant que citoyens. Comme l'écrit John Fitch à la fin du chapitre où apparaît *Immigrant Day Laborers* :

« With such a heterogeneous collection of races and religions it can readily be seen that united democratic action, embracing the majority of the labor force, must be difficult and beset with conflicting elements.
[...] It will be interesting to watch the future of the Slav in the steel industry. »note735

To watch, dans ce contexte, connote aussi bien la curiosité que la surveillance, l'observation que la prévention. L'utilisation même de ce mot dans les dernières lignes de *The Steel Workers* suggère que la photographie, outil du regard, est aussi l'un des paradigmes des machines sociales complexes que tente d'échafauder le *Survey*, aussi méfiant des formes industrielles et institutionnelles établies que soucieux de rendre un « cadre » rationnel à la croissance erratique de la ville.

CONCLUSION

L'ensemble des textes et des photographies suggère un effort, de la part des auteurs du *Survey*, pour appliquer un modèle global à toutes les formes d'organisation sociale. Le paradoxe de cette démarche tient au fait que les Progressistes adoptent le schéma du *management* industriel, à prétention scientifique, qui se développe au début du siècle, mais qu'ils résistent à l'assimilation du social et du politique par l'économique et l'industriel. La ville doit être conçue comme une sorte d'usine sociale, expression dont on devine bien toute l'ambiguïté. Dans l'esprit de Kellogg, l'efficacité technique doit être mise au service de l'humain :

« My generalization, then, is that if the civic responsibility of democracy in an industrial district is to be met, the community should do what a first-rate industrial concern would do - figure out the ground it can cover effectively and gear its social machinery to cover it. By social machinery I mean hospitals, schools, services to householders ; all that wide range of activities that have a direct bearing on the living conditions of a people. It should hold these agencies accountable for results, as business enterprises are held accountable ; and its touchstone should be the welfare of the average citizen. »note736

La « machine sociale » recouvre une réalité relativement précise et limitée. Même s'il y inclut, de manière un peu vague, « tout ce qui influe sur les conditions de vie d'une population », Kellogg la conçoit principalement sous la forme d'institutions éducatives et d'équipements sanitaires. Il s'agit à la fois d'assainir l'espace industriel urbain, de favoriser la vie familiale, et de faire de la ville un lieu de formation et de culture. La multiplicité des approches, au sein du *Survey*, retrouve ainsi un semblant de cohérence sur ce dénominateur commun : une théorie rationnelle et « scientifique » de l'aménagement de l'espace social (qu'il soit familial, professionnel, culturel ou éducatif) et le rôle régulateur d'experts techniques et scientifiques (architectes, bibliothécaires, enseignants) appelés à fixer les normes de l'environnement ainsi recréé. Le *blueprint* dont parle Kellogg, c'est précisément la définition des normes impératives de l'espace social, tel qu'il est possible de les déterminer en régulant le montant des loyers, la luminosité des cantines industrielles ou le nombre de fenêtres dans les salles de classes.

Le critique Terry Smith, rangeant Lewis Hine avec Alfred Stieglitz parmi les artistes de la photographie américaine, décrit le rapport de force déséquilibré entre la production d'images de ces deux hommes et celle, quantitativement écrasante, des ingénieurs appartenant au monde de la grande industrie.note737 De même, David Nye oppose la vision sociale et humaniste de Hine à la logique technique et économique guidant les photographes de la compagnie General Electric :

« Both Lewis Hine and anonymous General Electric photographers made images of the southern textile mills between 1900 and 1910. Hine's photographs emphasize the people in these mills, particularly the children, who worked amid dust and potentially injurious machinery [...] General Electric photographers depicted virtually identical mills in quite different ways. They eliminated the workers and emphasized the machinery [...] Hine's work calls out for social reform : cleaner factories, safer machines, and an end to child labor. The corporation's work celebrates electrification and industrial progress, making no visual reference to the workers. »note738

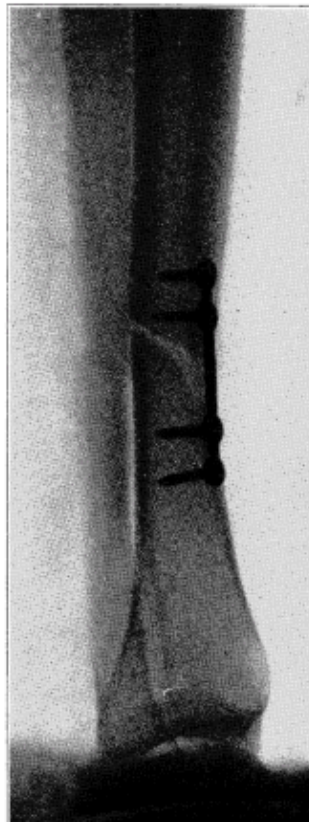
Le *Survey*, considéré dans son ensemble ne confirme que partiellement cette opposition. Si les images réalisées par Hine se distinguent très nettement, dans l'immense majorité des cas, de l'iconographie traditionnelle de la machine industrielle, elles s'insèrent pourtant dans un système de représentation complexe, où le modèle de la rationalité technique et l'exaltation du rôle de l'ingénieur social sont omniprésents. Les images de Hine ne peuvent être comprises sans être mises en rapport avec l'abondante iconographie présentant l'espace urbain et ses habitants comme susceptibles de manipulation, de reconstruction et de réforme. Les « usines plus propres » et les « machines plus sûres » dont parle Nye restent néanmoins des usines et des machines, dont le fonctionnement s'impose dans le discours du *Survey* comme paradigme de l'organisation de la cité.

Que ce soit par souci de protéger l'intégrité du corps américain (celui de l'ouvrier et celui de l'enfant), ou par volonté constante d'éduquer les futurs citoyens de la ville, l'iconographie du *Survey* explore constamment le rapport entre les corps et leur environnement urbain et industriel, cherchant à modeler les uns par la manipulation de l'autre. L'image ausculte simultanément les corps et l'espace, et présente des « modèles » de citoyens et d'infrastructures urbaines. Fidèle à son credo environnementaliste, le *Survey* propose de la sorte une solution technique aux problèmes humains, dont Kellogg affirme qu'ils sont sa priorité. Cette logique culmine en une vision surprenante : à la fin de *Wage-Earning Pittsburgh*, les ultimes illustrations du *Survey* sont la photographie d'un homme portant un masque à oxygène et, en vis-à-vis, une radiographie où sont clairement visibles quatre vis :

« Vanadium Steel Bone Plate and Screws : Employed to hold badly displaced bones in the serious fractures which occurred in the tonnage industries. In 181 cases this method has been successfully employed. The procedure has materially reduced the extent of permanent disability. »note739



OXYGEN HELMET
Repair man equipped against gas poisoning ready to enter a blast furnace. The equipment used is that developed in mining, applied to furnace work by the Carnegie Steel Company since 1911



VANADIUM STEEL BONE PLATE AND SCREWS
Employed to hold badly displaced bones in the serious fractures which occur in the tonnage industries. In 181 cases this method has been successfully employed. This procedure has materially reduced the extent of permanent disability

Figure 66 : Oxygen Helmet et Vanadium Steel Bone Plate and Screws(Wage-Earning Pittsburgh, p. 461).

Illustrant un article signé d'un médecin, ces images fabriquent un saisissant raccourci visuel de la logique menant du diagnostic au prototype (examen et reconstruction du corps), mais aussi du glissement net qui s'opère entre le début et la fin du *Survey* : dans *Work-Accidents and the Law*, Crystal Eastman proposait modification des machines et la compensation financière des handicaps par le recours à la réglementation. La communauté faisait de la sorte son retour dans le monde industriel. Dans *Wage-Earning Pittsburgh*, en revanche, le Docteur O'Neill Sherman illustre la prévention des accidents et la réparation du corps humain par l'ajout d'accessoires et de pièces détachées sur l'homme lui-même. Le médecin et l'ingénieur, une fois de plus, sont les deux visages jumeaux de l'expertise, qui se passe dorénavant du détour par la loi. L'hôpital où a été réalisée cette opération appartient à la Carnegie Steel Company, et l'on peut supposer que la plaque et les vis en acier ont été produites par la même entreprise. Plus que jamais, l'homme est la machine ne font qu'un, même sur l'iconographie de la réforme.

Cet exemple extrême est une manifestation presque caricaturale de certaines tendances de l'iconographie tardive du *Survey* : en lisant Fitch, on a le sentiment que U. S. Steel étouffe Pittsburgh. En lisant le dernier texte de Kellogg, on comprend que la ville n'est pas à la hauteur de l'usine. La nuance est importante. Tous les exemples cités (l'école, le parc, l'immobilier, la machine urbaine) démontrent que le *Survey* peine à se détacher de l'emprise industrielle, dénoncée pourtant de manière véhémente dans certains de ses textes.

On soulignera pour finir le statut paradoxal du portrait ouvrier tout au long du *Survey*. Si les photographies de Hine permettent de réintroduire massivement cette forme dans l'iconographie industrielle, elles ne lui accordent toutefois aucune valeur d'individualisation : tous les portraits de sidérurgistes sont des clichés « représentatifs » de types ethniques ou de catégories socio-professionnelles. Ces images, qui fonctionnent

généralement pas séries, visent toujours à rendre compte de la formation en cours d'une sorte de modèle d'ouvrier et de citoyen américain. Cet idéal postulé, que la photographie ne peut figurer que par les visages d'« ouvriers pennsylvaniens », a par sa nature typologique une valeur normative : le *Survey* en vient, par ce biais, à proposer un *standard* américain, où le visage des hommes suggère la valeur du citoyen. Le portrait n'exprime plus l'identité de l'ouvrier (contrairement aux cartes de visite de la Lyon, Shorb & Co. ou les portraits des principales figures progressistes de Pittsburgh), mais le processus d'élaboration du corps citoyen américain par la machine sociale.

Il semble pourtant que la complexité de ces séries sauve l'iconographie du *Survey* des travers traditionnels de la photographie typologique. On connaît notamment les travaux photographiques du professeur Francis Galton dans les années 1870, cherchant à définir par ses « portraits composites » les différents profils criminels : le visage étant l'image du vice, et la photographie l'empreinte de ce visage, le cliché révélait la nature criminelle de l'individu.^{note740} La délinquance était ainsi inscrite sur les traits d'un homme comme la compétence technique sur les mains des ouvriers. A l'inverse, les portraits du *Survey*, fonctionnant par série plutôt que par synthèse, rendent compte d'une évolution sociale et non d'un caractère inné. Le jeune Slave est en quelque sorte la « matière première » de la communauté : il deviendra ce que cette dernière saura faire de lui. On ne sort pas ici du paradigme de la société comme « unité de production », et l'anonymat typologique ne permet pas aux ouvriers photographiés de retrouver leur identité individuelle. En revanche, l'enchaînement des images permet de contourner la discussion des déterminismes raciaux et culturels,^{note741} pour figurer d'abord les étapes d'un processus social et historique incertain, entièrement dépendant de l'environnement et des institutions de la cité.

On se rendra mieux compte de ce travail de représentation en se référant à un dernier exemple qui lui est contemporain. L'histoire de la photographie philanthropique a retenu les clichés du Dr Banardo,^{note742} fondés sur le principe de « l'avant/après », qui montraient dans les années 1870 de jeunes enfants « sauvés » de la rue et « réformés » par les soins du bon docteur : d'un petit garçon sale et mal habillé, le prodige photographique faisait instantanément un enfant modèle vêtu de blanc. Ce type d'images est encore en vogue au moment du *Survey*, comme le démontre un ouvrage à la gloire de U. S. Steel publié en 1916.^{note743} Quatre photographies prises dans la toute nouvelle cité industrielle de Gary illustrent en un raccourci saisissant la réforme de l'espace et des gens par la puissance industrielle. D'un côté, un terrain vague devient une ville moderne aux rues larges et électrifiées. De l'autre, une famille immigrante se transforme en un clin d'oeil en « Américains », par un tour de passe-passe visuel digne de George Méliès : autant qu'on puisse en juger, les deux petites filles et leur mère ont simplement enfilé des tenues blanches (Figure 65).

Ces quatre photographies délivrent un message explicite : d'un même mouvement, U. S. Steel conquiert l'espace et fabrique des citoyens. La matière première et le produit fini figurent sur la même page, témoignant de l'instantanéité du processus, de son caractère automatique et infaillible. Comparée à ces clichés, l'iconographie du *Survey* rend compte d'une réalité infiniment plus complexe. La cité n'est pas un prodige soudain. Les clichés simplistes sur le mode de « l'avant/après » sont réservés à l'illustration de machines et de bâtiments, jamais au processus de type sociaux. La ville est certes une structure manipulable, mais soumise à des contraintes multiples. La diversité des interactions qui animent le corps social exige le constant réajustement des modèles et des techniques, et la mise à l'épreuve systématique des infrastructures permet de juger de leur capacité à éliminer les symptômes de pathologie municipale, relevés de manière systématique. L'efficacité « opératoire » de la machinerie urbaine se juge à l'aune d'une « gestion sociale » de la ville :

« There are two real tests to which social machinery can be put by the community. The first is that of operating efficiency. In hospitals, in schools, in municipal departments, units of labor and product can be worked out as definitely as are the tons of the steel workers, the voltage of the electricians, the dollars and cents of the banks.

There is another equally intensive test to which social machinery and conditions can be put [...] It is conceivable that the tax payer may get his money's worth from the municipal government while wage-earners and householders generally may be suffering from another

and irreparable form of taxation which only increased municipal expenditure among certain lines can relieve. So it was that we projected our inductive research in Pittsburgh into such methods of social bookkeeping as would show something of the larger waste of human life and private means. »^{note744}

CONCLUSION : UNE EXPERIENCE AMERICAINE

Lorsque Margaret Byington espère « le bonheur et l'efficacité de la prochaine génération », ^{note745} elle résume en quelque sorte l'idéal progressiste : l'accomplissement des individus par leur capacité à « produire » une démocratie en même temps qu'ils assurent la prospérité de la nation. Au-delà de cette formule un peu réductrice, on est pourtant tenté de suivre Samuel P. Hays lorsqu'il affirme qu'à l'inverse de ce qui se passait dans les dernières années du 19^e siècle, la période progressiste se garde généralement de proposer des solutions simplistes et miraculeuses, panacées aux problèmes économiques, politiques et sociaux du pays.^{note746} Nulle part dans le *Survey* n'apparaît l'équivalent de cet impôt foncier unique défendu par Henry George dans les années 1880 pour sauver la démocratie américaine. Et contrairement au roman utopiste d'Edward Bellamy, *Looking Backward*, publié en 1888, Kellogg n'évade pas la question du passage de l'état actuel de la société au modèle rêvé d'une démocratie futuriste. L'une des caractéristiques du *Survey* est précisément de prendre à bras de corps les réalités de l'Amérique urbaine et industrielle, d'en mesurer les insuffisances, et d'en proposer une réforme concrète, ou du moins technique. Malgré ses impasses et ses contradictions, cet ambitieux document se présente comme l'outil d'une transition sociale et politique, à la fois moyen de connaissance du présent et plan pour l'avenir.

Le *Survey* est donc le lieu où s'élabore le modèle d'une nouvelle Amérique ; un lieu qui tient à la fois de l'exposition et du laboratoire. Il s'agit en quelque sorte d'une expérience publique, ou plutôt du spectacle d'une expérience, menée grandeur nature, et dont les résultats sont diffusés le plus largement possible. Par l'intermédiaire de l'image, du texte et l'appareil scientifique qui les accompagne, le nouveau monde urbain et industriel est soumis au feu critique du regard progressiste, qui en révèle les dysfonctionnements, et exposé à celui au public, à qui sont proposés des protocoles de rectification et de réforme. Kellogg semble en effet concevoir les six volumes qu'il coordonne comme une forme imprimée et maniable de ces « expositions industrielles » chères au Progressisme, et dont *Charities and the Commons* décrit au moins deux exemples, à Philadelphie et à Boston, au moment même où se déroulent les premières enquêtes de terrain du *Survey*.^{note747}

Dans le Massachusetts, on devine la mise en place des méthodes reprises à peine deux ans plus tard par Kellogg dans une exposition civique organisée à Pittsburgh même : un montage complexe de tableaux statistiques, de cartes, de textes, d'affiches et de photographies permet au visiteur, dans l'espace rationnel de l'exposition, de comprendre le fonctionnement de la ville dont il parcourt un « modèle réduit » analytique.^{note748} A Boston comme à Pittsburgh, l'exposition est à la fois une expérience de la ville, et une expérimentation menée sur elle : sa réduction aux dimensions de l'Horticultural Hall ou de l'Institut Carnegie en révèle la structure et les rouages, et permet au citoyen d'envisager les manipulations nécessaires. Le regard du visiteur devient momentanément celui du sociologue réformateur.

On comprend mieux encore cette dimension expérimentale si l'on s'intéresse à la manifestation organisée en 1906 à Philadelphie. Des schémas de toutes natures et l'utilisation massive de la photographie tentent de rendre compte de la réalité du travail des enfants dans le nouvel ordre industriel. Mais ces formes trouvent ici leur prolongement dans un dispositif ultime de représentation du réel : la transplantation effective d'« échantillons » vivants de la réalité sociale sur le lieu de l'exposition. Si l'on en croit l'auteur de l'article publié par *Charities and the Commons* :

« [...] the living workers were the ones that drew the crowds.

An Italian woman who strips carpet rags [...] was established with her little six-year-old boy in a room 6 x 12 feet. When brought there to continue her work she exclaimed 'How nice room !' It was 'nice' in that it was as nearly a copy of her own as could be. »note749

On ne peut s'empêcher de voir dans ce dispositif le modèle de la chambre photographique : non seulement à cause du mot « *room* », mais surtout parce que la dimension exacte de cette pièce est précisée (comme l'est généralement le format de la plaque ou du négatif photographique), et que la dimension esthétique de la représentation (*nice*) réside dans son étonnante capacité à reproduire presque parfaitement la réalité (*as nearly a copy [...] as*).

Cette femme italienne est donc une « photographie vivante », comme on parle parfois de « tableau vivant ». Telle est la forme de ce que le texte qualifie « d'essence du réalisme »note750 : non pas seulement la copie du réel, mais la transposition de l'authentique dans un cadre formel permettant, par la singularisation et l'exposition, la compréhension et la publicité d'un phénomène. L'extraction d'un pan de réel par la construction d'un dispositif artificiel (photographie, décor d'exposition), imité d'un environnement authentique, permet d'envisager la manipulation de la réalité sociale dans son ensemble. Là encore, le Progressisme explore des voies parallèles à celles suivies par les tenants du *scientificmanagement*. Allan Sekula a notamment montré comment les normes de production développées par Frederick Taylor, quoique fondées sur l'observation des ouvriers au travail, relèvent en dernier ressort d'une « vérité de laboratoire » :

« Taylor's illustrations in *On the Art of Cutting Metals* differ from earlier technical representation in one very important sense : the revised work models presented here are based on rigorous experiment. The 'truth' of these images is the truth of the *laboratory*, of an active interventionist, rather than a contemplative empiricism. »note751

Pour le *Survey* aussi, la photographie est la marque d'une intervention sur le réel : elle n'est pas seulement sa « copie », selon le modèle communément admis au 19^e siècle, ni même seulement sa « trace », comme le propose la théorie actuelle.note752 Elle est clairement conçue comme une saisie du monde, lui-même défini comme un ensemble de données sociales dont la connaissance n'est possible que par la manipulation expérimentale. La « vérité » photographique réside certes dans « l'exactitude » mimétique et l'indéniable fonction probatoire du médium, mais aussi, et surtout, dans sa capacité à intervenir sur les réalités sociales par la saisie et l'évaluation critique.

On est tenté de croire en effet que pour les Progressistes, il n'y a guère de « vérité » de l'univers urbain, mais seulement des regards portés sur lui : laisser la parole aussi bien à John Fitch, dont les sympathies socialistes sont établies, qu'à H. F. J. Porter, qui se range clairement aux modèles du paternalisme industriel le plus classique, n'est pas tant une marque de confusion idéologique que la reconnaissance, dans le corps même du *Survey*, du rôle fondamental du « point de vue ». Celui-ci tire sa validité de l'évaluation des conséquences concrètes de tel ou tel modèle social sur le bien-être des citoyens et l'efficacité économique et démocratique de la cité. Un processus d'évaluation et de réévaluation constante du réel est la seule vérité objective, principe qui obéit aux mêmes schémas généraux que le Pragmatisme développé par les contemporains Charles Sanders Peirce, William James, John Dewey ou George Herbert Meadnote753 :

« All facts emerge through inquiry and all hypotheses are confirmed or disconfirmed through being subjected to the continued scrutiny of inquiry. The inquirer necessarily carries values (or 'prejudices'), yet the point of inquiry is not to purge these, but to refine them through inquiry to come into agreement with the objective findings of inquiry. The objective conclusion of an inquiry itself acts as a 'should be' during inquiry ».note754

On voit bien comment la photographie, ontologiquement incapable de représenter ce qui « devrait être » sinon par l'image de ce qui existe déjà, sert parfaitement une théorie de la connaissance où la seule vérité est celle

de l'enquête et du questionnement réitéré, de l'évaluation des résultats tangibles de l'action sociale et des correctifs à lui apporter. Les portraits d'ouvriers américains proposés par Hine sont à la fois les visages bien réels d'hommes rencontrés au hasard de l'enquête, et la norme progressiste du citoyen américain qu'il s'agit de construire. L'image propose dans le même mouvement ce qui est et ce qui doit être, le fait et le modèle, tout en intégrant à l'évidence une part de ces « préjugés » inévitables que l'enquête doit permettre d'affiner et de nuancer au contact des faits constatés.

La photographie, dès lors, sert à la fois à l'élaboration et à la vérification d'une hypothèse sur la réalité sociale : l'image est le produit de la rencontre entre le point de vue de l'opérateur, sa visée, et l'objet qu'il photographie, à laquelle cette intention se mesure. Le résultat de cette confrontation se matérialise dans le cliché, véritable compte-rendu visuel de l'expérience ainsi menée. On rappellera ici la célèbre définition de la vérité proposée par William James :

« True ideas are those that we can assimilate, validate, corroborate and verify. False ideas are those that we can not. That is the practical difference it makes to us to have true ideas ; that, therefore, is the meaning of truth, for it is all that truth is known-as [...] The truth of an idea is not a stagnant property inherent in it. Truth happens to an idea. It becomes true, is made true by events. Its verity is in fact an event, a process : the process namely of its verifying itself, its veri-fication. Its validity is the process of its vali-dation. »^{note755}

Ainsi se définit, sur le modèle de l'expérimentation, la relation de l'homme au monde qui l'entoure. Le corollaire de cette conception est clair : puisque la vérité d'une idée n'est pas une propriété fixe qui lui serait inhérente, la multiplication des hypothèses et des vérifications permet de produire un certain nombre de vérités potentielles, elles-mêmes dépendantes, pour leur validation, des données sans cesse vérifiées par l'expérience.

Les représentations sociales proposées par les Progressistes, et dont le *Survey* est peut-être l'exemple le plus remarquable, sont donc des dispositifs qui servent deux objectifs : corroborer les hypothèses émises par les sociologues et les réformateurs (par l'enquête, puis la confrontation des données et des analyses) et permettre au lecteur ou au visiteur de l'exposition de mener à son tour ce processus de vérification. Au sein de ce système, la photographie est un document qui témoigne de la démarche de validation menée par le sociologue, et sert simultanément au public à corroborer la vérité ainsi construite. La multiplication des clichés prouve la persistance de l'expérimentation, et par extension la validité des idées proposées. Quant à la « réforme » proprement dite, elle passe par l'intervention de cette opinion publique auquel il est constamment fait appel, sans que les Progressistes s'interrogent jamais sur sa définition, ce qui pose les limites les plus évidentes de leur entreprise. Selon eux, la vérité expérimentale tirée du laboratoire urbain doit servir à constituer un corps politique américain informé et compétent, en même temps qu'elle l'éclaire sur les choix à effectuer. Si le visiteur de l'exposition industrielle de Philadelphie n'échappe pas à un désagréable sentiment « d'intrusion »^{note756} et de voyeurisme, la nécessité pédagogique d'une telle mise en forme du réel est incontestable :

« What did the children learn who came to the Industrial Exhibit ? It may be that they saw only the scenes of a play [...], dolly-house models, but for the future of Pennsylvania it is to be hoped that they saw the wrong of it all, and the opportunity that is coming to them to right it. »^{note757}

L'école du réel permet l'apprentissage de la citoyenneté.^{note758} L'exposition ou le *Survey* sont ces laboratoires ouverts au public où les données scientifiques deviennent des leçons de chose et de démocratie. A l'heure où le gigantisme nouveau de la cité industrielle dépasse les capacités de compréhension du promeneur urbain, la modélisation de cette nouvelle réalité sous la forme de l'exposition ou du livre illustré permettent au scientifique et à l'opinion publique de retrouver une prise sur le destin de l'Amérique industrielle. Contrairement aux albums photographiques, présentant ce que William James appellerait, en français dans le

texte « l'édition de luxe » de l'univers urbain,^{note759} ces formes de représentation ne sont que les états temporaires d'un travail social en cours, dont la nature même du réel interdit de penser qu'il puisse être complété un jour. Le *Pittsburgh Survey* n'est donc pas l'image figée d'une réalité sociale, d'ailleurs infiniment mouvante, mais une entreprise sans cesse renouvelée de construction du sens. La « créativité » que réclame Kellogg à son équipe ne répond pas seulement à un souci de communication et de diffusion.^{note760} Elle correspond, plus fondamentalement, à une conception du monde et de la connaissance que William James théorise en 1907 :

« In our cognitive as well as in our active life we are creative. We *add*, both to the subject and to the predicate part of reality. The world stands really malleable, waiting to receive its final touches at our hands [...] Man *engenders* truth upon it [...] On the pragmatist side we have only one edition of the universe, unfinished, growing in all sorts of places, especially in the places where thinking beings are at work. »^{note761}

Le *Survey* est à sa manière cette édition unique et sans cesse remaniée de Pittsburgh, au sein duquel la photographie « engendre » la vérité bien plus qu'elle ne l'enregistre. Elle est le signe produit, en certains endroits, par ces « êtres pensants » hors desquels nulle réalité n'a de sens. La relecture de l'espace urbain comme matrice sociale, la mise en évidences des stigmates du travail ou l'élaboration d'un citoyen-modèle par la répétition du portrait ouvrier anonyme sont des moyens de réévaluer l'image que l'Amérique se fait d'elle-même : après vérification, les représentations conventionnelles de la réalité industrielle ne peuvent être validées. Pour les remplacer, le *Survey* élabore le projet d'une Amérique qui ne serait pas seulement un creuset ou un *melting pot*, mais bien une expérience démocratique où l'interprétation visuelle du présent sert à construire un modèle politique pour l'avenir.

ANNEXE : Tableau chronologique

Les repères proposés ci-dessous doivent permettre de mieux situer le *Survey* dans son contexte, et constituent à ce titre un complément à la première partie de ce travail. Le tableau débute dès 1869. Cette année-là, George Westinghouse se lance dans sa première aventure industrielle. Les activités diverses de cet entrepreneur emblématique ponctuent le développement économique de Pittsburgh, ainsi que les analyses du *Survey*, jusqu'à sa mort en 1914. Ce tableau chronologique se clôt l'année suivante, au moment où la Première Guerre Mondiale commence à mobiliser toutes les forces industrielles de Pittsburgh, mais aussi la plupart des acteurs du Progressisme.

La plupart des faits rappelés ici se sont déroulés dans la région de Pittsburgh. Les exceptions retenues constituent des repères essentiels pour la période, au même titre que les quelques ouvrages recensés.

Les informations directement relatives au *Survey* sont signalées par le balisage en gras de termes-clefs.

Ce document est notamment adapté des ouvrages suivants :

- Lorant, Stefan : *Pittsburgh, the Story of an American City*. Garden City, NY : Doubleday, 1964.
- Vexler, Robert I. : *Pittsburgh, A Chronological & Documentary History*, Dobbs Ferry, NY : Oceana Publications, 1977.

- Buenker, John D., et Kantowicz, Edward R., *Historical Dictionary of the Progressive Era, 1890-1920*, New York ; Westport ; London : Greenwood Press, 1988.

	Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1869	Fondation de la banque T. Mellon & Sons et de la Westinghouse Air Brake Company.	Première Charity Organization Society fondée à Londres.	
1870			Population de Pittsburgh : 86 076 habitants.
1872			Naissance à Pittsburgh du <i>National Labor Tribune</i> , organe officiel du plus grand syndicat de la sidérurgie (l'AAISTW).
1874	Carnegie crée la compagnie Edgar Thompson Steel.	Naissance de Lewis Wickes Hine . Fondation de la Conference of Boards of Public Charities, qui devient en 1884 la National Conference of Charities and Correction . Création de la Chambre de Commerce de Pittsburgh.	
	Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1875	La fabrication des tous premiers rails d'acier, aux usines Edgar Thompson, marque l'introduction du procédé Bessemer aux Etats-Unis.	Fondation de la Pittsburgh Association for the Improvement of the Poor .	
1876			Naissance du <i>Pittsburgh Bulletin</i> , premier magazine illustré de la région.
1877		Juillet : grève nationale dans les chemins de fer. 26 morts à Pittsburgh. Première Charity Organization Society américaine fondée à Buffalo.	
1878			C.S. Peirce utilise le terme « pragmatisme » dans son article fondateur « How to Make Our

		Ideas Clear ».
1879	La valeur immobilière de Pittsburgh est estimée à 100 millions de dollars.	Naissance de Paul Underwood Kellogg.
		Population : Pittsburgh : 156,389 h. Allegheny : 78,682 h. Comté : 355,869 h.
Economie et industrie		Société, politique et réforme
1880		Divers
		Robert P. Nevin fonde le <i>Pittsburgh Times</i> .
1881	L'usine de la Bessemer Steel Company est inaugurée à Homestead.	15-18 novembre à Pittsburgh : fondation de l'American Federation of Labor.
		Carnegie fait une première offre de bibliothèque municipale. Elle est déclinée par la mairie, « faute de moyens ».
1882	Création de la H.C. Frick Coke Company.	6 mars : Première grève à Homestead.
1883	Carnegie, Phipps & Company rachète l'usine de Homestead.	Thomas M. Boyne fonde <i>The Pittsburgh Press</i> et John H. Dether <i>The Illustrated Star</i> .
	Jones and Laughlin's American Iron Works devient Jones and Laughlin Limited, et commence à émettre des actions.	
1884	George Westinghouse crée la Monongahela Natural Gas Company, plus grande société du monde dans son domaine.	
Economie et industrie		Société, politique et réforme
1886	Création de la Westinghouse Electrical Company.	Divers
	Jones & Laughlin construit deux convertisseurs Bessemer pour pouvoir se lancer dans la production d'acier.	Westinghouse introduit le demi-journée chômée le samedi.
1888	Première usine d'aluminium (Pittsburgh Reduction Company)	Carnegie offre 300 000 dollars à Allegheny pour la construction d'une bibliothèque.
1890	La valeur immobilière de Pittsburgh est estimée à 207 millions de dollars. Sherman Antitrust Act	Jacob A. Riis: <i>How the Other Half Lives</i> .
		Un maire réformateur, Hazen Pingree, est élu à Detroit.
1891	17 usines de verre de la région de Pittsburgh sont rachetées et rassemblées sous le nom de United States Glass Company.	100 mineurs tués dans une explosion à Youngwood.
		13 avril : Samuel Gompers, en visite à Pittsburgh, réclame la journée de 8 heures.
		Population : Pittsburgh : 238 617 h. Allegheny : 105 287 h. Comté : 551 959 h.
		Carnegie offre 1 million de dollars pour la bibliothèque.

Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1892 Création de la Carnegie Steel Company Limited.	Grève aux usines Homestead (3800 ouvriers licenciés, 16 morts). A Pittsburgh, les premières mesures municipales contre la fumée d'usine restent lettre morte. Naissance du Parti Populiste.	Premier département de sociologie aux Etats-Unis, à l'université de Chicago.
1893 Panique boursière		Début de la construction du premier gratte-ciel de Pittsburgh, le Carnegie Building.
1894 Premières opérations à la bourse de Pittsburgh (Pittsburgh Stock Exchange)	Grève aux usines Pullman. Les chômeurs de « l'armée de Coxey » marchent sur Washington, et passent par Pittsburgh le 3 avril. Premiers numéros de The Commons .	Livres gratuits dans les écoles de la ville.

Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1895	Daniel De Leon fonde la Socialist Trade and Labor Alliance.	Ouverture de la bibliothèque Carnegie.
1896	Commission chargée d'un rapport sur le typhus.	Naissance du <i>Pittsburgh Daily News</i> . 1ère exposition artistique à l'Institut Carnegie. Alfred Stieglitz fonde le Camera Club à New York.
1897 Concentration de cinq des plus grandes sociétés de gaz de la ville, capitalisées à 5 millions de dollars.	Le président McKinley salue « l'esprit progressiste » de Pittsburgh.	
1899 Début des travaux de purification de l'eau à Pittsburgh.		

John Dewey : *The School and Society*.
Thorstein Veblen : *Theory of the Leisure Class*.

Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1900 Création de la Carnegie Company (320 millions de dollars) née d'une fusion de la H.C. Frick Coke Company avec la Carnegie Steel Company, Limited. Charles Schwab convainc J.P. Morgan de financer la création d'U.S. Steel Corporation.	Lewis Hine suit des cours de sociologie à l'université de Chicago. Fondation de la National Civic Federation.	Population : Pittsburgh : 321 616 h. Allegheny : 129 896 h. Comté : 775 058 h.
	Walter Hines Pages fonde le	

	quotidien socialiste <i>World's Work</i> .	
1901	Sous le nom d'U.S. Steel sont rassemblées la Federal Steel Company, American Steel, National Tube, National Steel, American Tin Plate, American Steel Hopp, American Sheet Steel, puis la part de Carnegie dans Carnegie Steel, vendue pour 492 millions de dollars à J.P. Morgan.	Grève générale lancée par l'American Association of Iron and Steel Workers contre U.S. Steel. Premier conflit sidérurgique depuis 1892. Carnegie crée un fond de pension pour les employés de U.S. Steel. Edward T. Devine : <i>The Practice of Charities</i> . Edward A. Ross : <i>Social Control</i> . Ida Tarbell : « The History of the Standard Oil Company. »
		Printemps-été : inondation, 266 victimes du typhus. Les journaux réclament un centre de purification de l'eau. Carnegie offre 1 million de dollars aux bibliothèques de Homestead, Duquesne et Braddock.

Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1902	4 juillet : Plus de 75 000 personnes se rassemblent pour entendre Roosevelt.	1 ^{er} mars : inondation.
1903	Naissance de la Merchants and Manufacturers' Association of Pittsburgh. « Greater Pittsburgh Bill » autorise l'annexion de communes voisines. Charles Mulford Robinson : <i>Modern Civic Art</i> .	Deux nouveaux gratte-ciels à Pittsburgh pour la Farmers Bank (24 étages) et la Bessemer Company (13 étages).
1904	Lewis Hine fait ses premières photographies à Ellis Island. Lincoln Steffens : <i>The Shame of the Cities</i> .	23 janvier : inondation. Ouverture du grand magasin McCreery's, 450 employés.
1905	Fondation d'Industrial Workers of the World.	

Charities et de **The Commons** fusionnent. Charles F. Weller : *Our Neglected Neighbors*. Construction de la Carnegie Technical School.

Economie et industrie	Société, politique et réforme	Divers
1906	Roosevelt crée le terme « muckrakers ». Premières enquêtes de terrain du Survey . Le réformateur George W. Guthrie devient maire pour trois ans. Les villes de Pittsburgh et d'Allegheny unies par référendum, malgré le vote négatif de cette dernière.	Fondation de l'Association Américaine de Sociologie.
1907		

La Création de la Fondation Russell Sage.
 bourse de
 Pittsburgh Création à Pittsburgh d'une instance municipale pour le contrôle des
 ferme 3 émissions de fumée.
 mois
 pour faire Walter Rauschenbusch : *Christianity and the Social Crisis*.
 face à
 une crise
 économique
 nationale.

15 mars :
 inondation.

Population
 du « Grand
 Pittsburgh » :
 521 000
 habitants (6^e
 ville des
 Etats-Unis)

Fusion du
*Pittsburgh
 Times* et du
*Pittsburgh
 Gazette*.

Economie Société, politique et réforme et industrie

Divers

1908 Réductions Décembre : début de la distribution de l'eau filtrée.
 de 10 à 30
 % des Le nombre des cas de typhus est déjà tombé à 1853 pendant l'année (5730
 salaires in 1906)
 des
 ouvriers
 de
 Carnegie
 Steel.

« Ash Can
 School » :
 émergence
 à New
 York d'une
 école de
 peinture
 réaliste.

1909 Janvier-mars :
 trois volumes de
Charities consacrées
 aux conclusions de
Survey.

Publication de
**Women and the
 Trades**.

Retour à la mairie de
 la « machine
 Magee » (William A.
 Magee élu jusqu'en
 1913)

Grève à McKees
 Rock, soutenue
 notamment par
 plusieurs articles
 dans **The Survey**.
 Quatorze mois de
 conflit. Cinq morts.

Défaite des ouvriers,
qui sonne
définitivement le glas
de l'AAISTW à
Pittsburgh. L'université
de Pittsburgh
commence à se
déplacer vers le
quartier d'Oakland,
près de la
bibliothèque et du
musée Carnegie.

Economie et industrie
1910

Société, politique et réforme Divers

Publication de Homestead,
de The Steel Workers
et de Work-Accidents and the
Law.

Naissance du Pittsburgh
Courier.

John R. **Commons** :
*Documentary History of
American Industrial Society.*

A.W. Mellon and R.B. Mellon
annoncent la création de
l'Institut Mellon pour la
Recherche Industrielle.

Population :
Pittsburgh : 553 905 h.
Comté : 1 million d'h.

1911 Création de la Commission pour le
Développement Industriel de
Pittsburgh, chargée d'attirer les
entreprises vers la ville.

Frederick Taylor : *Principles
of Scientific Management.*

1912 Fondation du Parti Progressiste.

Battu par Wilson aux élections présidentielles, Roosevelt le devance néanmoins à Pittsburgh. 22 mars :
inondation.

Carnegie garde 25 millions de dollars, et offre le reste de sa fortune à la Carnegie Corporation, pour le
financement d'oeuvres philanthropiques.

Economie et industrie
1913

Société, politique et réforme

Divers

1914 Mort de George Westinghouse.

Publication de **Wage-Earning
Pittsburgh**, et **The Pittsburgh
District.**

9 janvier :
inondation.

Création de
*New
Republic.*

Grève de 10 000 ouvriers des
entreprises Westinghouse.

1915 Carnegie Steel engage
8 000 ouvriers pour faire face aux nouveaux besoins
en acier nés de la guerre. A partir du mois d'août,
toutes les usines sidérurgiques de la ville fonctionnent
24 heures sur 24.

Crystal **Eastman** et Jane Addams
fondent la branche new-yorkaise
du Woman's Peace Party.

Naissance
de
l'American
Association
of
University

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Les références indiquées pour les six volumes du *Pittsburgh Survey* sont celles de rééditions publiées entre 1969 et 1984. Pour des raisons évidentes de commodité, l'essentiel des notes, citations et légendes de cette étude renvoient à ces versions, relativement faciles d'accès. Dans cinq cas sur six, aucun changement significatif n'a été constatée, sinon la modification gênante du panorama initial de *Homestead* et l'ajout d'introductions généralement signées par des spécialistes de l'histoire sociale de Pittsburgh (Roy Lubove, Samuel P. Hays, Maurine W. Greenwald). Tout au long de notre travail, ainsi que dans la bibliographie présentée ici, les références précises des éditions originales sont indiquées entre crochets.

Il existe toutefois une exception importante à cette règle : les choix éditoriaux des presses universitaires de Pittsburgh amputent l'édition la plus récente de *The Steel Workers* de neuf pages de photographies comprenant six clichés de processus industriels, quatre portraits de leaders ouvriers (seules illustrations de ce type dans l'ensemble du *Survey*), et la reproduction d'un bronze représentant Andrew Carnegie. Lorsque ces images sont citées ou reprises dans cette étude, les seules dates et références de l'édition originale sont indiquées. Cette distinction s'avère d'autant plus nécessaire que l'édition de 1984 modifie la pagination des clichés publiés, ce en qui altère considérablement la compréhension.

De ce fait, la référence la plus fiable et la plus facilement accessible de l'oeuvre progressiste est aujourd'hui fournie par le projet Historic Pittsburgh, conçu par l'université de la ville et la Western Pennsylvania Historical Society, qui ont pris l'initiative de publier en ligne l'intégrale des six volumes originaux, ainsi que de nombreux autres documents sur Pittsburgh et sa région. L'adresse du site, où a été puisée une partie des reproductions iconographiques de cette étude, est la suivante :

<http://digital.library.pitt.edu/pittsburgh/mainpage.html>.

En ce qui concerne la publication d'articles et de chapitres du *survey* dans *Charities and the Commons*, le travail bibliographique présenté ici propose la liste la plus complète possible. A notre connaissance, ce recensement n'a pas d'équivalent. Paul U. Kellogg, dans sa présentation de ces articles, se contente de dresser la liste des 34 articles publiés le 2 janvier, le 6 février et le 6 mars 1909 dans *Charities*, de signaler en note qu'une dizaine de travaux parus dans les volumes n'avaient pas pu être repris par l'hebdomadaire, et que quelques-uns avaient été publiés plus tard.^{note762} La plupart des historiens de Pittsburgh,^{note763} mais aussi des institutions locales,^{note764} lui emboîtent le pas. Or cette présentation, outre le fait qu'elle semble négliger l'importance des textes publiés en 1910, pêche surtout par son omission d'une série d'articles qui ont servi de brouillon au *Survey*, et qui commencent à paraître dès 1908.

Si le travail inaugural d'Elisabeth Crowell, « What Bad Housing Means to Pittsburgh » est un cas isolé, on ne peut en dire autant de trois articles d'Elizabeth Beardsley Butler, publiés le 4 juillet, le 1er août, le 5 septembre 1908, et qui constituent un résumé de son volume *Women and the Trades*. Il est à noter que cette série est annoncée en quatre volets, mais que seuls les trois premiers ont été localisés. On peut supposer que les deux articles signés Butler dans les trois numéros spéciaux de l'année 1909 ont finalement remplacé le quatrième texte initialement prévu en 1908. Le recensement de l'ensemble des articles liés aux six volumes permet aussi de rendre compte des textes postérieurs à 1909, auxquels Paul Kellogg ne fait référence qu'en passant. Ces articles, signés Allen T. Burns, ou Frances Jenkins Olcott, ont été publiés dans *The Survey*, nouveau titre de la revue.^{note765}

Enfin, il a semblé utile d'indiquer, à titre indicatif, un certain nombre de sources primaires complémentaires ne relevant pas strictement du cadre du *Survey*, ou des articles écrits par Paul Kellogg dans la presse nationale pour présenter son travail. Ces textes ont pour auteurs des membres du *Survey*, traitent de sujets similaires, définissent certains des principes de la réforme sociale, ou sont signés d'auteurs majeurs de la période. La

plupart des articles mentionnés ici sont tirés de magazines appartenant à la mouvance progressiste, ou relèvent du *muckraking*. Certains ont été cités dans cette étude. Les autres ont été consultés afin de mieux cerner la spécificité du *Survey* et de son iconographie. Ces comparaisons ont été particulièrement instructives dans le cas d'oeuvres et d'articles faisant place à la photographie : ces textes sont désignés ci-dessous par un astérisque.

I. The Pittsburgh Survey

A. Les six volumes :

1. Butler, Elizabeth Beardsley, *Women and the Trades - Pittsburgh, 1907-1908*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909].
2. Byington, Margaret, *Homestead - The Households of a Mill Town*, Pittsburgh [New York] : The University Center for International Studies [The Russell Sage Foundation], 1974 [1910].
3. Eastman, Crystal, *Work-Accidents and the Law*, New York : Arno Press [Charities Publications Committee], 1969 [1915].
4. Fitch, John Andrews, *The Steel Workers*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1989 [1910].
5. *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates, Inc.], 1974 [1914].
6. *Wage-Earning Pittsburgh*, New York : Arno Press [Survey Associates, Inc.], 1974 [1914].

B. Publication dans *Charities and the Commons* puis *The Survey* :

1. Adams, Samuel Hopkins, « Pittsburgh's Foregone Asset, The Public Health - A Running Summary of the Present Administrative Solution », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp 940-50.
2. Ashe, W.W., « Effect of Forests on Economic Conditions in the Pittsburgh District », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 827-832.
3. Beyer, David S., « Safety Devices for Preventing Injuries to the Eye - Used in Plants of the American Steel and Wire Company », *The Survey*, 25, Feb. 18, 1911, pp. 848-849.
4. -----, « Safety Provisions in the United States Steel Corporation », *The Survey*, 24, May 7, 1910, pp. 205-236.
5. Blaxter, H. V. ; Kerr, Allen H., « The Aldermen and their Courts », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 851-858.
6. Burns, Allen T., « Coalition of Pittsburgh's Civic Forces - An example of the progress of American cities are making from aggregations of people toward organic communities », *The Survey*, 25, Feb. 4, 1911, pp. 754-759.
7. Butler, Elizabeth Beardsley, « The Cracker Industry in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 20, Sept. 5, 1908, pp. 648-654.
8. -----, « Industrial Environment of Pittsburgh's Workingwomen », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1126-1141.
9. -----, « Pittsburgh's Steam Laundry Workers », *Charities and the Commons*, 20, Aug. 1, 1908, pp. 549-562.
10. -----, « The Stogy Industry in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 20, July 4, 1908, pp. 433-449.
11. -----, « Working Women of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 574-589.
12. Byington, Margaret F., « Homestead - A Steel Town and Its People », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 612-628.
13. -----, « The Mill Town Courts and their Lodgers », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909,

- pp. 913-922.
14. ----- , « Households Build Upon Steel », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1100-1125.
 15. Commons, John R., « Wage-Earners of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1051-1064.
 16. Crowell, F. Elisabeth, « The Housing Situation in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 870-881.
 17. ----- , « Painter's Row : the United States Steel Corporation as a Pittsburgh Landlord », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 898- 910.
 18. ----- , « What Bad Housing Means to Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 19, March 7, 1908, pp. 1683-1697.
 19. Devine, Edward T., « Social Forces », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1035-1050.
 20. Dinwiddie, Emily Wayland, « Pittsburgh's Housing Laws », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 882-889.
 21. Eastman, Crystal, « A Year's Work Accidents and their Cost », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1142-1174.
 22. ----- , « Temper of the Workers Under Trial », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 562-573.
 23. Fitch, John A., « The Process of Making Steel », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1065-1078.
 24. ----- , « Some Pittsburgh Steel Workers », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 553-561.
 25. ----- , « The Steel Industry and the Labor Problem », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1079-1099.
 26. Fox, John P., « The Transit Situation in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 833-850.
 27. Hine, Lewis Wickes, « Immigrants Types in the Steel District », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 581-88.
 28. Kellogg, Paul U., « The Civic Responsibility of Democracy », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 628-634.
 29. ----- , « The Pittsburgh District and the Housing Situation », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, p. 869.
 30. ----- , « The Pittsburgh Survey », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 516-526.
 31. Kennard, Beulah, « Pittsburgh's Playgrounds », *The Survey*, 22, May 1, 1909, pp. 184-196.
 32. Koukol, Alois B. « The Slav's A Man for A' Hat », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 589-599.
 33. Lattimore, Florence Larrabee, « Skunk Hollow : A Pocket of Civic Neglect in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 890-896.
 34. McLean, Francis H., « The Charities of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 858-869.
 35. North, Lila V., « The Elementary Public Schools of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, March 6, 1909, pp. 1175-1193.
 36. Olcott, Frances Jenkins, « The Public Library : A Social Force in Pittsburgh », *The Survey*, 23, March 5, 1910, pp. 849-854.
 37. Realf, Richard, « Hymn of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21 :14, Jan. 2, 1909, p. 515.
 38. Reed, Anna, « The Jewish Immigrants of Two Pittsburgh Blocks », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 606-611.
 39. Roberts, Peter, « The New Pittsburghers - Slavs and Kindred Immigrants in Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 533-553.
 40. Robinson, Charles Mulford, « Civic Improvement Possibilities of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 801-826.

41. Scott, Leroy, « Little Jim Park », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 911-912.
42. Tucker, Helen A., « The Negroes of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 600-605.
43. Wing, Frank E., « Thirty Five Years of Typhoid », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 923-939.
44. Woods, Robert A., « A City Coming to Itself », *Charities and the Commons*, 21, Feb. 6, 1909, pp. 785-800.
45. -----, « Pittsburgh, an Interpretation of its Growth », *Charities and the Commons*, 21, Jan. 2, 1909, pp. 527-533.

C. Références complémentaires :

1. « Bad conditions put on workers », *The Pittsburgh Gazette-Times*, March 7, 1909, p. 6.
2. Björkman, Edwin, « What industrial civilization may do to men », *World's Work*, 17, Apr. 1909, pp. 11479-11497.*
3. Devine, Edward T., « Results of the Pittsburgh Survey », *American Journal of Sociology*, 14, March 1909, pp. 660-667.
4. Harrison, Shelby ; Kellogg, Paul U., « The Westmorland strike », *The Survey*, 25, Dec. 3, 1910, pp. 345-363.*
5. Hine, Lewis W., « Wanted - A Playground », 20 : 18, Aug. 1, 1908 (illustration de couverture).
6. Kellogg, Paul U., « The McKee's Rocks strike », *The Survey*, 22, Aug. 7, 1909, pp. 656-665.*
7. -----, « The new campaign for civic betterment. The Pittsburgh Survey of Social and Economic Conditions », *The American Review of Reviews*, 39 : 1, Jan. 1909, pp. 77-81.
8. -----, « The social engineer in Pittsburgh », *The Outlook*, Sept. 25, 1909, pp. 153-169.*
9. « Pittsburg's army of wage-workers », *The American Review of Reviews*, 39 : 4, Apr. 1909, pp. 494-496.*
10. « The Act of Incorporation and Current Editorial Comment », *Charities and the Commons*, 17, March 1907, pp. 1086-1091.
11. « The Russell Sage Foundation », *Charities and the Commons*, 17, March 1907, p. 1055.
12. « The Russell Sage Foundation. Its Social Value and Importance - Views of Some of Those Actually Engaged in Social Work », *Charities and the Commons*, 17, March 1907, pp. 1079-1085.
13. « To whom credit is due for the Pittsburgh Survey », *World's Work*, 18, May 1909, pp. 11535-11536.

II. Autour du *survey* : documents contemporains

A. Pittsburgh et sa région

1. Ouvrages et albums :

1. Arundel, Cotter, *The authentic history of the United States Steel Corporation*, New York : The Moody Magazine and Book Company, 1916.*
2. Boucher, John Newton, ed., *A century and a half of Pittsburgh and her people, volume 2*, Lewis Publishing, 1908.
3. Burgoyne, Arthur G., *The Homestead Strike of 1892*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press [Rawsthorne Engraving and Printing Co.], 1982 [1893].
4. *Cities of Pittsburgh and Allegheny, and their resources - A souvenir of the Pittsburgh Chronicle Telegraph*, Philadelphia : Patterson & White, 1889.*
5. Church, Samuel Harden, *A short history of Pittsburgh, 1758-1908*, New York : Devine Press, 1908.*
6. *First annual report to stockholders of the United States Steel Corporation for the Fiscal Year Ended December 31, 1902*, Hoboken, NJ : Office of United States Steel Corporation, 1903.*

7. Fleming, George T., *Flem's views of old Pittsburgh*, Pittsburgh : George T. Fleming, [c. 1905].*
8. *Greater Pittsburgh, the Iron City illustrated*, New York : The Graphics, 1896.*
9. *In and about Allegheny*, Allegheny : McCrorey & Co., 1904.*
10. Hall, J. Morton, *Pittsburgh's Great Industries, and its enormous development in the Leading Products of the World*, Pittsburgh : Chamber of Commerce, 1891.*
11. Holdsworth, J. T., *Report of the economic survey of Pittsburgh*, 1912.*
12. Lyon, Shorb and Company, *Photograph album*, R. M. Cargo Studio, c. 1864.*
13. *Manual of the civic and charitable associations of Greater Pittsburgh*, Pittsburgh : A.W. Mc Cloy Printers, 1908.*
14. *Pittsburgh at the dawn of the twentieth century*, Allegheny : Jos T. Colvin, [1900].*
15. Pittsburgh Board of Trade, *The East End : Being a comprehensive review of Greater Pittsburgh scenic district - With sketches of the people, their industries, art, culture and domestic life*, Pittsburgh, 1907.*
16. Pittsburgh Christian Social Science Union, *The Strip, A socio-religious survey of a typical problem section of Pittsburgh, Pa*, Pittsburgh, 1915.*
17. Pittsburgh's Foundrymen Association, *Our cities picturesque and commercial*, Pittsburgh : John C. Bragdon, 1899.*
18. *Pittsburgh of Today*, Pittsburgh, 1896.*
19. Scott, Henry Brownfield, *Sesqui-Centennial and Historical Souvenir of the Greater Pittsburgh*, Pittsburgh, 1908.*
20. The Evening Record : *City of Allegheny, Pa - Illustrations and sketches of the banking, wholesale and manufacturing interests and the representative professional interests of Allegheny County*, Duquesne Printing and Publishing, [c. 1900].*
21. The Pittsburgh Gazette-Times, *The Story of Pittsburgh and Vicinity*, Pittsburgh : The Pittsburgh Gazette-Times, 1908.*
22. White, Edward, *150 Years of Unparalleled Thrift, 1758-1908 : Pittsburgh Sesqui-Centennial*, Pittsburgh : Edward White, 1908.*

2. Articles :

1. « Associated Charities of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, 19 : 19, Feb. 8, 1908, p. 1570.
2. Baker, Stannard Ray, « What the U.S. Steel Corporation really is, and how it works », *McClure's Magazine*, 18 :1, Nov. 1901, pp. 3-13.*
3. Childs, Richard S., « What Ails Pittsburgh - A Diagnosis and a Prescription », *The American City*, 3, July 1910, pp. 9-12.
4. « Columbian settlement, Pittsburgh, endowed », *The Survey*, 22, Apr. 24, 1909, pp. 145-146.
5. Hall, Fred S., « Pennsylvania's child labor laws », *The Survey*, 22, May 29, 1909, pp. 321- 324.*
6. « Homestead and its perilous trades », *McClure's Magazine*, 3 : 1, June 1894, [pp. 8-17].
7. « Injustice to Pittsburgh », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Jan. 19, 1910, p. 1.
8. Jones, Robert W., « How Employers Guard the Lives of their Workmen by the Most Elaborate System of Protective Devices in the World », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Dec. 26, 1909, 2e section, p. 2.*
9. -----, « How Pittsburgh employers care for the injured », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Jan. 2, 1910, p. 3.*
10. -----, « Where some Pittsburgh workers live and work », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Jan. 16, 1910, p. 3.*
11. -----, « Typical homes of working men in the Pittsburgh District », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Jan. 23, 1910, p. 5.*
12. -----, « How our housing conditions compare with the other cities », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Jan. 30, 1910, 5e section, p. 5.*
13. -----, « Schemes for the welfare of Pittsburgh workers », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Feb. 6, 1910, 5e section, p. 6.*

14. ----- , « The finest welfare building in the world », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Feb. 13, 1910, 5e section, p. 5.*
15. ----- , « What our churches are doing for the foreigner », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Feb. 20, 1910, 5e section, p. 5.*
16. ----- , « The Y.M.C.A. as a teacher », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Feb. 27, 1910, 5e section, p. 5.*
17. ----- , « Our splendid schools and their up to date equipments », *The Pittsburgh Gazette-Times*, March 6, 1910, 5e section, p. 5.*
18. ----- , « Manual training and domestic science in our public schools », *The Pittsburgh Gazette-Times*, March 13, 1910, 5e section, p. 7.*
19. ----- , « The Carnegie technical schools », *The Pittsburgh Gazette-Times*, March 20, 1910, 5e section, p. 5.*
20. ----- , « Where home making is taught : the Margaret Morrisson Carnegie School and its unique equipment », *The Pittsburgh Gazette-Times*, March 27, 1910, 5e section, p. 5.*
21. ----- , « The University of Pittsburgh : an institution of higher education which has no counterpart in this country », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Apr. 3, 1910, 6e section, p. 10.*
22. ----- , « The Carnegie Library : what this great institution is doing for the community », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Apr. 10, 5e section, p. 5.*
23. ----- , « Kingsley House : what this unique institution is doing for the community », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Apr. 17, 1910, 5e section, p. 5.*
24. ----- , « Our modern institutional churches », *The Pittsburgh Gazette-Times*, Apr. 24, 1910, 5e section, p. 5.*
25. ----- , « How the community cares for the poor », *The Pittsburgh Gazette-Times*, May 1, 1910, 5e section, p. 5.*
26. L. M., « Homestead as seen by one of its workers », *McClure's Magazine*, 3 : 2, July 1894, pp. 163-169.
27. McKee, Logan, « Civic Work of the Pittsburgh Chamber of Commerce », *The American City*, 5 : 1, July 1911, pp. 12-17.*
28. McKirdy, J. E., « Pittsburg, a new great city. II - Pittsburg as an industrial and commercial center », *The American Monthly Review of Reviews*, 31, January 1905, pp. 59-66.
29. Oakley, Thornton, « Toilers of the River », *Harper's Monthly Magazine*, 112 : 669, Feb. 1906, pp. 422-430.
30. O'Connor, John, « The Progress of Smoke Prevention in Pittsburgh », *The American City*, 5, Nov. 1914, pp. 402-404.*
31. Patterson, Burd Shippen, « Pittsburg, a new great city. III - The aesthetic and intellectual side of Pittsburg », *The American Monthly Review of Reviews*, 31, Jan. 1905, pp. 67-76.*
32. « Pittsburgh mills running part time », *Charities and the Commons*, 19 : 19, Feb. 8, 1908, p. 1575.
33. « Pittsburgh's skyline a sign of industrial power », *The Pittsburgh Post*, Oct. 31, 1910, p. 1.*
34. « Pittsburgh, the Giant Industrial City of the World », *Harper's Weekly*, 47 : 2422, March 23, 1903, pp. 841-847.*
35. Scaife, William Lucien, « Pittsburg, a new great city. I - The city's basic industry : steel. », *The American Monthly Review of Reviews*, 31, January 1905, pp. 48-58.*
36. Smith, Rufus D., « Some phases of the McKee's Rocks strike », *The Survey*, 23, Oct. 2, 1909, pp. 38-45.*
37. Steffens, Lincoln, « Pittsburgh : A City Ashamed - The story of a citizens' party that broke through one ring into another », *McClure's*, 21 : 1, May 1903, pp. 24-39.*
38. Taylor, Graham Romeyn, « Ten thousand at play », *The Survey*, 22, June 5, 1909, pp. 365-372.*
39. Graham, Charles, « The blast furnaces of Pittsburgh at night », *Harper's Weekly*, 19 : 1509, Nov. 21, 1885, p. 753 (illustration).*
40. White, Charles Henry, « Pittsburg », *Harper's Monthly*, 117 : 702 (Nov. 1908), pp. 901-908.
41. Wing, M. T. C., « The flag at McKee's Rocks », *The Survey*, 23, Oct. 2, 1909, pp. 45-46.*

3. Collections photographiques diverses :

1. Pittsburgh City Photographers' Collection, Bureau of Construction, Archives of Industrial Society, AIS : 71 : 5, Hillman Library, University of Pittsburgh.
2. Industry : A magazine of commerce and finance, Pittsburgh : Industry Publishing Company, vol. 1-4, 1906-1908.
3. Jones and Laughlin photographs collection, Library and Archives Collection, MSP # 33, Historical Society of Western Pennsylvania, Pittsburgh.
4. Pennsylvania Industrial Statistics Bureau, Annual Report, Harrisburgh, vol. 15-29, 1887-1901.
5. Pittsburgh Association for the Improvement of the Poor, Annual Report, vol. 34-38, 1909-1914.
6. T. A. Gillespie Co. Photo Collection, Archives of Industrial Society, AIS 93 : 14, Hillman Library, University of Pittsburgh.
7. William J. Gaughan Collection, Archives of Industrial Society, AIS 94 : 3, Hillman Library, University of Pittsburgh.

III. Sources primaires complémentaires

A. Ouvrages :

1. Addams, Jane, *Democracy and Social Progress*, New York : Macmillan, 1905.
2. Carnegie, Andrew, *The Gospel of Wealth and other timely essays*, Cambridge : Harvard University Press [The Century], 1969 [1900].
3. DeForest, Robert W. ; Veiller, Lawrence, *The Tenement House Problem*, New York : Macmillan, 1903, vol. 1.*
4. -----, *The Labor Question*, New York ; Boston : The Pilgrim Press, 1911.
5. Hunter, Robert, *Poverty*, New York, Evanston & London : Harper Torchbook [Macmillan], 1965 [1908].
6. James, William, *Pragmatism : A new name for some old ways of thinking*, London : Longman, Green & Co., 1907.
7. Laughlin, J. Laurence, *Industrial America*, New York : Charles Scribner's Sons, 1912.
8. Lippman, Walter, *Public Opinion*, New York : Macmillan, 1932 [1922].
9. Mitchell, John, *Organized Labor : its problems, purposes, and ideals, and the present and future of American wage-earners*, Philadelphia : American Book and Bible House, 1903.*
10. *Philanthropy and Social Progress : Seven essays*, Montclair, NJ : Patterson Smith, 1970 [1893].
11. Riis, Jacob A., *How the Other Half Lives*, New York : Dover [Charles Scribner's Sons], 1971 [1890].*
12. Roberts, Peter, *The anthracite coal communities : a study of the demography, the social, educational, and moral life of the anthracite regions*, New York : Macmillan, 1904.*
13. Steiner, Edward A., *On the trail of the immigrant*, New York : Arno Press [Fleming H. Revell Company], 1969 [1906].*
14. Strong, Josiah, *The Challenge of the City*, New York : The Young People's Missionary Movement, 1907.
15. LaFollette, Robert Marion, ed., *The Making of America - Volume 3 : Industry and Finance*, Chicago : The Making of America Co., 1905.

B. Périodiques :

1. Adams, S. H., « Tuberculosis, the real race suicide », *McClure's*, 24 : 3, Jan. 1905, pp. 235-249.*
2. Almy, Frederic, « Organized Charity is Organized Love », *Charities*, 12 : 13, Apr. 2, 1904, p. 322.
3. « A photographer east of the Bowery », *Charities*, 10 : 14, Apr. 4, 1903, pp. 344-349.*

4. Baker, Ray Stannard, « The right to work : The story of the non-striking miners », *McClure's*, 20 : 3, Feb. 1903, pp. 323-336.*
5. Bishop, Samuel H., « The psychology of charity organization work », *Charities*, 7 : 1, July 6, 1901, pp. 21-24.
6. Bowditch, H. P., « Are composite photographs typical pictures ? », *McClure's*, 3 : 4, Sept. 94, pp. 331-342.*
7. « Concerning Three Articles in this Number of McClure's and a Coincidence that May Set Us Thinking », *McClure's*, 20 : 3 [Feb. 1903], p. 336.
8. Davis, Cameron J., « The purposes of organized charity », *Charities*, 6 : 12, March 23, 1901, pp. 245-246.
9. [Devine, Edward T.], « The New View », *Charities and the Commons*, 18 : 3, Apr. 20, 1907, pp. 87-90.
10. Dimock, Julian A., « Ellis Island as seen by the camera man », *The World Today*, 14, Apr. 1908, pp. 337-342, 394-396.*
11. Foster Carr, John, « The coming of the Italian », *The Outlook*, 82 : 8, Feb. 24, 1906, pp. 418-431.*
12. « Gary, - Pittsburg's Future Rival », *The North American Review of Reviews*, 39 : 2, Feb. 1909, pp. 236-237*
13. Harrison, Shelby M. ; Kellogg, Paul U., « The Westmoreland strike : A Western Pennsylvania struggle which has been going on nine months and of which the public knows little or nothing », *The Survey*, 25, Dec. 3, 1910, pp. 345-363.
14. Hartman, Edward T., « Boston's industrial exhibit », *Charities and the Commons*, 18 : 5, May 4, 1907, pp. 143-147.*
15. Hay Barrows Mussey, Mabel, « Holding the mirror up to industry », *Charities and the Commons*, 17 [1906], pp. 591-598.*
16. Hendrick, Burton J., « Fitting the man to his job : A new experiment in scientific management », *McClure's*, 41 : 2, June 1913, pp. 50-59.*
17. -----, « The great Jewish invasion », *McClure's*, 28 : 2, Dec. 1906, pp. 307-321.*
18. -----, « The skulls of our immigrants », *McClure's*, 35 : 1, May 1910, pp. 36-50.*
19. Hine, Lewis, W., « An Indian Summer », *The Outlook*, 27 Oct. 1906, pp. 502-506.*
20. -----, « The School in the Park », *The Outlook*, 28 July 1906, pp. 712-718.*
21. Kellogg, Paul U., « The McKee's Rocks strike », *The Survey*, 22, Aug. 7, 1909, pp. 656-665.*
22. Kelley, Florence, « A Boy Destroying Trade : The glass bottle industry of New Jersey, Pennsylvania, Ohio, Indiana and Illinois », *Charities*, 11 : 1, July 4, 1903, pp. 15-19.*
23. Lowry, Edward, « Americans in the raw », *World's Work*, 4, Oct. 1902, 2644-2655.*
24. Lock, C. S., « The good neighbor », *Charities*, 19 : 17, Jan. 25, 1908, pp. 1455-1459.
25. McCune Lindsey, Samuel, « The child labor campaign, national in scope », *Charities*, 13 : 23, March 4, 1905, pp. 525-531.*
26. McSweeney, Z. F., « The character of our immigration past and present », *The National Geographic Magazine*, 16 : 1, Jan. 1905, pp. 1-26.*
27. Melly, Clarence, « The Stratification of Sympathy », *Charities and the Commons*, 15 : 13, Dec. 30, 1905, pp. 415-417.
28. Poole, Ernest, « 'The lung block' : Some pictures of consumption in its stronghold », *Charities*, 11 : 10, Sept. 5, 1903, pp. 193-199.*
29. Reeve, Arthur B., « The Death Roll of Industry », *Charities and the Commons*, 17, Feb. 2, 1907, pp. 791-807.*
30. Sergeant, Elizabeth Shepley, « Toilers of the tenements : Where things of the great shops are made », *McClure's*, 35 : 3, July 1910, pp. 231-248.*
31. Smith, Rufus D., « Some phases of the McKee's Rocks strike », *The Survey*, 23, Oct. 2, 1909, pp. 38-45.
32. Steele, H. Wirt, « Press and Publicity », *Charities and the Commons*, 20 : 8, May 23, 1908, pp. 269-270.
33. -----, « Publicity », *The Survey*, 24, June 11, 1910, pp. 465-466.

34. Steiner, Edward A., « Our slavic fellow citizens », *The Survey*, 24, June 25, 1910, pp. 505-506.
35. Todd, Helen M., « Why children work : The children's answer », *McClure's*, 40 : 6, Apr. 1906, pp. 68-79.*
36. « The situation at McKee's Rocks », *The Survey*, 22, Aug. 14, 1909, p. 693.
37. « The Italian Issue », *Charities*, 12 : 18, May 7, 1904.*
38. « The Slav Issue », *Charities*, 13 : 10, Dec. 3, 1904.*
39. Tucker, Franck, « Social Stewardship », *Charities*, 15 : 9, Dec. 2, 1905, pp. 291-292.
40. -----, « What a charity worker is expected to do », *Charities*, 7 : 1, July 6, 1901, pp. 29-37.
41. Warne, Franck Julian, « Miner and operator : A study of labor conditions in the anthracite coal fields », *The Outlook*, 82 : 12, March 24, 1906, pp. 643-656.*
42. Watchorn, Robert, « The gateway of the nation », *New Outlook*, 87, Dec. 28, 1907, pp. 899-911.*
43. Wing, M. T. C., « The Flag at McKee's Rock », *The Survey*, 23, Oct. 2, 1909, pp. 45-46.

C. Anthologies :

1. Davis, Allen F. & Woodman, Harold D., ed., *Conflict or Consensus in Modern American History*. [Lexington] : D.C. Heath & Co., 1968.
2. Dorsett, Lyle W. ed., *The Challenge of the City, 1860-1910*, Lexington : D.C. Heath, 1968.
3. Pease, Otis, ed., *The Progressive Years : The Spirit and Achievements of American Reform*, New York : George Braziller, 1962.
4. Shapiro, Herbert, ed., *The Muckrakers and American Society*, Boston : D.C. Heath, 1968.

IV. Sources secondaires : contexte historique et culturel

A. Pittsburgh et la Pennsylvanie

1. Alexander, June Granatir, *The immigrant church and community : Pittsburgh's Slovak Catholics and Lutherans, 1880-1915*. Pittsburgh : Pittsburgh University Press, 1987.
2. Andrews, J. Cutler, *Pittsburgh's Post Gazette, « The First Newspaper West of the Alleghenies »*, Boston : Chapman & Grimes, 1936.
3. Beatty, Jan, *Pittsburgh Revealed - Photographs since 1850*, Pittsburgh : Carnegie Museum of Art, 1997.
4. Bodnar, John, *Immigration and industrialization : ethnicity in an American mill town, 1870-1940*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press.
5. Couvares, Francis G., *The Remaking of Pittsburgh : Class and Culture in an Industrializing City, 1877-1919*, Albany : State University of New York Press, 1984.
6. Early, Trisha, *The Pittsburgh Survey, Undergraduate Paper*, University of Pittsburgh, non publié, 1972.
7. Greenwald, Maurine W. et Anderson, Margo, ed., *Pittsburgh Surveyed : Social Science and Social Reform in the Early Twentieth Century*, Pittsburgh : Pittsburgh University Press, 1996.
8. Hays, Samuel P., ed., *City at the Point : Essays on the Social History of Pittsburgh*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1989.
9. Klein, Philip S. & Hoogenboom, Ari, *A History of Pennsylvania*, New York : McGraw-Hill, 1973.
10. Kleinberg, S.J., *The shadow of the mills : working-class families in Pittsburgh, 1870-1907*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1989.
11. Lorant, Stefan, ed., *Pittsburgh : the story of an American city*, Garden City, NY : Doubleday, 1964.
12. Shergold, Peter, *Working-class life : The 'American Standard' in comparative perspective, 1899 - 1913*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1982.
13. Stryker, Roy E. ; Seidenberg, Mel ; Patterson, Gerard, *A Pittsburgh Album, 1758-1958, Two Hundred Years of Memories in Pictures and Text*, Pittsburgh : Pittsburgh Post-Gazette, 1975.

14. Vexler, Robert, Pittsburgh : a chronological and documentary history, 1682-1976, Dobbs Ferry, NY : Oceana Publications, 1977.

B. Ouvrages généraux :

1. Barth, Gunther, City People : the rise of modern city culture in nineteenth-century America, New York, Oxford : Oxford University Press, 1980.
2. Bendix, Reinhard, Work and authority in industry : ideologies of management in the course of industrialization, New York : John Wiley & Sons, 1956.
3. Bierstedt, Robert, American sociological theory : A critical history, New York : Academic Press, 1981.
4. Bowler, Peter J., The eclipse of Darwinism : Anti-Darwinian evolution theories in the decades around 1900, Baltimore ; London : The John Hopkins University Press, 1983.
5. Boyer, Paul, Urban masses and moral order in America, 1820-1920. Cambridge, Mass. & London : Harvard University Press, 1978.
6. Bremner, Robert H. American philanthropy. Chicago & London : The University of Chicago Press, 1970 [1960].
7. Buenker, John D. & Kantowicz, Edward R., Historical dictionary of the Progressive era, 1890-1920, New York ; Westport ; London : Greenwood Press, 1988.
8. Chamberlain, John, Farewell to reform - The rise, life, and decay of the Progressive mind in America, Chicago : Quadrangle Books, 1965 [1932].
9. Collomp, Catherine, Entre classe et nation : Mouvement ouvrier et immigration aux Etats-Unis, 1880-1920, Paris : Belin, 1998.
10. Cremin, Lawrence A., The transformation of the school - Progressivism in American Education, 1876-1957, New York : Vintage Books, 1964 [1961].
11. Davis, Allen F., Spearheads for reform - The social settlement and the Progressive movement, 1890-1914, New York : Oxford University Press, 1967.
12. Debouzy, Marianne, ed., A l'ombre de la Statue de la Liberté : immigrants et ouvriers dans la république américaine, 1880-1920, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 1988.
13. Debouzy, Marianne, Le capitalisme « sauvage » aux Etats-Unis : 1860-1900, [Paris] : Seuil, 1972.
14. Degler, Carl N., Out of our past : The forces that shaped modern America, New York : Harper Colophon Books, 1984 [1959].
15. DeSantis, Vincent P., The shaping of modern America, 1877-1916, Forum Press, 1977.
16. Fine, William F., Progressive evolutionism and American sociology, 1890-1920, Ann Arbor : UMI Research Press, 1979.
17. Glenn, John ; Brandt, Lilian ; Andrews, F. Emerson. Russell Sage Foundation, 1907-1947, (Volume 2), New York : Russell Sage Foundation, 1947.
18. Goldman, Eric F., Rendezvous with destiny - A history of modern American reform, New York : Vintage Books, 1977 [1952].
19. Goldfield, David R. et Brownell, Blaine A., Urban America : A history, Boston : Houghton Mifflin Company, 1990.
20. Green, James R., The world of the worker - Labor in twentieth-century America, New York : Hill & Wang, 1983 [1980].
21. Gutman, Herbert G., Work, culture and society in industrial America, New York : Albert A. Knopf, 1976 - 343 p.
22. Harrison, John M. ; Stein, Harry H., Muckracking, past, present and future, University Park, London : The Pennsylvania State University Press, 1973.
23. Hays, Samuel P., The response to industrialism, 1885-1914, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1968 [1957].
24. Heffer, Jean ; Ndiaye, Pap ; Weil, François, ed., La démocratie américaine, Paris : Belin, 2000.
25. Heffer, Jean ; Weil, François, ed., Chantiers d'histoire américaine, Paris : Belin, 1994.
26. Hofstadter, Richard, The age of reform, New York : Vintage Books, 1955.

27. Hofstadter, Richard, Social darwinism in American thought, Boston : Beacon Press, 1955.
28. Kaufman, Bruce E., The origins and evolution of the field of industrial relations in the United States, Ithaca : I.L.R. Press, 1993.
29. Kolko, Gabriel, The triumph of conservatism - A reinterpretation of American history, 1900-1916, Chicago : Quadrangle Books, 1967 [1963].
30. Lane, James B., Jacob A. Riis and the American City, Port Washington : Kennikat Press - 1974.
31. Morgan, H. Wayne : Unity and culture - The United States 1877-1900. Harmondsworth, Baltimore, Ringwood (Australia) : Penguin Books, 1973 [1971].
32. Mohl, Raymond A., The new city : Urban America in the industrial age, 1860-1920. Arlington Heights, Illinois : Harlan Davidson, 1985.
33. Mowry, George E., The era of Theodore Roosevelt and the birth of modern America : 1900-1912, New York : Harper's & Row, 1958.
34. Nash, Michael, Conflict and accomodation, coal miners, steel workers, and socialism, 1890-1920, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1982.
35. Nye, David E., American technological sublime, Cambridge ; London : The MIT Press, 1996 [1994].
36. Painter, Nell Irvin, Standing at Armageddon : The United States, 1877-1919, New York ; London : W.W. Norton & Company, 1987.
37. Patterson James T., America's struggle against poverty, 1900-1985, Cambridge, Mass. ; London : Harvard University Press, 1981.
38. Rochberg-Halton, Eugene, Meaning and modernity : Social theory in the pragmatic attitude, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1986.
39. Rodgers, Daniel T., The work ethic in industrial America, 1850 - 1920, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1978 [1974].
40. Safford, John L., Pragmatism and the Progressive movement in the United States : The origin of the new social sciences, Lanham, NY ; London : University Press of America, 1987.
41. Schiller, Dan, Objectivity and the news : the public and the rise of commercial journalism, Philadelphia : The University of Pittsburgh Press, 1981.
42. Shi, David E., Facing facts : Realism in American thought and culture, 1850 - 1920, New York ; Oxford : Oxford University Press, 1995.
43. Smedley, Jane, Race in North America : Origin and evolution of a worldview, Boulder, San Francisco, Oxford : Westview Press, 1993.
44. Sunquist, Eric J., American realism : New essays, Baltimore and London : The John Hopkins University Press, 1982.
45. Watts, Sarah Lyons, Order against chaos - Business culture and labor ideology, 1880-1915. New York : Greenwood Press, 1991 - 196 p.
46. Weil, François, Naissance de l'Amérique Urbaine, 1820-1920, Paris : Sedes, 1992.
47. Wiebe, Robert H., The Search for order : 1877-1920, New York : Hill & Wang, 1967.
48. White, Morton, Social thought in America - The revolt against formalism, Boston : Beacon Press, 1961 [1947].
49. Wilson, Christopher P., The labor of words : Literary professionalism in the progressive era, Athens : The University of Georgia Press, 1985.
50. Wright Mills, C., White collar : the American middle classes, London, Oxford, New York : Oxford University Press, 1971 [1951].
51. Zunz, Olivier, L'Amérique en col blanc - L'invention du tertiaire, 1870-1920, Paris : Belin, 1991.
52. Zunz, Olivier, Naissance de l'Amérique industrielle : Detroit, 1880-1920, Paris : Aubier, 1983.

C. Articles :

1. McCormick, Richard L., « Public life in industrial America, 1877-1917 », in Foner, Eric, ed., *The New American History*, Philadelphia : Temple University Press, 1997, pp. 107-133.
2. Pittenger, Mark, « A world of difference : constructing the 'underclass' in Progressive America », *American Quarterly*, 49 : 1, March 97, pp. 26-65.

3. Muser, Charles, « The travel genre in 1903-1904 : moving toward fictional narrative », *Iris*, 2 :1, 1984, pp. 47-59.

V. Sources secondaires : théorie et histoire de la photographie

A. Ouvrages :

1. Aumont, Jacques, *L'image*, Paris : Nathan, 1990.
2. Aumont, Jacques, *Du visage au cinéma*, Paris : Editions de l'étoile, 1992.
3. Barthes, Roland, *La chambre claire : Note sur la photographie*, Paris : Editions de l'étoile ; Gallimard, Seuil, 1980.
4. Bolton, Richard, ed., *Contest of meaning : Critical histories of photography*, Cambridge ; London : MIT Press, 1989.
5. Brown, Julie K., *Contesting Images : Photography and the World's Colombian Exposition*, Tucson & London : The University of Arizona Press, 1994.
6. Brunet, François, *La collecte des vues : Explorateurs et photographes en mission dans l'Ouest américain, 1839-1879*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993.
7. Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000.
8. Buchloh, Benjamin H. D. ; Wilkie, Robert, ed., *Mining photographs and other pictures : A selection from the negative archives of Shedden Studio, Glace Bay, Cape Breton, 1948-1968*, Halifax : The Press of Nova Scotia College of Arts and Design, 1983.
9. Buckland, Gail, *Reality recorded : Early documentary photography*, London : David & Charles, 1974.
10. Carlebach, Michael L., *The origins of photojournalism in America*, Washington ; London : Smithsonian Institution Press, 1992.
11. Corner, John, ed., *Documentary and the Mass Media*, London : Edward Arnold, 1986.
12. Chénétier, Marc, ed., *Américônes : Etudes sur l'image aux Etats-Unis*, Fontenay-aux-Roses : ENS Editions, 1997.
13. Daniel, Pete ; Smock, Raymond, *A Talent for detail : The photographs of Miss Frances Benjamin Johnston, 1889-1910*, New York : Harmony Books, 1974.
14. Deguy, Michel, *L'Amérique au fil des jours - Cartes postales photographiques, 1900-1920*, Paris : Centre National de la Photographie, 1983.
15. Didi-Huberman, Georges, *Invention de l'hystérie : Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Paris : Macula, 1982.
16. Doherty, Jonathan L., *Social documentary photography in the U.S.A.*, Garden City, NY : Amphoto, 1976.
17. -----, *Lewis Wickes Hine's interpretive photography - The sixearly projects*, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1978.
18. Dubois, Philippe, *L'acte photographique*, Paris : Nathan, 1990.
19. Finkel, Kenneth, *Nineteenth-century photography in Philadelphia - 250 historic prints from the Library Company of Philadelphia*, New York : Dover, 1980.
20. Fulton, Marianne, ed., *Eyes of time : Photojournalism in America*, Boston : Little, Brown and Co., 1989.
21. Goldberg, Vicki ; Ollman, Arthur, *A Nation of Strangers, volume 1 - Points of Entry*, San Diego : Museum of Photographic Art, 1995.
22. Goldberg, Vicki, ed., *Photography in Print - Writings from 1816 to the Present*, New York : Simon and Schuster, 1981.
23. -----, *The power of photography - How photography changed our lives*, New York ; London : Abbeville Press, 1991.

24. Goldschmidt, Lucien ; Naef, Weston J., *The truthful lens - A survey of the photographically illustrated Book, 1844-1914*, New York : The Grolier Club, 1980.
25. Green, Jonathan, *American photography : a critical history*, New York : Harry N. Abrams, 1984.
26. Guimond, James, *American photography and the American Dream*, Chapel Hill ; London : The University of North Carolina Press, 1991.
27. Gutman, Judith Mara, *Lewis W. Hine, 1874-1940- Two perspectives*, New York : Grossman Publishers, 1974.
28. -----, *Lewis W. Hine and the American social conscience*, New York : Walker and Company, 1967.
29. Hales, Peter B., *Silver Cities : Photography of American Urbanization, 1839-1915*, Philadelphia : Temple University Press, 1984.
30. Henisch, Heinz K. ; Henisch, Bridget A., *The Photographic Expeience, 1839-1914, Images and Attitudes*, University Parks, Pa. : The Pennsylvania University Press, 1993.
31. Hurley, F. Jack, *Industry and the photographic image : 153 great prints from 1850 to the present*, Rochester ; New York : George Eastman House ; Dover, 1980.
32. Kaplan, Daile, ed., *Photo story - Selected letters and photographs of Lewis W. Hine*, Washington ; London : Smithsonian Institution Press, 1992.
33. -----, *Lewis Hine in Europe - The lost photographs*, New York : Abbeville Press, 1988.
34. Kempf, Jean, *L'oeuvre photographique de la 'Farm Security Administration' : quelques rapports entre photographie et société*, thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2, 1988.
35. Kismaric, Susan, *American children : photographs from the collection of the Museum of Modern Art*, New York : The Museum of Modern Art, 1980.
36. Kozloff, Max, *Photography and fascination*, Danbury, NH : Addison House, 1979.
37. -----, *The privileged eye - Essays on photography*, Albuquerque : University on New Mexico Press, 1987.
38. *La photographie aux Etats-Unis*, *Revue Française d'Etudes Américaines*, Paris : Belin, 39, 1989.
39. Lesy, Michael, *Bearing witness : A photographic chronicle of American Life, 1860-1945*, New York : Pantheon Books, 1982
40. Lesy, Michael, *Wisconsin death trip*, New York : Pantheon Books, 1973.
41. *Le territoire*, *Cahiers de la Photographie*, 14, 1984.
42. Mary, Bertrand, *La photo sur la cheminée : Naissance d'un culte moderne*, Paris : Métailié, 1993.
43. McLaurin, Melton A. ; Thomason, Michael V., *The image of progress : Alabama photographs, 1872-1917*, University (Al) : The University of Alabama Press, 1980.
44. Meltzer, Milton ; Cole, Bernard, *The eye of conscience : Photographers and social change*, Chicago : Follet Publishing Company, 1974.
45. Newhall, Beaumont, *The history of photography from 1839 to the present*, New York ; Boston : The Museum of Modern Art ; Little Brown and Company, 1982.
46. Nye, David E., *Image Worlds : Corporate Identities at General Electric, 1890-1930*, Cambridge, Mass. ; London : MIT Press, 1985.
47. Orvell, Miles, *The real thing : Imitation and authenticity in American culture, 1880-1940*, Chapel Hill ; London : University of North Carolina Press, 1989.
48. Phéline, Christian, *L'image accusatrice*, *Cahiers de la photographie*, 17, 1985.
49. *Photography : Current perspectives*, Rochester, NY : Light Impressions, 1978.
50. Rosenblum, Walter ; Rosenblum, Naomi ; Trachtenberg, Alan, *America and Lewis Hine*, New York : The Brooklyn museum, 1977.
51. Rosenblum, Naomi, *A World History of Photography*, New York : Abbeville Press, 1984.
52. Rosenthal, Alan, ed., *New challenges for documentary*, Berkeley : University of California Press, 1988.
53. Shaefer, Jean-Marie, *L'image précaire*, Paris : Seuil, 1987.
54. Simpson, Jeffrey, *The way life was : A photographic treasure fom the American past*, New York ; Washington : Chantecleer Press, 1974.
55. Sontag, Susan, *On Photography*, London : Penguin, 1979.

56. Stange, Maren, *Symbols of Ideal Life : Social Documentary Photography in America, 1890-1950*, Cambridge : Cambridge University Press, 1989.
57. Stott, William, *Documentary expression and thirties America*, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1986 [1973].
58. Strauss, Anselin L., *Images of the American City*, New York : Free Press of Glencoe, 1961.
59. Taft, Robert, *Photography and the American scene : a social history*, New York : Dover [Macmillan], 1964 [1938]
60. Tagg, John, *The burden of representation : Essays on photographs and histories*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1995 [1988].
61. Trachtenberg, Alan (ed.), *Classic Essays on Photography*, New Haven : Leete's Island Books, 1980.
62. -----, *Reading America Photographs : Images as History, Mathew Brady to Walker Evans*, New York : Hill & Wang, 1989.
63. Wadsworth, Nelson B., *Through camera eyes*, [Brigham] : Brigham Young University Press, 1975.
64. Wagner, Jon, ed., *Images of information : Still photography in the Social Sciences*, Beverley Hills ; London : Sage Publications, 1979.
65. Weber, Eva, *Great Photographers of the American West*, Bison Books Limited, 1993.
66. Welling, William, *Photography in America : The formative years, 1839-1900*, New York : Thomas Y. Crowell, 1978.
67. Westerbeck, Colin, & Meyerowitz, Joel, *Bystander - A history of street photography*, London : Thames and Hudson, 1994.
68. Younger, Daniel P., *Multiple views : Logan Grant essays on photography, 1983-89*, Albuquerque : University of New Mexico Press, 1991.

B. Périodiques et articles

1. Blyton, Paul, « The image of work : Documentary photography and the production of reality », *International Social Science Journal*, 39, 1987, pp. 415-424.
2. Dimock, George, « Children of the mills : Re-reading Lewis Hine's child labour photographs », *Oxford Art Journal*, 16 : 2, 1993, pp. 37-54.
3. Everett, George, « Jacob A. Riis », in Ashley, Perry J., ed., *Dictionary of literary biography, volume 23, American newspaper journalists, 1873-1900*, Detroit : Brucoli Clark, 1983, pp. 206-212.
4. Gutman, Judith Mara, « Lewis W. Hine », in Walsh, George ; Naylor, Colin ; Held, Michael, ed., *Contemporary photographers*, New York : St Martin's Press, 1982, pp. 344-347.
5. -----, « The worker and the machine : Lewis Hine's National Research Project Photographs », *Afterimage*, 17 : 2, Sept. 1989, pp. 13-15.
6. Kaplan, Daile, « The fetish of having a unified thread : Lewis Wickes Hine's reaction to the use of the photo story in *Life Magazine* », *Exposure*, 27 : 2, 1989, p. 9-20.
7. Kester, Grant, « The management of meaning : Documentary and the administration of crisis », *Afterimage*, 18 : 3, Oct. 1990, pp. 16-18.
8. McCausland, Elizabeth, « Lewis Hine, portrait of a photographer », *Survey Graphic*, 27, Oct. 1938, pp. 502-503.
9. Marteau, Véronique, « Le paysage new-yorkais au tournant du siècle à travers la photographie et les guides », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 10 : 26, Nov. 1985, pp. 431-443.
10. Orvell, Miles, « Lewis Hine and the art of the commonplace », *History of photography*, 16 : 2, 1992, pp. 87-93.
11. Seixas, Peter, « Lewis Hine, from 'social' to 'interpretive' photographer », *American Quarterly*, 39 : 3, 1987, pp. 381-410.
12. Smith, Terry, « Book Review », *Archives of American Arts Journal*, 31 : 2, 1991, pp. 21-31.
13. Stange, Maren, « Introduction », *Exposure*, 27 : 2, 1989, pp. 6-8.
14. Szasz, Ferenc M. ; Bogardus, Ralph F., « Reality captured, reality tamed : John James McCook and the uses of documentary photography in *Fin-de-siècle America* », *History of Photography*, 10 : 2, Apr.-June 1986, pp. 151-167.

15. ----- , « The camera and the American social conscience : The documentary photography of Jacob A. Riis », *New York History*, 4, Oct. 1974, pp. 409-436.

INDEX

Amalgamated Association of Iron and Steel Workers, 156, 361

Addams, Jane, 76-78, 81, 87, 637

Allegheny City, 39, 107, 117-119, 121, 161, 188, 200, 203, 273, 304, 307, 360-361, 435, 449, 459-460, 471

American Federation of Labor, 483

Banardo, John, 565

Bellamy, Edward, 569

Beyer, David S., 415-419, 423

Braddock, 257, 403, 443, 520

Burnham, Daniel, 122, 514

Burns, Allen T. 78, 98-99, 123-124, 264, 266

Carnegie, Andrew, 6, 51-52, 71, 90, 114-115, 131, 136-138, 140, 146-147, 153, 155, 257, 261, 267-269, 273, 279, 281, 318-319, 360, 367, 369, 451-452, 484, 497, 513, 517- 518, 520-525, 538, 542-543, 557, 563

Chicago (université de), 68, 71, 114

Columbia (université de), 67-68, 73

Commons, John R., 33-34, 36-37, 46, 67, 70, 78, 133, 279, 281-282

Crowell, F. Elizabeth 230, 499, 500

Detroit, 47, 117, 119, 161, 258, 551

Devine, Edward T., 67-68, 73, 159, 344

Dewey, John, 81, 92, 572

Dinwiddie, Emily D., 442

Duquesne, 257, 403, 444, 520

Essen, 545-546, 551

Farm Security Administration, 8, 14, 17, 19

Fondation Russell Sage, 32, 34-37, 40, 97, 105

Frick, Henry Clay, 136, 140, 146, 151-153

Gary, 157, 212, 214, 252-253, 565

General Electric, 140, 172, 173, 357, 560

Gilbreth, John and Lilian, 393

Guthrie, George W., 98, 161-163, 165- 166, 542

Harrison, Shelby M., 97, 120, 147, 265, 266

Heinz, Howard J., 50, 497, 530, 533-535, 540

Hine, Lewis W., 8-10, 12, 92, 172, 233, 238, 242, 283, 285-287, 315, 320, 323-324, 326, 364, 367, 375, 378, 387, 399, 401, 407, 410-411, 425, 428, 440, 451-454, 465, 491-493, 525, 544, 555, 560, 563, 573

Holdsworth, John T., 506-508

Holmes, Oliver W., 81, 213

Hunter, Robert, 61, 115

James, William, 572, 574-575

Kelley, Florence, 78, 461

Kennard, Beulah, 466, 469-471, 487

Kingsley House, 38, 52, 77-78, 542

Kodak, 337

Krupp, 545, 551

Lattimore, Florence L., 229-230, 457, 463, 473

Lippman, Walter, 64, 93, 95, 268-269, 296

Lock, C. S., 337-338, 637

London, Jack 9-10, 12, 40, 78, 225, 244

Magee, John 124, 162, 165

McClure, S. S., 61-63, 65, 68, 136, 393, 395

McConnaughey, H. A., 511

McKeesport, 403, 439

Mead, George H., 343, 572

Mellon, John, 513

Morgan, John P., 52, 136-137, 140, 209

Munhall, 210, 212, 322, 448-449, 451, 506, 524-525

Muybridge, Eadward, 180, 183, 199, 200, 207, 250, 257

National Association of Manufacturers, 483

New York University, 68

Olcott, Frances J., 519, 523, 529

Olmsted, Frederick L., 122, 545, 549

Oseroff, Abraham, 439

Peirce, Charles S., 296, 572

Porter, H. J. F., 250, 253, 255, 257, 261, 266, 371, 508-511, 534, 536-538, 572

Rauschenbusch, Walter, 76, 160, 226, 227, 230

Rice, W. C., 505, 508

Riis, Jacob A., 9, 19, 59-61, 65-66, 73, 78, 144, 173, 223, 225-227, 229-230, 233, 236-237, 242, 244-246, 249, 314, 331

Roberts, Peter, 61, 112-113, 289, 435, 449

Roosevelt, Theodore, 14, 17, 31, 39, 42, 61, 63, 140, 154, 157, 160, 162

Ross, Edward A., 70, 160

Schwab, Charles, 136, 484-486

Small, Albion, 242, 343

Sokoloff, Alexis, 234-237, 242, 244, 246, 249, 337

Spencer, Herbert, 343

Stannard Baker, Ray, 61, 65, 136, 138

Steffens, Lincoln, 47, 59, 61-63, 65-66, 73, 78, 123, 163

Stella, Joseph, 185-186, 189, 201, 203, 205, 406, 410

Strong, Josiah, 23-24, 76, 160

Tarbell, Ida, 61, 65, 163

Taylor, Frederick W., 37, 392-394, 571, 572

U. S. Steel, 10, 138-141, 155, 157, 209, 212, 260, 300, 305, 329, 361, 379, 381, 419, 423, 434, 484, 499, 500, 538, 549, 551, 563, 565-566

Vandergrift, 549-551, 553

Veiller, Lawrence, 61, 312, 316

Ver Planck North, Lila, 472, 473, 479

Ward, Lester F., 343

Westinghouse, George, 48, 253, 419, 489

Wisconsin (université du), 67, 70

Woods, Robert A., 23-24, 45, 48, 51-52, 54, 78, 118-119, 133-134, 165, 519, 540, 542-543, 545

Zangwill, Israel, 161, 512

note1. Kempf, Jean, L'oeuvre photographique de la Farm Security Administration, 1935-1942 : Quelques problèmes de rapport entre photographie et société, thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2, 1988, p. 18.

note2. Greenwald, Maurine Weiner, « Women at work through the eyes of Elizabeth Beardsley Butler and Lewis Wickes Hine », in Butler, Elizabeth, Women and the Trades, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909], p. xxxvi.

note3. On peut supposer, par divers recoupements, que certaines images anonymes (catégorie qui rassemble l'essentiel des photographies publiées) sont l'oeuvre de Hine, même si elles ne sont pas présentées comme telles. Toutefois, notre propre recensement des clichés effectivement signés s'élève à 83 images seulement, sur un total légèrement supérieur à 400. Aucune étude, à notre connaissance, n'a cherché à quantifier exactement la contribution de Hine au Survey.

note4. Voir entre autres Stott, William, Documentary Expression and Thirties America, Chicago & London : The University of Chicago Press, 1986 [1973], p. 30. Trachtenberg, Alan, ed., Classic Essays on Photography, New Haven : Leete's Island Books, 1980, p.109. Goldberg Vick, The Power of Photography - How photographs changed our lives, New York : Abbeville Press, 1991, p. 173.

note5. Tels Jim Goodheart, Edgar Gardner Murphy, Myron Reed, cités par Bogardus, Ralph F. & Szasz, Ferenc, « Reality Captured, Reality Tamed: John James McCook and the Use of Documentary Photography in Fin-de-Siècle America », History of Photography, April-June 1986, p. 151-152.

note6. Le terme « documentaire », couramment utilisé pour Hine (dont la carrière dure jusque dans les années 30), est toutefois anachronique pour parler du Survey. Dans la mesure du possible, il lui est préféré l'expression « photographie sociale ». En anglais la première apparition de l'expression « documentary » daterait des années 20, en référence à un film de Robert Flaherty, Moana. Corner, John, ed., Documentary and the Mass Media, London : Edward Arnold, 1986, p. 35.

note7. Voir entre autres Abbott, Berenice, 'Foreword', in Kaplan, Daile, ed., Photo Story, Selected letters and photographs of Lewis Hine, Washington ; London : Smithsonian Institution Press, 1992, p. xiii et McCausland, Elizabeth, « Portrait of a photographer », History of Photography, Summer 1992 [Survey

Graphic, oct. 1938], pp. 102-104. Gutman, Judith Mara, Lewis W. Hine and the American Social Conscience, New York : Walker and Company, 1967, et Lewis Hine, 1874-1940, Two Perspectives, New York : Grossman, 1974, 84 p. Rosenblum Walter, Rosenblum, Naomi, Trachtenberg, Alan, America and Lewis Hine : Photographs 1904-1940, Millerton, New York : Aperture, 1977.

note8. « We understand a historical document intellectually, but we understand a human document emotionally. In the second kind of document, as in documentary and the thirties' documentary movement as a whole, feeling comes first. », Stott, op. cit., p. 8.

note9. Stange, Maren, Symbols of Ideal Life - Social documentary photography in America, 1890-1950, Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 1989, p. 86-87.

note10. Stange, Maren, Introduction, Exposure, 27:2, 1989, p. 7

note11. Rosler, Martha, « In, Around and Afterthoughts on Documentary Photography », Contest of Meaning, Bolton, Richard, ed., Cambridge ; London : MIT Press, 1989, p. 302-324. Voir aussi Dimock, George, « Children of the Mills, Re-reading Lewis Hine's Child-Labour Photographs », Oxford Art Journal, 16:2, 1993, p. 37-54.

note12. Tagg, John, The burden of representation : Essays on photographs and histories, Minneapolis : University of Minnesota Press, 1993 [1988].

note13. Sekula, Allan, « Photography between labor and capital », in Buchloh, Benjamin H. D. ; Wilkie, Robert, ed., Mining photographs and other pictures : A selection of photographs from the negative archive of Shedd Studio, Glace Bay, Cape Breton, 1948-1968, Halifax : The Press of the Nova Scotia College of Arts and Design, 1983, p. 243.

note14. Anderson, Margo ; Greenwald, Maurine W., « Introduction », in Greenwald, Maurine W. ; Anderson, Margo, Pittsburgh surveyed : Social science and social reform in the Early Twentieth Century, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1996, p. 9.

note15. Green, Jonathan, American photography : A critical history, New York : Harry N. Abrams, 1984, p. 9.

note16. Durand, Régis, « The archive and the dream », Revue Française d'Etudes Américaines, 39, Fév. 1989, p. 8.

note17. Kempf, Jean, « Les lieux et les choses. Réel, réalisme et réalité dans la photographie américaine », in Chénétier, Marc, ed., Américônes : Etudes sur l'image aux Etats-Unis, Fontenay-aux-Roses : ENS Editions, 1997, p. 117.

note18. Brunet, François, La collecte des vues : explorateurs et photographes en mission dans l'Ouest américain, 1839-1879, thèse de doctorat, EHESS, 1993, tome 1, p. 306.

note19. Ibid., p. 214.

note20. Kempf, op. cit., p. 148.

note21. Ibid., p. 309.

note22. Ces deux définitions de « modèle » sont tirées du Robert de la Langue Française, 1985.

note23. Wiebe, Robert E., The Search For Order, 1877-1920, New York : Hill and Wang, 1967, p. 62.

- note24. Strong, Josiah, *The Challenge of the City*, New York : The Young People's Missionary Movement, 1907, p. 83.
- note25. Woods, Robert A., « Pittsburgh : an interpretation of its growth », *The Pittsburgh District : Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 36.
- note26. Mohl, Raymond A., *The New City : Urban America in the Industrial Age, 1860-1920*, Arlington Heights : Harlan Davidson, 1985, chapitre 3.
- note27. Wiebe, op. cit., p. 12.
- note28. Hofstadter, Richard, *The Age of Reform*, New York : Random House, 1955, p. 188.
- note29. Kellogg, Paul U., « The Social Engineer in Pittsburgh », *The Outlook*, sept. 25, 1909, p. 153.
- note30. Lubove, Roy , « Pittsburgh and the Uses of Social Welfare History », in Hays, Samuel P., *City at the Point : Essays on Social History in Pittsburgh*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1989, p. 300.
- note31. Kellogg, Paul U., « Field Work of the Pittsburgh Survey », *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Survey Associates [New York : Arno Press], 1914 [1974], pp. 492-515.
- note32. Ibid., p. 492.
- note33. Ou plus exactement « the improvement of social and living conditions in the United States ». « The Russell Sage Foundation », *Charities and the Commons*, Vol 17, p. 1055.
- note34. McCune Lindsay, Samuel, in « The Russell Sage Foundation, Its Social Value and Importance - Views of Some of Those Actually Engaged in Social Work », *Charities and the Commons*, vol. 17, p. 1085.
- note35. Glenn, John ; Brandt, Lilian ; Andrews, F. Emerson. Russell Sage Foundation, 1907-1947, (Volume 2), New York : Russell Sage Foundation, 1947, p. 13.
- note36. « Two Uses of Surplus Wealth », cité in *Charities and the Commons*, volume 17, p. 1087.
- note37. Taylor, Graham, in « The Russell Sage Foundation, Its Social Value and Importance - Views of Some of Those Actually Engaged in Social Work », *Charities and the Commons*, vol. 17, p. 1081. Professor de « sociologie chrétienne » à Chicago à partir de 1892, Graham Taylor est le fondateur du settlement de Chicago Commons, dont la revue *Charities and the Commons* est issue. Voir p. 56 et suivantes.
- note38. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 492. En fait, Kellogg compte 26 500 dollars de financement provenant directement de la Fondation Russell Sage, à comparer aux 1 000 dollars initiaux alloués par le comité de publication de *Charities and the Commons*, et à quelques donations privées dont le montant s'échelonne entre 50 et 100 dollars. Ibid., pp. 497-98. En outre, 20 000 dollars supplémentaires seront accordés par le Fondation pour couvrir les frais de publication. Voir Anderson, Margo ; Greenwald, Maurine W., « The Pittsburgh Survey in Historical Perspective », in Anderson, Margo ; Greenwald, Maurine W., ed., *Pittsburgh Surveyed - Social Science and Social Reform in the Early Twentieth Century*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1996, p. 7. On se reportera aussi à l'histoire officielle de la fondation : Glenn, John ; Brandt, Lilian ; Andrews, F. Emerson. op. cit., pp. 27-29.
- note39. Etablissement caritatif du type des settlement houses, selon le modèle de la Hull House de Chicago. Voir infra, p. 56 et suivantes.
- note40. Kellogg, « Field Work », op. cit., pp. 493, 497.

note41. « In June 1906, so the story goes, Alice B. Montgomery, chief probation officer of the Allegheny County Juvenile Court and a local reform activist in Pittsburgh, requested that Paul Kellogg [...] send her a set of articles published in [Charities and the Commons]. 'Would it be possible,' she began, 'for you to appoint a special investigator to study and make a report of social conditions in Pittsburgh and vicinity ?' » Anderson, Margo ; Greenwald, Maurine W., op. cit., p. 7.

note42. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 492.

note43. Kellogg, Ibid., p. 497.

note44. Voir notamment la longue série d'articles de Robert W. Jones, « Pittsburgh, A City to be Proud Of », in Pittsburgh Gazette-Times, publiée tous les dimanches, de décembre 1909 à mai 1910.

note45. Kellogg, Paul U., « The Social Engineer in Pittsburgh », The Outlook, Sept. 25, 1909, pp. 155-159. Publié à partir de 1869 sous le titre Christian Union, cet hebdomadaire prend son titre définitif en 1893. Dirigé alors par le révérend progressiste Lyman Abbott, auteur de Christianity and Social Problems (1896), il tire au tournant du siècle à environ 100 000 exemplaires. A partir de 1908, en tant que contributing editor, Theodore Roosevelt y signe de nombreux éditoriaux.

note46. Pour une présentation du Survey, voir Kellogg, Paul U., « The New Campaign for Civic Betterment - The Pittsburgh Survey of Social and Economic Conditions », The American Review of Reviews, January 1909, pp. 77-81. Trois mois plus tard, un résumé anonyme des résultats du Survey paraît sous le titre « Pittsburg's Army of Wage Workers », The American Review of Reviews, April 1909, pp. 494-496. Mensuel distribué à environ 200 000 exemplaires autour de 1900, The Review of Reviews, est dirigé par l'historien et économiste Albert Shaw, partisan de Theodore Roosevelt. En 1923, le mensuel fusionne avec World's Work.

note47. « To Whom Credit Is Due for the Pittsburgh Survey », World's Work, May 1909, p. 11536. Pour un compte-rendu détaillé des principales conclusions du Survey, on se reportera à Bjorkman, Edwin, « What industrial civilization may do to men », World's Work, April 1909, pp. 11479-97. Né en 1900, World's Work « most often presented articles on technological progress, social reform, industrial relations, and international and domestic politics [...] it reflected a widely held optimism that the rise of an increasingly successful and altruistic class of entrepreneurs would be the key to improvement of the general welfare. », Graybar, Lloyd J., in Buenker, John D. & Kantowicz, Edward R., Historical Dictionary of the Progressive Era, 1890-1920, New York : Greenwood Press, 1988, p. 527.

note48. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 501. Faute d'avoir pu localiser et consulter ces sources, nous ne pourrions les traiter dans le cadre de cette étude. On trouvera un compte-rendu de l'une des principales expositions organisées par l'équipe du Survey dans Kellogg, « New Campaign », op. cit., pp. 77-81

note49. La bibliographie proposée à la fin de cette étude tente d'offrir un recensement aussi complet que possible de ces sources.

note50. Selon Paul Kellogg, « Repeated delays, for which the editor more than any other person is responsible, led to a shift in the final plan of publication at this date ». Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 503.

note51. Fitch, John A., The Steel Workers., p. 3.

note52. Hofstadter, Richard., op. cit., p.135.

note53. Ibid.

note54. Woods, Robert A., « Pittsburgh : an interpretation of its growth », The Pittsburgh District : Civic Frontage, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 24.

- note55. Mowry, George, « Progressivism : middle-class disillusionment », in Davis, Allen F. & Woodman, Harold D., *Conflict or Consensus in Modern American History*. [Boston] : D.C. Heath & Co., 1968, p. 165.
- note56. Davis, Allen F., *Spearheads for Reform - The Social Settlement and the Progressive Movement, 1890-1914*, New York : Oxford University Press, 1967, pp. 30-37.
- note57. Zunz, Olivier, *L'Amérique en col blanc - L'invention du tertiaire, 1870-1920*, Paris : Belin, 1991, pp. 12-18.
- note58. Zunz, Olivier, *Naissance de l'Amérique Industrielle : Detroit, 1880-1920*, Paris : Aubier, 1983, p. 230.
- note59. Hays, Samuel P. « The Shame of the Cities Revisited : The case of Pittsburgh », in Shapiro, Herbert, ed., *The Muckrakers and American Society*, Boston : D.C. Heath, 1968, p. 76.
- note60. Ibid.
- note61. Ibid.
- note62. A hauteur de... \$ 100 ! Kellogg, Paul, « Field Work », op. cit., p. 496.
- note63. « Progressivism was not the triumph of small business over the trusts, as has often been suggested, but the victory of big business in achieving the rationalization of the economy that only the federal government could provide ». Kolko, Gabriel, *The triumph of conservatism : a reinterpretation of American history, 1900-1916*, Chicago : Quadrangle Books, 1967, p. 284. Notons toutefois que le Progressisme, chez Kolko, est analysé presque exclusivement à travers le prisme de la politique économique menée par Roosevelt.
- note64. Couvares, Francis G., *The Remaking of Pittsburgh - Class and Culture in an Industrializing City, 1877-1919*, Albany : State University of New York Press, 1984, p. 95.
- note65. Voir p. 121.
- note66. Voir p. 112.
- note67. Woods, op. cit., p. 27.
- note68. Nye, David E., *American Technological Sublime*, Cambridge, Mass ; London : The MIT Press, 1996 [1994], pp. 40-66.
- note69. Weil, François, *Naissance de l'Amérique Urbaine, 1820-1920*, Paris : Sedes, 1992, p. 161.
- note70. Early, Trisha, *The Pittsburgh Survey*, non publié, University of Pittsburgh, 1972, p. 36.
- note71. Woods, op. cit., p. 27.
- note72. *Manual of the Civic and Charitable Associations of Greater Pittsburgh*, Pittsburgh : A.W. Mc Cloy Printers, 1908, p. 40.
- note73. Wiebe, op. cit., p. 176.
- note74. Pour Hays, on l'a vu, les nouvelles élites économiques sont à l'origine du mouvement de réforme municipale à Pittsburgh. Leur objectif est de contrôler l'organisation municipale en diminuant l'influence des wards raditionnels, et donc de l'électorat populaire. Voir Hays, Samuel P., op. cit., p. 81.
- note75. Couvares, op. cit., p. 95.

note76. Pour un raccourci de ce profil type, voir Goldfield, David R., & Brownell, Blaine A., *Urban America*, Boston : Houghton Mifflin, 1990, p. 252 : « men and women of mainly middle-class, native born parentage, who believed that just as their country had a mission to bring democracy to the dark corners of the world, so they had the duty to bring a decent life to the benighted sections of the city. »

note77. Kleppner, Paul, « Government, Parties, and Voters in Pittsburgh », in Hays, Samuel P., ed., op. cit., p. 169.

note78. Mohl, Raymond, *The New City - Urban America in the Industrial Age, 1860-1920*, Arlington Heights : Harlan Davidson, 1985, chapitre 4.

note79. Chamberlain, John, *Farewell to Reform*, Chicago : Quadrangle Books, 1965 [1932], p. 42.

note80. C'est encore la conclusion générale à laquelle parvient Richard L. McCormick, dans son article « Public Life in Industrial America, 1877-1917 », in Foner, Eric, ed., *The New American History*, Philadelphia : Temple University Press, 1997, pp. 107-122. Voir aussi Portes, Jacques ; Pouzoulet, Catherine, « Déclin et renouveau de l'histoire politique », in Heffer, Jean ; Weil, François, *Chantiers d'histoire américaine*, Paris : Belin, 1994, p. 87.

note81. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 510.

note82. Riis, Jacob A., « Tammany, the People's Enemy », *The Outlook*, oct. 26, 1901, p. 488. On se reportera aussi à son autobiographie, *The Making of an American*, New York : MacMillan, 1961 [1901], pp. 62, 204, pour mesurer à quel point la référence aux « faits objectifs » est chez Riis un leitmotiv.

note83. Ziff, Larzer, *The American 1890s - Life and Times of a Lost Generation*, New York : The Viking Press, 1968 [1966], p. 153.

note84. Cité in Lane, James B., *Jacob Riis and the American City*, Port Washington ; London ; New York : Kennikat Press, 1974, p. 143.

note85. Goldfield, & Brownell, op. cit., p. 201.

note86. Hofstadter, op. cit., p. 192.

note87. [Mc Clure, S.S.], « Concerning Three Articles in this Number of McClure's, and a Coincidence that May Set Us Thinking », *McClure's*, Feb. 1903, p. 336.

note88. Cité in Shapiro, op. cit., p. 5.

note89. Lippman, Walter, *Drift and Mastery : An Attempt to Diagnose the Current Unrest*, cité in Shapiro, op. cit. p.15.

note90. Filler, Louis, « The muckrakers and middle America », in Harrison, John M. ; Stein, Harry H., *Muckraking Past, Present, Future*, University Park, London : The Pennsylvania State University Press, 1973, pp. 25-41.

note91. Il s'agissait alors, pour Steffens, du *New York Post*. Voir Ziff, Larzer, op. cit., p. 152.

note92. Regier, C.C., *The Era of the Muckrakers*, cité in Shapiro, Herbert, ed., op.cit., p. 42.

note93. Kellogg, « Field Work », op.cit., p. 495.

note94. Ibid., p. 494.

note95. Ibid., p. 514.

note96. Hofstadter, op. cit., p. 154.

note97. Devine, Walter T., « The Pittsburgh Survey », Charities and the Commons, March 6, 1909, p. 1035 et « Results of the Pittsburgh Survey », American Journal of Sociology, march 1909, pp. 660-667.

note98. Fine, William, Progressive Evolutionism and American Sociology, Ann Arbor : U.M.I. Research Press, 1979, chapitre 1.

note99. Bulmer, Martin, « The Survey Movement and Sociological Methodology », in Greenwald ; Anderson, ed., op. cit., pp. 15, 23.

note100. Fine, William, op. cit., chapitre 1.

note101. Voir p

note102. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 515.

note103. Balogh, Brian, « Les relations entre les professions et l'administration fédérale aux Etats-Unis », in Heffer, Jean ; Ndiaye Pap ; Weil, François, ed., La démocratie américaine, Paris : Belin, 2000, pp. 119, 123-124.

note104. Hofstadter, op. cit., p. 155.

note105. Tucker, Franck, « What a charity worker is expected to do », Charities, July 6, 1901, p. 29.

note106. Anderson, Margo & Greenwald, Maurine W., « The Pittsburgh Survey in Historical Perspective », in Greenwald ; Anderson, op. cit., p. 10.

note107. Bremner, Robert H. American Philanthropy. Chicago & London : The University of Chicago Press, 1970 [1960], p. 99.

note108. Degler, Carl N., Out of Our Past, New York : Harper's & Row, 1984 [1959], pp. 403-405.

note109. Addams, Jane, « The subjective necessity for social settlements », in Adams, Henry Carter, Philanthropy and Social Progress - Seven Essays, Montclair, N.J. : Patterson Smith, 1970 [1893], pp. 22-23.

note110. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 508.

note111. Davis, Spearheads, p. 173.

note112. Woods, op. cit., p. 36.

note113. Fondateur du mouvement, avec la Toynbee House, en 1884.

note114. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 514.

note115. On ne manque pas de relever à l'occasion, dans le Survey, des allusions aux « sentiments chrétiens » qui doivent guider les travailleurs sociaux et l'opinion publique. Ces quelques exemples, s'ils méritent une mention, ne constituent plus le fondement du discours social de Paul Kellogg et de son équipe.

note116. Addams, Jane, Democracy and Social Ethics, New York : Macmillan, 1905, p. 7. C'est moi qui souligne.

note117. Kellogg, « New Campaign », op. cit., p. 79.

note118. Voir chapitre 3.

note119. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 508.

note120. White, Morton, *Social Thought in America - The Revolt Against Formalism*, Boston : Beacon Press, 1961 [1947], p. 6.

note121. Boyer, Paul, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Cambridge ; London : Harvard University Press, 1978, pp. 223-232.

note122. Kellogg, Paul, « The Social Engineer in Pittsburgh », *The Outlook*, Sept. 25, 1909, p. 154.

note123. Kellogg, Paul, « The Pittsburgh Survey », *Charities and the Commons*, Jan. 2, 1909, p. 524.

note124. Kellogg, Paul, « The Pittsburgh Survey of the National Publication Charities of Charities and the Commons », *Charities and the Commons*, March 7, 1908, p. 1667.

note125. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 524. Voir chapitre 8.

note126. Sous-titré : « A Journal of Constructive Philanthropy »

note127. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 508.

note128. Stange, Maren, *Symbols of Ideal Life*, Cambridge : Cambridge University Press, 1992 [1989], pp. 48-49.

note129. Wiebe, op. cit., p. 121.

note130. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 518.

note131. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 492.

note132. Voir chapitre 3.

note133. Kellogg, « Editor's Foreword », in Byington, Margaret, *Pittsburgh : The University Center for International Studies* [The Russell Sage Foundation], 1974 [1910], p. v.

note134. Ibid.

note135. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 517.

note136. Kellogg, « Editor's Foreword », in Byington, op. cit., p. vi.

note137. Autant qu'on puisse en juger, *Homestead* paraît d'ailleurs être le volume le plus fréquemment utilisé aujourd'hui dans le cursus des universités américaines. Ce n'est sans doute pas un hasard : à bien des égards, c'est un « concentré » du Survey.

note138. Brunet, François, *La Collecte des Vues : explorateurs et photographes en mission dans l'Ouest américain (1839-1879)*, thèse de doctorat, EHESS, 1993, tome 1, p. 148-149.

note139. Kellogg, « The Social Engineer in Pittsburgh », op. cit., p. 154.

note140. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 526

- note141. « To give a little help to those who are trying to understand, and measure these currents, and deal with them as intelligently as the locks and channels of the rivers are dealt with, has been the purpose of the Pittsburgh Survey. Such chartings as we have attempted have been of these living waters ». Ibid., p. 522.
- note142. Voir chapitre 2.
- note143. Brunet, op. cit., p. 223-225.
- note144. Voir Trachtenberg, Alan, *Reading American Photographs*, New York : Hill and Wang, 1989, pp. 121-124, et Sekula, Allan, « Photography Between Labor and Capital », in Wilkie, Robert, ed., *Mining Photographs and Other Pictures, 1948-1968*, Halifax : The Press of the Nova Scotia College of Art and Design, 1983, p. 227.
- note145. Brunet, op. cit., p. 150.
- note146. Sekula, op. cit.
- note147. Kellogg, « The Social Engineer », op. cit., p. 154.
- note148. Shi, David E., *Facing Facts : Realism in American Thought and Culture, 1850-1920*, New York, Oxford : Oxford University Press, 1995, chapitre 4.
- note149. Kellogg, « Field Work », op. cit. p. 492.
- note150. Stange, op. cit., p. 51.
- note151. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 501.
- note152. On se méprendra pourtant si l'on y voit une préfiguration, pour la photographie, de ce qu'on appelle en anglais « human interest ». Kellogg n'est pas un précurseur d'Edward Steichen, exaltant la communauté humaine dans l'exposition de 1955 du Museum of Modern Art intitulée *The Family of Man*. Quand Kellogg parle d'« expérience », contrairement à Steichen (ou à Jane Addams), il ne parle pas d'émotion. Voir p. 497.
- note153. Trachtenberg, op. cit., p. 203.
- note154. Kellogg, Paul U. ; Deardorff, Neva R., « Social Research as Applied to Community Progress », *First International Conference of Social Work*, 1929, cité in Stange, op. cit., p. 51.
- note155. Kellogg, « Editor's Foreword », in Byington, op. cit., p. vi.
- note156. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 509-510.
- note157. Lippman, Walter, *Public Opinion*, New York : Macmillan, 1932 [1922], pp. 15-16.
- note158. Si Lippman et certains penseurs progressistes de la première heure, tels Dewey, diffèrent sur les solutions à apporter aux problèmes politiques, il nous semble que *Public Opinion* ne fait que systématiser certaines des suggestions de Kellogg et du Survey. Voir Kloppenberg, James T., « Une histoire des idées et des mouvements politiques », in Heffer, op. cit., pp. 42-43.
- note159. Byington, op. cit., p. 45.
- note160. Wing, Frank E., « Thirty-five years of typhoid », *The Pittsburgh District*, pp. 63-86.
- note161. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 512.

- note162. Kellogg, « Field Work », op. cit., p. 501.
- note163. Steele, H. Wirt, « Press and Publicity », *Charities and the Commons*, May 23, 1908, p. 269.
- note164. Ibid., p. 270.
- note165. Cité in Glenn, op. cit., p. 67.
- note166. Harrison, Shelby M., « The Disproportion of Taxation in Pittsburgh », *The Pittsburgh District*, pp. 156-216.
- note167. Burns, op. cit., p. 47.
- note168. Ibid., p. 59.
- note169. Ibid., p. 44.
- note170. Ibid., p. 48.
- note171. Comparer par exemple l'article de Allen T. Burns dont il vient d'être question avec le texte de Paul U. Kellogg dans *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 497.
- note172. Kellogg, « Field Work », p. 494.
- note173. Ibid., p. 513.
- note174. Ibid., p. 512.
- note175. Voir Boyer, Paul, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*. Cambridge, Mass. & London : Harvard University Press, 1978, pp. 5-6., et Goldfield, David R. et Brownell, Blaine A., *Urban America : A History*, Boston : Houghton Mifflin Company, 1990, p. 179.
- note176. Boyer, op. cit., p. 123.
- note177. Goldfield ; Brownell, op. cit., p. 180.
- note178. Couvares, Francis G., *The Remaking of Pittsburgh : Class and Culture in an Industrializing City, 1877-1919*, Albany : State University of New York Press, 1984, p. 81.
- note179. Mohl, Raymond A., *The New City : Urban America in the Industrial Age, 1860-1920*. Arlington Heights, Illinois : Harlan Davidson, 1985, pp. 5-15.
- note180. Degler, Carl N., *Out Of Our Past : The Forces That Shaped Modern America*, New York : Harper Colophon Books, 1984 [1959], p. 335.
- note181. Weil, François, *Naissance de l'Amérique Urbaine, 1820-1920*, Paris : Sedes, 1992, chapitre 1.
- note182. Glasco, Laurence A., « Optimism, Dilemmas and Progress : The Pittsburgh Survey and Black Americans », in Greenwald, Maurine W. et Anderson, Margo, ed., *Pittsburgh Surveyed : Social Science and Social Reform in the Early Twentieth Century*, Pittsburgh : Pittsburgh University Press, 1996, p. 216.
- note183. Wright Jr., R.R., « One hundred negro steel workers », *Wage-Earning Pittsburgh*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], pp. 109-110.
- note184. Weil, op. cit., chapitre 1.

note185. Couvares, op. cit., p. 88.

note186. Cité par Wiebe, Robert H., *The Search for Order : 1877-1920*, New York : Hill & Wang, 1967, p. 54.

note187. Nash, Michael, *Conflict and Accommodation, Coal Miners, Steel Workers, and Socialism, 1890-1920*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1982, chapitre 5. Le Survey lui-même propose des estimations similaires. D'après l'un de ses auteurs : « [...] the Slavs are one of the three largest racial elements that immigration is adding to our population, [...] in the Pittsburgh District they constitute over one-half of the workers in the steel mills » Koukol, Alois B., « A slav's a man for a' that », in *Wage-Earning Pittsburgh*, New York : Survey Associates, 1914, p. 61.

note188. Painter, Nell Irvin, *Standing at Armageddon : The United States, 1877-1919*, New York ; London : W. W. Norton & Company, 1987, p. xxii-xxiii.

note189. Kleinberg, J.S., *The shadow of the mills : working-class families in Pittsburgh, 1870-1907*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, p. 53.

note190. Selon la définition de Jane Smedley, *Race in North America : Origin and Evolution of a Worldview*, Boulder, San Francisco, Oxford : Westview Press, 1993, p. 30 : « The terms 'ethnic' and 'ethnicity' are best used, analytically, to refer to all those traditions, customs, activities, beliefs, and practices that pertain to a particular group of people who see themselves and are seen by others as having distinct cultural features, a separate history, and a specific socio-cultural identity. » Le concept d'ethnicité vise précisément à ramener à des phénomènes culturels ce que le 19^e siècle tendait à définir selon des modèles biologiques, sous le terme de « race ». Dans le Survey, cette distinction n'est jamais clairement posée.

note191. Bodnar, John, *Immigration and industrialization : ethnicity in an American mill town, 1870-1940*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1977, pp. 25-27.

note192. Pritchard, Linda K., « The Soul of the City : A social history of religion in Pittsburgh », in Hays, Samuel P., ed., *City at the Point : Essays on the Social History of Pittsburgh*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1989, p. 339.

note193. Alexander, June Granatir, *The immigrant church and community : Pittsburgh's Slovak Catholics and Lutherans, 1880-1915*. Pittsburgh : Pittsburgh University Press, 1987, pp. xviii-xix.

note194. Bodnar, op. cit., pp. 76-85.

note195. Roberts, Peter, « Immigrant Wage Earners », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 33.

note196. Roberts, op. cit., p. 41.

note197. Collomp, Catherine, « Les organisations ouvrières et la restriction de l'immigration aux Etats-Unis à la fin du 19^{ème} siècle », in Debouzy, Marianne, ed., *A l'ombre de la Statue de la Liberté : immigrants et ouvriers dans la république américaine, 1880-1920*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 1988, pp. 231-235.

note198. Oestreicher, Richard, « Working-class formation, development, and consciousness in Pittsburgh, 1760-1960 », in Hays, Samuel P., op. cit., p. 125.

note199. Zunz, Olivier, *Naissance de l'Amérique industrielle : Detroit, 1880-1920*, Paris : Aubier, 1983, p. 183.

note200. Laughlin, J. Laurence, *Industrial America*, New York : Charles Scribner's Sons, 1912, p. 68.

- note201. Carnegie, Andrew, *The Gospel of Wealth and other timely essays*, Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press, 1969 [1900], p. 14.
- note202. DeSantis, Vincent P., *The Shaping of Modern America, 1877-1916*, Forum Press, 1977, p. 151.
- note203. Hunter, Robert, *Poverty*, New York, Evanston & London : Harper Torchbook [Macmillan], 1965 [1908], p. 60.
- note204. Gutman, Herbert G., *Work, Culture and Society in Industrial America*, New York : Albert A. Knopf, 1976, pp. 79-117.
- note205. Boyer, op. cit., p. 142.
- note206. Fitch, John A., *The Steel Workers*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee] : 1989 [1910], p. 224.
- note207. Zunz, Detroit, p. 255.
- note208. Woods, Robert A. « Pittsburgh : an Interpretation of its Growth », in *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates] : 1974 [1914], p. 20.
- note209. Ibid.
- note210. Couvares, op.cit., p. 81.
- note211. Goldfield, op. cit., p. 264.
- note212. Zunz, Detroit, p. 99.
- note213. Voir Wing, Frank E. « Thirty-five years of typhoid », in *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [New York : Survey Associates] : 1974 [1914], pp. 63-86.
- note214. Harrison, Shelby M. « The Disproportion of Taxation in Pittsburgh », *The Pittsburgh District*, p. 156-216.
- note215. Pour une présentation générale de ces questions, voir Barth, Gunther, *City People : the Rise of Modern City Culture in Nineteenth-Century America*, New York, Oxford : Oxford University Press, 1980, chapitre 2.
- note216. Zunz,, Detroit, p. 13.
- note217. Olmsted, Frederick Law ; Arnold, Bion J. ; Freeman, John R., « Report on City Planning », *The Pittsburgh District*, pp. 480-492.
- note218. Goldfield ; Brownell, op.cit., pp. 275-279.
- note219. On retrouve cette phrase dans Mohl, op. cit., p. 85, et dans Goldfield ; Brownell, op. cit., p. 238. Ces derniers l'ont eux-mêmes trouvée dans un ouvrage de John C. Teaforde datant de 1984. Richard Hofstadter l'avait déjà reprise dans *The Age of Reform*, New York : Vintage Books, 1955, p. 176 et en localisait l'origine dans *American Commonwealth*, vol. I, p. 652.
- note220. Chamberlain, John, *Farewell to Reform - The Rise, Life, and decay of the Progressive Mind in America*, Chicago : Quadrangle Books, 1965 [1932], p. 145.

note221. Burns, Allen T. « Coalition of Pittsburgh's Civic Forces », in *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [New York : Survey Associates] : 1974 [1914], pp. 44-45.

note222. Steffens, Lincoln, « Pittsburgh : A City Ashamed - The story of a citizens' party that broke through one ring into another », McClure's, May 1903, p. 29.

note223. Ibid. , p. 45.

note224. Byington, Margaret, *Homestead, the household of a mill town, Pittsburgh* [New York] : The University Center for International Studies [The Russell Sage Foundation], 1974 [1910], p. 22.

note225. Wiebe, op. cit., p. 30.

note226. Hofstadter, op. cit., p. 177.

note227. Voir par exemple : « The Municipal Problem : Should a City Govern Itself ? », *The Outlook*, Sept. 4, 1909, pp. 13-14.

note228. Childs, Richard S., « What Ails Pittsburgh ? A Diagnosis and a Prescription. », *The American City*, July 1910, p. 11. Voir aussi Weil, op. cit., pp. 150-151.

note229. D'après Raymond Mohl : « Clearly, the structural reformers of the National Municipal League sought not only to destroy the bosses, but to rob the urban masses of their electoral power. », op. cit., p. 117. Nous aurons l'occasion de revenir dans la troisième partie sur les relations entre Progressistes et « masses urbaines ».

note230. Kleinberg, J.S., op. cit., p. xix.

note231. Zunz, op. cit., p. 27.

note232. Weil, op. cit., pp. 50-63.

note233. Degler, op. cit., p. 259.

note234. Cité dans Painter, op. cit., p. xvii.

note235. Fitch, op. cit., p. 22.

note236. Kleinberg, op. cit., pp. 3-4.

note237. White, Charles Henry, « Pittsburg », *Harper's Monthly Magazine*, 118 : 702, Nov. 1908, p. 901. On notera la manière dont de nombreux contemporains orthographient « Pittsburgh » sans le « h » final qui est devenu la norme aujourd'hui.

note238. Ibid., p. 905.

note239. « Pittsburgh, the Giant Industrial City of the World », *Harper's Weekly*, 47 : 2422, May 23, 1903, p. 841. On notera au passage que l'illustration de couverture de ce numéro, dessinée par G.W. Peters, est intitulée « Our new citizens », et représente l'arrivée d'une foule bigarrée d'immigrants débarquant dans un port d'accueil que l'on suppose être New York. Le lien entre industrie et immigration récente est donc établi d'entrée.

note240. Kellogg, Paul U., « Editor's Foreword », in Fitch, John A., op.cit., p. xix. Texte original : « Steel is a basic industry in America [...] Its products enter into every tool and structure and means of traffic in

civilization. »

note241. Commons, John R., et Leiserson, William M., « Wage-Earners of Pittsburgh », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 115.

note242. Woods, op. cit., p. 12.

note243. Wiebe, op. cit., pp. 24-25.

note244. Kolko, Gabriel, *The triumph of conservatism - A reinterpretation of American history, 1900-1916*, Chicago : Quadrangle Books, 1967 [1963], p.13.

note245. Painter, op. cit., p. 177.

note246. Cet article est l'un de ceux qui attirent la foudre de certains historiens vis-à-vis des soi-disant convictions progressistes des muckrakers. On lit notamment sous la plume de Gabriel Kolko, op. cit., p. 160 : « all too many of the prominent muckrakers were journalists rather than thinkers, with commonplace talent and middle-class values, incapable of serious or radical critiques. A few, at least, were opportunists. Ray Stannard Baker was celebrating U. S. Steel in 1901. »

note247. Baker, Stannard Ray, « What the U.S. Steel Corporation really is, and how it works », *McClure's Magazine*, Nov. 1901, pp. 4-5.

note248. Kolko, op. cit., p.12.

note249. Baker, op. cit., p. 6.

note250. Ibid., p. 6. Sur ce point, Gabriel Kolko rejoint Ray Stannard Baker : pour lui, U.S. Steel n'a jamais réussi à réduire suffisamment la concurrence pour installer un monopole, ce qui explique que la bataille industrielle et commerciale se soit peu à peu déplacée sur le terrain politique. Selon ses calculs : « United States Steel during its first two decades held a continually shrinking share of the steel market. It accounted for 63 per cent of the nation's output of ingots and castings in 1901-1905, as opposed to 35 per cent in 1911-1915 [...] If nothing else, the steel industry was competitive before the World War, and the efforts by the House of Morgan to establish control and stability over the steel industry by voluntary, private economic means had failed. Having failed in the realms of economics, the efforts of the United States Steel group were to be shifted to politics. » Kolko, Gabriel, op.cit., pp. 37-39.

note251. Debouzy, Marianne, *Le capitalisme « sauvage » aux Etats-Unis : 1860-1900*, [Paris] : Seuil, 1972, pp. 80-113.

note252. Ibid., p. 134.

note253. Kellogg, Paul, « Editor's Foreword », in Byington, op. cit., p.v.

note254. Ibid., p. vi.

note255. Kellogg, Paul, « Editor's Foreword », in Fitch, John A., op. cit., p. xix.

note256. Kellogg, Paul, « Community and Workshop », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 30.

note257. Fitch, op. cit., p. 243.

note258. Jacob A. Riis, *How the Other Half Lives*, New York : Dover [Charles Scribner's Sons], 1971 [1890], p. 229. Rappelons pour mémoire quelques lignes de la conclusion de cet ouvrage où Jacob A. Riis dénonce, à

l'aide de photographies, la misère grandissante des taudis de New York : « While I was writing these lines I went down to the sea, where thousands from the city were enjoying their summer rest. The ocean slumbered under a cloudless sky. Gentle waves washed lazily over the white sand, where children fled before them with screams of laughter. Standing there and watching their play, I was told that during the fierce storms of winter it happened that the sea, now so calm, rose in rage and beat down, broke over the bluff, sweeping all before it. No barrier built by human hands had the power to stay it then. The sea of a mighty population, held in galling fetters, heaves uneasily in the tenements. Once already our city, to which have come the duties and responsibilities of metropolitan greatness before it was able to fairly measure its task, has felt the swell of its resistless flood. If it rises once more, no human power may avail to check it. The gap between the classes in which it surges, unseen, unsuspected by the thoughtless, is widening day by day. »

note259. Burgoyne, Arthur G., *The Homestead Strike of 1892*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press [Rawsthorne Engraving and Printing Co.], 1982 [1893], p. iv. Lors de la campagne présidentielle de 1892, Cleveland et les Démocrates proposèrent de renforcer les lois anti-trust et la législation du travail, ce qui explique sans doute le dernier commentaire de Burgoyne. Cela n'empêche pas Cleveland de faire intervenir les troupes fédérales pour ramener l'ordre à Chicago, lors de la grève Pullman de 1894.

note260. Fitch, op. cit., chapitre X.

note261. Byington, op. cit., p. 10.

note262. Church, Samuel Harden, *A short history of Pittsburgh, 1758-1908*, New York : Devine Press, 1908, pp. 59, 63.

note263. Ibid., p. 69.

note264. De Santis, op. cit., p. 150.

note265. Nash, op. cit., chapitre 1. Pour certains historiens, la proportion d'Américains connaissant le chômage de manière plus ou moins continue s'élèvent au début du 20^e siècle à environ 30 %. Voir Painter, Nell I., op. cit., p. xx.

note266. Wiebe, op. cit., p. 45.

note267. Watts, Sarah Lyons, *Order against chaos - Business culture and labor ideology, 1880-1915*. New York : Greenwood Press, 1991, p. 7.

note268. Byington, op. cit., p.10.

note269. Ibid., p. 11.

note270. Kellogg, Paul U., « Why are we doing a Pittsburgh Survey », cité in Stange, Maren, *Symbols of ideal life : social documentary photography in America, 1890-1950*, Cambridge : Cambridge University Press, 1989, p. 49.

note271. Alexander, op. cit., p. 9.

note272. Bodnar, op. cit., pp. 54, 88.

note273. Commons ; Leiserson, op. cit., p. 118.

note274. Kolko, op. cit., p. 35.

note275. « Pittsburgh mills running part time », *Charities and the Commons*, Feb. 8, 1908, p. 1575.

note276. Nash, op. cit., chapitre 5.

note277. Ibid., p. 119.

note278. Byington, op. cit., p. 181.

note279. Roberts, op. cit., p. 36.

note280. Byington, op. cit., p. 197.

note281. Devine, Edward T., « Social Forces », *Charities and the Commons*, 19 : 20, p. 1588.

note282. Wiebe, op. cit., p. 201.

note283. Painter, op. cit., pp. 213-215.

note284. Wiebe, op. cit., p. 211.

note285. Voir par exemple Goldman, Eric F., *Rendezvous With Destiny - A History of Modern American Reform*, New York : Vintage Books, 1977 [1952], pp. 133-137.

note286. Woods, op. cit., p. 43.

note287. Sekula, Allan, « Photography Between Labor and Capital », in Buchloh, Benjamin H. D. ; Wilkie, Robert, ed., *Mining Photographs and Other Pictures*, Halifax : The Press of the Nova Scotia College of Arts and Design, 1983, pp. 234-235.

note288. Nye, David E., *Image Worlds : Corporate Identities at General Electric, 1890-1930*, Cambridge, Mass. ; London : MIT Press, 1995, p. 81. David Nye s'est notamment intéressé à la revue interne *Work News*, publiée dans les années 20 à destination des ouvriers, et qui bénéficiait de moyens et de capacités de diffusion lui assurant un impact sans doute considérable : « Blue-collar workers received it twice a month. For fifteen years its circulation was larger than that of the *New Republic* and the *Survey Graphic* combined [...] It carried many more illustrations than the *Survey Graphic* and was printed on much better paper than the *New Republic*. It did not address a general audience but rather was specially edited for each plant. »

note289. Cité in Lesy, Michael, *Bearing Witness : A photographic chronicle of American Life, 1860-1945*, New York : Pantheon Books, 1982, p. xi. La citation complète, tirée de *Philosophical Inquiry into the Origins of our Ideas of the Sublime and the Beautiful*, d'Edmund Burke (1756), est la suivante : « Whatever is fitted in any sort to excite the ideas of pain and danger, that is to say, whatever is in any sort terrible, or is conversant about terrible objects, or operates in a manner analogous to terror, is a source of the sublime ; that is, it is productive of the strongest emotions which the mind is capable of feeling. »

note290. Weber, Eva, *Great Photographers of the American West*, Bison Books Limited, 1993, p. 19.

note291. Nye, David E., *American Technological Sublime*, Cambridge ; London : The MIT Press, 1996 [1994], p. 37.

note292. White, Charles Henry, « Pittsburg », *Harper's Monthly*, Nov. 1908, p. 901-902.

note293. Fitch, John, *The Steel Workers*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1989 [1910], p. 3.

note294. Eastman, Crystal, *Work-Accidents and the Law*, New York : Arno Press [Charities Publication Committee], 1969 [1910], p. 53.

note295. Butler, Elizabeth Beardsley, *Women and the Trades*, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909], p. 169.

note296. *Ibid.*, p. 293.

note297. Realf, Richard, « Hymn of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, Jan. 2, 1909, p. 515.

note298. Kellogg, Paul U. (ed.), *Wage-Earning Pittsburgh*, New York : Arno Press [Survey Associates Inc.], 1974 [1914], frontispice. On est en droit de supposer qu'un tirage d'excellente qualité, à partir du négatif original, permettrait peut-être de deviner le cours de la rivière au premier plan de l'image. Mais la question reste toute théorique, au sens le moins constructif du terme. D'une part, parce que le résultat d'une telle tentative, si elle était possible, est loin d'être assuré ; d'autre part, et cela est beaucoup plus important, parce que l'édition originale de l'ouvrage propose une image publiée où la Monongahela est invisible. Or c'est bien cette image, telle qu'elle a été utilisée et vue, qui nous intéresse ici.

note299. Un article paru en 1903 dans *Harper's Weekly* exploite déjà la puissance évocatrice de la lumière née des usines. L'industrie crée sa propre image, redéfinissant au passage le paysage naturel : « [Pittsburgh's] full beauty is not revealed until the shades of the night fall. Let the visitor go up the Castle Shannon inclined plane on the South Side, and feast his eyes. On a hundred hills for miles and miles the lights sparkle. So far above them is the spectator that it looks as if the sky had been inverted, and the landscape had been sprinkled with stars. They twinkle, precisely as they do in the heavens, and they are tinged with colors. The Milky Way runs straight up through the town. Planets glow here and there [...]. » Ce texte, mis en page sous un panorama quasi nocturne intitulé « Homestead Works », pourrait servir de commentaire à la photographie que nous avons tirée de *Wage-Earning Pittsburgh*. Citation tirée de « Pittsburgh, the Giant Industrial City of the World », *Harper's Weekly*, May 23, 1903, p. 842.

note300. Kellogg, Paul U., « The Pittsburgh Survey », *Charities and the Commons*, Jan. 2, 1909, p. 520.

note301. Dès la fin du 19^e siècle, Pittsburgh a ses peintres « officiels », dans les oeuvres desquels les « nocturnes » industrielles sont fréquentes : « After the turn of the century, Pittsburgh artists, often affiliated with the Carnegie Museum of Art, the Carnegie Institute of Technology, and the Associated Artists of Pittsburgh, explored industrial images, especially steel mills viewed from the rivers at night. One of the most successful, Aaron Gorson [...] earned his living for fifteen years by painting aesthetically beautiful scenes of industrial Pittsburgh [...] He defined his vision as demonstrating Pittsburgh's Beauty to the world by 'attaching industry to landscape painting and thus placing it in a known and prestigious tradition. ». Greenwald, Maurine, « Visualizing Pittsburgh in the 1900s : Art and Photography in the Service of Social Reform », in Greenwald, Maurine W., Anderson, Margo (ed.), *Pittsburgh Surveyed - Social Science and Social Reform in the Early Twentieth Century*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1996, p. 130. On trouvera un autre exemple de cette esthétique en couverture de *Harper's Weekly* du 21 novembre 1885, p. 753, sur une illustration de Charles Graham intitulée *The blast furnaces of Pittsburgh at night*.

note302. Kellogg, Paul U. (ed.), *The Pittsburgh District : Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 20.

note303. *Ibid.*, p. 55.

note304. Eastman, *op. cit.*, p. 25.

note305. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », *op. cit.*, p. 523.

note306. Les Indiens eux-mêmes, soumis ou exterminés, sont rangés au début du 20^e siècle dans les albums nostalgiques rassemblant les photographies de Edward S. Curtis.

note307. Rosenblum, Naomi, *A World History of Photography*, New York : Abbeville Press, 1984, p. 165.

note308. Baldassari, Anne, « Le photographe, la route, le territoire : introduction aux paysages véhiculaires », *Cahiers de la Photographie*, 14, 1984, p. 10.

note309. Ibid., p. 12.

note310. « Le territoire se définit comme un espace identifié, en voie d'appropriation matérielle ou symbolique, marqué par l'articulation d'un sujet ou d'un contexte. » in Baldassari, Anne, « Editorial », *Cahiers de la Photographie*, 14, p. 3.

note311. Kempf, Jean, L'oeuvre photographique de la 'Farm Security Administration' : quelques rapports entre photographie et société, thèse de doctorat, volume 1, Université Lumière-Lyon 2, 1988, p. 145.

note312. Sontag, Susan, *On Photography*, London : Penguin Books, 1979, p. 4.

note313. Kempf, Jean, « Posséder / Immobiliser : l'archive photographique de la Farm Security Administration », *Revue Française d'Etudes Américaines*, Février 1989, p. 52.

note314. Trachtenberg, Alan, *Reading America Photographs : Images as History*, Mathew Brady to Walker Evans, New York : Hill & Wang, 1989, p. 125.

note315. « Grosso modo, le cumul du poste 'dépenses photographiques' entre 1867 et 1879 s'établit dans une fourchette de 125.000 à 250.000 dollars, soit 7 à 14% du budget total alloué par l'Etat fédéral à l'exploration [...] Un tel niveau d'investissement public est sans égal au 19^e siècle, considérable pour une activité aussi peu codifiée [...] En résumé, l'Etat fédéral américain apparaît à cette époque comme l'un des plus gros entrepreneurs de photographie du 19^e siècle. » Brunet, François, *La collecte des vues : explorateurs et photographes en mission dans l'Ouest américain, 1839-1879*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993, p. 426.

note316. Kempf, L'oeuvre photographique, p. 12.

note317. Voir Durand, Régis, « The archive and the dream », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 39 (Février 1989), pp. 7-8.

note318. Deguy, Michel, *L'Amérique au fil des jours - Cartes postales photographiques, 1900-1920*, Paris : Centre National de la Photographie, 1983, n.p.

note319. Nye, David E., *Image Worlds : Corporate Identities at General Electric, 1890-1930*, Cambridge, Mass. ; London : MIT Press, 1995, p. 151.

note320. Strauss, Anselin L., *Images of the American City*, New York : Free Press of Glencoe, 1961, p. 6.

note321. Hales, Peter B., *Silver Cities : Photography of American Urbanization, 1839-1915*, Philadelphia : Temple University Press, 1984, p. 76-77. « L'analyse » photographique nous paraît toutefois être plus évidente dans le Survey. Voir chapitre 4.

note322. Ibid, pp. 79-82.

note323. Ainsi, par exemple : « The towering hills above have an irresistible fascination », p. 901 ; « Forests of Mammoth Stacks are Belching Clouds of Smoke », p. 903 ; « A shimmering silver river spanned by many bridges », p. 904, etc.

note324. Alfred Stieglitz, Alvin Langdon Coburn et le mouvement pictorialiste en général ont exploré, de leur côté, certains effets similaires. Cependant, ce type de « photographie d'art » n'entre pas dans le cadre de la photographie urbaine et industrielle telle qu'elle a été définie pour ce travail. Pour une discussion de l'oeuvre

de Stieglitz et de ses rapports avec la photographie sociale, voir entre autres Trachtenberg, op. cit., chapitre 4.

note325. Cité et commenté in Nye, *Technological Sublime*, p. 90.

note326. Scaife, William Lucien, « Pittsburgh, a new great city. I - The city's basic industry, - steel. », *The American Monthly Review of Reviews*, January 1905, p. 51.

note327. Cette photographie pleine page a pour légende : « Pittsburgh. The Point, as seen from the heights of the South Side. », *Charities and the Commons*, Jan. 2, 1909, p. 516.

note328. Scaife, op. cit., p. 53.

note329. Voir Church, Samuel Harden, *A short history of Pittsburgh, 1758-1908*, NY : De Vinne Press, 1908.

note330. White, Edward, *Pittsburgh Sesqui-Centennial*, Pittsburgh : Edward White, 1908, p. 33.

note331. Cité in Vexler, Robert, *Pittsburgh : a chronological and documentary history, 1682-1976*, Dobbs Ferry, NY : Oceana Publications, 1977, p. 121.

note332. First annual report to stockholders of the United States Steel Corporation for the Fiscal Year Ended December 31, 1902, Hoboken, NJ : Office of United States Steel Corporation, 1903, 40 p.

note333. Baptisée en l'honneur de Sir Henry Bessemer, inventeur en 1858 d'un procédé plus efficace de purification du fer. Cette méthode de production de l'acier est adoptée dans les années 1880 dans la plupart des hauts-fourneaux de Pennsylvanie. Voir Fitch, op. cit., p. 39.

note334. « Gary, - Pittsburg's Future Rival », *The North American Review of Reviews*, February 1909, p. 236.

note335. Holmes, Oliver Wendell, « The Stereoscope and the Stereograph », cité in Goldberg, Vicki (ed.), *Photography in Print - Writings from 1816 to the Present*, New York : Simon and Schuster, 1981, pp. 100-114. On ne résiste pas au plaisir d'en citer, pour mémoire, quelques lignes : « Form is henceforth divorced from matter. In fact, matter as a visible object is of no great use any longer, except as the mould on which form is shaped. Give us a few negatives of a thing worth seeing, taken from different points of view, and that is all we want from it. Pull it down or burn it up if you please. »

note336. « Gary, - Pittsburg's Future Rival », op. cit., p. 236.

note337. Ibid, p. 237.

note338. Strauss, op. cit., p. 9.

note339. « We wanted to make the town real - to itself. ». Kellogg, Paul U., « Field Work of the Pittsburgh Survey », *The Pittsburgh District : Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 510.

note340. Byington, Margaret, *Homestead, The households of a mill town*, Pittsburgh [New York] : The University Center for International Studies [The Russell Sage Foundation], 1974 [1910], p. 3.

note341. Butler, Elizabeth Beardsley, *Women and the Trades*, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909] p. 17.

note342. Riis, Jacob A., *How the Other Half Lives, Studies Among the Tenements of New York*, New York : Dover [Charles Scribner], 1971[1890], p. 140.

note343. Rauschenbusch, Walter, *Christianity and the Social Crisis*, 1907. Cité in Boyer, Paul, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Cambridge, Massachusetts & London : Harvard University Press, 1978, p. 127.

note344. Butler, op. cit., p. 129.

note345. Ibid., p. 133.

note346. Lattimore, Florence Larrabee, « Skunk Hollow : the Squatter », *The Pittsburgh District*, p. 129.

note347. Ibid., p. 125.

note348. Crowell, F. Elisabeth, « Tammany Hall : a Common Rookery », *The Pittsburgh District*, p. 137.

note349. On peut évidemment supposer que la photographie a été prise de nuit, au moment par exemple de l'expédition de Crowell. Cela ne ferait que renforcer l'hypothèse d'un choix esthétique délibéré, visant justement à accentuer l'absence de lumière de la pièce.

note350. Riis, Jacob A., *The Making of an American*, New York : McMillan, 1961 [1901], p. 172.

note351. Byington, op. cit., p. 53.

note352. *Wage-Earning*, p. 49.

note353. Ibid., p. 48.

note354. Westerbeck, Colin, & Meyerowitz, Joel, *Bystander - A history of street photography*, London : Thames and Hudson, 1994, p. 243. Cette définition est appliquée par Westerbeck et Meyerowitz au travail de Lewis Hine.

note355. Voir par exemple *An all-night two-cent restaurant in 'The Bend'* [flashlight photo, 3 A. M.], photographie réalisée lors de ce que Riis appelle un « raid » sur un bar clandestin, durant lequel lui-même se compare à « un genre de correspondant de guerre » suivant pas à pas une opération de police. Le premier plan de cette image est obstrué par une masse claire informe, le plafond occupe près de la moitié du cadre, les personnages sont flous ou de dos. Tout suggère que la prise de vue a été improvisée et rapide. Riis, *The Other Half*, p. 60.

note356. En cela, Sokoloff ne fait que prolonger une habitude tenace du discours intellectuel du 19^e siècle, qui utilise la plus souvent la métaphore photographique à titre d'illustration, et pour parler d'autre chose. Sur cette « fonction d'argument » de la photographie, voir Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, p. 279-281.

note357. Sokoloff, Alexis, « Mediaeval Russia in the Pittsburgh District », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 78.

note358. Ibid., p. 79.

note359. *Wage-Earning*, p. 345.

note360. *The Pittsburgh District*, p. 132.

note361. Ibid., p. 138. Dans le cas de cette dernière image, on note toutefois la présence à peine visible d'un jeune garçon, que la légende ramène au statut de repère spatial : « A totally dark passage at the point where the boy stands led off to other rooms. »

note362. Butler, Women and the Trades, p. 87.

note363. Ibid., p. 95.

note364. Ibid., p. 363.

note365. Hales, op. cit., p. 258.

note366. De Forest, Robert W., « New York Tenements Freed of Prostitution », Charities, 11 : 9, Aug. 29, 1903, p. 179.

note367. Stasz, Clarice, « The Early History of Visual Sociology », in Wagner, Jon, ed. Images of Information - Still Photography in the Social Sciences, Beverly Hills, London : Sage Publications, 1979, pp. 131-132.

note368. Cité in Ibid., p. 134.

note369. Cité in Lane, James B., Jacob A. Riis and the American City, Port Washington : Kennikat Press, 1974, p. 153.

note370. Shergold, Peter, Working-Class Life - The « American Standard » in Comparative Perspective, 1899-1913., Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1982, p. 149.

note371. Stange, Maren, Symbols of Ideal Life : Social Documentary Photography in America, 1890-1950, Cambridge : Cambridge University Press, 1989, p. 17.

note372. La troisième partie de ce travail reprendra ces thèmes en détail.

note373. Wayland Dinwiddie, Emily, & Crowell, F. Elizabeth, « The Housing of Pittsburgh Workers », The Pittsburgh District, p. 97.

note374. Porter, H. F. J., « Industrial hygiene of the Pittsburgh District », Wage-Earning, p. 260.

note375. Ibid.

note376. Ibid. : « When, however, what the employe does in his own time has a very decided effect upon what he does in his employer's time, it can not help but be the employer's business to interest himself in it, and when he does this in a proper way it is not only not resented but is welcomed by the employe. » La troisième partie de ce travail reviendra en détail sur ces questions.

note377. Ibid., p. 261.

note378. Voir p. 497

note379. Voir Woods, Robert A., « Pittsburgh : an interpretation of its growth », The Pittsburgh District, p. 20. Dans cet article, Woods insiste sur l'importance économique et « sentimentale » des deux fleuves. Au passage, il mentionne leur rôle dans l'organisation du « paysage » de Pittsburgh, tel qu'il est généralement perçu : « The converging rivers, providing broad, open spaces up and down and across which much of this drama of modern world industry may be viewed, have at last come to mean not separation but identity [...] If the banks on either side were improved, the river might easily become sentimentally as well as economically one of the most important common possessions of the old and the new sections of Greater Pittsburgh. » (c'est moi qui souligne).

note380. Byington, op. cit., p. 3.

note381. Ibid., p. 9 : « Homestead from the Pittsburgh Side of the Monongahela ».

note382. Selon l'abondant curriculum vitae proposé dans la table des matières du volume qui contient son article, H. F. J. Porter a été entre autres : « assistant engineer in the rolling mills of the New Jersey Steel and Iron Company », et « vice-president and manager of the Westinghouse-Nernst Lamp Company, Pittsburgh, 1902-1906 ». A l'époque où il publie cet article intitulé « Industrial hygiene of the Pittsburgh District », il est membre de trois commissions différentes, traitant notamment de la prévention des incendies. Voir Wage-Earning, p. vii.

note383. Le troisième chapitre de cette étude aura amplement l'occasion de le confirmer

note384. Margaret F. Byington est présentée comme « former district agent Boston Associated Charities ; assistant secretary Brooklyn Bureau of Charities », dans The Pittsburgh District, p. 500.

note385. Voir Cohen, Steven R., « The Failure of Fair Wages and the Death of Labor Republicanism : the Ideological Legacy of the Pittsburgh Survey », in Greenwald ; Anderson (ed.), op. cit., pp. 52-53.

note386. Burns, Allen T., « Coalition of Pittsburgh's Civic Forces », The Pittsburgh District, pp. 44-48.

note387. Harrison, Shelby M., « The disproportion of taxation in Pittsburgh », The Pittsburgh District, pp. 156-216.

note388. Ibid., p. 171.

note389. Ibid., p. 170.

note390. Allen T. Burns appartient en 1914 à une multitude d'organisations et de comités divers, tous clairement marqués par l'esprit progressiste. Il est notamment Dean of the Chicago School of Civics and Philanthropy, et Chairman, Pittsburgh Clearing House of Charitable Information. Shelby M. Harrison est directement employé par la fondation Russell Sage, où il exerce les fonctions cruciales de Director, Department of Surveys and Exhibits. Voir The Pittsburgh District, pp. vi, viii.

note391. Lippman, Walter, Public Opinion, New York : Macmillan, 1932 [1922], p. 117.

note392. Pittsburgh Today, Pittsburgh, 1896, p. 37.

note393. Ibid., p. 95.

note394. Greater Pittsburgh, the Iron City, New York : The Graphics, 1896, pp. 35-57.

note395. L'analyse des sources disponibles sur Pittsburgh ne confirme donc qu'en partie les analyses de Peter B. Hales, op. cit., pp. 87-96 et 115-127. Si nous retenons l'essentiel de ses conclusions, notamment l'idée selon laquelle les photographies de bâtiments civils et industriels « are examples of the urban boosterism which saw architecture as an index to civilization » (p. 90), les différentes conventions iconographiques en cours à Pittsburgh autour de 1900 semblent légèrement différentes de celles jugées prédominantes par Hales à la fin du 19^e siècle. Les vues en plongée sur de bâtiments importants, ou leur mise en valeur au sein d'un contexte architectural moins élevé leur servant de « faire-valoir » visuel, paraissent relativement minoritaires dans le corpus étudié.

note396. Watts, Sarah Lyons, Order against Chaos : Business Culture and Labor Ideology in America, 1880-1915, New York, Westport, London : Greenwood Press, 1991, p. 23.

note397. Patterson, Burd Shippen, « The aesthetic and intellectual side of Pittsburg », The North American Review of Reviews, Jan. 1905, pp. 68, 72, 73.

note398. Ibid., p. 67.

note399. On reviendra sur cette question. Voir notamment Figure 16 Figure 16.

note400. Hales, op. cit., p. 95.

note401. Ibid., p. 119.

note402. A l'inverse, les Progressistes ont largement recours aux images de parcs, ou d'institutions culturelles, dont ils ne peuvent généralement nier qu'ils contribuent au bien-être de la population : ces images seront au coeur de la troisième partie de cette étude.

note403. Commons, John R., « Wage-Earners of Pittsburgh », *Wage-Earning*, p. 118.

note404. Hales, op. cit., pp. 93-94.

note405. Voir *Wage-Earning*, pp. vi-vii.

note406. Commons, John R., « Wage-Earners of Pittsburgh », *Charities and the Commons*, March 6, 1909, p. 1052.

note407. Butler, op. cit., p. 201.

note408. Ibid., p. 193. Il est a priori remarquable que l'auteur décide mêler une synthèse de l'ensemble de ses observations à une discussion des quelques établissements qui, à Pittsburgh, « allient philanthropie et affaires ». Cette association dans un même chapitre de deux thèmes apparemment distincts est difficile à justifier, mais il suggère à quel point le souci « social » est indissociable, dans l'esprit des réformateurs, à toute tentative d'évaluation d'une activité économique, quelle qu'elle soit. Toutefois, la manière brutale dont Butler effectue la transition entre ces deux thèmes, au milieu du chapitre, ne permet pas de tirer de conclusions très claires sur le lien qu'elle tente d'établir entre ces deux questions.

note409. Byington, op. cit., p. 161.

note410. *Wage-Earning*, p. 57.

note411. Byington, op. cit., p. 163. Notons toutefois que cette assimilation des mots Greek et Slav, par le biais de l'église orthodoxe, est très commune à l'époque. Voir *ibid*, p. 271.

note412. Ibid., p. 158.

note413. Ibid., p. 159.

note414. Ibid., p. 161.

note415. Roberts, Peter, « Immigrant Wage-Earners », *Wage-Earning*, p. 57.

note416. Sur cette question, voir encore Hales, Peter B., *Silver Cities : Photography of American Urbanization, 1839-1915*, Philadelphia : Temple University Press, 1984, pp. 88-89.

note417. Wiebe, Robert H., *The Search for Order, 1877-1920*, New York : Hill & Wang, 1967, p. 164.

note418. Hales, op. cit., p. 127.

note419. Pour l'exposé le plus clair de cette question, et le rôle de cette définition dans l'évolution de la pensée

sur la photographie, voir Dubois, Philippe, *L'Acte Photographique*, Paris : Nathan, 1990, chapitre 1.

note420. Selon la formule célèbre de Lady Eastlake, « [Photography] is the sworn witness of everything presented to view ». Voir Eastlake, Elizabeth, « A Review », *London Quarterly Review*, 1857, in Goldberg, Vicki (ed.), *Photography in Print - Writings from 1816 to the Present*, New York : Simon and Schuster, 1981, p. 96.

note421. Cité in Rosenblum, Naomi, *A World History of Photography*, New York : Abbeville Press, 1984, p. 155.

note422. Peirce, dès 1895, souligne évidemment que malgré les apparences, la photographie n'est pas, par nature, une icône. Mais tout le 19^e siècle fait comme si c'était le cas, ou du moins ne se pose pas la question.

note423. Goldschmidt, Lucien & Naef, Weston J., *The truthful lens : a survey of the photographically illustrated book, 1844-1914*, New York : The Grolier Club, 1980, p. 5.

note424. Cité in Dubois, op. cit., p. 23.

note425. First annual report of the United States Steel Corporation, 1903.

note426. Si la Chambre de Commerce de Pittsburgh date de 1874, le début du 20^e voit se multiplier les initiatives privées ou publiques destinées à promouvoir la croissance économique de la ville, et donc d'attirer les investisseurs à Pittsburgh. L'Association des Commerçants et Industriels de Pittsburgh naît en 1903, la Commission pour le développement industriel de Pittsburgh en 1911.

note427. Brunet, *La collecte des vues : explorateurs et photographes en mission dans l'Ouest américain, 1839-1879*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993, p. 214.

note428. *The Story of Pittsburgh and Vicinity*, Pittsburgh : The Pittsburgh Gazette-Times, 1908, p. 2.

note429. On ne s'étonnera guère que l'album trouve un sujet particulièrement adapté à ses modes de représentation lors de l'exposition « colombienne » de 1893, à Chicago. Les organisateurs de cette manifestation spectaculaire, et notamment l'architecte Daniel Burnham, confient au photographe Charles D. Arnold la confection de divers ouvrages destinés à illustrer la construction de la fameuse « Ville Blanche », et à être présentés à des personnalités liées de près ou de loin à l'exposition. Dans ces albums, les photographies s'efforcent logiquement d'amplifier les réussites architecturale de cette cité créée de toutes pièces, en même temps qu'elles constituent une sorte de « catalogue » de l'exposition. La ville blanche, dont la genèse a pu être documentée étape par étape, est un décor harmonieux, sans autre histoire que sa construction, achevée en quelques mois. L'album photographique, entre célébration et inventaire, permet de rendre compte de cette ville parfaite dans sa totalité, proposant une représentation exhaustive d'une cité parfaitement close et figée. Voir chapitre 8, et Brown, Julie K., *Contesting Images - Photography and the World's Columbian Exposition*, Tucson & London : The University of Arizona Press, 1994, pp. 68-70.

note430. « Pittsburgh in the camera's focus », *Industry*, 3 : 2 (Aug. 1907), pp. 88-111.

note431. *The Evening Record*, City of Allegheny, Pa., [Pittsburgh] : Duquesne Printing and Publishing Company, c.1900, préface.

note432. Voir p.497.

note433. Voir p. 497.

note434. Kellogg, Paul U., « Field Work of the Pittsburgh Survey », *The Pittsburgh District*, p. 501.

note435. Voir bibliographie et annexe 1. On se reportera aussi à cette précision de Paul Kellogg au début de *Wage-Earning Pittsburgh* : « In these last volumes to go to press, the effort has been to preserve the validity of the reports as a transcript of conditions at the time of investigation ; but to bring out in text, footnote and appendix, noteworthy changes for good, or the persistence of noteworthy evils. », *Wage-Earning*, p. iv.

note436. Stange, op. cit., p. 44.

note437. En ce sens, la distinction faite par Stange entre le « rationnel » et le « narratif » semble moins pertinente pour le *Survey* que celle qui la voit opposer « grille » et « séquence ».

note438. Dubois, op. cit., Paris : Nathan, 1990, p. 70. Toutes les réflexions actuelles sur l'image photographique et son rapport à l'index se fondent néanmoins sur les travaux de Charles Sanders Peirce au tournant du siècle. Voir Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, pp. 305-307. On se reportera aussi aux analyses de Roland Barthes, pour qui la photographie « est l'authentification même ». Barthes, Roland, *La Chambre Claire*, Paris : Cahiers du Cinéma, 1980, p. 135.

note439. Hine, Lewis W., « Social Photography », in Trachtenberg, Alan, *Classic Essays on Photography*, New Haven : Leete's Island Books, 1980, p. 111.

note440. Cette photographie n'est finalement qu'une nouvelle « relecture » d'un genre traditionnel, celui de la vue en perspective. Voir à ce sujet Hales, Peter B., op. cit., pp. 88-89.

note441. Byington, Margaret, *Homestead, The households of a mill town, Pittsburgh [New York] : The University Center for International Studies [The Russell Sage Foundation]*, 1974 [1910], p. 4.

note442. A part sans doute les images « d'exploration sociale » évoquées plus haut, et que l'on peut sans doute considérer comme en genre en soi, On en trouve un certain nombre d'exemples dans le *Survey*, mais on ne relève qu'une image de ce type dans *Homestead* (voir p. 497), qui dès lors ne peut, par définition, fonder son sens sur le principe de l'accumulation et de la série.

note443. Byington, op. cit., p. 55.

note444. Dimock, George, « Children of the Mills : Rereading Lewis Hine's Child Labor Photographs », *Oxford Art Journal*, 16 : 2, pp. 37-54.

note445. On pense notamment à *A Breadwinner of Three Generation Taken*, in Eastman, Crystal, *Work-Accidents and the Law*, New York : Arno Press [Charities Publication Committee], 1969 [1910], p. 132. Sur cette photographie, le groupe de femmes et d'enfants rassemblé autour de la place vide du père est un négatif tragique du foyer idéal analysé à l'instant. Voir chapitre 6.

note446. Un modèle que suggère aussi, étymologiquement, la blancheur de l'album.

note447. « L'espace photographique est analytique [...] C'est-à-dire qu'il est entièrement travaillé et reconstruit par l'angle de vision, le cadrage, les données propres au dispositif, profondeur de champ, perspective, etc. » Durand, Régis, *Le regard pensif - Lieux et objets de la photographie*, Paris : La Différence, 1990, p. 111.

note448. Dubois, Philippe, op. cit., p. 169.

note449. Byington, Margaret, *Homestead, The households of a mill town, Pittsburgh [New York] : The University Center for International Studies [The Russell Sage Foundation]*, 1974 [1910], p. 128.

note450. « All of them insist upon coming to grips with life, experience, process, growth, context, function », White, Morton, *Social Thought in America : The Revolt Against Formalism*, Boston : Beacon Press, 1961

[1947], p. 13. Pour une autre tentative de synthèse sur ce point, voir Fine, William F., *Progressive Evolutionism and American Sociology, 1890-1920*, UMI Research Press, 1989, pp. 55-77.

note451. Ibid., p.12.

note452. Trachtenberg, *Reading America Photographs : Images as History*, Mathew Brady to Walker Evans, New York : Hill & Wang, 1989, p. 195.

note453. Lock, C. S., « The Good Neighbor, by Mary E. Richmond », *Charities and the Commons*, Jan. 25, 1908, p. 1457.

note454. Ibid. L'analyse de cette expression s'appuie sur l'analyse de la « révolution kodak » par François Brunet, dans *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, pp. 213-367.

note455. Voir p. 497

note456. Lock, op. cit., p. 1456.

note457. Kellogg, Paul, « Field Work of the Pittsburgh Survey », *The Pittsburgh District*, p. 508.

note458. Hofstadter, Richard, *Social Darwinism in American Thought*, Boston : Beacon Press, 1955, chapitres 2 et 4. Bowler, Peter J., *The Eclipse of Darwinism - Anti Darwinian Evolutions in the Decades around 1900*, Baltimore ; London : The John Hopkins University Press, 1983, pp. 17-19.

note459. Ibid., p. 162-163. Voir aussi Patterson, James T., *America's Struggle Against Poverty, 1900 - 1985*, Cambridge ; London : Harvard University Press, 1986, p. 23 et Pittenberger, Mark, « A world of difference : constructing the 'underclass' in Progressive America », *American Quarterly*, March 97, pp. 26-65.

note460. Cité in Patterson, op. cit. , p. 22.

note461. Kellogg, Paul, « The Pittsburgh Survey », *Charities and the Commons*, Jan. 2, 1909, p. 520.

note462. Ibid.

note463. « But the people, rather than the product or the setting, concern us. », Ibid.

note464. Ibid., p. 525.

note465. Le terme « cyanotype », traduction exacte de « blueprint », est trop peu connu et utilisé en français pour garder une quelconque valeur au sens figuré. Il a donc été décidé de conserver aussi souvent que possible le mot anglais, ou de le remplacer à l'occasion, si nécessaire, par des termes malheureusement moins précis mais plus évocateurs, tels que « modèle », « plan », ou même « prototype ».

note466. Kellogg, Paul U., « The Social Engineer in Pittsburgh », *The Outlook*, Sept. 25, 1909, p. 168.

note467. Kellogg, Paul U., « Editor's Foreword », in Butler, Elizabeth Beardsley, *Women and the Trades, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1909 [1984]*, p. 4.

note468. « Each [investigator] was a specialist in a given line and the commission of each was to make a diagnosis of the situation in his field [...] In certain further instances the plan of getting specialists to diagnose particular problems was carried out. ». Kellogg, Paul U., « Field Work of the Pittsburgh Survey », in *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 498.

note469. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 516.

note470. « La cyanotypie a été inventée par Sir John Herschel, et est décrite dans son mémoire à la Royal Society en juin 1842. Cependant, ce procédé a été utilisé comme médium artistique ainsi qu'à des fins scientifiques [...] avant d'être employé par les architectes. Son usage se généralise chez ceux-ci vers 1870 [...] La cyanotypie a été le principal procédé de reproduction des dessins techniques jusque vers 1930 [...] Les cyanotypes sont également appelés 'bleus d'architectes' [...] La cyanotypie est, à proprement parler, un procédé positif-négatif, à savoir que le tracé de la copie est en clair sur fond foncé. Les lignes sont blanches, et le fond est couleur bleu de Prusse, plus ou moins intense en fonction de la solution de sensibilisation, du temps d'exposition, et de la quantité de lumière reçue par la copie après développement. » Kissel, Eléonore, Une vision large de la conservation préventive - la préservation des dessins d'architecture, de design et de mode, Mémoire de Maîtrise de Sciences et Techniques en Conservation-Restauration des Biens Culturels, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne, Octobre 1994, pp. 44-45. Voir aussi Kissel, Eléonore ; Vigneau, Erin, A Manual for the Identification and Conservation of Reproductions of Architectural Records, Boston : Oak Knoll Press, 1999.

note471. Kellogg, « The Pittsburgh Survey », op. cit., p. 517.

note472. Couvares, Francis G., The Remaking of Pittsburgh - Class and Culture in an Industrializing City, 1877-1919, Albany : State University of New York Press, 1984, p. 83.

note473. Kellogg, Paul U., « Editor's Foreword », in Eastman, Crystal, Work-Accidents and the Law, New York : Arno Press [Charities Publication Committee], 1969 [1910], p. vi.

note474. Mary, Bertrand, La photo sur la cheminée, Paris : Métailié, 1993, p. 114.

note475. Ibid., p. 115. Voir aussi Taft, Robert, Photography and the American Scene, New York : Dover [Macmillan], 1964 [1938], pp. 140-141.

note476. Bodnar, John, Immigration and Industrialization - Ethnicity in an American Mill Town, 1879-1940, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1977, p. 13.

note477. Couvares, op. cit., p. 18.

note478. Ibid., p. 24.

note479. Schneider, Linda, « Republicanism reinterpreted : American ironworkers, 1860-1892 », in Debouzy, Marianne, ed., A l'ombre de la Statue de la Liberté - Immigrants et ouvriers de la République américaine, 1880-1920, St Denis : Presses Universitaires de Vincennes, 1988.

note480. Nye, David, Image worlds - Corporate identities at General Electric, 1890-1930, Cambridge ; London : MIT Press, 1985, p. 72.

note481. Fitch, John A., The Steel Workers, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1910, p. 75.

note482. Ibid., p. 87.

note483. Ibid., p. 88.

note484. Ibid., p. 89.

note485. Oestreicher, Richard, « Working class formation, development and consciousness in Pittsburgh, 1790-1960 », in Hays, Samule P., ed., City at the Point - Essays on the social history of Pittsburgh, 1989, p.

note486. Hurley, F. Jack, *Industry and the photographic image - 153 great prints from 1850 to the present*, Rochester ; New York : George Eastman House ; Dover, 1980, pp. 2-3.

note487. Une fois de plus, les représentations de l'industrie reprennent les conventions de l'iconographie de l'Ouest, les hommes mesurant leur insignifiance auprès des hauts-fourneaux comme au pied des sommets du Yosemite.

note488. Guimond, James, *American photography and the American Dream*, Chapel Hill ; London : The University of North Carolina Press, 1991, pp. 88-89.

note489. Sekula, Allan, « Photography between labor and capital », in Buchloh, Benjamin H. D. ; Wilkie, Robert, ed., *Mining photographs and other pictures - A selection from the negative archives of Shedden Studio, Glace Bay, Cape Breton, 1948-1968*, Halifax : The Press of Nova Scotia College of Arts and Design, 1983, pp. 234-235.

note490. Fitch, op. cit., p. 34.

note491. Guimond, op. cit., p. 88.

note492. Le terme puddling désigne la première opération de raffinage du fer à sa sortie des hauts-fourneaux. En français, le terme anglais puddler a été conservé pour le four, visible sur la photographie, les termes « puddlage » et « puddleur » ayant été adaptés de l'anglais au 19^e siècle.

note493. Fitch, op. cit., p. 34.

note494. Ibid., p. 33.

note495. Six de ces images ont disparu dans l'édition la plus récente de *The Steel Workers*. Certaines doivent être citées ici : le numéro de page indiqué est celui de l'édition originale, dont la pagination est respectée, pour les photographies reproduites, dans le volume réédité en 1989. Voir bibliographie.

note496. Fitch, op. cit., p. 56.

note497. Fitch, op. cit., p. 44.

note498. Ibid.

note499. Ibid., p. 56.

note500. Ibid.

note501. Byington, Margaret F., *Homestead : The Households of a Mill Town*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh, 1974 [1910], p. 174.

note502. Butler, Elizabeth Beardsley, *Women and the Trades*, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909], pp. 92, 176.

note503. Porter, H. F. J., « Industrial Hygiene of the Pittsburgh District », *Wage-Earning Pittsburgh*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 268.

note504. Fitch, op. cit., pp. 140-141.

note505. Ibid., p. 139.

note506. Porter, op. cit., p. 256.

note507. Kennard, Beulah, « The playgrounds of Pittsburgh », *The Pittsburgh District - Civic Frontage*, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 324.

note508. Fitch, op. cit., p. 76.

note509. Byington, op. cit., p. 173.

note510. Fitch, op. cit., p. 57.

note511. Ibid., pp. 58-62.

note512. Ibid., p. 66 : « So long as steel is made there will be accidents ».

note513. Ibid., p. 63.

note514. Ibid., pp. 61-62.

note515. Près de trente ans plus tôt, le peintre de Philadelphie Thomas Pollock Anshutz exaltait à la fois la puissance physique et la solidarité des ouvriers de la sidérurgie dans son célèbre *The ironworkers' noontime* (1880), portrait degroupe dont la figure centrale, bras dénudés, main droite sur le biceps gauche, semble littéralement mesurer sa force. Hine utilise des thèmes visuels assez proches, mais l'isolation des hommes qu'il photographie, et le contexte immédiat des images, introduisent une connotation de précarité absente du tableau d'Anshutz.

note516. Kellogg, Paul, U., « Editor's Foreword », in Fitch, op. cit., pp. xx-xxi.

note517. Fitch, op. cit., p. 216.

note518. Ibid., pp. 216-217.

note519. Ibid., p. 9.

note520. Cette vision est indissociable des commentaires de Fitch sur le vide créé par la perte d'influence de l'Amalgamated Association of Iron and Steel Workers à Pittsburgh. Son argumentation recoupe indirectement celle de dirigeants ouvriers tels que Samuel Gompers, pour qui le syndicalisme est indissociable de l'américanisation. Comme le souligne Catherine Collomp, « l'adhésion syndicale avait une fonction civique autant qu'économique ». Voir *Entre classe et nation : Mouvement ouvrier et immigration aux Etats-Unis, 1880-1920*, Paris : Belin, 1998, pp. 14-16.

note521. Fitch, op. cit., p. 10.

note522. Ibid., p. 18.

note523. Ibid., p. 20.

note524. Ibid., p. 21.

note525. L'introduction est en fait désignée comme chapitre 1.

note526. Fitch, op. cit., p. 16.

note527. Fitch, op. cit., p. 237.

note528. Ibid., p. 238.

note529. Ibid., p. 243.

note530. Kleinberg, J. S., *The Shadow of the Mills - Working Class Families in Pittsburgh, 1870-1907*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1989, pp. 34-35.

note531. Oakley, Thornton, « Toilers of the River », *Harper's Monthly Magazine*, 112 : 669, p. 422.

note532. L'article n'est illustré que de gravures.

note533. Thornton, op. cit., p. 424.

note534. Scene at Shaft 1, where dead and injured were raised from the mouth of the pit 205 feet below the surface, *The National Labor Tribune*, June 13, 1901, p. 1. Nelson B. Wadsworth a retrouvé une série d'images étonnantes documentant les suites de la catastrophe minière de Scofield, dans l'Utah, en 1900. Ce véritable reportage, où l'on voit entre autre les cérémonies funéraires et un portrait de deux survivants, semble un exemple assez exceptionnel. Voir *Through camera eyes*, Brigham Young University Press, 1975, pp. 66-67.

note535. Reeve, Arthur B., « The Death of Industry », *Charities and the Commons*, vol. 17, Feb. 1907, pp. 791-807.

note536. Kleinberg, op. cit., pp. 28-29.

note537. Reeve, op. cit., p. 791.

note538. Rodgers, Daniel, *The Work Ethic in Industrial America, 1850-1920*, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1978 [1974], pp. 53-55.

note539. Sur ces deux exemples, voir Sekula, op. cit., pp. 239-240, 245-247.

note540. Goldberg, Vicky, *The power of photography : How photographs changed our lives*, New York ; London : Abbeville Press, 1991, p. 68.

note541. Hendrick, Burton J., « Fitting the Man to his Job, A New Experiment in Scientific Management », *McClure's*, June 1913, p. 50.

note542. Ibid., pp. 50-51.

note543. Eastman, op. cit., pp. 12-13.

note544. Ibid., p. 133. Nous verrons au chapitre suivant à quel point une telle définition de l'enfance est une aberration pour les auteurs du Survey. L'ironie qui parcourt l'ouvrage de Crystal Eastman trouve ici l'une de ses expressions les plus mordantes.

note545. Ibid., p. 140.

note546. Ibid., p. 149.

note547. Ibid., p. 152.

note548. Ibid., p. 4.

note549. Byington, op. cit. p. 171.

note550. Ibid., p. 179.

note551. Eastman, op. cit., p. 17.

note552. Ibid.

note553. Ibid., p. 84.

note554. Ibid., p. 92.

note555. « In these paragraphs the actual names are given, the evidence having been secured solely from the coroner's records. », Ibid., p. 100.

note556. Doherty, Jonathan, Lewis Wickes Hine's Interpretive Photography - The Six early Projects, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1978, p. 16.

note557. Ibid., p. 100.

note558. Ingot Mould Cars Equipped with Automatic Couplers et Crane Runway Over Scale Pit, p. 68 ; Planer in Machine Shop et Safety Hood over Circular Saw, p. 79 ; Machine Room Showing the Intricacy of Equipment - Gears Guarded, p. 105 ; Automatic Screw Machine Encased and Gears Guarded et Turret Lathes, All Gears Guarded, p. 108 ; Wire Guard Over Electric Switch et Guarded Band Saw, p. 112.

note559. Beyer, David S., « Safety Provisions in the United States Steel Corporation », in Eastman, op. cit., p. 256

note560. The body ironer, protected and unprotected, Butler, op. cit., p. 179.

note561. Three First-aid Men of the Federal Bureau of Mines, et Underground Fighters, Commons, John R. ; Leiserson, William M., « Wage-Earners of Pittsburgh », in Wage-Earning, op. cit., pp. 176-177.

note562. Wage-Earning Pittsburgh, op. cit., p. 227.

note563. O'Neill Sherman, Wm., « Surgical Organization of the Carnegie Steel Company », in Wage-Earning, op. cit., p. 456.

note564. Beyer, op. cit., p. 245.

note565. Eastman, op. cit., p. 57.

note566. Même s'il faut considérer, évidemment, qu'Eastman elle-même est une « experte » de la question sociale.

note567. « Appendix IV : Quotations from the First Report of New York State Employers' Liability Commission », in Eastman, op. cit., pp. 269-295.

note568. « Accident Insurance Act of Montana », in Ibid., pp. 296-299.

note569. « Appendix D : Legal restrictions of working hours, text of the Pennsylvania law up to 1909 », in Butler, op. cit., pp. 412-417.

note570. « Appendix XI : An Act Creating a Department of Labor and Industry, 1913 », in Wage-Earning

Pittsburgh, pp. 446-450.

note571. « Appendix XII : Occupational Diseases Acts », Ibid., pp. 451-452.

note572. « Appendix B : Taw Laws, Rates, and Exemptions », in The Pittsburgh District, pp. 455-469.

note573. Beyer, op. cit., p. 246.

note574. Kleinberg, op. cit., p. 37.

note575. Kellogg, op. cit., in Eastman, op. cit., p. vi.

note576. Ibid., p. v.

note577. Byington, op. cit., p. 182.

note578. Ibid.

note579. Ibid., p. 180.

note580. A l'exception d'une photographie de la bibliothèque Carnegie, en annexe.

note581. Weil, François, Histoire de New York, Paris : Fayard, 2000, p. 118.

note582. Butler, Elizabeth Beardsley, Women and the Trades, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909], p. 165.

note583. Fitch, John A., The Steel Workers, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1989 [1910], p. 57.

note584. Cité in Holdsworth, J. T., Report of the economic survey of Pittsburgh, 1912, p. 31.

note585. Byington, Margaret F., Homestead : The Households of a Mill Town, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh, 1974 [1910], p. 23.

note586. Wing, Franck E., « Thirty-five years of typhoid », The Pittsburgh District - Civic Frontage, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 65.

note587. Roberts, Peter, « Immigrant Wage-Earners », Wage-Earning Pittsburgh, New York : Arno Press [Survey Associates], 1974 [1914], p. 48.

note588. Il nous semble qu'à la même époque, Alfred Stieglitz rencontre des difficultés similaires, si l'on admet avec Alan Trachtenberg que ses photographies de New York sont un « appel civique » à la reprise en main de la ville. Les fumées qui s'élèvent au-dessus des gratte-ciel sont peut-être les symptômes inquiétants de l'ambition prédatrice de la cité, mais elles n'en gardent pas moins une puissance de fascination esthétique indéniable. On pense à des images telles que Lower Manhattan, The Hand of Man, ou The City of Ambition. Voir Stieglitz, Alfred, Camera Work, The Complete Illustrations 1903-1917, Cologne : Taschen, 1997, pp. 582, 586, 594, et Trachtenberg, Alan, Reading American Photographs, New York : Hill and Wang, 1989, pp. 216-217.

note589. « Wooden Chute From a Second-Story Gallery - Dumping its filth at the curb on Carson Street. », in The Pittsburgh District, p. 132.

note590. Quelques exemples : « Slavic Court - Showing Typical Toilet and Water Supply [...] », Homestead, p.

132 ; « Offspring of the Old-Time Wells - Yard hydrant and filthy wooden drain - Braddock », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 20 ; « Clogged Drain on Maurice Street », *Ibid.*, p. 408 ; « Hydrant Adjacent to Vault », *Ibid.*, « Rock Street : Showing the Open Drain », *Ibid.* ; « Extreme Civic Neglect - Yards showing batteries of Privy Vaults [...] », *The Pittsburgh District*, 1914, p. 92 ; « Dry Well Toilets in School Yard, Monongahela Public School [...] Conditions unsanitary and disgusting. », *Ibid.* p. 252 ; « Thaddeus Stevens School : Toilets have been removed [...] », *Ibid.*, p. 474.

note591. Wayland Dinwiddie, Emily, & Crowell, F. Elizabeth, « The Housing of Pittsburgh's Workers », *The Pittsburgh District*, 1914, p. 96.

note592. Oseroff, Abraham, « A Soho hillside - The persistence of sanitary neglect in central Pittsburgh », *Wage-Earning Pittsburgh*, 1914, p. 409.

note593. *Wage-Earning Pittsburgh*, 1914, p. 20.

note594. Byington, op. cit., p. 132.

note595. Dinwiddie, Emily Wayland, , *The Pittsburgh District*, p. 97.

note596. *The Pittsburgh District*, p. 132. Voir aussi chapitre 3.

note597. *Ibid.*, p. 209.

note598. Byington, op. cit., p. 28.

note599. *Wage-Earning*, p. 45.

note600. *Ibid.*, p. 20.

note601. *Ibid.*, p. 20.

note602. Fitch, op. cit., p. 226.

note603. Byington, op. cit., p. 121.

note604. Voir p. 338.

note605. Byington, op. cit., p. 119.

note606. *Ibid.*, p. 128.

note607. *Ibid.*, p. 127.

note608. *Ibid.*, p. 148.

note609. *Ibid.*, p. 118.

note610. Stange, Maren, *Symbols of Ideal Life*, Cambridge : Cambridge University Press, 1989, p. 47. Stange cite Theodore Roosevelt pour marquer la distance de Kellogg vis-à-vis de cette forme de rhétorique sanitaire : « [The tenement house] in its worst shape is a festering sore on the civilization of our great cities. We cannot be excused if we fail to cut out this ulcer ; and our fault will be terribly avenged, for by its presence it inevitably poisons the whole body politic and social. »

note611. Lattimore, Florence Larrabee, « Pittsburgh as a Foster Mother », *The Pittsburgh District*, p. 440.

note612. Byington, op. cit., p. 29.

note613. Ibid, p. 279.

note614. Voir Kelley, Florence, « Factory Inspection in Pittsburgh », *Wage-Earning*, pp. 189-216.

note615. Notons au passage que cette photographie est produite par une compagnie commerciale dont certaines images ont déjà été rencontrées dans le *Survey*, la Chautauqua Photograph Company. Il est difficile, faute d'indications supplémentaires sur les conditions de production et de diffusion de cette image, de préciser à coup sûr si la critique introduite par la légende est un détournement de la conception originale de l'image, ou si elle était déjà implicite lors de la prise de vue. On penche évidemment pour la première hypothèse, ce qui ferait de cette photographie, telle qu'elle est reprise par le *Survey*, un nouvel exemple de déconstruction de l'iconographie industrielle conventionnelle.

note616. Byington, op. cit., p. 22.

note617. Report of the Summer Playground Work, Joint Committee of the Women's Club of Pittsburgh and Vicinity, 1900, pp. 6-7.

note618. Kennard, Beulah, « The Playgrounds of Pittsburgh », *The Pittsburgh District*, p. 313.

note619. Ibid., p. 309.

note620. Ibid., p. 310.

note621. « One pathological condition early observed among the little girls of Pittsburgh was their feverish, unchildlike desire to work - real work, not play activity. », Ibid., p. 311.

note622. Ibid., p. 312.

note623. Voir aussi p. 497.

note624. Kennard, op. cit., p. 311.

note625. Ibid., p. 324.

note626. Ver Planck North, Lila, « Pittsburgh Schools », *The Pittsburgh District*, p. 253.

note627. Ibid., p. 232.

note628. Ibid., p. 257.

note629. Lattimore, op. cit., p. 353.

note630. Ver Planck North, op. cit., p. 233.

note631. On se contentera ici de citer trois légendes : visuellement, ces images ressemblent beaucoup aux clichés d'arrière-cours et de latrines analysés plus haut. Le commentaire de la deuxième photographie indique : Dry well Toilets in School Yard [...] Condition insanitary and disgusting. Celui de la troisième précise que la cour de l'école n'est séparée de celle d'un tenement insalubre que par une palissade en bois. Le taudis en question est photographié page suivante : Seven feet from the main entrance to the Monongahela School. Ibid., pp. 252-253.

note632. Notons sur ces deux dernières images la reprise de la thématique de l'eau : un petit pont au milieu

d'un parc enneigé sert de contraste à une énième vue de sanitaires au milieu d'une cour.

note633. Franklin School : Main stairway, which has been removed and fireproof stairs and stair halls provided et Allen School : Main hall after remodeling. Entirely fireproof., Kennard, Beulah, « The new Pittsburgh school system », The Pittsburgh District, p. 472. Deux autres photographies intitulées Andrews School proposent, page suivante, une semblable opposition visuelle, sur le mode de « l'avant-après ». Le résultat est moins convaincant, mais le principe est identique.

note634. Ver Planck North, op. cit., pp. 303-304.

note635. Ibid., p. 302.

note636. Ibid., p. 304.

note637. Ibid., p. 305.

note638. Cremin, Lawrence A., The Transformation of the School, New York : Vintage Books, 1964, pp. 86-87.

note639. Ver Plank North, op. cit., p. 232.

note640. Voir p. 497.

note641. Cremin, op. cit., pp. 23-57.

note642. Industrial Trainig for Boys, in Lattimore, op. cit., p. 368.

note643. Byington, op. cit., p. 123.

note644. Ibid., p. 124.

note645. Voir annexe 1.

note646. Cremin, op. cit., p. 89.

note647. Hine, Lewis, « The School in the Park », The Outlook, July 28, 1906, pp. 712-718. Reproduit dans History of Photography, 16, Summer 1992, pp. 94-97.

note648. « This is the era of the specialist. Curtis, Burton Holmes, Stoddard and others have done much along special lines of social photography. », Hine, Lewis, « Social photography : How the camera may help in the social uplift », 1909, in Trachtenberg, Alan, Classic essays on photography, New Haven : Leete's Island Books, 1980, p. 112.

note649. Voir p.

note650. Dont certaines ont déjà été analysées au chapitre précédent.

note651. Crowell, F. Elizabeth, « Painter's Row : The Company House », in The Pittsburgh District, pp. 132-133.

note652. Ibid., p. 136.

note653. Voir p. 497.

note654. Crowell, op. cit., p. 136.

note655. Row of Five New One-Family Brick Houses, Franklin Flats, Phipps Model Tenements, Dinwiddie, Emily Wayland ; Crowell, F. Elizabeth, « The Housing of Pittsburgh Workers », The Pittsburgh District, pp. 110-111.

note656. Detached Dwellings of the Better Type, Sixteenth Avenue, Munhall, Byington, op. cit., p. 19. Trois autres photographies sont présentées ensemble p. 60.

note657. Views of Vandergrift, Kellogg, Paul U., « Community and Workshop », Wage-Earning, p. 15 ; Residence Street, Pitcairn, et A Street in Woodlawn, Ibid, pp. 20-21 ; Johnetta et Marianna, H. F. J. Porter, « Industrial Hygiene of the Pittsburgh District », Wage-Earning, p. 260 ; Miner's Dwelling, Ibid., p. 261 ; Woodlawn, Ibid., p. 264 ; Stucco and Frame Buildings, Midland et Low Cost Frame Houses, Midland, W. C. Rice, « Midland : A Forerunner of Modern Housing Development for Industrial Sections », Wage-Earning, p. 411 ; Poured Concrete Houses, Midland et Tenanted by Owners, Ibid., p. 412 ; Triple House, Toyland et Hollow Tile and Cement, Ibid., p. 413.

note658. Byington, op. cit., p. 46.

note659. Rice, W.C., op. cit., Wage-Earning, p. 412.

note660. Ibid., p. 411.

note661. Byington, op. cit., p. 31.

note662. Holdsworth, J. T., Report of the Economic Survey of Pittsburgh, 1912, p. 67.

note663. Ibid., p. 13.

note664. Ibid., pp. 51-62.

note665. Rice, W.C., op. cit., p. 411.

note666. Porter, H. F. J., « Industrial Hygiene of the Pittsburgh District », Wage-Earning Pittsburgh, 1914, p. 260. Voir chapitre 4.

note667. « The town's lack of economic self-dependence is serious and fundamental. A large machine manufactory and the steel mill employ practically all the inhabitants except those who provide for the needs of the workers. Financially, therefore, Homestead is almost entirely dependent on the outsiders who own these industries, - non-residents who for the most part lack any interest in the future development of the town as distinguished from the mill. » Byington, op. cit., p. 31.

note668. Byington, op. cit., p. 62.

note669. Byington, op. cit., p. 31.

note670. The Community Tent, McConnaughey, H. A., « Y.M.C.A. Work for Immigrants in the Pittsburgh District », Wage-Earning, p. 415.

note671. Ibid.

note672. « the recognition of the social possibilities of factory grouping », in Butler, Elizabeth Beardsley, Women and the Trades, 1909, p. 313. Voir aussi Porter, op. cit., p. 255, où il est question du parti « social et éducatif » que l'on peut tirer des concentrations ouvrières (« eliciting social and educational values from the gathering together of hundreds of people to perform work »).

note673. Byington, op. cit., p. 168.

note674. Cremin, Lawrence A., *The transformation of the school - Progressivism in American education, 1876-1957*, 1964 [1961], pp. 68-71.

note675. Carnegie, Andrew, « *The Gospel of Wealth* », *North American Review*, June 1889. L'article a été repris dans *The Gospel of Wealth and Other Timely Essays*, Cambridge : Harvard University Press, 1969 [1900], p. 23.

note676. Voir annexe 1. George Eastman, inventeur du Kodak, suit une démarche identique à Rochester (NY) quelques années plus tard. Il offre à sa ville des écoles, des crèches, des hôpitaux et un opéra. Voir Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, pp. 264-265.

note677. Brown, Julie K., *Contesting Images, Photography and the World's Columbian Exposition*, Tucson ; London : The University of Arizona Press, 1994, chapitre 4.

note678. Hales, Peter B., *Silver Cities*, Philadelphia : Temple University Press, 1984, p. 286. Charles D. Arnold était le photographe officiel de l'exposition.

note679. Ibid., p. 284.

note680. Couvares, op. cit., p. 103.

note681. Woods, Robert A., « *Pittsburgh : an interpretation of its growth* », *The Pittsburgh District*, p. 29.

note682. Ibid., p. 42.

note683. Olcott, Frances Jenkins, « *The public library - a social leaven in Pittsburgh ; with special reference to its work for children* », *The Pittsburgh District*, pp. 325-336.

note684. Dans l'ordre : *Story Hour Group*, p. 325 ; *Homewood Branch, Adult Reading Room*, p. 428 ; *Homewood Branch, Children's Room*, p. 329 ; *Library in a South Side Recreation Center et Lawrence Park Playground Library*, p. 332 ; *Home Library Group*, p. 333.

note685. Fitch, John A., *The Steel Workers*, Pittsburgh [New York] : The University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1989 [1910], pp. 203-204.

note686. *Women and the Trades*, Pittsburgh [New York] : University of Pittsburgh Press [Charities Publication Committee], 1984 [1909], p. 315.

note687. *Recreation Room in the McCreary Store et Lunch Room of the Keystone Laundry*, Ibid.

note688. Byington, op. cit., p. 117.

note689. Ibid., p. 124.

note690. Ibid., p. 117.

note691. Ibid., p. 111. Notons que le volume offre, p. 88, deux photographies de ces cinémas. Que ces clichés n'apparaissent pas dans ce chapitre confirme que la présence de *The Lights of Kenwood Park* répond à une logique qui n'est pas celle de l'illustration du texte, mais bien d'une série d'images similaires.

note692. « [...] they fill a need not otherwise supplied », Ibid., p. 112.

note693. Ibid., p. 113.

note694. The Story of Pittsburgh and Vicinity, Pittsburgh : The Pittsburgh Gazette-Times, 1908, p. 339.

note695. Porter, op. cit., p. 228-229.

note696. On notera la ressemblance frappante avec The bottling department, publiée par The Pittsburgh-Gazette, mais qui n'est pas reprise par le Survey. Voir Figure 60. L'atelier et la cantine sont conçus et représentés de la même manière.

note697. Porter, op. cit., p. 229.

note698. Ibid., p. 230.

note699. Ibid., p. 254.

note700. Ibid., p. 255.

note701. Ibid., pp. 254-255.

note702. Pittsburgh and Vicinity, p. 339.

note703. Porter, op. cit., pp. 276-277.

note704. Voir chapitre 1.

note705. Woods, Robert A., « Pittsburgh : an interpretation of its growth », in Wage-Earning, p. 20.

note706. Ibid., p. 21.

note707. Wood, op. cit., p. 43.

note708. George W. Guthrie - Mayor of Pittsburgh 1906-1909 : now ambassador to Japan. The first and only reform mayor to whom Pittsburghers of the present generation have entrusted the responsibilities of municipal government., ibid., p. 24.

note709. Ibid., p. 25.

note710. Ibid., p. 36.

note711. Ibid., p. 37.

note712. Judge Buffington, with Mayor Guthrie and Mr English, stood as references of the Pittsburgh Survey throughout the investigation, ibid.

note713. Miss Kate Cassatt McKnight, Mrs Franklin P. Iams : Two women leaders of the civic club of Allegheny County, ibid., p. 38.

note714. Eustace S. Morrow et Oliver McClintock, ibid., p. 39.

note715. Ibid., p. 43.

note716. Dans l'édition originale, les portraits intitulés M. M. Garland, P.J. McArdle, et John Williams, se trouvent à la page 92 de The Steel Workers ; A Leader in the Homestead Strike à la page 190.

note717. Burns, Allen T., « Coalition of Pittsburgh's Civic Forces », The Pittsburgh District, pp. 58-59.

note718. Thoroughfares and civic center - Recommended in the Olmsted Report for the Pittsburgh Civic Commission, *ibid.*, p. 50.

note719. « My summary may serve at this date as a binder in presenting the monographs brought together in the two concluding volumes of the Pittsburgh Survey », Kellogg, Paul U., « Pittsburgh Community and Workshop », *Wage-Earning*, p. 7.

note720. *Ibid.*, p. 6.

note721. *Ibid.*, p. 4.

note722. « By dint of black dirt, split fence rails, log cabins, and elbow room, the American pioneers developed a valor of everyday life and citizenship more precious than would have been crops surpassing those of the dyked gardens of Holland [...] », *ibid.*

note723. *Ibid.*, p. 7.

note724. Watts, Sarah Lyons, *Order and Chaos - Business Culture and Labor Ideology in America, 1880-1915*, NY ; Westport, London : Greenwood Press, 1991, p. 95.

note725. Kellogg, Paul, « Community and Workshop », *Wage-Earning Pittsburgh*, 1914, p. 20.

note726. Voir notamment Figure 42.

note727. *Ibid.*, p. 15.

note728. *Ibid.*, p. 28.

note729. *Ibid.*, p. 30.

note730. Byington, *op. cit.*, p. 137.

note731. *Ibid.*, p. 148.

note732. *Ibid.*, p. 41.

note733. Fitch, *op. cit.*, p. 143.

note734. Stange, Maren, *Symbols of Ideal Life : Social Documentary Photography in America, 1890-1950*, Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 1989, p. 83.

note735. Fitch, *op. cit.*, p. 148.

note736. Kellogg, Paul U., « Community and workshop », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 28.

note737. « Even within the specific field of the imagery of industry, [...] engineering photography [...] amounts to a body of photographs eclipsing the output of both Hine and Stieglitz in its quantity and social effect. », Smith, Terry, « Book Review », *Archives of American Arts Journal*, 31 : 2, 1991, p. 25.

note738. Nye, David E., *Image worlds : Corporate identities at General Electric, 1890-1930*, Cambridge ; London : MIT Press, 1985, p. 55.

note739. O'Neill Sherman, William, M. D., « Surgical Organization of the Carnegie Steel Company », *Wage-Earning*, p. 461.

note740. Voir entre autres Sekula, Allan, « The body and the archive », in Bolton, Richard, ed., *Contest of Meaning*, Cambridge ; London : MIT Press, 1989, pp. 345-372. Sekula rappelle que Lewis Hine lui-même, dans les années 1910, tenta l'expérience du portrait composite pour figurer les effets dévastateurs du travail en usine sur les enfants. Mais la logique de Hine, là encore, va à l'encontre de celle de Galton : l'image synthétique permet non pas de ramener la diversité humaine à un type déterminé, mais bien de représenter un processus social généralisé, les mêmes dysfonctionnements produisant systématiquement le même type d'effets sur le corps humain.

note741. Sur cette question, les textes du Survey sont plus contradictoires que l'iconographie.

note742. Goldberg, Vicky, *The power of photography : How photographs changed our lives*, New York ; London : Abbeville Press, 1991, p. 164.

note743. Cotter, Arundel, *The authentic history of the United States Steel Corporation*, New York : the Moody Magazine and Book Company, 1916.

note744. Kellogg, Paul, « Community and Workshop », *Wage-Earning Pittsburgh*, p. 16.

note745. « For Homestead has its ideals [...] it is a brave fight [...] In its outcome, however, is bound up the happiness and efficiency of the next generation. », in Byington, Margaret, *Homestead*, 1909, p. 106.

note746. « The last part of the nineteenth century was an era of popular schemes for remaking society, of simple solutions to complex problems, of endeavors to escape from industrial innovation rather than to come to grips with it. », Hays, Samuel P., *The responses to industrialism, 1885-1914*, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1968 [1957], p. 24.

note747. Hay Barrows Mussey, Mabel, « Holding the mirror up to industry », *Charities and the Commons*, 17 [1906], pp. 591-598 et Hartman, Edward T., « Boston's industrial exhibit », *Charities and the Commons*, 18 : 5, May, 5, 1907, pp. 143-147.

note748. Kellogg, Paul U., « The new campaign for civic betterment », *The American Review of Reviews*, 39 : 1, Jan. 1909, pp. 77-81.

note749. Hay Barrows Mussey, op. cit., p. 592.

note750. Ibid.

note751. Sekula, Allan, « Photography between labor and capital », in Buchloh, Benjamin H. D. ; Wilkie, Robert, ed., *Mining photographs and other pictures from the negative archives of Shedden Studio, Galce Bay, Cape Breton, 1948-1968*, Halifax : The Press of the Nova Scotia College of Arts and Design, 1983, p. 239.

note752. Dubois, Philippe, *L'Acte photographique*, Paris : Nathan, 1990, chapitre 1.

note753. Voir Trachtenberg, Alan, *Reading American photographs : Images as history*, Matthew Brady to Walker Evans, New York : Hill and Wang, 1989, pp. 203-226, et Brunet, François, *La naissance de l'idée de photographie*, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, pp. 324-329.

note754. Rochberg-Halton, Eugene, *Meaning and modernity : Social theory in the pragmatic attitude*, Chicago ; London : The University of Chicago Press, 1986, p. 16.

note755. James, William, *Pragmatism : A new name for some old ways of thinking*, London : Longman, Green & Co., 1907, p. 201.

note756. Hay Barrows Mussey, *op. cit.*, p. 592.

note757. *Ibid.*, p. 598.

note758. On note, à nouveau, la place centrale accordée à la figure de l'enfance comme modèle d'une citoyenneté à construire.

note759. James, *op. cit.*, p. 259.

note760. Voir chapitre 1.

note761. James, *op. cit.*, pp. 257-259.

note762. Kellogg, Paul U., « Field Work of the Pittsburgh Survey », in *The Pittsburgh District*, 1914, p. 502.

note763. Voir notamment Bulmer, Martin, « The Social Survey and Early Twentieth-Century Sociological Methodology », in Greenwald Maurine W. ; Anderson, Margo, *Pittsburgh Surveyed*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1996, p. 17.

note764. A la bibliothèque Hillman de l'université de Pittsburgh, The Archives of Industrial Society ont rassemblés les articles de janvier à mars 1909 sous le titre de « Pittsburgh Survey - Introductory Essays », cote AIS : HD 8085 P6 1909.

note765. Voir chapitre 1.